

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Publiés par Olivier Reverdin et Bernard Grange

TOME XXXIII

---

OPPOSITION  
ET RÉSISTANCES  
A L'EMPIRE  
D'AUGUSTE A TRAJAN

NEUF EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

KURT A. RAAFLAUB, DIETER TIMPE,  
ARNALDO MOMIGLIANO, Z. YAVETZ,  
BARBARA LEVICK, ADALBERTO GIOVANNINI,  
WERNER ECK, G. W. BOWERSOCK, HUBERT ZEHNACKER

Entretiens préparés par Adalberto Giovannini

et présidés par Denis van Berchem

---

FONDATION HARDT

POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

VANDOEUVRES - GENÈVE

En 1975, la Fondation Hardt plaçait ses XXII<sup>es</sup> Entretiens à l'enseigne d'*Alexandre le Grand, image et réalité*. Puis, pendant plus de dix ans, abandonnant l'histoire ancienne, elle s'en est tenue à des thèmes philologiques, à une exception près: les XXVII<sup>es</sup> Entretiens, sur *Le sacrifice dans l'Antiquité*. La voici qui revient en force à l'histoire ancienne: aux XXXIII<sup>es</sup> Entretiens contenus dans ce volume succéderont *L'Eglise et l'Empire au IV<sup>e</sup> siècle* (XXXIV<sup>es</sup> Entretiens) et, en 1988, les XXXV<sup>es</sup> Entretiens, qui seront consacrés aux *Jugements d'Hérodote sur les peuples étrangers*.

Le Comité scientifique de la Fondation Hardt avait chargé le professeur Adalberto Giovannini (Genève) de préparer ces XXXIII<sup>es</sup> Entretiens, qui se sont tenus à Vandœuvres du 25 au 30 août 1986.

Le thème était clairement circonscrit. A Rome, en Italie, dans les provinces, l'instauration de l'Empire a suscité des résistances, voire une véritable opposition. Mais ce mouvement s'est révélé incohérent, disparate, impuissant: il n'avait rien de réaliste et de crédible à opposer au Principat! Analyser cet antagonisme, en déceler les causes idéologiques, sociales, économiques et religieuses: telle était la tâche assignée aux dix historiens que la Fondation Hardt avait réunis et qui eurent le sentiment d'explorer un monde aux contours incertains, lourd de contradictions, et, à tout prendre, mal connu. Aussi prièrent-ils le professeur Giovannini de rédiger une postface dans laquelle il consigna et les résultats de leurs travaux et leur perplexité.

Les neuf exposés présentés et les discussions qui les ont suivis forment, avec la postface, la matière du présent volume. En guise d'introduction, les professeurs Kurt A. Raaflaub (Brown University, Providence) et Dieter Timpe (Wurtzbourg) analysent, le premier, les buts et les fondements idéologiques de l'opposition à l'Empire, le second, les sources historiographiques dont nous disposons pour la connaître. Puis le professeur Arnaldo Momigliano (Pise, Londres et Chicago) met en évidence quelques aspects de l'opposition religieuse au nouveau régime.

Quelle fut l'attitude de la plèbe urbaine sous les Flaviens et les premiers Antonins? Le professeur Zvi Yavetz (Tel-Aviv) a rassemblé les éléments d'une réponse à cette question. *Caesar omnia habet*: sous ce titre, Mme Barbara Levick (St. Hilda's College, Oxford) montre les conséquences, pour le régime de la propriété privée, des règles édictées par le Principat, règles qui devaient nécessairement susciter des résistances! Le professeur Adalberto Giovannini (Genève) scrute l'attitude de Pline le Jeune à l'égard des délateurs de Domitien; le professeur Werner Eck (Cologne) se demande dans quelle mesure les tâches administratives que les empereurs ont confiées aux chevaliers sont le signe d'une politique hostile au Sénat.

A l'exception de celui du professeur Momigliano, ces exposés concernent essentiellement Rome et l'Italie. C'est au professeur G. W. Bowersock (Institute for Advanced Study, Princeton) qu'avait été confiée la mission de montrer quels ont été les mécanismes de la subversion dans les provinces. Les tensions et les contradictions qui affectent l'Empire au I<sup>er</sup> siècle n'ont pas été sans laisser des traces dans le monnayage romain. C'est ce que démontre le professeur Hubert Zehnacker (Paris, Sorbonne).









ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE  
Publiés par Olivier Reverdin et Bernard Grange  
TOME XXXIII

OPPOSITION  
ET RÉSISTANCES  
A L'EMPIRE  
D'AUGUSTE A TRAJAN

NEUF EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS  
PAR  
KURT A. RAAFLAUB, DIETER TIMPE,  
ARNALDO MOMIGLIANO, Z. YAVETZ,  
BARBARA LEVICK, ADALBERTO GIOVANNINI,  
WERNER ECK, G. W. BOWERSOCK, HUBERT ZEHNACKER

Entretiens préparés par Adalberto Giovannini  
et présidés par Denis van Berchem

VANDOEUVRES - GENÈVE  
25-30 AOÛT 1986

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 1987 by Fondation Hardt, Genève

## PRÉFACE

*En 1975, la Fondation Hardt plaçait ses XXIIes Entretiens à l'enseigne d'Alexandre le Grand, image et réalité. Puis, pendant plus de dix ans, abandonnant l'histoire ancienne, elle s'en est tenue à des thèmes philologiques, à une exception près : les XXVIIes Entretiens, sur Le sacrifice dans l'Antiquité. La voici qui revient à l'histoire ancienne, et qui y revient en force : aux XXXIIIes Entretiens contenus dans ce volume succéderont L'Eglise et l'Empire au IV<sup>e</sup> siècle (XXXIVes Entretiens, qui viennent d'avoir lieu et paraîtront d'ici à un an), puis, en 1988, les XXVives Entretiens, qui seront consacrés aux Jugements d'Hérodote sur les peuples étrangers. Les suivants, en 1989, traiteront du Sanctuaire grec. La philologie refera alors surface avec Sénèque.*

*On le voit : la Fondation Hardt estime qu'il faut au minimum trois ans pour préparer comme il se doit un colloque. D'autrui semblent l'ignorer qui improvisent, puis, aux frais d'institutions trop débonnaires, font gémir les presses pour imprimer des colloques hâtifs et incohérents.*

*Le Comité scientifique de la Fondation Hardt avait chargé le professeur Adalberto Giovannini (Genève) de préparer, en collaboration avec le professeur Giuseppe Nenci (Scuola Normale Superiore, Pise), ces XXXIIIes Entretiens, et il avait obtenu d'un de ses anciens membres, le professeur Denis van Berchem (Genève), qu'il en assumât la présidence. Ces Entretiens se sont tenus à Vandœuvres du 25 au 30 août 1986.*

*Le thème était clairement circonscrit. A Rome, en Italie, dans les provinces, l'instauration de l'Empire a suscité des résis-*

tances, voire une véritable opposition. Mais ce mouvement s'est révélé incrédule, disparate, impuissant : il n'avait rien de réaliste et de crédible à opposer au Principat ! Analyser ces résistances et cette opposition, en détecter les causes idéologiques, sociales, économiques, voire religieuses : telle était la tâche assignée aux dix historiens allemands, américain, anglais, français, israélien, italien et suisses que la Fondation Hardt avait réunis. Bien qu'on ait beaucoup écrit, depuis plus d'un siècle, sur certains aspects du thème qu'ils avaient à traiter, ils ont eu le sentiment d'explorer un monde aux contours incertains, lourd de contradictions, et, à tout prendre, mal connu. Aussi ont-ils chargé le professeur Giovannini de rédiger une postface dans laquelle il a consigné et les résultats de leurs travaux et leur perplexité.

Les neuf exposés présentés et les discussions qui les ont suivis forment, avec la postface qui vient d'être mentionnée, la matière du présent volume. En guise d'introduction, les professeurs Kurt A. Raablaub (Brown University, Providence) et Dieter Timpe (Wurtzbourg) analysent, le premier, les buts et les fondements idéologiques de l'opposition à l'Empire, le second, les sources historiographiques dont nous disposons pour la connaître et leur caractère. Puis le professeur Arnaldo Momigliano (Pise, Londres et Chicago) met en évidence quelques aspects de l'opposition religieuse au nouveau régime.

Quelle fut l'attitude de la plèbe urbaine sous les Flaviens et les premiers Antonins ? Le professeur Zvi Yavetz (Tel-Aviv) a rassemblé les éléments d'une réponse à cette question. Caesar omnia habet : sous ce titre, Mme Barbara Levick (St. Hilda's College, Oxford) montre les conséquences, pour le régime de la propriété privée, des règles édictées par le Principat, règles qui devaient nécessairement susciter des résistances ! Le professeur Adalberto Giovannini (Genève) scrute l'attitude de Pline le Jeune à l'égard des délateurs de Domitien ; le professeur Werner Eck (Cologne) se demande dans quelle mesure les tâches administratives que les empereurs ont confiées aux chevaliers sont le signe d'une politique hostile au Sénat.

A l'exception de celui du professeur Momigliano, ces exposés concernent essentiellement Rome et l'Italie. C'est au professeur G. W. Bowersock (Institute for Advanced Study, Princeton)

*qu'avait été confiée la mission de montrer quels ont été les mécanismes de la subversion dans les provinces. Les tensions et les contradictions qui affectent l'Empire au I<sup>er</sup> siècle n'ont pas été sans laisser des traces dans le monnayage romain. C'est ce que démontre le professeur Hubert Zehnacker (Paris, Sorbonne).*

*La Fondation Hardt souhaitait vivement que le professeur Jean Béranger, de Lausanne, dont les écrits sur le Principat sont fondamentaux, participât à ces Entretiens, ne fût-ce qu'en intervenant dans les discussions. Des raisons familiales l'ont obligé à décliner l'invitation.*

*Pour l'organisation de ces Entretiens, pour leur impression et pour leur diffusion, la Fondation Hardt a pu compter une fois de plus sur la générosité de deux entreprises genevoises: Montres Rolex S.A. et Sodeco S.A. En outre, et pour la première fois, elle a reçu un subside de l'Université de Genève, qui reconnaît ainsi les avantages que son Département des sciences de l'Antiquité tire du voisinage de la Fondation Hardt. A ces donateurs, nous exprimons notre vive gratitude.*

*Le travail considérable qu'a exigé la publication du présent volume, comprenant la vérification des références, l'harmonisation typographique et l'établissement des index, a été exécuté, comme ces dernières années, avec le plus grand soin, par M. Bernard Grange, bibliothécaire de la Fondation. Ce volume est le vingt et unième à avoir été imprimé par le Journal de Genève, lequel s'est acquitté de sa tâche une fois de plus avec élégance et précision.*

O. R.



## TABLE DES MATIÈRES

	Page
<b>I. KURT A. RAAFLAUB</b>	
<i>Grundzüge, Ziele und Ideen der Opposition gegen die Kaiser im 1. Jh. n.Chr.: Versuch einer Standortbestimmung</i>	1
Discussion	56
<b>II. DIETER TIMPE</b>	
<i>Geschichtsschreibung und Prinzipatsopposition</i>	65
Discussion	96
<b>III. ARNALDO MOMIGLIANO</b>	
<i>Some Preliminary Remarks on the “Religious Opposition” to the Roman Empire</i>	103
Discussion	130
<b>IV. Z. YAVETZ</b>	
<i>The Urban Plebs in the Days of the Flavians, Nerva and Trajan</i>	135
Discussion	182
<b>V. BARBARA LEVICK</b>	
<i>“Caesar omnia habet”: Property and Politics under the Principate</i>	187
Discussion	213

VI.	ADALBERTO GIOVANNINI	
	<i>Pline et les délateurs de Domitien</i>	219
	Discussion	241
VII.	WERNER ECK	
	<i>Die Ausformung der ritterlichen Administration als Antisenatspolitik?</i>	249
	Discussion	284
VIII.	G. W. BOWERSOCK	
	<i>The Mechanics of Subversion in the Roman Provinces</i>	291
	Discussion	318
IX.	HUBERT ZEHNACKER	
	<i>Tensions et contradictions dans l'Empire au I<sup>er</sup> siècle. Les témoignages numismatiques</i>	321
	Discussion	358
	POSTFACE, par Adalberto Giovannini	363
	INDICES	369

# I

KURT A. RAAFLAUB

## GRUNDZÜGE, ZIELE UND IDEEN DER OPPOSITION

GEGEN DIE KAISER IM 1. JH. N. CHR.:  
VERSUCH EINER STANDORTBESTIMMUNG

# I

Der Versuch, die Opposition gegen die Kaiser im 1. Jh. n. Chr.<sup>1</sup> präzise zu erfassen, stösst auf beträchtliche Schwierigkeiten<sup>2</sup>. Denn es ist zum ersten nicht von vornherein klar, was unter ‘Opposition’ zu verstehen ist. Ob und wieweit moderne Vorstellungen von ‘politischer Opposi-

<sup>1</sup> D.h. von Tiberius bis Domitian. Augustus als Begründer des Prinzipats bildet einen Sonderfall, der freilich in einer erweiterten Untersuchung nicht ausser Acht gelassen werden dürfte; vgl. dazu etwa die aus einer Heidelberger Dissertation von 1955 hervorgegangenen Arbeiten von SATTLER (1960 und 1962); MARIN 1956; SWAN 1966; BADOT 1973; MANUWALD 1979, 101 ff. (*ibid.*, 286 ff. frühere Literatur zum Thema); ZECCHINI 1980, und jüngst KIENAST 1982 (Reg. s.v. Opposition, Verschwörung). Für die abgekürzt zitierte Literatur vergleiche man das Verzeichnis am Schluss dieses Beitrags.

<sup>2</sup> Ziel des hier vorgelegten und bewusst als Einleitung und Grundlage für diese *Entretiens* konzipierten Referats ist es, diese Schwierigkeiten zu umreissen sowie einige Lösungs- und Erklärungsmöglichkeiten vorzuschlagen. In der Auswahl von Belegen und Literaturhinweisen habe ich mich auf weniges Wichtiges beschränkt. W. Eck, W. Eder und V. Fadinger danke ich für bibliographische und sachliche Hinweise, W. Stevenson für Hilfe bei der Zusammenstellung des bibliographischen Anhangs. — Im Hinblick auf die in andern Beiträgen behan-

tion' oder 'Widerstand gegen politische Regimes'<sup>3</sup> hier anwendbar sind — und sei es nur als heuristisches Modell —, wäre zuerst grundsätzlich zu klären. Die unspezifische Verwendung des Oppositionsbegriffs<sup>4</sup> dürfte dagegen unproblematisch sein.

Es zwingt jedoch zum Nachdenken, dass die Römer selbst keinen solchen Begriff geprägt haben. Das Wort *opponere* wird im klassischen Latein nur transitiv verwendet, oft in dem Sinne, dass eine Person, Handlung oder ein Argument den Absichten eines andern entgegengestellt wird; es war jedoch kein spezifisch politisches Wort: in Hellegouarc'hs Analyse der politischen Terminologie der Republik existiert es nicht<sup>5</sup>. Vielmehr bezeichnet der Römer auch in der Kaiserzeit das oppositionelle Handeln mit *resistere*, *repugnare*, *adversari*, *desciscere* und ähnlichen Verben, die opponierende Person oder Gruppe mit *adversarius*,

delten Aspekte von Widerstand oder Opposition (etwa die *plebs* oder die Provinzen) beschränke ich mich hier bewusst auf die römischen Oberschichten. Im Fall der Provinzen handelt es sich (mit Ausnahme des Aufstandes des Julius Vindex in Gallien im Jahre 68) m.E. ohnehin primär um 'Widerstand gegen die Herrschaft Roms', nicht um 'Opposition gegen die Kaiser'. Freilich müsste hier geprüft werden, ob und wie diese beiden Aspekte im Einzelfall zusammenspielen. Das Beispiel Galliens dürfte dafür besonders ergiebig sein.

<sup>3</sup> In der Forschung wird — in Anlehnung an die antike Tyrannisterminologie — oft von 'Despotismus' gesprochen und auch der Vergleich mit der durch die modernen totalitären Regimes geschaffenen Situation herangezogen. Ob und wieweit dies letztere sinnvoll ist, müsste zuerst untersucht werden. Für einen Versuch der bewussten Auseinandersetzung mit dem Thema vgl. von FRITZ 1957. Zur Frage der Anwendung des Oppositionsbegriffs auf antike Verhältnisse, vgl. auch H. WOLFF, in *ZPE* 36 (1979), 279 ff.

<sup>4</sup> Im Sinne von 'Gegensatz oder Widerstand als soziales Verhalten' oder auch der 'Gegnerschaft von Individuen, Gruppen oder Faktionen gegen die Regierung oder Verfassung eines politischen Systems'; vgl. W. JÄGER, Art. "Opposition", in O. BRUNNER et alii (Hgg.), *Geschichtliche Grundbegriffe: Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland IV* (Stuttgart 1978), 469 ff. mit Literatur.

<sup>5</sup> Vgl. *Oxford Latin Dictionary* (1982), s.v. *oppono*, Bedeutung 6 und 7. J. HELLEGOUARC'H, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république* (Paris 1963).

*inimicus, hostis, proditor, obtrectator, partes adversae, factio adversa* u.ä., im Extremfall mit *molitor rerum novarum* o.ä.<sup>6</sup> Es sind dies die Termini des Widerstandes, der persönlichen und politischen Gegnerschaft und der Revolution und als solche durchweg die traditionellen Termini der auf der persönlichen Ebene und im Faktionenkampf ausgetragenen Auseinandersetzungen im Senat. Wie sich im Laufe meines Referates erweisen wird, entspricht dieser sprachliche Befund, der durch eine systematische Untersuchung erst noch zu bestätigen wäre, genau der Art, wie ‘Opposition’ von den Zeitgenossen verstanden und gehandhabt wurde.

Zum zweiten ist es überhaupt nicht selbstverständlich, wie der Kreis der an solcher ‘Opposition’ Beteiligten zu bestimmen sei (dazu gleich mehr). Diese Schwierigkeit wird zum dritten dadurch noch verschärft, dass wir nicht sicher wissen, wieweit den Aussagen der Quellen über die dafür in Frage kommenden Persönlichkeiten und Vorgänge zu trauen ist.

Da wir es nicht mit einer im modernen Sinne organisierten und institutionalisierten Opposition zu tun haben, wo Ziele, Programme und Methoden allenfalls wichtiger und dauerhafter sind als die einzelne Person, gibt es meines Erachtens vor allem zwei erfolgversprechende Wege zum Verständnis der Opposition im 1. Jh.: Der eine führt über die in weiten Kreisen der Oberschichten verbreitete Stimmung der Unzufriedenheit und Kritik, wie sie sich in den *convivia* und *circuli* äusserte und in Graffiti und Spottversen niederschlug, ohne in der Regel aus dem ‘Untergrund’ aufzutauchen oder sich in spektakulären Aktionen zu entladen. G. Boissier hat vor über 100 Jahren diese Opposition der *gens du monde* in einem wohl in starker Anlehnung an zeitgenössische Erfahrungen verfassten, aber noch

<sup>6</sup> Besonders reich an solchen Ausdrücken ist die Anklagerede des Eprius Marcellus gegen Thrasea Paetus: Tac. *Ann.* XVI 28.

immer sehr lesenswerten Kapitel beschrieben<sup>7</sup>. Der andere Weg führt über die Handlungen und Äusserungen derjenigen Personen, die ihrer Opposition politisch oder literarisch und damit öffentlich Ausdruck gaben. Vor allem dieser zweiten Kategorie gilt im folgenden meine Aufmerksamkeit, und dafür ist die Bestimmung des beteiligten Personenkreises unabdingbar.

Auch dafür bieten sich, wie mir scheint, vorwiegend zwei Möglichkeiten des Vorgehens an: (a) die Zusammenstellung aller Personen, von denen 'oppositionelles Verhalten' oder entsprechende Äusserungen von den Quellen ausdrücklich bezeugt werden, und (b) die Auswertung der politischen Prozesse aufgrund der Verletzung der *maiestas* des Kaisers<sup>8</sup>. Längst nicht von allen unter (b) bekannten Persönlichkeiten ist freilich ausreichend zuverlässig bezeugt, wogegen sich ihre Opposition richtete und wie sie sich äusserte. Dennoch ist festzuhalten, dass wir über die politischen Prozesse wenigstens im Groben relativ gut informiert sind, während vermutlich zahlreiche Vorkommnisse, die nicht zu Prozessen Anlass gaben, aber bei entsprechend lockerer Definition des Begriffs durchaus als 'oppositionelles' Verhalten interpretiert werden könnten, in den Quellen übergangen worden sind.

Die antiken Historiker erwecken den Eindruck, der grösste Teil der Regierungen der Julio-Claudier und Domitians seien von erbitterter Feindschaft zwischen Kaiser und Senat und einer Atmosphäre der Furcht und des Terrors beherrscht gewesen. Die Statistiken scheinen dies zu bestätigen. Nach antiken Angaben wurden unter Claudius 35 Senatoren und 300 (bzw. 221) Ritter hingerichtet<sup>9</sup>, während nach modernen Zusammenstellungen unter Tiberius

<sup>7</sup> BOISSIER 1885, 57 ff.

<sup>8</sup> Zum *crimen maiestatis* vgl. LEVI 1969; BAUMAN 1967 und 1974; dazu auch Tac. *Ann.* I 72.

<sup>9</sup> Suet. *Claud.* 29,2; Sen. *Apocol.* 13.

in über 100 Fällen Anklage wegen *maiestas* erhoben wurde, davon in 82 wegen Hochverrats; 18 Personen wurden hingerichtet, 21 in anderer Form (meist Verbannung) bestraft, 21 begingen Selbstmord vor der Urteilsfällung — all dies überwiegend in den letzten Jahren des Regimes<sup>10</sup>.

Aufgrund solcher Zahlen fühlt man sich berechtigt, von der Existenz einer breiten und aktiven Opposition auszugehen. Doch ist zu fragen, ob Prozesse, Selbstmorde und Hinrichtungen einen zuverlässigen Gradmesser für die Verbreitung und Intensität von Opposition abgeben. Dies zum einen, weil Kaiser wie Ankläger oft primär aufgrund ganz anderer Motive handelten und lediglich zur Sicherstellung einer Verurteilung politische Verdächtigungen in den Vordergrund schoben<sup>11</sup>, zum andern weil die Umstände und Begründungen der Klage oft kein klares Bild ergeben und die Quellen uns überhaupt zahlreiche Antworten auf wichtige Fragen schuldig bleiben. Jedenfalls müssen hier die Kriterien zunächst sorgfältig bestimmt werden. Ich möchte dies mit einigen Beispielen illustrieren.

(a) Im Jahre 15 wurde M. Granius Marcellus, zuvor Proconsul in Bithynien, von seinem eigenen Quaestor *repetundarum* und *maiestatis* angeklagt, letzteres mit der Begründung, er habe finstere Reden (*sinistros sermones*) gegen Tiberius geführt (Tac. *Ann.* I 74). Durch seine verachtungsvolle Charakterisierung der Anklage wie des Anklägers, Caepio Crispinus, des ersten in der langen Kette der *delatores*, gibt Tacitus uns deutlich zu verstehen, wie wir den Fall zu beurteilen haben. Auf die Intervention des

<sup>10</sup> ROGERS 1935, 190-96; WALKER 1960, 263-70. Vgl. ferner KOESTERMANN 1955; ZÄCH 1970; SCHRÖMBGES 1986, 255 ff.

<sup>11</sup> Vgl. etwa Tac. *Ann.* III 67. Zur Diskussion eines der für die Kaiser wesentlichen Motive vgl. den Beitrag von B. Levick in diesem Band; zu Rachsucht, persönlicher Feindschaft und Ehrgeiz als den oft primären Motiven der Ankläger vgl. z.B. Tac. *Ann.* I 74; III 66; IV 19; 52; 68; V 11; XII 59; XIII 42-43; XVI 10; 17; 21.

Tiberius hin wurde Marcellus vom Verstoss gegen *maiestas* freigesprochen. Der *princeps* weigerte sich, beleidigendes Reden oder respektloses Handeln ihm gegenüber als kriminelles Vergehen zu bewerten; er war hierin vernünftig und grosszügig wie Augustus und die meisten seiner Nachfolger<sup>12</sup>. Ob die Beleidungsklage auf Tatsachen beruhte oder nicht, erfahren wir nicht; der Freispruch sagt über Haltung und Denken des Marcellus wenig aus; ob er zur Opposition zu rechnen sei, muss offenbleiben.

Nach Tacitus reagierte Tiberius auf die Anklage mit einem Wutanfall und erklärte, unter Eid seine Stimme abgeben zu wollen (*Tac. ibid.*). Cn. Piso konterte mit seiner berühmten Frage, an welcher Stelle der *princeps* denn stimmen wolle. «Dadurch betroffen, war Tiberius aus Reue um so gelassener, je unvorsichtiger er aufgebraust war, und stimmte dafür, dass der Angeklagte vom Majestätsverbrechen freigesprochen werde.» Was provozierte den Wutanfall und was war zu bereuen? In der Forschung streitet man sich; mehr als Plausibilität ist jedenfalls nicht zu gewinnen. Aber für unsere Frage ist es wesentlich, ob einerseits Tiberius über das Verhalten des Marcellus oder die Kleinlichkeit der Anklage verärgert war, und ob er andererseits im Zorn für eine Verurteilung stimmen wollte und seine Meinung aufgrund von Pisos Frage änderte, Tacitus dies in seiner Voreingenommenheit irrtümlich annahm oder Tiberius lediglich bedauerte, seine Beherrschung verloren zu haben<sup>13</sup>.

<sup>12</sup> Zum Prozess vgl. ROGERS 1935, 9-11; GOODYEAR 1981 *ad loc.* mit guter Zusammenfassung der Diskussion und Literatur. Zur grundsätzlichen Haltung des Tiberius solchen Anklagen gegenüber vgl. Suet. *Tib.* 28, dazu LEVICK 1976, 192 mit weiteren Beispielen; anders Tac. *Ann.* I 72. Zu Augustus: Suet. *Aug.* 51, 1-3; zu Nero: Suet. *Nero* 39, 1-2. Der einzige Fall, in dem unter Tiberius wegen Beleidigung die Todesstrafe verhängt wurde (Dio Cass. LVII 22, 5) wird von ROGERS 1935, 72 f. mit Misstrauen beurteilt.

<sup>13</sup> Die Diskussion ist erneut von GOODYEAR 1981 *ad loc.* gut zusammengefasst.

(b) In jener schwierigen ersten Senatssitzung im Regime des Tiberius erregte Q. Haterius den Zorn des *princeps* durch die Frage, wie lange er denn noch dulden wolle, dass dem Staat das Oberhaupt fehle (Tac. *Ann.* I 13). Haterius eilte danach in den Palast, um sich zu entschuldigen, und benahm sich so ungeschickt, dass er beinahe von der Leibwache getötet worden wäre. «Und doch», schreibt Tacitus, «liess sich Tiberius durch die Todesgefahr eines solchen Mannes nicht besänftigen, bis Haterius die Augusta anflehte und durch deren inständige Fürbitte gerettet wurde» (*ibid.*). Weshalb war Tiberius so aufgebracht über Haterius? Dieser war ein gefeierter Redner, der sich darin gefiel, Cicero zu zitieren, in seinen Deklamationen den Verlust der Freiheit zu beklagen und gegen Tyrannen zu wettern<sup>14</sup>. Die Formulierung seiner Frage im Senat möchte an den Beginn der *ersten Catilinaria* erinnern und ist deshalb als «incident of minor opposition» bezeichnet worden<sup>15</sup>. Dies wäre durchaus denkbar, wenn wir sonst nichts über den charakterlosen *senex foedissimae adulatonis* wüssten<sup>16</sup>. Taktlosigkeit gewiss, Provokation vielleicht, aber Opposition? Wie viele Vorfälle ähnlicher Art interpretieren wir falsch, weil wir den Zusammenhang oder die Person nicht ausreichend kennen oder von den Quellen in einer bestimmten Richtung beeinflusst werden?

(c) Für die Regimes Caligulas und Domitians sowie für die ersten sechs Jahre des Claudius fehlt uns der Bericht des Tacitus: gerade für unser Thema ein schweres Handicap! Zwei Beispiele aus der Zeit Domitians: Dem L. Aelius Plautius Lamia Aelianus, *cos. suff.* 80, raubte Domitian nach der Machtergreifung der Flavier seine Gattin Domitia Longina, um sie selber zu ehelichen. Was immer Lamia sich sonst dazu dachte, nach aussen schuf er sich mit sarkasti-

<sup>14</sup> *Sen. Suas.* 6, 1; 7, 1.

<sup>15</sup> ALLEN 1948, 203 f.

<sup>16</sup> Tac. *Ann.* III 57; vgl. SYME 1958, I 323 f.; II 580.

schen Witzen Luft. Nach Sueton wurde er nur deswegen später von Domitian hingerichtet, was tatsächlich einer *levissima causa* gleichkäme (*Dom.* 1, 3; 10, 2). Wir müssen ihn wohl zur Opposition rechnen; Kategorie: persönliche Ressentiments. Nicht sehr befriedigend und wohl nur die halbe Wahrheit!

Die Revolte des Statthalters der Germania Superior, L. Antonius Saturninus, im Jahre 89 wurde dank des entschlossenen Eingreifens des Statthalters der Nachbarprovinz, Lappius Maximus, und weil frühes Tauwetter germanische Hilfstruppen an der Überquerung des Rheins hinderte, rasch niedergeworfen. Über die Hintergründe erfahren wir nur Belanglosigkeiten (Suet. *Dom.* 6, 2; 7, 3). Nach Dio-Xiphilinos (LXVII 11,1) erwarb sich Lappius einen besonderen Ruhmestitel durch die Verbrennung aller Papiere, die er in Saturninus' Lager fand — ohne dass dies Domitian daran hinderte, dennoch eine Reihe von Hinrichtungen zu veranlassen. Namen von Opfern oder Verbündeten sind unbekannt. Dennoch behauptet sich in der Forschung die Verschwörungstheorie und wird ausserdem der Sturz des in jeder Beziehung ungenügend fassbaren Statthalters von Britannien, Sallustius Lucullus, mit diesen Vorgängen verbunden<sup>17</sup>. Ganz anders jüngst R. Syme: "Accident may be the answer, poor discipline, or evil counsellors among the officers, with Saturninus in the role of the 'reluctant usurper', as prefigured by Verginius Rufus in 68... Saturninus (*suff.* 82), a new senator, was far from promising as a candidate for the purple..."<sup>18</sup>. Exponent einer breiten Verschwörung in Senat und Armeen oder

<sup>17</sup> So etwa von GARZETTI 1974, 646. Zur Verschwörungstheorie: SYME 1983, 122 mit Anm. 3.

<sup>18</sup> SYME 1983, 122; ausführlicher dazu auch id. 1978, bes. 19-21. Vgl. insgesamt zur Revolte des Saturninus auch RITTERLING 1893; WALSER 1968; JONES 1974.

Usurpator im Alleingang? Solange wir diese Frage nicht beantworten können, ist der Vorgang nur beschränkt verwertbar.

(d) Was Asinius Gallus und andere sich Tiberius gegenüber leisteten<sup>19</sup>, wäre in der Republik schlimmstens als *inimicitiae* bezeichnet worden; war dies zu Beginn des Prinzipats anders<sup>20</sup>? Wo liegt die Grenze zwischen persönlicher Antipathie, Feindschaft und Opposition? Ge- wiss, Gallus gehört zu denen, die der — wahrscheinlich falschen — Überlieferung nach von Augustus als mögliche Thronkandidaten bezeichnet worden waren<sup>21</sup>. Er war eigensinnig und unabhängig wie sein Vater und vertrat mehrfach eine vom *princeps* abweichende Auffassung, wobei gelegentlich sein Bestreben offenkundig scheint, Tiberius in Verlegenheit zu bringen. Er wurde später mit Heiratsplänen der Agrippina in Verbindung gebracht — so jedenfalls interpretieren es jene Forscher, die an die Existenz einer veritablen *factio* der Agrippina glauben. Hätte diese Gruppe wirklich bestanden<sup>22</sup>, so hätte ihr Ziel jedenfalls darin bestehen müssen, die Nachfolge für die Söhne des Germanicus zu sichern, was damals noch den Absichten des Tiberius selbst entsprach — trotz seines gespannten Verhältnisses zu Agrippina. Gallus' Parteinahme für Agrippina hätte also erneut einen persönlichen Affront dem

<sup>19</sup> Vgl. die Übersicht bei BERGNER 1965, 34-48; ferner SHOTTER 1971.

<sup>20</sup> Zumal in Gallus' Heirat mit Vipsania auch ein Motiv für persönliche Ressentiments vorlag. Zum Terminus vgl. etwa Tac. *Ann.* IV 70: *suspectas inimicorum insidias*.

<sup>21</sup> Vgl. *infra* Anm. 47.

<sup>22</sup> Gegen die von MARSH 1926 und 1931, 165 ff.; ROGERS 1931a sowie 1935 (im Kommentar zu den Prozessen der Jahre 24-26) vertretenen Thesen vgl. bes. HENNIG 1975, 41-67 mit Literatur in Anm. 28 f. Dass eine solche Gruppe den Sturz des Tiberius geplant hätte, ist — trotz Ehrgeiz und Herrschsucht der Agrippina — nicht nur nicht belegt, sondern unwahrscheinlich: vgl. HENNIG 1975, 46 f.; 64-67, der 46 auch die von Tac. *Ann.* IV 17 berichtete Alarmnachricht Seians (*instabat quippe Seianus incusabatque diductam civitatem ut civili bello*) als weit übertrieben und unhistorisch zurückweist.

*princeps* gegenüber dargestellt, aber wäre dies schlechthin als Opposition zu bezeichnen? Das gleiche gilt für andere Sympathisanten Agrippinas, sogar wenn, was sie und ihre Freunde zwar vermuteten<sup>23</sup>, was aber durchaus nicht gesichert ist, bei deren Anklage und Verurteilung diese Beziehung eine Rolle gespielt haben sollte<sup>24</sup>.

(e) Daraus ergibt sich die grundsätzliche Frage, inwiefern Machtkämpfe oder Faktionsbildungen innerhalb der Familie des *princeps* als Ausdruck von Opposition betrachtet werden können. Zählen wir die jüngere Agrippina wegen ihrer Intrigen gegen Nero zur Opposition gegen den Kaiser und, wenn ja, schon wegen ihrer ungeschickten Versuche, Britannicus in den Vordergrund zu schieben, oder erst wegen ihrer angeblich konspirativen Affäre mit Rubellius Plautus<sup>25</sup>? Die gleiche Frage stellt sich im Hinblick auf die Anhänger Seians, die in dessen Sturz mit hineingerissen wurden<sup>26</sup>. Im Unterschied zu denen der älteren Agrippina hatten sie zur Gefolgschaft des engsten Vertrauten und Mitarbeiters des *princeps* gehört und sich von diesem fördern lassen. Ihr Vergehen bestand kaum in der Opposition zum *princeps*<sup>27</sup>.

(f) Ähnliches gilt *mutatis mutandis* für die durch Geburt und Verwandtschaft für diese Rolle prädestinierten Thronrivalen von Agrippa Postumus bis zu Faustus Cornelius Sulla, Rubellius Plautus und den verschiedenen Silani, die *pari ac Nero gradu a divo Augusto* standen (Tac. *Ann.* XIII 19) und deshalb früher oder später dem Gift oder

<sup>23</sup> Ausdrücklich bezeugt ist dies für den Prozess gegen Claudia Pulchra: Tac. *Ann.* IV 52.

<sup>24</sup> Vgl. HENNIG (wie *supra* Anm. 22).

<sup>25</sup> Britannicus: Tac. *Ann.* XIII 14; Rubellius Plautus: vgl. *infra* Anm. 28.

<sup>26</sup> Vgl. HENNIGS Kapitel über die Anhängerschaft Seians (1975, 101-21 mit Lit.); ferner jüngst SCHRÖMBGES 1986, 169 ff.

<sup>27</sup> Vgl. bes. die Verteidigungsrede des Ritters M. Terentius (Tac. *Ann.* VI 8), die die Problematik eindrucksvoll zusammenfasst. Vgl. ferner den zutreffenden Kommentar von SYME 1958, I 385.

Dolch des *princeps* zum Opfer fielen. Die Tatsache, dass dieser solche Rivalen fürchtete, sie sich allenfalls in breiten Kreisen einer gewissen Popularität erfreuten und Dritte ihren Status oder die Furcht des Kaisers für ihre eigenen Zwecke auszunützen versuchten, stempelt sie noch längst nicht zu Mitgliedern oder gar Führern der Opposition<sup>28</sup>.

(g) Für eine grosse Zahl derjenigen, die wegen *maiestas* angeklagt oder von verschiedenen Kaisern ermordet wurden, erscheint deshalb die Zugehörigkeit zu einer wie auch immer gearteten Opposition fraglich. Umgekehrt ist behauptet worden, namentlich Tacitus habe oft die zuerst vorgebrachten trivialen Anklagen erwähnt, den entscheidenden Vorwurf der verschwörerischen Umtriebe aber absichtlich verschwiegen oder bagatellisiert, jedenfalls nicht alle für eine adäquate Beurteilung des Falles notwendigen Informationen geliefert<sup>29</sup>. Dazu nur ein Beispiel: Unter Claudius wurde D. Valerius Asiaticus angeklagt, nach Tacitus weil Messalina seine prächtigen Gärten in ihren Besitz zu bringen trachtete. Der Bericht über den Prozess erweckt den Eindruck, die Anklage habe auf unglaubwürdigen Vorwürfen beruht und sei durch die üblichen moralischen Verdächtigungen masslos aufgebaut worden. Das Bestreben des Historikers scheint offenkundig, die Willkür

<sup>28</sup> Vgl. für die Rivalen Neros ROGERS 1955. Als Beispiele: Verwicklung in ein Komplott mit Agrippina wurde Rubellius Plautus bereits von deren Rivalin Junia Silana vorgeworfen (Tac. *Ann.* XIII 19-22), und nach seiner Verbannung in den Osten erwarteten manche von ihm einen Aufstand (XIV 58); vgl. ROGERS 1955, 199 ff.; 204; BALDWIN 1967, 433. Das Motiv der Furcht vor solchen Rivalen war, unabhängig von deren tatsächlichem Verhalten, vor allem für Nero massgebend und wurde von seiner Umgebung ausgenutzt; vgl. den Fall des Faustus Cornelius Sulla: Tac. *Ann.* XIII 47; XIV 57; desgleichen bezeugt für Rubellius Plautus (XIV 22; 57-59) und Torquatus Silanus (XV 35). Ein weiteres evidentes Beispiel ist das von Seian geschürte Misstrauen des Tiberius der Familie des Germanicus gegenüber.

<sup>29</sup> Vgl. etwa WALKER 1960, Kap. VI und VII. Sätze wie: "Es ist ganz offenkundig, dass Tacitus in allen diesen drei Fällen Umstände und Tatsachen verschweigt, die geeignet waren, die Angeklagten zu belasten" (HENNIG 1975, 55), finden sich in der Literatur über die *maiestas*-Prozesse häufig.

des von seinen Frauen und Beratern dominierten Kaisers herauszustellen<sup>30</sup>. Bei genauer Betrachtung der Personen und ihres Hintergrundes sowie der Begleitumstände des Prozesses lässt sich jedoch die plausible These vertreten, die politischen Verdachtsgründe hätten wesentlich schwerer gewogen und eine Anklage, wenn nicht Verurteilung, gerechtfertigt<sup>31</sup>.

Genug der Beispiele. Die Schwierigkeiten, die einerseits in der Lückenhaftigkeit und Subjektivität der Überlieferung, andererseits in der Sache selbst liegen, dürften deutlich geworden sein. Wie eingangs vermutet, erweist sich die Frage, was unter 'Opposition gegen die Kaiser' zu verstehen sei, als komplex und klärungsbedürftig. Das Hauptproblem besteht darin, wie aus dem vorliegenden Quellenmaterial überhaupt ein ausreichend vollständiges und zuverlässiges, vor allem auch der Zeit adäquates Bild solcher Opposition gewonnen werden kann. Im folgenden geht es mir darum, zunächst rein theoretisch zu beschreiben, welche Aufgabe sich der Forschung im einzelnen stellt, wenn sie dieses Problem bewältigen will. Ich werde dann kurz den gegenwärtigen Forschungsstand skizzieren und anschliessend aufgrund eines Überblicks zur Phänomenologie der Opposition die Grundzüge, Ziele und Ideen solcher Opposition charakterisieren. Abschliessend soll versucht werden, diese Charakteristika historisch zu erklären.

## II

Zunächst also die Aufgabe: Erstens ist von einem möglichst breiten und offenen Oppositiobegriff auszuge-

<sup>30</sup> Tac. *Ann.* XI 1-3. Zur Korrektur: Dio Cass. LX 29, 6a. Im etwas späteren Fall des T. Statilius Taurus, der nach Tac. *Ann.* XII 59 ebenfalls durch die Gier einer Kaiserin (Agrippina) nach schönen Gärten ausgelöst wurde, lag das Schwergewicht der Anklage auf religiösen Vergehen; vgl. SCRAMUZZA 1940, 97 f.

<sup>31</sup> Vgl. bes. SCRAMUZZA 1940, 93-97.

hen, der aufgrund des aus den Quellen gewonnenen Befundes modifiziert und schliesslich in einer dieser Periode adäquaten Form definiert werden muss. Die Analyse der von den Römern selbst in diesem Zusammenhang verwendeten Terminologie und der Vergleich mit den Begriffen und Erscheinungen von Opposition in andern Zeiten und verwandten Gesellschaften können dazu dienen, das für das I. Jh. Spezifische schärfer herauszustellen.

Zweitens müsste ein Verzeichnis aller bekannten Fälle 'oppositionellen Verhaltens' erstellt werden, das alles über die folgenden Sachkategorien Bekannte enthalten sollte: die beteiligten Personen und ihr politischer und familiärer Hintergrund; der Vorfall, der als Ausdruck von Opposition interpretiert wird; die zeitliche Einordnung (etwa innerhalb der Regierungszeit eines *princeps*) und der politische Kontext des Vorfalls; die Motive und Ziele der Beteiligten; die Art des Bekanntwerdens sowie die Motive und Personalien der Informanten; die Reaktion von *princeps* und Senat sowie die Gründe für diese Reaktion; die Konsequenzen des Vorfalls; die Zuverlässigkeit der Überlieferung; die Interpretation durch die Forschung; die offenen Fragen.

Drittens: Aufgrund einer solchen Liste können die einzelnen Fälle sodann in verschiedene Kategorien mit abgestuften Intensitätsgraden und Formen oppositionellen Verhaltens eingeteilt, Querverbindungen zwischen mehreren Fällen hergestellt, Gemeinsamkeiten und Grundzüge (bzw. deren Fehlen) sowie grundlegende Unterschiede und langfristige Veränderungen beobachtet werden. Vor allem ist es dann auch möglich, den Befund systematisch nach prosopographischen und politischen Kriterien auszuwerten. Aufgrund der Analyse von geographischer Herkunft und Abstammung, Familientradition und -verbindungen, politischen Beziehungen, Zielen und je persönlichen Erfahrungen der an den verschiedenen Formen von Opposition

Beteiligten können dann für unser Thema grundlegende Fragen so weit beantwortet werden, als dies nach unserm Quellenstand überhaupt möglich ist. Aus welchen Familien, welcher gesellschaftlichen Schicht (etwa welchem Teil der Senatorenschicht), welchen Reichsteilen rekrutiert sich solche Opposition? Gibt es bestimmte Gruppen (und wie sind diese zusammengesetzt und organisiert), in denen Opposition gleichsam verwurzelt und als Tradition oder Verpflichtung weitergereicht wird? Besteht also gleichsam eine permanente Opposition und, wenn ja, wie ist sie zustande gekommen, wie intensiv ist sie und wie verändert sie sich im Lauf der Zeit? Oder ist die Opposition gerade nicht in dieser Weise verfestigt, sondern vereinzelt, fragmentiert, immer neu und anders fundiert und orientiert? Wie verhalten sich die Ziele und Methoden solcher Opposition zum sozialen und politischen Hintergrund ihrer Träger? Umgekehrt: wen findet man gerade nicht in solchen oppositionellen Kreisen und weshalb nicht? Woher rekrutieren sich die eifrigsten und zuverlässigsten Helfer des Kaisers? Wie reagiert der Kaiser selbst auf solche Opposition und wie versucht er, mit ihr fertigzuwerden? Ist das Vorkommen massierter Opposition die Folge kaiserlicher Repression oder umgekehrt? Dieser Fragenkatalog lässt sich fast beliebig erweitern; es geht hier nur darum, mit einigen Beispielen die Richtung und den Rahmen abzustecken.

Viertens und zuletzt muss der so gewonnene Befund synchronisch und diachronisch in einen grösseren historischen Zusammenhang eingeordnet und daraus auch erklärt werden.

### III

So weit die Aufgaben; nun zum Forschungsstand. Trotz der beträchtlichen Zahl von Titeln, die in einer

Bibliographie zum Thema anzuführen sind und obschon sehr ernstzunehmende und zum Teil ausgezeichnete Vorarbeiten in verschiedenen chronologischen und thematischen Teilbereichen vorliegen, ist die Problematik der Opposition bisher in der hier postulierten grundsätzlichen und systematischen Form nicht angepackt worden. Vor allem fällt auf, dass diese Problematik ausgesprochen selten in Publikationstiteln thematisiert worden ist — es sind mir dazu nur die alte Monographie von G. Boissier (erstmals 1875 erschienen), einige ungedruckte und deshalb der internationalen Forschung nur schwer zugängliche Dissertationen<sup>32</sup>, ein (sehr empfehlenswerter) Vortrag von U. Vogel-Weidemann (1979) und einige wenige Aufsätze zu einzelnen Aspekten der Opposition bekannt. Ebenso unregelmässig taucht das Stichwort ‘Opposition’ übrigens in den Inhaltsverzeichnissen oder Registern von Kaiserbiographien oder Gesamtdarstellungen zur Kaiserzeit auf. Die Thematik wird vielmehr in der Regel in Untersuchungen zu teils umfassenderen, teils spezielleren Problembereichen mitbehandelt, etwa dem Verhältnis zwischen Kaiser und Senat<sup>33</sup>, den Majestätsprozessen<sup>34</sup> oder den Spannungen zwischen Intellektuellen und Kaisern, wie sie sich namentlich in der Literatur der neronischen oder im Rückblick derjenigen der trajanischen Epoche spiegeln<sup>35</sup>. Besonderes Augenmerk hat auch die sog. ‘philosophische Opposition’ auf sich

<sup>32</sup> So IRWIN 1945; BECKER 1950; SCHMICHE 1960; ROGERS 1979. Teile von SWAN 1965 wurden in Artikelform publiziert (1966 und 1970). Ich selbst betrachte Unpubliziertes als nicht existent.

<sup>33</sup> So etwa BERGENER 1965; GRENZHEUSER 1964.

<sup>34</sup> Vgl. bes. ROGERS 1935; BAUMAN 1974.

<sup>35</sup> Bes. für die neronische Epoche ist das Thema ‘Literatur und Politik’ in den letzten Jahren intensiv erforscht worden; vgl. nur die Monographien von CZEK 1972; AHL 1976; GRIFFIN 1976; SØRENSEN 1984; SULLIVAN 1985; HENRY 1985.

gezogen<sup>36</sup>. So wertvoll viele dieser Arbeiten sind, es geht ihnen naturgemäß nicht primär darum, das für die Opposition generell Wesentliche und Spezifische herauszuarbeiten. Hier ist für die Forschung noch viel zu tun. Um so willkommener ist der von den Organisatoren dieser Tagung gebotene Anstoss, die Thematik unter verschiedenen Gesichtspunkten intensiv zu diskutieren.

#### IV

Als nächstes möchte ich versuchen, eine provisorische, nach vier Kriterien gegliederte Phänomenologie der Opposition vorzulegen: (a) die Ausdrucksformen von Opposition; (b) Beobachtungen zum beteiligten Personenkreis; (c) Motive, Zweck und Ziele, und (d) Ideen und 'Ideologie' der Opposition. Wie oben postuliert, gehe ich dabei zunächst von einem breiten und unspezifischen Oppositiionsbegriff aus und schliesse alles ein, was mit Widerspruch und Widerstand gegen *princeps* und Prinzipat in Verbindung gebracht werden kann.

##### (a) *Ausdrucksformen von Opposition*

Diese lassen sich in folgende Kategorien gliedern: Rückzug von politischer Betätigung<sup>37</sup>; Unterlassung von üblichen und erwarteten Handlungen oder Äusserungen<sup>38</sup>;

<sup>36</sup> Vgl. bes. DUDLEY 1937, 125-42; TOYNBEE 1944; STARR 1954, 134-46; MACMULLEN 1966, Kap. I und II; BRUNT 1975; WISTRAND 1979; MALITZ 1985; MAIER 1985, 149 ff.

<sup>37</sup> So Thrasea Paetus: Tac. *Ann.* XIV 12; XVI 21 f. Vgl. L. Calpurnius Piso unter Tiberius: II 34; IV 21.

<sup>38</sup> So Helvidius Priscus Vespasian gegenüber (Suet. *Vesp.* 15) oder der Verzicht auf das Mitführen der Büsten des Brutus und Cassius in der Grabprozession der Junia im Jahre 22 (Tac. *Ann.* III 76; vgl. ROGERS 1951); oder die demonstrative Nichtberücksichtigung des *princeps* im Testament (Tac. *ibid.*).

Meinungsäusserungen, die von der des Kaisers abweichen<sup>39</sup>; kritische Äusserungen zur Sache, d.h. zu Vorschlägen des *princeps* oder seiner Helfer<sup>40</sup>; Vorschläge oder Handlungen, die den Intentionen des Kaisers widersprechen<sup>41</sup>; kritische Äusserungen zur Person des *princeps*, wobei hier zwischen direkter Kritik, indirekter Kritik durch historische und literarische Anspielungen<sup>42</sup> und indirekter Kritik durch nicht für die Öffentlichkeit bestimmte oder anonym verbreitete Äusserungen zu unterscheiden ist<sup>43</sup>; Bestehen auf der Unabhängigkeit des Senats (in welchem Umfang auch immer)<sup>44</sup>; Verschwörung gegen den *princeps*; Revolte gegen den *princeps* mit militärischen Mitteln.

Für alle diese Kategorien haben wir zahlreiche Beispiele. Sie alle konnten — wenngleich gewiss in verschiedener Häufigkeit und Selbstverständlichkeit — zur Anklage wegen der Verletzung von *maiestas* und im Extremfall zu Verbannung oder Tod Anlass geben. Festzustellen ist somit eine seltsame Verwischung oder Missachtung der Unterschiede zwischen den verschiedenen Intensitätsgraden und Zwecken dieser Arten oppositionellen Verhaltens. Auch

<sup>39</sup> Von den ‘guten’ Kaisern wurden solche Äusserungen ermutigt: vgl. Tac. *Ann.* IV 4 (Tiberius); XIII 50 (Anfänge Neros); Plin. *Paneg.* 66 (Trajan). Vgl. als absurdes negatives Beispiel *Paneg.* 33, 3-4.

<sup>40</sup> Vgl. z.B. Tac. *Ann.* II 38.

<sup>41</sup> Z.B. Tac. *Ann.* I 74; 76; II 34; 36; 57; 69; 75-81; VI 3; XIV 48 f. (vgl. XVI 21 f.).

<sup>42</sup> So etwa im Geschichtswerk des Cremutius Cordus (Tac. *Ann.* IV 34 f.); vgl. auch VI 29. Weitere Beispiele bei MACMULLEN 1966, 19 ff.

<sup>43</sup> Z.B. Tac. *Ann.* I 72; 74; II 50; IV 21; 31; 42; XIV 48 f.

<sup>44</sup> So Thrasea Paetus (Tac. *Ann.* XIII 49; vgl. XIV 48 f.); Helvidius Priscus (vgl. MALITZ 1985, 234-38 mit Quellen); schon Cn. Piso (Tac. *Ann.* II 35). Zu der in diesen Zusammenhängen beschworenen *libertas senatoria* vgl. auch I 74 (*vestigium morientis libertatis*); I 77 (*simulacrum libertatis*); II 34; 87; III 60 (*Tiberius... imaginem antiquitatis senatui praebebat postulata provinciarum ad disquisitionem patrum mittendo*); III 65. Selbst dies wurde von einzelnen aus Unterwürfigkeit missbraucht: III 70.

wenn die meisten Kaiser sich persönlich der Toleranz befleissigten, konnte jede Form von Widerstand oder Kritik und jede Handlung, die den Interessen des Kaisers widersprach oder seine Ehre zu verletzen schien, als Verbrechen gegen den Kaiser geahndet werden — mochte solches Handeln der Sache nach noch so berechtigt und der Intention nach noch so harmlos sein. Dies entsprach, wie sich zeigen wird, weitgehend auch der Beurteilungsweise der Opposition, die dementsprechend minimal versachlicht, maximal auf die Person des *princeps* gerichtet, also ‘verpersönlicht’ war. Wie dies zu erklären sei, wird zu fragen sein.

(b) *Beobachtungen zum Kreis der Beteiligten*

Ausser vielleicht hinsichtlich der Protagonisten ist unsere Kenntnis höchst lückenhaft. Wir wissen beispielsweise nicht, wie weit der Kreis der in die grossen Verschwörungen eingeweihten Praetorianer reichte<sup>45</sup>, worauf im einzelnen die Hinrichtung von (je nach Quelle: o. Anm. 9) 200 oder 300 Rittern durch Claudius zurückzuführen ist, oder wer die nach Dio Cass. LX 15, 3 «zahlreichen Anhänger» des Camillus Scribonianus im Jahre 42 waren. Wir können ferner in vielen Fällen nicht ausmachen, ob der in den politischen Prozessen erhobene Vorwurf oppositionellen Verhaltens objektiv berechtigt war oder nicht. Der Kreis der Personen, die wir als oppositionell einstufen, ist deshalb gleichzeitig etwas zu gross und viel zu klein. Schliesslich ist gerade hier vor der Erstellung einer ‘Prosoigraphie der Opposition’ jede Aussage provisorisch. Den-

<sup>45</sup> Obschon etwa bei Tac. *Ann.* XV 50 die Namen der an der pisonischen Verschwörung beteiligten Militärs genannt sind. Aber ist die Liste vollständig? Vgl. auch Jos. *Ant. Jud.* XIX 37; 46; Suet. *Cal.* 56; Dio Cass. LIX 29,1, zur Verschwörung von 41.

noch scheinen mir die folgenden Beobachtungen schon jetzt möglich.

Erstens: Der beteiligte Personenkreis präsentiert sich auf den ersten Blick in verwirrender Vielfalt: Senatoren, Ritter, Freigelassene, Offiziere und Soldaten; Männer und Frauen; unter den Senatoren Mitglieder der alten Nobilität und neu aufgestiegener Familien römischer, italischer und provinzieller Herkunft. Die nicht den Oberschichten Angehörenden tauchen freilich in führenden Rollen nur im Zusammenhang der grossen Verschwörungen und der palastinternen Machtkämpfe auf<sup>46</sup>. Da Freigelassene und Ritter in hohem Masse von der Förderung des *princeps* abhingen und von diesem gerade wegen ihrer Brauchbarkeit (sowohl im Sinne der Tüchtigkeit wie in dem der Zuverlässigkeit) gefördert wurden, ist eine oppositionelle Rolle von ihnen von vornherein weniger zu erwarten als von den unabhängigeren und an Sozialprestige allein mit dem *princeps* konkurrenzfähigen Senatoren.

Zweitens: Unter diesen wiederum gilt Ähnliches für die neuen Senatoren und die *homines novi*, die ihre Würde ausschliesslich dem Kaiser verdankten. Die prosopographische Analyse der Opposition müsste also zumal unter den Julio-Claudiern ein massives numerisches Übergewicht der Mitglieder der Nobilität und darunter wiederum des ‘alten Adels’ ergeben, während man die eifrigsten Anhänger und Helfer der *principes* (einschliesslich der *delatores*) vorwiegend im ‘jungen Adel’ und unter den *homines novi* finden dürfte<sup>47</sup>.

<sup>46</sup> Vgl. etwa Suet. *Cal.* 56; Jos. *Ant. Jud.* XIX 28 ff.; Dio Cass. LIX 29, 1 und 1a zum Sturz des Caligula; Tac. *Ann.* XV 48; 50 f.; 57 zur Verschwörung Pisos; Suet. *Dom.* 17 und Dio Cass. LXVII 15, 1 f. zum Sturz Domitians. Vgl. auch Suet. *Claud.* 13, 2. Es mag der selektiven Optik der Quellen zuzuschreiben sein, dass wir sonst wenig von einer Beteiligung dieser Kreise hören.

<sup>47</sup> Vgl. als Beispiele L. Vitellius unter Caligula und Claudius: Suet. *Vit.* 2, 5; Dio Cass. LIX 27, 5; vgl. RE Suppl.-Bd. IX (1962), s.v. Vitellius 7 c, 1733 ff.; Epricus Marcellus unter Nero und Vespasian: vgl. RE VI 1 (1907), 261 ff. — Ich spreche absichtlich nicht von ‘republikanischem Adel’, da angesichts der ständig und

Noch für die Zeit Neros ist uns mehrfach bezeugt, dass nach allgemeiner Auffassung nur der 'alte Adel' in vollem Umfang mit dem *princeps* konkurrenzfähig war<sup>48</sup>. Die Bürgerkriege von 68/69 und die Machtergreifung Vespasians schufen hier freilich ganz neue Bedingungen. Ein Vergleich zwischen den je an der Opposition gegen Tiberius, Nero und Domitian Beteiligten müsste deshalb in dieser Beziehung besonders aufschlussreich sein.

Drittens: Während die durch Adel und Verwandtschaft markierten Thronrivalen ausnahmslos zu den prominentesten Opfern der Kaiser gehörten, ist nur wenigen tatsächliches oppositionelles Verhalten zugeschrieben worden oder gar nachzuweisen<sup>49</sup>.

Viertens: In einer Reihe von Familien, die zudem durch Heiraten mehrfach untereinander und mit dem Kaiserhaus der Julio-Claudier verbunden waren, scheint Opposition gegenüber den *principes* von Generation zu Generation weitervererbt worden zu sein. Tacitus spricht geradezu von *paternum in principes odium* (*Ann. XVI 28*). Zu diesen Fami-

rasch wechselnden Zusammensetzung des Senats schon bald auch die von Augustus Promovierten zum 'alten Adel' zählten. Bezeichnend dafür ist die Zusammensetzung der Gruppe der gemäss Tac. *Ann. I 13* von Augustus als mögliche Thronkandidaten bezeichneten Senatoren (zur Unwahrscheinlichkeit und Interpretation der Geschichte vgl. SYME 1958, I 385 ff.; II 485 f.; 694): L. Arruntius und Asinius Gallus waren beide Söhne von *homines novi*, freilich mit Verbindungen zum republikanischen Adel und Kaiserhaus, während M. Aemilius Lepidus und Cn. Calpurnius Piso, den einige Quellen anstelle von Arruntius nannten, beide der republikanischen Nobilität angehörten.

<sup>48</sup> Vgl. Tac. *Ann. II 27; XIII 1; 23; XIV 22; 57; XV 35; 48; XVI 7*. Umgekehrt Tac. *Hist. I 52* zu Verginius Rufus' Ablehnung der Kaiserakklamation; ähnlich *Ann. XIV 47*; Suet. *Cal. 23, 1; Ves. 4, 5*.

<sup>49</sup> Vgl. oben im Text mit Anm. 28 zu Rubellius Plautus. Nachweisbar ist es für Annius Vinicianus im Jahre 66 (Suet. *Nero 36, 1*), falls dieser wirklich mit dem Kaiserhaus verwandt ist (vgl. ROGERS 1955, 196 f.). Die nachweisbaren Fälle nehmen natürlich zu, wenn man die Gatten von Prinzessinnen einbezieht, etwa M. Aemilius Lepidus, den Gatten von Caligulas Schwester Drusilla, der, von diesem zum Nachfolger designiert, trotzdem offenbar an der Verschwörung des Lentulus Gaetulicus beteiligt war und mit diesem hingerichtet wurde: Dio Cass. *LIX 22, 5 ff.*, vgl. BALSDON 1934, 73-75.

lien gehören vornehmlich (a) die Nachkommen des L. Arruntius, der mehrfach mit Tiberius in Konflikt geriet, <sup>37</sup> angeklagt wurde und sich selbst tötete; sein Sohn L. Arruntius Camillus Scribonianus revoltierte <sup>42</sup> gegen Claudius; Familienverbindungen bestanden zu den Scribonii Libones (darunter jenem M. Scribonius Libo Drusus, der <sup>16</sup> verdächtigt wurde, den Sturz des Tiberius zu planen, und Selbstmord beging) <sup>50</sup> und den Nachkommen des Pompeius <sup>51</sup>. (b) Die Nachkommen des früher erwähnten Asinius Gallus <sup>52</sup>. (c) Die Iunii Silani, deren Familiengeschichte seit der Verbannung des C. Iunius Silanus im Jahre <sup>22</sup> wegen *repetundae* und *maiestas* ein faszinierendes Beispiel darstellt sowohl für die Kette von Konflikten zwischen Kaisern und führenden Senatoren wie für die Erblichkeit solcher Konflikte und die komplexen Verbindungen unter mehreren in der Opposition hervortretenden Familien <sup>53</sup>. (d) Die Reihe, die von C. Caecina Paetus und Arria unter Claudius über Thrasea Paetus und Arria unter Nero zu Helvidius Priscus Vater und Sohn samt deren Gattinnen unter Vespasian und Domitian reicht <sup>54</sup>. Diese letzte Gruppe (d) bildete zugleich den Kern der sog. stoisch-philosophischen Opposition. Dass ihre Wirkungszeit sich über die Regimes Neros und der Flavier erstreckte, während die der übrigen Familiengruppen mit Tiberius

<sup>50</sup> Tac. *Ann.* II 27-32; Vell. II 130, 3; Suet. *Tib.* 25; Dio Cass. LVII 15, 4 f. Zu den Interpretationen von u.a. MARSH 1926a und 1931, 58-60; ROGERS 1935, 12-20, vgl. SYME 1958, I 399 f.; SEAGER 1972, 89-92; GOODYEAR 1981, 263 f. Gegen die von LEVICK 1976, 149-52 erneut vertretene Verbindung zwischen Libo und der Rebellion des Clemens (Tac. *Ann.* II 39 f.; Suet. *Tib.* 25; Dio Cass. LVII 16, 3 f.) vgl. GOODYEAR, *ibid.*

<sup>51</sup> Alle Einzelheiten bei MCALINDON 1956, 125-27; zu Arruntius auch ROGERS 1931b.

<sup>52</sup> Vgl. zu ihm SHOTTER 1971; zur Opposition seiner Nachkommen: MCALINDON 1956, 130.

<sup>53</sup> Vgl. MCALINDON 1956, 119-23.

<sup>54</sup> Vgl. MCALINDON 1956, 113 f.

begann und im wesentlichen unter Nero endete, hängt mit der Verschiedenheit der Motive und Ziele zusammen, ist somit kein Zufall. Die Erblichkeit solcher Gegnerschaft zwischen den (aus einer Familie stammenden) *principes* und den Mitgliedern einiger anderer Familien ist jedenfalls ein bemerkenswertes Phänomen und bestätigt erneut den persönlichen Charakter solcher Opposition.

Fünftens: Von jenen Familiengruppen abgesehen, ist die Opposition durch ihre Zersplitterung in kleine und kleinste Gruppen oder Einzelaktionen, durch mangelnden Zusammenhang, durch das Fehlen fester Organisationsstrukturen und einen oft erstaunlichen Dilettantismus charakterisiert. Große und wohlorganisierte Verschwörungen sind eine Ausnahme. Die Protagonisten stammen aus verschiedenen Familien höchsten oder auch weniger hohen Adels und wechseln ständig; von personeller Kontinuität ist außer wieder in jenen Familien keine Rede. Dasselbe wird sich aus der Betrachtung der Ziele und Ideen ergeben. Aus all diesen Gründen kann man m.E. von 'der Opposition gegen die Kaiser' nur im Sinne einer Kollektivbezeichnung für eine Vielzahl von Einzelphänomenen sprechen.

### (c) *Motive, Zweck und Ziele von Opposition*

Es hängt gewiss mit dem erwähnten persönlichen Charakter von Kritik und Opposition zusammen, dass solche Opposition nicht nur politisch, sondern in hohem Masse moralisch geprägt war. Dies wurde zusätzlich gefördert durch die entsprechende Tradition in der römischen Historiographie und der griechisch-hellenistischen monarchischen Theorie sowie durch den breitgestreuten Einfluss philosophischen Gedankenguts in der Oberschicht der frühen Kaiserzeit.

Davon abgesehen, lassen sich Zweck und Zielsetzung von Opposition in folgende Kategorien einteilen: der Kritik am *princeps* mit oder ohne dessen Wissen Ausdruck zu geben, ohne damit gleich an dessen Stellung zu rütteln; für eine Versachlichung und Verbesserung des Regimes oder Systems sowie allenfalls mehr Unabhängigkeit des Senats einzutreten, wiederum ohne damit die Herrschaft des Kaisers selbst anzufechten; im Zusammenhang von Machtkämpfen innerhalb der Familie des *princeps* diesen durch ein anderes Familienmitglied zu ersetzen oder die Nachfolge eines bestimmten Kandidaten sicherzustellen; im Zusammenhang der Rivalitäten innerhalb der senatorisch-ritterlichen Elite den *princeps* durch einen andern Kandidaten zu ersetzen, wobei hier verschiedene Motive in Frage kommen: reiner Ehrgeiz und Machthunger des Betreffenden, so dass Kritik am *princeps* eine untergeordnete Rolle spielt; Selbstschutz des Betreffenden, der mit seiner Aktion einer befürchteten oder tatsächlichen Bedrohung durch den *princeps* zuvorkommen will<sup>55</sup>; Ablehnung des *princeps* aufgrund eines konkreten Konflikts oder wegen grundsätzlicher, etwa moralisch bestimmter, Gegensätze (Beseitigung des Tyrannen); schliesslich der Kampf gegen das System als solches, d.h. die grundsätzliche Ablehnung des Prinzipats.

Trotz mancher Unsicherheiten und obschon oft mehrere Faktoren gleichzeitig im Spiel gewesen sein dürften, lässt sich folgendes feststellen. Erstens: Rivalitäten innerhalb der Familie des *princeps* oder Positionskämpfe um die Nachfolge absolvierten einen beträchtlichen Teil der Energien. In solche Rivalitäten waren aufgrund persönlicher Nahverhältnisse immer auch Aussenseiter verwickelt, die dafür allenfalls im Zuge der Gegenmassnahmen des *princeps*

<sup>55</sup> Ein häufiges Motiv: etwa Suet. *Cal.* 56, 1; Tac. *Ann.* XIV 58 f.; 65.

oder nach dem Sturz ihres Favoriten büßen mussten<sup>56</sup>. Die Betroffenen wurden in der Regel in Majestätsprozessen belangt. Wie zuvor am Beispiel Seians und der Agrippina ausgeführt, ist es hier oft ungewiss, ob wir es überhaupt mit Opposition zu tun haben.

Zweitens: Ein überraschend geringer Teil oppositioneller Aktivität war auf die Auseinandersetzung um Sachprobleme<sup>57</sup>, auf die Versachlichung der Herrschaft des Kaisers, auf die Verbesserung des Prinzipats als politischem System oder des Verhältnisses zwischen *princeps* und Senat oder auf eine präzisere Definition des Kompetenzbereichs des Senats gerichtet. Solche Vorstösse gingen überdies entweder vom Kaiser selbst aus, was den Senat unweigerlich in grösste Verwirrung stürzte<sup>58</sup>, oder aber von den Kreisen, die bereits als oppositionell gebrandmarkt waren und deren Vorschläge deshalb von vornherein nicht sachlich gewürdigt, sondern als maskierte persönliche Attacke gegen den Kaiser interpretiert wurden<sup>59</sup>. Insgesamt zeichnete sich die Opposition durch Ideenarmut und einen Mangel an konstruktiven Konzeptionen aus — die Diskussion der in ihrem Kreis dominierenden Ideen wird diesen Eindruck bestätigen.

<sup>56</sup> Dies gilt ebenso für die Folgen von Machtkämpfen innerhalb der kaiserlichen Umgebung, etwa den Sturz von zuvor hochgeschätzten Beratern. Vgl. als Beispiele die Verfolgung der Anhänger Seians nach dessen Hinrichtung oder den Rückzug Vespasians aus dem öffentlichen Leben nach dem Sturz des Narcissus; Suet. *Vesp.* 4, 2.

<sup>57</sup> Vgl. dazu die Kritik des Eprius Marcellus bei Tac. *Ann.* XVI 28.

<sup>58</sup> Vgl. die Kritik des Tiberius am Verhalten des Senats (Tac. *Ann.* III 35 mit 32) sowie diejenige des Claudius: *Berliner Griech. Urkunden* 611 = M.P. CHARLES-WORTH (Hg.), *Documents Illustrating the Reigns of Claudius and Nero* (Cambridge 1939), Nr. 3, Kol. III, Z. 10-22; dazu J. STROUX, in *Sitzungsber. Bayer. Akad. d. Wiss., Philos.-philol. u. hist. Kl.*, 1929, 8, 70 ff. Vgl. insgesamt auch SCRAMUZZA 1940, 110 ff., bes. 113 ff.

<sup>59</sup> Dies trifft bes. auf Thrasea Paetus und Helvidius Priscus zu: *supra* Anm. 44.

Drittens: Ebenso gering war auf der andern Seite der Anteil prinzipieller Ablehnung des Systems als solchem. Von den Träumen von einer Wiederherstellung der Republik abgesehen, denen sich noch beim Herrschaftsantritt des Claudius einige Senatoren hingaben<sup>60</sup>, wurde diese Haltung nur von einer kleinen Gruppe philosophisch beeinflusster 'Extremisten' vertreten<sup>61</sup>. Insofern scheint sich die Einsicht in die Unvermeidlichkeit des Prinzipats in der Oberschicht schnell und gründlich durchgesetzt zu haben.

Viertens: Der grösste Teil der oppositionellen Aktivität bezog sich vielmehr mit mehr oder weniger drastischer Zielsetzung (von Kritik und Verleumdung im privaten Kreise bis zu Verschwörung und Revolte) auf den *princeps* selber. Welche Form immer solche Opposition annahm, sie scheint überwiegend persönlich ausgerichtet und motiviert gewesen zu sein. Sie wurde deshalb weitgehend in den Kategorien der persönlichen Auseinandersetzung zwischen dem *princeps* und seinen Widersachern verstanden. Selbst in den grossen Verschwörungen zum Sturz des Tyrannen spielten solch persönliche Erwägungen eine entscheidende Rolle<sup>62</sup>. Selbstschutz, Rachsucht und Machthunger waren die treibenden Kräfte in vielen und gerade den spektakulärsten Fällen. Was zuvor aus der Betrachtung der Ausdrucksformen von Opposition über die minimale Versachlichung und maximale 'Verpersönlichung' dieser Opposition gefolgert wurde, findet damit eine volle Bestätigung. Gewiss ist es möglich, dass die Geschichtsschreibung man-

<sup>60</sup> Vgl. bes. die Rede des Sentius Saturninus bei Jos. *Ant. Jud.* XIX 167-84; dazu TIMPE 1960, 481 ff.; zum gleichen Zusammenhang auch Suet. *Claud.* 10, 3; *Cal.* 60, und insgesamt SWAN 1970. Ferner die Proklamation des Camillus Scribonianus bei der Revolte im Jahre 42: Dio Cass. LX 15, 3.

<sup>61</sup> Vgl. *infra* im Text mit Anm. 69-72.

<sup>62</sup> Vgl. nur zur Verschwörung von 41 Suet. *Cal.* 56; Jos. *Ant. Jud.* XIX 29; 31; 37; 49. Ferner zur Verschwörung von 65 Tac. *Ann.* XV 49; 67; zu derjenigen von 96 Dio Cass. LXVII 15.

che subtileren und sachlicheren Aspekte der Opposition übersehen hat, aber das von ihr gezeichnete Bild ist den Denk- und Verhaltensformen dieser stark traditionell eingestellten Aristokratie völlig angemessen. Mehr zu diesem wichtigen Aspekt später; ich möchte hier nur darauf hinweisen, dass die gleichen Verhaltensmuster auch der vielfach beklagten Uneinigkeit des Senats, den dort vorherrschenden Auseinandersetzungen zwischen Einzelnen und Faktionen<sup>63</sup> und dem Unwesen der *delatores* zugrundeliegenden<sup>64</sup> — Faktoren, die alle auf ihre Art dem Kaiser in die Hände spielten.

#### (d) *Ideen und 'Ideologie' der Opposition*

Während es im vorangehenden Abschnitt vor allem um die Frage ging, was diejenigen, die sich durch ihre Opposition exponierten, konkret anstrebten, soll hier der gedankliche Hintergrund, die Ideenwelt erfasst werden, aus der solche Opposition allenfalls erwuchs, die aber über jene exponierte Gruppe hinaus in weiteren Teilen der Oberschicht verbreitet war und auch von den zeitgenössischen Autoren formuliert wurde. Auch hier kann ich nur wenig herausgreifen.

Insofern die aktive Opposition fragmentiert und sporadisch war und (ausser teilweise in den zuvor erwähnten Familien) weder Permanenz noch eine feste Organisation aufwies, insofern sie ferner stark persönlich bestimmt war, scheinen die Voraussetzungen für ein definiertes und konsistentes Ideengebäude oder gar eine 'Ideologie der Opposition' ungünstig. Ohne mich auf eine Diskussion des

<sup>63</sup> Vgl. als Beispiele nur Tac. *Ann.* I 77; II 35; III 31 f.

<sup>64</sup> Zur zeitgenössischen Diskussion über die *delatores* vgl. etwa Tac. *Ann.* IV 30; 36; VI 3-5 und bes. 7; XI 5-7; XIII 42 f.; Suet. *Cal.* 30, 2. Weiteres sowie die moderne Lit. im Beitrag von A. Giovannini zu diesem Band.

Begriffs 'Ideologie' einzulassen, scheint mir zumindest deutlich, dass ein Konglomerat von Ideen noch längst keine Ideologie ausmacht. Diese setzt vielmehr unter anderm die Dauer und Konsistenz eines solchen Ideengebäudes voraus, das bewusst auf ein definiertes politisches Ziel ausgerichtet und zu dessen Erreichung instrumentalisiert ist, und das sowohl der Identitätsfindung und Stabilisierung der sie vertretenden Gruppe wie auch der Beeinflussung und Steuerung Aussenstehender dient<sup>65</sup>. Man wird also bestenfalls von Ansätzen zu einer Ideologie der Opposition sprechen können und dies wohl vornehmlich einerseits im Bereich der Ideen, die sich auf die Republik und Freiheit bezogen, andererseits in dem der sog. stoischen Senatsopposition. Beide gehören zu den am intensivsten erforschten Teilbereichen in unserm Problemkomplex; ich kann mich deshalb kurz fassen<sup>66</sup>.

Was die Stoiker betrifft<sup>67</sup>, so steht fest, dass ihre Staatsphilosophie nicht prinzipiell die Monarchie, wohl aber die Tyrannis ablehnte. Wegen der Prominenz ihrer Vertreter im Senat, wegen des Aufsehens, dass deren Aktionen erregten, der Heroenverehrung, die sie bei Anhängern und Nachkommen genossen, und der Bewunderung, die spätere Autoren ihrer *virtus* zollten, läuft man leicht Gefahr, die Wirkung und Verbreitung ihrer Opposition zu überschätzen. Wie vor allem das Beispiel des Thrasea Paetus zeigt, war diese Opposition primär moralischer Art, aber darin höchst konsequent und deshalb zumal für die 'schlechten' *principes* lästig. Sie machte kein Hehl aus ihren Überzeugungen, erregte deshalb leicht Misstrauen und war für die

<sup>65</sup> Vgl. die Diskussion in der Einleitung von KLOFT 1979.

<sup>66</sup> Zu Begriff und Ideal der Freiheit vgl. bes. WIRSZUBSKI 1967 mit A. MOMICLIANO, in *JRS* 41 (1951), 146–53; WICKERT 1949 und 1954, 2080 ff., bes. 2096 ff.; KUNKEL 1958; HAMMOND 1963; SHOTTER 1978. Zu *libertas* bei Tacitus: JENS 1956; DUCOS 1977.

<sup>67</sup> Für Lit. vgl. *supra* Anm. 36.

*delatores* ein gefundenes Fressen<sup>68</sup>. Als politisch gefährlich konnten freilich nur ihre extremsten Vertreter gelten. Diese gruppieren sich um die beiden Helvidii Prisci, entwickelten sich unter den Flaviern aus nicht völlig klaren Gründen zu extremen Gegnern nicht nur der jeweiligen *principes*, sondern des Systems als solchem<sup>69</sup>, trafen sich darin mit einigen Kynikern (namentlich dem bekannten Demetrios)<sup>70</sup>, wurden aber von der überwiegenden Mehrheit ihrer Standesgenossen dezidiert abgelehnt. Dies ist die Gruppe, deren Haltung sich nach D. Timpes schöner Vermutung in den «gleichsam ideologisch versteinerten Vorstellungen» der Senatsrede des Sentius Saturninus nach der Ermordung Caligulas bei Josephus spiegelt und deren provokative Aktionen nach Tacitus der *res publica* nicht den geringsten Dienst erwiesen<sup>71</sup>.

Diese Gruppe nun griff sowohl hinsichtlich ihrer Verhaltensmodelle und Heroen wie auch ihrer politischen Ideale auf die Republik zurück<sup>72</sup>. Ihr Problem bestand grossenteils darin, dass in dieser späten Zeit kaum jemand diese Ideale wörtlich nahm. In einer früheren Phase könnte dies freilich anders gewesen sein. Es wäre deshalb generell

<sup>68</sup> Vgl. bes. die Anklage gegen Thrasea Paetus: Tac. *Ann.* XVI 21 f.; 28.

<sup>69</sup> Jedenfalls des Systems, wie es sich unter den Julio-Claudiern herausgebildet hatte und von den Flaviern zwar unter Verurteilung der Auswüchse, aber ohne wesentliche politische Modifikationen übernommen wurde. So jedenfalls hat man m.E. die zumal von Helvidius Priscus demonstrierte Tendenz zu interpretieren, der Stellung des *princeps* den formellen Respekt zu versagen, die Erbfolge anzufechten, den Wirkungsbereich des Senats zu vergrössern und den Einfluss der unter früheren Kaisern als bedingungslose Stützen des Regimes bekannten Senatoren zu verringern. Vgl. bes. TIMPE 1960, 492 und zur Diskussion MALITZ 1985.

<sup>70</sup> Vgl. DUDLEY 1937, 125 ff.

<sup>71</sup> Tac. *Agr.* 42, 4: *eo laudis exceedere, quo plerique per abrupta, sed in nullum rei publicae usum ambitiosa morte inclarerunt*; vgl. OGILVIE-RICHMOND 1967, 297 mit Parallelen, dazu *Ann.* XIV 12 über Thrasea Paetus' Auszug aus dem Senat nach der Ermordung Agrippinas: *sibi causam periculi fecit, ceteris libertatis initium non praebuit*. Jos. *Ant. Jud.* XIX 167-84; vgl. TIMPE 1960, bes. 491-93.

<sup>72</sup> Vgl. bes. MACMULLEN 1966, Kap. I und II.

zu prüfen, ob sich in diesem Bereich ausreichend klare Ideen fanden, die das Denken grösserer Gruppen bestimmten und weithin attraktiv waren, mindestens latent über eine längere Zeit ständig vorhanden waren und bei günstigen Gelegenheiten virulent wurden, die also eine politische Kraft darstellten, aus der einerseits die Opposition ihre geistigen Energien bezog, auf die sich andererseits die Kaiser einzustellen hatten.

Umgekehrt hätte sich jedoch auch eine 'Ideologie der Opposition' stets neu nicht nur an der Herrschaftswirklichkeit des Prinzipats und den Eigenheiten seines jeweiligen Inhabers, sondern auch an der kaiserlichen Herrschafts-ideologie orientieren, sich von ihr abheben und zum guten Teil in der Auseinandersetzung mit ihr selbst definieren müssen. Dasselbe gilt für den weiteren Bereich der Ideen der Opposition. Die kaiserliche Ideologie müsste deshalb auf jeder Stufe in die Betrachtung mit einbezogen werden, und ich stelle nur *en passant* fest, dass auch hier zwar manche hervorragende Untersuchungen über grössere und kleinere Teilbereiche vorliegen<sup>73</sup>, die schwierige Arbeit der systematischen Sichtung und zusammenfassenden Darstellung aber bisher weder für die kaiserliche Ideologie noch für die Ideen der Opposition geleistet worden ist.

Mit 'Republik' nun verband sich einerseits die Assoziation an Cato, Brutus und Cassius, andererseits die an die Senats- und Nobilitätsherrschaft. Die Forschung der letzten Jahrzehnte hat deutlich gemacht, wie die Verehrung jener Freiheitshelden einerseits rasch zum Klischee erstarre und als solches weitverbreitet und durchaus salonfähig war, andererseits trotz ihrer stereotypen Oberflächlichkeit jederzeit die Gefahr der Identifizierung und Aktualisierung in

<sup>73</sup> Vgl. etwa BÉRANGER 1953 sowie 1973; KLOFT 1970 und 1979; ferner die von dems. 1979, 505-9 angeführte Literatur, danach etwa HUSS 1978; WALLACE-HADRILL 1981 und 1982.

sich barg<sup>74</sup>. Ihre Bedeutung liegt in der Rolle, die sie in einem komplexen System der indirekten Kritik und Opposition spielte — wie sie übrigens umgekehrt auch den Kaisern und ihren Helfern als willkommener Vorwand diente, unbequeme Gegner auszuschalten<sup>75</sup>. Jedenfalls wurde sie selbst von den toleranten Kaisern mit Misstrauen beobachtet, von den ihrer Sache nicht sicheren *principes* jedoch gefürchtet, zumal wenn zu hochgestellte und angesehene Persönlichkeiten sich zu offen zu den von jenen Helden verkörperten Idealen bekannten. Diese Ideale waren freilich ebenso moralischer wie politischer Art, ebenso negativ gegen die Tyrannis wie positiv auf die *libertas senatoria* gerichtet.

Was immer man sonst noch meinte, wenn man im 1. Jh. in politischem Sinne die Republik erwähnte, angesprochen wurde damit der Problembereich der Respektierung des Senats und dessen Einbeziehung in den Regierungs- und Entscheidungsprozess. Dazu einige Überlegungen, ausgehend von der folgenden These: Unabhängig von den am Anfang gelegentlich vertretenen Forderungen nach einer Rückkehr zur republikanischen Verfassung wurde das von Augustus mit grossem Geschick realisierte Modell der Zusammenarbeit von *princeps* und Senat schon früh zum Ideal, auf das sich sowohl die kaiserliche Herrschaftsideologie wie die Wünsche der überwältigenden Senatsmehrheit und damit auch der Opposition gegen die Tyrannis der ‘schlechten’ *principes* konzentrierten. In diesen gemeinsamen ‘ideologischen Mittelgrund’ wurden schliesslich auch die zwar von Augustus von Anfang an vorgegebenen, aber zunächst divergierenden und umstrittenen *libertas*- und *res publica*-Vorstellungen absorbiert. Je mehr sich ein Kaiser bemühte, diesem Ideal zu entsprechen, desto besser gestal-

<sup>74</sup> Vgl. etwa MACMULLEN 1966, 27.

<sup>75</sup> Vgl. nur Tac. *Ann.* XVI 7.

tete sich sein Verhältnis zum Senat, desto geringer war die Opposition. Dementsprechend waren die politischen Ideen der Opposition weder konstruktiv noch unabhängig und originell; sie waren vielmehr auf ein vages, minimales und konservatives Ideal ausgerichtet, das zumal in der Abgrenzung von den Exzessen der 'schlechten' *principes* relativ leicht verwirklicht werden konnte. Die folgenden Beispiele mögen dies verdeutlichen:

Erstens: das Kompromissangebot des Claudius. Nach der düsteren Schlussphase des Regimes des Tiberius und der Willkürherrschaft des Caligula war es kein Wunder, dass dessen Ermordung als Wiederherstellung der Freiheit bejubelt wurde und nicht wenige wegen des Fehlens eines prädestinierten Erben der Herrschaft der Caesaren überhaupt ein Ende setzen wollten<sup>76</sup>. Im Praetorianerlager wie im Senat wurden drei Alternativen diskutiert: die Wiederherstellung der Republik, die Herrschaft eines vom Senat gewählten *princeps* oder die des Claudius<sup>77</sup>. Die beiden ersten Alternativen wurden von den Soldaten mit guten Gründen verworfen, während sie im Senat trotz anfänglicher Begeisterung dem Druck der in Militär und Volk vorherrschenden Tendenzen und den Rivalitäten unter den Thronanwärtern zum Opfer fielen; auch dort dürften freilich die 'Republikaner' weit in der Minderheit gewesen sein. Den Claudius versuchte man von einer Annahme der militärischen Akklamation abzubringen, als gewöhnlichen Senator zu behandeln und zur Unterwerfung unter den Senatswillen zu zwingen<sup>78</sup>. Im Gegenzug bot Claudius dem Senat einen ehrenvollen Kompromiss an: er wolle als

<sup>76</sup> Vgl. Suet. *Cal.* 60; *Claud.* 10; Jos. *Ant. Jud.* XIX 190 ff.; Dio Cass. LX 1. Zur römischen Quelle des Flavius Josephus vgl. TIMPE 1960; zum Folgenden auch dens. 1962, 77 ff.

<sup>77</sup> Jos. *Ant. Jud.* XIX 162-165 (Praetorianer); 166-185; 227 ff.; 248 ff. (Senat); *Bell. Jud.* II 205; Dio Cass. LX 1, 1.

<sup>78</sup> Jos. *Ant. Jud.* XIX 229-233; Dio Cass. LX 1, 4.

guter *princeps* (*agathos prostates*), nicht als Tyrann herrschen, nur nominell eine Alleinherrschaft ausüben, tatsächlich jedoch in allen Angelegenheiten den Rat aller einholen; er sei von Natur aus zur Mässigkeit geneigt, und das Schicksal des Caligula empfehle ja erst recht einen vernünftigen Kurs<sup>79</sup>. Der Senat lehnte auch dies ab, konnte sich jedoch nicht auf eine gemeinsame Linie einigen und sah sich, von den letzten Kohorten verlassen, bald zur Kapitulation gezwungen.

Claudius dürfte über die Stimmung in der Senatoren- schicht informiert gewesen sein. In den ersten Wochen nach der Machtergreifung und weit darüber hinaus war sein Kurs auf Versöhnung und Zusammenarbeit ausgerichtet<sup>80</sup>. Die Annahme liegt deshalb nahe, sein Kompromissangebot sei darauf abgestimmt gewesen, die Unterstützung einer breiten Mehrheit im Senat zu gewinnen. Dass dies nicht gelang und seine Herrschaft im Endergebnis zu den konfliktreichen, blutigsten und am tiefsten gehassten gehörte, ist nur zum Teil ihm anzulasten.

Zweitens: die ersten Jahre Neros. Nach seiner Akklamation durch die Praetorianer hielt Nero eine Rede im Senat, die, von Seneca verfasst, offenkundig die Herstellung eines guten Einvernehmens mit dem Hohen Haus bezweckte. Er betonte seine Vorurteilslosigkeit und entwarf die *forma futuri principatus*. Dabei distanzierte er sich einerseits von den Missbräuchen in Claudius' Regime, andererseits garantierte er dem Senat dessen *antiqua munia* sowie die Verwaltung Italiens und der öffentlichen Provinzen (Tac. *Ann.* XIII 4). Ähnlich hatte seinerzeit Caligula versprochen, die Herrschaft mit dem Senat zu teilen,

<sup>79</sup> Jos. *Bell. Jud.* II 207 f.; *Ant. Jud.* XIX 246.

<sup>80</sup> Vgl. bes. die grosszügige Amnestie für alle hochgestellten Personen, die sich an der Verschwörung gegen Caligula beteiligt und danach gegen ihn exponiert hatten: Dio Cass. LX 3, 5; Suet. *Claud.* 11; ferner die Abschaffung der *maiestas*- Klagen: Dio Cass. LX 3, 6.

zu tun, was diesem recht und willkommen sei, und die *maiestas*-Prozesse abzuschaffen<sup>81</sup>. Von Claudius war bereits die Rede.

So sehr solche Zusagen dem seit Augustus üblichen formellen Zeremoniell entsprachen<sup>82</sup>, so willkommen müssen sie dem Senat gewesen sein. Im Falle Neros liess dieser die Rede auf einer Silberstele eingravieren und ordnete jährliche Vorlesung an (Dio Cass. LXI 3, 1). Tacitus fügt hinzu: *nec defuit fides* (*Ann. XIII* 5). Wie später bei Trajan<sup>83</sup> glaubte man also solchen Zusicherungen, und während der ersten Regierungsjahre Neros fehlte es nicht an Hinweisen, dass sie ernst gemeint waren<sup>84</sup> — im Rahmen dessen natürlich, was damals auf beiden Seiten unter ‘Partnerschaft’ oder ‘Teilung der Herrschaft zwischen *princeps* und Senat’ verstanden wurde<sup>85</sup>. Tacitus fasst dies in die Formel: «Vieles wurde tatsächlich nach den Entscheidungen des Senats geordnet», und Sueton schreibt: «Er erklärte, nach den Grundsätzen des Augustus regieren zu wollen, und liess keine Gelegenheit vorbeigehen, um seine Freigebigkeit, Milde und sogar Leutseligkeit zu zeigen»<sup>86</sup>.

Proklamation und Politik des *princeps* sowie die Erwartungen des Senats scheinen somit in jenen Jahren weitgehend übereingestimmt zu haben. Die Berufung auf Augustus’ Regierungsprinzipien ist wichtig. Sie taucht bereits bei

<sup>81</sup> Dio Cass. LIX 6, 1-3 (1: τὴν... ἀρχὴν κοινώσειν σφίσι); Suet. *Cal.* 15, 4. Vgl. allgemein GRIFFIN 1976, 104. Die Abschaffung der *maiestas*-Klage ist ein wichtiger Aspekt (vgl. *supra* Anm. 80); vgl. auch Dio Cass. LXV 9, 1; 19, 1 zu Vespasian und Titus.

<sup>82</sup> Vgl. BÉRANGER 1953, Kap. III, bes. 137 ff.; 169 ff.

<sup>83</sup> Plin. *Paneg.* 66, 2 f.

<sup>84</sup> Für die Einzelheiten vgl. GRIFFIN 1976, 105 ff.; bes. 117 ff.

<sup>85</sup> Vgl. GRIFFIN 1976, 118: “Nero’s promise meant that he would accord the Senate as much responsibility and show it as much respect as was possible under the system.”

<sup>86</sup> Tac. *Ann. XIII* 5: *multa arbitrio senatus constituta sunt*; Suet. *Nero* 10, 1: *ex Augusti praescripto imperaturum se professus*. Vgl. auch Tac. *Ann. XIII* 28: *manebat... quaedam imago rei publicae*.

Caligula und Claudius auf und bildet eine Konstante zumal unter den Flaviern<sup>87</sup>. Man darf aus alledem folgern, dass die Senatoren sehr genau wussten, was sie nicht wollten — nämlich all das, was mit den früheren Willkürregimes verbunden wurde —, dass aber ihre positiven Vorstellungen vage blieben und kaum über die Berufung auf das augusteische Modell hinauskamen.

Dies lässt sich durch einen Blick auf die gleichzeitigen Schriften Senecas bestätigen, der, selber ein Opfer des Claudius und diesem gegenüber von tiefem Hass erfüllt, oft als ‘Chefideologe’ des neuen Regimes bezeichnet wird. Die Claudius-Kritik in der *Apocolocyntosis* konzentriert sich auf die zahlreichen Morde des Regimes und die Missachtung der Rechtsformen im Gericht<sup>88</sup> — das Verhältnis des Claudius zum Senat wird nicht einmal angesprochen, die Rolle der Freigelassenen nur am Rande berührt. Die Schrift *De clementia*, an Nero gerichtet und gemeinhin als ‘Fürstenspiegel’ charakterisiert, konzentriert sich auf das, was ihr Titel besagt, und auf eine theoretische Rechtfertigung des Prinzipats. Dabei ist zwar ausführlich von den Segnungen der Herrschaft eines guten Fürsten die Rede<sup>89</sup>, aber von den für den Senat wesentlichen Aspekten kommt nur derjenige der Toleranz und Grosszügigkeit zur Sprache<sup>90</sup>. Nun wird

<sup>87</sup> Caligula: Dio Cass. LIX 3, 8; Claudius: Suet. *Claud.* 11, 2. Für die Flavier vgl. GRENZHEUSER 1964, 78-80; 88; JONES 1984, 121 ff. Speziell zur Übernahme augusteischer Münztypen: W. H. GROSS, “Augustus als Vorbild”, in *ANRW* II 12, 2 (1981), 599 ff. Vgl. ferner zum Augustusbild Senecas: JAL 1957; KOPP 1969, 27-32.

<sup>88</sup> Gericht: 10, 4; 12, 3 (Z. 35 ff.); 14, 2 f. Grausamkeit und Morde: 5, 4; 6, 2; 8, 2; 10, 3 f.; 11, 2 und 5; 13, 4-14, 3.

<sup>89</sup> Vgl. bes. I 3,3 f.; 4, 1-3. Wichtig auch, dass in beiden Schriften *libertas* nur im Sinne der Befreiung von tyrannischer Willkür verwendet wird: *Apocol.* 1, 1; 12, 2; *Clem.* I 1, 8: *securitas alta, adfluens, ius supra omnem iniuriam positum; observatur oculis laetissima forma rei publicae, cui ad summam libertatem nihil deest nisi pereundi licentia.*

<sup>90</sup> Bes. I 9, 1 ff. am Beispiel der *clementia* des Augustus. *En passant* findet sich wenigstens ein Hinweis auf die Wünschbarkeit von freier Rede (I 13, 5: *eadem de*

Seneca gewusst haben, warum er der *clementia* so viel Bedeutung zumass<sup>91</sup>, aber man hätte doch erwarten können, dass er irgendwo auch auf das Problem einer genaueren Definition jener *antiqua munia* und Kompetenzen des Senats zu sprechen gekommen wäre, wenn dies ein im allgemeinen Bewusstsein vorrangiges Problem gewesen wäre. Übrigens findet sich, wenn ich mich nicht täusche, im gesamten Korpus der Schriften Senecas keine einzige derartige Abhandlung; die Auseinandersetzung mit dem Prinzipat beschränkt sich vielmehr auf den durch den Gegen- satz von gutem Fürsten und Tyrannen bestimmten Themenbereich<sup>92</sup>. Wie weit dies verallgemeinert werden darf, wäre noch zu prüfen, aber auch Lucan als ‘Dichter des geistigen Widerstandes’ bewegt sich vornehmlich im Bereich der moralischen Stereotype und des Tyrannenhasses und hat zum Praktisch-Politischen wenig beizutragen<sup>93</sup>. Dazu passt schliesslich auch, was Miriam Griffin zu Neros früher Münzprägung sagt: «The coins celebrate no positive programme of reform because there was none. They celebrate *civilitas* — a return to proper procedure and forms set aside by Claudius. That is the promise of Nero’s accession speech and the source of senatorial enthusiasm for Nero’s early reign» (1976, 128).

Drittens: Die Bürgerkriege des Vierkaiserjahres schufen einen tiefen Einschnitt. Mit Vespasian begann etwas

*illo homines secreto loquuntur quae palam) und vom princeps unbeeinflusster Stimmabgabe (I 15, 3 ff.; vgl. Suet. *Aug.* 33, 2; verwirklicht von Nero: Suet. *Nero* 15, und später von Trajan, aber ohne viel Erfolg: Plin. *Epist.* IV 25).*

<sup>91</sup> Tac. *Ann.* XIII 11. Vgl. insgesamt GRIFFIN 1976, 135 f.

<sup>92</sup> Vgl. etwa KOPP 1969, Kap. I.

<sup>93</sup> Vieles spricht dafür, dass man in Lucan — im Unterschied zu Seneca, der deutlich zwischen dem von Augustus verkörperten guten *princeps* und dem Tyrannen (Caligula) unterscheidet (vgl. bes. KOPP 1969, 27 ff.) — einen grund- sätzlichen Gegner des Prinzipats zu sehen hat; vgl. etwa PFLIGERSDORFFER 1959; KOPP 1969, Kap. III und IV.

wesentlich Neues. Er distanzierte sich von der Tyrannis der Julio-Claudier, griff in vielem direkt auf Augustus zurück und präsentierte sich als den mit breitem *consensus* gewählten Vertreter der Interessen aller. Während seiner Herrschaft waren Friktionen mit dem Senat ausgesprochen selten. Von Opposition war deshalb wenig zu spüren<sup>94</sup>. Nicht anders war es unter Titus<sup>95</sup>. Dann kam die Tyrannis Domitians<sup>96</sup> — fünfzehn Jahre, *grande mortalis aevi spatium*, mitten aus dem Leben geschnitten (Tac. *Agr.* 3, 2). Dem wiederum folgte der Beginn eines neuen Zeitalters unter Nerva und Trajan, von denen der erste nach Tacitus' berühmtem Ausspruch die *res olim dissociabiles, libertas* und *principatus*, zur Übereinstimmung brachte, der zweite die *felicitas temporum* weiter förderte (*Agr.* 3, 1). Traumatisiert von seinem Domitianerlebnis war Tacitus nicht in der Lage zu erkennen, dass schon Augustus sich intensiv bemüht hatte, *libertas* und *principatus* zu vereinigen, dass diese erst unter seinen Nachfolgern zeitweise völlig auseinandergewichen waren und dass bereits nach 54 und 69 die Zeitgenossen an eine Wiedervereinigung geglaubt hatten. Dennoch hat er das, was den Zeitgenossen Neros und Vespasians wie seiner eigenen Zeit als *libertas senatoria* galt, in einer eindrucksvoll objektiven Beschreibung den Anfängen

<sup>94</sup> Abgesehen von den Auseinandersetzungen mit Helvidius Priscus (Suet. *Vesp.* 15; Dio Cass. LXVI 12) ist, trotz Suet. *Vesp.* 25 (*post assiduas in se coniuraciones*), nur die in manchemrätselhafte Verschwörung des T. Clodius Epius Marcellus und A. Caecina Alienus vom Jahre 79 bekannt: Suet. *Tit.* 6, 2; Dio Cass. LXVI 16, 3; Zon. XI 17; vgl. dazu JONES 1984, 92 f. mit Anm. 86 auf S. 108 f. Gegen die von CROOK 1951, 162–75 vertretene These, die Oppositionsgruppe des Marcellus und Caecina sei ursprünglich von Mucian gegründet und geführt worden, wenden sich ROGERS 1980 und JONES 1984, 87–90. — Zu Vespasians Freimut und Grosszügigkeit vgl. etwa Suet. *Vesp.* 9, 2; 13 f.

<sup>95</sup> Nur eine Verschwörung ist bekannt: Suet. *Tit.* 9, 1 f.; vgl. JONES 1984, 117 mit Anm. 21 auf S. 159.

<sup>96</sup> Zur Opposition unter Domitian vgl. etwa GRENZHEUSER 1964, 108 ff.; GARZETTI 1974, 267 ff.; 645 ff. mit Lit.; SYME 1983.

des Tiberius zugutegehalten<sup>97</sup>, und was Plinius in seinem *Panegyricus* an Positivem über Trajans Regierungsstil, seine *civilitas* und Grosszügigkeit, seinen Respekt vor dem Senat und seine Achtung für die Freiheit der Rede usw. sagt, hätte mit wenigen Ausnahmen bereits von einem Lobredner auf Augustus und doch wohl auch Vespasian gesagt werden können. Aufgrund all dieser Quellen kann kaum zweifelhaft sein, dass man in jenes augusteische Ideal vor allem die Rechtssicherheit, die Wahrung der ständischen Privilegien, die Garantie der freien Rede und die Achtung vor Senat und Magistraten einschloss, denen innerhalb des Systems eine sinnvolle und verantwortliche Funktion zukommen sollte<sup>98</sup>.

Mehr als dies vermag die Suche nach einer politischen Ideologie der Opposition kaum zu Tage zu fördern. Das, worauf sich wenigstens Teile der Opposition über längere Zeit hinweg einigen konnten, war eine moralische Ideologie: die weitgehend von der politischen Realität gelöste Verehrung der spätrepublikanischen Heroen, besonders Catos. Die politischen Ideen der grossen Mehrheit der Oberschicht waren dagegen im Negativen klar und dezi diert auf die Verurteilung der Tyrannen, aber im Positiven nur vage — und doch, im Kontrast zu den Erfahrungen jener Tyrannis, konkret genug — auf das Ideal des augusteischen Prinzipats gerichtet.

## V

Es bleiben die Zusammenfassung und Erklärung. Die zeitliche Verteilung von Häufigkeit und Intensität oppositioneller Phänomene bietet sich als Einstieg an. Schwer-

<sup>97</sup> *Ann.* IV 6; zur *libertas senatoria* vgl. XIII 49; *Hist.* IV 44, sowie die *supra* Anm. 44 angeführten Stellen.

<sup>98</sup> Vgl. u.a. MACMULLEN 1966, 28 ff., bes. 32 f.; VOGEL-WEIDEMANN 1979, 101 f.

punkte unter Tiberius, Caligula, Claudius und Nero einerseits, Domitian andererseits sind offenkundig. Dass die repressiven Regimes gleichzeitig eine hohe Oppositionsintensität aufwiesen, ist natürlich genug und findet darin eine Bestätigung, dass mehrfach nach einer relativ friedlichen Anfangsphase die Zunahme absolutistischer Tendenzen seitens des Kaisers eine analoge Zunahme oppositionellen Verhaltens nach sich zog<sup>99</sup>. Kein Zweifel deshalb, dass ein beträchtlicher Teil der Opposition vom Motiv des ‘Widerstandes gegen den Tyrannen’ und d.h. zugleich: des Selbstschutzes der existentiell bedrohten Aristokratie bestimmt war<sup>100</sup>.

Andrerseits waren gerade die Regimes des Tiberius und Claudius, die sich zumindest anfänglich intensiv um eine produktive Zusammenarbeit mit dem Senat bemühten<sup>101</sup>, durch eine eher überraschende Häufigkeit und Intensität von Opposition gekennzeichnet. Man ist sich heute wohl darin einig, dass der in der Überlieferung auch gegen diese Kaiser erhobene Vorwurf der Tyrannis zu modifizieren und entsprechendes Verhalten grossenteils als Konsequenz unbeugsamen senatorischen Widerstands oder der Intrigen der Umgebung der Kaiser zu betrachten ist. Umgekehrt

<sup>99</sup> So (trotz der Kürze des Regimes) bei Caligula, dann deutlich bei Nero und Domitian. Dies dürfte historisch zutreffen, auch wenn diese Gliederung zu einem Interpretations- und Darstellungsprinzip der antiken Historiker geworden ist: SYME 1983, 121.

<sup>100</sup> Dies ergibt sich zweifelsfrei aus der Reaktion von Senat und Volk auf die Ermordung Caligulas (vgl. *supra* im Text mit Anm. 76; ferner die Wahl der Parole *libertas* für die Garde: Jos. *Ant. Jud.* XIX 54; 186), Neros (Suet. *Nero* 57, 1; Dio Cass. LXIII 29, 1) und Domitians (Suet. *Dom.* 23) sowie aus der ‘Widerstandsliteratur’ der neronischen Zeit, namentlich Senecas Tragödien und *Apocolocyntosis* und Lucans Bürgerkriegspos. Vgl. auch Tac. *Ann.* XV 64 und XVI 35: Senecas und Thrasea Paetus’ letzte Libation an Iuppiter Liberator.

<sup>101</sup> Vgl. für Tiberius: GARZETTI 1974, 19 ff.; SEAGER 1972, 123 ff.; für Claudius: GARZETTI 1974, 106 ff.; McALINDON 1956, 115 f. Wichtig hier auch, dass in den ersten siebzehn Jahren des Tiberius kein einziger Senator wegen *maiestas* hingerichtet wurde: WALKER 1960, 263.

dürfte deshalb das primäre Motiv solchen Widerstandes nicht im Verhalten und der Persönlichkeit dieser *principes* selbst zu suchen sein — so sehr diese bei beiden sekundär zu Missverständnissen und Konflikten beitrugen —, sondern zum einen in der Natur und konsequenten Entwicklung des Prinzipats und den dadurch verursachten Problemen, zum andern (und direkt damit zusammenhängend) in Tradition, Einstellung und Erwartungen zumal der senatorischen Führungsschicht. Das zeitliche und kausale Verhältnis zwischen senatorischem Widerstand und kaiserlicher Repression bedarf somit einer erneuten umfassenden und unvoreingenommenen Analyse. In Anlehnung an die ja weitgehend oppositionell eingestellte zeitgenössische Literatur und zumal die so eindrucksvolle Darstellung des Tacitus sind wir wohl generell viel zu schnell bereit, alle Schuld den Kaisern und ihrer Umgebung zuzuschieben und die Zwangslage zu unterschätzen, in die zumal unsichere (und erst recht junge) *principes* sich durch wiederholtes provokatives Verhalten und die Intransigenz einflussreicher Senatoren unweigerlich versetzt fühlen mussten<sup>102</sup>. Wahrscheinlich wird man der Problematik am ehesten gerecht, wenn man zunächst von der Annahme einer eskalierenden Interdependenz zwischen Widerstand und Repression ausgeht.

Jedenfalls leuchtet die zeitliche Verteilung der Oppositionsschwerpunkte unmittelbar ein; ihr Verständnis leistet einen ersten Beitrag zur Erklärung der Erscheinungsformen und Charakteristika von Opposition im 1. Jh. Diese ist, um es zusammenzufassen, gekennzeichnet durch weitgehende Fragmentierung in Kleingruppen und Einzelaktionen, denen Zusammenhalt wie auch personelle oder ideelle Kontinuität weitgehend fehlen; Grossverschwörungen sind ausgesprochen selten. Daneben besteht jedoch in einer

<sup>102</sup> Brieflicher Hinweis von W. Eder.

Gruppe von mehreren Familien eine Kontinuität der Opposition, die von der Zeit des Tiberius bis zu der Neros über mehrere Generationen weitervererbt wird. Die Opposition gegen den Prinzipat als solchen taucht in verschiedenen Zusammenhängen auf, ist aber kein wesentlicher Faktor. Ebenso selten zielt Opposition auf die Versachlichung oder Verbesserung des Systems. Sie zeichnet sich vielmehr durch einen hohen Grad der 'Verpersönlichung' aus; sie wird empfunden und ausgetragen in den Formen der persönlichen Auseinandersetzung oder des Machtkampfes zwischen dem *princeps* und seinen Gegnern oder Rivalen. Sie ist deshalb vererbbar, erstreckt sich auch auf die jeweiligen Familien, Anhänger, Verbündeten und Klienten und ist häufig verflochten mit Rivalitäten innerhalb des Kaiserhauses<sup>103</sup> und Faktionenkämpfen innerhalb der Aristokratie. Damit hängt es zusammen, dass der Kaiser potentiell jede Form der Kritik oder des Widerspruchs als Attacke auf seine Person oder Stellung auffasst und mit um so grösserer Intoleranz verfolgt, je unsicherer er sich fühlt, dass die Exponenten von Opposition oft von ihren Standesgenossen mit grösserem Eifer zu Fall gebracht werden als vom Kaiser selbst, dass innerhalb des Senats überhaupt so grosse Uneinigkeit herrscht, dass die Opposition selbst in ihrer grössten Verdichtung durch Faktionenkämpfe geprägt und beeinträchtigt wird<sup>104</sup>, und dass die Suche nach einem positiven politischen Programm der Opposition weitgehend erfolglos bleibt. Diese Charakteristika nun bedürfen der Erklärung. Dazu abschliessend einige Gedanken.

<sup>103</sup> Vgl. etwa das Auftauchen der Antonia, Tochter des Claudius, an der Seite Pisos in der Verschwörung von 65 (Tac. *Ann.* XV 53); ferner XII 65; XIII 10; 14 (Britannicus); XIII 18-22 (Agrippina); XI 12; 26 ff. (C. Silius, dessen Affäre mit Messalina ihn automatisch zum Thronanwärter stempelte); XII 64 f.; II 43; IV 12.

<sup>104</sup> Vgl. im Zusammenhang der Verschwörungen von 41 gegen Caligula: Jos. *Ant. Jud.* XIX 250 ff. (dazu TIMPE 1962, 83 ff.; 89 f.); von 65 gegen Nero: Tac. *Ann.* XV 52; 68.

Die Prinzipatslösung des Augustus kombinierte ein Maximum an republikanischen Formen und Idealen mit der für Frieden und Stabilität im Reich unerlässlichen monarchischen Führung. Augustus gewann damit für sein Regime Unterstützung, Sicherheit und Dauer, hinterliess aber seinen Nachfolgern die wegen der systemimmanenten Widersprüche unvermeidlichen Konflikte, die über mehrere Jahrzehnte hinweg immer neu ausgetragen werden mussten. Diese Widersprüche sind bekannt: Theoretisch war der *princeps* ein durch Autorität und Verdienst hervorgehobener *primus inter pares*, der seine Vollmachten von Volk und Senat empfing. Er war weniger durch übergeordnete Formen der Herrschaftslegitimierung aus der Masse der Senatoren herausgehoben, als vor allem durch sein erdrückendes Übergewicht an sozialen Prestigefaktoren und ökonomischen, politischen und militärischen Machtmitteln. Die *res publica restituta* ertrug keine offene Erbmonarchie; jede Nachfolge wurde deshalb zur Staatskrise, in der der neue *princeps* seine Stellung zuerst sichern und alle Beziehungen neu definiert werden mussten. Faktisch jedoch handelte es sich um eine vor allem auf die Kontrolle der Armeen gestützte Monarchie, für deren Stabilität die Erbfolge unerlässlich war.

Theoretisch stand der Senat über oder doch auf gleicher Stufe neben dem *princeps* (wie in der Republik neben den Magistraten) und legitimierte er die Herrschaft des *princeps*. Ausser wo dies durch dessen spezifische Ämter und Vollmachten ausdrücklich festgelegt war, war der Kompetenzbereich des Senats unbegrenzt, zumal hinsichtlich seiner Funktion als des wichtigsten Beraterremiums des *princeps*. *De facto* dehnte sich der Machtbereich des *princeps* unaufhaltsam aus, und die Beraterfunktion des Senats wurde durch den erdrückenden Machtvorsprung des *princeps*, durch die von ihm geschaffenen neuen Abhängigkeitsverhältnisse und durch die zunehmende Bedeutung inoffiziell-

ler, aber sehr einflussreicher Konkurrenzinstitutionen (der kaiserlichen Entourage, Verwaltung und des 'Kabinetts') gravierend behindert. Der Senat vermochte seine traditionelle Rolle somit nicht mehr wahrzunehmen, aber da die Republik ja offiziell weiterlebte, wurde ihm auch keine neue Rolle zugewiesen. Er verfügte über keinen auch noch so begrenzten, aber wenigstens klar definierten und nur ihm vorbehaltenen Bereich der Entscheidungskompetenz und Eigenverantwortung, die Abstimmungen wurden durch die ständige Antizipation des kaiserlichen Willens zur Farce, die Methoden der Meinungsbildung und Entscheidungsfindung wurden nicht verschlicht und den neuen Bedürfnissen angepasst, es bestand kein Freiraum für objektive Auseinandersetzungen um Sachprobleme, kein Ventil für Opposition in der Sache. Die Methoden, nach denen der Senat operierte, waren vielmehr dieselben wie in der Republik: Patronats- und Verpflichtungsverhältnisse, hierarchische Abstufungen, Faktions- und Machtkämpfe usw., und dies alles in einem intensiv persönlichen Stil, in dem das persönliche Prestige zuvorderst und die Sache zuhinterst stand.

Ähnlich ambivalent war die Stellung der einzelnen und zumal der ranghöchsten Senatoren. Theoretisch standen sie auf gleicher Stufe neben dem *princeps*, mit dem sie überdies oft verwandt waren. *De facto* waren sie nicht nur schwächer, sondern auch fast wehrlos seiner erdrückenden Macht ausgeliefert. In der Reichsverwaltung und Armeeführung boten sich ihnen zwar glänzende neue Karrieremöglichkeiten, aber diese hingen völlig vom Kaiser ab und wurden oft durch persönliche Faktoren zunichtegemacht. Die Tätigkeit und Verantwortung eines Senators in Rom stand dazu in krassem Gegensatz, war deprimierend und erfüllt von unproduktiven Belanglosigkeiten, eine stete Quelle der Frustration und erst noch gefährlich.

Die intensiv persönliche Form der politischen Auseinandersetzungen war in der Republik durch die Mehrzahl rivalisierender Machtzentren (Faktionen, *principes*) ermöglicht, im Gleichgewicht und unter Kontrolle gehalten worden; über kurz oder lang glichen sich Geben und Nehmen aus. Im Prinzipat war dies völlig anders; alles war jetzt auf den *princeps* ausgerichtet, dessen Übermacht alle Beziehungen und Verhaltensweisen veränderte. Infolgedessen konnten die traditionellen (und einzig vorhandenen) politischen Formen nicht mehr funktionieren.

Es scheint mir, man könne die Kennzeichen der Opposition im 1. Jh. am besten aus dem Weiterleben dieser aus der Republik in die *res publica restituta* übernommenen traditionellen Formen der politischen Auseinandersetzung und ihrer Kollision mit den neuen Realitäten des Prinzipats verstehen. Dies gilt zumal für den hochpersönlichen Charakter dieser Opposition und die entsprechend empfindliche Reaktion der Kaiser, für ihren häufigen Ursprung in und ihre Verbindung mit Rivalitäts- und Machtkämpfen, ihre Erblichkeit und Verwurzelung in einzelnen Familien, ihre Vereinzelung und das Fehlen grösserer und dauerhafter Organisationsformen, auch ihre Ideenarmut: der Senat hatte sich seit langem nicht mehr durch Offenheit gegenüber neuen Ideen, sondern durch starres Festhalten an traditionellen Gegebenheiten ausgezeichnet. In mancher Hinsicht kämpfte die senatorische Opposition gegen die *principes*, als hätten sie es noch immer mit Scipio Africanus oder Julius Caesar zu tun. Dies wurde dadurch erleichtert, dass nach R. Symes kraftvoller, wenngleich einseitiger Rekonstruktion der Prinzipat auf dem Sieg einer *factio* beruhte und somit noch unter den Nachfolgern des Augustus als Herrschaft einer *factio* betrachtet werden konnte.

Weil zumal die Angehörigen der Nobilität die Theorie anfänglich ernst nahmen, sich nach deren Grundsätzen verhielten und darin von Augustus auch bestärkt wurden,

waren Missverständnisse und Konflikte unvermeidlich. Die neuen Rollen mussten gelernt werden, das System musste sich einspielen. Da die Formen und Strukturen nicht entscheidend angepasst wurden, konnten diese Schwierigkeiten nur durch tiefgreifende personelle Veränderungen und die Anpassung des Erwartungshorizonts überwunden werden. Eine überlegene Führung hätte dies vielleicht erleichtert; die Serie von Problemfällen unter den Nachfolgern des Augustus machte den Übergang jedoch schwieriger, verursachte grösseren Widerstand, tiefere Traumata und verzögerte die allgemeine Akzeptierung des Systems. Erwägenswert wäre freilich umgekehrt auch die paradoxe These, dass durch die Tyrannis der 'schlechten' *principes*, den dadurch provozierten Widerstand und die massiven Verluste in der senatorischen Führungsschicht der unerlässliche und von Augustus nur teilweise vollzogene Umbau dieser Schicht beschleunigt und durch die traumatischen Kontrasterlebnisse das augusteische Ideal früher allgemein akzeptierbar wurde als dies sonst der Fall gewesen wäre.

Jedenfalls war die Opposition unter den Julio-Claudiern wesentlich durch die Anlaufschwierigkeiten eines neuen und in sich selbst widersprüchlichen Systems bedingt. Deswegen konnten sich auch die 'Fehlstarts' der Regimes des Tiberius und Claudius so verhängnisvoll auf das Verhältnis zwischen Senat und *principes* auswirken und trotz deren guten Absichten langdauernde Spannungen verursachen. Diese Opposition wurde verschärft durch den Widerstand gegen die Auswüchse, die dieses System einerseits in den letzten Jahren des Tiberius, andererseits unter den jungen und ihrer Aufgabe auch charakterlich nicht gewachsenen Caligula und Nero erlebte. Es ist deshalb sowohl verständlich, dass sich solche Opposition bis zum Ende Neros relativ häufig und heftig äusserte, als auch dass sie mit dem Ende der Julio-Claudier weitgehend zum Erliegen kam. Denn damals waren diejenigen Familien, die sich

immer wieder exponiert hatten, dezimiert oder ausgestorben; die Zusammensetzung des Senats hatte sich wegen wiederholter ‘Säuberungen’ und des steten Aufstiegs neuer Familien stark verändert, man hatte sich allgemein mit der Realität und Unerlässlichkeit des Prinzipats abgefunden und gelernt, sich nach den Herrschaftsprinzipien des Augustus als einem Ideal zurückzusehnen. Der Erwartungshorizont der Oberschichten und die Prinzipatsideologie kamen damit weitgehend zur Deckung.

Was blieb, waren vereinzelte Verschwörungen und Revolten auch unter den ‘guten Kaisern’ Vespasian und Titus, intensive Widerstände gegen einen ‘schlechten’, Domitian, der die Loyalität grosser Teile des Senats nicht zu gewinnen vermochte und sich dann dezidiert gegen den Senat durchzusetzen versuchte, und die teils durchaus ernstzunehmenden, teils absurden Aktionen der wenigen prinzipiellen Gegner des Systems. Jedenfalls war im Gegensatz zu manchen Aspekten der Opposition unter den Julio-Claudiern diejenige unter Domitian weitestgehend persönlichkeitsbedingt und vermeidbar. Hätte Titus lange gelebt und seinen Herrschaftsmodus zu bewahren vermocht oder wäre Domitian ein zweiter Titus gewesen, die für das 2. Jh. charakteristische Situation hätte bereits dreissig Jahre früher beginnen können.

## BIBLIOGRAPHISCHER ANHANG

- AHL, F. M. 1976. *Lucan: An Introduction* (Ithaca, N.Y., and London).
- ALLEN, W. 1941. "The Political Atmosphere of the Reign of Tiberius", in *TAPA* 72, 1-25.
- ALLEN, W. 1948. "A Minor Type of Opposition to Tiberius", in *CJ* 44, 203-6.
- AMBROSIO, F. G. d'. 1980. "End of the Flavians: The Case for Senatorial Treason", in *Rend. Ist. Lomb.* 114, 232-41.
- BADOT, Ph. 1973. "A propos de la conspiration de M. Egnatius Rufus", in *Latomus* 32, 606-15.
- BALDWIN, B. 1964. "Executions under Claudius: Seneca's *Ludus de morte Claudi*", in *Phoenix* 18, 39-48.
- BALDWIN, B. 1967. "Executions, Trials and Punishment in the Reign of Nero", in *PP* 22, 425-39.
- BALDWIN, B. 1975. "Vespasian and Freedom", in *RFIC* 103, 306-8.
- BALLANTI, A. 1954. "Documenti sull'opposizione degli intellettuali a Domiziano", in *Ann. della Fac. di Lett. e Filos. della Univ. di Napoli* 4, 75-95.
- BARDON, H. 1952-56. *La littérature latine inconnue*, 2 vols. (Paris).
- BARDON, H. 1968. *Les empereurs et les lettres latines d'Auguste à Hadrien* 2 (Paris).
- BALSDON, J. P. V. D. 1934. *The Emperor Gaius (Caligula)* (Oxford).
- BAUMAN, R.A. 1967. *The Crimen maiestatis in the Roman Republic and Augustan Principate* (Johannesburg).
- BAUMAN, R.A. 1974. *Impietas in principem: A Study of Treason against the Roman Emperor with Special Reference to the 1st Century A.D.*, Münchener Beitr. zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte 67 (München).
- BECKER, K. 1950. *Studien zur Opposition gegen den römischen Prinzipat* (Masch. Diss. Tübingen).
- BÉRANGER, J. 1935. «Tyrannus: Notes sur la notion de tyrannie chez les Romains particulièrement à l'époque de César et de Cicéron», in *REL* 13, 85-94.
- BÉRANGER, J. 1953. *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, Schweiz. Beitr. zur Altertumswiss. 6 (Basel).

- BÉRANGER, J. 1973. *Principatus: Etudes de notions et d'histoire politiques dans l'Antiquité gréco-romaine* (Genève).
- BERGNER, A. 1965. *Die führende Senatorenschicht im frühen Prinzipat (14-68 n. Chr.)* (Diss. Bonn).
- BIRD, H.W. 1969. "L. Aelius Sejanus and his Political Significance", in *Latomus* 28, 61-98.
- BOISSIER, G. 1885. *L'opposition sous les Césars*<sup>2</sup> (Paris).
- BRIESSMANN, A. 1955. *Tacitus und das flavische Geschichtsbild*, Hermes Einzelschr. 10 (Wiesbaden).
- BRISSET, J. 1964. *Les idées politiques de Lucain* (Paris).
- BROWN, I. C. 1981. "Tacitus and a Space for Freedom", in *History Today* 31, 4, 11-15.
- BRUCK, E. F. 1949. "Political Ideology, Propaganda, and Public Law of the Romans: *Ius imaginum* and *consecratio imperatorum*", in *Seminar* 7, 1-25.
- BRUNT, P. A. 1959. "The Revolt of Vindex and the Fall of Nero", in *Latomus* 18, 531-59.
- BRUNT, P. A. 1975. "Stoicism and the Principate", in *PBSR* 43, 7-35.
- CALDERINI, A. 1940-41. "Teoria e pratica politica nella 'Vita di Apollo-nio di Tiana'", in *Rend. Ist. Lomb.* 74, 213-41.
- CASTIGLIONI, L. 1928. "Lattanzio e le storie di Seneca padre", in *RFIC* 56, 454-75.
- CASTRITIUS, H. 1982. *Der römische Prinzipat als Republik*, Histor. Studien 439 (Husum).
- CASTRO, A. D. 1972. *Tacitus and the 'Virtues' of the Roman Emperor: The Role of Imperial Propaganda in the Historiography of Tacitus* (Masch. Diss. Indiana Univ.).
- CHRIST, K. 1962. "Zur Herrscherauffassung und Politik Domitians: Aspekte des modernen Domitianbildes", in *Schweiz. Zeitschr. f. Gesch.* 12, 187-213.
- CHRIST, K. 1978. "Tacitus und der Prinzipat", in *Historia* 27, 449-87.
- CIZEK, E. 1972. *L'époque de Néron et ses controverses idéologiques*, Roma Aeterna 4 (Leiden).
- CIZEK, E. 1982. *Néron* (Paris).
- CORSI ZOLI, D. 1972. "Aspetti inavvertiti della congiura pisoniana", in *StudRom* 20, 329-39.

- CRAMER, F. H. 1945. "Bookburning and Censorship in Ancient Rome: A Chapter from the History of Freedom of Speech", in *Journ. of the History of Ideas* 6, 157-96.
- CROCE, B. 1946. "Un avversario del 'regime totalitario' nell' antichità", in *Quad. di Critica* 2, 4, 25-35.
- CROOK, J. A. 1951. "Titus and Berenice", in *AJP* 72, 162-75.
- DUCOS, M. 1977. «La liberté chez Tacite: Droits de l'individu ou conduite individuelle?», in *BAGB* 194-217.
- DUDLEY, D. R. 1937. *A History of Cynicism from Diogenes to the Sixth Century A.D.* (London).
- FEARS, J. R. 1980. "Rome. The Ideology of Imperial Power", in *Thought* 55, 98-109.
- FINE, E. B. 1932. *The Stoic Opposition to the Principate as Seen in Tacitus* (Masch. Diss. Yale Univ.).
- FORSYTH, P. Y. 1969. "A Treason Case of A.D. 37", in *Phoenix* 23, 204-7.
- FRANK, T. 1937. "Curiatius Maternus and his Tragedies", in *AJP* 58, 225-29.
- FRITZ, K. von. 1957. "Tacitus, Agricola, Domitian, and the Problem of the Principate", in *CPh* 52, 73-97; id., *Schriften zur griechischen und römischen Verfassungsgeschichte und Verfassungstheorie* (Berlin-New York 1976), 535-66 = KLEIN 1969, 421-63 (deutsch).
- FUCHS, H. 1938. *Der geistige Widerstand gegen Rom in der antiken Welt* (Berlin).
- FUHRMANN, M. 1963. "Die Alleinherrschaft und das Problem der Gerechtigkeit", in *Gymnasium* 70, 481-514.
- GARZETTI, A. 1974. *From Tiberius to the Antonines. A History of the Roman Empire A.D. 14-192* (London; urspr. ital. Roma 1960).
- GOETZ, R. 1978. *Freunde und Feinde des Kaisers Domitian: Eine prosopographische Untersuchung* (Diss. München).
- GOODYEAR, F. R. D. (Hg.). 1981. *The Annals of Tacitus, Books 1-6: Edited with a Commentary*, II (Cambridge).
- GRENZHEUSER, B. 1964. *Kaiser und Senat in der Zeit von Nero bis Nerva* (Diss. Münster).
- GRIFFIN, M. T. 1976. *Seneca: A Philosopher in Politics* (Oxford).
- GRIFFIN, M. T. 1984. *Nero: The End of a Dynasty* (New Haven und London).

- GRISSET, E. 1955. "Lucanea, III: L'Anticesarismo", in *Riv. di studi class.* 3, 56-61.
- GROSSO, F. 1954. "La 'Vita di Apollonio di Tiana' come fonte storica", in *Acme* 7, 333-332.
- HAINSWORTH, J. B. 1962. "Verginius and Vindex", in *Historia* 11, 86-96.
- HAMMOND, M. 1933. *The Augustan Principate in Theory and in Practice during the Julio-Claudian Period* (Cambr., Mass.).
- HAMMOND, M. 1963. "Res olim dissociabiles: principatus ac libertas. Liberty under the Early Roman Empire", in *HSCP* 67, 93-113.
- HEINRICHS, A. D. 1976. *Sejan und das Schicksal Roms in den Annalen des Tacitus* (Diss. Marburg).
- HENDERSON, B. W. 1903. *The Life and Principate of the Emperor Nero* (London).
- HENNIG, D. 1975. *L. Aelius Seianus: Untersuchungen zur Regierung des Tiberius*, Vestigia 21 (München).
- HENRY, D. und E. 1985. *The Mask of Power: Seneca's Tragedies and Imperial Rome* (Warminster, Wiltshire, und Chicago).
- HUSS, W. 1978. "Die Propaganda Neros", in *AC* 47, 129-48.
- INSTINSKY, H. U. 1952. *Sicherheit als politisches Problem des römischen Kaiseriums* (Baden-Baden).
- IRWIN, M. R. 1945. *Republicanism and Freedom of Speech in the First Century A. D.* (Masch. Diss. Cornell Univ.).
- ISAGER, J. 1976. "Vespasiano e Augusto", in *Studia romana in honorem P. Krarup septuagenarii*, 64-71 (Odense).
- JAL, P. 1957. «Images d'Auguste chez Sénèque», in *REL* 35, 242-64.
- JENS, W. 1956. "Libertas bei Tacitus", in *Hermes* 84, 331-52 = KLEIN 1969, 391-420.
- JONES, B. W. 1973. "Domitian's Attitude to the Senate", in *AJP* 94, 79-91.
- JONES, B. W. 1974. "Senatorial Influence in the Revolt of Saturninus", in *Latomus* 33, 529-35.
- JONES, B. W. 1979. *Domitian and the Senatorial Order: A Prosopographical Study of Domitian's Relationship with the Senate, A.D. 81-96*, Mem. Amer. Philos. Soc. 132 (Philadelphia).
- JONES, B. W. 1984. *The Emperor Titus* (London and New York).
- KIENAST, D. 1982. *Augustus: Prinzeps und Monarch* (Darmstadt).

- KLEIN, R. (Hg.). 1969. *Prinzipat und Freiheit*, Wege der Forschung 135 (Darmstadt).
- KLINGNER, F. 1958. "Tacitus und die Geschichtsschreiber des 1. Jahrhunderts n. Chr.", in *MH* 15, 194-206.
- KLOFT, H. 1970. *Liberalitas Principis. Herkunft und Bedeutung. Studien zur Prinzipatsideologie* (Köln-Wien).
- KLOFT, H. (Hg.). 1979. *Ideologie und Herrschaft in der Antike*, Wege der Forsch. 528 (Darmstadt).
- KOESTERMANN, E. 1955. "Die Majestätsprozesse unter Tiberius", in *Historia* 4, 72-106.
- KOPP, A. 1969. *Staatsdenken und politisches Handeln bei Seneca und Lucan* (Diss. Heidelberg).
- KUNKEL, W. 1958. "Bericht über neuere Arbeiten zur römischen Verfassungsgeschichte" (Rez. von BÉRANGER 1953 und WICKERT 1954), in *ZRG* 75, 302-52. Davon pp. 322-47 = "Zum Freiheitsbegriff der späten Republik und des Prinzipats", in KLEIN 1969, 68-93.
- LEAKE, J. C. 1979. *Tacitus' Teaching and the Decline of Liberty at Rome* (Masch. Diss. Boston College).
- LEVI, M. A. 1949. *Nerone e i suoi tempi* (Milano).
- LEVI, M. A. 1969. "Maiestas e crimen maiestatis", in *PP* 24, 81-96.
- LEVICK, B. 1976. *Tiberius the Politician* (London).
- LEVICK, B. 1978. "Antiquarian or Revolutionary? Claudius Caesar's Conception of his Principate", in *AJP* 99, 79-105.
- LUCREZI, F. 1982. *Leges super principem: La monarchia costituzionale di Vespasiano*, Pubbl. Fac. giur. dell'Univ. di Napoli 195 (Napoli).
- LUTZ, C. E. 1947. "Musonius Rufus, 'The Roman Socrates'", in *YCL* 10, 3-147.
- MACMULLEN, R. 1966. *Enemies of the Roman Order: Treason, Unrest and Alienation in the Empire* (Cambridge, Mass.).
- MAIER, B. 1985. *Philosophie und römisches Kaiseramt: Studien zu ihren wechselseitigen Beziehungen in der Zeit von Caesar bis Marc Aurel* (Diss. Wien).
- MALITZ, J. 1985. "Helvidius Priscus und Vespasian: Zur Geschichte der 'stoischen' Senatsopposition", in *Hermes* 113, 231-46.
- MANUWALD, B. 1979. *Cassius Dio und Augustus: Philologische Untersuchungen zu den Büchern 45-56 des dionischen Geschichtswerkes*, Palingenesia 14 (Wiesbaden).

- MARIN, D. 1956. "L'opposizione sotto Augusto e la datazione del saggio sul sublime", in *Studi in onore di A. Calderini e R. Paribeni* I (Milano), 157-185.
- MARSH, F. B. 1926a. "Roman Parties in the Reign of Tiberius", in *AHR* 31, 233-50.
- MARSH, F. B. 1926b. "Tacitus and the Aristocratic Tradition", in *CPPh* 21, 291-304.
- MARSH, F. B. 1931. *The Reign of Tiberius* (Oxford).
- MARTI, B. M. 1952. "Seneca's *Apocolocyntosis* and *Octavia*: A Diptych", in *AJP* 73, 24-36.
- MCALINDON, D. 1956. "Senatorial Opposition to Claudius and Nero", in *AJP* 77, 113-32.
- MCALINDON, D. 1957. "Claudius and the Senators", in *AJP* 78, 279-86.
- MEHL, A. 1974. *Tacitus über Kaiser Claudius: Die Ereignisse am Hof* (München).
- MELMOUX, J. C. 1975. «C. Helvidius Priscus, disciple et héritier de Thrasea», in *PP* 30, 23-40.
- MICHEL, A. (Hg.). 1969. *La philosophie politique à Rome d'Auguste à Marc Aurèle* (Paris).
- MICHEL, A. 1971. *Histoire des doctrines politiques à Rome* (Paris).
- MOGENET, J. 1954. «La conjuration de Clemens», in *AC* 23, 321-330.
- MURRAY, O. 1965. "The 'Quinquennium Neronis' and the Stoics", in *Historia* 14, 41-61.
- OGILVIE, R. M. und I. RICHMOND (Hgg.). 1967. *Cornelii Taciti De Vita Agricolae: Introduction, Text and Commentary* (Oxford).
- OPELT, I. 1950. *Der Tyrann als Unmensch in der Tragödie des L. Annaeus Seneca* (Masch. Diss. Freiburg).
- PALADINI, M. L. 1968. "L'imperatore Tiberio e i primi processi politici del suo regno", in *RBPPh* 46, 25-41.
- PANI, M. 1979. "Seiano e la nobilitas: I rapporti con Asinio Gallo", in *RFIC* 107, 142-56.
- PETIT, P. 1967. *La paix romaine*, Nouvelle Clio 9 (Paris).
- PFLIGERSDORFFER, G. 1959. "Lucan als Dichter des geistigen Widerstandes", in *Hermes* 87, 344-77 = KLEIN 1969, 321-68.
- PLEKET, H. W. 1961. "Domitian, the Senate and the Provinces", in *Mnemosyne* S.IV 14, 296-315.

- PÖSCHL, V. 1972. "Tacitus als Politologe", in id. und A. KLINZ (Hgg.), *Zeitkritik bei Tacitus* (Heidelberg), 5-32.
- RAAFLAUB, K. A. 1980. "The Political Significance of Augustus' Military Reforms", in *Roman Frontier Studies 1979. Papers presented to the 12th International Congress of Roman Frontier Studies*, Brit. Archaeol. Reports, Internat. Ser. 71, 1-3 (Oxford), 1005-1025; id., "Die Militärreformen des Augustus und die politische Problematik des frühen Prinzipats", in *Saeculum Augustum I*, hrsg. von G. BINDER, WdF 266 (Darmstadt), 246-307.
- RICHTER, W. 1961. "Römische Zeitgeschichte und innere Emigration", in *Gymnasium* 68, 286-315.
- RITTERLING, E. 1893. "Der Aufstand des Saturninus", in *Westdeutsche Zeitschr. für Gesch. und Kunst* 12, 203-242.
- ROGERS, P. M. 1979. *The Stigma of Politics: Imperial Conspirators and their Descendants in the Early Empire* (Masch. Diss. Univ. of Washington, Seattle).
- ROGERS, P. M. 1980. "Titus, Berenice and Mucianus", in *Historia* 29, 86-95.
- ROGERS, R. S. 1931a. "The Conspiracy of Agrippina", in *TAPA* 62, 141-68.
- ROGERS, R. S. 1931b. "Lucius Arruntius", in *CPb* 26, 31-45.
- ROGERS, R. S. 1933. "Der Prozess des Cotta Messalinus", in *Hermes* 68, 121-23.
- ROGERS, R. S. 1935. *Criminal Trials and Criminal Legislation under Tiberius*, Am. Philol. Assoc., Philol. Monogr. 6 (Middletown, Connecticut).
- ROGERS, R. S. 1943. *Studies in the Reign of Tiberius: Some Imperial Virtues of Tiberius and Drusus Julius Caesar* (Baltimore).
- ROGERS, R. S. 1951. "An Incident of the Opposition to Tiberius", in *CJ* 47, 114 f.
- ROGERS, R. S. 1955. "Heirs and Rivals to Nero", in *TAPA* 86, 190-212.
- ROGERS, R. S. 1959. "The Emperor's Displeasure, *amicitiam renuntiare*", in *TAPA* 90, 224-37.
- ROGERS, R. S. 1960. "A Group of Domitianic Treason-Trials", in *CPb* 55, 19-23.
- ROGERS, R. S. 1964. "Freedom of Speech in the Empire: Nero", in *Laudatores temporis acti: Studies in memory of W. E. Caldwell* (Chapel Hill), 91-98.

- Rossi, R. F. 1971. "Tracce di lotta politica nel senato di Caligola", in *RFIC* 99, 164-71.
- Rutz, W. 1970. *Lucan*, Wege der Forsch. 235 (Darmstadt).
- Sattler, P. 1955. *Caesar Augustus und seine Gegner im Innern vom Jahre 30 v. Chr. bis 4 n. Chr.* (Masch. Diss. Heidelberg).
- Sattler, P. 1960. *Augustus und der Senat: Untersuchungen zur römischen Innenpolitik zwischen 30 und 17 v. Chr.* (Göttingen).
- Sattler, P. 1962. "Iulia und Tiberius: Beiträge zur römischen Innenpolitik zwischen den Jahren 12 v. Chr. und 2 n. Chr.", in *Studien aus dem Gebiet der Alten Geschichte* (Wiesbaden), 1-36.
- Saumagne, C. 1955. "La 'Passion' de Thraséa", in *REL* 33, 241-57.
- Schmich, R. 1960. *Die Darstellung der sog. stoischen Senatsopposition bei Tacitus* (Masch. Diss. Heidelberg).
- Schmidt, E. A. 1982. "Die Angst der Mächtigen in den Annalen des Tacitus", in *WS N. F.* 16, 274-87.
- Schrömbges, P. 1986. *Tiberius und die res publica Romana: Untersuchungen zur Institutionalisierung des frühen römischen Prinzipats* (Bonn).
- Scramuzza, V. M. 1940. *The Emperor Claudius* (Cambridge, Mass.).
- Séager, R. 1972. *Tiberius* (London/Berkeley and Los Angeles).
- Shotter, D. C. A. 1966. "Ea simulacula libertatis", in *Latomus* 25, 265-71.
- Shotter, D. C. A. 1967. "The Trial of Gaius Silius (A. D. 24)", in *Latomus* 26, 712-16.
- Shotter, D. C. A. 1969. "The Trial of Clotorius Priscus", in *G&R* S. S. 16, 14-18.
- Shotter, D. C. A. 1971. "Tiberius and Asinius Gallus", in *Historia* 20, 443-57.
- Shotter, D. C. A. 1974. "Gnaeus Calpurnius Piso, Legate of Syria", in *Historia* 23, 229-45.
- Shotter, D. C. A. 1978. "Principatus ac libertas", in *AncSoc* 9, 235-55.
- Shotter, D. C. A. 1980. "A Group of Maiestas Cases in A. D. 21", in *Hermes* 108, 230-33.
- Simpson, C. J. 1980. "The 'Conspiracy' of A. D. 39", in C. DEROUX (Hg.), *Studies in Latin Literature and Roman History II* (Brüssel), 347-366.
- Sizoo, A. 1926-27. "Paetus Thrasea et le stoïcisme", in *REL* 4, 229-37; 5, 41-52.

- SØRENSEN, V. 1984. *Seneca: The Humanist at the Court of Nero* (Chicago; urspr. dänisch, 1976).
- SPRINGER, F. K. 1952. *Tyrannus: Untersuchungen zur politischen Ideologie der Römer* (Masch. Diss. Köln).
- STARR, C. G. 1949. "Epictetus and the Tyrant", in *CPb* 44, 20-29.
- STARR, C. G. 1954. *Civilization and the Caesars. The Intellectual Revolution in the Roman Empire* (Ithaca, N. Y.).
- STEWART, Z. 1953. "Sejanus, Gaetulicus, and Seneca", in *AJP* 74, 70-85.
- SUERBAUM, W. 1971. "Der Historiker und die Freiheit des Wortes: Die Rede des Cremutius Cordus bei Tacitus, Ann. 4, 34/35", in G. RADKE (Hg.), *Politik und literarische Kunst im Werk des Tacitus*, Der altsprachl. Unterricht 14, Beih. 1 (Stuttgart), 61-99.
- SULLIVAN, J. P. 1985. *Literature and Politics in the Age of Nero* (Ithaca, N.Y., and London).
- SWAN, P. M. 1965. *A Study of the Conspiracies against Emperors of the Julio-Claudian Dynasty* (Masch. Diss. Harvard Univ.); Zusammenfassung in *HSCP* 69, 350-53.
- SWAN, P. M. 1966. "The Consular Fasti of 23 B.C. and the Conspiracy of Varro Murena", in *HSCP* 71, 235-47.
- SWAN, P. M. 1970. "Josephus, *A.J.*, XIX, 251-252: Opposition to Gaius and Claudius", in *AJP* 91, 149-64.
- SYME, R. 1955. "Marcus Lepidus, *capax imperii*", in *JRS* 45, 22-33=id., *Ten Studies in Tacitus* (Oxford 1970), 30-49.
- SYME, R. 1958. *Tacitus*, 2 vols. (Oxford).
- SYME, R. 1962. "Tacitus und seine politische Einstellung", in *Gymnasium* 69, 241-63=V. PÖSCHL (Hg.), *Tacitus*, Wege der Forsch. 97 (Darmstadt 1969), 177-207.
- SYME, R. 1978. "Antonius Saturninus", in *JRS* 68, 12-21.
- SYME, R. 1983. "Domitian: The Last Years", in *Chiron* 13, 121-46.
- TIMPE, D. 1960. "Römische Geschichte bei Flavius Josephus", in *Historia* 9, 474-502.
- TIMPE, D. 1962. *Untersuchungen zur Kontinuität des frühen Prinzipats*, *Historia Einzelschr.* 5 (Wiesbaden).
- TOYNBEE, J. M. C. 1944. "Dictators and Philosophers in the First Century A.D.", in *G&R* 13, 43-58.
- URBAN, R. 1971. *Historische Untersuchungen zum Domitianbild des Tacitus* (Diss. München).

- VITTINGHOFF, F. 1936. *Der Staatsfeind in der römischen Kaiserzeit: Untersuchungen zur "damnatio memoriae"*, Neue deutsche Forschungen, Abt. Alte Gesch. 2 (Berlin).
- VIVO, A. de. 1980. "Dissenso e astensione. Trasea Peto negli Annali di Tacito", in *Vichiana* 9, 79-103.
- VOGEL-WEIDEMANN, U. 1979. "The Opposition under the Early Caesars: Some Remarks on its Nature and Aims", in *Acta Classica* 22, 91-107.
- VOLKMANN-SCHLUCK, K. H. 1975. "Die Gestalt des Tiberius bei Tacitus: Bemerkungen zu Tacitus, Ann. I-IV", in *WJA* N.F. 1, 137-154.
- WALKER, B. 1960. *The Annals of Tacitus: A Study in the Writing of History*<sup>2</sup> (Manchester).
- WALLACE-HADRILL, A. 1981. "The Emperor and his Virtues", in *Historia* 30, 298-319.
- WALLACE-HADRILL, A. 1982. "Civilis Princeps: Between Citizen and King", in *JRS* 72, 32-48.
- WALSER, G. 1968. "Der Putsch des Saturninus gegen Domitian", in *Provincialia: Festschrift für R. Laur-Belart* (Basel), 497-507.
- WARMINGTON, B. H. 1969. *Nero: Reality and Legend* (New York).
- WATSON, A. 1973. "Vespasian: assertor libertatis publicae", in *CR* N.S. 23, 127-28.
- WEINRIB, E. J. 1967. "The Family Connections of M. Livius Drusus Livo", in *HSCP* 72, 247-78.
- WICKERT, L. 1949. "Der Prinzipat und die Freiheit", in *Symbola Coloniensi: Festschrift für J. Kroll* (Köln), 111-141 = KLEIN 1969, 94-135.
- WICKERT, L. 1954. "Princeps", in *RE* XXII 2, 1998-2296.
- WILLMER, K. 1958. *Das Domitianbild des Tacitus: Untersuchungen des taciteischen Tyrannenbegriffes und seiner Voraussetzungen* (Masch. Diss. Hamburg).
- WIRSZUBSKI, C. 1967. *Libertas als politische Idee im Rom der späten Republik und des frühen Prinzipats* (Darmstadt; orig. engl. Cambr. 1950).
- WISTRAND, E. 1979. "The Stoic Opposition to the Principate", in *StudClas* 18, 93-101.
- ZÄCH, C. 1970. *Die Majestätsprozesse unter Tiberius in der Darstellung des Tacitus* (Diss. Zürich).
- ZECCHINI, G. 1980. "La morte di Catone e l'opposizione intellettuale a Cesare e ad Augusto", in *Athenaeum* 58, 39-56.

## DISCUSSION

*M. Momigliano:* What Professor Raaflaub has shown clearly is that the opposition to the emperors in the first century never proposed a real alternative to the Principate (with a possible exception after the death of Gaius). This is probably connected with the *de facto* disappearance of the *comitia* as a political force in Rome. The traditional link between the Roman Senate and the Roman *comitia* had been broken for ever either before Augustus or by Augustus: without this link a return to the republican government was unthinkable.

There was indeed another type of opposition: the implicit desire for independence of certain provincial territories. But a successful rebellion could be achieved only with the help of the Roman army (or of part of it): and that was a contradiction. The story of the year 69 confirms this.

Finally, it is worth emphasizing that the popularity of Nero (with the emergence of pseudo-Neros) is an indication of underground opposition about which we know little.

*M. Timpe:* Ihre sehr klare Phänomenologie oppositioneller Vorgänge hat gezeigt, dass es höchstens eine vage, konservative Ideologie der senatorischen Opposition gibt, dass sie von zersplitterten kleinen Gruppen getragen wird und sich in persönlichen Konflikten äusserte; der Opposition fehlte ein konsistenter, sachlicher Gedankenrückhalt, und nirgendwo ist ein Kampf gegen 'das System' erkennbar. Meine Frage ist, wie unter diesen Voraussetzungen von einer 'Entwicklung' der Opposition (von der julisch-claudischen zur flavischen Zeit und von der flavischen zum 2. Jhd.) gesprochen werden kann. In der Tat gibt es ja eine sich wandelnde Intensität oppositioneller Phänomene. Methodisch wäre hier eine 'versachlichende' Rückübersetzung der personalistischen Erscheinungen notwendig, von der mir fraglich ist, wie sie geleistet werden kann.

Eine zweite Bemerkung knüpft an Ihren sehr berechtigten Hinweis auf die kaiserliche Herrschaftsideologie an. In der Tat kann man senatorische Opposition nur in Korrespondenz zur Selbstdarstellung des Prinzipats bzw. der *principes* verstehen. Hier zeigt sich nun einmal mehr, dass es eine gemeinsame sachliche Mitte dieser beiden Bereiche nicht gibt, kein sich entwickelndes, einen Sachbezug voraussetzendes Gespräch zwischen Herrscher und Opposition. Die Absichtserklärungen, die häufig aus den Anfängen der *principes* berichtet werden, bleiben pauschal, persönlich und unkonkret. Vespasians Antwort an die Stoiker, seine Söhne sollten seine Nachfolger werden, verrät kein Eingehen auf eine Sachfrage, sondern blosse Behauptung der Machtposition. Der Eindruck, zu dem gerade das Bedenken unserer Thematik verhilft, geht dahin, dass die kaiserzeitliche Politik den Rapport zu einer ihr korrespondierenden (und ihr als Legitimationsfolie dienenden) politischen Gedankenwelt weithin entbehrt. Die republikanische Ideologie leistet diese Funktion kaum. Die Herrschaft der Kaiser ist insofern mehr der blos pragmatischen Machtbehauptung moderner Diktatoren zu vergleichen als den politischen Formen westlicher Demokratien mit ihrem gedanklich-strukturellen Hintergrund, auf die doch der Begriff der Opposition zunächst hinzuweisen scheint.

*Mme Levick:* Professor Raaflaub's paper offered an important insight into the nature of the Principate in his opening observation: that Latin lacked a word for the opposition. The institution developed over time, leaving room for different interpretations. Augustus came to be presented as a model for or by later *principes*; in fact his principate was chameleon-like and often unacceptable. Only gradually did its final form develop and reveal itself. As it did so, so did opposition: the 'conspiracy' of Murena and Caepio in 23; the conspiracies noticed by Cassius Dio under the year 19, after the final constitutional settlement had been achieved. Uncertainty as to what the Principate was made it harder for firm and unified opposition to develop, easier for politicians to believe that the present form was acceptable or could be worse.

*M. Giovannini:* Comme Mme Levick, je pense que nous ne devons pas nous laisser abuser par l'idéalisierung du modèle augustéen. En fait

Auguste a dû, comme ses successeurs, faire face à de fortes oppositions, même vers la fin de son règne. Je pense en particulier à l'institution de la *vicesima hereditatum* et plus encore à la *Lex Papia Poppaea*, qui ont l'une et l'autre créé un vif mécontentement dans la classe dirigeante. En 13 après J.-C., il y eut encore un débat houleux au Sénat à propos de la *vicesima*, qui fut abolie puis rétablie par Auguste. La dégradation progressive des relations entre le prince et le Sénat, qui caractérise tous les règnes, à l'exception peut-être de celui de Vespasien, montre que le conflit était inévitable, indépendamment de la personnalité de l'empereur. Ce que nous devrions essayer de faire, c'est de déceler les raisons concrètes, les faits précis qui ont provoqué ces relations conflictuelles.

*M. Raaflaub:* Die bisherigen Diskussionsbeiträge scheinen sich weitgehend auf der Linie meiner Gedankenführung zu bewegen und auf offene Fragen und bisher zu wenig geklärte Zusammenhänge hinzuweisen, die in der künftigen, auf den Ergebnissen dieser Tagung weiterbauenden Forschung verstärkt berücksichtigt werden sollten. Um mit dem letzten zu beginnen, so scheint mir unbestreitbar, dass Augustus' Regierungsprinzipien und Programm im Nachhinein idealisiert wurden, z.T. eben aufgrund der negativen Kontrasterlebnisse unter seinen Nachfolgern. Ausserdem halte ich es für wichtig, in Zukunft auch die Opposition gegen Augustus in die Betrachtung mit einzubeziehen (wie übrigens auch die unter den ersten 'Adoptivkaisern'), weil nur so die Veränderungen und das Bleibende voll herauskommen. In diesem Sinne stimme ich auch Frau Levick zu.

Herrn Timpe möchte ich lediglich entgegnen, dass sich nicht nur die Intensität von Opposition im Lauf der Zeit ändert, sondern auch Teile der Programmatik oder des Inhalts. So spielen z.B. die philosophischen Einflüsse offenbar erst unter Nero und dann vor allem unter den Flaviern eine grössere Rolle, während eben die Träume von einer Wiederherstellung der Republik nur am Anfang auftauchen. Aber, wie ich zu zeigen versuchte, sind dies Randerscheinungen. Das Grundlegende und Bleibende ist das Persönliche. Deshalb scheint mir Ihr methodisches Postulat einer «'versachlichenden' Rückübersetzung der personalisti-

schen Erscheinungen» nicht nur von der Sache her schwierig, sondern dieser auch unangemessen. Wo nicht sachlich, sondern persönlich gedacht und argumentiert wurde, sollte man nicht im Nachhinein versachlichen. Im übrigen stimme ich Ihnen völlig zu; wertvoll finde ich vor allem Ihre pointierte Feststellung, «dass die kaiserzeitliche Politik den Rapport zu einer ihr korrespondierenden (und ihr als Legitimationsfolie dienenden) politischen Gedankenwelt weithin entbehrt». Doch möchte ich dies zunächst eher als Frage verstanden wissen: die gedankliche und ‘ideologische’ Grundlage der kaiserlichen Herrschaft und Politik scheint mir eben noch viel zu wenig systematisch erforscht. Desgleichen ist es, wie auch Herr Giovannini betont, ausserordentlich wichtig, nicht nur zu konstatieren dass, sondern auch eine Antwort zu finden auf die Frage, weshalb zwischen Kaiser und senatorischer Führungsschicht kein sachlicher Dialog stattgefunden hat, sondern alle politischen Auseinandersetzungen auf der Ebene des Machtkampfes stattfanden.

Ich habe mich in meinem Referat bewusst auf die Oberschichten in Rom beschränkt, weil die Reaktionen von *plebs* und Provinzialen von andern besprochen werden. Dennoch hat Herr Momigliano völlig recht, schon jetzt auf die Diskrepanz zwischen den Empfindungen in der römischen Oberschicht und denen in anderen Schichten und im Imperium hinzuweisen. Der Hinweis auf die *comitia* ist gut. Der Prinzipat wurde sicher nicht zuletzt deswegen für die Führungsschicht akzeptabel, weil sie selber sozial aufgewertet und die Volksversammlung abgewertet und schliesslich eliminiert wurde, die mit ihren chaotischen und destabilisierenden Nebenerscheinungen kaum mehr funktionsfähig gewesen war und auch den Konkurrenzkampf der Elite wesentlich negativ beeinflusst hatte. Allerdings ist dieser Aspekt rasch völlig aus dem allgemeinen Bewusstsein verschwunden. Wo im 1. Jhd. n. Chr. von Republik gesprochen wird, hat dies nie mit den *comitia* zu tun, sondern immer mit der Respektierung der sozialen und politischen Stellung und Funktion des Senats und der einzelnen Senatoren. Hier also bestand Gemeinsamkeit. Nur wurden eben diese Funktionen nie generell festgelegt, und daraus ergaben sich notwendig auch unter den ‘guten’ Kaisern immer neue Spannungen.

*M. Bowersock:* In your category of *Widerspruch* I wonder if you would care to consider the extent to which mythology was used in drama, epic, and lyric to make oblique criticism of the contemporary political establishment. Such an indirect expression of opposition through superficially innocuous literature is as familiar now as it has been in past centuries. We know from Tacitus, *Dial.* 3, 3-4, that tragedy (e.g. *Thyestes*) could be perceived as a safer form of criticism. Obviously one must assess carefully and separately the intentions of an author and of those who subsequently produced or promulgated his work.

*M. Zehnacker:* Dans le même ordre d'idées, il faut sans doute faire une place au système éducatif romain et tout particulièrement à l'activité des rhéteurs et des philosophes. Leur enseignement puisait avec une certaine prédisposition dans l'histoire événementielle du dernier siècle de la République; les discours politiques de Cicéron étaient des œuvres de référence. Inoffensif en lui-même, tout ce terreau culturel contestataire pouvait nourrir des mouvements d'opposition quand les circonstances s'y prêtaient. Mais il est d'autant plus remarquable qu'il n'ait jamais donné naissance à une doctrine unifiée et structurée, qui permit de faire contrepoids à l'idéologie impériale.

*M. Raaflaub:* Dies sind beides sehr wichtige Fragen. G. Boissier hat sich seinerzeit sehr ausführlich dazu geäussert, seither vor allem auch R. MacMullen. Das Thema verdient eingehende Beachtung. Klar scheint mir, dass in Rhetorik und Literatur, in Deklamationen wie im Theater, vorwiegend dem Hass gegen den Tyrannen Ausdruck gegeben wurde, also die negativen Ideen dominierten. Dass hier ein potentieller Nährgrund für Opposition und ein reiches Feld für Anspielungen, Doppeldeutigkeiten, usw. bestanden, ist gar nicht zu bezweifeln. Was man daraus machte, wie viel Bedeutung dem zugemessen wurde, hing m.E. weitgehend vom Kaiser, von der Person des Autors, der Situation und dem gerade vorherrschenden politischen Klima ab.

Eine positive oder alternative Ideologie wurde, wie Herr Zehnacker betont, auch hier nicht entwickelt. Mythos, Epos, Drama oder rhetorische Deklamationen hätten ja auch dafür benutzt werden können. Den

Athenern des 5. Jhdts. dienten schliesslich die gleichen Stoffe dazu, die fundamentalen ethischen, sozialen, religiösen und zumal auch politischen Probleme ihrer Gesellschaft zu durchdenken. Die Römer hatten das nie getan; sie taten es auch jetzt nicht.

*M. Yavetz:* Professor Momigliano's remark that there was no alternative to the Principate should be the major guide-line in this colloque. The rebels in 69 A.D. did not oppose the Principate as a regime. All they wanted was a better *princeps* (*mutatis mutandis*, just like Pugatchov and Stenka Razin in Tsarist Russia, never opposed Tsarism; they just fought for a better Tsar).

As far as the provinces are concerned the situation is more complex. We do not know what Thracians or Gauls thought about the Empire, but we know something about Judea from Jewish sources. In a famous passage (*Bab. Talmud, Sabbath 33*) a Rabbi expressed his admiration for the benefits of the Roman rule. Another Rabbi opposed and criticized the Romans pretty severely: "Whatever they did, they did for themselves and in their own interest." A third Rabbi kept quiet. My interpretation is, that the silence of the third Rabbi expressed his sadness and helplessness, because he saw no alternative in the given situation. The story is perhaps fiction, but it is not absurd, since it might reflect the different feelings towards the Roman Empire, not only in Judea, but in many other provinces as well.

*M. Eck:* Herr Raaflaub wies auf das Problem hin, wie man Opposition definitorisch erfassen könne, und er entschied sich für einen sehr weiten Begriff. Dieser reicht von der blosen Kritik bis zur Opposition in der letzten Konsequenz, nämlich der Beseitigung des Herrschers. Nicht nur für uns ist es heute, auf Grund der Quellenlage, oft sehr schwer zu entscheiden, was ursprünglich in jedem Fall einmal vorlag. Ausserte Cremutius Cordus wirklich nur implizit Kritik am regierenden Herrscher bzw. dem System um ihn, indem er Cassius als Heroen der späten Republik rühmte, oder standen nicht doch schwerere Anschuldigungen hinter seiner Verurteilung? Und war es bei Herennius Senecio nur die *inertia*? Von senatorischer Seite aus also in solchen und ähnlichen

Fällen nur Kritik am Herrscher, während dieser fälschlicher- oder bösartigerweise gefährliche Opposition vermutete und entsprechend reagierte? Domitian formulierte die Problematik: Einem Herrscher glaube man eine Verschwörung erst, wenn er tot sei (*Suet. Dom.* 21).

*M. Timpe:* Ich möchte noch einmal an den Hinweis von Professor Momigliano anknüpfen: das Fehlen der *comitia* mag institutionell nicht entscheidend sein, aber es bedeutet (z.B. für Tacitus), dass es keine Öffentlichkeit, kein Forum für die Erörterung politischer Fragen gibt. Diese Tatsache ist m.E. entscheidend für das Verständnis von ‘Opposition’ in der Kaiserzeit. Sie erklärt, weshalb die Unterscheidung zwischen Kritik und Opposition so schwer oder unmöglich ist. Und sie erklärt, wie mir scheint, auch die Rolle der Literatur im Rahmen des kaiserzeitlichen, politischen Denkens. Denn mangels eines Öffentlichkeitsraumes bot nur die Literatur die Möglichkeit, in Anspielungen und Metaphern (die vom bloss topischen Formelgut zu unterscheiden sind) politische Gedanken, unabhängige Vorstellungen und womöglich Kritik zum Ausdruck zu bringen.

*M. Zehnacker:* Sans en contester l’intérêt, je voudrais insister sur les difficultés d’une enquête prosopographique prenant pour objet les opposants au principat. Comme l’a montré excellemment K. Raaflaub, les formes et les degrés de l’opposition sont très variables. Certains personnages ont pu devenir des opposants contre leur gré, à la suite d’un propos ou d’un geste mal interprétés. Si la prosopographie est une méthode fructueuse pour des catégories cohérentes (sénateurs, chevaliers, etc.) grâce au mécanisme des rapprochements et des mises en série, il y a chance qu’elle se révèle décevante dans un domaine aussi mouvant que celui des opposants au régime impérial. Les mêmes faits pouvaient avoir des conséquences différentes selon les règnes et les circonstances; les motivations profondes des acteurs sont rarement connues, et les informations que livrent les historiens antiques nous laissent généralement à la surface des choses.

*M. Raaflaub:* Herr Zehnacker hat völlig recht. Nur sehe ich keinen anderen Weg. Man muss schliesslich zuerst das Material möglichst

vollständig katalogisieren und kategorisieren, bevor man allgemeinere Aussagen macht. Und diese Grundlagenarbeit ist bisher zu wenig geleistet worden. Alles erklärt sich auch damit nicht. Aber, um nur ein Beispiel zu nehmen, wir werden dann vielleicht entscheiden können, ob der Abstammung von Pompeius oder Crassus allein schon die Bedeutung zukommt, die etwa R. Syme ihr oft zuweist. Hier liegt für mich ein ganz grosses Problem, das nur aufgrund eines möglichst breiten Materials einer Lösung näher gebracht werden kann.

Herrn Timpe möchte ich zu bedenken geben, dass wie im Bereich von Wahlen, Gesetzgebung und Rechtsprechung auch in dem der Öffentlichkeit politischer Erörterungen und Entscheidungen der Senat die Rolle der *comitia* hätte übernehmen können, wollen und, nach der dem Prinzipat zugrundeliegenden Theorie, wohl auch hätte übernehmen sollen. Wie ich vorhin und auch am Ende meines Referats betonte, war meines Erachtens nicht die Funktion der *comitia*, sondern die des Senats das entscheidende Problem. Hätte hier eine befriedigendere — und das heisst eben auch: versachlichte — Lösung verwirklicht werden können, so hätte sich das Verhältnis zwischen *princeps* und Senat wesentlich weniger konflikträchtig entwickelt. Man kommt damit wieder auf die grundlegende Frage, weshalb eine solche Versachlichung ausserhalb des Realisier- und möglicherweise auch Denkbaren lag.

*M. Momigliano:* If political opposition to the Principate was confused and narrow, religious opposition was perhaps more conspicuous. After all St John's *Apocalypse* is the most important document of opposition to Rome in the first century. But it is enough to study the fortunes of this *Apocalypse* within the Church to realize the limits of its influence and therefore of its significance. About that more to-morrow.



## II

DIETER TIMPE

### GESCHICHTSSCHREIBUNG UND PRINZIPATSOPPOSITION

Mit seinem berühmten Buch *L'opposition sous les Césars* (51905) hat Gaston Boissier eine zentrale politische Kategorie des 18. und 19. Jahrhunderts, Opposition, auf die Kaiserzeit übertragen. In der Neuzeit variiert der Begriff Opposition zwischen systemfeindlicher, illegaler Rebellion und konstitutionellem, systemimmanem Kräftespiel; Opposition spielt sich hier auf der Ebene der Institutionen ab (und bedient sich da der politischen Parteien und parlamentarischen Faktionen), aber auch auf der Ebene des gesellschaftlichen Lebens (und greift da in die Strömungen und Interessen der öffentlichen Meinung ein). Als soziales Verhalten reicht Opposition vom zielgerichteten Handeln in einer institutionell formalisierten Konfliktslage bis zur stimmungsmässigen Äusserung diffusen Unbehagens von Einzelnen oder Gruppen an den gegebenen Verhältnissen, und es ist natürlich allemal abhängig von politischen Systemvoraussetzungen: jeder weiss zur Genüge, dass Opposition unter totalitären oder demokratischen Bedingungen eine theoretisch und vor allem praktisch sehr verschiedene Sache ist.

Die Anwendung des Oppositiobegriffes auf römische Verhältnisse geschah ohne Rechtfertigung aus der histori-

schen oder auch nur sprachlichen Kontinuität: *opponere* und *oppositio* und die modernen Derivate gehören von Haus aus eher in die Rhetorik oder Astronomie als in die Geschichte und Politik<sup>1</sup>. Die Übertragung des Begriffes auf das römische Altertum gehört vielmehr zum intellektuellen Modernismus des 19. Jahrhunderts; so hat man, wohl zuerst, das Interzessionsrecht der Magistrate und Volkstribunen als Formen institutioneller Opposition interpretiert<sup>2</sup> und dann vor allem die politischen Fronten der späten Republik nach dem Muster von Regierung und Opposition missdeutet. In Mommsens *Römischer Geschichte*, dieser gewalttätigen Modernisierung der republikanischen Entwicklung, finden sich nicht nur die 'Parteien' der Optimaten und Popularen, nicht nur reaktionäre Aristokraten und fortschrittliche Demokraten oder Adel und Volk, sondern auch liberale Oppositionelle<sup>3</sup>. Auf dieser Bahn der historischen Analogie und Aktualisierung liess sich weiterschreiten: man konnte leicht auch die Erfahrungen des 19. Jahrhunderts mit monarchischen Autokratien und mit liberal-bürgerlichen oder ständisch-konservativen Oppositionsbewegungen und ihren literarischen Ausdrucksformen auf die *principes* und ihre Gegner anwenden. So gelangte man zur Vorstellung einer senatorischen Opposition gegen den Prinzipat, zur Annahme einer oppositionellen öffentlichen Meinung oder, noch moderner, zur Unterstellung literarischer Formen eines geistigen Widerstandes.

Vor diesem Hintergrund steht die Frage nach der literarischen Opposition gegen den Prinzipat. Man kann zu ihrer Rechtfertigung auf Phänomene verweisen, für die sich

<sup>1</sup> W. JÄGER, "Opposition", in *Geschichtliche Grundbegriffe* 4 (1978), 470.

<sup>2</sup> Diese Auffassung scheint auf J. Bodin zurückzugehen: W. JÄGER, *art. cit.*, 472.

<sup>3</sup> A. WUCHER, *Theodor Mommsen. Geschichtsschreibung und Politik* (Göttingen 1968), 41 ff.; A. HEUSS, *Theodor Mommsen und das 19. Jahrhundert* (Kiel 1956), 63 ff.

eine Deutung im Lichte moderner Erfahrungen und Vorstellungen in der Tat sehr wohl anbietet: so scheint doch z.B. die Verbrennung der *Historien* des Cremutius Cordus eine Unterdrückung des oppositionellen historischen Urteils zu signalisieren<sup>4</sup>, kann Lucan als Dichter des geistigen Widerstandes gegen die neronische Tyrannie charakterisiert werden<sup>5</sup>, legen die Biographen der stoischen Märtyrer offenbar ein Zeugnis gegen das Regime Domitians ab<sup>6</sup>. — Aber sind solche Konflikte der Ausdruck einer Konstellation, in der der etablierten Macht — sei es systemkonform oder revolutionär — eine politische Alternative entgegen gestellt wird? Artikuliert sich hier eine politische Öffentlichkeit im Medium der Literatur, um Freiheit, Rechtssicherheit, Machtbegrenzung oder Mitbestimmung zu beanspruchen? Verbinden sich also wirklich die Einzelfälle zu einer kohärenten politischen Haltung mit spezifischen Ausdrucksformen, die ‘literarische Opposition gegen den Prinzipat’ genannt werden kann? Das ist die Frage, auf deren Abwägung das Thema hinausläuft. Der Geschichtsschreiber der Prinzipatsopposition hat das politisch Unpräzise der oppositionellen Literaten deutlich charakterisiert: «ce caractère hésitant, indécis me semble celui de l’opposition entière... elle se compose de mécontents beaucoup plus que

<sup>4</sup> Tac. *Ann.* IV 34 f.; W. SUERBAUM, “Der Historiker und die Freiheit des Wortes”, in *Der altsprachl. Unterricht* 14, Beih. 1 (1971), 61 ff.; R. SYME, *Tacitus* (Oxford 1958), 337 f.

<sup>5</sup> G. PFLIGERSDORFFER, “Lucan als Dichter des geistigen Widerstandes”, in *Hermes* 87 (1959), 344 ff.; vgl. *Lucain*, Entretiens Hardt 15 (1970) (einschlägig hier bes. Beiträge von P. GRIMAL, 51 ff. und O. STEEN DUE, 201 ff.).

<sup>6</sup> Tac. *Ann.* II 45, 1; Plin. *Epist.* VII 19, 5 (mit Kommentar A. N. SHERWIN-WHITES [Oxford 1966] zur Stelle); Suet. *Dom.* 10, 3; Dio Cass. LXVII 13, 2; s. R. MACMULLEN (wie Anm. 7), 21 ff.; 41 ff.; Ch. WIRSZUBSKI, *Libertas als politische Idee in Rom der späten Republik und des frühen Prinzipats* (Darmstadt 1967; engl. Cambridge 1950), 177 ff.; W. RICHTER, “Römische Zeitgeschichte und innere Emigration”, in *Gymnasium* 68 (1961), 303 ff.

de conspirateurs», schreibt Boissier (340 f.)<sup>7</sup>. Um diesem diffusen Gebiet etwas klarere Konturen abzugewinnen, beschränke ich mich im folgenden auf die politischste literarische Gattung, die Historiographie, im zeitlichen Rahmen des Gesamtthemas und auch hier auf wenige Sondierungen.

## I

## I

Opposition gegen ‘den Prinzipat’ setzt voraus, dass hinter der individuellen Machtkumulation das System gesehen wird. Deshalb stellt sich die Frage nach dem oppositionellen Gehalt der Geschichtsschreibung der frühen Kaiserzeit für die Historiker der augusteischen Zeit, denen die Alleinherrschaft des siegreichen Caesarerben noch kaum ein System sein konnte, anders als für die späteren. Eine primäre Gestaltung der augusteischen Geschichte, die uns die zeitgenössische Urteilsbildung über den Prinzipat des Augustus erkennen liesse, besitzen wir bekanntlich nicht<sup>8</sup>. Tacitus beurteilt an prominenter Stelle die Lage so, dass es an guten Historikern der augusteischen Epoche zunächst nicht gefehlt habe, aber die allmähliche Zunahme der *adu-*

<sup>7</sup> In der neueren Forschung ist oft von Opposition die Rede, aber begreiflicherweise sind fast nur einzelne Aspekte dieses Komplexes thematisiert worden, vor allem Majestätsprozesse (R. A. BAUMAN, *Impietas in principem* [München 1974]), ‘geistiger Widerstand’, Freiheitsanspruch des Senats (Ch. WIRSZUBSKI, wie Anm. 6; R. KLEIN [Hrsg.], *Prinzipat und Freiheit*, WdF 135 [Darmstadt 1969]), Rebellionen von Provinzialen. Hierbei muss Opposition gegen den Prinzipat aus römischen Voraussetzungen von den verschiedenen Formen des Widerstandes gegen das Imperium unterschieden werden. Die wichtigste neuere Monographie: R. McMULLEN, *Enemies of the Roman Order. Treason, Unrest, and Alienation in the Empire* (Cambridge, Mass. 1967) verknüpft diese Seiten noch einmal zu einer grossen Synthese (vgl. 242).

<sup>8</sup> R. SYME, *The Roman Revolution* (Oxford 1939), 483 ff.

*latio* habe dann abschreckend auf sie gewirkt<sup>9</sup>. Ob sich der Historiker dabei auf konkrete biographische Kenntnisse stützt oder ein entwicklungsgeschichtliches Pauschalurteil formuliert, ist schwer zu entscheiden, und der Satz kann ganz im modernen Sinne von innerem Kurswechsel und Verschärfung von Repression missdeutet werden<sup>10</sup>.

Einen deutlichen Eindruck von der lebhaften historischen Schriftstellerei der Epoche beginnend bei tagespolitischen und apologetischen Produkten der Triumvirats- und frühen Principatszeit vermitteln noch die Testimonien. Eine umfangreiche augusteische Autobiographie reichte bis in die 20er Jahre<sup>11</sup> und Klientenschreiber wie der Freigelassene Iulius Marathus ergänzten die Selbstdarstellung in bunter und vielleicht auch erstaunlich unkonventioneller Weise<sup>12</sup>. Dem standen augustusfeindliche Darstellungen in reicher Zahl gegenüber<sup>13</sup>. Die vielfältige Augustusüberlieferung, die in der suetonischen Biographie gesammelt ist, zeigt eine intensive und detaillierte Erörterung auch negativer Verhaltensweisen und abstossender Charakterzüge, insbesondere der Grausamkeit<sup>14</sup>. Eine besondere Konzentration dieses vielseitigen Materials findet sich in dem berühmten Doppelnekrolog auf Augustus am Anfang der

<sup>9</sup> *Ann.* I 1, 2; noch grundsätzlicher formuliert das *Historien-Prooemium* (*Hist.* I 1, 1): *magna illa ingenia cessere*.

<sup>10</sup> S. E. KOESTERMANN, *Annalen-Kommentar* z. St. unter Berufung auf R. SYME, *The Roman Revolution*, 486.

<sup>11</sup> *Commentarii de vita sua*: H. MALCOVATI (ed.), *Imperatoris Caesaris Augusti operum fragmenta* (Torino 1962), 84 ff.; D. KIENAST, *Augustus. Prinzeps und Monarch* (Darmstadt 1982), 216 Anm. 183.

<sup>12</sup> Suet. *Aug.* 79, 2; 94, 3. Dieser Autor liess sich nicht nur über die Körpermasse seines Patrons aus, sondern teilte auch ein Prodigium mit, durch das anlässlich der Geburt des Augustus dem römischen Volk ein *rex* verheissen wurde.

<sup>13</sup> Suet. *Aug.* 55-56; D. KIENAST, *Augustus*, 121 f.

<sup>14</sup> Suet. *Aug.* 27 mit Quellenzitaten (27, 2 Iulius Saturninus, vgl. 11 Aquilius Niger).

*Annalen*<sup>15</sup>. Die negativen und positiven Meinungen über den *princeps* befassen sich vor allem mit dem skrupellosen Machtkampf und dem Verbrechen der Proskriptionen. In vielen historischen Äusserungen war offenbar die Schuld des Augustus erörtert worden; sie reichten von der Entschuldigung mit den Umständen (so Velleius und die Quellen Dios) bis zur Deutung, in der Grausamkeit äussere sich gerade das wahre Wesen des Mannes (so Seneca), dazwischen liegen die vermittelnden Beurteilungen Suetons, Plutarchs und Appians<sup>16</sup>. Tacitus selbst stellt die bekannten Tatsachen heraus, aber überlässt mit der Form des sog. Totengerichts die Schuldfrage den kontroversen Meinungen. Gewiss stammen die zeitgeschichtlichen biographischen Nachrichten mit augustusfeindlicher Tendenz zum grossen Teil noch aus der Zeit des Triumvirats und des Bürgerkrieges und spiegeln sie deren Ereignisse, aber die propagandistische Auseinandersetzung samt proaugustischen Rechtfertigungsversuchen endeten nicht mit der Alleinherrschaft. Das ganze 1. Jahrhundert verfügte zur Augustus-Geschichte über einen so reichen und kontroversen Stoff, wie es ihn für keinen der späteren *principes* gab, und er wurde hier nicht durch einen innenpolitischen Kurswechsel nach dem Tode des Machthabers freigesetzt.

Die historische Überlieferung über Augustus ist also durch ihr relativ reiches und offenes Urteilsspektrum ein Sonderfall, aber dieses weite Spektrum reicht von Bejahung zur Ablehnung der Akteure und ihres Verhaltens. Der biographische und zeitgeschichtliche Stoff war voller Dramatik und persönlicher Tragik, er bot deshalb reichliche

<sup>15</sup> Ann. I 9-10; R. SYME, *Tacitus*, 272 f.; D. C. A. SHOTTER, "The Debate on Augustus", in *Mnemosyne* S. IV 20 (1967), 171 ff.; H. TRÄNKLE, "Augustus bei Tacitus, Cassius Dio und dem älteren Plinius", in *WS* 82 (1969), 108 ff.; D. FLACH, *Einführung in die römische Geschichtsschreibung* (Darmstadt 1985), 170 Anm. 31.

<sup>16</sup> Vell. II 66, 1; Dio Cass. XLVII 7, 3; Sen. Clem. I 9, 3; Suet. *Aug.* 27, 1; Plut. *Ant.* 19; App. *BC* III 5, 14-17; Flor. *Epit.* II 16, 6 (= IV 6, 6).

Gelegenheit zu Stellungnahme und Kritik, die aber in eine oppositionelle Alternative gegen den Prinzipat nicht einmünden. Im zeitlichen Abstand wurde die Tragweite der geschichtlichen Entscheidung deutlicher, aber die politische Analyse nicht wesentlich schärfer.

Ist sie vielleicht eher in speziellerem Gattungsrahmen zu suchen? Senatorische Historiker weist die augusteische Zeit trotz reicher tagespolitischer und biographischer oder autobiographischer Produktion nicht allzu viele auf und das mag politische Gründe haben. Einige geschichteschreibende Senatoren bleiben leere Namen oder widmeten sich früheren Epochen<sup>17</sup>, nach den Anstößen, die Claudius mit der Beschreibung der Bürgerkriegszeit erlebte<sup>18</sup>, wird das kein Zufall sein. Die berühmten Namen lassen sich einer politischen Opposition nicht zuordnen: Asinius Pollio betätigte sich unter dem Prinzipat mehr als Literaturkritiker denn als Historiker und fällt schon seiner notorischen Exzentrizität wegen aus dem Rahmen<sup>19</sup>. Der als Opfer Sejans berühmt gewordene Cremutius Cordus, der angeblich Caesar und Augustus weder schmähte noch verherrlichte, scheint sein Ansehen als Historiker mehr seinem Untergang als der ursprünglichen Wirkung seiner *Annalen* zu verdanken<sup>20</sup>. Aber mit diesem werden seine *audaces sententiae* (Quintilian) eher zu tun haben als der von ihm angeblich offen beklagte Rückgang der Liberalität und

<sup>17</sup> Clodius Licinus, L. Arruntius; Material bei M. SCHANZ-C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur* II (München 1935), 327 ff.

<sup>18</sup> Suet. *Claud.* 41, 1 mit dem Hinweis *hortante T. Livio*.

<sup>19</sup> Die *Historien* gingen wahrscheinlich nicht über Philippi hinaus (Tac. *Ann.* IV 34, 4); R. SYME, *Tacitus*, 136; J. ANDRÉ, *La vie et l'œuvre d'Asinius Pollio* (Paris 1949). Horaz' berühmter Kommentar zur historischen Schriftstellerei des Asinius (*Carm.* II 1, 1-8) bezieht sich nicht auf den Prinzipat; A. B. BOSWORTH, "Asinius Pollio and Augustus", in *Historia* 21 (1972), 441 ff.

<sup>20</sup> Dio Cass. LVII 24, 3. Über seine Person und seine Geschichtsschreibung verlautet nur anlässlich seines Prozesses und Todes etwas (Sen. *Dial.* VI, *Marc.*, 1, 2; Tac. *Ann.* IV 34; Suet. *Tib.* 61, 3; Dio Cass. LVII 24, 2-4).

geistigen Freiheit<sup>21</sup>. Wenn ihn auch die Nachwelt zum Märtyrer der tiberianischen Tyrannis stilisierte, so war er doch kein oppositioneller Intellektueller unter Augustus.

Augustus nahm an literarischen Erscheinungen im allgemeinen und so auch an historischen lebhaften Anteil. Er verfolgte die Produktion aufmerksam — er hörte z.B. Cremutius Cordus zu<sup>22</sup> — und beeinflusste sie damit sicherlich. Das bekannte Urteil über den Pompeianer Livius zeigt, dass er sich auch kritisch äusserte<sup>23</sup>. Spitzbüngige Autoren wie T. Labienus veröffentlichten unter solchen Umständen polemische Passagen gar nicht<sup>24</sup>, und Timagenes verbrannte selbst, was dem *princeps* Anstoss erregt hätte<sup>25</sup>. Auch Verbrennung politisch missliebiger Schriften ist unter Augustus praktiziert worden, doch galten die Massnahmen, selbst wenn sie historische Schriften mitbetriften, nicht eigentlich der Gattung Historiographie und ihren spezifischen politischen Wirkungsmöglichkeiten, sondern (in T. Labienus und Cassius Severus) Personen, die vor allem als aggressive Redner hervorgetreten waren<sup>26</sup>. Insgesamt scheint Augustus in veröffentlichter Rede, Dichtung und Geschichtsschreibung eher das Urteil über Perso-

<sup>21</sup> Quint. *Inst.* X 1, 104; vgl. Sen. *Suas.* 6, 23 zu seiner Scharfzüngigkeit. Die Beleidigung Seians und seine Rache: Sen. *Dial.* VI (*Marc.*) 22, 4; Tac. *Ann.* IV 34, 1; s. W. SUERBAUM, *art. cit.* (wie Anm. 4), 70; 99.

<sup>22</sup> Suet. *Tib.* 61, 3 *Augusto audiente recitata*; Dio Cass. LVII 24, 3: diese Zeugnisse sprechen für Veröffentlichung unter Augustus trotz der Bedenken bei W. SUERBAUM, *art. cit.*, 80 f.

<sup>23</sup> Tac. *Ann.* IV 34, 3; R. SYME, "Livy and Augustus", in *Roman Papers I* (Oxford 1979), 400 ff.

<sup>24</sup> Sen. *Contr.* 10 *praef.* 8; seine berüchtigte Scharfzüngigkeit: 10 *praef.* 5; D. HENNIG, "T. Labienus und der erste Majestätsprozess *de famosis libellis*", in *Chiron* 3 (1973), 245 ff.

<sup>25</sup> Sen. *Dial.* V (*De ira III*) 23, 4 ff.; s. D. KIENAST, *Augustus*, 218 f.

<sup>26</sup> Tac. *Ann.* I 72, 3; IV 21, 3; Quint. *Inst.* X 1, 116; F. H. CRAMER, "Book-burning and Censorship in Ancient Rome", in *Journal of the Hist. of Ideas* 6 (1945), 157 ff.; W. SUERBAUM, *art. cit.* (supra Anm. 4), 68; 93.

nen beachtet und verfolgt als den Ausdruck politischer Überzeugungen gefürchtet und bekämpft zu haben<sup>27</sup>.

Ein System wurde aus dem *novus status* erst durch Wiederholung der persönlichen Herrschaft, und der Typ des Herrschers entstand durch Vergleich konkreter Personen untereinander<sup>28</sup>. Deshalb ist es wohl kein Zufall, dass die bedeutenderen und wirkungsmächtigeren Historiker erst der Zeit nach Augustus angehören: Aufidius Bassus, der wohl ein Parteigänger der Germanicus-Faktion war, und Servilius Nonianus, auf den möglicherweise das negative Tiberius-Bild zurückgeht<sup>29</sup>. Autoren dieser Epoche sind in den in Tacitus und Dio mündenden Strom eingeflossen, aber auch wohl erst sie. Sie schrieben, wie noch der ältere Seneca, von den Bürgerkriegen an<sup>30</sup> und bemühten sich, die Leistung und das Glück und die Undurchsichtigkeit des Augustus in Kompromissformeln zu fassen. *Nec paenitere veteris rei publicae*, sagte auch Claudio (*Ann.* XI 23, 2), und einen positiven Systemwandel begrüsste gewiss niemand. Die Geschichte hatte keine durchweg glückliche Entwicklung genommen, aber das durfte man aussprechen. Den Prinzipat nur als geschichtliches Unglück zu verstehen, war jedoch trotzdem höchstens eine Extremmeinung, die in der senatorischen Historiographie kaum einen Ausdruck gefunden haben kann. Auch die Anklage gegen Cremutius Cordus weist auf eine so grundsätzliche Opposition dieses Historikers nicht hin<sup>31</sup>.

<sup>27</sup> S. D. HENNIG, *art. cit.* (*supra* Anm. 24).

<sup>28</sup> Zuerst des Tiberius mit Augustus; vgl. zum Typus Tac. *Ann.* IV 34, 3.

<sup>29</sup> Quint. *Inst.* X 1, 102 f.; Tac. *Dial.* 23, 2; *Ann.* XIV 19. S. R. SYME, *Tacitus*, 274 ff.; 287 f.; *Ten Studies in Tacitus* (Oxford 1970), 91 ff.; Fr. KLINGNER, "Tacitus über die Geschichtsschreiber des 1.Jh.n.Chr.", in *Römische Geisteswelt* (München 1965), 493.

<sup>30</sup> Sen. *De vita patris* fr. 15 Haase.

<sup>31</sup> Der ursprüngliche Sinn der inkriminierten Worte (s. Anm. 20) ist strittig und wahrscheinlich entstellt überliefert; auf jeden Fall war die Anklage deswegen ein Vorwand (Anm. 21).

Velleius Paterculus kann als Gegenbeispiel, aber nicht als historiographische Antithese gelten: Augustus ist ihm der Nachfolger der grossen *principes* der Republik, nicht ein Machthaber ohne jeden Vergleich; die *uctoritas* der Julier sicherte diesen eine überragende, aber systemkonforme Stellung. Bürgerkrieg und Proskriptionen waren Unglücke, über die Augustus selbst die Hände rang, die er nicht gewollt hatte und bei denen er nicht beteiligt gewesen war. Tiberius rettete den Staat aus der Krise der Nachfolgesituation und gewann damit diejenige *uctoritas*, aus der sich die Übernahme der *statio paterna* wie von selbst ergab. Das sind Anschauungen, die ein unabhängiger Historiker vielleicht als *adulatio* verdächtigen konnte, aber es sind nicht konstitutionelle oder systemkonforme Proklamationen, gegen die sich umgekehrt eine ebenso prinzipielle Opposition hätte richten können<sup>32</sup>.

Die Historiker der augusteischen Zeit äusserten Kritik an Personen und Faktionen, an Entscheidungen und Vorgängen, aber keine systemoppositionelle Haltung. Selbst die Behandlung der Bürgerkriege etwa bei Claudius und Cremutius Cordus war offenbar heikel nur wegen der unvermeidlichen Urteile über Einzelne und Einzelnes, nicht, weil sich dabei politische Konfessionen und Fundamentalkritik an der neuen Ordnung nicht hätten umgehen lassen. Oder sollte diese Meinung nur eine Messung mit der falschen Elle verraten und erkennen, dass sich Generelles und Programmatisches hier vorsichtigerweise nur im Urteil über Einzelne und Einzelnes ausspricht oder notwendigerweise nur so aussprechen kann?

Gegenüber solchem Zweifel bestätigen einfache Erwägungen, dass unter Augustus und Tiberius eine Opposition der Historiker gegen den Prinzipat nicht erwartet werden

<sup>32</sup> I. LANA, *Velleio Patercolo o della propaganda* (Torino 1952); C. KUNTZE, *Zur Darstellung des Kaisers Tiberius und seiner Zeit bei Velleius Paterculus* (Frankfurt/M.-Bern-New York 1985).

känn. Die republikanische Programmatik des Augustus samt dem ihr entsprechenden Konstitutionalismus entzogen einer begrifflich und ideologisch ausgerichteten Kritik weithin den Boden; der Pakt mit den Resten der alten Herrschaftsklasse (auch wenn er von denen, die die Motive durchschauten, Korruption genannt wurde<sup>33</sup>) wirkte der Ausbildung einer entsprechenden sozialen Basis entgegen. Vor allem gab es keine politische Alternative zur *pax Augusta*; die fundamentalen Entscheidungen zugunsten des Imperium der Caesaren waren politischem Wollen, planenden Gedanken und kritischer Veränderungsabsicht mehr und mehr unzugänglich. Schliesslich prädestinierte auch die Historiographie als Gattung ihre Vertreter keineswegs zu Dissidenten des *novus status*: wenn sie als Zeitgenossen in politische Konflikte gerieten, so lag das in den überlieferten Fällen an ihrer aggressiven Polemik, Redetätigkeit und Verwicklung in Prozessfehden; unmittelbarer Wirkungsabsicht waren schon immer Pamphletistik, Rede, Autobiographie dienlicher gewesen als Geschichtsschreibung<sup>34</sup>; theoretisches Begreifen der geschichtlichen Lage blieb bei allgemeinen und unverbindlichen Gedanken wie Betrachtungen über das Fatum oder Lebensaltermetaphorik, und es fehlte ihm an einem objektivierenden methodischen Fundament<sup>35</sup>.

Das Verhältnis der zeitgenössischen Historiker zur politischen Realität der augusteisch-tiberianischen Epoche ist deshalb mit dem Modell, das dem modernen Oppositionsbegriff zugrunde liegt, kaum zu fassen. In ihrer Geschichtsschreibung kommen konkurrierende Konzeptionen zur

<sup>33</sup> Tac. *Ann.* I 2, 1 *ceteri nobilium, quanto quis, servitio promptior, opibus et honoribus extollerentur.*

<sup>34</sup> Tac. *Dial.* 5, 4 (*Aper*) *studium (eloquentiae) quo non aliud in civitate nostra ... ad utilitatem fructuosius...*

<sup>35</sup> R. HÄUSSLER, "Vom Ursprung und Wandel des Lebensaltervergleichs", in *Hermes* 92 (1964), 313 ff.; M. T. GRIFFIN, *Seneca. A Philosopher in Politics* (Oxford 1976), 194 ff.

Gestaltung der politischen Realität und systematisch gedachte Zielentwürfe nicht zum Ausdruck, auch wenn die Erben der römischen Tradition der Dauerherrschaft des *dux reliquus* keine positive Einstellung abgewinnen konnten.

## 2

Anders nehmen sich die Möglichkeiten der römischen Historiographie, Opposition gegen den Prinzipat zu formulieren, unter den Bedingungen seiner institutionellen Verfestigung aus. Zumal wer nach dem Vierkaiserjahr Geschichte schrieb, tat das mit der Erfahrung, dass der Kaiser während dieser Krise viermal gewechselt hatte, aber ein Kaiser doch immer blieb, und dass der Bürgerkrieg vieles zerstören konnte, aber die Institution der Alleinherrschaft offensichtlich nicht. Mehr als die zwangsläufige oder vermeidbare Entstehung des augusteischen Machtmonopols mussten den Historiker der flavischen Zeit deshalb Nachfolgeregelung, Sicherheit und Freiheitsspielraum im Rahmen des Systems und Fragen der Wirkungschancen Einzelner interessieren. Die zuerst unter und nach Tiberius erfahrene Möglichkeit offener Faktionenkämpfe und Richtungswechsel unter dem Dach des Prinzipats erlaubte, Parteinahme gegen einen *princeps*, seine Verwandten oder Freunde mit Loyalität dem regierenden Caesar gegenüber zu verbinden. Man konnte als Anhänger eines Imperator Caesar Augustus und mit seiner Zustimmung einen früheren Imperator Caesar Augustus literarisch angreifen wie vorher nur Feinde des *princeps* oder wie früher umgekehrt ihre Bürgerkriegsgegner die Caesaren angegriffen hatten. Der Wechsel in der Herrschaft konnte als Befreiung von Tyrannis deklariert werden wie die Ermordung Caesars und dabei auf einen neuen Imperator die Ansprüche und Erwartungen der Befreier projiziert werden. Solche Freiset-

zung von Kritik und die Übertragung von Formen äusserer Feindschaft auf Konflikte innerhalb der augusteischen Herrschaftstradition seit der späten julisch-claudischen Zeit — und am heftigsten nach Nero — sind für die kaiserzeitliche Historiographie von grosser Bedeutung geworden<sup>36</sup>. Damit wurden Urteile, Ansprüche und Erwartungen formuliert, an denen auch die bestehenden Verhältnisse gemessen werden konnten. Und dies geschah in der Sprache der senatorischen Freiheitsideologie und Wertbegriffe, die damit belebt und deren Konstanz gestärkt wurde, während sich ein neuer Bewertungsmasstab eben darum nicht ausbildete. Diese Situation machte die Historiographie der späteren julisch-claudischen und flavischen Zeit an sich in höherem Masse geeignet, oppositionelle Gedanken zum Ausdruck zu bringen als früher.

Von der Historiographie der flavischen Zeit ist freilich zu wenig erhalten, um über biographische Zufallsdaten hinaus individuelle Einzelheiten oder eine gedankliche Entwicklung der Gattung feststellen zu können<sup>37</sup>. Die Bürgerkriege haben offenbar eine grosse Zahl zeitgeschichtlicher und autobiographischer Rechtfertigungsschriften entstehen lassen, von denen die des Vipstanus Messalla und des L. Licinius Mucianus etwas fassbarer sind<sup>38</sup>. Eine breitere historische Literatur, die demgegenüber zusammenfassend oder korrigierend der Propagierung eines flavischen Geschichtsbildes diente, ist ihrer Tendenz und Machart nach vor allem aus Josephus zu erschliessen; es sind die Historiker, von denen sich Tacitus entschieden und programma-

<sup>36</sup> Freigabe der *memoria* unter Caligula: Suet. *Cal.* 16, 1; das Argument: *maxime sua interesset, ut facta quaeque posteris tradantur*, entspricht dem historiographischen Anspruch (*Tac. Ann.* I 1).

<sup>37</sup> Fr. KLINGNER, *op. cit. (supra)* Anm. 29), 499. Das Material am ausführlichsten bei H. PETER (Hrsg.), *HRR* II (Leipzig 1906), p. cxxxx ff.

<sup>38</sup> Tac. *Hist.* III 25, 2; 28; der Reflex im *Dialogus*: 15, 1; 32. — Mucian: H. PETER, *HRR* II 101 ff.; s. A. BRIESSMANN, *Tacitus und das flavische Geschichtsbild* (Wiesbaden 1955).

tisch distanzierte<sup>39</sup>. Wie diese flavischen Historiker aber die Zeit nach dem Ende der Bürgerkriege gestalteten, ist kaum in Umrissen zu erkennen, und unklar bleibt auch, wie weit durch sie anders gerichtete Darstellungen unterdrückt wurden, also sich in der Geschichtsschreibung ein politisches Meinungsmonopol ausbildete. Die Kürze der Epoche warnt davor, es zu überschätzen<sup>40</sup>. — Hinter den Namen der grossen Historiker der Epoche — Cluvius Rufus, Plinius, Fabius Rusticus — stehen nicht nur sehr verschiedene Persönlichkeiten, sondern auch Geschichtswerke, deren innere Verschiedenartigkeit durch die dürftige Überlieferungslage verdeckt wird. Keiner dieser Autoren hat aber eine Epochenvorstellung gehabt, wie sie die taciteischen *Historien* verraten; sie begannen ihre Darstellungen alle in der julisch-claudischen Zeit und führten sie mindestens zum Teil über das Vierkaiserjahr hinweg<sup>41</sup>. Von keinem ist klar, ob der gewählte zeitliche Einsatz überhaupt eine inhaltliche Aussage bedeutete. Eine gewisse Epocheneinheit der flavischen Zeit ergab sich erst von Domitians Ende und der Abrechnung mit dem beseitigten System her<sup>42</sup>.

Nach der grossen Krise, die die Herrscher gestürzt, aber die Herrschaft befestigt hatte, konzentrierte sich politische Reflexion mehr denn je auf die Frage, ob und wie weit der Prinzipat die Freiheit der senatorischen Tradition-

<sup>39</sup> *Hist.* II 101; A. BRIESSMANN, *op. cit.*, 1 ff.

<sup>40</sup> Tac. *Agr.* 3, 2 dramatisiert das *silentium* der '15 Jahre' durch Vergleichung mit der Lebensspanne, ein sonst bei der Frage der Erhaltung der *memoria* nicht hervortretender Gesichtspunkt.

<sup>41</sup> Cluvius' Werk ist kaum zu begrenzen; nerozeitliche Erwähnungen: Tac. *Ann.* XIII 20, 2; XIV 2, 1; Abfassung unter Vespasian: Plin. *Epist.* IX 19, 5. — Plinius' *A fine Aufidii Bassi* (Plin. *Nat. praef.* 20; Plin. *Epist.* III 5, 6) begann wahrscheinlich in claudischer Zeit; s. H. GUNDEL, in *RE* XXI 1 (1951), 289 f. — Fabius Rusticus behandelte Nero: Tac. *Ann.* XIII 20, 2.

<sup>42</sup> Die Tac. *Hist.* II 101, 1 zusammengefassten Autoren, *qui potiente rerum Flavia domo monumenta belli huiuscem composuerunt*, verbindet ihre flavische Parteilichkeit bei der Behandlung des Bürgerkrieges, aber nicht ein neues Epochverständnis.

träger respektierte, sie als Partner des Regimes anerkannte oder nicht, und wie ein bekömmliches Verhältnis zwischen beiden zu sichern wäre. Um diesen Anspruch kreisen alle oppositionellen Gedanken. Die Sentenz des Senators wie das Urteil des Historikers sollten ohne Furcht und ohne das Gefühl der Ohnmacht abgegeben werden können. Dieses Postulat formulierte z.B. Verginius Rufus, wenn er als Ziel seines politischen Handelns einen Zustand erklärte, in dem der senatorische Historiker frei schreiben könnte, was ihm beliebte<sup>43</sup>. Solch wohltonendes Programm wird freilich aufschlussreich durch das Bonmot kommentiert, das der Suffektkonsul von 96, Ti. Catius Fronto, im Hinblick auf die Racheexzesse nach dem Sturz Domitians äusserte, schlimmer als ein Kaiser, unter dem man nichts tun dürfe, sei einer, unter dem man alles tun dürfe<sup>44</sup>. Die Einsicht des Handelnden stimmt überein mit der historischen Erkenntnis, die Tacitus im *Dialogus* vermittelt: Das Idealbild des freien Spiels der Kräfte und der uneingeschränkten republikanischen Freiheit kann kein politisches Programm abgeben, wenn die geschichtliche Erfahrung selbst es widerlegt hat und immer aufs neue widerlegt. Deshalb konnte der Anspruch auf *libertas* dem realen Prinzipat gegenüber keine grundsätzliche Opposition begründen, waren *libertas* und *principatus* nicht die unvereinbaren Dinge, deren Verbindung angeblich Nerva als erster und bisher noch nicht Dagewesenes zuwege gebracht hatte<sup>45</sup>. Die Freiheitswidrigkeit des Prinzipats war kein unabänderlicher Dauerzustand, nicht das gleichbleibende Wesensmerkmal der Tyrannei, sondern ein Übelstand, der beträchtliche Schwankungen zuließ, von Hoffnungen auf Besseres begleitet und von tatsächlich erträglichen Phasen

<sup>43</sup> Plin. *Epist.* IX 19, 5.

<sup>44</sup> Dio Cass. LXVIII 1, 3.

<sup>45</sup> Ch. WIRSZUBSKI, *Libertas*, 201 ff.; D. FLACH, *Einführung in die röm. Geschichtsschreibung*, 194.

durchsetzt. Und die politische Freiheit war zwar unerlässlich für das Gemeinwohl (und die Wahrheit), aber in Rechtsansprüchen und konstitutionellen Garantien nicht zu fassen und zwischen *adulatio* und *pervicacia* schwer schon zu finden, geschweige denn zu behaupten.

Von einer solchen Einschätzung ihrer Lage aus scheinen die bedeutendsten Historiker der Zeit geschrieben zu haben. Besondere Beachtung verdient hier der Bericht über die Ermordung Caligulas im 19. Buch der *Antiquitates Judaicae* des Josephus, einmal seines Umfanges wegen, weil er das grösste zusammenhängende Fragment kaiserzeitlicher senatorischer Historiographie vor Tacitus darstellt, zum anderen seines gedanklichen Niveaus wegen; ich vermute, dass man dieses Stück Fabius Rusticus zuschreiben kann<sup>46</sup>. Der Text schildert, wie nach der Ermordung des *princeps* Volksversammlung und Senat zusammentreten, wo über die Wiederherstellung der Republik räsoniert wird. Während dieser Vorgänge wird Claudius von den Prätorianern aus dem Hause geholt. Aber im Senat hält der Konsul Sentius Saturninus eine von Freiheitspathos getragene Rede; als er geendet hat, springt ein Senator auf und zieht dem Konsul einen Ring mit dem Bilde des Gaius vom Finger, den er abzunehmen vergessen hatte. Nun wird die Parole *libertas* ausgegeben, und der Konsul versucht, mit Hilfe der *cohortes urbanae* selbständige Politik zu machen. Erst danach ist von den Prätorianern wieder die Rede. Durch die vorangehende Erwähnung der Prätorianerakklamation wird das Pathos der Rede als Illusion enthüllt, und die Ringszene zeigt darüber hinaus blitzartig, was von dem Anspruch dieses *liberator* zu halten ist. Vorgriff, Kontrastwirkung und Weglassen verbinder Zwischenglieder dienen hier dazu, die historische Meinung des Autors indirekt zum Ausdruck zu bringen. Die hintergründige Rede

<sup>46</sup> Jos. *Ant. Jud.* XIX 1-273; s. D. TIMPE, "Römische Geschichte bei Flavius Josephus", in *Historia* 9 (1960), 474 ff.; zu Fabius Rusticus: dort 500 f.

des Konsuls soll aber nicht nur unfähige Illusionisten entlarven, sie enthält auch Auslassungen über die Bedingungen der Freiheit, wie sie bei Tacitus stehen könnten und wie sie der Autor selbst offenbar teilt. Er scheint den Redner, der doch durch die Vergangenheit kompromittiert ist und mit entsprechender Ironie behandelt wird, gleichwohl dort anzuerkennen, wo er ihn dem Senat Feigheit und Bequemlichkeit vorwerfen lässt. Das Urteil dieses Historikers ist wie das des Tacitus, dem er — zumindest innerlich — verwandt ist, gespalten; es verbindet Sympathie und Verständnis des republikanischen Freiheitsideals mit realistischer Einsicht in das Auseinanderfallen von Idee und Wirklichkeit in dieser Zeit und in die Irrealität der Republik. Geschichtsschreibung, die von solchen Gedanken und Anschauungen durchdrungen ist, enthält wohl oppositionelle Züge, weil sie der Realität in kritischer Absicht einen Spiegel vorhält, aber sie ist keine geistige Plattform der Opposition gegen den Prinzipat, weil es ihr an einer klaren politischen Frontstellung und Handlungsanweisung fehlt.

Mit Recht wird der Auffassung, bei der *libertas* der Senatoren sei es damals um die Wiederherstellung der Republik gegangen, entgegengehalten, dass hiermit nur freier Meinungs- und Äusserungsspielraum für die Senatsaristokratie gemeint sei<sup>47</sup>. Aber die unbehinderte Freiheit der Meinungsäusserung bedeutete doch mehr als blosse Rede-, Gedanken- oder am Ende gar Narrenfreiheit; in ihr liegt auch der Anspruch auf politische Mitgestaltung und traditionsorientierte, d.h. kompetente Bewertung der Politik. Dieser Anspruch war zwar konfliktsträchtig genug, aber liess eine eindeutige Anwendung und eine sichere Beurteilung selten zu. Das Verhalten und die Äusserungen des Helvidius Priscus z.B. erklären sich wohl weitgehend aus dem Motiv, die Würde des Staates und die Autorität

<sup>47</sup> Ch. WIRSZUBSKI, *Libertas*, 169.

des Senats nicht der Person des *princeps* zu unterwerfen. Sein unerschrockenes und aus Gründen der Überlieferung gut dokumentiertes Verhalten<sup>48</sup> verpuffte zum Teil anscheinend wirkungslos, zum Teil löste es Reaktionen aus, die von Respekt bis zur Missbilligung reichen oder beides zugleich umfassen<sup>49</sup>; dazu kommt, dass Helvidius wie üblich auch in rhetorische Konkurrenz-Verhältnisse verstrickt und dem Verdacht ausgesetzt war, von Ruhm- und Geltungssucht nicht frei zu sein<sup>50</sup>. Die Geschichtsschreibung gelangte hier trotz bester Informationslage zu keiner eindeutigen Beurteilung des Sachverhalts, nicht nur, weil selbstverständlich das Verhalten des Helvidius kontrovers bewertet werden konnte, sondern auch, weil es nicht eindeutig und zweifelsfrei auf ein politisches Programm (in diesem Falle: kohärente oppositionelle Gedanken) zu beziehen war. Auch eine Motivation wie die obengenannte liess sich offenbar im Sinne einer abstrakten programmatischen Forderung aus dem biographischen Kontext nicht sicher herauslösen.

Gerade die berühmten Stoiker, die doch der modernen Vorstellung von Opposition am nächsten kommen, haben Tacitus offenbar Veranlassung gegeben, unter dem Gesichtspunkt des *usus rei publicae* die zurückhaltende, entsagungsvolle *modestia* über die opferbereite, spektakuläre Prinzipientreue zu stellen<sup>51</sup>; die Biographie Agricolas insgesamt ist ein Denkmal dieser Haltung, die der Opposition keinen Raum lässt, aber auch mit Opportunismus und

<sup>48</sup> Die Bestattung des Haupts Galbas (Plut. *Galba* 28; nicht im taciteischen Entwicklungsbild) oder der Antrag über die Finanzierung des Kapitolaufbaues (Tac. *Hist.* IV 9, 2 ... *eam sententiam ... oblivio transmisit*) zeigen, dass erst von der Katastrophe her eine Entwicklungslinie konstruiert wurde.

<sup>49</sup> Tac. *Hist.* IV 6, 1; 8, 5.

<sup>50</sup> Tac. *Hist.* IV 6, 1 *adpetentior famae*; s. Ch. WIRSZUBSKI, *Libertas*, 182 ff.

<sup>51</sup> *Agr.* 42, 4; zum Lob der *modestia* vgl. *Hist.* IV 9, 2 (zum Antrag des Helvidius Priscus: *modestissimus quisque ... transmisit*); III 81, 2 (*admonitu modestissimi cuiusque* wird die *intempestiva sapientia* des Musonius Rufus abgelehnt).

Anpassung nicht gleichgesetzt werden darf. Sie lässt sich nur aus der Abwägung der jeweiligen konkreten Lage gewinnen und auf die Ausfüllung eines allgemeinen Oberbegriffs<sup>52</sup> nicht reduzieren, deshalb auch nicht in eine Verhaltensanweisung oder praktikable politische Programmatik umgiessen. Solche Position ist schwer zu objektivieren, aber sie entsprach wohl einer Situation, in der allgemeine und nicht völlig leere gedankliche Vorstellungen über Politisches bereits (ähnlich wie im Recht) in die Nähe des politischen Doktrinarismus rückten, in der aber auch die politische Rhetorik beinahe jeden bedeutenderen Gedanken<sup>53</sup> beliebig wenden und auslegen konnte, und in der schliesslich die gesellschaftliche Verflechtung der Handelnden die Eindeutigkeit des Wortes fast nur den Prinzipienreitern gestatteten. Der Senator Tacitus, der die *pervicacia* der Rigoristen ablehnte, und der Historiker, der der Einsicht zuneigte, dass man das relative Gut der eigenen Zeit bejahren müsse, weil das Absolute nicht zu haben sei (vgl. *Dial.* 41,5: Maternus), verrät eine *modestia*, mit der er nicht alleinstand. Sein relativierender Grundgedanke verbindet ihn mit dem Josephus-Autor, dem er, falls dieser mit Fabius Rusticus identisch sein sollte, auch persönlich nahegestanden hat<sup>54</sup>; in Fabius verehrte Tacitus den *eloquentissimus auctor recentium* (*Agr.* 10,3). Bei aller Hintergründigkeit ist auch in der flavischen Zeit die grosse Historiographie kein Medium des Widerstandes. Es verdient in diesem Zusammenhang auch die gattungsgeschichtliche Tatsache Beachtung, dass der Ruhm der stoischen Märtyrer in Biographien und Biographienreihen seinen literarischen Ort

<sup>52</sup> Wie das *honestum* der Stoiker: Tac. *Hist.* IV 5, 2 *qui sola bona quae honesta ... adnumerant.*

<sup>53</sup> Z. B. den der Herrscherwahl: H. NESELHAUF, "Die Adoption des römischen Kaisers", in *Hermes* 83 (1955), 477 ff.

<sup>54</sup> R. SYME, *Tacitus*, 293 f. Zusammenhang im Plinius-Kreis macht das bekannte Dasumius-Testament (*CIL* VI 10229) wahrscheinlich.

fand<sup>55</sup> oder dass der taciteische Curiatius Maternus in der historischen Tragödie, nicht in der Geschichtsschreibung ausdrückt, *quid... sibi debuerit* (*Dial.* 3,3).

Trotzdem versteht sich die grosse Historiographie der frühen Kaiserzeit als Wächter der *memoria* und Zensor der *facta moresque* und gerät sie von da aus in kritische Distanz zu ihrer Epoche. Es fragt sich, wie das Nebeneinander eines objektiven Gegensatzes und des Fehlens aktiver Opposition zu verstehen ist und was er für den Prinzipat besagt.

## II

### I

Die Tätigkeit des Historikers hängt ab von der Möglichkeit, historisches Wissen gewinnen, darüber verfügen, es gestalten und veröffentlichen zu können. Sie setzt damit einen Komplex von Bedingungen voraus, der sich nicht von selbst einstellt und eher selten zusammenkommt. Denn es bedarf eines gedanklichen Orientierungsrahmens, durchdachter Prinzipien und anerkannter Wertmaßstäbe, um geschichtliche Erfahrung kohärent zu ordnen und sprachlich darzustellen, es bedarf aber auch im politischen und sozialen Bereich einerseits des Freiheitsspielraums, andererseits des Impulse, um relevante Kenntnisse zu sammeln und den aus ihnen erhobenen Zusammenhang ungefährdet einem Publikum zu unterbreiten. In Rom haben sich diese Bedingungen nur in der senatorischen Öffentlichkeit des Stadtstaates schlüssig zusammengefunden. Hier haben die Erfahrungen und Werte, der Horizont und die Maßstäbe der Aristokratie in spannungsreicher Verbindung mit grie-

<sup>55</sup> Plut. *Cat. Mi.* 37; Dio Cass. LXVII 13, 2; Tac. *Agr.* 2, 1; Suet. *Dom.* 10, 3; s. W. RICHTER, *art. cit.* (*supra* Anm. 6), 304.

chischen literarischen Formen und Konzepten eine historiographische Tradition begründet, die eine politische Funktion gewann, damit ihre soziale Basis verbreiterte und ihre formale Entwicklung vorantrieb. Diese Geschichtsschreibung beruhte im Kern auf dem existentiellen Zusammenhang von politischer Kompetenz und historischer Autorität, dem Wirkungszusammenhang von literarischer Reflexion und praktischer Belehrung, Erziehung und Propaganda und schliesslich der Kontrolle persönlicher Absichten durch die politische Öffentlichkeit.

Diese Beziehungen hat der Prinzipat aufgelöst oder zumindest in Frage gestellt, nicht schlagartig, aber tiefgreifend, und das lässt sich zunächst und prinzipiell am Problem der Information erkennen. Wenn es auch unter republikanischen Voraussetzungen keine egale und unbeschränkte Information gegeben hatte und umgekehrt die Informationsmöglichkeit in der Kaiserzeit nicht aufhörte, so verhielt sich doch das Informationsmonopol des Kaisers zu den Informationsmöglichkeiten eines senatorischen Historikers jetzt wie das Machtmonopol des Kaisers zu den politischen Wirkungsmöglichkeiten der Senatoren. Der geschichteschreibende Senator fand sich beinahe in die Rolle eines nichtsenatorischen Autors früherer Zeit versetzt: er verfügte nicht mehr über den Zugang zum Wissen von der *res publica*, das seine Vorgänger günstigenfalls hatten haben können. In diesem Sinne nennt Tacitus (*Hist.* I 1,1) als gewissermassen generellen Grund der *veritas infracta* — noch vor den individuelleren der *libido* und des *odium* gegen die Herrschenden — die *inscitia rei publicae ut alienae*.

Unter den Vorgängern des Tacitus hat der Dio Cassius LIII 19 zugrundeliegende Autor<sup>56</sup> das Problem am eingehendsten dargelegt. Das Wissen über die Geschichte hängt

<sup>56</sup> F. MILLAR, *A Study of Cassius Dio* (Oxford 1964), 37 f.; R. SYME, *Tacitus*, 272 f.; D. FLACH, *Einf. in die röm. Geschichtsschreibung*, 162.

danach von der Öffentlichkeit des Informationsflusses ab. In der Republik gab es sie, subjektive Einseitigkeiten wurden durch die Konkurrenz der Historiker und den Rückgriff auf die authentische *memoria*, das Primärmaterial der Senatsakten und *commentarii*, korrigiert. Diese Öffentlichkeit haben die Kaiser aufgehoben, die Folge davon sind Geheimhaltung, Gerüchtemacherei und Unsicherheit. Überall (in Rom, den Provinzen und im Ausland) wissen nur noch die Täter selber zuverlässig Bescheid — nämlich über ihre jeweils eigenen Taten, und auch wer diesen Sachverhalt durchschaut, kann ihn nicht ändern, weil er eine Folge der gewandelten Verhältnisse selber ist; der Prinzipat stellt also die Geschichtsschreibung bisheriger Form in Frage, und der Autor erklärt folgerichtig, er werde nur berichten, was allgemein bekannt geworden sei ohne sich für die Richtigkeit verbürgen zu können. Nur ausnahmsweise, gleichsam durch Extrapolation von zufällig einmal persönlich Bekanntem (also von Stichproben) aus, ist eine Einschätzung des Wahrheitsgehaltes der veröffentlichten *memoria* möglich.

Wer solchen Gedanken nachhing, formulierte damit eindringendere und grundsätzlichere Kritik am Prinzipat als wer eine Cato-Büste bekränzte oder einen kaiserlichen Günstling attackierte, wenngleich er sich der unmittelbaren Gefährdung mit derartigen Demonstrationen aussetzte. Zweifellos haben prinzipielle Erwägungen dieser Art auch die Vorgänger des Tacitus in flavischer Zeit beschäftigt. Bei Tacitus steht jedoch die Informationsproblematik nicht im Vordergrund, sie ist hier Teil einer umfassenderen, aber nicht weniger kritischen Analyse der geschichtlichen Realität: diese selbst ist seit Augustus anders geworden, nämlich armseliger und unerfreulicher, weil die *principes* die Taten und den Ruhm der alten Zeit nicht mehr zulassen<sup>57</sup>. Da die

<sup>57</sup> *Ann.* IV 32-33; s. R. SYME, *Tacitus* I 374; II 474. Zum Maßstab des *dignum memoratu*: *Agr.* 1, 2; *Hist.* II 24, 1; und ähnlich öfter, z.B. *Ann.* XIII 31, 1 (*res*

*facta moresque clarorum virorum* den eigentlichen Gegenstand der grossen Geschichtsschreibung bilden, kann diese unter den Bedingungen des Prinzipats geradezu zum Erliegen kommen. Die Gefährlichkeit eines selbständigen Urteils, das vom Monarchen als Herausforderung empfunden werden mag, macht die Geschichtsschreibung ausserdem für anspruchsvollere Köpfe uninteressant, peinlich oder risikant<sup>58</sup>. Sicherlich sind das alte Gedanken der Zeitkritik, die Tacitus mit den herkömmlichen Zweckbestimmungen der historiographischen Theorie und dem traditionellen Selbstverständnis der römischen Geschichte verbindet. Der Nutzen nämlich, den es hat, triviale, einförmige oder traurige Vorgänge zu berichten, ist gering und steht in keinem Verhältnis zu Erkenntnisbemühung und Selbstgefährdung des Historikers<sup>59</sup>. Aber das Zeugen- und Zensorenamt des Historikers bleibt bestehen (*Agr.* 1), ja ist nötiger denn je, wenn auch schwerer zu erfüllen, weil dieses Amt kaum noch einen sozialen Ort in der Welt hat. Von den Anschauungen der stoischen Biographen unterscheidet die des Tacitus (und andere Historiker) insoweit vermutlich nur die weniger starre Fixiertheit auf Themen, Probleme und Urteile: es gibt das relative Recht der neuen Zeit, es gibt Bewährung nicht nur im tragischen Untergang, und es gibt die Hoffnung auf praktisch erträgliche Zustände.

Wie Seneca dem Cremutius Cordus als höchstes Verdienst nachrühmte, für die *incorrupta rerum fides* gesorgt zu haben (*Dial.* VI, *Marc.*, 1, 3), so gilt der unabhängigen Historiographie die Verfälschung der historischen Wahrheit unter den besonderen Bedingungen des Prinzipats als

*illustres*). Der Kontrastbegriff *parva... levia memoratu* (*Ann.* IV 32, 1) ist natürlich künstlich *digna memoratu* (*memoriae*) nachgebildet.

<sup>58</sup> *Ann.* IV 33, 4; XVI 16, 1.

<sup>59</sup> Tac. *Ann.* XVI 16, 2 *neque aliam defensionem...*; VI 38, 1 *quo requiesceret animus...*

ihr kardinales Problem, der Schutz der *fides rerum* nicht nur als traditionelle, sondern auch als brennend aktuelle Aufgabe<sup>60</sup>. Der Anspruch, die *memoria* zu schützen, konnte den Historiker in Konflikte bringen, wenn auch gewiss nicht zwangsläufig<sup>61</sup>. Natürlich ergaben sich solche Konflikte nicht aus dem Dissens mit einem etwa als verbindlich erklärten Geschichtsbild oder auch nur auf Grund missliebiger allgemeiner Meinungen, sondern allenfalls aus Urteilen und Bewertungen über Personen oder Vorgänge<sup>62</sup>. Die flavischen Kaiser verfolgten jedoch höchstens oppositio nelle Philosophen und Astrologen, aber keine Historiker<sup>63</sup> und sie interessierten sich anscheinend, von den autobiographischen Aspekten abgesehen, wenig für das *genus*<sup>64</sup>. Die Verstrickungen, die den berühmten Stoikern das Martyrium eintrugen, oder die Bedrohung, die sich über dem taciteischen Maternus zusammenziehen scheint<sup>65</sup>, konnten zwar, wie der Untergang des Cremutius Cordus, als Opfer für die historische Wahrheit ausgelegt werden, für die Ankläger und Richter handelte es sich zweifellos um fassbarere Delikte. Von einem Cremutius Cordus der flavischen Zeit ist nichts bekannt. Daraus ergibt sich eine

<sup>60</sup> Seneca, *De vita patris* fr. 15 Haase: ... *eius historias ab initio bellorum civilium, unde primum veritas retro abiit*, entspricht Tac. *Hist.* I 1, 1 (nach Fr. KLINGNER, *Röm. Geisteswelt* 5, 492).

<sup>61</sup> Plin. *Nat. praef.* 20.

<sup>62</sup> Vgl. die Purifizierungen, die an Cremutius Cordus' Geschichte vorgenommen waren: Quint. *Inst.* X 1, 104, die Selbstzensur, die T. Labienus und Timagenes übten (*supra* Anm. 24 f.) und die 'Meliorierung', die Maternus (Tac. *Dial.* 3, 2) zugetraut wird.

<sup>63</sup> R. MACMULLEN, *op. cit.* (*supra* Anm. 7), 46 ff.

<sup>64</sup> Vespasians Autobiographie rechtfertigte natürlich die Usurpation und den Bürgerkrieg: H. PETER (Hrsg.), *HRR* II p. cxxxxxiii f. Interesse an Literatur: Suet. *Vesp.* 18 (Rhetoren und Dichter von Vespasian begünstigt); *Dom.* 20: *liberalia studia imperii initio neglexit ... numquam tamen aut historiae carminibusve noscendis operam ullam ... dedit.*

<sup>65</sup> Wenn er mit dem Sophisten (Dio Cass. LXVII 12, 5) identisch ist; s. R. SYME, *Tacitus*, 799.

Inkommensurabilität der Betrachtungsweise: senatorische Kritiker fanden, dass der Prinzipat die Bewahrung der *memoria* an sich bedrohte, tyrannische Kaiser ihren unerschrockensten Verteidigern das Leben nahmen und unabhängige Geschichtsschreibung darüber überhaupt verstummte. Verteidiger des Systems mochten bestreiten, dass loyale Geschichtsschreibung öffentlichen Anstoss erregen könne, in einem geschichteschreibenden Feind des Kaisers der Historiker verfolgt werde und *princeps* und Geschichtsschreibung überhaupt mehr als kontingente Berührungen hätten. Die Probleme, die Historiker mit dem Prinzipat hatten, ergaben sich offenbar aus dem Anspruch der Senatoren, selbständige Traditions-, Legitimitäts- und Autoritätsquelle zu sein, und sie bestanden oder entstanden, solange in solchem Anspruch politischer Zündstoff lag. Das Konfliktspotential bestand auch ohne alle oppositionelle Aktivität allein in solchem Selbst- und Geschichtsverständnis. Die Geschichtsschreibung als Gattung war vielleicht dafür kein so selbständiger und zentraler Bereich, wie es die weitausholenden Gedanken der taciteischen Prooeemien nahelegen; aber es ging in ihr darum, ob die Erben der republikanischen Tradition die Kaiser der Vergangenheit und Gegenwart vor ihr Tribunal ziehen konnten.

Die senatorischen Historiker wollten *res gestae populi Romani* darstellen, den wahren Zusammenhang der Ereignisse aufklären, dem richtigen Urteil über Sachen und Menschen Geltung verschaffen. Darin fanden sie sich durch mangelnde Kenntnis und Gefährdung des unabhängigen Urteils, ja durch Schwinden des historischen Sachverhalts selbst gehindert. Diese Auffassung bestand in der frühen Kaiserzeit ungeachtet teilweise reicher Kenntnisse (etwa über die Bürgerkriege), der relativen Seltenheit persönlicher Verfolgung von historischen Autoren und dem unbezweifelbaren Vorhandensein ruhmwürdiger zeitgenössischer Ereignisse und *ingenia*, weil der alte Zusammenhang

zwischen Senatsöffentlichkeit und historischem Wissen nicht mehr bestand und das historische Urteil seine frühere politische Wirkung nicht mehr entfalten konnte.

Im aussenpolitischen Bereich hatten in der Republik Feldherrnberichte, Triumphe und Senatsakten, Wahlreden und autobiographische Darstellungen, schliesslich daraus schöpfende historisch-ethnographische Literatur für eine gewisse, wenn auch einseitige Information gesorgt, oft floss sie auch aus kontroversen Quellen und Standpunkten. In der Kaiserzeit gab es solche Möglichkeiten weit weniger, obwohl dieser Bereich der öffentlichen Kenntnisnahme nicht grundsätzlich entzogen war. Insbesondere hatte formell der Kaiser als Prokonsul dem Senat über seine Tätigkeit zu berichten wie frühere Prokonsuln<sup>66</sup>. Freilich konnte ihn niemand dazu zwingen oder inhaltlich kontrollieren. Unterrichtete er, aus welchen Gründen immer, den Senat unzulänglich oder unzutreffend, so trat das Defizit nach aussen nicht in Erscheinung; es konnte so scheinen, als gäbe es nicht mehr und anderes zu sagen. Die Schmeichler mochten diesen Eindruck unterstützen, und wer es anders beurteilte, setzte sich dem Verdacht der Böswilligkeit aus. Es war wahrscheinlich schwer oder überhaupt nicht sicher festzustellen, wie es z.B. um das tatsächliche Ergebnis der Feldzüge des Germanicus in Germanien stand oder wann wirklich Britannien bezwungen heissen konnte; diese Schwierigkeit war dann am grössten, wenn das kaiserliche Prestige mit den Ereignissen unmittelbar verbunden war<sup>67</sup>. Die zufällige Information Einzelner wurde in der Regel kein öffentliches Wissen, aber jeden kritischen Beobachter musste die Verallgemeinerung eigener Zufallserfahrungen

<sup>66</sup> Th. MOMMSEN, *Römisches Staatsrecht* II (Leipzig 1887), 956.

<sup>67</sup> Caligulas Germanenkrieg (Suet. *Cal.* 43-45; Dio Cass. LIX 21,2-22,4) oder Domitians Chattenkrieg (H. von PETRIKOVITS [Hrsg.], *Rheinische Geschichte* I 1 [Düsseldorf 1978], 79; 313 f.) sind deshalb nach ihrem militärischen und aussenpolitischen Effekt besonders unklar.

generell misstrauisch machen und überall unbekannte Hintergründe vermuten lassen. Während die fassbare Realität schrumpfte, wuchs die Aura der Gerüchte. Im Inneren hat bekanntlich die *domus Caesaris* und ihr undurchsichtiger Einfluss immer zu Spekulationen und Verdächtigungen Anlass gegeben. Hier schrumpfte nicht ein Sektor des öffentlich Bekannten, sondern die wachsende politische Bedeutung eines privaten, von Haus aus und von Rechts wegen der öffentlichen Kenntnis entzogenen Sektors machte dessen Unkenntnis bemerkbar; die Historiker waren beiden Phänomenen gegenüber gleich hilflos. — Wo es weniger um die Feststellung der Vorgänge als um das moralische Zeugnis des Historikers ging, näherte sich die Geschichtsschreibung der Biographie und der *exitus illustrium virorum*-Literatur<sup>68</sup>, sie konnte hier zum Bekenntnis, zur Märtyrererehrung und tragischen Gegengeschichte werden, aber hatte es schwer, den *rei publicae usus* (Tac. *Agr.* 42,4) damit zu verbinden.

Es ist klar, dass sich hier überall die Probleme einer Geschichtsschreibung andeuten, deren Grundlagen und Maßstäbe in Widerspruch zu einer veränderten Realität geraten waren. Da sich diese Realität aber hinter dem Anspruch verbarg, nur das wiederhergestellte Alte zu sein, fehlte trotzdem weithin die Voraussetzung für eine systematische Auseinandersetzung mit dem und eine Opposition gegen das Herrschaftssystem. Es fragt sich nun schliesslich, welche Folgen sich aus diesem Verhältnis ergaben.

Die traditionell verwurzelte Historiographie war wenig in der Lage, den Verlust an Erfahrungswirklichkeit zu

<sup>68</sup> S. F. MARX, "Tacitus und die Literatur der *exitus illustrium virorum*", in *Philologus* 92 (1937), 83 ff.

kompensieren. Die Weite der erfahrbaren Realität (die Grösse des Imperium, die Fülle der Ereignisse) galt nur als ein weiteres Moment der Desorientierung<sup>69</sup>. Obwohl das Kenntnismonopol des Kaisers beklagt wird, sehen die Historiker in der Grösse der Erfahrungswelt keine Chance des Ausgleichs, sondern eine Quelle der Irritation. Reduktion auf das Wesentliche und Ausscheiden des Irrelevanten scheinen für Tacitus wichtiger als die Erschliessung neuer Erfahrungsmöglichkeiten oder die Interpretation anderer Wirklichkeitsbereiche. Das Interesse an Weltkenntnis bleibt eher gering, und die historische Realität ist für den römischen Historiker der Kaiserzeit kein homogener Stoff, wo der Kenntnismangel in einem Bereich durch Erschliessung eines anderen ausgeglichen werden konnte.

Der relative Mangel an Information und Kenntnis von Zusammenhängen hat also nicht in der Weise herausfordernd gewirkt, wie es in eigengesetzlicher Tatsachenforschung der Fall zu sein pflegt. Der Grund scheint darin zu liegen, dass die römische Geschichtsschreibung der Erkenntnis der Tatsachen an sich, die sonst unbekannt blieben, diese Selbständigkeit nicht einräumt, sondern sie einbettet in autoritatives Urteil. Tacitus zeigt sich wie andere auch an der nüchternen Aufhellung konkreter Sachverhalte sehr wohl interessiert und ist dazu auch imstande, am aufschlussreichsten wohl in den *Historien*, deren Stoff vielfach erst nach 96 frei erörtert werden konnte; die Behandlung des jungen Domitian in der Endphase des Kampfes um Rom im Winter 69 gibt etwa einen Eindruck davon<sup>70</sup>. In anderen Fällen war solche Forschung nicht möglich oder nicht aussichtsreich. Die Darstellung des Piso-Prozesses

<sup>69</sup> Dio Cass. LIII 19, 4.

<sup>70</sup> Tac. *Hist.* III 59; 69; 74, 1; 86, 3; Suet. *Dom.* 1, 2 f.; Dio Cass. LXV 17, 2-4; Jos. *Bell. Jud.* IV 641; 646; Mart. V 5, 7; s. A. BRIESSMANN, *op. cit.* (*supra* Anm. 38), 69 ff.

unter Tiberius<sup>71</sup> zeigt eine besondere Häufung von indirekten Urteilen, Stimmungsbildern und Meinungen, aber keinen entschiedenen Versuch, diese Vorgänge noch von Grund auf zu durchleuchten. Die Ausbreitung von Gesichtspunkten, Argumenten und *opiniones* scheint hier auch ein Mittel zu sein, dem schwachen Tatsachenbestand Rechnung zu tragen. Tatsachenfeststellung war eine unverzichtbare Aufgabe des Historikers, aber Geschichtsschreibung doch mehr als die Synthese von Einzelforschung. Tatsachenforschung findet ein unauffälliges Ende, wo es damit nicht weitergeht und wird im grösseren oder kleineren Rahmen eingebettet in urteilende Bewertung.

Oft findet sich eine solche ausgedrückt in der Komposition oder in den Proportionen der historischen Darstellung. Dafür liefert der oben erwähnte Bericht über die Ermordung Caligulas bei Josephus mit seinen Anspielungen und seinem beziehungsreichen Aufbau ein Beispiel. Die Breite der Behandlung des Bataveraufstandes bei Tacitus<sup>72</sup> erklärt sich aus der Deutung des Bataverkrieges als *bellum mixtum*<sup>73</sup>. Die Proportionen der Darstellung drücken offenbar das genuin taciteische Urteil aus, dass ein Bürgerkrieg, der sich im nichtbürgerlichen Bereich ein neues Potential erschliesst, damit eine andere, gefährliche Dimension gewinnt, dass umgekehrt die Kräfte der Provinzen und Grenzräume, in den Bürgerkrieg geworfen, der Auseinandersetzung eine neue Qualität geben und den Vorgängen an der Rheinfront deshalb besondere Bedeutung zukam.

Es sind subtile Mittel, mit denen ein Historiker, auch wenn er sich durch Informationsmangel und Gefährdung

<sup>71</sup> Tac. *Ann.* III 8-18; Suet. *Cal.* 2; *Tib.* 52, 3; Dio Cass. LVII 18, 9; Jos. *Ant. Jud.* XVIII 54; s. R. SYME, *Tacitus*, 401 f.

<sup>72</sup> Aufschlussreich der Vergleich mit den ganz anderen Proportionen des jüdischen Krieges.

<sup>73</sup> *Hist.* II 69, 1 mit I 2, 1; s. A. BRIESSMANN, *op.cit.* (*supra* Anm. 38), 99 f.

des freien Urteils behindert fand, selbständige und kritische Meinungen zum Ausdruck bringen konnte. Relativierung von Standpunkten, Anspielungs- und Beziehungsreichtum von Reden, Kontrastierung von Haltungen und Meinungen mit der Wirklichkeit, distanzierende Vorbehalte gegen Tatsachenannahmen und andere Darstellungstechniken gehörten zum Repertoire von Ausdrucksmöglichkeiten, die die Geschichtsschreibung der frühen Kaiserzeit verfeinert und bis zum taciteischen Stil gesteigert hat. Daraus, dass auch ein tyrannischer *princeps* und seine Parteidräger dagegen wenig ausrichten konnten, erklärt sich, dass noch die bewegteste Anklage gegen die geistige Unterdrückung der domitianischen Herrschaft (*Tac. Agr.* 2) dem Regime keine Verfolgung oppositioneller Historiker nachsagen konnte und sich trotz eines grossen Potentials oppositioneller und kritischer Gedanken die aktuellen politischen Konflikte an anderen Themen oder anderen Anlässen entzündeten.

Zwei Entwicklungsrichtungen der Historiographie werden von hier aus sichtbar. — Die erste kann als Tendenz zum Subjektivismus umschrieben werden. Der Historiker sollte (*Tac. Hist.* I 4, 1) die zufällige Geschehensoberfläche aus dem ursächlichen Zusammenhang der Dinge erklären. Wenn aber viele Sachverhalte nicht so aufgeklärt werden konnten oder durften wie es wünschenswert war, dann wuchs der Intuition und Kombination des Autors mit Hilfe allgemeinen politischen und gesellschaftlichen Hintergrundswissens und vor allem mit Hilfe psychologischen Verständnisses eine erhöhte Bedeutung zu. Andererseits wollte der Historiker mit zensorischem Urteil korrigieren, wo die Zeit aus Unkenntnis und Neid die wahren Werte verkannte. Dafür aber waren die Maßstäbe nicht mehr selbstverständlich und allgemeingültig genug, wenn z.B. stoische Kompromisslosigkeit als vorbildliche Bewährung der *virtus* oder auch als unnötige Provokation beurteilt, in einer Eroberung die Erfüllung des Herrschaftsauftrages

oder auch die Ausdehnung der Unfreiheit gesehen werden konnte. Aus verschiedenen Gründen ging die objektive Kontrollierbarkeit der historischen Aussage zugunsten der vielleicht suggestiven, aber jedenfalls autoritativen persönlichen Deutung zurück. — Damit war die andere Tendenz zur intellektuellen und sozialen Verengung verbunden. Geschichtsschreibung mobilisierte keine öffentliche Meinung und beeinflusste das Bewusstsein breiter Kreise nicht, die hochvoraussetzungsreiche Gattung wandte sich an Kenner und wirkte, wie das Schutzbedürfnis es auch nahelegt, durch indirekte und traditionsbezogene Mittel, bildete diese aber auch entschieden aus. Wäre Hadrian ein neuer Domitian geworden, hätte sich vielleicht ein Ankläger an den maliziösen Äusserungen des Tacitus die Sporen zu verdienen gesucht. Aber in der Hauptsache schützten ihn und seinesgleichen nicht die *felicitas temporum*, sondern die praktische Loyalität und die sich selbst verschlüsselnde Esoterik einer anspruchsvollen Darstellungsweise, die breite Wirkungen nicht haben konnte. Die äusserste Steigerung der Möglichkeiten in einer Richtung liess auch kaum noch eine Fortsetzung zu.

Die oppositionellen Aspekte der Geschichtsschreibung sind an die republikanische Freiheitsideologie gebunden. Man kann sie von der Geschichte der Gattung in der Kaiserzeit, von der politischen Relevanz ihrer Gedanken oder von der sozialen Rolle ihrer Schreiber und Leser her betrachten. Dabei zeigt sich, dass die Historiographie eine literarische Opposition gegen die Herrschaftsorganisation und die etablierte Macht nicht repräsentieren konnte, weil es ihr sowohl an der politischen Zielvorstellung wie an der Breitenwirkung fehlte; ihr republikanisches Traditionsgut und Oppositionspotential liessen fast immer auch die Versöhnung mit der Gegenwart zu.

## DISCUSSION

*M. Giovannini*: N'estimez-vous pas que l'image qui nous a été transmise des divers empereurs dépend dans une large mesure de l'attitude de leurs successeurs à leur égard?

*M. Timpe*: Ich stimme Ihnen gern zu: im allgemeinen wurde das geschichtliche Urteil über die Imperatoren bald nach ihrem Tode fixiert und blieb verbindlich für die folgende Zeit (bei Augustus liegen die Dinge etwas anders). Spätere Autoren haben nicht — in der Art moderner historischer Forschung — unternommen, durch Rückgang auf die Quellen und neue Synthese der gesicherten Tatsachen ein besseres Bild der Geschichte zu schaffen; sie blieben vielmehr abhängig von ihren Vorgängern, korrigierten sie allenfalls in Einzelheiten oder unternahmen, wie Tacitus und wahrscheinlich auch andere senatorische Historiker, aus dem vorgegebenen Material neue Deutungsaspekte zu gewinnen. Der Biograph Sueton hat zwar viel Material studiert und den Zugang zu den Quellen gesucht, aber eine unabhängige historische Synthese auch nicht angestrebt. Es ist nicht zu erkennen, dass das Bild der Überlieferung damit entscheidend durch Zufälligkeiten geformt ist.

*M. Raaflaub*: Zwei Aspekte scheinen mir bedenkenswert. Erstens hat Herr Timpe sich eingehend zu den objektiven Schwierigkeiten der Geschichtsschreibung unter den gewandelten Verhältnissen des Prinzipats geäussert, wobei er die bekannte Stelle bei Dio (LIII 19) interpretierte, Tacitus' Klage über die *inscitia rei publicae ut alienae* zitierte und auf Agricolas Verhalten nach seiner Rückkehr aus Britannien hinwies. Ganz abgesehen von der Frage, ob der Senat wirklich so schlecht informiert war (die Verhältnisse unter den Severern dürften da vielleicht doch anders gewesen sein als die im 1. Jhd.), muss man m.E. unterscheiden zwischen Informationen über die Ereignisse und solchen über den Entscheidungsprozess in der Umgebung des Kaisers. Während der letztere

wohl wirklich weitgehend der Öffentlichkeit entzogen war, war Kenntnis über die Ereignisse auf verschiedensten Wegen zu gewinnen. Denn die Ausführenden und Handelnden waren ja Senatoren und Ritter, die nach Beendigung ihres Auftrages nach Rom zurückkehrten. Man hätte sie also befragen und auf diesem Wege auch über die Erlebnisse früherer Generationen Wesentliches erfahren können. Wenn wir den Informationszuwachs seit dem Zweiten Samnitenkrieg zugrundelegen, der sich in den annalistischen Quellen seit Fabius Pictor spiegelt, vermochte die Erinnerung etwa drei Generationen zu überspannen; das Regime des Tiberius wäre also solcher Erkundung durch 'Interviews' noch zugänglich gewesen. Es fragt sich deshalb, warum die senatorischen Historiker solche Alternativmethoden der Informationsbeschaffung nicht stärker ausgenützt haben. War es allein der Zwang des in ihrer Gattung Üblichen, der sie daran hinderte?

Zweitens wundere ich mich, weshalb Velleius als prokaiserlicher Historiker so allein steht. Wenn ich mich nicht täusche, waren praktisch alle Vorgänger des Tacitus, von denen wir wissen, den *principes* gegenüber kritisch oder bestenfalls neutral eingestellt. Dabei bestand doch seit Alexander dem Grossen in der Hellenistischen Welt eine lange Tradition panegyrischer Geschichtsschreibung, die auch von den spätrepublikanischen Grossen aufgegriffen wurde: man denke an Ciceros Bemühen, einen Historiker zur Verherrlichung seines Konsulats zu veranlassen, oder Augustus' ständiges Drängen in dieser Richtung. Weshalb wissen wir so wenig darüber, wie sich dies ins Prinzipat hinein fortgesetzt hat? Und weshalb sind nicht von prokaiserlichen Autoren der Mythos und die spätrepublikanische Geschichte auch zugunsten der *principes* und des Prinzipats interpretiert worden?

*M. Timpe:* Die Unterscheidung zwischen Ereignissen und Entscheidungen ist theoretisch gewiss zutreffend (es gibt Bereiche, wie Aussenpolitik, wo sie nicht leicht auseinanderzuhalten sind), und auch der Folgerung, dass die ersten leichter in Erfahrung zu bringen waren als die zweiten, möchte ich nicht widersprechen. Gleichwohl gibt es die selbständige Recherchierung — über Einzelfragen (in denen auch Tacitus sie übt) hinaus — insbesondere die systematische Ausnutzung mündlicher

Informationsmöglichkeiten als Grundlage der Gewinnung einer unabhängigen geschichtlichen Anschauung m.E. nicht. Neben den Barrieren der Gattungstradition mag das seinen Grund darin haben, dass es vermutlich ein sehr ungewöhnliches, darum Misstrauen erregendes und Gefährdung provozierendes Verfahren gewesen wäre, durch systematische Befragung von zeitgenössischen Erben und Nachfahren früherer Akteure die historische Wahrheit mosaikartig wie ein Reporter zurückzugewinnen. Quelle der Geschichte ist nun einmal primär die *publica memoria* und höchstens subsidiär die *privata*.

Ich halte in der Tat Velleius für einen zufällig erhaltenen Repräsentanten adulatorischer Zeitgeschichtsschreibung. Sicherlich hat es aber den jeweiligen Kaisern gegenüber panegyrisch eingestellte Historiographie in weit grösserem Umfang gegeben; z.B. ist proflavische Geschichtsschreibung, von der sich Tacitus distanziert (*Hist.* II 101), erkennbar (und gibt vielleicht die Dichtung der flavischen Zeit einen Begriff von ihrer Tendenz). Aber die Selektion nach dem Tode der Kaiser wird im allgemeinen dazu geführt haben, dass diese Produktion rasch wieder verschwand.

*M. Momigliano:* Tacitus comes at the end of one of the most exciting periods of ancient historiography: the period in which people like Trogus Pompeius, Velleius Paterculus, Flavius Josephus and finally Plutarch (to speak only of surviving authors) brought new points of view to the attention of the ruling class of the Roman Empire. It was not a period of simple transmission of respectable traditions; it was a period of active research, of conflicting opinions. To this world Tacitus of course belongs. The results are obvious. He transformed the old annalistic tradition; he paved the way to Dio Cassius and Ammianus Marcellinus. In his world there were great possibilities for information; and a historian was free to choose his sources. We are not surprised that Tacitus did not study either Flavius Josephus or the *Acts of the Pagan Martyrs*.

*M. Bowersock:* The investigation and interpretation of late republican and triumviral history in the early empire was evidently a way of

making oblique criticism of the present. Timagenes, Cremutius Cordus, Lucan come readily to mind. And in this area of historiography there was clearly an opportunity for research. The redaction of the correspondence of Cicero—wherever precisely one wishes to date it—is an important aspect of the early imperial evaluation of the struggles of the late republic.

*M. Giovannini:* Comme M. Raafaub, je ne pense pas que l'accès à l'information ait été aussi difficile que le prétend M. Timpe. Les grandes questions de la gestion de l'empire, qu'il s'agisse de l'administration de l'Italie, des provinces, de la défense des frontières ou de la politique étrangère, semblent avoir été discutées librement au Sénat, et je ne vois pas pourquoi l'empereur aurait refusé de donner les informations ou précisions qu'on lui demandait. Tout cela était enregistré dans les *Actes du Sénat*, que tout sénateur pouvait consulter. Par ailleurs, il ne faut pas oublier le *consilium principis*, dont les membres devaient connaître très exactement l'état des affaires publiques. Et je ne vois pas pourquoi les membres de ce Conseil n'auraient pas transmis à ceux de leurs pairs qui le désiraient des informations sur des questions d'intérêt général. Je rappellerai — pour prendre un exemple concret — que Tacite a pu disposer de renseignements très précis sur l'interrogatoire des membres de la conjuration de Pison par Néron. A plus forte raison a-t-il dû pouvoir accéder à des renseignements sur des délibérations du *consilium principis* concernant des problèmes moins ‘brûlants’.

*M. Eck:* Herr Raafaub hatte gefragt, warum Tacitus nicht zur Tatsachenermittlung auf die Möglichkeit des ‘Interviews’ zurückgegriffen habe. Herr Timpe fand die Erklärung in der Gefahr, die für den Untersuchenden dadurch entstanden wäre. Doch scheint mir diese Erklärung nicht genügend zu greifen. Denn rückwärtsgewandt war fast jede Form von Kritik möglich, was auch die Kaiser selbst nicht unerheblich getan haben. Claudius übt sogar öffentlich Kritik an seinen Vorgängern und liess diese Kritik in Inschriften publizieren. Iuvenal nimmt sicher nicht die Beispiele aus seiner eigenen Zeit, sondern aus der flavischen, vor allem aber aus der neronischen Zeit. So wäre es sicher

auch für den forschenden Historiker möglich gewesen, sich über die Nachkommen von früher politisch Handelnden Informationen zu verschaffen. Gefahr, jedenfalls von seiten des gegenwärtigen Herrschers wäre daraus kaum erwachsen. Wenn dies trotzdem im grösseren Umfang nicht geschah, dann ist der Grund doch wohl eher, wie Herr Raaflaub es sah, in der Gebundenheit an traditionelle Formen historischen Forschens zu suchen.

*M. Zehnacker:* La conclusion de la satire-programme de Juvénal (1, 170-171) et la curiosité d'esprit de Suétone suggèrent en effet que l'on pouvait dès lors enquêter sans risque sur tous les empereurs du I<sup>er</sup> siècle jusqu'à Domitien. S'il se dégage de l'œuvre de Tacite — des *Annales* plus, au demeurant, que des *Histoires* — une incontestable impression de secret, ne peut-on penser que c'est là un trait propre à l'art de cet historien, qui suggère ainsi l'atmosphère des règnes de Tibère ou de Néron? Dans une lettre à Titius Aristo (*Epist.* VIII 14), Pline le Jeune rappelle que la servitude du temps de Domitien a engendré l'ignorance du droit sénatorial chez les sénateurs eux-mêmes. La conscience d'être écartés des prises de décision importantes et le sentiment — peut-être injuste — de ne pas être informés comme il se devait faisaient partie des griefs habituels des sénateurs contre les 'mauvais' empereurs.

*M. Timpe:* Die verschiedenen Beiträge möchte ich unter zwei Aspekten zusammenfassen: die Informationsmöglichkeiten der senatorischen Historiker, insbesondere des Tacitus, und ihre Stellung in der Tradition. Zum ersten geht es, wie mir scheint, weniger um die objektiven Möglichkeiten eines Historikers der frühen Kaiserzeit, sich Kenntnis über die Geschichte zu verschaffen, und es ist schwer zu beurteilen (und wohl auch jeweils sehr unterschiedlich gewesen), was ein Senator tatsächlich über die weitere Zeitgeschichte wissen konnte; verbindlicher ist, dass die senatorischen Historiker ein Informationsproblem *empfanden* und dass sie ihre eigene Situation an der politischen Öffentlichkeit von Curie und Comitien in der Republik massen und danach beurteilten. Ich möchte den Verzicht auf Grundlagenforschung durch persönliches Recherchieren aus Gründen der Gattungstradition nicht als Alternative

zur Zurückhaltung wegen möglicher Gefährdung verstehen. Sicherlich konnte man vergangene Ereignisse und Kaiser kritisieren und *acta senatus* oder andere Dossiers studieren, aber die Rekonstruktion der Geschichte von Grund auf lag offenbar ausserhalb der Möglichkeiten und des Interesses.

Zum zweiten möchte ich am wenigsten bezweifeln, dass Tacitus und seine geistesverwandten Vorgänger neue Gesichtspunkte einbrachten und dass sie im kulturellen Spektrum ihrer Zeit eine produktive Stellung einnehmen. Aber der springende Punkt ist der oppositionelle Gehalt der Geschichtsschreibung. Dazu ist m.E. festzustellen, dass auch die senatorischen Historiker keine Systemopposition und politische Alternative bieten, aber in ihrer, der Gattungstradition verpflichteten 'methodischen' Analyse der historischen Realität und der Bedingungen, denen deren Erkenntnis unterlag, ein grundsätzliches und bitteres Fazit ihrer Zeitgenossenschaft zum Ausdruck kommt. Gewiss drängte es zu neuen Formen des historischen Forschens und Urteilens; die Spiegelung von Zeiten und Vorgängen in anderen, d.h. die mittelbare Kritik der eigenen Gegenwart durch die typologische Gleichsetzung zeitgenössischer Ereignisse mit früheren, war in diesem Zusammenhang zwar nichts grundsätzlich Neues (schon die republikanische Historiographie lebt davon), wohl aber ein Verfahren, das immer wieder aktualisiert und im Lichte seiner Erfahrungen virtuos gehandhabt werden konnte.

*Mme Levick:* If Trajan or Hadrian were among the readers of Tacitus and were aware of the rest of his audience (however far that extended beyond the social and intellectual élite) that would set up a triangular relationship between the author, the emperor, and the rest of his audience, that might have a practical effect on the emperor's perception of himself, his office, and his future reputation, and so on his behaviour.

*M. Timpe:* Das ist ein ausgezeichneter Hinweis; die Vorstellung, dass es eine trianguläre *relationship* zwischen Autor, Publikum und Kaiser gibt (statt einer zweiseitigen, bei der die Rolle des Kaisers unbestimmt bleibt), könnte unser Bild von der politischen Öffentlichkeitswirkung

der grossen Historiographie entscheidend verbessern, wenn es darüber eine Information gäbe. Tacitus ist von Plinius bewundert worden, aber unseres Wissens nicht von Trajan oder Hadrian; nur von Augustus ist bekannt, dass er Historiker (wie Cremutius Cordus) las bzw. hörte, und wir wissen nicht, welche Wirkung das auf den *princeps* hatte (nach Cremutius selbst keine negative). Die einzige bekannte Interdependenz zwischen Literatur und *principes* in hadrianischer Zeit ist scherhafter Art: der Poet Florus erlaubte sich bekanntlich, zu dichten *ego nolo Caesar esse, ambulare per Britannos ...* und erfuhr die Replik *ego nolo Florus esse, ambulare per tabernas ...* (*SHA, Hadr.* 16, 3-4).

### III

ARNALDO MOMIGLIANO

## SOME PRELIMINARY REMARKS ON THE «RELIGIOUS OPPOSITION» TO THE ROMAN EMPIRE

### I

For my generation two books, both in German, and both reacting to the Fascist-Nazi world-view, determined the interest in the religious situation of the Roman Empire: H. Fuchs, *Der geistige Widerstand gegen Rom in der antiken Welt* (Berlin 1938) and E. Peterson, *Der Monotheismus als politisches Problem. Ein Beitrag zur Geschichte der politischen Theologie im Imperium romanum* (Leipzig 1935). After the second world war, with other preoccupations, different approaches prevailed. An attempt to revive Mommsen's legal approach to the problem of persecutions was made by Hugh Last, but, profound as it was, it had little appeal in the circumstances. Typically, race was discussed by A. N. Sherwin-White, Last's pupil, in his *Racial Prejudice in Imperial Rome* (Cambridge 1967). W. den Boer could easily object in his review of Sherwin-White (in *The Classical Journal* 65[1970], 184-6) that there is no conscious racism in the Roman Empire. More in keeping with the new mood has been the evaluation of the Roman State from the point of view of Christian theology as for instance in the book by

Oscar Cullmann, *Der Staat im Neuen Testament* (Tübingen 1956); of the resistance of the natives in the provinces (for instance *La résistance africaine à la romanisation* by M. Benabou [Paris 1976]); and of the relation between imperial cult and the loyalty of Roman subjects, an item which received much attention in the 1972 Entretiens of the Fondation Hardt on *Le Culte des Souverains dans l'Empire romain*. In 1966 Ramsay MacMullen produced what was perhaps the first attempt to put together these post-war tendencies in his book *Enemies of the Roman Order*. It remains a remarkable book. But other lines of research, at first sight unconcerned with the opposition to the Roman Empire as such, were destined to be of great influence on this very question of the opposition to the Roman Empire. I allude to the studies on the relations between Jews and Christians in the Empire. One can see how the two lines of research—the relations between Jews and Christians and the relations between them and the Roman State—increasingly tended to converge if one compares Marcel Simon, *Verus Israel* of 1948, with W. H. C. Frend's *Martyrdom and Persecution in the Early Church* (Oxford 1965). More recent products of the same trend are for instance Johann Maier, *Jüdische Auseinandersetzung mit dem Christentum in der Antike* and David Rokeah, *Jews, Pagans and Christians in Conflict*, both of 1982; Günter Stemberger, *Die römische Herrschaft im Urteil der Juden* (Darmstadt 1983); R. L. Wilken, *The Christians as the Romans (and Greeks) Saw Them*, 1984—to make an arbitrary selection among a vast literature.

I have of course no intention to climb this mountain of paper on the present occasion. There are some preliminary difficulties to sort out about the evidence we have received from Antiquity. Striking as the Roman toleration of foreign cult was, it never amounted, of course, to an ancient equivalent of the modern idea of separation between State and Church. On the other hand, our know-

ledge of what Celts, Pannonians, Punics, Egyptians etc. thought of the Roman treatment of their native cults is very vague and not comparable with what we know about the Jewish and Christian reactions to the Roman policies. I should like to illustrate three elementary points: 1) the ambiguities inherent in the Roman attitude to tolerance; 2) our profound ignorance of what the Druids, the worshippers of Juno Caelestis, and the Egyptian priests and seers—to take three examples—thought about the behaviour of the Roman authorities; 3) the complexities of the Jewish and Christian attitudes to the Roman State, which are the only ones we can really analyse.

## II

We have of course to make some distinction between opposition to Rome by independent states and opposition to the Roman government by the subjects of the Roman State—provincials or otherwise. Those who fought against Rome to preserve their independence at best knew the Roman government from afar: they were not, or not yet, enmeshed in the peculiarities of Roman State religion. Though it may be somewhat crude to draw a line between the Druids before Caesar's conquest of Gaul and the Druids after it, we have to take into consideration the bilateral relation between subjects and sovereigns which exists after any conquest. But another distinction has to be considered. Almost invariably the Greeks of Greece felt that their disputes with Macedonian, and later with Roman, power were to be conducted as well as they could in terms of prudence, shrewdness and patience: these were disputes between men, not between gods. The Greeks after all had Demosthenes behind them and Polybius with them. Nobody, to my knowledge, has so far commented on the

paradox that Demosthenes should have become a model to Roman politicians precisely in the century in which he was being read by the Greeks who wanted to learn from him how to resist the Romans. In the East it was different. We all know the "strange stories" told by Phlegon of Tralles, a freedman of the Emperor Hadrian, about the oracles uttered by the Roman general Publius during the war between Antiochus III and the Romans. Though I was not persuaded by Jörg-Dieter Gauger in his very acute article in *Chiron* 10 (1980), 225-261 that these oracles belong to the time of Mithridates Eupator, I have no difficulty in believing that such oracles were re-used when Mithridates marched from Asia to Greece, and Athens opened her gates to him. We are not surprised either that Eunus, the organizer of the first slave war in 135-131 B.C., relied on the help of the Syrian goddess and displayed the arts of prophecy and wonder-working we expect from a desperate charismatic leader. The source of Diodorus, probably Posidoniūs, considered him a charlatan.

But we have also to admit that between 70 and 20 B.C. the prophets of doom seem to have prospered everywhere within the Roman Empire. Etruscan prophets at the end of the saeculum encouraged the Catilinarians (Cic. *Catil.* III 9; 19). Sallust or rather the author of the *Second Letter to Caesar* envisaged the possibility of the end of Rome, and of course Horace foresaw the bones of Romulus being scattered about the Forum and a journey for the reprieved towards the Island of the Blessed. Caesar was suspected of having entertained the notion of abandoning Rome, and Livy must have remembered something like that when he showed Camillus refusing to move away from Rome after the Gallic disaster (V 49). No doubt people felt that there were enemies of the Empire other than the visible ones beyond the borders. No wonder. Pompey introduced Judaea into the Empire; Caesar annexed Gaul; Octavian

made Egypt a province. These were regions where prophets and visionaries prospered.

### III

Such as they were in the first century B.C. and would go on being for some centuries afterwards, the members of the ruling class of Rome were ready to transact business with people who worshipped different gods and were used to different political traditions. Roman polytheism could adapt itself to, and indeed merge with, what we may call the provincial traditions. Greek and Roman gods became practically identical. Celtic, Semitic, Pannonian and African gods were either assimilated to Greco-Roman gods or accepted as respectable gods in their own right to an extent which is no less stupendous for being obvious. The lack of a priestly class in what Dumézil would like us to consider a trifunctional society gave a secular tone to the whole of private life; religious instruction was not a major item of Roman education to anyone. But there was another side to Roman tolerance. The ordinary activities of the Roman authorities both in Italy and in the provinces implied continuous attention to the approval of the gods and continuous participation of the gods in the public life of the Romans. The question of believing was seldom made explicit, but the question of performing correctly was ever present and committed the ruling class to the preservation of the religious tradition. Nor was that all. The Roman magistrates, the Roman Senate and, above all, the emperors were qualified to decide who was an enemy of the Roman State and to take consequent action. The tolerant could turn intolerant with little warning. In the second century A.D., we are told by Ulpian, there were laws condemning to death those who consulted astrologers about the health,

that is the expectation of life, of the emperors (*Mosaicarum et Romanarum legum collatio* XV 2, 2-3). As Juvenal observed (6, 562 sqq.) no *mathematicus* can claim true inspiration without being condemned. The Roman authorities either centrally or peripherally, could take steps which, to say the least, were unexpected. If we today are puzzled by the contrast between the easy-going tolerance of Roman society at large and the harshness of some Roman governmental actions, one wonders what the persons involved and affected thought.

Our difficulty in assessing the position of the Druids in the first century A.D. is partly due to this conflict in Roman attitudes and partly to the absence of texts explaining the Druidic point of view. It is perhaps worth adding that even the Roman point of view is not so easy to gather from the extant sources.

Caesar, who knew something about religion, is remarkably silent about the part of religion in the resistance of the Celts against himself. That Augustus prohibited the participation of Roman citizens in the Druidic 'religion' (Suet. *Claud.* 25, 5), that Tiberius did away with the Druids (Plin. *Nat.* XXX 13) and that Claudius confirmed the abolition of Druidic rituals is stated in our sources. It is also implied in these sources that the Roman government strongly objected to the human sacrifices which were part of the Druidic religion. Success in the abolition of human sacrifices is claimed by Strabo under Tiberius (Strab. IV 4, 5, p. 198) and by Pomponius Mela (III 18) under Claudius. What our sources forget to tell us is whether the problem of human sacrifices was exclusively Druidic or Celtic. Prohibition of human sacrifices had apparently become law in Rome by a *senatus consultum* of 97 B.C. (Plin. *Nat.* XXX 12). Even after that date we hear of several episodes of human sacrifices in Italy during the civil wars. We remember that in 46 B.C., according to Dio Cassius (XLIII 24, 4), two

enemies of Caesar were sacrificed by the pontifes and the Flamen Martialis in Campus Martius, and their heads were hung from the Regia. There may also be some reality in other stories of which S. Weinstock provides a list in his *Divus Julius* (Oxford 1971), 399. The minimum we can ask is whether the human sacrifices were an exclusive feature of the Druidic rituals. The role of the Druids as opponents of Rome is unclear. Mariccus, the *adserior Galliarum et deus* of A.D. 69, is implicitly excluded from the Druidic aristocracy by Tacitus when he calls him *e plebe Boiorum* (*Hist.* II 61). In the story of the conquest of Britain Tacitus confines the Druids to the episode of the conquest of Mona (*Ann.* XIV 30). Only about the fire of the Capitolium in 69 does he explicitly state that it was interpreted by the Druids as a sign of the transition of power to the transalpine nations: *possessionem rerum humanarum Transalpinis gentibus portendi superstitione vana Druidae canebant* (*Tac. Hist.* IV 54). It is not surprising that three recent essays on the Druids by Cesare Letta in *Rivista Storica Italiana* 1984, by Giuseppe Zecchini, *I Druidi*, 1984, and by M. Clavel-Lévêque, *Dialogues d'Histoire ancienne* 1985 reach different conclusions from the same evidence: more particularly while Letta minimizes the political repression of the Druids by the Romans, Zecchini ascribes a part to the Druids in the *imperium Galliarum*. The role of prophetess is of course better established for A.D. 70 by the story of Veleda. That she sooner or later became a prisoner of the Romans is said by Statius, *Silv.* I 4, 90: *captivaeque preces Veledae*; but I still do not know what to do with the inscription of Veleda published by M. Guarducci, in *Rend. della Pontif. Acc. di Arch.* 21 (1944-45), 163-76 (cf. *RPA*A 25-26 [1949-51], 75-87, and G. Walser, in *RE* VIII A 1 (1955), s.v. "Veleda").

When we hear again of Druids, and indeed for the first time of female Druids, *dryades*, in the fourth century in the

*Historia Augusta* (with references to previous centuries) and in Ausonius they operate inside Roman Society and are no longer guilty of human sacrifices. But less than linear development is again suggested by Nennius' *Historia Brittonum* with its reference to *magi* and to at least one human sacrifice under Vortigern in the middle of the fifth century. If Nennius' *magi* are Druids, some tradition of human sacrifice had survived with them to grace the regime of Vortigern whom J.N.L. Myres in an impressive article in *JRS* 50 (1960), called a "Pelagian tyrannus" (p. 35). What a fascinating end for the supporters of independent Britain—the alliance between the followers of the Briton Pelagius and of the Druids.

## IV

The changing position of the Druids in relation to Rome in Celtic territory could no doubt be matched by similar oscillations in other provinces—if we only knew. Let us consider briefly Dea Caelestis, who used to be Tanit in the good old days in which Carthage was powerful and, maybe, friendly to the Romans. There are hints in our tradition that the Romans, in conformity with their customs, evoked Tanit before destroying Carthage (*Macr. Sat.* III 9, 7). But Tanit as Dea Caelestis had been back in her old city since at least 122 B.C. when the *Colonia Iunonia* was planted in the place of Carthage. Locally the goddess was protected and even privileged by the Romans. According to a well known *regula* by Ulpian *deos heredes instituere non possumus praeter... Caelestem Salinensem Carthaginis* (fr. 22, 6). In the third century the empress Julia Domna was identified with Caelestis in an inscription of Magontiacum (*CIL XIII* 6671); in 221 Dea Caelestis was given a place in Rome together with Sol Invictus by Elagabalus (Herodian. V 6, 4), which was apparently also a

good occasion for transferring to Rome the Carthaginian treasure of the goddess. She survived Elagabalus, for she had a temple on the Capitol in Rome from at least A.D. 259 (*ILS* [Dessau] 4438; M. Guarducci, in *Bollettino della Comm. Archeol. Comun. in Roma* 72 [1946-48], 11-25). We are assured by the *Historia Augusta* that Roman governors of Africa consulted the goddess regularly (*Opil. Macr.* 3, 1). But here trouble begins. First, because in general we do not know what value to attribute to such statements of the *Historia Augusta* (cf. T. D. Barnes, in *Journ. Theol. Studies* 21 [1970], 96-101). Secondly, and more specifically, because a statement in the *Life of Pertinax* has been interpreted to imply that Pertinax repressed rebellions in Africa which had been provoked by prophecies issued by the temple of Caelestis (*Pert.* 4, 2 sq.). In the late second century A.D., the cult of Caelestis would have been hostile to the Roman government. I do not intend here to go into the text which is probably corrupt: *multas seditiones perpessus dicitur vaticinationibus earum quae de templo Caelestis emergunt*. I shall only add that I do not feel entitled to follow G. Ch. Picard in his acute but daring emendation *canum* instead of *earum*, founded on the comparison with other texts (cf. *Rev. Hist. Rel.* 155 [1959], 41-62). What matters to me is that we can never be certain that these provincial cults could not, on certain occasions, and almost unexpectedly, turn into centres of dissatisfaction and protest against Rome.

My third case concerns Egypt. The *Potter's Oracle* is much better known since the publication of *POxy.* 2332 and its republication by L. Koenen in *Zeitschr. für Papyrologie und Epigraphik* 2 (1968), 178-209 (an appendix in *ZPE* 13 [1974], 313-19). The potter's prophecy is addressed to King Amenophis and presents itself as a Greek translation from an Egyptian original; but it seems doubtful whether there ever was an Egyptian original. The potter himself was probably an incarnation of the potter-god Chnum. The

oracle, as we have it, presupposes the existence of the city of Alexandria and the cult of Serapis. It is anti-Greek and seems to foresee, and to hope for, the dissolution of Greek rule through internal struggles. Certain indications in the text seem to allude more precisely to events of the second century B.C., such as Antiochus IV's invasion of Egypt about 170-168 and the troubles with the natives of about 131-127 under Ptolemy Euergetes II. In any case, the return of a previous king, presumably a native, is promised as a gift by the sun-god Re. The *Potter's Oracle* has reached us in different versions and was still read in Roman imperial times. If so, it must have acquired an anti-Roman connotation. There can be no doubt about the anti-imperial bias of another text which is closely connected with, and possibly inspired by, the *Potter's Oracle*, namely the apocalyptic section of the so-called *Asclepius* in the *Corpus Hermeticum*. As is well known, the *Asclepius* in its original Greek form was read by Lactantius: it must be earlier than the fourth century A.D. The Latin and Coptic translations of the apocalyptic section, which alone preserve for us the text in full, have some allusions to religious persecutions of pagans which may have been interpolated after Lactantius and before St. Augustine. If we accept chapter 27 of the *Asclepius* as the conclusive part of this Apocalypse, the demiurgos is expected to restore to power the ancient Egyptian gods who had retired to a Libyan mountain while the foreigners ruled Egypt. Jewish apocalyptic influences, perhaps transmitted by Sibylline texts, combine with the tradition of Egyptian prophecy to convey an image of present desecration by barbarians which the "god first in power and demiurgos of one god" (*deus primipotens et unius gubernator dei*, chapt. 26a) will paradoxically heal by restoring the ancient gods and collecting all the right people of the world in a sort of Egyptian counterpart to Messianic Jerusalem.

The traffic between Jewish apocalyptic and Egyptian prophecy was perhaps not one way only. It has been suggested that the Lamb of St. John's *Revelation* has a predecessor in the Lamb which gives its name to another Egyptian oracle. The surviving text of the *Lamb's Oracle* is dated under Augustus (A.D. 4/5) but refers to the reign of King Bocchoris of the XXIV dynasty (about 715 B.C.). The Lamb announces that a disaster will break over Egypt after nine hundred years, and it also pronounces that ultimately God will care again for the Egyptians and will give them back the sacred objects which the Assyrians had taken away. The historical allusions may not be too clear, and the nine hundred years may just be a round figure. I am also doubtful about the connection between the Egyptian Lamb and St. John's Lamb. But it seems beyond doubt that in the Lamb's prophecy the Assyrians symbolize all the foreign invaders—and therefore also the Romans. We are reminded of the symbolic value of the Assyrians in the *Books of Judith* and *Tobit*.

We have therefore at least three texts of religious inspiration which circulated in Egypt during the Empire and expressed opposition to foreigners. Do they, however, really imply definite hostility to the Roman Empire as such? Two texts, the *Potter's Oracle* and the *Lamb's Oracle*, may simply transmit the echo of previous conflicts. The text which is in fact rooted in the conditions of the imperial age is the *Asclepius*. Before the publication of the Coptic version which happened only in 1971 (M. Krause und P. Labib, *Gnostische und hermetische Schriften aus Codex II und Codex VI* [Augustin 1971], 187-206; cf. *The Nag Hammadi Library in English* [Leiden 1977], 300-307), scholars tended to take the Latin version as an interpolated text suggested by the Christian persecutions of pagans in Egypt in the fourth century. An acute judge like Professor A. S. Ferguson had, however, argued in 1936 for a date of this Apo-

calypse under Trajan or Hadrian and had connected it with the great uprising of the Jews: the text would originally have been not against the Christian emperors, but against the Jewish rebels. There is indeed a fragment of an anti-Jewish prophecy preserved by *Pap. Soc. It.* 982 (*Corp. Pap. Jud.* 520; third cent.). But the text of the *Asclepius*, which in the Coptic version definitely says that the "Egyptians will be prohibited from worshipping God", does not seem to me to fit into the context of the Jewish rebellion under Trajan. I cannot visualize the situation which the author of the original Greek text, which is lost, must have had in mind. If the Coptic and the Latin versions of the apocalyptic section of the *Asclepius* allude to a pre-Christian situation, I am also unable to guess what it was. I can only say that I do not see in the extant texts an unambiguous protest against Roman rule in Egypt. I still suspect with all reservations that the Coptic and Latin versions of the *Asclepius* are anti-Christian.

## V

When we pass from such a fragmentary information to the massive evidence about Jews and Christians we may well hope to be on more solid ground. Perhaps we are, but qualifications are required. If we look at the legal aspects of the position of the Jews within the Roman Empire before its Christianization we are struck by the large number of texts which allow the Jews to keep up their cult and to regulate their lives in the places of their residence. Some of the *Acts of the Alexandrian Martyrs* accuse Roman emperors like Hadrian and Commodus of favouring the Jews. For most of the time and the places the pagan Roman State recognized the right of the Jews to live as Jews and did not curtail their movements. Imperial cult (except under Gaius)

was no serious problem. Except in times of rebellion (that is, of war), the expulsion of Jews from Rome and other cities had to be justified in ordinary terms of public order: they were not frequent, though, like many other administrative measures of the Roman government in religious matters, both provocative and inane. The real moments of persecution and intolerance towards the Jews were subsequent to or connected with the great rebellions from Nero to Hadrian. This of course must not be confused with the widespread dislike of Jews among the educated and the uneducated, though the memory of the Jewish rebellions was used by hostile circles for anti-Jewish demonstrations, such as the annual festival still celebrated at Oxyrhynchus in the year 199 to commemorate the Roman repression of the Jewish rebellion of 116 (*Corp. Pap. Jud.* 450) or the ban of the Jews from Cyprus on the same pretext (Dio Cass. LXVIII 32). We are therefore brought back to the three Jewish rebellions as the main events in the relation between Jews and pagans. How can we explain them?

We have no ancient extended account of the two rebellions under Trajan and Hadrian. The two versions we have of the rebellion of A.D. 66-70 which led to the destruction of the Temple do not make it easy for us to assess the part played by religious convictions and expectations in this rebellion. Neither Tacitus, who speaks, so to say, for the Roman Empire, nor Josephus, who has a Jewish point of view, presents a coherent account of what happened.

It is characteristic of Tacitus, as has long been recognized, that notwithstanding his total dislike of the Jews, he is basically inclined to think that they were provoked to rebellion by the errors and misbehaviour of the Roman governors: *duravit tamen patientia Iudeis usque ad Gessium Florum procuratorem* (*Hist.* V 10, 1). Nor is Tacitus the man to speak without some element of sympathy about people who refuse to put up statues in their towns either to their

own kings or to Roman Caesars: *non regibus haec adulatio, non Caesaribus honor*. Tacitus is well aware of the part played by prophecy in the rebellion of a *gens superstitioni obnoxia religionibus adversa*, and though he does not make it explicit may well consider an aspect of this *superstitio* the *maior vitae metus quam mortis* of such men and women. But it is not an obvious conclusion that Tacitus makes the rebellion of 66-70 a simple consequence of the Jewish *superstitio*. Tacitus is far more aware than Josephus of the general unrest in the Empire in the last years of Nero (*Hist.* IV 3, 3). He sees the crisis of the Roman Empire more clearly than the Jewish episode of it.

For different reasons the religious component of the Jewish rebellion is left undefined in our most important source, Flavius Josephus. Josephus speaks for himself alone. This is true in the deeper sense to which I shall return later that the Jews who survived the destruction of the Temple without passing over to the Roman side apparently ceased to write history. But even on a superficial level we have the paradox of a Josephus in conflict with Justus of Tiberias, though they shared full acceptance of the Roman victory. We should like to know why Justus apparently kept the text of his history of the Jewish war in his drawer for twenty years before publishing it. It is no use speculating on the precise relation between a work which is lost and a work which is extant, but we are confirmed by Justus in our impression that Josephus spoke only for himself. Josephus was obviously determined to show that there was no basic incompatibility between the Jewish religion and the Roman Empire. He plays down the apocalyptic expectations among the Jews. He even avoids talking, apropos of Daniel, of the fourth and last kingdom. He must have been aware of its identification with Rome which we find for instance in the almost contemporary *IV Ezra* (12, 11). The speech which Josephus attributes to

Agrippa II (*Bell. Jud.* II 345-401) explains why the Jews should accept Roman rule. As Emilio Gabba rightly observed (in *Riv. Stor. dell'Ant.* 6-7 [1976-77], 189-194), Josephus claims that King Agrippa read and approved his account of the war (*Vita* 364-7). He must have identified himself with Agrippa's speeches. It is therefore important that Josephus should feel obliged to recognize at least one religious element in the Jewish rebellion against the Romans. He states that the followers of Judah the Galilean, the future *sicarii*, were committed to the principle that God, and nobody else, was their ruler (*Bell. Jud.* II 118). We need go no further, and we can leave aside all the questions concerning the relations between *sicarii* and zealots. What the interpreters of Josephus must not forget is that Josephus was never of one mind. He wrote his *Bellum* in order to explain that the catastrophic conclusion of the rebellion brought about the elimination of the bad Jews. But as his ambiguous attitude to the *sicarii*, confirmed by the speeches he attributes to their leader in Masada, shows, there was another Josephus in Josephus. The other Josephus in Josephus would perhaps have liked to have died in Masada.

The evidence about the rebellions under Trajan and Hadrian is not such as to shed much light on this religious side. The new *Letters* of Bar Kokheba or Bar Chosiba show the ritual concerns of the rebels, but do not say much about their religious motivations. At most the usage of the word 'brothers' in the *Letters* may indicate that the fighters considered themselves members of a religious community. Later texts may perhaps suggest something more specific. The notion that Edom is Rome and therefore that Edom and Israel are brothers-enemies seems to have developed in the generation of the Bar Kokheba rebellion and more precisely in Rabbi Akiba's circle. It was obviously not meant to express sympathy for Rome. A good analysis of

this identification was given recently by Mireille Hadas-Lebel in *Rev. Hist. Relig.* 201 (1984). Most of the Talmudic texts about Edom are anti-Roman.

On the other hand, the failure of the rebellions undoubtedly brought about some changes in attitude on the Jewish side. In one passage of uncertain date in *Midrash Rabbah* of *Gen.* 9, 15 (9, 13 in the English Soncino translation), the earthly kingdom is said to be very good because it exacts justice for men: the passage seems to include a pun between Adam (man) and Edom; in any case it alludes to Rome. More significant are the dialogues between Jewish sages and Roman dignitaries studied in a well-known paper by Moshe David Herr (*Scripta Hierosolymitana* 22, 1971). These dialogues present Jewish sages, especially of the second and third centuries, engaged in discussions with Roman aristocrats, both men and women, and even with emperors. The question whether any of these conversations ever happened cannot be answered with certainty. What matters is that they were considered possible and that women are made to take part in them: the interest of women in philosophic and religious controversies is especially well documented for the second and third centuries. The tone is often friendly, and one Roman senator is presented as a proselyte who gave his life to save the Jewish people from a hostile decree of the Senate (*Deuter. Rabbah* 2, 24). The decline of militancy and a certain effort to adapt oneself to a situation in which the Jewish diaspora counted at least as much as the survivors in Palestine are altogether clear. Most of the rabbis became suspicious of apocalyptic speculations and even said that although the Messiah was sure to come in the future they would not like to be present at his arrival (*Bab. Talmud, Sanhedrin* 98a). There is also less in the Talmudic sources against the imperial cult than we would expect. The issue does not seem to be vital for the present. In the *Mekilta de-Rabbi*

*Ishmael*, tractate *Shirata*, Chap. 8 (II 61, ed. J. Lauterbach) Pharaoh, Sennacherib, Nebuchadnezzar and the prince of Tyre call themselves gods. There may be prudence in avoiding any mention of the Roman emperor, but the tone is academic. We must rather remember that most of the rabbinic sayings were put together in the fourth century or later, when the imperial cult was less and less a burning issue. We would like to have the Sayings of the Sages in the form in which they were uttered, instead of the form in which they were later edited. Yet the general impression is one of reduced tension between Jews and Empire in the third century.

## VI

One suspects that these attempts at a rapprochement are not unconnected with the alliance which the Christians assumed to exist between Jews and pagans in denouncing the Christians. We shall never know how much of these accusations by Christian writers against the Jews is true; but the mere fact that these accusations were uttered contributed to the atmosphere (see for instance Hippol. *Dan.* I 15, 1-2). In any case the christianization of the Empire by Constantine and his successors forced a rapprochement between Jews and pagans and even between Jews and Christian heretics. I think that Lellia Ruggini was right in recognizing a sign of this rapprochement in the fourth-century compilation of the *Collatio Legum Mosaicarum et Romanarum*. Edoardo Volterra had already made it obvious that this text was of Jewish, not of Christian, origin. Lellia Ruggini has now pointed out (*Italia Judaica* [1983], 38-65) that in creating a sort of concordance between Biblical Law and Roman Law the *Collatio* was in fact trying to refute the Christian accusation that the Jews were hostile to Roman

Law. We must remember that this opinion, expressed by St. Ambrose and St. John Chrysostom, has literally been codified by Theodosius II when he calls the Jews *Romanis legibus inimici* (*Codex Theodosianus, Leges novellae III 2* of A.D. 438). The decision of the Emperor Julian to rebuild the Temple of Jerusalem was the main consequence of this convergence of Jewish and pagan interests. The failure of Julian made the position of the Jews even more uncomfortable. The Jews had at least one advantage over the Christians in dealing with the pagans. They were not so certain of having an exclusive right to salvation. In rabbinic circles there was much weight of opinion in favour of Joshua ben Hananiah's *dictum*: "there are righteous men among the nations who have a share in the World to come" (*Tosefta, Sanhedrin 13, 2*; cf. *Sifra, Ahare Mot 13, 13* (12) and E. E. Urbach, *Sages* [1975], 932; *Bab. Talmud, Baba Kamma 38 a*).

I shall conclude this section on the Jews with a text which has been attributed to a Jew and would express anti-Roman feelings. M. Guarducci has the great merit of having published twice a curious *tabula defixionis*, first in *Bollettino della Comm. Archeol. Comun. in Roma* 74 (1951-52), 57-70, then in *Rend. Accad. Lincei* 8, 24 (1969), 275-283. The text is exceptional in so far as the writer curses not only the doctor who killed his brother, but also the Italian land and Rome which he intends to leave soon in order to return to his own country. M. Guarducci thought that the writer was a Jew full of hatred for Rome. J. and L. Robert were quick to notice in the *Bulletin Epigraphique* of *REG* 84 (1971), 535-6 that there was nothing Jewish in the text. People cursing their doctors, Rome and Italy before returning to their native land must have been many and varied.

## VII

What exactly caused the first persecutions of the Christians, how they were legally justified and how the Christians came to be distinguished from Jews *impulsore Chresto assidue tumultuantis* (Suet. *Clad.* 25, 4) are questions into which I do not intend to go. According to *Luke* 22, 36 Jesus himself in the decisive moment advised his disciples to buy swords, and we are still discussing the precise meaning of this advice. The *Revelation* of St. John reflects some of the immediate apocalyptic expectations. The text presupposes the existence (albeit a precarious existence) of the Temple in Jerusalem and therefore is likely to have been written about A.D. 69-70, whatever may have been the reasons of Irenaeus for thinking otherwise. The relation of the preliminary letters to the Churches of Asia to the main text of *Revelation* may be doubtful, but the fact that the text was at a certain point so precisely addressed indicates the extent and publicity of such apocalyptic emotions.

We shall only remind ourselves of the opinion voiced by Celsus (*ap. Orig. Cels.* VIII 17) that the circumstance that the Christians had no image of God was a sign that they belonged to a secret society. The same accusation was still repeated by Porphyry (if Arnobius, *Nat.* VI 1 quarrels with him). Abstinence from communal festivals and doubts (confirmed by Tertullian, *De corona*) about their serving in the Roman army contributed to the unpopularity of the Christians. In moments of crisis, such as the persecution of Septimius Severus and during the Montanist predication in the early third century, many Christians expected the end of the world to come soon. Daniel became fashionable again. The chronographer Judas, interpreting Daniel, found that the Antichrist would appear in or not much after the tenth year of Septimius Severus (Eus. *HE* VI 7). About the same year 202 Hippolytus had no hesitation in saying explicitly

that the fourth beast of Daniel is Rome who tries to imitate the Christian unification of the World in a satanic style (*Dan.* IV 9). What Hippolytus discourages is the calculation of the time for the end of the fourth beast because it coincides with the arrival of the Antichrist (IV 21).

These and similar facts only make the early acceptance by the apostles and their followers of the providential character of the Roman Empire more conspicuous. Paul's *Letter to the Romans* (13, 1-7) reiterates and develops Jesus' acceptance of the imperial authority (*Mc.* 12, 17), and he is supported by *I Petr.* 2, 13-17. Augustus had been a contemporary of Jesus; the *pax romana* was readily recognized as the main condition for the spreading of Christianity. By destroying the Jewish Temple of Jerusalem, the Romans had not only punished the Jews for their lack of faith, but had demonstrated the correctness of the claim of the Christian Church to be the legitimate successor to the Hebrew Temple. The theme of the contemporary rise of the Augustan Empire and of the Christian Church is clear in Melito of Sardis (*ap. Eus. HE* IV 26, 7-8). The argument from the destruction of the Jewish Temple is implicit in Justin, *I Apol.* 7, 53, in Minucius Felix, *Oct.* 33 and takes shape in Origen, *Cels.* II 30 and VII 26. It is developed by Eusebius, *Demonstr. Evang.* III 7, 140; VI 18, 286. Tertullian, *Apol.* 21, 24 had added to it the touch of Pilate *iam pro sua conscientia Christianus*. I have discussed contiguous points in an article appeared in *Classical Philology* 81 (1986), 285 ff., and shall only emphasize the very remarkable attitude of those Christians who, though persecuted by the Roman Empire, defended the notion that the Roman Empire had been providentially created to foster and support the Christian message.

One among the many factors of this attitude was (as in the case of the Jews) the genuine fear of the end of the World which it was felt was approaching and inevitable. As

long as the Roman Empire lasted, the end of the World was deferred. Even Tertullian was ready to admit that the end of time is a threat of terrible sufferings and that the Roman Empire affords us a respite from it (*Apol.* 32; *Resurr.* 24). Apart from these considerations, the coherence of which is not for us to judge, it is worth underlining that the Christian writers in the period of persecution are firm in stating that the Christians accept their obligations as citizens. The condition of a Christian as a stranger in this World does not abolish his duties as a citizen. To put it in the subtle language of the *Letter to Diognetus* (second century A.D.): “they share all things as citizens and suffer all things as strangers” (5,5).

There were evidently pagans who were ready to settle their differences with the Christians on the basis of recognition by the Christians of their obligations towards the Roman State. Even such an elaborate attack on Christianity as that by Celsus includes an invitation to the Christians not to create difficulties for the Empire by refusing to serve in the army and in the imperial administration (*Orig. Cels.* VIII 75). Furthermore the correspondence between Pliny and Trajan and the very texts of the *Acts of the Christian Martyrs* show that the Roman authorities did not find it easy to explain why they were persecuting the Christians. No doubt the mere fact of being a Christian had created a presumption of disloyalty towards the emperor. It was easy to apply tests of loyalty: *deos appellare et imagini tuae . . . ture ac vino supplicare* (*Plin. Epist.* X 96, 5). But men like Pliny were clearly embarrassed to have to do that. The *Acts of the Christian Martyrs* show Roman officials, most usually governors of provinces, very determined to apply the law against the Christians, but very vague or uncertain in explaining or supporting the law they were allegedly applying. As after all the persecution of the Christians is the main example of the systematic condemnation of a religious

group for its hostility to the Roman Empire we must register the paradox inherent in the attitude of both sides.

On the Christian side there was what we can call a predominant attitude of acceptance of, and respect for, the Roman Empire: there was even the attribution of providentiality to the Roman Empire. Perhaps it could hardly be otherwise because the Church was then and remained long afterwards interested above all in the conversion of the pagans of the Roman Empire. On the side of the Roman authorities there were preoccupations with public order, fears for the loyalty of the army and possibly the knowledge that not all Christians shared the respect for the Empire shown by their apologists. But there was no elementary incompatibility with the Christian way of life. The army and the local administration had *de facto* become careers for volunteers. The ordinary Christian did nothing which menaced his pagan neighbours. At a higher level men like Galen and perhaps Marcus Aurelius (if we accept the traditional text of *Meditations* XI 3, 1-2) had some respect for Christian attitudes. With Celsus we have some hints of the theory that would please the emperor Julian—how plurality of gods corresponded to the plurality of the nations of the Roman Empire (V 32; VII 70; VIII 35). But it was a double-edged theory which was never pursued systematically by the pagans. The Christians had the possibility of answering either that they were after all a new nation or alternatively that one god was better for one kingdom. These two arguments are already unified at the end of the *Contra Celsum* by Origen. What is perhaps most remarkable in Roman paganism is that there was no basic objection to conversion: all that was required was acceptance of the consequences of one's own conversion. This is really what Constantine, not a very sophisticated mind, understood better than anybody else. He converted.

The problem of the Christian opposition to the Empire was solved by one stroke. Or almost.

## VIII

There remains a puzzle with which I should like to end. As we all know, the Jews began to write Sibylline oracles in the style of the authentic Sibylline oracles in the second century B.C. or perhaps earlier. The precise purpose of these compositions is not necessarily always the same. The oracles were meant to express reaction (not inevitably hostile) to pagan powers, whether Hellenistic or Roman; they were also meant to express apocalyptic expectations. But perhaps, more than anything, the oracles were meant to convey to Jews, proselytes—and pagans who cared to read—a reflection on, or a reaction to, historical events. They were cheap philosophy of history supported by apocalyptic expectations. It is worth reminding ourselves that the Jews stopped writing history after A.D. 100 and the Christians did not write political history before the fifth century. The Sibylline oracles filled a historiographic gap. The oracles were, it seems, regularly attributed to a daughter or daughter-in-law of Noah: a detail which gave them a very respectable authority, a quasi-Jewish (but not a totally Jewish) character, and an endless possibility to refer to the past as if it were the future. Pagan oracles were incorporated in the Jewish texts.

In Rome consultation of the Sibylline Books was controlled by the Senate and reserved to Roman officers. A law prohibiting the consultation of Sibylline Books is obscurely mentioned by Justin in his *I Apol.* (44, 12) about the middle of the second century. But there seems to have been no serious attempt to prevent consultation and conse-

quently fabrication of Sibylline Books outside Rome. What nobody ever claimed to have seen (except, I must hasten to report, Trimalchio according to Petronius) was a Sibyl in the flesh. Therefore the Sibylline Books, whether pagan or Jewish, were in a strict sense all forged. The Jews went on forging Sibylline oracles in Greek until the seventh century, if it is true that some of the oracles of our main collection of Sibylline texts (in Book XIV) refer to the Arab conquest of Alexandria.

Now what does interest me in this familiar picture is that the Collection of Sibylline Oracles which has reached us contains both Jewish and Christian Sibylline oracles. The Collection as it is now was put together and transmitted by Christians. Here we find Christian forgers using Jewish forgeries and adding their own more or less for the same purposes: anti-Roman feeling, apocalyptic expectations and generic reflection on past history presented as future. Fathers of the Church (notably Lactantius) hurried to quote these texts; and of course the Christians went on composing their Sibylline texts (now also in Latin) throughout the Middle Ages.

There is a text outside our main Collection which precisely shows that the Christians were conscious of the Jewish interest in Sibyls. It deserves more attention than has been given to it. Paul Alexander in his volume *The Oracle of Baalbek* (Washington 1967) admirably edited a text which Silvio Giuseppe Mercati had discovered on Mount Athos, but not published. Alexander showed this text to be an expanded version put together between A.D. 502 and 506 of an earlier Greek oracle composed about A.D. 378-390. The earlier Greek text of A.D. 378-390 is still recognizable under the Latin guise of medieval Tiburtine oracles. Unlike the ordinary Jewish-Christian Sibylline oracles the Mount Athos text explains the occasion and gives the locality of the prophecy. The Sibyl is made to speak on the

Roman Capitol and to answer questions put by a hundred Roman judges. The text is definitely Christian. Yet Jewish priests intervene in the dialogue and respectfully question the Sibyl about rumours in the pagan world regarding the birth of Christ. The Sibyl, of course, gives a precise confirmation, and the Jewish priests are not heard again. What concerns us is that Jews are here shown to question a pagan Sibyl as a matter of course.

The Christians inherited and preserved many Greek texts of Jewish origin in which the Jews had lost interest, partly for linguistic reasons. Philo and Flavius Josephus are among them. But the preservation of the Jewish Sibylline books is something different because the Christian composers of Sibylline texts continued the work of their Jewish predecessors or contemporaries in the same spirit of critical evaluation of the past and visionary conjecture of the future. The very existence of the Jewish-Christian Sibylline Books is evidence for an underground reaction to the political and social events of the Roman Empire, an underground reaction which probably implies some exchange between Jews and Christians and certainly presupposes a Christian interest in what the Jews thought about the Roman Empire. Even taking into account the *Acts of the Martyrs*, whether *Alexandrian* or *Christian*, I do not know of any other set of texts which brings us nearer to an anonymous, religiously inspired, public opinion in the Roman Empire. We need further research on this conglomerate of Jewish and Christian documents—and on the way in which it was gradually put together.

This strange fact of finding Christians picking up and re-utilizing Jewish Sibylline texts must, however, also be compared with the other strange episode of Christianization of a text—namely the Christianization of the oracles of Hystaspes. These oracles predicted the destruction of the Roman Empire and the return to power of the East. The

collapse of Rome, apparently at the end of 6000 years, would be followed by wars and natural disasters. After that the world would enjoy peace and prosperity for one thousand years, presumably under Eastern kings. The prophecy of the fall of Rome took the form of a dream by a King of Media, Hystaspes, who lived before the Trojan War: the dream itself is interpreted by a child, *Romanum nomen quo nunc regitur orbis... tolletur e terra et imperium in Asiam revertetur* (Lact. *Inst.* VII 15, 11). Justin in his *Apology* knew that the circulation of the oracle of Hystaspes had been prohibited on penalty of death (*I Apol.* 44, 12). One version of the oracle had been Christianized before Clement of Alexandria. Clement in fact attributes a quotation of Hystaspes to St. Paul (*Strom.* VI 5, 43, 1). He must have found a reference to it in some apocryphal text attributed to Paul. In this Christianized version Hystaspes alludes to Christ. Lactantius, who directly or indirectly summarizes most of the oracle, had a text before him which was not interpolated by Christians, though it provided confirmation to his own Christian eschatology. In this non Christian version the text of Hystaspes may be dated at any time between the victory of Rome over Antiochus III and the publication of Justin's *Apology*. It may be due to friends of Mithridates or to friends of the Parthians either outside or inside the Roman Empire. We know from Pausanias (V 27, 5) and later from a *Letter* of St. Basil (258) that there were Persian colonies in Asia Minor with their *magi* (cf. A. Peretti, in *Wiener Studien* 69 [1956], 350-62). The original anti-Roman bias of the oracle of Hystaspes is evident. But was this oracle still used by the Christians, either in its original form or in Christianized versions, for rejoicing at the impending doom of Rome?

For the last time this morning I confess my inability to separate in each case what was precise hostility to the Roman State from what was apocalyptic expectation by

people used to thinking in apocalyptic terms about nothing definite.

[Cf. also on p. 110 R. A. MARKUS, "Pelagianism: Britain and the Continent", in *Journ. Eccles. History* 31 (1986), 191-204, and on p. 126 D. FLUSSER, "An Early Jewish-Christian Document in the Tiburtine Sibyl", in *Mélanges Marcel Simon* (Paris 1978), 153-183.]

## DISCUSSION

*M. Raaflaub:* As always when I hear or read one of Professor Momigliano's papers I am impressed by the wide range of topics and problems covered and the exceptional control of very difficult sources. What we heard, opened up a new dimension in comparison to what was discussed yesterday. I wonder, however, whether there isn't much to be said also about religious aspects of the opposition against the emperors among the society in Rome and the upper classes in particular. I emphasized yesterday that the ideas of the opposition must be examined against the background of the ideas and ideology put forward by the emperors. Now the emperors did use religion in this context: they promoted the cult of previous emperors, they showed strong preferences for specific gods, cults, and other religious phenomena, and some of them even presented themselves as gods or at least something close to divinity. How did the Roman elite react to all this? Did they in turn emphasize specific cults or religious practices? Did they use, or turn away from, specific religious connotations in their language? Moreover, Augustus had prevented certain religious developments pertaining to the cult of the emperor in Rome (presumably in order not to provoke strong negative reactions among the aristocracy), while he allowed such developments in Italy and actively promoted them in the provinces. Things changed under his successors, at least after Tiberius. I still wonder, however, whether differences continued to exist between the way such matters were handled in Rome and in the rest of the empire. If so, this might give us another clue to understand the range of resistance and opposition in Rome itself.

*M. Momigliano:* What Mr. Raaflaub says is true. I selected for my paper certain aspects of the subject in which I was more interested and on which I thought I had something to say. I have discussed elsewhere ("American Scholar" 1986) some points of the imperial cult. I share with Mr. Raaflaub the interest in the preferential treatment given by certain

emperors to certain cults. Undoubtedly one could study the reaction of the Roman upper class to such preferential treatments. The cases of Commodus and Elagabalus are the most obvious. But I wish I could understand better the meaning of *maiestas* in Roman politics.

*M. Bowersock:* It occurs to me that the great competitions (*ἀγῶνες*) of the Greek world in athletics, music, poetry, prose, drama, etc., with their sacrifices and delegations, provided an important religious forum that inevitably involved the Roman emperor (through encomiography and the introduction of his own competitors). Manipulation of these events, especially the so-called ‘sacred’ or panhellenic ones, could generate a current of opposition best viewed in the pride of competitors who boasted of winning honestly.

*M. Momigliano:* Here again I am in complete agreement with Mr. Bowersock. The role of the theatre in Roman politics deserves new study.

*Mme Levick:* With Caesar claiming that the Gallic *plebs* was “virtually enslaved” to the upper class and the exclusion by Tacitus of the rebel Mariccus from the aristocracy (*e plebe Boiorum*) one might be tempted to guess that the lower classes *remained* enslaved to their old beliefs, were left behind as Gallo-Roman culture evolved, and even felt betrayed by the aristocracy: the distinctions drawn by Caesar and the length of time the training would take both suggest that the priesthood had been the preserve of the better off.

*M. Giovannini:* Dans le contexte de l’opposition religieuse à l’Empire, il convient de considérer que la religion ou le culte impérial ont pu être exploités dans des conflits internes qui n’avaient à l’origine rien à voir avec l’Empire romain. Le meilleur exemple est, bien entendu, le conflit opposant Juifs et Grecs à Alexandrie, où les Grecs ont utilisé les convictions religieuses des Juifs pour essayer de provoquer une rupture entre eux et le pouvoir impérial. Ceci pour dire que des conflits qui nous paraissent être d’ordre religieux et qui opposaient l’Empire à un peuple

ou à un groupe religieux peuvent avoir eu pour cause des rivalités qui étaient en elles-mêmes totalement étrangères à l'Empire romain ou à l'empereur, voire à la religion.

*M. Momigliano:* In answer to Miss Levick, I admit that I have no precise idea about the relations of the Celtic priesthoods with the lower classes of Gaul and Britain in the first century A.D. My ignorance, I am afraid, extends to later centuries.

As for Giovannini's remarks, I think he is right in saying that in situations like that of the conflict between Jews and Greeks at Alexandria in the first century A.D. religion or imperial cult was probably exploited to create difficulties between the Jews and the ruling Roman power. But even in such cases we have to ask whether the basic conflict between Jews and Greeks was at least partly due to religious incompatibility. The answer is not easy because in the Hellenistic age we have clear signs of intellectual and religious sympathy between Jews and Greeks in Egypt. This is particularly evident in the Maccabean period. But, again, it is difficult to decide whether this sympathy was in turn conditioned by the common hostility of Jews and Greeks in Egypt towards Seleucid Syria and, perhaps, the native Egyptians.

*M. Timpe:* Die Definition und Abgrenzung dessen, was religiöse Opposition heißen kann, ist wahrscheinlich ebenso schwierig wie die der Opposition gegen den Prinzipat insgesamt. Ich möchte dafür an zwei Beispiele erinnern:

1) Veleda, die Sibylle der Brükterer, ist eine interessante und wichtige, auch schon den zeitgenössischen Römern denkwürdige Erscheinung, aber wahrscheinlich auch eine sehr exzessionelle. Sie heißt zwar Genossin des Civilis und Anführerin des Aufstandes der rechtsrheinischen Stämme im Bataverkrieg, aber sie haust allein in einem Turm und verkehrt nur durch Vermittlung mit ihrer Umgebung. Es ist sehr schwer zu sagen, welche politische Rolle sie gespielt hat (und wenn eine, ob diese verallgemeinert werden kann) und in welchem Zusammenhang sie gefangen genommen wurde. Erfahrungen wie die mit Veleda stehen aber ausgesprochenmassen hinter der Generalisierung des Tacitus

(*Germ.* 8), dass die Germanen die Frauen verehrten und ihre *consilia* hochschätzten, und in diesem Zusammenhang ist von politischer oder religiöser Opposition nicht die Rede.

2) Bei den Christen besteht wahrscheinlich ein grosser Unterschied zwischen den Autoren und Lesern apokalyptischer Visionen auf der einen Seite und den hellenistisch gebildeten Intellektuellen, Philosophen, Rhetoren und Juristen, auf der anderen. Diese letzteren repräsentieren die Apologeten des 2. Jhdts. und bei ihnen findet sich (im allgemeinen) nicht nur Respekt vor dem Imperium, sondern eine weitgehende Identifikation mit der Reichszivilisation und Reichsorganisation der Zeit. Sie appellieren an den Kaiser und erwarten Gerechtigkeit von ihm gegenüber Statthaltern und städtischen Autoritäten oder sie übernehmen, wie Meliton von Sardes (Eus. *HE* IV 26,7), die Anschauung von der providentiellen Bestimmung des kaiserzeitlichen Imperiums.

*M. Momigliano:* Both your remarks are important. I wish I could understand the precise role of Veleda. It may have been exceptional, but its importance was recognized by the Roman authorities.



## IV

Z. YAVETZ

### THE URBAN PLEBS IN THE DAYS OF THE FLAVIANS, NERVA AND TRAJAN

Professor Giovannini has asked me to prepare a paper on the urban *plebs*, in the framework of a colloque on "L'opposition aux Empereurs et à l'Empire au I<sup>e</sup> siècle (A.D.)". In order not to repeat things that I have said in connection with the Julio-Claudians, I have decided to investigate the relationship between *plebs* and *princeps* during the days of the Flavians, Nerva and Trajan. I shall not be able, however, to avoid the Julio-Claudians altogether, because I would like to bear upon two dissenting remarks made by two great historians, the late Sir Moses Finley and Professor Paul Veyne.

My paper will be divided into two main parts: in order to avoid the term 'facts', I prefer to entitle the first part "Was wir eigentlich wissen". Problems and attempts at interpretation are dealt with in the second part.

## I

Nothing unusual can be discovered in the relationship between *plebs* and *princeps* in the days of Vespasian. At first,

there was fear. It was well known in the capital that Vespasian had planned to starve Rome and Italy, and the news from Cremona must have produced a shocking effect.<sup>1</sup> Eventually, the city populace lost faith in Vitellius,<sup>2</sup> turned against him, but no signs of enthusiasm for Vespasian can be detected among the urban *plebs*.<sup>3</sup> A modern scholar suggests that from the point of view of the populace, the Flavians were best kept out of Rome.<sup>4</sup> He may be right, but from what we know it appears only that the *plebs urbana* was helpless, its political power negligible, and at a certain moment there was hardly any other choice for the common people in Rome but to make their peace with Vespasian.

All seems to have gone smoothly. The man who had declared that money was the sinews of sovereignty,<sup>5</sup> made it clear that he had amassed money not for his own enjoyment, but for the need of the people.<sup>6</sup> After a short while, the *favor populi* was captured. In 70 A.D. Vespasian restored order in Egypt—the granary of the Empire<sup>7</sup>—and thence sent a supply of grain to Rome.<sup>8</sup> On reaching Rome he

<sup>1</sup> Tac. *Hist.* III 48; III 33.

<sup>2</sup> Z. YAVETZ, "Vitellius and the 'Fickleness of the Mob' ", in *Historia* 18 (1969), 557-569. The cliché of *inconstantia plebis* in its relationship to its leaders, is not typical of ancient history and has intrigued social scientists to our own days: Henri IV once said: "Le peuple m'accorde; il acclamerait aussi bien mon pire ennemi, s'il triomphait" (quoted by P. VEYNE, *op. cit. [infra n. 195]*, 665). Cf. Nor did Frederic the Great think well of the crowds: once, while riding a horse, he was cheered by the masses. He remarked: "Setze man einen alten Affen auf's Pferd, und lasse man ihn durch die Strassen reiten, so wird das Volk ebenso zusammenlaufen", quoted in M. J. NETZER (ed.), *Preussen* (München 1968).

<sup>3</sup> J. NICOLS, *Vespasian and the Partes Flavianaæ* (Wiesbaden 1978), esp. 164 ff.

<sup>4</sup> R. F. NEWBOLD, "Vitellius and the Roman Plebs", in *Historia* 21 (1972), 313.

<sup>5</sup> Dio Cass. LXVI 2, 5: νεῦρα τῆς ἡγεμονίας.

<sup>6</sup> Dio Cass. LXVI 10, 3.

<sup>7</sup> Jos. *Bell. Jud.* IV 605; cf. II 386.

<sup>8</sup> Dio Cass. LXVI 9, 2a.

bestowed gifts not only upon the soldiers but also upon the civil population.<sup>9</sup> He provided entertainments,<sup>10</sup> organized games and festivals on a most sumptuous scale,<sup>11</sup> and boasted that he was paying for all that from his own purse.<sup>12</sup> Had he written his *Res gestae*, he might have repeated time and again the phrase: *Ex horreo et patrimonio meo, or mea pecunia etc.*

The secret of his popularity could be attributed—partly at least—to his unassuming and lenient character (*civilis et clemens*),<sup>13</sup> to his inclination not to avenge affronts and enmities,<sup>14</sup> and to his behaviour, depicted as δημοτικῶς,<sup>15</sup> which should be translated populist rather than democratic.

All that must have come naturally to this Sabinian *homo novus*, who paraded his former low origin and ridiculed flatterers who tried to invent a more respectable genealogy for the Flavians.<sup>16</sup> He made no effort to hide his lusts or cover up his vices, and had to pay a price for his misconduct.<sup>17</sup> But populist behaviour should not be confounded with policies. Dinner parties to support the butchers of Rome<sup>18</sup> and receptions in the Sallustian Gardens not only for senators, but also for common people,<sup>19</sup> should not lead us into error. Vespasian insisted on the traditional hierarchy in Roman society and faithfully observed the principle:

<sup>9</sup> Dio Cass. LXVI 10, 1a.

<sup>10</sup> Suet. *Vesp.* 19, 1.

<sup>11</sup> Dio Cass. LXVI 10, 3.

<sup>12</sup> Dio Cass. LXVI 10, 3a.

<sup>13</sup> Suet. *Vesp.* 12.

<sup>14</sup> *Ibid.*, 14.

<sup>15</sup> Dio Cass. LXVI 11, 1.

<sup>16</sup> Suet. *Vesp.* 12.

<sup>17</sup> *Ibid.*, 3 and 4, 4.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 19, 1.

<sup>19</sup> Dio Cass. LXVI 10, 4.

*Utrumque ordinem, non tam libertate inter se quam dignitate differre.<sup>20</sup>* In his reign common people could nor even dream of acquiring political power. He was prepared to play to the galleries as long as the game was harmless. He would not mind showing some respect for popular superstitions, in which he hardly ever believed,<sup>21</sup> particularly if this could help him display his own charisma, but would never allow astrologers to abuse the superstitions of the commons. He would pay Latin and Greek teachers out of the public treasury,<sup>22</sup> but was in no mood to tolerate the activities of astrologers and philosophers.<sup>23</sup> He banished them without qualms and Dio's epitomizer elucidates Vespasian's decision in quite explicit terms: The philosophers tried to stir up the masses: τὸ τὰ πλήθη ταράττειν,<sup>24</sup> and there could be no compromise with the *contumacia philosophorum*.<sup>25</sup> Philosophers and astrologers were tolerated in Rome only as long as they taught youngsters from the upper classes and stayed away from the masses.<sup>26</sup> Once they started to mingle with the lower population they became dangerous, and no Roman *princeps* could tolerate "that breed of men who were notorious for betraying the powerful and deceiving the hopeful".<sup>27</sup> Vespasian was no exception and he must have been afraid of these "barking dogs"<sup>28</sup>

<sup>20</sup> Suet. *Vesp.* 9, 2 (concerning senators and knights). In general see Tac. *Ann.* XIII 27.

<sup>21</sup> E.g. healing a blind man by spitting upon his eyes or curing a fellow with a withered hand by stepping on it (Dio Cass. LXVI 8, 1; Suet. *Vesp.* 7, 2).

<sup>22</sup> Dio Cass. LXVI 12, 1a.

<sup>23</sup> *Ibid.*, 9, 1; 13, 2.

<sup>24</sup> *Ibid.*, 12, 2.

<sup>25</sup> Suet. *Vesp.* 13; cf. J. M. C. TOYNBEE, "Dictators and Philosophers in the First Century A.D.", in *G & R* 13 (1944), 43 ff.

<sup>26</sup> Cic. *Tusc.* II 4.

<sup>27</sup> Tac. *Hist.* I 22, 1; cf. F. H. CRAMER, *Astrology in Roman Law and Politics* (Philadelphia 1954).

<sup>28</sup> Dio Cass. LXVI 13, 3.

more than he would have been prepared to admit. On the whole, it seems that his concern for the welfare of the common people was never shaken, and it is no accident that the words "you must let me heed my poor commons"<sup>29</sup> were attributed to him. This was allegedly Vespasian's reply to a mechanical engineer who came up with a technical innovation which promised to transport heavy columns to the Capitol at small expense. Vespasian—so the story goes—rewarded the engineer but refused to make use of the invention, in order to secure jobs for common people.

The utterance of Vespasian turned into a "Paradezitat" for many controversies in ancient history, e.g.: was there progress or stagnation in ancient technology;<sup>30</sup> were public buildings constructed by free artisans or by gangs of slaves;<sup>31</sup> were public works in antiquity undertaken in order to provide jobs for people or were they just supposed to glorify the image of the builder and express the splendour and the power of a regime?<sup>32</sup>

In a non polemical chapter like this, I can only say that Vespasian is known to have promoted a large-scale building activity of his own<sup>33</sup> and to have repaired many ruined buildings, but inscribed on them the names of those who originally built them.<sup>34</sup> Nobody knows what made Vespasian spare no effort to conduct a building activity on such a

<sup>29</sup> Suet. *Vesp.* 18: *Praefatus sineret se plebiculam pascere.*

<sup>30</sup> E.g. F. KIECHLE, *Sklavenarbeit und technischer Fortschritt im römischen Reich* (Wiesbaden 1969).

<sup>31</sup> Lionel CASSON, in *Bulletin of the American Society of Papyrologists* 15 (1978); contra P. A. BRUNT, "Free Labour and Public Works at Rome", in *JRS* 70 (1980), 81 ff.

<sup>32</sup> Gabriella BODEI GIGLIONI, *Lavori pubblici e occupazione nell'antichità classica* (Bologna 1974), esp. 132 ff.

<sup>33</sup> A. GARZETTI, *From Tiberius to the Antonines*, Engl. Transl. (London 1974), esp. 243 ff.

<sup>34</sup> Dio Cass. LXVI 10, 1a.

vast scale. Even if one admits that full employment has never been a professed ideal in pre-industrial societies, it cannot be denied that purveyance of employment for some freeborn workers must have been at least a welcome side-effect. It is generally known that the Roman people loved public munificence<sup>35</sup> and the fact remains that in spite of having kept the populace under strict control, Vespasian is referred to in the surviving sources as an αὐτοκράτωρ, in his oversight of the public business, whereas in all other respects he lived on a footing of equality with his subjects.<sup>36</sup> It is of course possible that his marvellous sense of humour and his witticisms<sup>37</sup> helped him diminishing the *odium* caused by some of his acts—a function brought into play by humour to our own days. But the fact remains that according to our sources, opposition against him (*assiduas in se coniurationes*)<sup>38</sup> originated in the circles of his best friends,<sup>39</sup> not among the rank and file. No violent crowd activities in the days of Vespasian have been recorded. No vociferous protests against the emperor were aired at circus or theatre performances. Nor have any mass acclamations of support for Vespasian been registered. From this point of view, a big lull characterized the years 70-79 A.D.

Using the same line of argumentation, it could be said that the days of Titus were even more uneventful. Perhaps, as Dio pointed out, due to his short reign, he was given no

<sup>35</sup> Cic. *Mur.* 76: *Odit populus Romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit*, and Titus stripped his own villas in order to ornament the restored temples: Suet. *Tit.* 8, 4. Not always, however, did the poorer classes appreciate the efforts to beautify their city: see Dio of Prusa, *Or.* XL 8-9; XLV 12; XLVI 9; XLVII 11-15.

<sup>36</sup> Dio Cass. LXVI 11, 1: τό τε σύμπαν τῇ μὲν προνοίᾳ τῶν κοινῶν αὐτοκράτωρ ἐνομίζετο, ἐς δὲ δὴ τἄλλα πάντα κοινός καὶ ἴσοδιαιτός σφισιν ἦν.

<sup>37</sup> Suet. *Vesp.* 23.

<sup>38</sup> *Ibid.*, 25.

<sup>39</sup> Dio Cass. LXVI 16, 3.

opportunity for wrongdoing<sup>40</sup> and thus ended up in the memory of the Romans as *amor ac deliciae generis humani*.<sup>41</sup> Notorious for his cruelty before ascending the throne, Titus made enormous efforts to change his image and earn a good reputation (*εὐδοξία*),<sup>42</sup> and in almost every respect tried to please the people: his banquets were pleasant rather than extravagant, but in his munificence towards the people he was second to none of his predecessors.<sup>43</sup> At the dedication of the Flavian amphitheatre and baths, he gave a most magnificent gladiatorial show, exhibited 5000 wild beasts in a single day and presented a sham sea fight in the old naumachia. Suetonius emphasizes that he gave shows, not after his own inclinations, but that he took into account those of the spectators.<sup>44</sup> Dio, after a more detailed description of the games,<sup>45</sup> adds: "He would throw down into the theatre from aloft, little wooden balls, variously inscribed (one designating some article of food, another of clothing) . . . Those who seized them, were to carry them to the dispensers of the bounty, and received the article named".<sup>46</sup>

It was probably not only the fact that he treated the whole body of the people (*universum populum*)<sup>47</sup> with indulgence (*comitate tractavit*) that made him so popular, but mainly his unassuming and natural behaviour at the games: unlike Julius Caesar, who dictated letters while watching

<sup>40</sup> Dio Cass. LXVI 18, 3.

<sup>41</sup> Suet. *Tit.* 1.

<sup>42</sup> Dio Cass. LXVI 18, 2; cf. Z. YAVETZ, "Reflections on Titus and Josephus", in *GRBS* 16 (1975), 411-32.

<sup>43</sup> Suet. *Tit.* 7, 3.

<sup>44</sup> *Ibid.*, 8, 2.

<sup>45</sup> Dio Cass. LXVI 25 (1-4). For Titus' behaviour—*per theatra et castra*—see the important remarks of T. BOLLINGER, *Theatralis licentia* (Winterthur 1969), 36 and 47 with notes.

<sup>46</sup> *Ibid.*, 25, 5.

<sup>47</sup> Suet. *Tit.* 8, 2.

games, Titus got involved, openly displayed partiality for Thracian gladiators and bantered the people about it by words and gestures.<sup>48</sup> He made no heed to appear as a human being, and sympathy for him must have accrued when the people saw him cry in public.<sup>49</sup> That Titus took care of *frumentationes* and *congiaria*<sup>50</sup> must be taken for granted, but he must have been at his best after the disaster at Pompeii and Herculaneum, and after the great fire that broke out in Rome in 80 A.D. Titus ordered the devastated region to be restored, bestowed upon the inhabitants not only gifts of money, but also the property of those who had lost their lives and left no heirs.<sup>51</sup> The appearance of a Pseudo Nero<sup>52</sup> in Titus' days may cast a shadow on his generally popular reign, but it should not be taken as an indication of dissatisfaction on the part of the *plebs urbana*. From their point of view, he was and remained the darling of mankind.

The relations between Domitian and the *plebs* appear to have been much more complicated, mainly because the sources in our possession do not convey a clear picture: in senatorial historiography (and there was no other)—he went down as a man rapacious through need and cruel through fear (*inopia-rapax, metu-saevis*).<sup>53</sup> As a man treacherous, secretive and suspicious, who admired Tiberius more than any other *princeps* in the past,<sup>54</sup> he was cruel and

<sup>48</sup> *Ibid.*: *ut fautor cavillatus est.*

<sup>49</sup> *Ibid.*, 10, 1; Dio Cass. LXVI 26, 1.

<sup>50</sup> E.g.: *CIL VI* 943: *Plebs urbana quae frumentum publicum accipit et tribus.* Cf. D. VAN BERCHEM, *Les distributions de blé et d'argent à la plèbe romaine sous l'Empire* (Genève 1939), esp. 149 ff.

<sup>51</sup> Dio Cass. LXVI 24 (2-3).

<sup>52</sup> *Ibid.*, 19, 3 B; cf. F. MILLAR, *A Study of Cassius Dio* (Oxford 1964), esp. 217-8.

<sup>53</sup> Suet. *Dom.* 3, 2.

<sup>54</sup> *Ibid.*, 20; Dio Cass. LXVII 1, 1.

bloodthirsty to such an extent, that all those who were close to him, were kept in constant fear of having their throats cut.<sup>55</sup> At first glance, this behaviour might appear to be the perfect recipe for winning the favour of the masses, or to quote at random just one typical cliché: "Disasters that occur to those who are apparently fortunate and rich, do not concern the common people, and sometimes even cause pleasure to certain worthless, malicious individuals, because they envy the powerful and prosperous".<sup>56</sup> In the case of Domitian, however, this description does not fit: Domitian never became the idol of the *plebs*, in spite of the fact that he tyrannized senators and that his policy in the spheres of entertainments and buildings, *frumentationes* and *congiaria*, was almost identical to that of his predecessors—and in certain cases he even surpassed them. An enumeration of all the details would expand this paper to an unnecessary length,<sup>57</sup> but mention must be made of the fact that Domitian's death, unlike Nero's was not bewailed by the common people.

The sources on this issue are inadequate and all explanations remain speculative. All we know is that after his

<sup>55</sup> Dio Cass. LXVII 9, 3.

<sup>56</sup> Herodian VII 3, 5; Juv. 8, 189-192. For other examples see Z. YAVETZ, *Plebs and Princeps* (Oxford 1969), 113-118.

<sup>57</sup> Details collected exhaustively in the still very valuable S. GSELL, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien* (Paris 1894; repr. 1967), 120 ff. and A. GARZETTI, *op. cit.* (*supra* n. 33), 275 ff.; D. VAN BERCHEM, *op. cit.* (*supra* n. 50), 150-1. There is one issue which deserves more attention than it has hitherto received: the attitude of Domitian to the habit of *sportula*. Private patrons were giving clients who called on them  $6\frac{1}{4}$  *sest.* for each daily visit. Domitian suppressed these payments by patrons but revived the pre-Neronian public dinners which had been suppressed by Nero. Domitian's attempt failed, and *sportula* is mentioned again in the poems of Martial and Juvenal. For references see R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire* (*infra* n. 119), 138 and A. PASQUALINI, in *Helikon* 9-10 (1969/70), 265-312. The passage Suet. *Nero* 16 should be read with Suet. *Aug.* 74. For the enormous building operation of Domitian, necessitated in part by the disastrous fire of the year 80, see a complete list in S. B. PLATNER—T. ASHBY, *A Topographical Dictionary of Ancient Rome* (London 1929), 596.

death, his images were melted down.<sup>58</sup> The feelings of joy and relief among the senators do not have to be explained at length. Cruelty does not pay off and Ennius' *bon mot* seems proper: "Whom they fear they hate, and whom one hates one hopes to see dead".<sup>59</sup> What else could a bald headed Nero, who kept murdering the great men of the country—*vindice nullo*—expect?<sup>60</sup> But the senators did not dare to do away with Domitian, and the conspiracy against him was organized in the midst of his closest entourage, his former friends and his favourite freedmen.<sup>61</sup> Nor did the *plebs urbana* disclose any signs of opposition against Domitian. There are indications that hatred toward Domitian existed among the lower classes sometimes before his murder,<sup>62</sup> but Juvenal's line that only when Domitian became a *terror* to the *cerdones* he met his doom,<sup>63</sup> remains a riddle to me. All we know is that his death was met with indifference rather than compassion: *occisum eum populus indifferenter . . . tulit*.<sup>64</sup> This only strengthens the contention that the regular supply of fundamental material requirements of life is not enough to secure the goodwill of the *plebs urbana*<sup>65</sup> for a *princeps*.

Nerva was a good emperor: he respected the senators and the upper classes, and to use Dio's jargon, he did nothing without the advice of the foremost men ( $\pi\acute{r}\omega\tau\circi\alpha\delta\rho\epsilon\varsigma$ ), he made sincere efforts to please the better element ( $\pi\acute{r}\circ\varsigma\chi\acute{a}\rho\iota\varsigma\tau\circ\alpha\delta\gamma\acute{a}\theta\circ\varsigma$ ), honoured all good men and

<sup>58</sup> Dio Cass. LXVIII 1, 1.

<sup>59</sup> *Quem metuant, oderunt, quem quisque odit periisse expetit* (Fab. inc. 402 Vahlen; = 410 Warmington; ap. Cic. Off. II 23).

<sup>60</sup> Suet. *Dom.* 10; 11; Juv. 4, 37-38.

<sup>61</sup> Suet. *Dom.* 14, 1; Dio Cass. LXVII 15.

<sup>62</sup> Dio Cass. LXVII 18, 1.

<sup>63</sup> Juv. 4, 153-4: *Sed periit postquam cerdonibus esse timendus / cooperat.*

<sup>64</sup> Suet. *Dom.* 23.

<sup>65</sup> *Plebs and Princeps* (*supra* n. 56), 138 ff.

conferred many favours upon good citizens.<sup>66</sup> He promised to abolish death penalties on senators but put to death all the slaves and freedmen who had conspired against their masters under previous rulers;<sup>67</sup> senators, however, who had behaved shamelessly in the days of Domitian (like Aquilius Regulus or Fabricius Veiento), went unharmed. Stressed relations with the army must have preoccupied Nerva, especially when the Praetorians, lead by Casperius Aelianus, forced him not only to execute the killers of Domitian, but also to thank the avengers in a public speech. The Roman *plebs*, however, was not neglected: a *sestertius* with Nerva's effigy has on its reverse a *modius* with the legend: *Plebei urbanae frumento constituto*. It is also noteworthy that on inscriptions, an imperial *procurator Minuciae*, appears along with the *praefectus frumenti dandi ex Senatus consulto*.<sup>68</sup> A *congiarium* to the people in 96 A.D. is recorded on coins<sup>69</sup> and the adoption of Trajan was made public by the emperor in the presence of the Senate and the people on the Capitol.<sup>70</sup> On the one hand he abolished many sacrifices, horse races and other popular spectacles,<sup>71</sup> but on the other hand he offered a *funeraticum*, most probably to all the recipients of the *congiaria*.<sup>72</sup> He granted to the very poor Romans ( $\tauο̄ς τε πάντι πένησι τῶν Ρωμαίων$ ) allotments of land worth 50,000,000 *sestertii*, putting some senators in

<sup>66</sup> Dio Cass. LXVIII 5, 4; 5, 5; 6, 4.

<sup>67</sup> *Ibid.*, 1, 2; Plin. *Epist.* IX 13, 4.

<sup>68</sup> D. VAN BERCHEM, *op. cit.* (*supra* n. 50), 77 f.; cf. O. HIRSCHFELD, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian* (Berlin 21905), 237.

<sup>69</sup> D. VAN BERCHEM, *op. cit.*, 151.

<sup>70</sup> Dio Cass. LXVIII 3, 4.

<sup>71</sup> *Ibid.*, 2, 3.

<sup>72</sup> Th. MOMMSEN (ed.), *Chronica Minora I* (Berlin 1892), 146 (the Chronographer of 354); A. DEGRASSI, *Scritti vari di antichità I* (Roma 1962), 697: *Nerva funeraticum plebi urbanae instituit*. Cf. *ILS* (Dessau) 6726 (Bergomi).

charge of the purchase and the distribution.<sup>73</sup> On the whole, Nerva's reign has been characterized by its generosity and munificence,<sup>74</sup> but the most striking contribution to social policy in antiquity was the establishment of child assistance funds (*alimenta*). Even if Nerva never put the scheme into practice, it is important to stress that sources that cannot easily be dismissed, explicitly say that "Nerva devised a scheme for girls and boys of needy parents, to be supported at public expense throughout the towns of Italy".<sup>75</sup> Neediness and poverty did not entitle people in ancient Rome to receive *frumentationes* and *congiaria*, and the famous *partem petam* of Piso Frugi, only shows that in this context *civitas* was more significant than *egestas*.<sup>76</sup> It is in this very respect that the innovation should be recognized. Augustus, who in keeping with his efforts to increase the birth rate distributed a thousand sesterces per child to those who could lay claim to legitimate sons and daughters, and enabled even children to enjoy *congiaria*,<sup>77</sup> did not single out the *egestosi*, but spoke in general terms of children of the common people: *e plebe* or *multitudinis suboles*. Nor does poverty appear as a binding criterion in Helvius Basila's testament, who bequeathed to the people of Atina (*Atinibus*) 400,000 *sest.*, so that out of the income from his

<sup>73</sup> Dio Cass. LXVIII 2, 1.

<sup>74</sup> R. SYME, "The Imperial Finances under Domitian, Nerva, and Trajan", in *JRS* 20 (1930), 55-70 = *Roman Papers I* (Oxford 1979), 1-17.

<sup>75</sup> Ps. Aur. Vict. *Epit.* 12, 4: *puellas puerosque natos parentibus egestosis sumptu publico per Italiae oppida ali iussit.*

<sup>76</sup> Cic. *Tusc.* III 48. H. BOLKESTEIN, in his classic *Wohltätigkeit und Armenpflege im vorchristlichen Altertum* (Utrecht 1939), 469, saw in the *alimenta* scheme, something approaching the oriental type of non reciprocal philanthropy. He attributes, though, the innovation to Trajan. For more recent studies, see especially: H. KLOFT, *Liberalitas principis* (Köln 1970), 88; 96-99; 101; 105; 115; 160; 165; 170; 178; and R. DUNCAN-JONES, *op. cit.* (*infra* n. 119).

See also notes 144-149 below.

<sup>77</sup> Suet. *Aug.* 46 and 41, 2; Dio Cass. LI 21, 3.

bequest, their children were to be given grain until they reached maturity, and thereafter one thousand sesterces each.<sup>78</sup>

Nerva, on the other hand, did something first and foremost for the poor, and the fact that his short reign might not have permitted him to implement his legislation, should not detract anything from its importance. The documentation, from which one learns a great deal about the *alimenta*, originates from the days of Trajan: in each town included in the program, the *fiscus* made loans to farm owners at low interest rates, but the interest was paid into a special municipal fund earmarked for the support of a fixed number of children.<sup>79</sup> Thus, working capital was made available for well-to-do farmers on one hand, and the income from the loans provided funds for helping the poor ones raise their children.

It is unfortunate that our main source of knowledge for the relations between Trajan and the *plebs urbana*, comes from a panegyrist whose main purpose was to depict the Optimus Princeps, as beloved by the highest and lowest alike (*summis atque infimis carus*).<sup>80</sup> Sceptics may distrust the image of a Trajan never playing to the galleries in order to endear himself to the masses, not hesitating to suppress the mimes, who on one hand used to appear at the performances at the Circus Maximus, so that the crowds could see him, but whose behaviour on the other hand was always solemn and dignified.<sup>81</sup> Nevertheless, when he mounted the Capitol, the masses hailed and cheered him.<sup>82</sup> It is common

<sup>78</sup> ILS 977.

<sup>79</sup> ILS 6675 (Veleia) and 6509 (Beneventum); see the discussion in P. GARNSEY, "Trajan's *alimenta*: Some Problems", in *Historia* 17 (1968), 367-381, with the important P. VEYNE, in *MEFR* 69 (1957), 81-135; 70 (1958), 177-241.

<sup>80</sup> Plin. *Paneg.* 19, 3.

<sup>81</sup> Esp. Plin. *Paneg.* 28, 3; 33, 2; 51, etc.

<sup>82</sup> *Ibid.*, 5, 3-4.

knowledge that Trajan continued the policy of *alimenta* initiated by Nerva, and even expanded it so that the *plebs urbana* might enjoy them as well. We are told that nearly 5000 freeborn children were sought out to be entered on the *alimenta* lists, thus making the rear of children a profit and a pleasure alike, at least for some people.<sup>83</sup> In all other respects his attitude to the urban *plebs* was similar to that of many of his predecessors: he continued energetically to endorse enormous public works, especially roads and harbours,<sup>84</sup> gave the *plebs* 5000 additional seats at the games<sup>85</sup> and made sure that while distributing huge *congiaria*—none—not even the absent—should miss their share.<sup>86</sup>

Summing up the details mentioned above, one might conclude that little happened and that what happened was not very exciting. The study of the relationship between *plebs* and *princeps* in the days of the Flavians, offers no new insights into the problem and the events described are not spectacular. There was no active opposition on the part of the *plebs urbana*, and even if a *princeps* was disliked, no action was taken. Under Nerva and Trajan, things were much the same. The period of the Julio-Claudians was different. Then too, the people hardly dared to revolt, and ὁ δῆμος ἔστενε καὶ ἡσυχάζειν<sup>87</sup> was the rule in most cases. However, one can often read in our sources how the masses expressed their joy and goodwill, sorrow and mourning, protest and anger, without resorting to violence. Reactions of the crowds at the circus and at the theatre are often recorded. This is where the masses “gave

<sup>83</sup> *Ibid.*, 28, 4; cf. 27, 1.

<sup>84</sup> *Ibid.*, 29, 2.

<sup>85</sup> *ILS* 286.

<sup>86</sup> R. SYME, *art. cit.* (*supra* n. 74), 58 = *Roman Papers* I 5; Plin. *Paneg.* 25 (3-4).

<sup>87</sup> App. *BC* V 68, 289.

vent to their insolence"<sup>88</sup> and sometimes expressed their uninhibited opinion without sparing the feelings of the emperors themselves.<sup>89</sup> The Julio-Claudians were apparently interested in learning the general attitudes of the urban masses.<sup>90</sup> They permitted in the circus what they allowed in no other place and reacted sharply only when the disorders led to bloodshed.<sup>91</sup> But it is also possible to enumerate a long list of violent reactions of the crowds. These were sometimes so aggressive that they ended in dead and wounded.<sup>92</sup>

This classification into violent and non-violent crowd reactions is a matter of convenience and bears no weight of principle. Reactions of the urban crowds could be classified and categorized in various ways and several examples are in order:

Dealing with the later Empire, A. H. M. Jones divided riots into those which arose out of shortage of food, out of rivalries between circus factions or out of religious disputes.<sup>93</sup> Alan Cameron,<sup>94</sup> on the other hand, distinguished between four categories of riots in the Late Empire: economic riots (mainly corn riots in time of famine);<sup>95</sup> political riots (usually demonstrations against unpopular taxes or ministers, but occasionally developing into a riot); religious riots (at church Councils and episcopal elections—often the work of monks), and just hooliganism.

<sup>88</sup> Tac. *Hist.* I 72.

<sup>89</sup> Tert. *Spect.* 16, 7.

<sup>90</sup> Jos. *Ant. Jud.* XIX 24. For a succinct survey see F. MILLAR, *The Emperor in the Roman World* (London 1977), esp. 373-4.

<sup>91</sup> The details with references in *Plebs and Princeps*, 18-24.

<sup>92</sup> *Ibid.*, 24-32.

<sup>93</sup> A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire* (Oxford 1964), II 694.

<sup>94</sup> A. CAMERON, *Circus Factions* (Oxford 1976), 271 ff.

<sup>95</sup> For which see esp. H. P. KOHNS, *Versorgungskrisen und Hungerrevolten im spätkaiserlichen Rom* (Bonn 1961).

This did not do for Kneppe,<sup>96</sup> who adopted the rather complicated terminology of Tilly<sup>97</sup> distinguishing between: *konkurrierende Aktionen*, when one group of people is coming up with demands that have already been formulated by or granted to others; *reaktive-kollektive Aktionen*, when a group of people requires to be reassured by the authorities that privileges granted in the past will not be abolished and not even threatened to be abolished; and *proaktive-kollektive Aktionen*, when a group of people is coming up with demands that had not been raised in the past.<sup>98</sup>

Be that as it may, for the period of the Flavians, problems of classification should not worry us. There is hardly anything to be classified. On the basis of the available evidence, the Roman *plebs* entered into a period of dormancy, stagnation or, at best, political indifference. This could have been the reason why in many modern works the role of the *plebs urbana* is completely neglected, or absolved in a few non committal sentences.<sup>99</sup> I can raise no objections to this attitude, but would like to tackle the problem from a different angle.

<sup>96</sup> A. KNEPPE, *Untersuchungen zur städtischen Plebs des 4. Jahrhunderts n. Chr.* (Bonn 1979).

<sup>97</sup> C. TILLY, «Hauptformen kollektiver Aktionen in Westeuropa (1500-1975)», in *Geschichte und Gesellschaft* 3 (1977), 153-163.

<sup>98</sup> See *Gnomon* 55 (1983), 441 ff.

<sup>99</sup> One would not expect to find reference to the *plebs* in books which deal explicitly with the upper classes like the masterly W. ECK, *Senatoren von Vespasian bis Hadrian* (München 1970), or Brian W. JONES, *Domitian and the Senatorial Order* (Philadelphia 1979). But *plebs* is conspicuous by its absence even from special studies like *Atti del Congresso Internazionale di studi Vespasianei*, 2 voll. (Rieti 1981). Almost nothing in H. BENGTSON, *Die Flavier* (München 1979); cf. *Gnomon* 53 (1981), 343 — or in B.W. JONES, *The Emperor Titus* (New York/London 1984). A few remarks in E. CIZEK, *L'époque de Trajan* (Paris 1983), and L. HOMO, *Vespasien, l'empereur du bon sens* (Paris 1949). Still important material in S. GSELL, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien* (Paris 1894). These are random examples. For a full

Let me begin with Gaston Boissier, an appropriate start at this symposium: he believed that the army, the municipalities and the provinces accepted by and large the Roman Empire. An opposition developed only among a certain group of upper class people, but even this was “une opposition indécise, dissimulée, plus tracassière qu’efficace, sans consistance et sans principes”.<sup>100</sup> The common people, on the other hand, had nothing to fear. Moreover, “le peuple acceptait volontiers l’empire. Il l’avait aidé à naître, il en tirait de bons profits, et les empereurs n’avaient pas à craindre de trouver chez lui des mécontents”.<sup>101</sup>

I hope that I have been able to show elsewhere, that at least as far as the Julio-Claudian period is concerned, Boissier’s opinion is too simple to be true. If, on the other hand, Boissier is right about the Flavian period, i.e. dissatisfaction disappeared, hence no sign of protest in the sources, one should still ask how did all that happen and why.

This is where the conjectural part of my paper begins.

## II

1. The first and obvious answer is, of course, that one cannot say with certainty that there were no outbursts of protest and violence, simply because of the inadequacy of our sources. Suetonius’ biographies of Vespasian, Titus and Domitian, are by far not as elaborate as those of Julius Caesar, Augustus and Tiberius; Tacitus’ *Histories* beyond Book V are completely lost, and the relevant books of

---

bibliography see A. GARZETTI, *op. cit.* (*supra* n. 33). Attention, however, is paid to the *plebs* in M. PANI, *Principato e società a Roma dai Giulio-Claudi ai Flavi* (Bari 1983). His observations are in my opinion correct.

<sup>100</sup> G. BOISSIER, *L’opposition sous les Césars* (Paris 1913).

<sup>101</sup> *Ibid.*, 66; cf. Tac. *Ann.* XIV 47; Dio Cass. LIX 26, 9, etc.

Dio's *History* have not come down to us intact. Epitomators are unreliable. From the *Letters* of the Younger Pliny, we can learn a great deal about innumerable subjects (starting with the daily habits of a country gentleman, and ending with the problems which faced the *coloni*—be they tenants or free peasants) however, *plebs urbana* is not one of them. There are indeed some beautiful and important passages in the writings of the relevant poets. These have been used in extenso by scholars from L. Friedländer to our own day—but they can still not serve as a substitute for a more factual and prosaic description. Had Juvenal, indeed, kept his promise, and written about the vows, the fears, the angers, the pleasures and the joys of all people (*quidquid agunt homines*),<sup>102</sup> things would have been different. But as has been observed long ago, Juvenal concentrated mainly on the sufferings and frustrations of freeborn middle class Romans<sup>103</sup> and ignored other groups of the *plebs*. Nor can the sepulchral inscriptions, collected in the sixth volume of *CIL*, provide us with satisfactory answers to our problems, or as Brunt once put it: "Inscriptions cannot make good the deficiency in literary texts".<sup>104</sup>

Thus one is left with an argument from silence. I prefer to assume that quiet and peaceful days leave a blank in history books anyway, and that scandals and riots do not usually go unnoticed. Had serious seditious activities on the part of the *plebs* really occurred, they would have been registered or at least hinted at in one of our surviving sources, fragmentary as they may be. Even epitomators in antiquity would have recorded noisy demonstrations or clashes between rioting mobs and soldiers, assuming that

<sup>102</sup> Juv. 1, 85-86.

<sup>103</sup> E. g. Juv. 1, 22 ff. Cf. Mart. III 16; 59; 99—on the hatred against barbers or cobblers—manumitted slaves who enriched themselves to such an extent that they were able to give gladiatorial shows.

<sup>104</sup> P. A. BRUNT, in *JRS* 70 (1980), 84.

their readers would be more interested in these kind of stories than in a boring array of facts from the past.<sup>105</sup> We are thus left with the conjecture that, from the accession of Vespasian to the death of Trajan, no violent outburst on the part of the *plebs urbana* occurred.

A little comparison with the days of the Julio-Claudians may illustrate the point: on the 29th of June, 105 A.D., the consul Afranius Dexter was found dead. Nobody knew whether he had committed suicide, or had been killed by his own slaves. Moreover, it was not clear whether the slaves acted criminally (*sclere*), or in obedience to their master (*obsequio*). The Senate dealt with the problem. The Younger Pliny proposed to acquit the slaves. Another senator suggested that they should be banished to an island and a third one proposed that they should be put to death.<sup>106</sup> After the debate, Pliny proposed that the three opinions expressed be considered as conflicting, and therefore put to vote as three different ones. He was opposed by a temporary joining of forces between the supporters of banishment and those who proposed the death penalty. But Pliny fought back and explained that it seemed strange to him that a fourth senator, who had proposed a compromise, i.e. banishment for the freedmen and death for the slaves, should be obliged to divide his vote.<sup>107</sup> Pliny carried his point: the proposer of the death sentence dropped his own proposal and supported that of banishment. The important legal implications of this case cannot detain us here<sup>108</sup>—since we must turn to a similar event in the days of Nero—which caused a huge riot.

<sup>105</sup> E. g. Juv. 7, 98 ff.

<sup>106</sup> Plin. *Epist.* VIII 14 (12-26).

<sup>107</sup> *Ibid.*, VIII 14, 15.

<sup>108</sup> See A. N. SHERWIN-WHITE, *The Letters of Pliny* (Oxford 1966), 461-466.

In 61 A.D., Pedanius Secundus, the *praefectus urbi*, was murdered by one of his slaves.<sup>109</sup> According to an old republican custom, not only the slave who had committed the crime was supposed to be punished. All the domestics of the household were to be executed, so that the others might take heed.<sup>110</sup> But in 61 A.D. things were not as smooth as in 105 A.D. *Rumor* must have spread in the city of Rome that the authorities were contemplating to punish severely all those who belonged to the *familia* of Pedanius Secundus. Indeed, while the Senate was deliberating, an assembly of the populace (*concurrus plebis*) bent on protecting so many innocent lives, brought matters to a point of sedition, and the Senate was besieged (*usque ad seditionem ventum est, senatusque [obsessus]*). C. Cassius, a die-hard conservative jurist, urged the senators not to submit to compassion and resist courageously the pressure put on by the demonstrating crowds: slaves, according to his view, could be restrained only by terror (*conluiuem istam non nisi metu coercueris: Ann. XIV 44*), and should faint-heartedness prevail, the masters would be in constant danger of their lives. Another senator, however, Cingonius Varro, proposed that all freedmen, who lived under the roof of Pedanius Secundus, be banished from Italy. Meanwhile, the demonstration outside the Senate must have gone wild, and the populace threatened to resort to stones and firebrands (*conglobata multitudine et saxa ac faces minante*). Nero had no other choice but to intervene. He opposed the proposal of Cingonius Varro, which was therefore dropped right away. He also issued an edict reprimanding the people and insisted on the punishment of the slaves only: he lined the route (along which the condemned were to be led to their execution) with detachments of soldiers, and order was restored.

<sup>109</sup> Tac. *Ann. XIV 42.*

<sup>110</sup> References for *SC Silanianum* in *Plebs and Princeps*, 29 ff.

The similarity between the incidents of 61 and 105 A.D. is obvious. In both cases masters were found dead, allegedly killed by their slaves, and in both cases the Senate took up the issue. But this is where the similarity ends and the differences appear to be far more striking:

- a) In 61 A.D. nobody seemed to have doubted that Pedanius Secundus had actually been murdered by one of his slaves. In 105 A.D., however, the cause of the death of Afranius Dexter could not be established without serious doubts. There was a possibility of suicide with servile assistance (*obsequio*). Some senators may have believed that it was the duty of a slave to prevent his master's suicide, and that others rejected this point of view, therefore,
- b) The atmosphere in the Senate of 105 A.D. was much more moderate and this is why the more lenient approach of the Younger Pliny could win the day. The hardliners remained a minority, and in order to survive, the supporters of death penalty had to drop their proposal and settle for banishment.
- c) In 105 A.D. the emperor did not have to interfere with the deliberations of the Senate. The discussion was civilized and law and order in the Capital was never in jeopardy, because
- d) As opposed to 61 A.D., the atmosphere among the crowds too was peaceful, and the Senate was permitted to discuss the issue without being threatened by a menacing mob.

This is where the analysis based on what we know must stop, and conjecture begins. The distinction must explicitly be made, since nobody knows why the masses took to the streets in 61 A.D. and why they acquiesced in 105 A.D.: it is possible that in 105 A.D., security precautions had been taken well in advance, and that the organization of a demonstration had been thwarted in the first place. It is

also possible, that contrary to 61 A.D., in 105 nothing leaked from the deliberations of the Senate, and the apathy of the crowd should be ascribed to lack of information rather than to acquiescence. One may just as well conjecture that in 105 the commons knew exactly what was going on in the Senate, but that this time they were pleased with what they knew. One guess is as good as another.

The problems concerning 61 A.D. are no less complicated. We know nothing of the composition of the multitude that assailed the Senate. We do not know the identity of the ringleaders, if there were any at all, or was it perhaps a spontaneous outbreak of unruly masses? Tacitus (our only source) did not endeavour to examine more carefully the deeper causes which led to this violent event. He did not have to, because he believed that he understood the problem: according to him, mobs could sometimes show signs of pity for the afflicted and the weak, just as at other times they were capable of unbounded cruelty: *Ut est mos, vulgus mutabile subitis et tam pronum in misericordiam quam immodicum saevitia fuerat.*<sup>111</sup>

When I dealt with the problem some eighteen years ago, I pointed out the difficulties, tried to separate as sharply as I could facts from opinion, posed more questions than answers, and eventually came up rather timidly (even awkwardly) with three conjectures: that in 61 A.D. the Roman *plebs* did not demonstrate for better conditions for the slaves,<sup>112</sup> that occasionally Roman masses took action when some elementary justice had been violated, and that this could have been an appropriate case because so many innocent people would have had to be put to death,<sup>113</sup> and

<sup>111</sup> Tac. *Hist.* I 69; cf. II 29; III 32; *Ann.* XV 64, etc. Even Ammianus Marcellinus XIX 10, 3 admits that sometimes mobs are by nature inclined to mercy.

<sup>112</sup> *Plebs and Princeps*, 30.

<sup>113</sup> *Ibid.*, 34.

that one may assume that among the demonstrators there were many freedmen.<sup>114</sup>

Some years ago, Sir Moses Finley, alluding to what I had written, criticized in a footnote my lack of incisiveness.<sup>115</sup> In his own text, however, the difference between us originates in his total lack of doubt. Incisively, and with the ease of a master, Finley turns my conjectures into facts. He asserts that the plebeian riots after the murder of Pedanius Secundus did not aim at slavery as an institution, but only at saving the lives of individuals. He also admits that the common people in Rome were capable of showing compassion, but his main point is that the demonstration could be explained by the fact that many of the demonstrators may have been freedmen or slaves themselves.<sup>116</sup>

I must stick to my old, more hesitant, approach and in the next pages I shall attempt at explaining the acquiescence of the masses in the days of the Flavians, Nerva and Trajan. My explanation is, hopefully, not in conflict with the evidence, but conjectural it is.<sup>117</sup>

## 2. I assume that between the accession of Vespasian and the death of Trajan, the corn supply to the city of Rome

<sup>114</sup> *Ibid.*, 35.

<sup>115</sup> M. I. FINLEY, *Ancient Slavery and Modern Ideology* (New York/London 1980), 173 n. 43.

<sup>116</sup> *Ibid.*, 103.

<sup>117</sup> See A. MOMIGLIANO, *Studies in Historiography* (New York 1966), 110; R. KOSELLECK, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten* (Frankfurt 1979; und seitdem mehrfach), 153: "... die Quellenkontrolle schliesst aus, was nicht gesagt werden kann, etc."; 204 ff., besonders 206: "Streng genommen kann uns eine Quelle nie sagen, was wir sagen sollen. Wohl aber hindert sie uns, Aussagen zu machen, die wir nicht machen dürfen. Die Quellen haben ein Vetorecht. Sie verbieten uns, Deutungen zu wagen oder zuzulassen, die aufgrund eines Quellenbefundes schlichtweg als falsch oder als nicht zulässig durchschaut werden können ... Quellen schützen uns vor Irrtümern, nicht aber sagen sie uns, was wir sagen sollen." I am grateful to Dr. Karl Joachim Holkeskamp for turning my attention to this quote.

was regular and undisturbed, and that the distribution at the Porta Minucia was well organized and went on smoothly. Moreover, occasional *congiaria* and frequent amusements on an enormous scale contributed to the calm atmosphere that prevailed in the Rome of those days. Thus one of the main causes (but by no means the only one) of protests and riots had been successfully removed.

In an affluent society, preoccupied by energy problems, discrimination of women and 'Umweltverschmutzung', one is gratified if reminded that "grain in antiquity was what oil is to the world today".<sup>118</sup> We owe a great deal to a number of scholars who have drawn our attention to some very earthly and prosaic problems which must have preoccupied not only the authorities but also many thousands of people in ancient Rome. The purchase and collection of grain in the provinces (especially Africa, Egypt, Sicily and Sardinia), the transportation to Puteoli and Ostia—and from there to the city of Rome, the storage of enormous quantities of grain in *horrea* and the distribution to those who were entitled to receive it—are just few of the most striking issues.<sup>119</sup>

The common people in the city of Rome, however, were hardly aware of the difficulties faced by the *decumani* when collecting tithes in the provinces, and transporting the grain to the sea, of the dangers faced by the *navicularii*

<sup>118</sup> L. CASSON, "The Role of the State in Rome's Grain Trade", in *The Seaborne Commerce of Ancient Rome. Studies in Archaeology and History*, ed. by J. H. D'ARMS and E. C. KOPFF (Rome 1980), 21–33.

<sup>119</sup> I benefited from many studies, but can mention only the most important ones: R. MEIGGS, *Roman Ostia* (Oxford 1973); R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire* (Cambridge 1974); L. CASSON, "Harbour and River Boats of Ancient Rome", in *JRS* 55 (1965), 31, and *Ships and Seamanship in the Ancient World* (Princeton 1971). I would like to stress especially the importance of G. RICKMAN'S, *Roman Granaries and Store Buildings* (Cambridge 1971), and *The Corn Supply of Ancient Rome* (Oxford 1980). From older books still classic: O. HIRSCHFELD (n. 68) and D. VAN BERCHEM (n. 50). Recently: P. GARNSEY and C. R. WHITTAKER (eds.), *Trade and Famine in Classical Antiquity* (Cambridge 1983).

either from stormy seas or pirates or both, of the difficulties encountered during the unloading of the grain from the big ships to the riverboats and of the difficulties of supervising the work of the *saccarii*, *urinatores* and *mensores*. They just expected to be fed by the authorities and if all the necessary grain could not be supplied free of charge, the rest had to be made available to them on the market at low prices. They did not, and could not know exactly which agency was supposed to take care of the corn supply. In the days of the Republic, the highest magistrates would be blamed for grain shortages; since the days of Augustus, the emperor would be held responsible. In 75 B.C., because of an *annonae intolerabilis saevitia*, hungry crowds chased the consuls in the Forum (and not the *aediles* who were in charge, among other things, of the *cura annonae*), and in 51 A.D. the emperor Claudius (not the *praefectus annonae*) was attacked personally. He managed to escape only with difficulty into his palace through a back door.<sup>120</sup> It hardly mattered that since the days of Julius Caesar, two special *aediles ceriales* had been created and since the crisis of 22 B.C., two ex *praetors* acted as *praefecti frumenti dandi ex senatus consulto*.<sup>121</sup>

The emperors must have been aware that good relations between *plebs* and *princeps* depended largely on well organized supply of food. "This duty, senators—wrote Tiberius—devolves upon the *princeps*. If it is neglected, the utter ruin of the state will follow".<sup>122</sup> Tiberius knew his history well: the common people in Rome never believed that the Senate could avert or even cope with a crisis of grain supply. In 57 B.C., Pompey had to be given an *omnis*

<sup>120</sup> Sall. *Hist.* fr. 3 (Kurfess); Tac. *Ann.* XII 43; Suet. *Claud.* 18, 2; *Plebs and Princeps*, 28.

<sup>121</sup> Suet. *Aug.* 37. The *aediles ceriales* were not abolished.

<sup>122</sup> Tac. *Ann.* III 54 (6-8).

*potestas rei frumentariae toto orbe terrarum.*<sup>123</sup> In 22 B.C. Augustus was faced with a similar problem. The populace, plagued by famine and disease, stormed the Senate, shut the senators up in the *curia*, threatened to set the building on fire and burn everyone in it, unless Augustus be appointed *dictator*. The *princeps* calmed the situation by accepting the *cura annonae*.<sup>124</sup> This may have been the main reason for the strong wish expressed by the *plebs urbana* to have the *princeps* in their midst. They felt unsafe when he left the city for a long period of time, because they were afraid that during his absence, another shortage might occur and that the Senate alone could not handle the situation.<sup>125</sup>

At first, many senators were outraged by the *frumentationes*—"To give a beggar is to do him an ill service"<sup>126</sup>—must have been an old maxim of the upper classes, following the belief that poverty is caused by laziness. This is why they considered the Gracchan *lex frumentaria* to be an unforgivable waste of public resources, food being supplied without making the *plebs* work for it and thus encouraging their *inertia*.<sup>127</sup> But eventually they had to give in, and even Cato the Younger had to compromise and propose a corn dole for the poor and landless *plebs* in 62 B.C.<sup>128</sup> Cicero found a salutary formula: a *lex frumentaria* which was *modica... et rei publicae tolerabilis et plebi necessaria*<sup>129</sup>—was acceptable. This, translated into plain political language, simply meant that an acceptable *lex frumentaria* should be proposed by a man trusted by the Optimates.

<sup>123</sup> Cic. *Att.* IV 1, 6-7; Dio Cass. XXXIX 9, 3; Liv. *Perioch.* 104.

<sup>124</sup> *Plebs and Princeps*, 26.

<sup>125</sup> Tac. *Ann.* XV 36: *rei frumentariae angustias, si abesset, metuenti.*

<sup>126</sup> Plaut. *Trin.* 339.

<sup>127</sup> Cic. *Tusc.* III 48; *Sest.* 103; *Off.* II 72; App. BC II 120, 503-507.

<sup>128</sup> Plut. *Cat. Mi.* 26, 1.

<sup>129</sup> Cic. *Off.* II 72.

For a short while, Augustus had some second thoughts about the corn dole. To quote his own words: "I was strongly inclined to do away for ever with the distributions of grain, because through dependence on them, agriculture was neglected. But I did not carry out my purpose, feeling sure that they would one day be renewed through the ambitious desire for popular favour".<sup>130</sup> Augustus 'nationalized' not only the strive for military glory but also the aspiration for popularity among the *plebs urbana*. The fate of Cornelius Gallus and Egnatius Rufus was supposed to teach the others a lesson. The policy of Augustus was followed by all his successors, and very rarely did an emperor dare to withdraw from the *plebs* a benefit previously granted. Not because of misgivings that actions taken by masses to repair a lost privilege might some time in the future be classified as a "reaktive-kollektive Aktion"—but due to plain commonsense, formulated by a Syrian slave: *Cui semper dederis, ubi neges, rapere imperes.*<sup>131</sup>

The Flavians did not have to start from scratch. They simply followed by the book the example of their successful predecessors. The populace must have appreciated the quick restoration of the normal food supply in 70 A.D., taking into account the miseries that had befallen the Capital during the year of four emperors.<sup>132</sup> The information gathered from Dio, Suetonius and several inscriptions—quoted above<sup>133</sup>—must be seen in this context, and Rickman's conjecture that the first clear evidence for the emergence of a *fiscus frumentarius* dates from the days of the

<sup>130</sup> Suet. *Aug.* 42, 3.

<sup>131</sup> *Publil. Syr. Sent.* 88.

<sup>132</sup> Tac. *Hist.* I 73; III 48.

<sup>133</sup> See esp. notes 50 and 57.

Flavians, makes sense to me.<sup>134</sup> In order to make it work more efficiently, the *fiscus* was staffed by *tabularii* and a branch office established at Ostia.

Nerva continued the policy of *frumentationes* and initiated *alimenta* which were put into practice by Trajan.<sup>135</sup> The Optimus Princeps might pose a problem to those who would like to stereotype his conquests beyond the Carpathian mountains and beyond the Euphrates, as an attempt at diverting the attention of the *plebs* from internal miseries to successes on battlefields. As a matter of fact, few emperors paid so much attention to the welfare of the *plebs urbana* and to the agricultural and commercial prosperity of Italy as Trajan. I would therefore not reject outrightly as sheer propaganda, the statement that in the arts of peace anyone has hardly equalled Trajan in popularity.<sup>136</sup> There is a lot of truth in it.

Claudius of course was the first to tackle the problem of a harbour for Rome, since Julius Caesar's plans remained unfulfilled. But in Claudius' days the problem was not solved and in 62 A.D. a ghastly storm caused the sinking of some 200 ships loaded with grain in the harbour.<sup>137</sup> Trajan took up the matter again, and it should go to his credit that at last, protection was afforded to the ships as they unloaded their goods for Rome.<sup>138</sup> He also added a new harbour at Terracina, and extended privileges to those who were in the *collegium* of the bakers, provided that they baked 100 *modii* daily throughout a period of three years.<sup>139</sup> He

<sup>134</sup> G. RICKMAN, *The Corn Supply* (*op. cit. supra* n. 119), 78 n. 44, with ILS 1540-1544.

<sup>135</sup> See above notes 75, 79 and 83.

<sup>136</sup> Fronto *Princ.hist.* p. 210 Naber = p. 199 Van Den Hout = II p. 216 Haines: *pacis artibus vix quisquam Traiano ad populum, si qui adaeque acceptior extitit.*

<sup>137</sup> Tac. *Ann.* XV 18, 3.

<sup>138</sup> For a lucid description of the technical details see G. RICKMAN, *The Corn Supply*, 18, with full bibliographical references.

<sup>139</sup> G. RICKMAN, *op. cit.*, 90.

may have also been the first to license the *corpora* of the *navicularii*—which led later in the Second Century to various privileges granted not only to *pistores* but also to *mercatores, frumentarii* and *olearii*.<sup>140</sup>

Trajan's concern for the corn supply, is known not only thanks to a passage from Pliny's *Panegyricus*,<sup>141</sup> but also from an inscription which tells us that the emperor appointed T. Flavius Macer to act as *curator frumenti comparandi in annonam urbis* especially in order to buy corn for the city of Rome in Numidia.<sup>142</sup>

The sculpture in the Roman Forum representing the emperor seated on a platform in a toga, with the personified Italia and two children before him, may be of course regarded as a piece of propaganda, just like the coins of the period which represent the same scene.<sup>143</sup> Yet I would like to suggest that this should not diminish the social implication of the *alimenta*.

Nobody knows what the original intentions of the legislators were, when they introduced the *alimenta*. Some think that the emperor did it just in order to strengthen his own position, and in order to support their view, they quote a passage from Pliny: "If he neglects his poorer subjects, he protects in vain his leading citizens, he will become a head cut from a body (*desectum corpore caput*)".<sup>144</sup> Others believe that the emperor did it "mehr als ein Akt der Politik als aus reiner Menschenliebe".<sup>145</sup> Many scholars

<sup>140</sup> *Ibid.*, 90-91.

<sup>141</sup> Plin. *Paneg.* 29, 4-5.

<sup>142</sup> G. RICKMAN, *op. cit.*, 85.

<sup>143</sup> M. HAMMOND, "A Statue of Trajan represented on the Anaglypha Traiani", in *Memoirs of the Amer. Acad. in Rome* 21 (1953), 127.

<sup>144</sup> Plin. *Paneg.* 26, 6.

<sup>145</sup> For a brief and excellent discussion see: A. R. HANDS, *Charities and Social Aid in Greece and Rome* (London 1968), 108 ff.; cf. H. KLOFT (n. 76) and H. BOLKESTEIN (n. 76).

are convinced that the emperors expected that through the *alimenta*, the citizen body would increase and the new recipients would be brought to serve in the army: *Ex his castra, ex his tribus replebuntur*.<sup>146</sup> But there are still others who stress the economic aims of the legislators—like the encouragement of agriculture in Italy and the grant of loans for small landowners in Italy.<sup>147</sup> For Martin Nilsson, this was the greatest measure of social reform known in history, but W.E. Heitland could find no evidence that it had more than a palliative effect.<sup>148</sup>

Since I can contribute nothing to this controversy, I must restrict myself to a few points which are beyond doubt—but are essential to my argument. Nobody will deny Kloft's assertion that the *alimenta* were a “finanzielle Hilfsmassnahme für die verarmte Jugend Italiens” but the *plebs urbana* must have been impressed mainly by Trajan's initiative to provide help to 5000 children in Rome.<sup>149</sup> The psychological effect of such a move should not be underestimated and it must have boosted the emperor's popularity.

These were not the only measures that calmed the city population. They knew that in times of natural catastrophes they could count on imperial aid:<sup>149a</sup> *congiaria*, distributed pretty regularly during the reign of the five emperors under consideration, enabled the common people to buy first of all food products which were not included in the *frumentationes*<sup>150</sup> (like oil, salt, olives, fish, pickle and vinegar)—and

<sup>146</sup> Plin. *Paneg.* 28, 5 and 26, 3-5: the fact that in Veleia 246 boys as opposed to 35 girls received the allowances, is brought up to sharpen the point.

<sup>147</sup> *Contra*: R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire*, 297 ff.

<sup>148</sup> M. P. NILSSON, *Imperial Rome* (Repr. New York 1962), 336 and W. E. HEITLAND, *Agricola* (Cambridge 1921), 271 and 296.

<sup>149</sup> Plin. *Paneg.* 28, 4, with R. DUNCAN-JONES, *op. cit.*, 293.

<sup>149a</sup> Suet. *Vesp.* 17; *Tit.* 8, 3; Dio Cass. LXVI 24, 3, etc.

<sup>150</sup> Titus' *congiarium* was distributed in 80 A.D.; Domitian's in 83, 89 and 93, Nerva's in 96 and Trajan's in 99, 103 and 107. An extra 75 *denarii* on top of the

which were taken into account even in the diet of a slave.<sup>151</sup> Shows and regular amusements of various kind<sup>152</sup> kept them in a good mood and a vast building activity provided occasional jobs and enhanced the popularity of the *princeps*. Tiberius was criticized for having done neither,<sup>153</sup> the Flavians, Nerva and Trajan did both, but this is not enough to explain the social tranquillity of those days.

3. A history of the *plebs urbana* in ancient Rome has never been written, and perhaps not by accident. This was the most amorphous social group which could be categorized neither as an *ordo* nor as class. It was not even a status group marked by an emotional consciousness of unity. It was of course part of the entire *plebs Romana* which included the *plebs rustica* as well,<sup>154</sup> but this leaves us only with the very vague concept that all those who belonged neither to the *ordo senatorius* nor to the *equites* were considered as *plebs*, a definition that survived in poetry and not in a juridical text:

Est animus tibi, sunt mores est lingua fidesque  
sed quadringentis sex septem milia desunt:  
*plebs eris.*<sup>155</sup>

corn dole and the regular income is quite considerable, if indeed the average daily wage was one *denarius*. All references on *congiaria* conveniently collected in D. VAN BERCHEM, *op. cit.* (*supra* n. 50), 149-152 and H. KLOFT, *op. cit.* (*supra* n. 76), 92 ff.

<sup>151</sup> Cato *Agr.* 56-58.

<sup>152</sup> See above notes 10, 11, 18, 19, 32, 33, 35, 43, 44, 45 and 47.

<sup>153</sup> Suet. *Tib.* 47, 1: *Princeps neque opera ulla magnifica fecit... neque spectacula omnino edidit;* cf. *Plebs and Princeps*, 107.

<sup>154</sup> See lately the important contributions of P. GARNSEY, "Peasants in Ancient Roman Society", in *The Journal of Peasant Studies* 3 (1976), 221 and also his *Non-Slave Labour* (quoted in n. 194 below).

<sup>155</sup> Hor. *Epist.* I 1, 57-59. Gaius, *Inst.* I 3: *plebs autem a populo eo distat*, etc., fits only the early history of Rome.

The *plebs urbana* consisted thus of Roman freeborn citizens who did not surpass the *census* of 400,000 *sest.*, and of ex-slaves, who became part of the *plebs frumentaria* upon their manumission.<sup>156</sup> By the same token, a wealthy contractor or a well-to-do shopkeeper with a census of 300,000 *sest.*, a manumitted slave who became a teacher of rhetoric and philosophy, a freeborn porter (*saccarius*) who served the riverboats on the Tiber, and a beggar—belonged, without differentiation, to the *plebs urbana*.

It is therefore understandable that scholars preferred to deal with certain aspects concerning the life and customs of the *plebs urbana*, rather than with a general history. It is of course clear that never did the *plebs urbana* act as a monolithic group and Tacitus' distinction between the *pars populi integra et magnis domibus adnexa*—as opposed to the *plebs sordida*<sup>157</sup>—is valid not only for the year of the four emperors, but this is certainly not the only distinction. It cannot be denied that during the period of the Julio-Claudians, the more vociferous groups left their mark in history. I submit now the conjecture, that the acquiescence that characterized the period of the Flavians, Nerva and Trajan, was due to an atmosphere of content and hope for further amelioration which prevailed among one group of the *plebs urbana* and one of resignation and fear which dominated other groups.

Thornton Veblen once tried to explain why a revolution never broke out in America: "The lower classes are not at sword's point with the upper. They are bound up with them by the intangible but steady bonds of common attitudes. The workers do not seek to displace their managers. They seek to emulate them. They themselves acquiesce in their general judgement that the work they do

<sup>156</sup> Pers. 5, 73 et *schol.*: *Romae autem erat consuetudo, ut omnes, qui ex manumissione cives Romani siebant, in numero civium Romanorum frumentum publicum acciperent.*

<sup>157</sup> Tac. *Hist.* I 4 with *Plebs and Princeps*, 141-155.

is somehow less dignified than the work of their masters. Their goal is not to rid themselves of a superior class—but to climb up to it".

*Mutatis mutandis*, of course, this was the situation in Rome in the second half of the First Century A.D. In spite of legal distinctions between the various *ordines*, a considerable degree of flexibility was permitted and this was successfully exploited by a rather large group of manumitted slaves. Nobody doubts that Roman society enabled people to rise from the gutter *ad fastigia rerum*, and a manumitted slave who ended up as the owner of five shops in Rome is not an invention of Juvenal's.<sup>158</sup> Social mobility in Rome has recently become the topic of some very important studies,<sup>159</sup> but since the experts themselves tell us that the phenomenon cannot be measured statistically—I must content myself with a few general remarks. Tacitus exaggerated when he stated that the number of freeborn declined to such an extent, and the number of freedmen became so numerous, that the senators hesitated to mark them out by special dress, lest the small number of freeborn in the city become apparent.<sup>160</sup> But it is a fact that legal limitations were never able to stop a steady flow of slaves into the lower classes of ancient Rome. The *lex Julia* of 18 B.C. forbade freedmen to marry into senatorial families, but it did not interfere with marriages between freedmen and freedwomen and non senatorial Roman citizens.

It is today commonplace to admit that the number of manumitted slaves among the *plebs urbana* was considerable,

<sup>158</sup> Juv. 1, 105-106.

<sup>159</sup> E.g. P. R. C. WEAVER, "Social Mobility in the Early Roman Empire", in *Past and Present* 37 (1967), 3 with references to the pioneering articles of KEITH HOPKINS. For a salutary scepticism on ancient statistics: F. G. MAIER, "Römische Bevölkerungsgeschichte und Inschriftenstatistik", in *Historia* 2 (1953/54), 318-351.

<sup>160</sup> Tac. *Ann.* XIII 27; cf. App. *BC* II 120, 503-507, and Juv. 3, 81 ff.; 131 ff.

that on the whole the freedmen did well, but that only very few became millionaires, lived ostentatiously and thus made their whole class a target for scorn and hatred. Some of them remained clients of their old patrons, others became independent,<sup>161</sup> many of them held important positions in the various branches of the Roman economy and the imperial bureaucracy.<sup>162</sup> The latter were certainly of higher social status than most of the freeborn *plebs* and this was just another reason why they were utterly detested by envious natives. Successful freedmen must have considered themselves as a meritocracy, ascribing their successes to their skills and their personal ability. They certainly were proud of their achievements. Unlike the thousands of poor *ingenui*, who were buried in mass graves (*puticuli*), many freedmen could afford expensive gravestones with elaborate inscriptions emphasizing their occupation and above all the *tria nomina* of a Roman citizen.<sup>163</sup>

The earning of Roman citizenship by these successful ex-slaves, was no mere thing, and it was highly appreciated by their children and grandchildren. As imperial bureaucrats they were loyal servants of the emperor, as private businessmen they were devoted patriots of the Empire. They had no political ambitions and appeared to be quite happy that somebody else allowed them leisure enough to spend on their own business.<sup>164</sup> In a society in which no

<sup>161</sup> For a brief and excellent survey see: G. E. M. DE STE CROIX, *The Class Struggle in the Ancient Greek World from the Archaic Age to the Arab Conquest* (London 1981), 174 ff.; P. GARNSEY, "Independent Freedmen and the Economy of Roman Italy under the Principate", in *Klio* 63 (1981), 359-371.

<sup>162</sup> P. R. C. WEAVER, *Familia Caesaris* (Cambridge 1972), esp. 199 ff. with a full bibliography.

<sup>163</sup> L. ROSS TAYLOR, "Freedmen and Freeborn in the Epitaphs of Imperial Rome", in *AJPb* 82 (1961), 113 ff. For *puticuli* see Hor. *Sat.* I 8, 10.

<sup>164</sup> See the marvellous formulation in Arist. *Pol.* V 8, 1308 b 30 ff. on the οἱ πολλοί, who are pleased to be out of government.

deity was held in such reverence as money, they let money carry the day—*vincant divitiae*.<sup>165</sup>

But money alone could not make up for the discriminations they must have suffered in their daily social intercourse. In a society based primarily on *status*, they were not accepted socially—and this explains the important role played by successful freedmen in the various *collegia*. Caesar and Augustus had curtailed the free right of association and legitimized only the *Collegia* consecrated by antiquity or by peaceful character. Since the days of Trajan—and certainly later in the Second Century A.D.—new *Collegia* were authorized and the role of freedmen among the *mercatores* and *navicularii* is well known. That the *Collegia* flourished as centres of social intercourse rather than as protectors of the various trades they represented, has been recognized long ago. Many joined the *Collegia* not only to escape the dullness of their loneliness, but as Dill once put it: "... cultivated their social feeling, heightened their self-respect".<sup>166</sup> No manumitted slave was proud to have become one of the *plebecula urbana*. But it must have been quite prestigious to introduce oneself as a *magister*, *curator*, *praefectus*, *praeses* or *quaestor* of a respectable *collegium*. An impressive title in a lower order may become a substitute for not being accepted into a higher one.

What can be said with certainty is that this group (negligible in numbers as it may have been) was not rebellious and loathed violence. Their station and wealth enabled them to dissuade many others (especially their friends

<sup>165</sup> Juv. 1, 110; cf. 3, 163; 3, 182, etc. Compare Hor. *Sat.* I 1, 62; Petron. 137, 9: *quisquis habet nummos, secura naviget aura*; cf. 77, 6: *assem habeas, assem valeas, habes habeberis . . . qui fuit rana, nunc rex est.*

<sup>166</sup> S. DILL, *Roman Society from Nero to Marcus Aurelius* (London 21919), 253; W. LIEBENAM, *Zur Geschichte und Organisation des römischen Vereinswesens* (Leipzig 1890); J.-P. WALTZING, *Etude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains* I-IV (1895-1900; Nachdr. 1970).

and clients) from rioting and to deter the seditious from taking to the streets.

It is time to say something about the middle class *ingenui*, who from various points of view were much worse off—psychologically at least, if not materially. For a long period of time, the Roman *plebs* was a privileged class, especially as long as they could look down on slaves and foreigners. Those times were gone for ever. They were still conquerors of many lands, but the provinces were far away and they must have felt miserable when they saw in their close vicinity people, who were once below them—and who could exceed them and leave them, at least status wise, far behind.

This is best expressed in Juvenal's poetry when he speaks of a barber, under whose razor the poet's youthful beard used to grate—and who became the owner of a number of villas, while Juvenal had to remain in his apartment,<sup>167</sup> or of men, once hornblowers at provincial shows, who later held shows of their own, winning the applause of the *vulgaris*,<sup>168</sup> or of a charioteer who made as much money as hundred lawyers,<sup>169</sup> or a winning jockey, who lived better than a professor.<sup>170</sup>

This does not mean that these angry *ingenui* were all paupers. Certainly not. They simply did not have money enough to keep the standard of living they coveted.<sup>171</sup> These were typical *mécontents*—who were angry because food was expensive, rents exorbitant, and because in order to fill the bellies of their slaves, they had to content themselves with frugal dinners.<sup>172</sup> They lived in constant dread

<sup>167</sup> Juv. 10, 225-226; cf. 1, 24-25.

<sup>168</sup> 3, 34 ff.

<sup>169</sup> 7, 113-114.

<sup>170</sup> 7, 242-243.

<sup>171</sup> Juv. 11, 11; esp. 7, 136 ff.; cf. Mart. III 30.

<sup>172</sup> Juv. 3, 166-167: *magno hospitium miserabile, magno / servorum ventres.*

of fires, of falling houses, of cut-throats and night burglars,<sup>173</sup> and the only outlet for their grudges and disillusionments was an implacable hatred against all the foreigners who were once brought to Rome as slaves,<sup>174</sup> like the one who once "wore a papyrus around his loins" and now has become wealthier than his freeborn neighbour.<sup>175</sup>

They were not convinced by the teachings of a Dio of Prusa, who tried to impress common people that poverty was no hopeless impediment to an existence befitting free men willing to work with their hands. And they must have smiled with contempt at the idea that to be poor, was no worse and no more unfortunate than to be rich.<sup>176</sup> Their only chance to advance was through army service,<sup>176a</sup> but this road seemed pretty unattractive to the urban *plebs*. Most recruits came from the *plebs rustica* and Italian municipalities.

Thus, they had no choice, but to resign themselves to their fate, but they were bitter and reacted with nervousness—sometimes with hysteria—whenever they felt deprived of their old privileges. Some of them might have been dragged into the streets by an even lower group of the *plebs urbana*, those really poor who had nothing to lose. But on the whole, these middle class *ingenui* were not a revolutionary group either. They cannot be considered as an opposition to the emperor, not because they loved him, but because they hated many of the *senatores* even more. Actually, under the Flavians, even the *plebs sordida* or *infima plebs* acquiesced. They did no longer take to the streets and

<sup>173</sup> Juv. 3, 7-9; 193 ff.; 302-305, etc.

<sup>174</sup> Juv. 2, 166-167: *venerat obses, / hic fiunt homines.*

<sup>175</sup> Esp. the *Third Satire* (*passim*).

<sup>176</sup> Dio Chrys. *Or.* VII 103 and 115.

<sup>176a</sup> B. DOBSON, "The Centurionate and Social Mobility during the Principate", in *Recherches sur les structures sociales dans l'Antiquité classique*, Colloque Caen 1969, introd. de C. NICOLET (Paris 1970).

refrained even from expressing their grievances in the circus and in the theatre. The suppression of the mimes must have become policy since the days of Domitian,<sup>177</sup> and the spectators were so strictly supervised that Pliny praised the rabble for damning the perverted art of the mimes,<sup>178</sup> but the truth is that they were all afraid. During the year of the four emperors, it was not only disclosed that *posse principem alibi quam Romae fieri*,<sup>179</sup> but also what could happen if enraged and vindictive soldiers would be let loose on a helpless and defenceless civilian population. No-one has described the nightmare more artfully and more convincingly than Tacitus:

“Neither the *populus*, nor the rabble uttered a word, but their faces showed their terror and they turned their ears to catch every sound. There was no uproar, no quiet, but such a silence as accompanies great fear and great anger”.<sup>180</sup>

This description is actually sketching the toppling of Galba by the Othonians, but fear and anger, disappointment and frustration must have doubled and tripled when the Vitellians overthrew the Othonians, only to be cut into pieces a few months later by the adherents of the Flavians. A trauma like this is not easily obliterated. The *mécontents* among the civil population—and *mécontents* there were—finally realized in 69 A.D. that against this kind of armed forces they stood no chance. The massacre of Cremona is a case in point.

Of course, even before the Flavians, popular upheavals were no match for the armed forces, yet under the Julio-Claudians the guards were brought in only in cases of

<sup>177</sup> Suet. *Dom.* 7, 1; cf. Dio Cass. LXIX 6, 1 as opposed to Hadrian's days.

<sup>178</sup> Plin. *Paneg.* 46, 2.

<sup>179</sup> Tac. *Hist.* I 4.

<sup>180</sup> Tac. *Hist.* I 40; cf. 41.

utmost need and to a pretty limited extent. After 69 the feeling must have prevailed that on the slightest disturbance, the emperor would not hesitate to put into play the guards, and Tacitus knew that when he wrote "that a dispatch of a praetorian cohort, several executions, and order would be restored at once".<sup>181</sup> Enraged masses could not stand up against rods and drawn swords.<sup>182</sup> It is a fact, that under the Flavians, Nerva and Trajan, the authorities were not even confronted by this kind of challenge, and I would therefore like to interpret against this background the 16th unfinished satire of Juvenal:<sup>183</sup> No civilian could hope to get justice against a soldier, especially when the latter belonged to the praetorian guard. If he were to complain that a soldier had beaten him up, he would appear in front of a "hob nailed centurion as a judge, and a row of jurors with brawny calves sitting before a big bench". Even if the judge would find the soldier guilty, he would be afraid of punishing him because his whole cohort would become his enemies.

Hence, it was almost impossible to indict a soldier, since it was very difficult to find a man who would dare to testify against the honour of a soldier, while it was easy to find a man ready to testify against a civilian.<sup>184</sup> No wonder, therefore, that no civilian dared to thrash a soldier, but if thrashed, he would hold his tongue. He would not have dared to exhibit to the *praetor* the teeth that have been knocked out, the black and blue bumps upon his face, or

<sup>181</sup> Tac. *Ann.* XIII 48, 3.

<sup>182</sup> Tac. *Ann.* XIV 61.

<sup>183</sup> P. ERCOLE, «La Satira XVI di Giovenale», in *Athenaeum* N. S. 8 (1930), 346-360; G. HIGHET, *Juvenal the Satirist* (Oxford 1954); J. FERGUSON (ed.), *Juvenal: The Satires* (New York 1979), 323 ff.; J. GÉRARD, *Juvénal et la réalité contemporaine* (Paris 1976).

<sup>184</sup> Juv. 16, 29-34.

the one eye left, which the doctor holds out no hope of saving.<sup>185</sup>

In the days of Petronius, the Roman male "behaved like a lion as long as he was at home. In the forum, he became a little fox".<sup>186</sup> If Juvenal's satire is not completely out of touch with real life, we would have to assume that in the days of the Flavians, Nerva and Trajan, the civilians who belonged to the lower orders of society—turned into rabbits.

### III

There is one more question to be clarified: what was the political role of the *plebs urbana* during the reign of the five emperors under consideration? Or did they turn into a "Lumpenproletariat" without any political role at all? In the Fourth Century A.D., Ammianus Marcellinus depicted the urban *plebs* as a bunch of idle drunkards, who spent their nights in pubs and their days sleeping in the shades of the awnings of the theatre. Others played dice and watched the races. Ammianus' general tone and his choice of words show that he loathed the repugnant eating and drinking habits of the lower classes, their abhorrent smells and their abominable behaviour, e.g.: "They make disgusting sounds by drawing back the breath into their nostrils, and they can stand up open-mouthed for hours, in sunshine and in rain, examining minutely the good points or the defects of the charioteers and their horses".<sup>187</sup> This passage, and several others, are actually not different from Juvenal's much quoted lines<sup>188</sup>—and the question arises whether

<sup>185</sup> Juv. 16, 7-12.

<sup>186</sup> Petron. 44, 14: *Nunc populus est domi leones, foras vulpes.*

<sup>187</sup> Amm. XIV 6, 25.

<sup>188</sup> Juv. 10, 78-81.

there was no difference between the urban *plebs* of the First Century A.D. and that of the Fourth Century? Did history, in this particular process, come to complete standstill—like the “moon in the valley of Ayalon” in the days of Joshua—or do we have to dismiss these accounts as typical clichés, based on the prejudices of the upper classes and on the belief that the distribution of corn drew all the lazy, the beggars and the vagrants to Rome?<sup>189</sup>

Dio of Prusa, however, contradicts Juvenal and tells us that in order to survive, nobody could remain idle 365 days a year. Life in Rome was hard, and one had to pay for everything but for water; commodities were expensive, rent was high, clothing and household belongings were not included in the *frumentationes*.<sup>190</sup> Of course, there was a certain number of idlers and beggars who lived on alms and had “neither a toga, nor fire, nor a bed, nor key, nor dog, nor cup nor slave, nor maid”,<sup>191</sup> but I have not seen in the last forty years a book or an article written by a specialist still supporting the theory of the *Lumpenproletariat*. Marx never said so,<sup>192</sup> E. Ch. Welskopf and W. Seyfarth in East Germany and N. Maschkin and E.M. Schtajerman in the Soviet Union, never doubted that a significant part of the urban *plebs* had to work (at least part time), in order to support themselves.<sup>193</sup> For Western scholars, non Mar-

<sup>189</sup> E.g. App. *BC* II 120, 503–507.

<sup>190</sup> Dio Chrys. *Or.* VII 105–106. Cf. *Dig.* XXXIV 1, 6: *Javolenus libro secundo ex Cassio: Legatis alimentis cibaria et vestitus et habitatio debebitur, quia sine his ali corpus non potest.*

<sup>191</sup> Mart. XI 32.

<sup>192</sup> K. MARX, *Das Kapital*, Vol. III p. 865. For the *Lumpenproletariat* theory see e.g.: Sir Charles P. LUCAS, *Greater Rome and Greater Britain* (Oxford 1912), 103; I. C. I. DE SISMONDI, *A History of the Fall of the Roman Empire* (London, Longman, n.d.).

<sup>193</sup> E. Ch. WELSKOPF, *Die Produktionsverhältnisse im Alten Orient und in der griechisch-römischen Antike* (Berlin 1957); E. H. SCHTAJERMAN, *Die Krise der Sklavenhalterordnung im Westen des römischen Reiches* (Berlin 1964); W. SEYFARTH, *Soziale*

xists and Marxists alike, this has not been a problem at all, or to quote just at random—F. de Martino: “Un grande numero fosse addetto alle attività produttive”.<sup>194</sup>

If the *Lumpenproletariat* controversy has been satisfactorily settled, the dissent on the political role of the *plebs* continues. Before the appearance of P. Veyne’s stimulating book,<sup>195</sup> the argument that the Roman *plebs* in the days of the Empire were offered food and pleasure in exchange for political passivity, was pretty common. After many years of ongoing corruption—the *plebs urbana*, once heavily involved in politics, gave up its strive for *libertas* and became politically indifferent. But this brings us back to Juvenal, who deplored the fact that the people who once used to bestow commands and consulships, eventually completely lost interest in politics and longed only for bread and circuses. And this is precisely what Ammianus Marcellinus had to say some 250 years later: “As opposed to the *vetera plebs* of old days”—which was neither presumptuous nor regardless of old time freedom, for the *plebs* of his own days—the circus Maximus became “their temple, their

*Fragen der spätrömischen Kaiserzeit im Spiegel des Theodosianus* (Berlin 1963); N. A. MASCHKIN, *Römische Geschichte* (Berlin 1953), esp. 525.

<sup>194</sup> F. DE MARTINO, *Storia della costituzione romana* IV 1 (Napoli 1962), 311 ff. For important studies on the diversity of occupations of the urban *plebs* see *Plebs and Princeps*, 1 n. 1. Lately P. A. BRUNT, “Free Labour and Public Works at Rome”, in *JRS* 70 (1980), 81; and P. GARNSEY (ed.), *Non-Slave Labour in the Greco-Roman World* (Cambridge 1980), esp. S. M. TREGGIANI. G. E. M. DE STE CROIX never spoke of a *Lumpenproletariat* in his work (see *supra* n. 161), 179–204, nor did the late I. HAHN of Budapest, for whose work I have expressed my admiration in the French edition of my *Plebs and Princeps* (Paris 1984), 215. I myself have argued against the thesis of a *Lumpenproletariat* in the late Republic and early principate since 1958 (in *Latomus* 17, 501).

The most important evidence is collected in T. FRANK, *An Economic Survey of Ancient Rome* V (Baltimore 1940), 185 ff. esp. 234 ff., and a list of 167 urban *collegia* can be found in J.-P. WALTZING, *op. cit.* (*supra* n. 166), IV 1–48. For the importance of the patronage see: G. CLEMENTE, «Il patronato nei collegia dell’Impero Romano», in *SCO* 21 (1972), 191.

<sup>195</sup> P. VEYNE, *Le pain et le cirque* (Paris 1976).

dwelling, their assembly and the height of all their hopes".<sup>196</sup> Some 150 years ago, Dureau de la Malle summed up the situation: "On jetait du pain au peuple, comme le gâteau dans la gueule de Cerbère, pour l'empêcher de mordre".<sup>196a</sup>

Paul Veyne—if I understand him properly—is not satisfied with these stereotypical answers. He rejects the term "dépolitisation" and by introducing the concept "évergétisme" he asserts that it is neither redistribution, nor ostentation nor even "dépolitisation". "Le pain et le cirque n'étaient pas donnés au peuple en vertu d'une éternelle nécessité d'équilibre du contrat social, mais en vertu d'un pacte historique, qui est propre à la société antique".<sup>197</sup> Veyne's vigorous insistence in clearly distinguishing the *proprium* of each phenomenon in antiquity, without allowing it to be blurred with modern concepts and prejudices, has made his readers reflect time and again about problems which might have appeared at first sight simple and obvious. This is the great merit of the book and the following should not detract anything from its stimulating values. In my book *Plebs and Princeps* I argued that in spite of the political weakness of the *plebs urbana* in the days of the Julio-Claudians, the urban masses were not an entirely negligible factor. For the emperors it was important that the common people be well disposed towards them and to this end they directed a considerable part of their propaganda.<sup>198</sup>

Paul Veyne thinks that the term "imperial propaganda" "n'est pas très heureux".<sup>199</sup> "Expression" would be,

<sup>196</sup> Amm. XXVIII 4, 29; cf. T. KLEBERG, *In den Wirtshäusern und Weinstuben des antiken Roms* (Berlin 1963).

<sup>196a</sup> A.J.C.A. DUREAU DE LA MALLE, *Economie politique des Romains* (Paris 1840), II 309.

<sup>197</sup> P. VEYNE, *op. cit.* (*supra* n. 195), 94.

<sup>198</sup> *Plebs and Princeps*, 132.

<sup>199</sup> P. VEYNE, *op. cit.*, 661.

according to him, more appropriate, and he explains: "Il ne peut y avoir de propagande et de dictature que dans les sociétés à opinion publique... Quand Caligula ou Commode se font acclamer par la plèbe au cirque, au théâtre ou dans l'arène, ce n'est pas pour un but politique matériel, mais pour le seul plaisir de se faire acclamer et de régner absolument dans les cœurs". He also speaks of "le désir de régner aussi dans les consciences, et pas seulement d'être obéi". He rejects the term propaganda also because "une propagande met en condition une opinion pour lui faire faire ou accepter une entreprise politique: elle la mobilise pour l'arracher à l'apolitisme". And this was not the case in ancient Rome.

In a footnote he writes: "Yavetz estime que les empereurs cultivaient leur popularité auprès de la plèbe pour l'appui que celle-ci pouvait leur donner; les choses me semblent moins rationnelles".<sup>200</sup>

I admit right away that the relationship between *plebs* and *princeps* is not as rational as one might think. I was just unable to find an appropriate formulation for my hunch and have hinted at Tacitus' obscure *inanis favor* in order to adumbrate some sort of a sixth sense by which one leader was preferred to another.<sup>201</sup> I am aware that this is not the solution to this complicated problem, but am not convinced that Veyne's "pacte historique" will lead us any further. I could accept another of his subtle observations: "Le gouvernement n'accordait pas du cirque au peuple pour le dépolitiser; mais, à coup sûr, il l'aurait politisé contre lui s'il lui avait refusé le cirque".<sup>202</sup>

If this represents Veyne's basic view, I am in no disagreement with him and would like to make the following concluding remarks.

<sup>200</sup> *Ibid.*, 775 n. 386.

<sup>201</sup> *Plebs and Princeps*, 43 n. 9; Tac. *Hist.* II 30 and I 53.

<sup>202</sup> P. VEYNE, *op. cit.*, 94.

- 1) The relationship between *plebs* and *principes* in the second half of the First Century A.D. cannot be properly evaluated unless the cumulative effect of the ruler cult on the *plebs urbana* is taken into account. The flow of the Orontes into the Tiber is more than a statistical problem. Price has recently shown that religious rituals in honour of the emperors in Asia Minor should not be artificially separated from the political system.<sup>203</sup> I have no doubt that a similar effort for the city of Rome would be just as rewarding, in spite of the scantiness of the sources, and may show that for the *plebs urbana*, the emperor was much more than just another political head of state.
- 2) I would also like to reserve my final judgement on the political indifference of the *plebs urbana*—until more attention is paid to the role of the *plebs* in the Second and Third Century A.D. The acquiescence of the *plebs urbana* during the reign of the five emperors, dealt with in this essay, did not become common feature until the days of the “Hungerrevolten” of the Fourth Century treated by Kohns. A superficial glance at the history of the Second and Third Centuries will show that Hadrian could not disregard the *plebs* after the execution of the consulars and Marcus Aurelius was in a similar position during the rebellion of Avidius Cassius. Between the Cleander affair in 186 and Gordian III in 238, the *plebs urbana* occasionally played an active role in politics, especially during the days of Pertinax and Didius Julianus. I have always been intimidated by the *SHA*. However, it appears that there will be no other choice but to plunge into those cold waters<sup>204</sup> in order to understand what revived the occasional outbursts of the *plebs*.

<sup>203</sup> S. R. F. PRICE, *Rituals and Power. The Roman Imperial Cult in Asia Minor* (Cambridge 1984).

<sup>204</sup> I. HAHN, «Zur politischen Rolle der stadtömischen Plebs unter dem Prinzipat», is a mere sketch. So is: W. SEYFARTH, «Von der Bedeutung der Plebs in der Spätantike», in *Die Rolle der Plebs im spätömischen Reich* (Berlin 1969), 7 ff.

3) I know that public opinion in antiquity is something completely different from public opinion in a modern dictatorial state. I am also aware that there is no adequate Latin or Greek term for public opinion, but this does not mean that the ancients were unaware of the problem. I have tried elsewhere to explain the importance of *fama* and *existimatio* in political life—especially in the days of Julius Caesar<sup>205</sup>—let me therefore start with a quotation from a letter written by Tiberius:

“Ceteris mortalibus in eo stare consilia, quid sibi conducere putent; principum diversam esse sortem, quibus praecipua rerum ad famam derigenda”.<sup>206</sup>

I do not believe that the emperors exerted their *liberalitas* just because they wanted to conquer the hearts of their subjects, expecting nothing in return and contenting themselves with being loved.

It would be strange to assume that Publilius Syrus was the only one who knew that “only wicked or foolish people think that benefactions are granted for nothing”<sup>207</sup> and Seneca’s maxim, that *beneficium* issues from the donor and returns to him<sup>208</sup> was kept secret from the Roman emperors. *Ideengeschichte* is indeed a tricky field as Namier has once reminded us, and one should beware of mistaking an idea that one encounters in the writings of an intellectual, for what actually happened in history. Without contradicting Veyne’s “Donner est le geste royal par excellence”,<sup>209</sup> is it too far fetched to assume that at least someone in the close entourage of the emperor knew what Fronto had

<sup>205</sup> *Julius Caesar and his public image*, Engl. Transl. (London/New York 1983).

<sup>206</sup> Tac. *Ann.* IV 40, 1.

<sup>207</sup> Publil. Syr. *Sent.* 80: *Beneficia donari aut mali aut stulti putant.*

<sup>208</sup> Sen. *Benef.* I 3, 4; cf. *Dial.* VII (*De vita beata*) 24, 2.

<sup>209</sup> P. VEYNE, *op. cit.*, 228; cf. H. KLOFT, *op. cit.* (*supra* n. 76), 89-96, with Plut. *Praec. ger. reip.* 29 ff., 822 A ff.

known? Especially that the Roman people were held fast by two things above all, the corn dole and the shows, and that the *congiaria* were a weaker incentive than the shows, since the former conciliated the *plebs* simply and individually, whereas the latter kept the whole populace in good humour.<sup>210</sup>

The emperors knew what they were doing. They endeared themselves to the masses by various methods, because they understood that even the weak could cause trouble. They never intended to strengthen the political power of the *plebs urbana*,<sup>211</sup> and did not need the support of the masses in elections or legislation. They made tremendous efforts to keep them *in bonis artibus* in order to use them as a last resort against hostile senators and rebellious praetorians. This did not happen very often, but during the peaceful intervals the populace had to be kept in good humour, and it had to parade its admiration for the emperor—so that defiant senators might take heed. There was of course no conscious policy of “dépolitisation”, but the best illustration of what actually happened is represented in the Pylades story: when reprimanded by Augustus for scandalous behaviour, he is supposed to have replied: “It is to your advantage, Caesar, that the people should devote their spare time to us”.<sup>212</sup>

<sup>210</sup> Fronto *Princ. hist.* p. 210 Naber = II p. 216 Haines = p. 200 Van Den Hout: *Congiariis frumentarium modo plebem, singillatim placari ac nominatim, spectaculis universum «populum conciliari».*

<sup>211</sup> Plut. *Praec. ger. reip.* 32, 824 C.

<sup>212</sup> Dio Cass. LIV 17, 5; Macr. *Sat.* II 7, 19.

## DISCUSSION

*M. Momigliano*: I return to my elementary fact. The Roman State was still the Roman *respublica*: the Roman *respublica* was based on the voting power of the Roman people. When the voting power was curtailed rather than abolished, the Roman *populus* had to be kept alive somehow—as a sign of the existence of the Roman *respublica*. Perhaps the *plebs urbana* was the *Ersatz* for the *comitia*; but I wonder whether this sentence has a real meaning. In any case such a mass of people surrounding the imperial residence in Rome was more dangerous than the corresponding groups of Antioch or Alexandria. Finally a question: what was the importance of circus factions, if any in Rome, in the period you considered?

*Mme Levick*: I should like to reiterate what Professor Momigliano has said about the importance of the *comitia*. It may have been too important to be abolished altogether, however we interpret the *tabulae Hebana* and *Ilicitana*. When Caligula restored elections to the people he may have counting the people as a counterweight to the Senate with whom he had rather deal. The failure could have been due more to collusion between senatorial candidates for the consulship (cf. Tac. *Ann.* I 81 *ad finem*) than to indifference on the part of the people. The *comitia* seem to have survived little changed: *longum illud carmen* is what Pliny praises Trajan for enduring (note too that Flavius Sabinus' election in the eighties had been announced by a *praeco*), and even until Dio's time, as he mentions the lowering of the flag on the Janiculum. *Contiones*, as informal assemblies called by a magistrate, also continued—at the instance of emperors. This is speculative reconstruction. But the status of the *comitia* suffered a real practical blow at the beginning of Vespasian's reign, when he began counting his *dies imperii* for the day of his proclamation by the army in the East.

*M. Timpe*: In diesem Vortrag sind für mich klare Anschauungen und deutliche Konturen über einen Gegenstand entwickelt worden, der mir bisher nebulos und kaum erkennbar schien. Ihre Analyse bringt mich auf Fragen, die hier relevant sein könnten, wenn sich zu ihnen etwas sagen lassen sollte:

1) Wie ist das Verhältnis der *plebs urbana* zu den Prätorianern in flavischer und trajanischer Zeit, also nach der Zäsur von 69/70 zu beurteilen, über das ja in julisch-claudischer Zeit einiges zu sagen ist? Lässt die Schweigsamkeit der Quellen vielleicht auf eine Entpolitisierung dieses Verhältnisses schliessen?

2) Welche Bedeutung für die Beziehungen der Kaiser zur *plebs urbana* mag es haben, dass mit dem Zusammenschmelzen der alten Nobilitätsfamilien die grossen Klientelen verschwanden, von denen noch im frühen 1. Jhd. die Rede ist (z.B. bei Piso: Tac. *Ann.* III 9)? Der Patronat der Kaiser über die *plebs* muss immer grösser und konkurrenzloser, aber auch immer weniger konkret geworden sein.

3) Ist es vielleicht von Belang, dass die Kaiser des 2. Jhdts., Trajan und Hadrian, soviel von Rom abwesend waren, auf Feldzügen oder Reisen? Es könnte sein, dass ihre Beziehung zur *plebs urbana* sich damit teils durch ihre Abwesenheit, teils weil sie im Heer und den Provinzen einen anderen Rückhalt hatten, verschob.

*M. Raaflaub*: Unter Ihren Erklärungsversuchen zur Friedfertigkeit oder Passivität der *plebs urbana* nach 69 überzeugt mich derjenige der regelmässigen Fürsorge der Kaiser für die Bedürfnisse des Volkes. Vespasian hatte zudem wie seinerzeit Augustus nach einem furchtbaren Bürgerkrieg Frieden geschaffen, und von Domitian ist ja bekannt, dass er sich intensiv um das Volk in Rom und Italien gekümmert hat. Von Ihren andern Punkten bin ich nicht so überzeugt. Wie stellen Sie sich vor, dass die Minderheit erfolgreicher Freigelassener die grosse Mehrheit ihrer 'Standesgenossen' zum Ruhiigbleiben hätte überreden können, wenn diese nicht nur vage unzufrieden, sondern über konkrete Missstände tief empört gewesen wären? Und der Faktor der Furcht: Gewiss hatten die Soldaten 68/69 auch unter der römischen Bevölkerung gewütet, aber das war im Zusammenhang eines Bürgerkrieges. Demonstra-

tionen und Unruhen in Rom in Friedenszeiten waren etwas ganz anderes. Dieser Faktor hätte m.E. nur den von Ihnen postulierten Einfluss haben können, wenn Vespasian sich mehrmals der Prätorianer bedient hätte, um das Volk in die Schranken zu weisen. Davon aber wissen wir, wie Sie selbst sagen, nichts. Die Bedeutung dieses Faktors ist also nicht zu verifizieren; ich würde mich auf Fürsorge und Popularität des *princeps* beschränken.

*M. Zehnacker:* Votre exposé pose entre autres la question de savoir dans quelles conditions les empereurs étaient accessibles. Jusqu'à quel niveau social ou à quel degré de responsabilité collective (*vicomagistri*, dignitaires des *collegia*, p. ex.) pouvait-on espérer obtenir une *admissio* au palais? En dehors des *ludi*, l'empereur pouvait-il être approché durant ses déplacements, à Rome même ou ailleurs (p. ex. Néron, pendant ses tournées en Campanie ou en Grèce)? Sénèque raconte à Lucilius (*Epist. 77, 18*) un bref échange de propos entre Caligula et un vieux détenu, sur la *via Latina*; la cruauté des paroles de Caligula ("*Nunc enim*" *inquit* "*vivis?*") a été colportée par le *rumor*. Le talent ou la bonne volonté des empereurs — affaire de goût personnel mais aussi de charisme — ont pu alimenter ainsi leur popularité ou leur discrédit auprès des humbles.

*M. Eck:* Die Bedeutung der Beziehungen zwischen *plebs* und *princeps* ersieht man an einigen Episoden in der Domitians *vita* bei Sueton. Angeblich soll Domitian seine Frau wiederaufgenommen haben, weil das Volk es so von ihm verlangte. Andererseits wird berichtet, Domitian habe einen Familievater, der sich bei Spielen des Kaisers ironische Äusserungen erlaubt hatte, unmittelbar in der Arena den Hunden vorwerfen lassen. Offensichtlich aus solchem Verhalten heraus, ist dann zu erklären, dass das Volk bei seinem Tod sich *indifferenter* (Suet. *Dom. 23, 1*) verhält.

*Mme Levick:* Professor Yavetz has made a most important point in insisting on the store set by the *plebs* on "*quomodo dat*". Would he think it legitimate to read (at least) two factors into this attitude?

a) Because in certain addresses, such as those of Ti. Gracchus, they had been treated with the respect that their constitutional position demanded, they came to see that respect as their due: *dignitas* operated even at the lowest level of society.

b) Courtesy in giving demonstrated regard and gave promise of future gifts, courtesy did not; and the *plebs*, unlike the upper strata of society, which looked back to a golden past, had hope only in the future (hence their preoccupation with young and untried members of the imperial family).

*M. Eck:* Dass neben *contiones* die *comitia*, jedenfalls formal, in der 2. Hälfte des 1. Jhdts. weiter bestanden haben müssen, ergibt sich neben unserer Kenntnis der unter Nerva erlassenen *lex* vor allem aus den Hinweisen in den *Arvalakten* zum Jahre 69 (*CIL VI* 2051) ob *comitia consularia imp. Othonis*, ob *comitia trib. potestatis*, ob *comitia pontificatus*, was sich zum Jahre 81 für Domitian wiederholt (*CIL VI* 2060). Solche *comitia* setzen formal eine geordnete Volksversammlung voraus. Und muss man nicht auch Ähnliches aus der Erwähnung von *iuniores* bzw. *seniores* noch bei der Tribusorganisation im 2. Jhd. n.Chr. (*CIL VI* 10219; 1104; 199; 200) erschliessen? Natürlich sagt dies nichts über politische Wirksamkeit, aber doch vielleicht über die formale Fortdauer aus.

*M. Giovannini:* M. Momigliano a rappelé tout à l'heure que la plèbe urbaine représentait d'une certaine manière le *populus Romanus* tout entier, à une époque où celui-ci ne jouait plus aucun rôle politique. En fait, la *lex de imperio Vespasiani* montre que formellement les empereurs détenaient leurs pouvoirs en vertu d'une *lex* votée par les comices et que, par conséquent, le *populus Romanus* est resté juridiquement le souverain, le vrai maître de l'Empire. Sans doute ces comices n'étaient-ils plus qu'une fiction, comme l'étaient déjà au temps de Cicéron les comices curiates; mais il est certain que les empereurs ont délibérément maintenu cette fiction et que cela a joué un rôle dans leurs relations avec la plèbe de Rome.

M. Yavetz: I am grateful for the remarks, criticisms and questions. Allow me to say something on the major issue, which came up in the discussion, and refer especially to the remarks of Professor Momigliano and B. Levick:

In my paper I mentioned almost *en passant* that the adoption of Trajan was made public by the Emperor in the presence of the Senate and the people (Dio Cass. LXVIII 3, 3-4). May I quote the passage in full: “ἀγαθῇ τύχῃ τῆς τε βουλῆς καὶ τοῦ δήμου τῶν Ῥωμαίων καὶ ἐμοῦ αὐτοῦ Μᾶρκον Οὐλπιὸν Νέρουναν Τραϊανὸν ποιοῦμαι”. I have quoted the passage in full only to admit my ignorance. I do not know what Dio (or his *epitomator*) meant to say when he used the term *δῆμος* in this context. Nor do I know what Plutarch meant, when he wrote that Icelus informed Galba that the praetorians, the Senate and the people had proclaimed him emperor (Plut. *Galba* 7, 2). Do we have to believe *tum primum e campo comitia ad patres translata sunt* (Tac. *Ann.* I 15), and that Caligula's attempt to revive the *comitia* failed? (Dio Cass. LIX 9, 6: τὰς ἀρχαιεσίας τῷ τε δήμῳ καὶ τῷ πλήθει ἀπέδωκε).

The basic question remains: What were *comitia* from the days of Vespasian to Trajan? The plain fact that the term is occasionally mentioned, does still not tell us how *comitia* were convened and who participated in them. It is of course possible that the conservative Romans never abolished the *comitia*, just as they never abolished the *lex curiata de imperio*. But does this mean that the *comitia* were more than their ritual or does it mean that the Emperor regarded the *comitia* as a political power which had to be taken into account in his deliberations? Not knowing the answer to this question I have left it out completely in the second and third chapters of this essay. I believe that ‘people’ in the days of the Flavians was nothing more than a *contio*. But I cannot provide good evidence for my view. It has always been my feeling that neither Emperor nor Senators were inclined to grant more political power to the *comitia* and that the following passage from Plut. *Praec. ger. reip.* 32, 824 C, represents the view of the ruling classes: “Of liberty the common people have as much as our rulers grant them, and perhaps more would not be better for them.” For a different approach see P.A. Brunt, “Lex de imperio Vespasiani”, in *JRS* 67 (1977), 95-116.

# V

BARBARA LEVICK

## “CAESAR OMNIA HABET”: PROPERTY AND POLITICS UNDER THE PRINCIPATE

“The fairest day is the one that follows the fall of a bad *princeps*”, lamented Curtius Montanus.<sup>1</sup> One gets an idea of what most preoccupied an emperor’s peers by considering what was done immediately after his death by his successor, and what measures were proposed by senators, as by Helvidius in A.D. 70,<sup>2</sup> or praised by them in a new emperor, as by Pliny in the *Panegyricus*. On that score financial and fiscal matters rate high.

There was no shortage of issues to give birth to struggles over money and property, public and private. To start with what touched individual senators least nearly, there were encroachments on the control of revenues by the Senate and its officials. Lucan makes a point of pouring scorn on those who treated Caesar’s breaking into the Aerarium in 49 B.C. as a particular occasion for outrage.<sup>3</sup> But Lucan is a witness for stark truth when he says that this was the moment when Rome first became poorer than

<sup>1</sup> Tac. *Hist.* IV 42 *in fine*.

<sup>2</sup> Tac. *Hist.* IV 4; 9; 43.

<sup>3</sup> Lucan. III 118-121. Rome’s poverty at III 168.

Caesar (a word that embraces all Julius' political posterity). Here as elsewhere the *popularis* Caesar was of the greatest value to his heir in showing him how not to act. Far from removing public money from the Aerarium, Augustus and Nero in his 'good' period made a point of subsidizing it.<sup>4</sup> The subsidies themselves, though not large when set against the entire commitments of the Aerarium, were politically important. Besides, subsidy could take another form, as Augustus also pointed out in the *Res Gestae*, that of paying out himself for things that the state might have been expected to fund, such as the opening balance of the Aerarium Militare.<sup>5</sup> In that guise it was continued by Tiberius, who is not known to have offered direct subsidies, and by later emperors.<sup>6</sup>

But there were soon to be developments much less satisfactory from the senatorial point of view. The justification for *diverting* Aerarium revenue, to the Fiscus, that part of the state finances that was controlled by the emperor, in the first instance for a limited period of ten years,<sup>7</sup> would be that the expenses of the imperial part of the financial organization were so much greater. Under Domitian the income of a quarter of a million sesterces derived from water rights, which his predecessors had let slip, was credited not to the Aerarium but to the imperial Fiscus, presumably on the same grounds: Frontinus has just mentioned that the State gang of maintenance men was 240 strong, the imperial gang 460; Nerva gained credit for restoring that income to the state.<sup>8</sup> In emergencies, such as

<sup>4</sup> *Res gestae Divi Augusti* cap. 17, 1; Tac. *Ann.* XIII 31, 2 (56); XV 18, 4 (62).

<sup>5</sup> *Res gestae* cap. 17, 2; Dio Cass. LV 25, 2.

<sup>6</sup> Tac. *Ann.* I 75, 3 f.; Tac. *Ann.* XV 18, 4, may be a reference to this.

<sup>7</sup> For the meaning of the term see BRUNT 1966 *contra* MILLAR 1963 and substantially in agreement with JONES 1950. For the ten year term, see Dio Cass. LIII 13, 1.

<sup>8</sup> Frontin. *Aq.* 116-118.

the fire of 64 and the civil wars of 68-69, what funds the Aerarium still possessed cannot have remained intact. This was an obvious source of resentment.

It would be good to be able to trace loss of senatorial control by tracing the vicissitudes of the officials put in charge of the Aerarium during this period: prefects, praetors, quaestors.<sup>9</sup> But, alert as a consular historian would be to this possibility, Tacitus makes no political capital out of it; rather he provides sound reasons for them, for instance, that the quaestors lacked the experience and weight to resist demands made on them for disbursements. That would be demands made by their senior fellow-senators, of the kind that the *praetores aerarii* had resisted in A.D. 15, when a senator demanded compensation for a road and aqueduct being driven through his property.<sup>10</sup> Demands from the Emperor no official was firm enough to withstand. When Tacitus wants to make his point about the helplessness of the Aerarium and its gradual decline into the undignified position of the dog being wagged by its own tail, he makes it clear: Sejanus' wealth was confiscated to the Fiscus rather than to the Aerarium—as if it mattered.<sup>11</sup>

Tightening control over public revenue incidentally had the effect of diminishing opportunities for private gain. Although guilty senators had no leg to stand on, since illegitimate exploitation of the provinces had, by a series of mainly *popularis* enactments, laid a man open to legal action since 149 B.C., the theme is not irrelevant, because the

<sup>9</sup> Tac. *Ann.* XIII 29, with CORBIER 1975.

<sup>10</sup> Tac. *Ann.* I 75, 2.

<sup>11</sup> Tac. *Ann.* VI 2, 1. Interest-free loans from *bona damnatorum* were made in about 30 B.C. (Suet. *Aug.* 41; Tac. *Hist.* II 92; SHA, *Hadr.* 7, 7). The increasingly private status of *bona damnatorum* is shown by *Ann.* XIV 60, 5, where Nero in 62 allows the divorced Octavia the mansion of Burrus (perhaps bequeathed to him) and (the) estates of Rubellius Plautus, confiscated: 22, 5; 59, 5.

abuse was so widespread, and it has even been suggested that the taxation of the provinces was set at an unnaturally low level to take account of the profits to be allowed individuals.<sup>12</sup> There is no evidence for that, but there is clearly a potential source of resentment here. The saying attributed to Tiberius, that he wanted his sheep shorn not flayed, indicates his attitude, namely that the provincials were animals to be carefully husbanded; and that they were his.<sup>13</sup>

The Emperor's private wealth, the way it was acquired and used, and its status, were more vexatious to individual senators and remain a more complex question for scholars. Attempts to find crucial moments in its development into a state resource, such as the overturning of Tiberius' will in Caligula's favour in 37,<sup>14</sup> are unlikely to succeed because the changes were concomitant with the whole development of the emperors' powers, and crises reflect as well as forwarding the change.

In one sense the imperial family were only the successors of Republican dynasties like the Metelli, whose wealth was one guarantee of their power. Two sources of enrichment were respectable for such dynasties: conquest, magnificently exemplified by the sons of Metellus Macedonicus, and the successful management of their estates.<sup>15</sup> Octavian-Augustus did not conform to this model, even after the restoration of legality. Augustus and other conscientious emperors were careful to show themselves free of the

<sup>12</sup> HOPKINS 1980, 122; for the profitability of provincial administration, see SHATZMAN 1975, 53-63.

<sup>13</sup> Dio Cass. LVII 10, 5; Suet. *Tib.* 32, 2.

<sup>14</sup> BELLEN 1974.

<sup>15</sup> BRUNT 1975; SHATZMAN 1975, 11-50; 63-67. For the private wealth of Augustus, see SHATZMAN 1975, 35, where the fortunes of Crassus (200m. HS), Pompey (at least 200m. HS), and Augustus (1000m. HS) are compared.

Roman vice of legacy-hunting,<sup>16</sup> but Gaius and Nero were notable for greed, and Tacitus castigates emperors (he means Domitian) whose idea of a good father is one who neglects his children in favour of the Emperor, simply to secure what they had left to bequeath.<sup>17</sup> Gifts from emperors might be seen as baited hooks put out to amass yet more wealth.<sup>18</sup> The same pretext might serve when a man was due for confiscation of property on other grounds, as when C. Silius' fortune, which was in part derived from Augustus' bounty, was awarded to the Fiscus in 24, showing the public status of the imperial wealth even at that date.<sup>19</sup> The size and status of the imperial wealth not only put the *princeps* in a political league by himself; it put state revenues at the emperor's disposal for private purposes. When Nero divorced Octavia in 62 she received estates that had belonged to the condemned Rubellius Plautus. These should have been credited safely to some state treasury, not deployed to settle Nero's matrimonial affairs.<sup>20</sup> Worse, wealth passed into the hands of imperial slaves and freedmen as well, even the cheapest of them.<sup>21</sup>

One concomitant of the development of official status for the imperial wealth was the grant of official status to the emperor's procurators, even in senatorial provinces. It was a merit of Tiberius' early years that if a dispute arose he took it to the public courts.<sup>22</sup> But already in 40 Gaius was

<sup>16</sup> Plin. *Paneg.* 43, 5. Refusals by Tiberius: Tac. *Ann.* II 48, 1; by Domitian: Suet. *Dom.* 9.

<sup>17</sup> Sen. *Clem.* I 15 (Augustus); Suet. *Aug.* 101, 3 (he spent them all on the state); Suet. *Cal.* 38 (Gaius); Tac. *Ann.* XIV 31, 1; XV 59, 8; XVI 11, 1; 19, 5 (Nero); Tac. *Agr.* 43, 4; Suet. *Dom.* 12, 1; Plin. *Paneg.* 43, 1; 44, 1 f. (Domitian).

<sup>18</sup> Plin. *Paneg.* 43, 5.

<sup>19</sup> Tac. *Ann.* IV 20, 1 f.

<sup>20</sup> Tac. *Ann.* XIV 60, 5.

<sup>21</sup> Sen. *Epist.* 47, 9.

<sup>22</sup> Tac. *Ann.* IV 6, 7 (similarly Dio Cass. LVII 23, 5); cf. Plin. *Paneg.* 36, 4; Tac. *Ann.* IV 15, shows his *procurator* exceeding his rights.

writing to his procurators at Rome that they had control over everyone's property;<sup>23</sup> and thirteen years later the Senate granted domain procurators what looks like the right of hearing fiscal cases without appeal to the Emperor.<sup>24</sup> Whether that measure survived Claudius or not, Domitian's procurators were certainly judges in their own cause, and the resentment that that engendered is shown by Nerva's creation of the a praetorian post to hear such cases.<sup>25</sup>

In disbursement, the emperor was equally in a class by himself, and equally subject to criticism. There are two key words in play here. One is *liberalitas*, a virtue practised even by Tiberius in his inimitably ungracious style.<sup>26</sup> The other is *larginatio*, sometimes no virtue at all, but the squandering of resources for disreputable purposes such as diverting attention from misdeeds, the failing characteristic of Gaius, Nero, and Otho.<sup>27</sup> Emperors could not win, whether they saw themselves in competition with their peers or above

<sup>23</sup> Suet. *Cal.* 47.

<sup>24</sup> Tac. *Ann.* XII 60 shows a state of affairs that could easily lead to the situation under Domitian.

<sup>25</sup> BRUNT (*Latomus*) 1966, 481 f., cites Pliny, *Paneg.* 36, and *Dig.* I 2, 2, 32, for a tribunal dealing with fiscal suits, that of the *praetor* appointed by Nerva. In Domitian's day men had to submit disputes with the Fiscus to the procurators. Hadrian reportedly dealt with the problem by remission: *SHA, Hadr.* 7, 6.

<sup>26</sup> "Liberalitas Augusti": see his own account in *Res gestae, init.*, with Suet. *Aug.* 41, 1; 101, 3; Tac. *Ann.* II 37, 2; IV 20, 1; cf. Dio Cass. LIV 17, 3 (18 B.C.); LVI 41, 5; Plin. *Nat.* XVIII 37; Sen. *Benef.* II 27, 1 f., with R. SYME, *The Roman Revolution* (Oxford 1939), 382 und 400. Tiberius: Dio Cass. LVII 10, 3 f.; *Ann.* I 75, 6; II 37, 1; 47, 3; 48, 1; Vell. II 129, 3; Suet. *Tib.* 46; Sen. *Benef.* II 8, 1. Nero: Tac. *Ann.* XIII 34, 2 f., and see *Hist.* I 20; *Ann.* XVI 13, 5 (this was perhaps not Nero's private benefaction); Eutropius VIII 8. Trajan: Plin. *Paneg.* 25, 3 and 5; 27, 3; 28, 5; 34, 3.

<sup>27</sup> For the flexibility of the word, see Cic. *Off.* II 72-73; cf. II 55. Contrast with *liberalitas*, which is emphasized by KLOFT 1970, 41 n. 23; Cic. *Mur.* 76 f. Nero: Tac. *Ann.* XIII 18, 1; *Hist.* I 20 (*effuderat*). Otho: Tac. *Hist.* I 78, 2; further references to Otho and Vitellius in KLOFT 1970, 110 n. 124. Disreputable origin: Tac. *Hist.* I 20; Plin. *Paneg.* 27, 2 f.; 28, 1; 38, 4: it is *ambitio et iactantia, et effusio et quidvis potius quam liberalitas* without *ratio*.

them: Tiberius, Galba, Vespasian, and Domitian were charged with *parsimonia* or *avaritia*.<sup>28</sup> It is hard to avoid the conclusion that this inability to please was due to *invidia* on the part of their peers, or at least dependent on the unfavourable view taken of an emperor on other grounds. In particular, the emperor's position above his peers allowed him also to subsidize them if he chose, a highly invidious practice. Tiberius tried to avoid this by referring applicants to the Senate—thereby putting them in the position of having to plead at a bar.<sup>29</sup> The twin failings of *luxuria* and *avaritia*, which had long figured as contributory factors in the fall of the Republic,<sup>30</sup> became embodied in the person who had come out on top in the struggle for power.

Emperors were sensitive to these criticisms. In reaction to Nero's self-indulgent expenditures on the Domus Aurea, which “covered places in which private owners, rich and poor, had lived and worked”, Vespasian pointedly put his money into the Colosseum, a structure in which the whole Roman people could take pleasure.<sup>31</sup> Similarly Trajan renounced Domitian's private building extravagances and went in for porticoes, shrines, and the Circus Maximus,

<sup>28</sup> *Parsimonia*: Tiberius: Tac. *Ann.* III 52, 2; Suet. *Tib.* 46; Galba (= *avaritia*): Tac. *Hist.* I 5; 38; Vespasian: Tac. *Hist.* II 5; Suet. *Vesp.* 16; Dio Cass. LXVI 8, 2; Jos. *Bell. Jud.* VII 218; Dio Chrys. *Or.* XLVI 8 with C. P. JONES, *The Roman World of Dio Chrysostom* (Cambridge, Mass. 1978), 134, and passages cited by BRUNT (*Latomus*) 1966, 479 n. 3; Domitian: Plin. *Epist.* I 12, 8 (*latro*); *Paneg.* 17, 1; 29, 4; 34, 2; 36, 1; 41, 2 f.; 42 f.; 50, 2 and 5; 90, 5 (*spoliator*); Tac. *Agr.* 43, 4; Suet. *Vesp.* 1, 1; *Dom.* 3, 2; 10, 1; 12, 1 f.; 13, 1; Frontin. *Aq.* 118; Juv. 4 (fish auction); Dio Cass. LXVII 4, 5 f.; Philostr. *Vit. Ap.* VII 23 and 25; Dio Chrys. *Or.* VII 12, with P. A. BRUNT, in *Athenaeum* N.S. 55 (1977), 26 n. 36; Jordanes *Get.* 13, 76 (*avaritia*), but see LEVICK 1982, 66; *RIC* II no. 227 f. (Jewish tax); *Dig.* XLVIII 22, 1.

<sup>29</sup> Tac. *Ann.* I 75, 4.

<sup>30</sup> A. LINTOTT, “Imperial Expansion and Moral Decline in the Roman Republic”, in *Historia* 21 (1972), 626 ff.; B. LEVICK, “Morals, Politics, and the Fall of the Roman Republic”, in *G & R S.S.* 29 (1982), 53–62.

<sup>31</sup> See Suet. *Vesp.* 9, 1; *Aug.* 44; Sen. *Dial.* IV (*De ira* II) 8, 1; M. T. GRIFFIN, *Nero. The End of a Dynasty* (New Haven/London 1984), 133.

which provided seating worthy of the *populus victor gentium* and was well worth looking at because it put *plebs* and *princeps* on the same level.<sup>32</sup>

Coming to the immediate interests of the property owner, it is no surprise that even straightforward taxation raised overt protest. As C. Nicolet has emphasized, the taxation, levies, exactions, confiscations of the Civil Wars had hit Italy hard, and one reason for Octavian's final success was his formal ending of them when he conquered Sex. Pompey in 36 B. C.<sup>33</sup> Italy remained subject only to a few indirect imposts such as the one per cent tax on manumissions<sup>34</sup> and to customs dues at the frontiers. But the access of capital from Egypt was not enough to carry Augustus through the difficulties of his last decade: hence the 5% on legacies taken by Roman citizens outside the immediate descent and above a certain value and the 1% on auction sales at Rome, which Augustus forced the Senate to accept in A.D. 6 as a means of financing the new Aerarium Militare,<sup>35</sup> along with a 2% tax on the sale of slaves in A.D. 7.<sup>36</sup> The 'conservative' new tax was necessary and mild compared with the levy on estates and houses that Augustus threatened in A.D. 13.<sup>37</sup> This, and its careful

<sup>32</sup> Plin. *Paneg.* 51, 4.

<sup>33</sup> NICOLET 1984, 102, citing Appian, *BC* V 130, 540 f. and Dio Cass. XLIX 15, 3.

<sup>34</sup> Tac. *Ann.* I 78, 2; II 42, 6; cf. Dio Cass. LVIII 16, 2; LIX 9, 7, for its remission by Gaius in 38, which according to Suetonius, *Cal.* 16, 3 applied only to auctions.

<sup>35</sup> *Res gestae* cap. 17; Suet. *Aug.* 49, 4; Dio Cass. LV 25, 5; LVI 28, 4-6 on A.D. 13, with CORBIER 1977, 201, and, for its operation, NEESEN 1980, 136-9. According to Pliny, *Paneg.* 38, 1-3, Nerva's remissions were inadequate. Only Trajan's reform was enough to bring them in (39, 5).

<sup>36</sup> Dio Cass. LV 31, 1 and 4; *CIL* VI 915; remitted in 56: Tac. *Ann.* XIII 31, 3; i.e., the tax was to be paid by sellers.

<sup>37</sup> Dio Cass. LVI 28, 6.

presentation in the Senate,<sup>38</sup> did not make it acceptable. The tax was still being rigorously enforced under Domitian, and it was one of Nerva's concessions to public opinion that he widened the circle of relatives who were allowed to succeed without penalty and extended the persons eligible for exemption to newly enfranchised citizens; Trajan made further minor extensions.<sup>39</sup>

Summing up his penetrating study of *tributum* Nicolet stressed both the resemblances between it and the Augustan measures (the fact that they fell most heavily on the rich) and the unacceptable dissimilarities. The *vicesima* was fixed by law for ever, not raised *ad hoc* every year; there was no redress except from the *princeps*, and that was how Rome passed from a civic to a monarchical fiscal system. The middling rich, who were ever less engaged in government after the ending of genuine elections, felt the burden more heavily now that financial outlay and personal service was no longer compensated for by political significance—or even by the outward honours that Augustus had conferred on them.<sup>40</sup> Senatorial politicians felt it particularly because their own means of individual advancement was now tightly restricted, precisely when Rome was committed to an unprofitable and eventually disastrous war in which only imperial salutations and triumphs were to be won.

Pecuniary penalties were as offensive as taxation. The crime of C. Silius in A.D. 24 was extortion, but it was handled as if it had been *maiestas*, says Tacitus, and the property of the accused forfeited.<sup>41</sup> It was *maiestas*, according to Pliny, rather than the Voconian and Julian laws on

<sup>38</sup> NICOLET 1976, 97, citing Cic. *Off.* II 74 on the importance of the taxpayer's knowledge that the tax is necessary.

<sup>39</sup> Plin. *Paneg.* 38, 6 f.

<sup>40</sup> NICOLET 1976, 98-102.

<sup>41</sup> Tac. *Ann.* IV 19, 5 — 20, 1.

inheritance, that was the law really responsible for soaking the Roman rich.<sup>42</sup> Julia *repetundarum*, Voconia, and Papia Poppaea were non-political statutes. But perhaps Pliny in his *Panegyric* cannot be taken entirely at his word. Already in A.D. 16 swarms of *delatores* were hard at work in the Forum, when the career of imperial *maiestas* was still in its infancy.<sup>43</sup> Six years later Tiberius was forced to set up a senatorial committee to regulate the workings of Papia Poppaea, so hated had it become.<sup>44</sup>

The resistance put up by senators to the three forms of incursion on their control of state and private monies varied with the grievance, the emperor, and the desperation of the sufferers. It is at the heart of opposition to the *principes*, because it was stimulated by an issue that tangibly embodied the question: "Whose *was* the Empire, anyway?" While in a distant and rebellious province the question might be whether or not to render unto Caesar the things which be Caesar's, for senators at Rome it was one of determining which things were indeed Caesar's.<sup>45</sup> On the score of public finance opposition in the senate was feasible, if senators were bold enough to introduce the subject. Consequently the plea put up there immediately after Vespasian came to power in the face of the consul designate by the *praetor* Helvidius Priscus for a curb on expenditure because of *publicam paupertatem*, the remedy to be at the Senate's discretion, should be seen in a political light. Economy commissions were not a novelty, and they had not previously been matters of controversy. This proposal was vetoed in the interest of the new Emperor. Admittedly a commission was eventually set up but its members were

<sup>42</sup> Plin. *Paneg.* 42, 1.

<sup>43</sup> Tac. *Ann.* II 34, 1 f.

<sup>44</sup> Tac. *Ann.* III 25, 1; 28, 3.

<sup>45</sup> So formulated for me by Dr. D. M. Nash. What is Caesar's: *Luke* 20, 25.

chosen by lot and nothing further is heard of it.<sup>46</sup> The Senate was now openly shown to be no longer in control of its own Treasury and so without hope of making it solvent. The issue is highlighted by its placing in a whole series of political conflicts between champions of senatorial rights such as Helvidius Priscus and members bent on appeasing the new authority. All the other proposals of these first weeks of 70 were intended to recover prestige, *auctoritas*, for the Senate. The idea would be to regain control of Aerarium disbursements and of revenue that might have come into it if it had not been expended mainly in the provinces on projects that not all senators would have cared for. The answers that Vespasian gave his adversaries on all the other points were positive as well as firm;<sup>47</sup> one can be discerned for this proposal too: the creation of new *fisci*; the best interpretation of the Fiscus Asiaticus is that it held the surplus revenue of Asia until it was required elsewhere, thus definitively depriving the Aerarium of that source of revenue too.<sup>48</sup>

The political purpose of Helvidius' proposal is indicated, as it is reflected, by the economy commission established after the death of the last Flavian emperor. This too was designed to diminish *publici sumptus*, and its few achievements included reducing the cost of horse-racing at Rome.<sup>49</sup> Sherwin-White is clearly right,<sup>50</sup> given the named purpose of the commission, to argue that its scope was restricted nominally at least to the sphere of the Aerarium

<sup>46</sup> Tac. *Hist.* IV 40, 3; a three man commission of consulars in A.D. 6: Dio Cass. LV 25, 6.

<sup>47</sup> As on the rebuilding of the Capitol, the punishment or employment of *delatores*, and Vespasian's *auctoritas* (Tac. *Hist.* IV 9, with Dio Cass. LXV 10, 2; Tac. *Hist.* IV 44; ILS 244).

<sup>48</sup> JONES 1950, 27 = 1960, 110.

<sup>49</sup> Dio Cass. LXVIII 2, 3.

<sup>50</sup> *Ad Plin. Epist.* II 1, 9.

Saturni. But what was that sphere? That precisely may have been the question that the commission was to appear to raise, however abortively. Its timing and its membership (the prestigious symbol of senatorial legitimacy, Verginius Rufus, *cos.* III in 97, was intended to serve<sup>51</sup>) suggest a political purpose, the resumption of senatorial responsibility for public finance. Of course the five senators failed, if they even tried, to wrest back control of imperial finances for their governing body, but a political point had been made which served its turn for the moment. Control of the Aerarium and its rightful contents remained an issue throughout the first century A.D., even though it surfaces rarely and in a veiled form. We have seen senators offering opposition only in at an opportune moment in 70 and even then without openly threatening confrontation; the commission of 97 was only a ritual gesture.

Formal senatorial opposition was also a possibility, and only to be expected when the property of individual senators was concerned and the emperor needed to legitimize his proposals by securing their approval as Augustus did in A.D. 5-6 and 13. The strength of the resistance, which had been successful nearly half a century before when the tax had first been proposed, reflects the personal interest of senators. It was overcome in 6 only when Augustus threateningly claimed that he had found the proposal amongst the papers of the Deified Julius,<sup>52</sup> and in A.D. 13 by the prospect of a direct tax on property, that is, *tributum* renewed.<sup>53</sup> Open senatorial opposition to taxation is not found after A.D. 13; public resistance to imperial policy became increasingly unthinkable. But the only time senators made themselves effectively felt under Claudius was in 48, to

<sup>51</sup> Plin. *Epist.* II 1, 9; *Paneg.* 62, 2; Dio Cass. LXVIII 2, 3, with SYME 1930 and SUTHERLAND 1935.

<sup>52</sup> Dio Cass. LV 25, 5; 40 B.C.: Appian. *BC* V 16, 67.

<sup>53</sup> Dio Cass. LVI 28, 5 f.

protest against the admission of Gauls, *divites illos*, who would leave no room for *pauper e Latio*.<sup>54</sup> Instead, a new method was developed: the difficulties of individual senators came to be paraded without shame, as by Hortalus in A.D. 16,<sup>55</sup> and as when a *praetor* under Nero charged with the production of horse races declared that he could not afford them and began to train dogs instead.<sup>56</sup> These moves are probably to be taken as an oblique criticism of government; an individual's poverty was not something to generate sympathy amongst senators, who were in competition with one another, except to generate hostility against a common enemy.

With substantive proposals in the Senate a lost cause, the only dignified method of advancing general argument for a senator was to insert comment into his speeches, as Pliny did in the *Panegyricus*, using the familiar technique of displaying what past actions must be condemned, what present conduct applauded, as a means of conveying advice for the future. Historians too, Tacitus and Cassius Dio, in the speeches he ascribes to Agrippa and Maecenas,<sup>57</sup> availed themselves of the same technique, oblique and ineffective as it was.

At least two extreme cases involving individuals ended in violence. One was the suicide of the impoverished consular C. Galba in 36, when Tiberius informed him that he was an unacceptable candidate for the province of Asia.<sup>58</sup> In the other aggression first turned openly outwards in the desperate form of political conspiracy, as it had done with Catiline and as the Pseudo-Sallust hints it might do against

<sup>54</sup> Tac. *Ann.* XI 23, esp. 5 f.

<sup>55</sup> Tac. *Ann.* II 37.

<sup>56</sup> Dio Cass. LXI 6, 2, on A. Didius Gallus Fabricius Veiento: *Prosopographia Imperii Romani saec. I. II. III.* III (Berlin 21943), F 91, p. 113 f.

<sup>57</sup> Dio Cass. LII 6; 28-30.

<sup>58</sup> Tac. *Ann.* VI 40, 3.

a Caesar.<sup>59</sup> Libo Drusus' claims to power and the high birth on which they were based demanded a correspondingly high standard of living. In A.D. 16 they led him into revolutionary ideas and even plans, though not action. Seneca's serious view of Libo Drusus is confirmed by the debate on luxury that immediately followed his trial, and by the dedication, probably in the same year, of precious metals in the Temple of Concord: the failure to enact further sumptuary legislation and to enforce what was already on the statute book arguably induced patriotic Romans ostentatiously to offer up some of their plate for the good of the State.<sup>60</sup> In these last manoeuvres alternative strategies may be discerned for dealing with the problems faced by senators under the early Principate. Both were conformist and aimed at defusing a potentially explosive situation.

The intensity of the response is not surprising. We are dealing with a politician permanently in office, and one who was even more at the mercy of events than his modern counterparts; nor did he hold a well-defined office, but stood awkwardly between magistrate and *privatus*. But these matters cannot be treated as simple political grievances; they have to be seen against an economic background and as responses to it, on the part of *princeps* as well as senators.

<sup>59</sup> Tac. *Ann.* II 27-32; luxury at 27, 2; cf. Sen. *Epist.* 70, 10. Threatening youths: Ps.-Sall. *Epist. De rep.* I 5.

<sup>60</sup> See TH. PEKÁRY, "Tiberius und der Tempel der Concordia in Rom", in *MDAI(R)* 73-74 (1966/67), 105 ff., followed in his dating to A.D. 31 by G. ALFÖLDY, *Fasti Hispanienses* (Wiesbaden 1969), 135 f., and by W. ORTH, *Die Provinzialpolitik des Tiberius* (München 1970), 106; for the earlier date, see B. LEVICK, "Concordia at Rome", in *Scripta Nummaria Romana. Essays presented to Humphrey Sutherland*, edd. R. A. G. CARSON and C. M. KRAAY (London 1978), 225 f.

What conceptual framework, then, will best make sense of these phenomena? Štaerman<sup>61</sup> has dealt with the struggle for control of state resources in striking terms, as a continuation of the Republican ideological conflict between *optimates* and *populares* over the distribution of land. As heirs of the *populares*,<sup>62</sup> some emperors at any rate were committed to the redistribution of land among the peasantry, a thing that could be achieved only by dividing *ager publicus*, and an expensive one, prompting Cicero to ask in 59 B.C. what *vectigal domesticum* remained;<sup>63</sup> it had always been resisted by upper class *possessores*. Furthermore, the people on Štaerman's view surrendered their political rights to the *princeps*, who thus became the owner of all *ager Romanus* and came into a relation with the state that was wholly different from that of any of his peers. Hence the agrarian question was as important under the Principate as before. The citizen body (that is, the Emperor) had supreme control over the land and its working. One line of thought, the plebeian, emphasized the old regal prerogative of distributing land, while senatorial theory, exemplified in Seneca's *De beneficiis*,<sup>64</sup> insisted on the property rights of those who had first accepted parts of the *ager publicus*, and tried to confirm their ownership by separating the power of the monarch as owner from his position as sovereign.

This construction does not satisfy.<sup>65</sup> The concept of a struggle between *optimates* and *populares* is too simplified, and even if politicians are seen as epiphenomena of a class

<sup>61</sup> ŠTAERMAN 1984.

<sup>62</sup> See Z. YAVETZ, *Plebs and Princeps* (Oxford 1969); B. LEVICK, in *AJPb* 99 (1978), 89, citing a view of C. E. STEVENS.

<sup>63</sup> For the expense of agrarian projects, see Cic. *Off.* II 79; 83; *Att.* II 16, 1.

<sup>64</sup> VII 6, 3: *Caesar omnia habet, fiscus eius privata tantum ac sua; et universa in imperio eius sunt, in patrimonio propria.* ŠTAERMAN translates (15): "Caesar hat alles in seinem fiscus, in seinem patrimonium".

<sup>65</sup> See review by B. LEVICK, forthcoming in *Gnomon*.

struggle with control of the land as its real object, not all *populares* concerned themselves with land distribution: even Clodius does not fit the pattern. Nor does land confiscated by emperors seem to have been given to peasants, or even to veterans, a group that Štaerman does not deal with in her paper. Most important, there was a clear distinction, despite the theoretical ownership of the land that the author claims for the state, and so for the emperor,<sup>66</sup> between *ager publicus* and *ager privatus*. Cicero actually maintained that a prime factor of justice was that *communia* and *privata* should be treated as such; it would be clearer to speak of control exercised by the state, and of ownership, which admittedly originated in control and was not entirely satisfactorily to be distinguished from it, by individuals.<sup>67</sup> This is made more explicit in another part of the same Seneca passage invoked by Štaerman: he speaks of *potestas omnium* and opposes it to *proprietates*,<sup>68</sup> and the same antithesis is made even more clearly by Pliny in the *Panegyricus* when he says that the time has at last arrived when the *imperium principis* is larger than his *patrimonium*.<sup>69</sup> The rights of property owners were ostentatiously respected by Augustus when he distorted the lines of his new forum to avoid confiscating the ground of neighbouring householders.<sup>70</sup> If later emperors did less well it was not for ideological reasons.

<sup>66</sup> The Seneca passage is not a thesis, a landowner's view of the *princeps'* claim to own everything, but uncontroversial material used to prove a philosophical point about the possibility of making gifts to a wise man who "has" everything. Dio Chrys. *Or. I* (*On kingship*) 62, speaks similarly of Heracles: *αὐτοῦ πάντα εἶναι*.

<sup>67</sup> Cic. *Off. I* 20; on the origin of ownership, see J. A. C. THOMAS, *Textbook of Roman Law* (Amsterdam, etc. 1976), 133-6. On ownership in the provinces see NEESEN 1980, 23 with n. 1.

<sup>68</sup> VII 4, 2.

<sup>69</sup> *Paneg.* 50, 2; cf. Pliny's comment at 27, 4, on Trajan's *congiaria*, and whom they impoverished.

<sup>70</sup> Suet. *Aug.* 56, 3; cf. *Iul.* 38, 1.

The material is complex and needs interpreting on at least two levels, which are interrelated. Help comes first from the conception of a conflict between Warfare and Welfare: strident in medieval and modern times,<sup>71</sup> it is virtually absent from the Roman Empire until the third century, because that was a successful expansionist military state in which aristocrats and *plebs* alike, while subsisting on agriculture, thrived and grew on warfare, or had done up to a certain epoch, which happened to overlap with the beginning of the Principate. In illustration it is enough to mention the effect of the *manubiae* of Egypt on Rome in the early twenties B.C.: a fall in interest rates and a rise in the value of land.<sup>72</sup> Then a double change began: the end of profitable wars of expansion (following on twenty years of intermittent civil war), and the development of the provinces at the expense of Italy.

The maintenance of the army became the chief and unremitting burden of the state, as it had been the original reason for the raising of tribute.<sup>73</sup> In 13 B.C., when men recruited for the Actian campaign were to be discharged, land was found short and money had to be offered instead.<sup>74</sup> In the following year large scale campaigning in Germany began which culminated with the loss of the three legions in A.D. 9. The direct relation between financial stringency in the last decade of Augustus' Principate and the cost of supporting the army and its discharged veterans is shown by the occasion of Augustus' tussle with the Senate in A.D. 5-7. The protest of A.D. 13 coincided with

<sup>71</sup> Cf. C. NEDERMAN, "Welfare and Warfare: Medieval Contributions", forthcoming in *Intern. Journ. Mor. and Soc. Stud.* I 3 (1986).

<sup>72</sup> Suet. *Aug.* 41.

<sup>73</sup> Livy IV 59, 11 — 60, 7, especially 60, 4, cited by NICOLET 1976, 74. The senators set the *plebs* (= *equites*?) a good example: *noblesse oblige*.

<sup>74</sup> Dio Cass. LIV 25, 5 (but does this passage really imply the end of land distributions, rather than the formal introduction of a means of supplying the soldiers' needs whenever land was not available?).

the *census* but also with the end (it was hoped) of the fighting in Germany under Tiberius, who had just triumphed. In vain: Germanicus was to continue the work; and when the tax eventually faded from view after the reign of Gordian III it was only to be supplanted by the *annona militaris*.<sup>75</sup>

As Italy contributed fewer men to the legions the remaining profits of empire had to be channelled through the *princeps* to the *plebs* of Rome and later by alimentary schemes to the cities of Italy.<sup>76</sup> Imperial interest looked after the people better than they had been looked after before. Augustus worked throughout his principate for the safety and welfare of his responsibility, the *victor populus*, dealing first with the water supply and with Tiber flooding, and in his last decade finalizing the organization of the corn supply and fire brigade. It was the material welfare of senators that suffered, and they directed their resentment, correctly, at the army. Cassius Dio records Severus' advice to his sons to look after the army and ignore everyone else, and damns Caracalla's bounty to his troops, like his doubling of the *vicesima hereditatium* and his extension of the citizen to multiply the catch.<sup>77</sup> Pliny lauds Trajan for giving the *plebs* its full *congiarium* when the army was still without its donative complete; Domitian's open recognition, proved by his increasing their pay, that his political survival, and the survival of the Empire, depended on the army,

<sup>75</sup> Germanicus as *imperator* in Germany, A.D. 13: V. EHRENBURG and A. H. M. JONES, *Documents illustrating the Reigns of Augustus and Tiberius* (Oxford 1976), 168 no. 368; the *annona*: NEESEN 1980, 140.

<sup>76</sup> Plin. *Paneg.* 25, 2. The children maintained by Trajan were however to fill the camp as well as the city (28, 4). Alimentary schemes: DUNCAN-JONES 1982, 288-322.

<sup>77</sup> Dio Cass. LXXVII 9, 5; 13, 2; LXXVIII 9, 1-7; 12, 2. For the army as the object of *tributum* see Liv. IV 59, 11 — 60, 7. For the cost of the army see Dio Cass. LII 6; 28, 1 and 5; HOPKINS 1980, 124 f. For Caracalla's future attitudes see the anecdote in *SHA, Sept. Sev.* 4, 6.

led him to neglect the *plebs* as well as to trample on the Senate, and contributed to his downfall.<sup>78</sup>

It was the presence of the army, placed after Augustus with relative stability and increasingly at the perimeter of the Empire, that gave the provinces not only peace but in some measure the market that was their economic spring-board, making it possible for them to outstrip Italy. Even the discharged veterans spent their bounties in the provinces. Senators were right in 48 to connect Gallic wealth and senatorial poverty, and Trajan was politically wise to make senators from the provinces invest in Italian land.<sup>79</sup>

The fact that the conspiracy of Libo Drusus, like Hortalus' shameful exhibition, came in 16 may be significant.<sup>80</sup> The war in Germany was still going on, *delatores* were already hard at work in the struggle for social and monetary success. This was all ambitious senators could do except get into debt, grumble, moot schemes for economy, such as sumptuary restrictions, cut each other down in the courts, and struggle ruthlessly for profitable provinces such as Asia. *Annals* II and III illustrate it all.<sup>81</sup>

The economy of the Empire settled down into an essentially steady state for a century and a half, but Italy never recovered economic primacy, nor did emperors do anything to help her do so, except in the negative sense of exempting her from *aurum coronarium*; Domitian exempted

<sup>78</sup> See R. SYME, "Domitian: The Last Years", in *Chiron* 13 (1983), 126, citing Juv. 4, 153 f.: *sed periit postquam Cerdonibus esse timendus / cooperat. hoc nocuit Lamiarum caede madenti*; the *plebs* at his death *indifferenter . . . tulit* (Suet. *Dom.* 23, 1).

<sup>79</sup> Plin. *Epist.* VI 19, 4, with SHERWIN-WHITE 1966 *ad loc.*

<sup>80</sup> See NEWBOLD 1974, 110–115.

<sup>81</sup> Libo: II 27–31; cf. 39 f. (Clemens impersonates Agrippa Postumus); debate on luxury, 33; struggles in the courts, 34; proposal for advancement of legionary legates, 36; Hortalus, 37 f.; struggle for a praetorship suffect, 51; complaints against *Papia-Poppaea*, III 25; struggles for Asia: 32, 58, 69, and 71; discussion of sumptuary legislation: 52–55.

her from the active destruction of vines that the provinces were to suffer.<sup>82</sup> Set against this background, the activities of individual emperors look small. In particular, the question whether Domitian was only *inopia rapax* or bent on crushing the senate politically, fades into insignificance: if his aim was to maintain himself in supreme power over a sound Empire the confiscation of property served a double purpose; in Claudian's words, the greedy man is always *inops*.<sup>83</sup> And however minute a proportion of the annual turnover of Empire (perhaps one hundredth<sup>84</sup>) would be formed by confiscating the entire wealth of an average senator emperors short of ready cash to spend in Italy and especially Rome would find it tempting. What is worth noticing is that Domitian was finding out where to look for money: a number of his victims were rich provincials.<sup>85</sup> Tiberius had begun to learn this lesson when he confiscated the Sierra Morena mines in 33,<sup>86</sup> and so had Gaius when he auctioned palace furniture in Lugdunum,<sup>87</sup> and Nero after the great fire of 64.<sup>88</sup> The revolt of Vindex is instructive in that respect. As a Roman senator of Gallic origin outraged by Nero's rapacity he succeeded in persuading large numbers of Gauls to follow him in rebellion under their natural

<sup>82</sup> *Aurum coronarium*: NEESEN 1980, 142-5, with nn.; vine edict: Suet. *Dom.* 7, 2; 14, 2; for other references and discussion, see LEVICK 1982, 66-73.

<sup>83</sup> Claud. *Carm.* 3 (*In Ruf.* I), 200.

<sup>84</sup> DUNCAN-JONES 1982, 18 f., with HOPKINS 1980, 119.

<sup>85</sup> B. LEVICK, in *Latomus* 41 (1982), 58-60, citing Philostr. *Vit. Soph.* II 1, 547 for Hipparchus and Plin. *Paneg.* 17, 1; note also the rich Cilician and the man from the Achelous, Philostr. *Vit. Ap.* VII 23 and 25. There was also the Fiscus Iudaicus: T. FRANK, *An Economic Survey of Ancient Rome* V 46 n. 31; D. MAGIE, *Roman Rule in Asia Minor* (Princeton 1950), I 568 and II 1425 n. 5; B. KREILER, *Die Statthalter Kleinasiens unter den Flaviern* (Diss. München 1975), 9 n. 9; RIC II no. 227 f.

<sup>86</sup> Tac. *Ann.* VI 19, 1.

<sup>87</sup> Suet. *Cal.* 39, 1.

<sup>88</sup> Tac. *Ann.* XV 46, with M.T. GRIFFIN, *Nero*, 197-200.

leaders, the tribal dynasts, themselves potential senators: he had the support of Aedui, Sequani, and Arverni, and of the city of Vienna, capital of the Allobroges. The aim of the revolt was to replace Nero by a man free of his failings and so of his needs. It is a plausible scenario for this suicidal revolt that Vindex committed himself to it because his defence of his fellow-countrymen against Nero's procurators and their approving master had already damned him. The Gallic senator and the other *primores Galliae* united in defence of their property against the Emperor.<sup>89</sup>

Both individuals and 'government', then, found themselves in need, with the latter a much more powerful contender for the limited resources available. But there were significant ways in which Roman conceptions of the Principate itself necessarily damaged financial health. In particular the dogma that the emperors were *primi inter pares* intensified their care for and expenditure on the army, and it meant that they behaved like private senators as regards the money they controlled. They hoarded it as ore in mines, as plate in temples, and as bullion and coin in coffers, and when they disbursed it or refrained from augmenting it that remained an act of generosity (*liberalitas*) rather than of statecraft until as late as the reign of Julian.<sup>90</sup> On the other side senators might hold the view described by Agrippa in Cassius Dio: that if they *were* living under a monarchy the monarch should pay for everything.<sup>91</sup>

Accepting the dogma that he was *primus inter pares* (but with heavy responsibilities), Tiberius adopted the posture of a good housekeeper.<sup>92</sup> His successor, again for political reasons connected with the inchoate nature of the Princi-

<sup>89</sup> See B. LEVICK, in *RbM N.F.* 128 (1985), 321.

<sup>90</sup> Amm. XXV 4, 15.

<sup>91</sup> Dio Cass. LII 6, 3.

<sup>92</sup> Tac. *Ann.* III 53, 4; 54, 8.

pate, experimented with autocracy. He was notoriously extravagant and so may have injected some life into the economy of the Empire.<sup>93</sup> But if he did it was incidentally, and it did not lessen the enormity of the sums that had to be found annually by the state. Claudius had to tighten up the financial administration, introducing procurators as governors of the smaller provinces (showing that their purpose was largely to add to revenue), and inserting them into the administration of the corn supply at Rome; and the Aerarium was entrusted to men appointed by the Emperor.<sup>94</sup> Nero, under pressure to recover the cost of rebuilding Rome, could be conned into believing that he would have Dido's gold as an African treasure trove.<sup>95</sup> Stringency comparable with that felt under Tiberius obtained during and after the civil wars of 68-70, when one of Galba's first acts was to try to recover enormous sums disbursed by Nero and when Vespasian claimed that he needed forty thousand million sesterces to keep the state going.<sup>96</sup> It was a quarter of a century under the astute management of Vespasian and the ruthless acquisitiveness of Domitian and his conscious emulation of the parsimonious Tiberius that made Trajan's conscious moderation possible.<sup>97</sup> Even Pliny wondered before Trajan's conquest of Dacia how Trajan was able to meet all the expenses of empire.<sup>98</sup> Trajan's solution was the old-fashioned one of conquest, eventually

<sup>93</sup> Suet. *Cal.* 37, 3. For Nero, see Suet. *Nero* 31, 4; Tac. *Ann.* XVI 3, 1 f.; and see n. 96.

<sup>94</sup> Tac. *Ann.* XIII 29, 2; ILS 8848.

<sup>95</sup> Suet. *Nero* 31, 4.

<sup>96</sup> Tac. *Hist.* I 20; Suet. *Galba* 15, 1; Plut. *Galba* 16, 2; Vespasian: Suet. *Vesp.* 16, 3.

<sup>97</sup> Suet. *Vesp.* 16, 1 and 3; 23, 1-3; Dio Cass. LXVI 8, 2-5; Aur. Vict. *Caes.* 9, 6. See NICOLET 1976, 102. Domitian: LEVICK 1982, 60. Tiberius: Suet. *Dom.* 20.

<sup>98</sup> Has Trajan correctly computed the state receipts; is his frugality enough to meet the expenses? (*Paneg.* 41, 1).

successful in Dacia (after a reduction in the standard of the *denarius*), but only temporarily so against the Parthians. But even Dacia then had to be administered and defended, a new Lydia for Trajan's Cyrus.<sup>99</sup>

Controversy and opposition died down under Trajan, who benefited from his own conquests, but it was equally dormant in the Antonine age, which had no profitable conquests to finance Empire, *plebs*, and Senators. Peace under Hadrian and Pius is part of the answer as far as state finances were concerned; more important for individual senators was the fact that the provinces were beginning to bring their wealth to Rome, as Claudius suggested they would, in a new way.<sup>100</sup> The beneficiaries of Roman rule came from Asia, Spain, Gaul, and Africa, to marry into Italian families, sit in the Senate House, pay for the privilege, and think themselves lucky.<sup>101</sup> But a significant contributory factor was the political defeat of the Senate under Domitian; until the usurpation of the Severi and renewed emphasis on the demands of the army, *principes* could afford, *fisci ratione posthabita*, as the *SC* on gladiatorial shows of 177 has it,<sup>102</sup> to consider the interests of the wealthy as compatible with their own.

<sup>99</sup> Reduction of the fineness of the *denarius* by 0,75% in 98, to the standard of Vespasian between 104 and 107: D. R. WALKER, *The Metrology of the Roman Silver Coinage II*, B. A. R. Suppl. Series 22 (Oxford 1977), 55. Lydia: Hdt. I 88 f. (kindly drawn to my attention by Dr. D. M. Nash).

<sup>100</sup> Tac. *Ann.* XI 24: *aurum et opes suas inferant potius quam separati habeant*. There is nothing so explicit in the Lyons tablet (*ILS* 212), but see M. T. GRIFFIN, in *CQ* N.S. 32 (1982), 411 n. 25.

<sup>101</sup> See H. HALFmann, *Die Senatoren aus dem östlichen Teil des Imperium Romanum bis zum Ende des 2. Jb. n. Chr.*, Hypomnemata 58 (Göttingen 1979); K. HOPKINS, *Death and Renewal: Sociological Studies in Roman History II* (Cambridge 1983), 184-198.

<sup>102</sup> *ILS* 5163 § 23. For Septimius Severus and the army, see *SHA*, *Sept. Sev.* 12, 1-4, and n. 77 above.

## BIBLIOGRAPHY

- H. BELLEN, "Die 'Verstaatlichung' des Privatvermögens der römischen Kaiser im 1. Jahrhundert n.C.", in *ANRW* II 1 (1974), 91-112.
- J. BÉRANGER, "Tacite, *Annales* 1, 8, 6: Fortune privée impériale et état", in *Mélanges Georges Bonnard*, Univ. de Lausanne, Publ. de la Fac. des Lettres 18 (Genève 1966), 151-60 = *Principatus* (Genève 1973), 353-66.
- G. BIRAGHI, "Il problema economico del regno di Nerva", in *PP* 6 (1951), 257-73.
- P. A. BRUNT, "Charges of Provincial Maladministration under the Early Principate", in *Historia* 10 (1961), 189-227.
- P. A. BRUNT, "Procuratorial Jurisdiction", in *Latomus* 25 (1966), 461-89.
- P. A. BRUNT, "The 'Fiscus' and its Development", in *JRS* 56 (1966), 75-91.
- P. A. BRUNT, "Two Great Roman Landowners", in *Latomus* 34 (1975), 619-35.
- P. A. BRUNT, "The Revenues of Rome", in *JRS* 71 (1981), 161-72.
- I. CARRADICE, *Coinage and Finance in the Reign of Domitian, A.D. 81-96*, B.A.R. Intern. Series 178 (Oxford 1983).
- M. CORBIER, *L'aerarium Saturni et l'aerarium militare. Administration et prosopographie sénatoriale*, Coll. de l'École Fr. de Rome 24 (Rome 1974).
- M. CORBIER, in *Armées et fiscalité dans le monde antique*, Colloque internat. du Centre Nat. de la Rech. Scient. n° 936 (Paris 1977), 197-234.
- S. J. DE LAET, "Note sur l'organisation et la nature juridique de la 'Vigesima hereditatum'", in *AC* 16 (1947), 29-36.
- R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire: Quantitative Studies* (Cambridge 1982).
- K. HOPKINS, "Taxes and Trade in the Roman Empire (200 B.C.-A.D. 400)", in *JRS* 70 (1980), 101-25.
- A. H. M. JONES, "In eo solo dominium Populi Romani est vel Caesaris", in *JRS* 31 (1941), 26-31 = *Studies in Roman Government and Law* (Oxford 1960), 143-49.

- A. H. M. JONES, "The Aerarium and the Fiscus", in *JRS* 40 (1950), 22-29 = *Studies in Roman Government and Law*, 99-114.
- H. KLOFT, *Liberalitas principis. Herkunft und Bedeutung. Studien zur Prinzipatsideologie*, Kölner Hist. Abhandl. 18 (Köln-Wien 1970).
- B. LEVICK, "Domitian and the Provinces", in *Latomus* 41 (1982), 50-73.
- A. MASI, *Ricerche sulla 'res privata' del princeps*, Univ. di Cagliari, Pubbl. della Facoltà di Giurisprudenza I 11 (Milano 1951).
- F. MILLAR, "The Fiscus in the First Two Centuries", in *JRS* 53 (1963), 29-42.
- L. NEESEN, *Untersuchungen zu den direkten Staatsabgaben der römischen Kaiserzeit (27 v.Chr.-284 n.Chr.)*, Antiquitas I 32 (Bonn 1980).
- H. NESSELHAUF, "Patrimonium und res privata des römischen Kaisers", in *Historia-Augusta-Colloquium*, Bonn 1963, Antiquitas IV 2 (Bonn 1964), 73-93.
- R. F. NEWBOLD, "Social Tension at Rome in the Early Years of Tiberius' Reign", in *Athenaeum* N.S. 52 (1974), 110-43.
- C. NICOLET, *Tributum. Recherches sur la fiscalité directe sous la République romaine*, Antiquitas I 24 (Bonn 1976).
- C. NICOLET, "Augustus, Government, and the Propertied Classes", in *Caesar Augustus. Seven aspects*, edd. F. MILLAR and E. SEGAL (Oxford 1984), 89-128.
- T. REEKMAN, "La politique économique et financière des autorités dans les Douze Césars de Suétone", in *Historiographia antiqua. Commentationes Lovanienses in honorem W. Peremans*, Symbolae Fac. Litt. et Philos. Lovaniensis, Ser. A 6 (Leuven 1977).
- D. M. ROBATHAN, "Domitian's 'Midas-touch'", in *TAPA* 73 (1942), 130-44.
- R. S. ROGERS, "The Roman Emperors as Heirs and Legatees", in *TAPA* 78 (1947), 140-58.
- I. SHATZMAN, *Senatorial Wealth and Roman Politics*, Coll. *Latomus* 142 (Bruxelles 1975).
- A. N. SHERWIN-WHITE, *The Letters of Pliny. A Historical and Social Commentary* (Oxford 1966).
- E. M. ŠTAERMAN, *Die Agrarfrage und die senatorische Opposition in der römischen Kaiserzeit*, Konstanzer Althistor. Vorträge und Forschungen 11 (Konstanz 1984).
- C. H. V. SUTHERLAND, "Aerarium and Fiscus during the Early Empire", in *AJPh* 66 (1945), 151-70.

- C. H. V. SUTHERLAND, "The State of the Imperial Treasury at the Death of Domitian", in *JRS* 25 (1935), 150-62.
- R. SYME, "The Imperial Finances under Domitian, Nerva and Trajan", in *JRS* 20 (1930), 55-70.

## DISCUSSION

*M. Giovannini:* M<sup>me</sup> Levick a tout à fait raison d'insister sur la *vicesima* et sur la *Lex Papia Poppaea*. Comme elle le dit, ces deux institutions augustéennes étaient haïes de la classe dirigeante, qui y voyait une atteinte intolérable à sa liberté et à ses biens. Mais ce qui est frappant, c'est qu'après le conflit de l'an 13, il ne fut plus jamais question de supprimer la *vicesima* ou la *Lex Papia Poppaea*; on se contenta d'en atténuer les effets. Cette constatation nous ramène à ce qui a déjà été dit plusieurs fois ici, à savoir que la classe dirigeante n'avait pas d'alternative à proposer: si elle était incapable de soumettre à Auguste un autre moyen de financement que la *vicesima* pour les troupes, à plus forte raison était-elle impuissante à imaginer un autre système politique.

*M. Raaflaub:* Was zuletzt gesagt wurde, nämlich dass die Senatoren die ihnen auferlegten Steuern hassten, ohne doch mit einer Alternative aufwarten zu können, scheint mir wichtig und symptomatisch. Auch hierin besteht eine Kontinuität seit der späten Republik. Der Senat hatte sich mehrfach, ja zuletzt fast regelmässig, unfähig gezeigt, die drängenden Probleme mit adäquaten Massnahmen zu lösen — Probleme, die ja zum grossen Teil Konsequenzen senatorischer Politik waren. Umgekehrt aber hasste man diejenigen, die dann im Alleingang und gegen alle Widerstände das Notwendige zu tun wagten. Man denke an die Agrarreform, die Einbürgerung der Bundesgenossen, die Veteranenversorgung; die Gracchen, Marius und Catos sturen und sterilen Widerstand gegen Caesars Ackergesetz im Jahre 59. Einzigartig ist eben bloss, dass dieser nicht mehr führungsfähige Senat wegen der *res publica restituta* sozusagen ‘im Amte belassen’ wurde, so dass sich die gleiche Spannung zwischen Mangel an besseren Lösungen und Ressentiments immer wieder zeigte.

Zu beachten ist ein weiteres: die wirtschaftliche Situation der Oberschichten war das Resultat einer jahrhundertelangen Herrschaft dieser

Oberschichten über ein Weltreich. Zu ihrer Erhaltung war das freie Spiel der Kräfte unabdingbar. Wie in anderer Beziehung auch erwies es sich hier als verhängnisvoll, dass das System beibehalten, die Voraussetzungen seines Funktionierens *de facto* jedoch grundlegend geändert wurden. Deshalb funktionierte es nicht mehr, und die daraus entstehenden Resentiments wurden durch die — wie immer berechtigten — Eingriffe des Kaisers noch verstärkt — ob dies die Besteuerung der Senatoren oder die Sanierung verärmer Familien betraf.

*Mme Levick:* Professor Giovannini's observation that the Senate was quite unable to devise any alternative to the *vicesima hereditatum* is very just, and fits very well with what Professor Raflaub has said about continuity between Republic and Empire. Under the Republic there were problems to solve that were acknowledged to exist on all sides: for instance, those that Ti. Gracchus tried to solve. The Senate resisted the attempt not so much for material reasons as because of the political credit (*fama, clientela*) that would go to the solver whoever he was.

Even if one cannot accept the thesis of Štaerman's *Die Agrarfrage*, she is surely right to see *popularis* activity carried forward from the Republic into the Principate by the Emperors; not in that they distributed land, but in their care for resources: cf. the whole series of *popularis* measures designed to prevent the diversion for private purposes of money that belonged to taxable provincials: Calpurnia of 149 B.C., Acilia of 123, Glauciae of 104, and above all Julia of 59.

*M. Eck:* 1) Es wurde deutlich auf den heftigen Widerstand hingewiesen, der sich in der Senatorenenschaft gegen die *vicesima hereditatum* erhob. Die Frage dabei ist jedoch, was diesen heftigen Widerstand auslöste. Feststeht, dass direkte Erben nicht betroffen wurden, ferner, dass erst für Erbschaften von einer bestimmten Höhe an die Steuer zu bezahlen war. D.h., bei der Vererbung vom Vater auf den Sohn bestand das Problem gar nicht. Wohl aber waren die Legate an Freunde und Verwandte betroffen. Ich frage mich deshalb, ob wirklich die ökonomischen Folgen der Erbschaftssteuer das eigentliche Motiv war, oder ob nicht vielmehr der psychologische Effekt das Entscheidende war. Vor

allem auch die führenden Familien der römischen *res publica* wurden in ihrer 'Dispositionsfreiheit' eingeschränkt, und zwar in einem Bereich, der seit beinahe zweihundert Jahren unberührt war von einem staatlichen Eingriff. Bürgersein und Steuerfreiheit: was beinahe zu einem Synonym geworden war, wurde durch die *lex* des Jahres 6 n.Chr. im Kern getroffen.

2) Frau Levick wies auf die neue Titulatur ritterlicher Provinzstatthalter unter Claudius hin: *procurator* statt *praefectus* oder zumindest kombiniert mit *praefectus*. Darf oder muss man dies sehen in Verbindung mit einer verstärkten oder veränderten Handlungsweise auf dem Finanzsektor? Woran ich sehr zweifeln möchte.

*Mme Levick*: In saying that Claudius 'showed' that the purpose of provinces was largely to add to revenue when he changed the title of equestrian governors from *praefecti* to *procuratores* I did not imply any change of function or organization, rather that one of their main duties (of securing revenues) was now exposed. The change was possible because the 'friendship' with the Emperor that procuratorships were held to imply (it was a threat to Pontius Pilate that the Jews considered him as potentially no 'friend' of Caesar) by A.D. 41 was so important, because Claudius was no longer in any sense *privatus cum imperio* but an emperor *tout court*, that it made the title *procurator Augusti* even more desirable and honourable than that of *praefectus*.

As to the reasons for opposition to the *vicesima hereditatium* (psychological or economic), it was a gross infringement on the power of testators both theoretical and (in view of the low birth-rate, see J. Goody, *Marriage and the Family in Europe* [Cambridge 1983], on paucity of sons and inheritance by the Church) practical.

*M. Momigliano*: You have given a most valuable analysis of the economic and financial problems of the Roman government as seen from the point of view of the upper class of Italy. It would perhaps be interesting to compare the points of view of the upper class—or of the intellectuals—of the latinized Western provinces and of the Greek Eastern provinces. The two Senecas, Martial, Favorinus, Fronto stand for

the former; Strabo, Philo, Flavius Josephus, Dio Chrysostom, Plutarch and, in so far as they reflect the opinions and events of previous times, Lucian and Philostratus stand for the latter. One fact is immediately obvious: the Eastern writers reflect the preoccupations of the *milieux* from which they come more directly than the latinized provincials who are often *émigrés*.

*Mme Levick:* The difference between Eastern and Western, Greek and Latin authors, to which Professor Momigliano has drawn attention, is very real, and one might draw a further distinction among the Greek authors between those of Greece proper and those from Asia Minor, between say Plutarch and Dio Chrysostom. There is a modesty of aim and expectation in Plutarch not quite to be found in Dio or Aristides. And Hadrian's gifts to Greece might be seen in part as a rescue operation (was there any city that he was unable to help?). The Latin authors, the Senecas, Martial, and Fronto, like the Anatolian Greeks, come from the richest and most successful provinces: taxation might be burdensome but was not important enough to surface in their writings. It was only in addressing Gauls of the left bank of the Rhine in 70 that Cerialis had to justify *tributum*.

*M. Zehnacker:* A la lumière de vos analyses, on a l'impression que l'empereur est souvent perçu comme le garant de la stabilité du corps social et d'un étagement acceptable des fortunes. L'appauvrissement de certains membres de la vieille *nobilitas* est péniblement ressenti; la fortune colossale des affranchis de l'époque claudienne provoque la jalousie ou du moins le sentiment que les mécanismes de l'enrichissement normal et légitime ne fonctionnent plus bien. Juvénal (*Sat. 7*) exprime l'idée, peut-être nouvelle, que c'est à l'empereur d'assurer un statut matériel décent aux professions intellectuelles. Il appartient au *princeps* de veiller à ce que les riches ne doivent leur fortune qu'à la naissance ou au mérite, et en fassent un bon usage. Ce sentiment était-il universellement partagé, ou au contraire y avait-il à cet égard des différences entre les sénateurs (par exemple), selon leur origine géographique, leur entrée plus ou moins récente dans l'*ordo* et leur niveau — très variable — de fortune?

*Mme Levick:* M. Zehnacker's remarks on the rôle of the *princeps* as a moderator of the source and use of wealth are illustrated by the admission of Tiberius on declining an inheritance so that the scion of aristocratic family could take it, *nobilitatem . . . iuvandam praefatus*. Use of wealth may have been less important than family: Nero helped a senator who had 'dissipated' his wealth. For new men a combination of wealth and soundness was acknowledged by Claudius to have been the criterion adopted by Augustus and Tiberius, and so, by implication, by himself. Later, under Vespasian, Tacitus admits that some new senators had more money than merit (*quibusdam fortuna pro virtutibus fuit*).

*M. Timpe:* Eine generelle Frage zum zweiten Teil Ihres Vortrags: Hat es im Hinblick auf die erhebliche Veränderung und Extension der finanziellen Möglichkeiten der *principes* seit Augustus (bei grossen Unterschieden im Einzelnen) wirklich primär finanzielle Gründe, dass die Zahl der Legionen im wesentlichen konstant blieb und die Grenzpolitik überwiegend stationär?

*Mme Levick:* In the interests of producing a intelligible *schema*, the paper minimized or ignored phases in the activities and positions of the army. But the relative quietude of the period Tiberius-Claudius (the operations in Britain were well-defined) must have saved some expenditure on men and materials. How far financial stringency determined the deployment of troops is another matter: military need and personal ambition were weighty and perhaps the prime factors. But the clearest case seems to be Tiberius. He had seen the cost of the German war on the spot and its results at home; he had sufficient *gloria*, and he often refers to expenditure. Here if anywhere financial considerations were paramount.

*M. Momigliano:* It may be out of place to introduce into this discussion Apuleius and his *De magia* which reflects a second-century situation. But what the trial of Apuleius shows is that citizens of a small town would turn to Roman tribunals to defend what they would consider their interests against the intrusion of a person like Apuleius.

*M. Bowersock*: One can see a similar recourse to the Roman government (in local quarrels over finance and property) in the papyri of Babatha from the Judaean Desert. Here, as with Apuleius, one observes the Roman governor at work in holding provincial assizes.

*Mme Levick*: The attack on Apuleius through a charge of magic vividly illustrates the keenness of land- and property-owners to defend their own, as Professor Momigliano has said, by appealing to the Roman governor and his tribunal. Perhaps the prime role of the governor was to defend *tranquillitas* rather than property. Magic, like *maiestas*, was a dangerous charge, involving security at Rome and in the provinces; the governor would have to take it very seriously.

The thesis I am suggesting is that, confronted by great and growing demands on resources, the senators found themselves personally financially, and politically weakened in the face of the Emperor's ability to stake a prior claim on what was available. And with the 'constitution' of the Principate still developing and a matter of controversy, they were unwilling to let the *princeps* act any more than they would act themselves. But the 'opposition' they offered must be taken to be specific resistance to, or resentment of, specific courses of action.

## VI

ADALBERTO GIOVANNINI

### PLINE ET LES DÉLATEURS DE DOMITIEN

La tradition antique nous a laissé de l'empereur Domitien un portrait étonnamment contradictoire. Suétone nous le présente comme un homme d'Etat avisé, soucieux du bon fonctionnement des affaires publiques, particulièrement attentif à l'équilibre des finances, à une bonne gestion des provinces, à une application rigoureuse de la justice. Mais, par ailleurs, ce même Suétone, ainsi que Pline le Jeune, Tacite et Dion Cassius, nous le montrent cruel et sanguinaire, cupide, solitaire et méfiant, jaloux des mérites d'autrui, consacrant les dernières années de sa vie à persécuter l'aristocratie parce qu'il la hait et parce que l'état désastreux de ses finances le pousse aux dernières extrémités.

La littérature moderne prend acte de ces contradictions, elle les reproduit sans parvenir ni même s'essayer à faire du dernier des Flaviens un portrait un peu plus cohérent. Plusieurs études ont mis en évidence ses qualités de gestionnaire: celle de R. Syme sur l'état des finances de l'empire à sa mort<sup>1</sup>, celles de H. Nesselhauf et de T. A. Dorey

<sup>1</sup> R. SYME, "The Imperial Finances under Domitian, Nerva and Trajan", in *JRS* 20 (1930), 55-70 = *Roman Papers I* (Oxford 1979), 1-17. *Contra*: C.H.V. SUTHER-

sur sa politique étrangère totalement dénigrée par les auteurs antiques<sup>2</sup>, celle de H. W. Pleket sur le gouvernement des provinces<sup>3</sup>, ou encore celle de B. W. Jones sur les efforts de Domitien pour récupérer les irréductibles stoïciens<sup>4</sup>. Mais les auteurs de ces articles, et à plus forte raison ceux qui sont portés à juger négativement cet empereur, admettent tous qu'à la fin de son règne il s'est trouvé confronté à une opposition croissante à laquelle il a réagi par une dureté et une brutalité de plus en plus violentes, finissant par condamner et par spolier aveuglément tous ceux qu'à tort ou à raison il considérait comme des adversaires.

Je ne vais pas tenter de vous faire une description de Domitien tel que je me le représente, car il me paraît impossible, sans être subjectif, de faire la part du vrai et du faux dans ce qui nous est rapporté sur son compte. Il me paraît en revanche que l'on peut chercher à comprendre les motivations de ceux qui se sont acharnés avec succès à noircir sa mémoire, et plus particulièrement celles de Pline le Jeune, dont le témoignage a été et est toujours déterminant.

### *1. Les délateurs et les victimes de Domitien*

Des reproches que Pline adresse à Domitien dans son *Panégyrique à Trajan*, un des plus graves, sinon le plus

LAND, "The State of the Imperial Treasury at the Death of Domitian", in *JRS* 25 (1935), 150-62.

<sup>2</sup> H. NESSELHAUF, "Tacitus und Domitian", in *Hermes* 80 (1952), 222-245; T. A. DOREY, "Agricola and Domitian", in *G & R S.S.* 7 (1960), 66-71.

<sup>3</sup> H. W. PLEKET, "Domitian, the Senate and the Provinces", in *Mnemosyne* S. IV 14 (1961), 296-315. *Contra*: B. LEVICK, "Domitian and the Provinces", in *Latomus* 41 (1982), 50-73.

<sup>4</sup> B. W. JONES, "Domitian's Attitude to the Senate", in *AJPh* 94 (1973), 79-91.

grave, est d'avoir encouragé la délation, de s'être entouré d'une nuée d'espions, d'avoir créé ainsi un climat de terreur digne du temps des proscriptions de Sylla ou de celles des Triumvirs (*Paneg.* 34-42). Il fait une description sinistre de cet état de chose, il s'étend sur les innombrables victimes des délateurs, exilées et dépouillées sans merci, et il félicite Trajan d'avoir mis fin aux persécutions, d'avoir délivré la société de ces êtres malfaisants que sont les délateurs, en les envoyant prendre la place de ceux qu'ils avaient fait condamner. Il s'en prend, dans plusieurs de ses *Lettres*, à certains délateurs notoires, les plus visés étant les trop célèbres Publicius Certus et Aquilius Régulus (*Epist.* I 5 et IX 13 surtout).

Ce passage du *Panégyrique* et les allusions faites dans les *Lettres* donnent nettement l'impression que ces victimes de Domitien ont été condamnées pour des raisons politiques, que ce sont des opposants supposés ou réels à son régime. Effectivement, Pline dit explicitement à la fin de ce passage (*Paneg.* 42, 1) que la loi de majesté a fait plus de mal à l'aristocratie que les *leges Voconiae et Iuliae*. Et c'est bien ainsi que les savants modernes comprennent le texte: lorsqu'on parle des délateurs de Domitien, c'est toujours en relation avec le crime de trahison ou de lèse-majesté<sup>5</sup>.

Mais lisons-le d'un peu plus près. Pline commence par dire (34, 1) que les lieux où sévissent les délateurs sont le temple, c'est-à-dire le temple de Saturne où est déposé l'*aerarium*, et le forum. Or ce n'est pas au forum ni dans le

<sup>5</sup> Cf. p. ex. G. HUMBERT, in *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* II 1 (1892), s.v. *delator*, 54; S. GSELL, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien* (Paris 1894), 262 sqq.; R. PARIBENI, *Optimus Princeps* I (Messina 1926; repr. 1975), 156 sq.; F. B. MARSH, *The Reign of Tiberius* (London 1931), 107 sqq.; M. P. CHARLESWORTH, in *CAH* XI (1936), 27 sqq.; R. SYME, *Tacitus* I (Oxford 1958), 326 sqq.; A. GARZETTI, *L'impero da Tiberio agli Antonini* (Bologna 1960), 285 sqq.; A. N. SHERWIN-WHITE, *The Letters of Pliny* (Oxford 1966), 185 sq.; B. LEVICK, *Tiberius the Politician* (London 1976), 189 sqq.; M. A. LEVI, in *ANRW* II 2 (Berlin/New York 1975), 201.

temple de Saturne que se traitaient les procès politiques, mais au Sénat ou dans le palais impérial (cf. Tac. *Agr.* 45, 1). Il dit ensuite (*ibid.*) qu'à cause d'eux aucun testament n'était intangible, que cela ne servait à rien d'avoir des enfants ou de ne pas en avoir: on ne comprend guère ce que cette remarque vient faire dans le contexte des procès de lèse-majesté. L'évocation de la *vicesima hereditatum* dans les chapitres suivants et surtout la mention des *leges Voconiae et Iuliae* qui suit viennent mettre les choses tout à fait au point: la *lex Voconia*, de 169 avant J.-C., protégeait les droits des héritiers directs en limitant l'habileté des femmes à hériter de fortunes importantes<sup>6</sup>, les *leges Iuliae* sont les lois d'Auguste sur le mariage, qui limitaient la capacité de tester ou d'hériter des personnes qui ne les respectaient pas<sup>7</sup>. Nous ne sommes pas dans le domaine de la politique, mais dans celui du droit de succession, ce qu'a reconnu Enrica Malcovati dans son édition du *Panégyrique* (p. 32 n. 2). Et ceci change du tout au tout la nature des délations incriminées.

Gaius nous dit, en se référant à un article des *XII Tables*, qu'à l'origine le testateur avait toute liberté de léguer ses biens à qui il l'entendait, quitte à ne rien laisser à ses proches parents (*Inst.* II 224 sqq.). Avant 169, une *lex Furia* limita les montants qui pouvaient être légués à des personnes non apparentées<sup>8</sup>. En 169, la *lex Voconia* mentionnée par Pline protégea les fortunes importantes contre les captateurs de testaments, et plus particulièrement contre les intrigues des femmes. En 40 avant J.-C., une *lex Falcidia*, également évoquée par Pline dans une de ses *Lettres* (V 1), fixa au quart le minimum de ce que devaient recevoir les

<sup>6</sup> Cf. G. ROTONDI, *Leges publicae populi Romani* (Milano 1912; repr. 1962), 283 sq.

<sup>7</sup> G. ROTONDI, *Leges publicae*, 457 sqq.

<sup>8</sup> G. ROTONDI, *Leges publicae*, 282 sq.

héritiers directs<sup>9</sup>. Enfin, la *lex Papia Poppaea*, qui avait pour but d'assurer la perpétuation de la classe dirigeante, mais aussi de protéger les fortunes de ses membres contre les accapareurs, limita, pour la faire appliquer, le droit de tester et d'hériter<sup>10</sup>.

Les successions, qu'elles soient importantes ou modestes, ont de tout temps fait l'objet d'âpres contestations et de longs procès. A Rome comme ailleurs, il était régulier que des parents déshérités ou qui se jugeaient mal traités par le testateur contestassent le testament, soit en le déclarant illégal dans le fond ou dans la forme, soit en le dénonçant comme faux, soit encore en prétendant qu'un testament ultérieur avait été subtilisé ou détruit. Nous en trouvons une série d'exemples concrets dans la *Correspondance* de Pline : un père de 80 ans qui déshérite sa fille en faveur de sa nouvelle épouse onze jours seulement après son mariage (*Epist.* VI 33); une mère qui déshérite son fils jugé indigne en faveur de Pline et d'autres personnages importants (V 1); une mère qui porte plainte contre les affranchis de son fils qu'elle accuse d'avoir assassiné leur maître et d'avoir forgé un testament en leur faveur (VII 6, 8-12); ou encore des héritiers qui portent plainte à propos de codicilles qu'ils affirment en partie falsifiés (VI 31, 7-12). Il suffit de parcourir les *Digestes* pour voir la place que tenaient les questions de succession dans la juridiction civile.

Comme dans les Etats modernes, l'Etat romain était très directement intéressé dans les affaires de succession, et ceci à plusieurs titres. En premier lieu, le défunt pouvait

<sup>9</sup> G. ROTONDI, *Leges publicae*, 438.

<sup>10</sup> Sur la finalité de la législation d'Auguste pour le mariage cf. principalement A. BOUCHÉ-LECLERCQ, «Les lois démographiques d'Auguste», in *Rev. Hist.* 57 (1895), 241-292; H. LAST, in *CAH* X (1934), 441-456; l'excellente analyse de J. A. FIELD, Jr., "The Purpose of the *lex Iulia et Papia Poppaea*", in *CJ* 40 (1944/45), 398-416; R. ASTOLFI, *La lex Iulia et Papia* (Padova 1970); L. FERRERO RADITSA, in *ANRW* II 13 (1980), 332 sqq.

être débiteur du Trésor, auquel cas l'Etat devait intervenir pour prélever sur l'héritage la part qui lui revenait. Ces débiteurs devaient être nombreux: Domitien amnistia ceux qui étaient inscrits depuis plus de cinq ans (Suet. *Dom.* 9, 2) et Trajan abolit d'anciennes dettes restées en souffrance (*Paneg.* 40, 3-4). Deuxièmement, le Trésor militaire créé par Auguste était alimenté par la *vicesima hereditatium*; il fallait donc, à chaque succession, vérifier la régularité du testament, s'assurer que rien n'avait été dissimulé, procéder à l'estimation de la fortune (nous en avons un exemple chez Pline, *Epist.* VII 14, 1), et enfin procéder à la perception de la taxe due. Troisièmement, et c'est de la plus haute importance dans la question qui nous occupe, le Trésor héritait des *bona caduca* ou *caducaria*, c'est-à-dire des biens hérités par des personnes qui n'y avaient pas droit selon la *lex Papia Poppaea*<sup>11</sup>. Bien que telle n'ait pas été la finalité première de cette loi, les *bona caduca* devinrent avec le temps une importante source de revenus pour le Trésor public, et c'est à cette loi que Pline fait allusion en disant qu'aucun testament n'était intangible, que cela ne servait à rien d'avoir des enfants ou de ne pas en avoir. Dès l'époque d'Auguste, une réglementation stricte que nous connaissons principalement par le *Gnomon de l'Idiologue*<sup>12</sup> définit les successions qui tombaient sous la loi caducale et devaient revenir à l'Etat en totalité ou en partie: legs où le défunt meurt intestat sans laisser d'héritier direct<sup>13</sup>; legs instituant un sacrifice funéraire s'il n'y a personne pour assumer l'accomplisse-

<sup>11</sup> Cf. surtout Tac. *Ann.* III 25 et 28, 3, qui établit explicitement la relation entre la *lex Papia Poppaea* et les *bona caduca*. Cf. aussi Suet. *Claud.* 23, 1; *Tituli ex corpore Ulpiani* 18 et 28, 7. Cf. G. HUMBERT, in *DA* I 1 (1873), s.v. *bona caduca*, 721 sqq.; R. ASTOLFI, *op. cit.* (*supra* n. 10), 253 sqq.

<sup>12</sup> *FIR*A I<sup>2</sup> 1, n° 99. Cf. R. BESNIER, «L'application des lois caducales d'Auguste d'après le Gnomon de l'Idiologue», in *Mélanges F. de Visscher* I = *RIDA* 2 (1949), 93-118.

<sup>13</sup> *FIR*A I<sup>2</sup> 1, n° 99 § 4.

ment de ce sacrifice<sup>14</sup>; legs laissé à une femme n'ayant ni mari ni enfant lorsque celle-ci dispose déjà d'une fortune supérieure à HS 50 000<sup>15</sup> et bien d'autres cas encore<sup>16</sup>. Quatrièmement, le délit de falsification ou de suppression de testament était un crime de droit commun passible de la peine capitale en vertu de la *lex Cornelia de falsis*<sup>17</sup>: à l'époque impériale, la peine infligée était normalement la déportation pour les *honestiores*, les mines ou la peine de mort pour les *humiliores*<sup>18</sup>, et le Trésor confisquait les biens objets de la falsification<sup>19</sup>.

Et c'est ici qu'interviennent nos délateurs. Un délateur était par définition une personne qui revendiquait une succession non pas pour elle-même, mais pour le Trésor public en vue d'obtenir la récompense prévue par la loi<sup>20</sup>. En effet, la *lex Papia Poppaea* attribuait aux délateurs une récompense (*praemia*, cf. Tac. *Ann.* III 28, 3) dont nous ne connaissons pas le montant à l'origine, mais qui fut réduite par Néron à un quart de la fortune saisie<sup>21</sup>. Un délateur pouvait par exemple dénoncer une adoption fictive, fréquemment pratiquée pour éluder la loi (Tac. *Ann.* XV 19),

<sup>14</sup> *Ibid.*, § 17.

<sup>15</sup> *Ibid.*, § 30.

<sup>16</sup> On trouve d'autres cas p. ex. chez Gaius, *Inst.* III 62 et chez Ulprien, *Tit. Ulp.* 17.

<sup>17</sup> G. ROTONDI, *Leges publicae*, 356 sq.

<sup>18</sup> Paul, *Sent.* V 25, 2 sqq. Pline donne un cas concret de déportation en *Epist.* VI 22.

<sup>19</sup> C'est une éventualité que Pline envisage à propos d'un codicille non conforme et qui pourrait passer pour un faux (*Epist.* II 16, 3-4).

<sup>20</sup> Cf. *Dig.* XLIX 14, 44, qui stipule qu'une personne intéressée à la succession n'est pas un *delator* (et ne peut donc pas prétendre à la récompense).

<sup>21</sup> Suet. *Nero* 10, 1. Sur les délateurs en général, cf. G. HUMBERT, in *DA* II 1 (1892), s.v. *delator*; R. ASTOLFI, *op. cit.* (*supra* n. 10), 311 sqq.; KLEINFELLER, in *RE* IV 2 (1901), s.v. *delator*, 2427-2428.

ou une grossesse simulée<sup>22</sup>, ou l'illégitimité des descendants<sup>23</sup>. Il pouvait également dénoncer le testament comme faux; c'est le cas qu'envisage Pline à propos d'un codicille non conforme (cf. *supra*, n. 19).

Dans ce système, la position de l'empereur était extrêmement délicate. Les différentes lois que j'ai évoquées étaient très peu appréciées de la classe dirigeante, pour des raisons bien compréhensibles. Elles limitaient la liberté de disposer de ses biens à sa guise, elles taxaient la propriété foncière, elles intervenaient dans la vie privée, elles instauraient un climat de défiance dans les maisons. La législation augustéenne sur le mariage provoqua des réactions violentes, comme aussi l'institution de la *vicesima*<sup>24</sup>. Aussi les empereurs tentèrent-ils les uns après les autres d'en atténuer les effets. Tibère chargea en 20 une commission sénatoriale de remédier aux abus et de limiter les délations (*Tac. Ann.* III 25 et 28, 3). Claude dispensa les sexagénaires, car il n'était plus guère possible, à cet âge, de procréer (*Suet. Claud.* 23, 1). Néron réduisit la part des délateurs (*Suet. Nero* 10, 1). Titus, Domitien et Trajan prirent successivement des mesures contre les délateurs car, disait Domitien, un prince qui ne châtie pas les délateurs les encourage<sup>25</sup>. Trajan tenta de résoudre le problème en laissant la moitié de l'héritage aux possesseurs illégaux qui se dénonçaient eux-mêmes avant que leur nom soit déféré au Trésor (*Dig. XLIX* 14, 13), et c'est sans doute à ce *beneficium Traiani* que Pline fait allusion dans le passage qui nous intéresse.

<sup>22</sup> *Tac. Ann. III* 22. Cette simulation s'explique du fait qu'une femme qui n'avait pas d'enfant ne pouvait recevoir plus du dixième de la fortune de son conjoint (cf. R. BEŞNIER, *art. cit.* [*supra* n. 12], 110 sqq.).

<sup>23</sup> Juvénal, 9, 85-90, fait allusion aux hommes qui font faire des enfants à leurs femmes pour pouvoir recevoir des legs.

<sup>24</sup> Cf. *Suet. Aug.* 34; *Dio Cass. LIV* 16; *LV* 25 et *LVI* 28, 4-6.

<sup>25</sup> *Suet. Tit.* 8, 5 et *Dom.* 9, 3.

Mais il n'était pas question, par ailleurs, d'abroger la législation sur le mariage et aucun empereur n'y a songé. Aucun empereur, Trajan pas plus que les autres, n'a essayé de supprimer les récompenses aux délateurs, lesquels sont restés, jusqu'au Bas-Empire, une institution bien définie par la législation (*Dig. XLIX* 14). La nécessité de maintenir la classe dirigeante, de la faire procréer, avait déjà été reconnue à l'époque républicaine<sup>26</sup>; la nécessité de protéger les héritiers légitimes contre les captateurs de testaments, contre les favoris ou les favorites, était évidente. C'est pourquoi on sévit contre les adultères (*Tac. Ann. II* 50), les grossesses simulées (*Tac. Ann. III* 22), les adoptions fictives (*Tac. Ann. XV* 19); c'est pourquoi Domitien priva du droit d'hériter les femmes de mauvaise conduite (*Suet. Dom.* 8, 3). Il incombait aussi à l'empereur, du moins dans certains cas, de juger les plaintes pour faux et donc, le cas échéant, de condamner le coupable à l'exil et à la confiscation des biens au bénéfice de l'*aerarium* (cf. p. ex. *Plin. Epist. VI* 22; VI 31, 7-12; VII 6, 8-11). La difficulté était de trouver le juste équilibre entre la nécessité politique de maintenir de bonnes relations avec la classe dirigeante et celle, moins populaire, de protéger cette même classe dirigeante contre elle-même, tout en veillant à l'intérêt des finances publiques. Domitien semble s'être montré plutôt strict dans ce domaine comme dans d'autres; il n'en fallait guère plus pour se faire la réputation d'un persécuteur et d'un spoliaiteur de la noblesse.

Ce qui compliquait encore davantage le rôle du prince, c'est qu'il était de pratique courante de coucher sur son testament l'empereur, un de ses proches ou un de ses subordonnés. C'était là une vieille tradition républicaine,

<sup>26</sup> Cf. A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *art. cit.* (*supra* n. 10), 248 sqq.; J. A. FIELD, Jr., *art. cit.* (*supra* n. 10), 400 sqq.; R. BESNIER, *art. cit.* (*supra* n. 12), 96 sq. Tacite approuve indirectement la législation sur le mariage en *Germ.* 19.

qui voulait qu'on fit des legs à des amis, des bienfaiteurs ou des protégés<sup>27</sup>. Mais certains faisaient de l'empereur leur héritier pour des raisons beaucoup moins louables: il s'agissait alors de déshériter des proches haïs, de protéger le testament contre des contestations, de détourner la loi ou d'échapper au fisc. Dans ce domaine également, les empereurs durent se conformer aux traditions républicaines et accepter les legs d'amis ou d'obligés, mais en même temps réprimer les abus. Auguste reçut en héritage quatre milliards de sesterces (*Suet. Aug.* 101, 3), mais restitua les legs aux descendants directs lorsqu'il y en avait (*Suet. Aug.* 66, 4). Tibère refusa les legs d'inconnus et de personnes qui l'avaient institué comme héritier par haine de leurs proches (*Tac. Ann. II* 48, 2; cf. *Dio Cass. LVII* 17, 8). Domitien refusa comme Auguste les testaments de ceux qui avaient des enfants (*Suet. Dom.* 9, 2). Trajan prit les mêmes précautions, ce dont Pline le félicite: «Ton nom à toi ne sert pas à authentifier des faux, des dénis de justice. Personne ne fait de toi le refuge de sa colère, de ses sentiments dénaturés, de sa folie; ce n'est pas pour se venger d'une offense qu'on te fait légataire, mais parce qu'en toi tu le mérites. Tu es couché sur les testaments de tes amis, omis sur ceux des étrangers» (*Paneg. 43, 1-2*). Il est piquant toutefois de relever que ce même Pline a accepté d'être l'héritier d'une femme qui avait dépossédé son fils qu'elle haïssait (*Epist. V 1*). C'est simplement une question de point de vue et de vocabulaire: un bon empereur est couché sur un testament par amitié ou par reconnaissance, et il en va de même pour ses proches; un empereur est-il jugé mauvais, il se fait la réputation d'un spoliateur aux dépens des héritiers légitimes (*Agricola*, par exemple, avait fait de Domitien le cohéritier de sa femme et de sa fille, cf. *Tac. Agr. 43, 4*); ses amis sont, comme Régulus, des captateurs de testaments.

<sup>27</sup> Cf. R. S. ROGERS, "The Roman Emperors as Heirs and Legatees", in *TAPA* 78 (1947), 140-158.

Nous ne devons pas non plus nous laisser leurrer par le crime de lèse-majesté auquel Pline fait allusion. Le crime de lèse-majesté pouvait s'appliquer à toutes sortes de délits qui n'étaient pas nécessairement des délits politiques contre la personne de l'empereur, contre un de ses proches, ou contre le régime en tant que tel<sup>28</sup>. Surtout, l'accusation de lèse-majesté venait rarement seule, elle servait le plus souvent de complément à d'autres accusations relevant du droit commun<sup>29</sup>. Tacite nous le dit à propos d'un procès de concussion sous le règne de Tibère: l'accusateur ajoute à ce grief celui de lèse-majesté, «qui était alors le complément de toutes les accusations» (*Ann.* III 38, 1). Et il nous explique un peu plus loin, à propos d'un autre procès, la raison de cette pratique: «Et, pour éviter qu'aucun de ses amis ne vînt à son secours, une accusation de lèse-majesté, ajoutée aux autres griefs, enchaînait et forçait au silence» (*Ann.* III 67, 3)<sup>30</sup>. On pouvait ainsi ajouter le crime de lèse-majesté à un procès pour adultère ou pour grossesse simulée (*Tac. Ann.* II 50 et III 22). On recourait aux mêmes manœuvres dans les affaires civiles comme les procès de successions: Pline nous rapporte comment Régulus essaya, dans une telle affaire, de le compromettre avec l'intention évidente d'affaiblir la position de la partie adverse et de gagner sa cause (*Epist.* I 5, 4-7); dans une autre affaire, celle du fils déshérité par sa mère, les héritiers finissent par composer avec celui-ci par crainte, en raison de leurs relations avec le

<sup>28</sup> *Tac. Ann.* I 72, 2-3. Cf. R. A. BAUMAN, *The Crimen maiestatis in the Roman Republic and Augustan Principate* (Johannesburg 1967); B. LEVICK, *Tiberius the Politician*, 181-200.

<sup>29</sup> Cf. R. A. BAUMAN, *Impietas in Principem. A Study of Treason against the Roman Emperor with special reference to the first century A.D.* (München 1974), 53-59; B. LEVICK, *op. cit.*, 185. Bauman croit que l'adjonction du crime de lèse-majesté avait pour but de permettre la mise à la question des esclaves. L'explication que donne Tacite me paraît préférable.

<sup>30</sup> Inversement, on voit une femme se servir abusivement de la loi de majesté pour se protéger d'une citation en justice (*Tac. Ann.* III 36).

cercle d'Helvidius Priscus, d'une accusation capitale (*Epist.* V 1, 7-8). En raison de cette utilisation abusive du crime de lèse-majesté, il est extrêmement difficile, sinon impossible, de connaître la cause réelle d'une condamnation. Tacite nous présente le procès de Granius Marcellus, de l'an 15, comme un procès de lèse-majesté alors qu'en réalité, il ne le dit qu'à la fin, Marcellus s'était rendu coupable de concussion et fut condamné pour ce seul motif (*Ann.* I 74). Le procès de Silius et de sa femme Sosia Galla, en 24, s'est déroulé exactement selon le même schéma: «Sans nul doute, ils ne pouvaient échapper au grief de concussion; mais tout le procès porta sur le crime de lèse-majesté» (*Ann.* IV 19, 4). Il était donc très facile après coup, pour accabler la mémoire d'un empereur ou pour sauver celle des condamnés (il n'est pas inutile de rappeler avec Tacite IV 33, 4 qu'à son époque il y avait encore de nombreux descendants des 'victimes' de Tibère), de déguiser en procès de lèse-majesté et d'attribuer à la susceptibilité excessive du prince des condamnations pour des délits de droit commun: «Ils avaient été», dit Tacite, «sous Claude et Néron condamnés pour crime de concussion; mais ceux qui leur pardonnaient jugèrent bon de changer le nom des choses: ce qui avait été avarice passa pour lèse-majesté, mot en haine duquel on laissait périr même d'excellentes lois» (*Hist.* I 77, 3).

Mais, me direz-vous, Domitien a subi la *damnatio memoriae*, ce que le Sénat n'avait infligé à aucun de ses prédécesseurs, pas même à Caligula ni à Néron. C'est vrai. Domitien avait des ennemis au sein du Sénat, mais tous ses prédécesseurs en ont eu. Il a dû faire face à des conjurations, qu'il a sévèrement réprimées, mais tous ses prédécesseurs ont connu des conjurations qu'ils ont réprimées avec la même sévérité. Encore faudrait-il connaître les motivations et les buts de ces ennemis et de ces conjurés. Sans m'étendre sur ce sujet, je voudrais rappeler qu'Helvidius et ses amis étaient des opposants irréductibles et irrécupé-

rables<sup>31</sup>, qu'Antonius Saturninus semble avoir été un personnage assez peu recommandable, lui qui s'était allié avec les Chasses à un moment où la situation sur les frontières était particulièrement délicate<sup>32</sup>, que l'assassin de Domitien n'était pas un vertueux Brutus épris d'idéal républicain, mais l'intendant de sa sœur Domitilla, qui se trouvait sous le coup d'une inculpation pour malversation<sup>33</sup>. Je n'insisterai pas sur la célèbre assertion de Suétone sur l'honnêteté des gouverneurs sous son règne ni sur sa rigueur dans l'exercice de la justice. Mais j'aimerais souligner, parce qu'on ne le dit pas assez, que la dynastie flavienne est arrivée au pouvoir à la suite d'une guerre cruelle et meurtrière, qui a dû laisser des ressentiments profonds et durables chez les vaincus, et que bien des personnes ont pu ne haïr Domitien que pour cette seule et unique raison.

En fait, la divinisation ou la condamnation posthume d'un empereur dépendait essentiellement du comportement de son successeur. Comme l'a dit M. Timpe (cf. *supra* p. 96), l'image d'un empereur se fixe très rapidement dans les années qui suivent sa mort et ne change plus guère par la suite. Sans Tibère, le Sénat n'aurait sans doute pas divinisé Auguste. Tibère a eu moins de chance avec Caligula, qui a renoncé facilement à le faire diviniser, se souciant plus de faire valoir ses propres mérites et ceux de ses ancêtres que ceux de son prédécesseur au pouvoir (Dio

<sup>31</sup> Cf. B. W. JONES, *art. cit.* (*supra* n. 4).

<sup>32</sup> Sur le caractère du personnage, cf. *Suda*, s.v. Ἀντώνιος Σατουρνίνος· ἐπίρρητος καὶ βδελυρός. Vespasien le fit entrer au Sénat avec le commentaire κακίᾳ δοὺς ἀκερδές μὲν σεμνὸν δὲ ὅμως τόδ' ἄγλον. Sur la situation militaire, cf. S. GSELL, *op. cit.* (*supra* n. 5), 249 sqq. Sur la carrière et les relations de Saturninus, cf. R. SYME, «Antonius Saturninus», in *JRS* 68 (1978), 12-21 = *Roman Papers* III (Oxford 1984), 1070-1084.

<sup>33</sup> Suet. *Dom.* 17, 1. Selon Dio Cass. LXVII 15, 2-3 et Aur. Vict. *Caes.* 11, 7, la femme de Domitien aurait également participé au meurtre par passion pour un histrion. Selon Dion Cassius, les complices de l'intendant étaient eux aussi menacés d'une accusation.

Cass. LIX 3, 7-8). Si Othon, qui avait l'intention de réhabiliter Néron, lequel était bien moins impopulaire qu'on le croit généralement (Tac. *Hist.* I 78, 2), avait régné plusieurs années au lieu d'être assassiné quelques jours après son avènement, nous aurions probablement de l'empereur artiste une image moins uniformément négative. Mais le plus malchanceux a été Domitien. Nerva, âgé et faible, n'a apparemment rien fait pour sauver sa mémoire bien qu'il ait ratifié ses *acta* (Plin. *Epist.* X 58, 7-10), non plus que Trajan, qui, pourtant, lui devait sa carrière. Et pourtant Domitien avait des amis dont certains étaient des personnages tout à fait respectables<sup>34</sup>; les règlements de comptes qui ont suivi sa mort montrent que ses 'complices' avaient des partisans nombreux et puissants (Plin. *Epist.* IX 13). Mais par peur ou par opportunisme, ces amis et ces partisans n'ont pas su ou pas voulu sauver sa mémoire. Surtout il a fallu que le *Panégyrique* où Pline, pour flatter Trajan, dénigre à plaisir le dernier des Flaviens, soit parvenu jusqu'à nous, de même que sa *Correspondance*. Il a fallu aussi que les deux principaux historiens de l'époque, Tacite et Suétone, aient été l'un et l'autre des amis personnels de Pline.

Et cette remarque m'amène à la seconde partie de mon exposé: les relations de Pline avec Domitien.

## 2. *Pline et Domitien*

Nous ne savons pas quelle a été l'attitude de Pline lorsque le Sénat décida de condamner la mémoire de Domitien. Mais il nous décrit lui-même comment il entreprit par la suite de poursuivre ses 'complices', en particulier Publius Certus (*Epist.* IX 13). Il nous dit aussi ses raisons: ses

<sup>34</sup> Cf. J. DEVREKER, «La continuité dans le Consilium Principis sous les Flaviens», in *AncSoc* 8 (1977), 223-243.

relations d'amitié avec le groupe des opposants stoïciens, en particulier avec Arria et Fannia (13, 3), qu'il avait d'autant plus de raisons d'aider qu'il n'avait visiblement rien fait pour Helvidius Priscus lors de sa disgrâce (*Epist.* VII 19, 10); son ambition personnelle ensuite, le souci de se mettre en avant, *se proferendi* (13, 2). Sans doute des rivalités personnelles ont-elles également joué un rôle, notamment en ce qui concerne Régulus. Mais je crois surtout, et c'est ce que je vais essayer de montrer maintenant, que Pline a été beaucoup plus proche de Domitien qu'il ne veut bien le dire et qu'il a tout fait pour le faire oublier.

Sur ses relations avec le dernier empereur flavien, Pline est d'une discrétion extrême. Le peu qu'il en dit date d'après la mort de celui-ci. Il ne nous a laissé aucune lettre antérieure à 96 qui pût nous renseigner sur ce point et ce seul fait est déjà très significatif. Il reconnaît dans ses *Lettres* (VII 16, 2) et dans le *Panégyrique* (95, 3) qu'il a fait sa carrière sous Domitien, mais prétend en même temps qu'il l'a interrompue lorsque l'empereur eut révélé sa haine des honnêtes gens. Il laisse entendre qu'à la fin de ce règne, son éloquence et son amitié pour les gens de bien lui ont fait du tort (*Epist.* IV 24, 4-5), qu'à cette époque il était dangereux d'avoir des mérites et de les laisser voir (*Epist.* V 14, 6): il insinue que Domitien le suspectait et que s'il avait vécu plus longtemps, le nom de Pline se serait ajouté à la longue liste des innocentes victimes de ce fauve sanguinaire (*Epist.* VII 27, 14; cf. aussi III 11, 3). Mais nous savons que sur ce point en tout cas Pline ne dit pas la vérité: les opposants stoïciens ont été, de son propre aveu, condamnés avant ou pendant sa préture (*Epist.* III 11, 2-3), ce qui ne l'a pas empêché d'assumer ensuite la très honorable fonction de préfet de l'*aerarium* militaire, faveur qu'il se garde bien de nous dire. Le fait est que Domitien a, jusqu'à la fin, favorisé la carrière de Pline et que celui-ci n'a rien fait, même dans les dernières années, pour se dérober.

Pline a été remarqué et favorisé par Domitien principalement grâce à ses protecteurs Verginius Rufus (*Epist.* II 1, 8) et Corellius (*Epist.* IV 17, 6-8), ce qui signifie que l'un comme l'autre ont été des personnages en vue dans l'entourage de l'empereur. D'autres *Lettres* de Pline, où nous le voyons jouer à son tour le rôle de protecteur et de patron auprès de Trajan, nous montrent comment les choses se passaient. C'est grâce à la recommandation de Pline que Suétone a obtenu le *ius trium liberorum* (*Epist.* X 95), que Sextus Erucius a été admis au Sénat, a accédé à la questure et a obtenu le droit de faire acte de candidature pour le tribunat (*Epist.* II 9). Ailleurs, il recommande son ancien questeur (*Epist.* X 26); ailleurs encore il soutient la candidature pour le tribunat d'un jeune homme dont il vante la richesse, la culture et les qualités de juge et d'avocat (*Epist.* VII 22). C'est en des termes semblables que Verginius Rufus et Corellius ont dû vanter à Domitien le jeune Pline.

Contrairement à ce que prétendent Pline (*Epist.* V 14, 6 et VIII 14, 7) et Tacite (*Agr.* 41, 1), Domitien a su s'entourer de gens capables et compétents. Je n'invoquerai pas la célèbre phrase attribuée à Trajan dans la *Vie d'Alexandre Sévère* (65, 5), mais le fait que la plupart des hommes à qui Domitien a fait confiance ont continué leur carrière sous Nerva et Trajan<sup>35</sup>. Si Domitien a choisi Pline comme *quaestor Caesaris*, s'il l'a fait accéder à la préture avec une année d'avance pour ensuite lui confier la *praefectura aerarii militaris*, c'est qu'il avait reconnu en lui les qualités humaines et les compétences pour assumer ces fonctions.

Les qualités humaines d'abord. A travers les déformations malveillantes que Pline, Tacite et Suétone font du

<sup>35</sup> Cf. J. CROOK, *Consilium principis. Imperial Councils and Counsellors from Augustus to Diocletian* (Cambridge 1955), 48-55; K. A. WATERS, "Traianus Domitiani continuator", in *AJPb* 90 (1969), 385-405; J. DEVREKER, *art. cit.*

caractère de Domitien, on peut reconnaître un homme qui avait avec Pline bien des traits communs. A la différence de Titus, qui avait grandi à la cour de Claude avec Britannicus (Suet. *Tit.* 2), son frère Domitien a passé son enfance loin de la cour impériale et de ses fastes, il semble même avoir vécu dans une relative indigence (Suet. *Dom.* 1, 1). Comme Pline, qui vante constamment la *frugalitas* des anciens temps (cf. p. ex *Epist.* I 14; I 15; I 22, 4; II 6, etc.), Domitien a gardé des habitudes austères, préférant les simples repas dans le calme aux grands banquets qui n'en finissaient pas (Plin. *Paneg.* 49). Comme Pline, Domitien a aimé les lettres, écrivant des vers qu'il lisait en public (Suet. *Dom.* 2, 2; Tac. *Hist.* IV 86). Comme Pline, Domitien aimait à se retirer dans la solitude non pas, comme le disaient les méchantes langues, pour tuer les mouches (Suet. *Dom.* 3, 1), mais parce que la tâche d'empereur était écrasante et exigeait des moments de détente<sup>36</sup>. Petit-fils d'un financier avisé<sup>37</sup>, Domitien avait ces mêmes talents de gestionnaire que Pline montre dans l'administration de ses biens<sup>38</sup>. En fait, Pline et Domitien étaient tous deux des représentants de ce retour aux vertus simples d'autrefois qui, aux dires de Tacite, caractérise l'époque flavienne (*Ann.* III 55). Les deux hommes étaient faits pour se comprendre et s'entretenir.

Les compétences ensuite. Pour être *quaestor Caesaris* et plus tard préfet de l'*aerarium*<sup>39</sup>, il fallait bien entendu ces qualités d'administrateur que je viens d'évoquer. Pline les a révélées dès l'âge de son service militaire, où le légat consulaire auquel il était affecté lui confia la remise en ordre

<sup>36</sup> Cf. F. MILLAR, "Emperors at Work", in *JRS* 57 (1967), 9-19.

<sup>37</sup> Cf. D. VAN BERCHEM, «Un banquier chez les Helvètes», in *Ktema* 3 (1978), 267-74 = *Les routes et l'histoire* (Genève 1982), 113-23.

<sup>38</sup> Cf. V. A. SIRAGO, *L'Italia agraria sotto Traiano* (Louvain 1958), 103-25.

<sup>39</sup> Cf. M. CORBIER, *L'aerarium Saturni et l'aerarium militare. Administration et prosopographie sénatoriale* (Rome 1974), 671 sqq.

des comptes des ailes et des cohortes (*Epist.* VII 31, 2). Mais il fallait aussi quelques connaissances juridiques dans un domaine bien précis, celui du droit de succession: en effet, comme nous l'avons vu, les successions représentaient une part importante des ressources du Trésor. Or Pline possédait ces compétences grâce à son activité au tribunal des *centumviri*, lequel s'occupait précisément d'affaires de successions<sup>40</sup>.

Les historiens s'intéressent relativement peu à cet aspect de la carrière de Pline<sup>41</sup>. On s'est beaucoup plus occupé de son *cursus honorum*, en particulier de la date de sa préture, de ses relations avec Trajan ou de sa mission en Bithynie<sup>42</sup>. Pourtant Pline a commencé très jeune à plaider devant ce tribunal (*Epist.* V 8, 8; cf. I 18, 3), il y a consacré une partie importante de son temps, à tel point qu'il qualifie les *centumviri d'arena mea* (VI 12, 2). Par cette activité judiciaire, il s'est acquis une grande expérience et une grande autorité dans un domaine à la fois difficile et délicat. Difficile parce que les testateurs faisaient preuve d'une extraordinaire ingéniosité pour tourner la loi. Seul un expert peut démêler la succession de Curtius Mancia, qui s'était arrangé pour ne pas faire profiter de sa fortune un gendre qu'il haïssait (*Epist.* VIII 18) ou les manœuvres de Régulus

<sup>40</sup> Cf. F. GAYET, in *DA* I 2 (1887), *s.v.* *centumviri*, 1013 sqq.; O. MARTIN, *Le tribunal des centumviri* (Paris 1904); M. WLASSAK, in *RE* III 2 (1899), *s.v.* *centumviri*, 1935-1952. Sur les fonctions judiciaires des préfets de l'aerarium, cf. M. CORBIER, *op. cit.*, 689 sqq., qui relève que plusieurs des préfets ont été des juristes réputés, sans toutefois y attacher une importance particulière. L'auteur ne s'intéresse pas du tout aux activités judiciaires de Pline, qu'elle aurait pu ajouter à sa liste des juristes réputés en question.

<sup>41</sup> Th. MOMMSEN, dans son article fondamental sur la carrière de Pline, ne fait que signaler brièvement son activité judiciaire (*Gesammelte Schriften* IV: *Historische Schriften* I [Berlin 1906], 437 sq.), de même que SHERWIN-WHITE dans son commentaire de la *Correspondance* de Pline (p. 73). M. SCHUSTER, in *RE* XXI 1 (1951), *s.v.* «Plinius der Jüngere», 439-456, n'en dit rien du tout.

<sup>42</sup> Voir J. BEAUJEU, in *Lustrum* 6 (1961), 280 sqq.

pour récupérer l'héritage que sa femme avait laissé à son fils décédé par la suite (*Epist.* IV 2). Le corpus des *Lettres* de Pline comprend une trentaine de cas de successions, souvent délicates, où Pline est amené à prendre position ou à donner son avis<sup>43</sup>. C'est ainsi qu'il interprète comme devant être respecté un codicille bien que celui-ci ne soit pas conforme (*Epist.* II 16) ou qu'il donne un avis de droit à propos d'un esclave affranchi par un testament dont il était en même temps le bénéficiaire (*Epist.* IV 10). Domaine délicat ensuite, parce que les enjeux étaient souvent considérables, les fortunes importantes, les personnes impliquées des personnalités très en vue. La fortune des Domitii, par exemple, dont il est question dans la *Lettre* VIII 18, finit par échoir à Domitia Lucilla, qui devait devenir la grand-mère de l'empereur Marc-Aurèle. Pline se vante d'avoir, dans sa jeunesse, plaidé contre des personnages très puissants et même contre des amis de l'empereur (*Epist.* I 18, 3). Les parties en présence étaient souvent des sénateurs, des chevaliers ou de hauts fonctionnaires. Aussi ce genre de procès pouvait-il avoir un grand retentissement dans la bonne société. L'affaire d'Attia Viriola attira une foule considérable (*Epist.* VI 33, 3-4), de même que le procès en falsification plaidé par Pline devant Trajan (*Epist.* VII 6, 9). L'affaire des Domitii fit jaser toute la ville (*Epist.* VIII 18). Martial évoque dans deux de ses poèmes le tribunal des *cemtumviri* et les applaudissements de la foule qui y assiste, une fois à propos de Pline, l'autre à propos de Régulus (VI 38 et X 20): de toute évidence, Pline a été, avec son ennemi Régulus, un des spécialistes les plus éminents de son temps en matière de droit successoral. Ce n'est donc pas par hasard qu'il a été préfet de l'*aerarium* militaire sous Domitien d'abord, de l'*aerarium Saturni* sous Trajan ensuite; ce

<sup>43</sup> Cf. H. PAVIS D'ESCURAC, «Pline le Jeune et la transmission des patrimoines», in *Ktema* 3 (1978), 275-288; J. W. TELLEGEM, *The Roman Law of Succession in the Letters of Pliny the Younger I* (Zutphen 1982).

n'est pas par hasard non plus que Trajan l'a invité à participer aux séances du *consilium principis* lorsqu'il y était question de testaments (*Epist.* IV 22 et VI 31, 7-12) ou de falsification de documents personnels (*Epist.* VI 22).

En effet, les préfets de l'*aerarium* avaient la tâche importante de percevoir pour le compte du Trésor la part des successions qui lui revenait. Les trois préfets de l'*aerarium* militaire et les deux préfets de l'*aerarium Saturni* semblaient, d'après une *Lettre* de Pline, avoir constitué un collège unique<sup>44</sup>; dans tous les cas, ils doivent avoir travaillé en collaboration étroite dans l'examen des cas douteux. Il incombaît aux préfets de l'*aerarium* de s'assurer si le testament était légal dans la forme et dans le fond, s'il était authentique et s'il n'existe pas un autre testament. Ils avaient donc la tâche de recevoir les délations fiscales et d'en examiner le bien-fondé<sup>45</sup>. Ils devaient faire procéder à l'évaluation de la fortune<sup>46</sup> et, selon les cas, percevoir la *vicesima* ou revendiquer l'héritage au nom du Trésor contre les héritiers<sup>47</sup>. Pour les raisons que j'ai dites, à savoir la difficulté technique et l'importance des fortunes et des personnalités en cause, la mission des préfets de l'*aerarium* était lourde et délicate; Pline s'en plaint lorsqu'il évoque sa préfecture de l'*aerarium Saturni*<sup>48</sup>. Ces fonctions ne pou-

<sup>44</sup> *Epist.* III 4, 3, où Pline parle de ses collègues à la préfecture de l'*aerarium*, tandis que l'*aerarium Saturni*, auquel il était alors préposé, ne comptait que deux préfets. Cf. dans ce sens Th. MOMMSEN, *Ges. Schr.* IV 425 et W. ENSSLIN, in *RE* XXII 2 (1954), s.v. *praefectus*, 1259. Il faut remarquer aussi que les *Digestes* parlent toujours des *praefecti aerarii* sans préciser davantage: la conclusion logique semble être que les cinq préfets agissaient collégialement (ce qui ne signifie pas qu'ils étaient chaque fois présents tous les cinq).

<sup>45</sup> Cf. *Dig.* II 15, 8, 19; XL 5, 4, 20; XLIX 14, ch. 13, 15 et 42.

<sup>46</sup> Nous avons un exemple d'évaluation d'un bien par les publicains chez Pline, *Epist.* VII 14, 1.

<sup>47</sup> Pline, *Epist.* IV 12, 3, évoque un cas où les préfets de l'*aerarium* (lui non plus ne spécifie pas davantage) revendentiquent contre les héritiers le salaire d'un fonctionnaire décédé dans l'exercice de ses fonctions.

<sup>48</sup> *Epist.* I 10, 9; X 9; *Paneg.* 91, 1.

vaiient être confiées qu'à des hommes en qui l'empereur avait toute confiance.

Et voilà, je crois, le secret de Pline; voilà pourquoi il ne dit pas qu'avant d'être préfet de l'*aerarium Saturni* sous Trajan il a été préfet de l'*aerarium* militaire sous Domitien. Il a voulu cacher à la postérité qu'il a mis au service de l'empereur Domitien son expérience et son autorité en matière de droit successoral; qu'il a accepté, pour le compte de cet empereur, d'assurer la perception de la *vicesima*; qu'il a accepté de dénoncer les inévitables tentatives de fraude, de recevoir et d'examiner les délations faites au nom de la *lex Papia Poppaea* ou pour d'autres raisons; qu'il a accepté de revendiquer contre les héritiers ce qui selon la loi revenait au Trésor public. Il est même très possible qu'il ait déjà sous Domitien participé occasionnellement au *consilium principis*.

Dès lors, l'alternative me paraît assez simple. Si vraiment Domitien a arbitrairement persécuté et spolié la classe dirigeante pour alimenter le Trésor tout en se débarrassant de ses ennemis, Pline a été directement son complice. S'il a accepté de Domitien la charge de préfet du Trésor par peur de représailles, il a fait preuve d'une lâcheté difficilement excusable; s'il l'a fait par opportunisme ou par ambition, il est encore plus impardonnable. Il est autant à blâmer que ses ennemis Certus et Régulus. L'autre hypothèse, c'est que toutes ces allégations contre Domitien ne soient que pure calomnie (ce qui ne signifie pas qu'il n'ait pas eu d'autres torts), qu'en réalité cet empereur ait, comme son père Vespasien et comme son modèle Tibère, géré l'empire avec rigueur et probité, attachant plus d'importance à l'intérêt de l'Etat et à l'équilibre des finances qu'à sa popularité auprès de la classe dirigeante, appliquant strictement la *lex Papia Poppaea* et la perception de la *vicesima* (à laquelle Nerva et Trajan ont ensuite accordé une série de dérogations); c'est que Pline, qui, de par son éducation et de par ses goûts,

avait bien des points communs avec le dernier des Flaviens, ait loyalement et en toute bonne foi collaboré avec lui, mais qu'après sa mort il l'ait, par opportunisme politique, dénié avec d'autant plus de violence qu'il l'avait estimé de son vivant. En ce qui me concerne, je penche résolument pour cette seconde explication.

## DISCUSSION

*M. Momigliano*: È forse utile insistere, in rapporto a quanto ha detto così convincentemente Giovannini, che all'opinione pubblica dell'impero, dopo Augusto, contribuiscono poco i giuristi. Senatori come tali, retori, filosofi contribuiscono assai più alla formazione del clima di opinione che non i giuristi. Il giurista diventa un tecnico entro il regime imperiale; e risorge come tecnico con la rinascita del diritto romano nel Medioevo. I giuristi, per quanto io so, non hanno contribuito a giudicare Domiziano.

*M. Bowersock*: Without presuming to evaluate the reign of Domitian generally, I may say that M. Giovannini's account of Pliny's role under that emperor seems to me completely convincing. When Pliny, like Tacitus, tries to distance himself later from Domitian, he has at least the candor to tell us the revealing anecdote about dinner with Nerva after Domitian's death (*Epist.* IV 22): in the presence of the notorious Veiento conversation turned to the *nequitia* of the equally notorious, but dead Catullus Messalinus. Had he been alive, opined one of the diners, he would have been there together with Pliny, Nerva, and the others. We may assume further that, had he survived, Catullus Messalinus would have condemned Domitian too.

*M. Timpe*: Die vorgetragene Deutung des Konflikts zwischen Domitian und der *classe dirigeante* ist konkreter und eingeschränkter als die Tradition nahelegt und die *communis opinio* will, die hier den Zusammenhang mit Tiberius und Nero und dem Terror der *mali principes* betonen. In der Tat sind die Unterschiede beträchtlich. Unter anderem scheint Tiberius zeitweise dem Kampf der Faktionen freien Lauf gelassen zu haben; die Majestätsprozesse sind ein Phänomen der Schwäche des Kaisers. Domitian dagegen war ein starker *princeps*, der dem Wirken der Faktionen solchen Raum nicht liess. (Vielleicht sind, nach Nessel-

hauf, Untergang und Beurteilung des Saturninus ein Beispiel dafür, wenn der Usurpator wirklich den Ruhm eines Befreiers deshalb nicht gewann, weil Trajan und seine Freunde die Erben einer Faktion gewesen sind, die vom Untergang des Saturninus profitierte; denn ich glaube nicht, dass er durch die *societas* mit den Chatten diskreditiert worden ist.) Trotz solcher Unterschiede fragt sich, ob und wieweit das negative und pauschale Urteil der senatorischen Tradition zu Recht besteht. Tacitus urteilt noch schärfer über Domitian als Plinius und *er* war unseres Wissens kein Spezialist für Erbrecht; der Konsens zwischen beiden muss sich folglich aus allgemeineren Gründen erklären. Die Haltung der senatorischen Kritiker wurde vom Ergebnis (dem Untergang ihrer Standesgenossen) stärker bestimmt als von den konkreten Umständen und Ursachen, unter und aus denen er sich vollzog. Dem *princeps* war so oder so ein Missbrauch seiner *auctoritas* vorzuwerfen. Deshalb dürfte die Aufklärung des Delatorenwesens und die erhellende Analyse des Plinius kaum dazu führen, das Domitianfeindliche Urteil der Tradition zu revidieren.

*M. Eck:* Die Beweisführung von Herrn Giovannini über die Bedeutung der Prozesse, die auf Grund der *lex Papia Poppaea* unter Domitian geführt wurden, scheint mir sehr überzeugend zu sein. Der politisch-argumentative oder besser demagogische Vorteil, den Plinius erzielt, beruht auf der Doppeldeutigkeit von *delatio*. Es ist in der Realität des 1. Jhdts. stets die politische und die juristisch-gesellschaftliche Dimension zu unterscheiden, die mit *delatio* verbunden sein kann. Das römische System konnte ohne die 'Institution' des Delators nicht funktionieren. Deshalb wurden auch in vielen Gesetzen Delatorenprämien ausgesetzt, um den notwendigen Anreiz zu geben. Selbstverständlich haben Betroffene immer gegen den Delator (und zwar wohl grundsätzlich) Stellung genommen. Aber insgesamt war die Einrichtung, weil notwendig, akzeptiert. *Delatio* jedoch zu politischen Zwecken zu nutzen, wurde weitgehend dehonestiert. Das ist genau der Bereich, den wir bei Tacitus und Plinius finden.

Ich möchte noch einige Bemerkungen anschliessen zur Charakterisierung, die Plinius bei Herrn Giovannini gefunden hat. Er wurde als ein

Spezialist für Finanzfragen sowie vor allem für Erbschaftsfragen geschildert. Es ist nun sicher nicht zu bestreiten, dass Plinius häufig in Prozessen plädiert hat, in denen es um Erbschaften ging, dass er seit seiner Zeit als *decemvir stlitibus iudicandis* vor den *centumviri* aufgetreten ist und dass er von Trajan bei vergleichbaren Fragen zum *consilium principis* herangezogen wurde. Doch ist dabei zu fragen, ob uns hier nicht die Optik unserer Überlieferung bei der Wertung missleitet. Müssen wir nicht vielmehr annehmen, sehr viele von den Senatoren seien in vergleichbarer Form mit ähnlichen juristischen Fragen befasst gewesen? Schliesslich ist nicht zu verkennen, dass Erbschaften, Legate im Leben aller Senatoren eine enorme Bedeutung gehabt haben. In dem einzigen Testament eines Senators (Domitius Tullus? oder Licinius Sura?), das uns überliefert ist (*CIL VI* 10229, aus dem Jahre 108 n. Chr.), werden viele Dutzende von Senatoren durch den Erblasser bedacht. Und daraus resultierende Rechtsfragen sind ganz natürlich.

Ob Plinius seinerseits etwa *wegen* seiner Kenntnisse zum *praefectus aerarii militaris* und später *Saturni* gemacht wurde, muss zweifelhaft sein. Denn generell gilt, dass Spezialkenntnisse als Qualifikationserfordernis für ein senatorisches Amt sehr schwer nachzuweisen sind; im Gegenteil, vieles spricht in zahlreichen Fällen dagegen. Was man vielleicht zugunsten der ‘Spezialkenntnisse’ des Plinius anführen könnte, ist die nur sehr selten vorkommende Übernahme beider Präfekturen durch eine Person, und zwar als einzige Ämter zwischen Prätur und Konsulat. Aber was wissen wir schon über die Einflüsse bestimmter Patrone zugunsten von Plinius und über ihre Motive?

*M. Yavetz:* I would like to make the following three remarks:

1) I agree with Professor Bowersock that Plinius' *Epist. IV 22* is essential, but I would like to suggest that it should not be read without IX 13. Unfortunately, I do not believe Pliny's story. I presume that many senators knew then, what Professor Giovannini has so convincingly demonstrated today, i.e. that Pliny did collaborate with Domitian, and therefore some of the senators must have been shocked by Pliny's speech. They might have asked him in private: “How dare you attack Domitian? What was your position then?”

2) Having accepted Giovannini's analysis I would like to remark that I always feel uneasy when the character of an emperor is discussed. The fact that Domitian was a good administrator, kept the finances of the Roman Empire in a proper state and punished only those who did not abide by the *lex Papia Poppaea* does still not make him into an angel and those (like Pliny, Tacitus, and Suetonius) who vilified him, into liars. I also hate the solution of "the truth is somewhere in the middle". More and more books and articles are being published in which the existence of the Holocaust is being denied. I can imagine historians in the 22nd century discussing the problem of the Holocaust, and on the basis of the evidence will conclude according to the Golden rule of the midstream: "Jews have exaggerated the atrocities of the Nazis, the Nazis have not disclosed all the facts. The truth is therefore somewhere in the middle". How then should we tackle the problem of 'opposition aux empereurs' in the first century A.D.?

3) There was a senatorial opposition to the 'bad emperors' and the opposition consisted of people who were personally hurt by the Emperor but also of senators who believed in some principles. I do not like the term ideology for ancient Rome, but I have no doubts that there were important political issues, for which senators were prepared to fight just as they fought for their personal fortunes. The most important issue is stated in Tacitus' *Agr.* 3: There was indeed no alternative to the Principate but the issue was how to reconcile *libertas* and *principatus*. In this process style played as important a role as substance: *Idem est quod datur, sed interest quomodo detur*, was essential in the relationship between *princeps* and Senate. Augustus, Vespasian, Titus, and Nerva were good emperors because they never insulted the Senate and the senators, and acted as if they listened carefully to their interventions even if they were bored to death by some unimportant speeches. Caligula and Domitian lacked the tact and the patience. They were 'bad emperors' not only because of what they did, but also because of "how they did it".

*M. Raaflaub:* Anknüpfend an das von Herrn Yavetz Gesagte gestehe ich, dass mir in Herrn Giovanninis in vieler Hinsicht so überzeugendem Referat nicht klar geworden ist, weshalb man sich nach

Domitians Ermordung so völlig von ihm abkehrte und ihn so global verurteilte. Dies ist nur verständlich, wenn nicht nur eine begrenzte Zahl von Personen über seine strikte Befolgung des Gesetzes in Erbschaftsfragen verärgert war, sondern sehr viele ihn aus manchen Gründen hassten und verurteilten. Im Gesamturteil der unmittelbaren Nachwelt erscheint er einhellig als Tyrann. Nun mag die uns vorliegende Überlieferung durchaus über Gebühr von den Selbstreinigungsversuchen einzelner 'belasteter' Senatoren beeinflusst sein, und dass Domitian sich um die Reichs- und Finanzverwaltung verdient gemacht hat, ist kaum zu bezweifeln. Aber jenes Gesamturteil ist nur zu erklären, wenn er in wesentlichen Hinsichten seiner Herrschaft zumindest während der letzten Jahre weitgehend versagte. Die Qualität eines Regimes bestimmt sich ja nicht nur abstrakt aufgrund sachlicher Kriterien, sondern auch aufgrund der menschlichen Faktoren. Gerade in diesem Bereich muss etwas Wesentliches schief gegangen sein.

*M. Giovannini*: Il est indéniable que beaucoup de sénateurs, sinon la majorité, avaient une certaine pratique du droit de succession. Pline se plaint dans une lettre du grand nombre de jeunes gens qui entreprennent de plaider devant les *centumviri* sans avoir les qualités nécessaires. Mais je maintiens que Pline a dû être l'un des meilleurs connaisseurs de cette discipline à son époque et aussi, de par sa position sociale, un de ceux qui avaient la plus grande autorité. Sa *Correspondance* montre clairement qu'il a consacré beaucoup de temps à plaider ou à conseiller dans des affaires de succession, et dans des affaires de grande importance et de grand retentissement. On peut évoquer, à titre de comparaison, son adversaire Régulus, qui semble lui aussi s'être fait une réputation d'avocat redoutable devant les *centumviri*. Ce que Pline dit de cet adversaire montre que celui-ci était l'un des rares qui fussent capables de rivaliser avec lui.

J'ai dit au début de mon exposé qu'il me semblait impossible de savoir réellement qui était Domitien et de saisir la nature et les motifs réels de la haine qu'il a suscitée chez un certain nombre de sénateurs. Ce que je voulais démontrer, c'était que le témoignage de Pline devait être reçu avec la plus grande prudence. Je suis persuadé d'ailleurs que si nous avions les *Histoires* de Tacite, notre évaluation de Domitien serait plus

modérée, car Tacite, tout en se ralliant au jugement négatif de la classe dirigeante sur les ‘mauvais’ empereurs, nous donne en historien consciencieux les moyens de nuancer ou même de corriger ce jugement: ce qu’il nous apprend sur Tibère est à cet égard exemplaire.

*M. Raaflaub:* Es ist sicher richtig, dass, wie in den letzten Tagen mehrfach betont worden ist, das Urteil über die einzelnen Kaiser sich in den ersten Jahren nach deren Tod formte und schnell festigte. Aber gewiss nicht allein aufgrund des Willens des Nachfolgers, sondern wesentlich auch aufgrund der ‘öffentlichen Meinung’, des Gesamturteils der Miterlebenden. Hätte Otho lange regiert und Nero offiziell rehabilitiert, so wäre doch das Urteil in der Überlieferung kaum anders, und auch ohne Tiberius’ Unterstützung hätte sich doch wohl trotz mancher Ressentiments im einzelnen ein positives Gesamturteil über Augustus gehalten.

*M. Eck:* Es ist öfter im Verlauf des Kolloquiums betont worden, das Urteil über einen Kaiser sei entscheidend durch seinen Nachfolger bestimmt worden. Das ist sicher zum Teil zutreffend. Doch sollte man sich an Hadrian erinnern. Sein Verhältnis zu manchen senatorischen Kreisen war äusserst gespannt wegen der Affäre mit den vier Konsuln am Anfang seiner Regierung und der Hinrichtung des Iulius Servianus and anderer. Antoninus Pius konnte nur durch schärfste Drohung die Divinisierung durchsetzen. Aber die in manchen Kreisen negative Wertung Hadrians war damit nicht aus der Welt wie Cassius Dio und die *Historia Augusta* es zeigen.

*M. Giovannini:* Dans mon exposé, j’ai d’abord parlé uniquement de la sanction officielle par laquelle le Sénat condamne ou approuve un empereur défunt. Ce que je voulais dire, c’est que la *damnatio memoriae*, en tant que telle, ne signifiait pas que Domitien eût été plus mauvais empereur que d’autres. L’exemple d’Hadrien, auquel se réfère Werner Eck, va tout à fait dans ce sens: si Nerva avait été en position de force et s’il avait voulu absolument empêcher la *damnatio memoriae* de Domitien, il y serait certainement parvenu. Mais Eck et Raaflaub ont raison de

distinguer la sanction officielle du jugement réel. Il me semble que ce jugement réel dépend en outre d'un autre facteur: la bonne réputation des familles impliquées par des condamnations pour quelque motif que ce soit. Tacite nous dit (*Ann.* IV 33) que bien des descendants de personnages condamnés sous Tibère vivaient encore. Cette remarque me paraît essentielle, car Tacite, qui connaissait certainement les descendants en question, ne pouvait que juger négativement l'empereur responsable de ces condamnations, même si celles-ci étaient justifiées. L'amitié de Pline pour Arria et Fannia a certainement joué un rôle dans son attitude à l'égard de Domitien. Mais, bien entendu, ce n'est là qu'un facteur parmi d'autres.

*Mme Levick:* No one here today will be able to think of Pliny in the same way again after hearing Professor Giovannini. The problem remains of reconciling this view of Pliny's activities under Domitian, and the reason for dislike of Domitian's régime that it implies, with the wider charges made in the sources (cf. Professor Yavetz's remarks). One might attempt this by treating Pliny's activities, which would have to be limited by the law, however responsive he was to Domitian's wishes, as one aspect of Domitian's attempt to gain control of the state. And if he was as autocratic as the sources claim, it could have been less that he took his position for granted, as Professor Yavetz has implied, than because he was uncertain of his title to rule, a second choice such as Tiberius was believed to be (another reason for his interest in Tiberius' papers).

*M. Raaflaub:* Es scheint sich im Lauf unserer Diskussionen ein gewisser Konsens darüber herauszubilden, dass die Opposition gegen die Kaiser vorwiegend persönlich motiviert war, und dies hat auch Herr Giovannini bestätigt. Das, worauf sich die Debatte zuletzt konzentriert hat, scheint mir außerordentlich wichtig: der Faktor der Menschenbehandlung und -führung. Augustus' letztes Wort soll die Frage gewesen sein, ob er nicht seine Rolle gut gespielt habe. Was er damit meinte, war, dass das von ihm geschaffene System dem *princeps* eine gewisse Rolle zuwies; wenn es ihm gelang, diese gut zu spielen, funktionierte es, sonst

nicht. Das hat mit Verstellung und Vorspiegelung falscher Tatsachen ebenso wenig zu tun wie mit irgendwelcher Dummheit der Senatoren, die darauf hereingefallen wären. Entscheidend ist, dass das System Feingefühl, Respekt, hohe Qualitäten der Menschenführung voraussetzte. Diejenigen Kaiser, die solche Qualitäten besasssen, waren anerkannt, die anderen nicht. Deshalb erregten dieselben oder ähnliche Massnahmen beim einen Kaiser Ressentiments und Ablehnung, beim anderen nicht oder doch weit weniger.

*M. Giovannini:* Je souscris entièrement à ce que vient de dire M. Raaflaub. Cette qualité humaine indispensable à un homme d'Etat, c'est le charisme, dans le sens profane du terme. Auguste, de toute évidence, le possédait, Tibère et Domitien en étaient dépourvus. C'est ce qui fait qu'une même décision revêt une signification toute différente selon la personnalité de l'empereur qui la prend: même en faisant la part de l'exagération et de la flatterie, on admettra volontiers avec Pline que l'expulsion des histriions n'a pas été interprétée de la même manière selon qu'elle fut commandée par Domitien ou par Trajan.

## VII

WERNER ECK

### DIE AUSFORMUNG DER RITTERLICHEN ADMINISTRATION ALS ANTISENATSPOLITIK?

Dass der Kaiser Ritterstand und ritterliche Amtsträger als Gegengewicht gegen den Senat und die Amtsinhaber aus dem *ordo senatorius* benutzt habe: in der einen oder anderen Form, direkt formuliert oder implizit vorausgesetzt, ist diese Position in nicht wenigen Äusserungen der modernen Forschung zu finden; teilweise soll ein solcher ‘Antagonismus’ nur in der Anfangsphase des Prinzipats bzw. in manchen Bereichen wirksam gewesen sein, teilweise aber wird er als eine längerfristige umfassende Erscheinung betrachtet<sup>1</sup>. Hinter dieser Auffassung stehen

<sup>1</sup> Siehe z.B. H.-G. PFLAUM, *Les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain* (Paris 1950), 4: «classe sociale qui ... pouvait constituer un contrepoids dans cette balance de puissances» (vgl. z.B. S. 42; 46); ders., in *RE* XXIII 1 (1957), *s.v. procurator*, 1245; 1266; ders., in *Bull. de la Faculté des Lettres de Strasbourg* 11 (1958), 1 ff. und *Procurateurs*, 157 ff.: die Spannung zwischen senatorischen Statthalter und ritterlichem *procurator* sei von Augustus als wesentliches Element eingesetzt worden. W. DAHLHEIM, *Geschichte der römischen Kaiserzeit* (München 1984), 40: Die Umschreibung der Aufgaben der Ritter ergibt sich aus «der Notwendigkeit, die Macht der senatorischen Herren überwachen zu müssen»; A. GARZETTI, *From Tiberius to the Antonines* (engl. Übers.; London 1974), 27 f.; 135; J. BLEICKEN, *Verfassungs- und Sozialgeschichte des Römischen Kaiserreiches I* (Paderborn 1981), 139: «weil er einflussreiche Stellen ausdrücklich nicht mit Mitgliedern des mächtigen

einige ganz wenige in diesem Sinn möglicherweise interpretierbare Äusserungen bei antiken Autoren<sup>2</sup>, andererseits wohl auch, mehr oder minder bewusst, die Auseinandersetzungen und innenpolitischen Kämpfe, die zwischen der Mehrheit des Senats auf der einen und Teilen der Ritterschaft auf der anderen Seite in der späteren Republik neben anderen Faktoren die Stabilität Roms erschüttert und anscheinend eine Art von Antagonismus zwischen den beiden *ordines* hatten entstehen lassen<sup>3</sup>. Ein Machthaber, der die innere Struktur des republikanischen Gemeinwesens zu seinen Gunsten verändert und damit zumindest Teile des Senats, also der traditionellen politischen Führungsschicht, zu mehr oder minder starkem Widerstand provoziert hatte, mochte in der Versuchung sein, einen solchen Antagonismus für seine Zwecke zu benutzen. Wenn somit der Umfang und die Formen speziell von senatorischer Opposition gegen die einzelnen Kaiser bzw. die monarchische Herrschaft erörtert werden<sup>4</sup>, scheint es nötig zu fragen, ob die *principes* einen solchen vorgeblichen Antagonismus gesehen und ihn zu ihrem Vorteil genutzt haben. Zu untersuchen ist dabei, ob 1) die strukturellen Voraussetzungen

und ihm u.U. auch gefährlichen Senatorenstandes besetzen wollte"; 143: "nur diejenigen... Rittern anvertraut, die wegen der von ihnen dem Kaiser möglicherweise drohenden Gefahren besonders ergebene Personen erforderten, nämlich das Amt der hauptstädtischen Getreideversorgung ..., der Kommandantur der römischen Leibgarde und die Statthalterschaft in Ägypten". Zur Gesamtargumentation P. A. BRUNT in seiner tiefgreifenden Analyse: "Princeps and Equites", in *JRS* 73 (1983), 42 ff. bes. 63 ff.: "The Loyalty of Equites and Senators Compared."

<sup>2</sup> Siehe dazu P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 63 ff.

<sup>3</sup> Zur Skepsis gegenüber einem wirklichen Antagonismus vgl. etwa E. BADIAN, *Publicans and Sinners* (Oxford 1972), 65; 112; P. A. BRUNT, "The Equites in the Late Republic", in *Deuxième Conférence Intern. d'hist. écon.* I (Paris 1965), 117 ff.

<sup>4</sup> Schon aus systemimmanenteren ideologischen und machtpolitischen Gründen war die wesentliche Gefährdung des *princeps* und Opposition gegen ihn nur von Senatoren zu erwarten. Siehe dazu insbesondere den Beitrag von K. Raaflaub oben S. 1 ff.

für ein solches politisches ‘Gleichgewichtsspiel’ mit den beiden *ordines* gegeben waren, ob 2) sich entsprechende Intentionen bei Augustus und 3) im Verlauf des 1. Jhdts. n. Chr. bei seinen Nachfolgern aufweisen lassen.

## I

Augustus hat in mehreren Schritten den auf weit mehr als 1000 Personen angeschwollenen Senat auf rund 600 Mitglieder, also den numerischen Stand der späten Republik, zurückgeführt. Zumindest bei dem grössten Teil der nicht vom Ausschluss betroffenen Senatoren dürfte diese Reduktion als eine notwendige und sinnvolle politische Massnahme gewertet worden sein. Aus diesem nunmehr beschränkten Personenkreis waren die jährlichen Amtsträger zu bestellen. Auch die Zahl dieser Amtsträger wurde, soweit sie den republikanischen Kanon überschritt, weitgehend wieder auf die seit Sulla geltenden Grössen zurückgeführt, offensichtlich unmittelbar nach oder sogar im Zusammenhang der Regelung des Jahres 27 v. Chr.<sup>5</sup> So wurden statt 40 nunmehr jährlich nur noch 20 Quästoren gewählt, auch die Zahl der Konsuln wurde auf 2 beschränkt. Eine zeitlich verkürzte Obermagistratur wäre ein zu deutlicher Hinweis auf die veränderte Situation gewesen. Zudem handelte Augustus politisch zunächst gerade auch von der Basis des Konsulats aus. Insgesamt waren unter Augustus, mit gewissen zeitlichen Variationen und Unsicherheiten, folgende senatorische Amtsträger tätig:

- 20 Quästoren
- 10 Volkstribunen
- 6 Ädilen

<sup>5</sup> Dies ist wohl aus Vell. II 89, 3 zu schliessen.

- 10 Prätoren (einschliesslich der *praetores aerarii*; später auf 12 oder mehr erhöht)
- 2 Konsuln (ab 5 v. Chr. zumeist 2 *suffecti*)
- 2 später 4 *praefecti* bzw. *curatores frumenti dandi*
- 3 *praefecti aerarii militaris* (seit 6 n. Chr.)
- 3 *curatores aquarum* (ab 11 v. Chr.)
- einige (?) *curatores viarum* (ab 20 v. Chr.)
- 2 *curatores aedium sacrarum et operum locorumque publicorum* (unsicher, ob schon augusteisch)
- eine nicht näher bestimmbar, in den einzelnen Jahren unterschiedliche Zahl von Sonderbeauftragten.
- 10-12 Prokonsuln
- 14-16 prokonsulare Legaten
- 25 Legionslegaten
- ca. 5-11 *legati Augusti pro praetore* (11 gegen Ende der Regierungszeit des Augustus)
- eine nicht genau zu bestimmende Anzahl von militärischen Amtsträgern während der grossen Feldzüge.

Insgesamt waren dies mehr als 120 Stellen, die von Senatoren pro Jahr übernommen werden mussten. Nicht immer gelang es, alle Ämter zu füllen, was beispielsweise bei einigen Positionen des Vigintivirats (der oben nicht mitaufgeführt wurde), aber auch Provinzialquästuren oder dem Volkstribunat immer wieder geschah<sup>6</sup>. Immerhin heisst dies, dass etwa ein Fünftel aller Senatoren ständig mit staatlichen Aufgaben betraut war, die Tätigkeit als Einzelrichter einmal nicht mitgerechnet.

Bis zur domitianischen Regierungszeit veränderte sich dieser Stellenplan für Senatoren nicht grundlegend, aber doch nicht unerheblich:

<sup>6</sup> Dio Cass. LIII 28, 4; LIV 30, 2; LV 24, 9; LVI 27, 1; vgl. ILS 914; 915.

- 20 Quästoren
- 10 Volkstribunen
- 6 Ädilen
- 17 (oder 18) Prätoren
- 8 Konsuln (im Schnitt)
- 1 *ab actis senatus*
- 7 *curatores viarum*
- 4 (?) *praefecti frumenti dandi*
- 2 *praefecti aerarii Saturni*
- 3 *praefecti aerarii militaris*
- 1 *curator aquarum* (gelegentlich wohl auch  
Sonderbeauftragte)
- 1 *curator alvei Tiberis*
- 2 *curatores aedium sacrarum et operum locorumque  
publicorum*
- 1 *praefectus urbi*
- 10 Prokonsuln
- 14 (oder 13) prokonsulare Legaten
- 3 *iuridici* (Tarragonensis, Britannien, Kappado-  
kien)
- 24 Legionslegaten
- 18 *legati Augusti pro praetore*

Etwas mehr als 150 Senatoren waren somit Ende des 1. Jhdts. n. Chr. nötig, um alle ihnen im amtlichen Bereich offenstehenden Funktionen zu füllen. Dabei sind nur diejenigen berücksichtigt, die bereits Mitglieder des Senats waren, also nicht Vigintiviri und senatorische Militärtribunen. Sollten für alle anderen Funktionen: Priesterämter, juristische Aufgaben, Beratung des Herrschers 'geeignete' Senatoren gefunden werden und auch eine Mindestzahl von Teilnehmern an den Senatssitzungen gewährleistet sein<sup>7</sup>,

<sup>7</sup> Vgl. hierzu R. J. A. TALBERT, *The Senate of Imperial Rome* (Princeton 1984), *passim*.

so war vermutlich die Kapazität des Senats im wesentlichen damit bereits ausgeschöpft.

Dem ist nun das gegenüberzustellen, was an ritterlichen Amtsstellungen, soweit sie nach den *militiae equestres* bzw. dem Primipilat zugänglich waren, eingerichtet wurde. Dabei ist eine methodische Schwierigkeit bei der Rekonstruktion der Entwicklung nicht ausser Acht zu lassen. Während fast alle senatorischen Stellungen entweder aus der oft republikanisch geprägten Systematik heraus oder durch konkrete Überlieferung in literarischen Quellen einigermassen exakt in ihrem Beginn fixiert werden können, ist dies für ritterliche Dienststellungen kaum möglich. Historiographisch war die Einrichtung neuer Aufgabenbereiche bzw. nicht selten auch nur der Übergang auf Funktionsträger aus dem *ordo equester* zumeist so wenig spektakulär, dass darüber kaum berichtet wurde — mit wenigen und dann freilich charakteristischen Ausnahmen, etwa der Prätorianerpräfektur oder der Statthalterschaft von Ägypten<sup>8</sup>. Und auch dabei ist das historiographische Interesse nicht selten erst auf Grund der späteren Entwicklung, die manchmal zu einer erheblichen Bedeutungsveränderung geführt hat, geweckt worden<sup>9</sup>. So ist die Forschung zum überwiegenden Teil auf die epigraphische bzw. für Ägypten auf die papyrologische Überlieferung verwiesen. Während diese zumeist relativ reichhaltig ist<sup>10</sup>, muss für die epigraphische Überlieferung sehr häufig ein ausgesproche-

<sup>8</sup> Dio Cass. LV 10, 10; LI 17, 1 f.; *Dig.* I 17, 1.

<sup>9</sup> Vgl. P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 61.

<sup>10</sup> Man vergleiche die weitgehend vollständigen oder doch sehr umfangreichen Listen für die *praefecti Aegypti* (G. BASTIANINI, in *ZPE* 17 [1975], 263 ff.; 38 [1980], 75 ff.), die Dioiketen (D. HAGEDORN, in N. LEWIS, *Papyrology* [1985], 198 ff.), die Idiologen und die *iuridici* (H.-G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, *Supplément* [Paris 1982], 135 ff.; 138 ff.; dazu D. HAGEDORN, *art. cit.*, 189 Anm. 67).

ner Mangel konstatiert werden<sup>11</sup>. Dieser beinhaltet eine doppelte Problematik: Einmal besteht immer die Gefahr, das erste zufälligerweise überlieferte Zeugnis auch als Hinweis für den ungefährten Beginn einer Funktion zu halten<sup>12</sup>; zum anderen ist bei sehr dünner Überlieferung zu fragen, ob wir überhaupt eine kontinuierlich besetzte Amtsstellung vor uns haben oder ob es sich nicht nur um temporär übernommene Aufgaben handelt. Einige Beispiele mögen vor allem die erstgenannte Problematik erläutern.

Lange Zeit war in der Forschung auf Grund einer Notiz in der *vita Hadriani* der *Historia Augusta* die Einrichtung der *praefectura vehicularum* Hadrian zugeschrieben worden. Als sodann die Inschrift des Marcius Turbo gefunden wurde, vermutete man Trajan, bzw. vielleicht Nerva als Initiator. Doch ein weiterer Text aus Apri in Thrakien bezeugt bereits für die vespasianische Zeit die Amtsstellung, und es besteht eine begründete Vermutung, bereits Augustus die entsprechende Initiative zuzuschreiben<sup>13</sup>. Über die Prokuratoren, die den Einzug der *XX libertatis* in Italien überwachten, sind wir mehr als schlecht informiert. In Italien sind Pflaum nur zwei *procuratores* bekannt gewesen, von denen der eine nicht datierbar war, während der andere in der severischen Zeit amtierte<sup>14</sup>. Pflaum hatte deshalb angenommen, erst in severischer Zeit sei diese ritterliche Prokuratur eingerichtet worden, während bis zu dieser Zeit ein Freigelassener die anfallenden Geschäfte

<sup>11</sup> Zu dieser Problematik P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 68 ff. mit wichtigen Beobachtungen.

<sup>12</sup> Vgl. z.B. die bei W. ECK, *Die staatliche Organisation Italiens in der hohen Kaiserzeit* (München 1979), 5 Anm. 10 gegebenen Hinweise; ähnlich P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 68 ff.

<sup>13</sup> W. ECK, in *Chiron* 5 (1975), 378 ff.

<sup>14</sup> H.-G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain* III (Paris 1961), 1034.

erledigt habe<sup>15</sup>. Da jedoch eine Inschrift aus Pompeii einen *proc. XX lib.*, der mit Sicherheit kein kaiserlicher Freigelassener war, bereits für die Zeit vor August 79 bezeugt<sup>16</sup>, ist diese Konstruktion, die sich am ersten bekannten Zeugnis orientiert hatte, nicht mehr zu halten.

Ähnliches geschah mit den *procuratores* für die *IIII publica Africæ*<sup>17</sup>. Seit Hadrian sollen ritterliche Prokuratoren über die ordnungsgemäße Erhebung dieser Steuern gewacht haben, zuvor wäre dies der Aufgabenbereich eines Freigelassenenprokurator gewesen. Insgesamt sind 5 ritterliche Amtsträger für die *IIII publica Africæ* durch Inschriften überliefert, von denen der frühest datierbare wohl in die hadrianische Zeit gehört<sup>18</sup>, der späteste um 209 n. Chr. amtierte<sup>19</sup>. Einer von ihnen, ein L. Caninius Valens, ist nicht weiter datiert. Bezeugt ist dieser Ritter auf einer Grabstele, die sich im Museum von Turin befindet<sup>20</sup>. Jüngst ist nun, weil die Prokuratur erst unter Hadrian eingerichtet worden sei, der Dekor der Stele aber auf eine relativ frühe Zeit verweise, eine Datierung dieses ritterlichen Amtsträgers in hadrianische Zeit vorgeschlagen worden<sup>21</sup>; doch ist methodisch selbstverständlich anders vorzugehen und zunächst einfach nach der chronologischen Einordnung auf Grund der archäologischen Kriterien zu fragen. Diese verweisen nun ganz offensichtlich ins 1. Jhd. n. Chr. und erlauben höchstens noch eine Fixierung in flavische Zeit, doch ist die claudisch-neronische

<sup>15</sup> H.-G. PFLAUM, *Procurateurs* (*supra* Anm. 1), 92.

<sup>16</sup> CIL IV 9592.

<sup>17</sup> Zum Folgenden W. Eck, "Die Einrichtung der Prokuratur der *IIII publica Africæ*" (im Druck).

<sup>18</sup> CIL III 3925 = ILS 1408.

<sup>19</sup> CIL VIII 14454; ILAfr 455; vgl. H.-G. PFLAUM, *op. cit.* (*supra* Anm. 14), II (Paris 1960), 593 ff.

<sup>20</sup> CIL V 7547 = ILS 1407.

<sup>21</sup> M. P. PAVESE, in *Epigraphica* 45 (1983), 227 ff.

eher wahrscheinlich<sup>22</sup>. Dazu passt nun auch das Formular insoweit erheblich besser, weil der Vater, der für den Sohn und sich selbst die Grabstele errichtete, sich nur P. Caninius C.f. nennt, also noch kein Cognomen führt. Die Kombination der archäologischen und epigraphischen Kriterien führt somit nicht allzu weit über die Mitte des 1. Jhdts. hinaus, höchstens ist noch die flavische Zeit zu erwägen. D.h. aber: Einen *procurator IIII publicorum Africæ* müssen wir zumindest mehrere Jahrzehnte früher ansetzen, als dies bisher geschah; ein genauer Zeitpunkt für die Einrichtung ist damit immer noch nicht gegeben; hypothetisch könnte man an die neronische Zeit denken.

Nimmt man diese Befunde, die sich durch neue Zeugnisse oder präzisere Beachtung der Datierungskriterien ergeben, ernst, dann muss man methodisch davon ausgehen, dass auch manch andere der ritterlichen Ämter, die im Verlauf des 1. und der 1. Hälfte des 2. Jhdts. eingerichtet worden sein sollen, weitgehend bereits erheblich früher existiert haben können bzw. müssen, als sich dies beispielsweise aus den Listen bei Pflaum ablesen lässt. Damit sind aber dann auch alle Schlussfolgerungen über politische Motive einzelner Kaiser, die zur Einrichtung bestimmter Funktionsstellen geführt haben sollen, hinfällig. Motive lassen sich höchstens dort vermuten, wo eine gesicherte Datierung für einen Neubeginn vorliegt.

Die vorausgegangenen methodischen Überlegungen erlauben es zwar nicht, einzelne ritterliche Ämter früher zu datieren; doch muss man offensichtlich einen nicht unerheblich grösseren Gesamtumfang der während des 1. Jhdts. insgesamt bzw. unter den einzelnen Herrschern existierenden Funktionsstellen annehmen, als dies bis heute geschieht. Die folgenden Zahlen für ritterliche Funktionsträger sind damit nur als Mindestumfang anzusehen.

<sup>22</sup> So nach einer noch unpublizierten Dissertation von H. Pflug, der mir dankenswerterweise die Argumente mitteilte.

Für die augusteische Zeit lassen sich folgende ritterlichen Funktionsstellen nachweisen oder wahrscheinlich machen<sup>23</sup>:

In den Provinzen:

der *praefectus Aegypti* seit 30 v. Chr.;  
 der *praefectus Iudeae* seit 6 n. Chr.;  
 der *praefectus* (bzw. *pro legato*) *Sardiniae* seit 6 n. Chr.;  
 ein *pro [legato] Cypri* (zwischen 27 und 22 v. Chr.)<sup>24</sup>;  
 der *praefectus Alpium maritimorum*<sup>25</sup>;  
 möglicherweise der *praefectus Alpium Graiarum*<sup>26</sup>;  
 wohl 8 Finanzprokuratoren in den Provinzen des Augustus  
 (*Gallia comata, Tarracensis, Lusitania — Asturia — Gal-  
 laecia, Raetia*<sup>27</sup>, *Illyricum, Galatia — Pamphylia, Cilicia,  
 Syria*);  
 zwischen 10 und 12 Patrimonialprokuratoren in prokonsularen Provinzen<sup>28</sup>;  
 in Ägypten neben dem *praefectus Aegypti* wohl der *iuridicus*,  
 der *idiologus* und 3 bzw. 4 Epistrategen, sowie 3 ritterliche  
 Legionskommandeure.

<sup>23</sup> Die neueste Zusammenstellung aller prokuratorischen Stellungen findet sich bei H.-G. PFLAUM, *Abbrégué des procurateurs équestres* (Paris 1974), 9 ff., die jedoch die ritterlichen Präfekten fast alle ausschliesst und zudem an verschiedenen Stellen der Revision bedarf.

<sup>24</sup> *CIL X 7351 = H.-G. PFLAUM, op. cit. (supra Anm. 14), I* (Paris 1960), 7 ff.

<sup>25</sup> Strab. IV 6, 5, p. 203; ob die *Alpes Maritimae* dabei bereits als eine unabhängige Provinz anzusehen sind, ist nicht völlig sicher.

<sup>26</sup> Vgl. J. PRIEUR, in *ANRW* II 5, 2 (1976), 651; U. LAFFI, «Sull'organizzazione amministrativa dell'area alpina nell'età Giulio-Claudia», in *Atti del Ce.S.D.I.R.* 7 (1975/76), 391 ff.

<sup>27</sup> Ein *procurator* für Räten, der aber sicher nicht Präsidialprokurator war, ist durch *ILS* 9007 (Octavius Sagitta) bezeugt (dazu zuletzt U. LAFFI, in *Athenaeum N.S.* 55 [1977], 369 ff.; ders., in *Bayer. Vorgeschichtsblatt* 43 [1978], 22).

<sup>28</sup> Bei H.-G. PFLAUM, *Abbrégué...* (supra Anm. 23), 9 fehlt einerseits Sardinien, andererseits ist Corsica als prokonsulare Provinz nie bezeugt.

In Rom (einschliesslich Italien) <sup>29</sup>:

2 *praefecti praetorio* seit 2 v. Chr.;  
 der *praefectus annonae*;  
 der *praefectus vigilum*;  
 wahrscheinlich der *praefectus vehiculorum* <sup>30</sup>.

Für die augusteische Zeit wird man somit zumindest mit etwa 32-35 ritterlichen Ämtern zu rechnen haben <sup>31</sup>, die freilich zu sehr unterschiedlicher Zeit während der Herrschaft des Augustus eingerichtet wurden. Darauf muss noch ausführlich eingegangen werden. Bis zu Domitian erhöht sich diese Zahl auf mindestens 70 <sup>32</sup>. Hinzukommen insbesondere mehrere neue Präsidialprokuraturen (*Raetia*, *Noricum*, die beiden Mauretanien, *Thracia*, *Epirus*, sowie eine weitere Alpenprovinz), die Flottenpräfekten in Italien und in einigen Provinzen, Prokuraturen für die *XX hereditatium*, *XX libertatis*, die *III publica Africae* <sup>33</sup>, für mehrere Funktionen in der unmittelbaren Umgebung des Kaisers sowie für einige Gladiatorenschulen.

<sup>29</sup> Nicht zu erwähnen sind hier die Präfekten der italischen Flotten, da es sich bei ihnen in augusteischer Zeit noch um recht untergeordnete Posten handelt, die ein Teil einer militärischen Laufbahn waren; vgl. D. KIENAST, *Untersuchungen zu den Kriegsflotten der römischen Kaiserzeit* (Bonn 1966), 29 ff. Typischerweise waren die Mannschaften peregrin und die Kapitäne der Schiffe häufig kaiserliche Freigelassene.

<sup>30</sup> W. ECK, *Die staatliche Organisation* (*supra* Anm. 12), 89 ff.

<sup>31</sup> Welche Möglichkeiten sich dabei ergaben, die aber nicht unbedingt dauerhafter institutioneller Natur waren, sieht man etwa an Q. Veranius: A. BALLAND (éd.), *Fouilles de Xanthos VII* (Paris 1981), 82 ff.

<sup>32</sup> H.-G. PFLAUM, *Abrégé...* (*supra* Anm. 23), 14 ff. Zu streichen ist bei ihm auf jeden Fall der *procurator aquae*, da er bis in traianische Zeit hinein offensichtlich Freigelassenenrang hatte.

<sup>33</sup> Vgl. W. ECK, *Die staatliche Organisation* (*supra* Anm. 12), 111 ff. und oben S. 256. Ob der *a rationibus* Cn. Pompeius Homullus (H.-G. PFLAUM, *op. cit.* [*supra* Anm. 14], I 187 ff.) noch in domitianische Zeit zu setzen ist, wie P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 70 meint, muss recht unsicher bleiben, da die Zeit zwischen dem militärischen Amt, in dem Homullus ausgezeichnet wurde, und der letzten Funktion als *a rationibus* nicht festzulegen ist.

In welchem Ausmass auch immer man den numerischen Umfang der ritterlichen Posten auf Grund der obigen methodischen Überlegungen ausweiten würde, im Vergleich zu den Zahlen, die sich für die senatorischen Ämter ermitteln liessen, ca. 120 bzw. ca. 150, ist zunächst einmal die erhebliche numerische Unterlegenheit der Funktionsträger aus dem *ordo equester* nicht zu leugnen<sup>34</sup>.

Der statistische Vergleich allein wäre freilich vordergründig und unter dem Aspekt des Machtkampfes, wenn denn Senatoren und Ritter auf verschiedenen Seiten gestanden hätten, möglicherweise irreführend. Vielmehr ist kurz nach dem Inhalt und der Kompetenz der jeweiligen senatorischen bzw. ritterlichen Ämter unter dem Aspekt der Macht und deren Sicherung zu fragen, da nur von hier aus eine Gewichtung möglich erscheint.

Der Machtkampf der Triumviratszeit war durch das Heer entschieden worden. Jedem, der an dieser Auseinandersetzung teilgenommen hatte, war klar, dass die Stellung des Siegers auf der künftigen Verfügungsgewalt über das Heer beruhen würde. Somit ist es nicht verwunderlich, dass Augustus auf die Sicherung dieses Mittels für sich grössten Wert legte. Auch wenn nicht alle Truppen bereits seit dem J. 27 v. Chr. in den Regionen standen, die ihm als *provincia* zugewiesen waren, so war doch seine Dominanz unverkennbar. Das Entscheidende unter unserer Fragestellung ist jedoch die Tatsache, dass Augustus in der Standeszugehörigkeit derjenigen, die die Heere in seinen Provinzen tatsächlich befehligen, offensichtlich kein entscheidendes Problem gesehen hat. Von Versuchen, Senatoren dabei zu eliminieren, ist nichts bekannt; dies wäre auch politisch tödlich gewesen angesichts der senatorischen Anhängerschaft des Augustus, die sich auf traditionelle, überhaupt

<sup>34</sup> Zur Gesamtentwicklung vgl. auch G. ALFÖLDY, in *Chiron* 11 (1981), 211 ff.

nicht bestreitbare ‘Rechte’ berufen konnte<sup>35</sup>. Die Masse der Legionen und der Auxilien unterstand somit senatorischen Oberbefehlshabern und daran hat sich auch in der Folgezeit nichts geändert. Inwieweit konnten hier ritterliche Befehlshaber ein Gegengewicht bilden? Dabei sei einmal abgesehen von den Offizieren, die dem *ordo equester* angehörten und als Tribunen oder Präfekten in den Legionen bzw. bei den immer zahlreicheren Auxiliareinheiten Dienst taten. Denn sie waren notwendigerweise im allgemeinen, wie im übrigen auch bereits vor Augustus, ihren senatorischen Kommandeuren unterstellt und verfügten kaum über das Gewicht, um einem möglicherweise rebellierenden Provinzstatthalter entgegentreten zu können. Die nähere Macht des direkten Heereskommandeurs überspielte fast alternativlos den fernen Kaiser, wie eine Reihe von Aufstandsversuchen während des gesamten I. Jhdts. n. Chr. beweist. Soweit jedoch Truppen selbständigen ritterlichen Provinzstatthaltern unterstanden, waren sie vom Umfang her — mit Ausnahme von Ägypten — völlig unbedeutend. Sardinien, die am nächsten zu Rom gelegene Provinz mit einem ritterlichen Prolegaten bzw. Präfekten erst seit dem J. 6 n. Chr., also erst spät in augusteischer Zeit, hatte nicht mehr als 2 oder 3 Auxiliareinheiten als Besatzung, (abgesehen vielleicht von einer kurzen Epoche mit Legionstruppen)<sup>36</sup>, ähnlich waren auch in Judäa und später beispiels-

<sup>35</sup> Zur Gesamtfrage vgl. K. A. RAAFLAUB, «The Political Significance of Augustus' Military Reforms», in *Roman Frontier Studies 1979*, ed. W. S. HANSON und L. J. F. KEPPIE, B.A.R. Intern. Ser. 71 (Oxford 1980), III 1005 ff. bes. 1016 ff. Augustus' Überlegungen gingen, ebenso wie bei den nachfolgenden Herrschern, entscheidend dahin, welchen Senatoren er die grossen Kommanden übertragen konnte; es handelt sich also um ein Problem der politischen Loyalität, nicht der Standesugehörigkeit.

<sup>36</sup> P. MELONI, *L'amministrazione della Sardegna da Augusto all'invasione Vandalica* (Roma 1958), 110 ff.; vgl. W. ECK, in *Heer und Integrationspolitik. Die Militärdiplome als geschichtliche Quelle*, Passauer Histor. Forschungen 1 (Köln 1986), 520 f.; 533.

weise in Thrakien und sogar in Kappadokien nur Auxiliarruppen stationiert<sup>37</sup>, in den *Alpes Maritimae* und *Graiae* hat sich die Besatzung vermutlich auf jeweils wenige Kohorten beschränkt<sup>38</sup>. Lediglich Ägypten wies unter Augustus 3 Legionen und eine nicht genau bestimmmbare Zahl von Hilfstruppen auf. Gerade diese Provinz aber lag am weitesten von Rom ab. Dass im übrigen ein ritterlicher Befehlshaber keine absolute Gewähr für Loyalität bot, zeigte gerade in dieser Provinz etwa das Verhalten des Ti. Iulius Alexander im Jahre 69 und des C. Calvisius Statianus bei der Revolte des Avidius Cassius.

Militärische Schutzinteressen im innenpolitischen Kampf — und diese allein könnten im gegebenen Zusammenhang wirklich bedeutsam gewesen sein<sup>39</sup> — haben somit bei der Übertragung von Provinzen an ritterliche Präfekten oder Prokuratoren sicherlich keine Rolle gespielt. Diese Überlegung könnte freilich an Gewicht gewinnen, wenn man die in Italien stationierten Einheiten betrachtet: das sind im wesentlichen nur die Prätorianer, worauf jedoch im Zusammenhang aller Massnahmen, die auf Augustus zurückzuführen sind, eingegangen werden soll; denn die in Ravenna und Misenum liegenden Flottenverbände waren als Kampfeinheiten von geringem Wert.

<sup>37</sup> Diese können in Kappadokien für die vorvespasianische Zeit nicht genau angegeben werden; vgl. T. B. MITFORD, in *ANRW* II 7, 2 (1980), 1187 f.; vgl. M. P. SPEIDEL, in *Armies and Frontiers in Roman and Byzantine Anatolia*, ed. by S. MITCHELL, B.A.R. Intern. Ser. 156 (London 1983), 16 f.; für *Judea*: M. H. GRACEY, *The Roman Army in Syria, Judaea and Arabia* (Diss. Oxford 1981), 178 ff. Für Thrakien Jos. *Bell. Jud.* II 368; dazu M. ROXAN, *Roman Military Diplomas* I (London 1985), 14.

<sup>38</sup> Für die *Alpes maritimae* siehe G. LAGUERRE, «L'occupation militaire de Cemenelum», in *RANarb* 2 (1969), 165 ff.

<sup>39</sup> Vgl. dazu auch unten in der Antwort auf eine Frage von G. W. Bowersock (S. 287 f.).

## II

Beim ersten *princeps* sollte man am ehesten erkennen, ob Motive, die mit den Auseinandersetzungen um die Macht innerhalb der *res publica* im Zusammenhang standen und in der Zielrichtung auch gegen senatorische Vorstellungen gerichtet waren, bei seinen Entscheidungen eine Rolle gespielt haben. Augustus war ferner auch noch nicht eingeengt oder vorgeprägt, wie es seine Nachfolger waren, die seine Vorgaben weiterentwickelt haben.<sup>40</sup>

Noch vor dem Kompromissjahr 27 v. Chr., unmittelbar nach dem Sieg über Kleopatra hatte Octavian für Ägypten eine Ordnung getroffen, die wie die meisten anderen Regelungen des ersten *princeps* traditionsbildend wirkte. Cornelius Gallus erhielt, obwohl er vorher keine Magistratur bekleidet hatte und nicht Mitglied des Senats war, das Kommando über das Heer, das in der neueroberten Provinz stationiert wurde, und die Leitung der Administration des Landes<sup>41</sup>. Sein Titel lautete *praefectus*, wie er auch in der Republik bereits für ähnliche, freilich in der Dimension erheblich begrenztere Aufgaben vergeben worden war<sup>42</sup>. Das Ungewöhnliche, das mit dieser Betrauung verbunden war, zeigt sich an der Übertragung eines *imperium*, das eigens durch eine *lex* sanktioniert wurde<sup>43</sup>. Welches die

<sup>40</sup> Die neueste Zusammenfassung aller augusteischen Massnahmen bei D. KENNAST, *Augustus. Prinzeps und Monarch* (Darmstadt 1982), 151 ff.; C. NICOLET, in *Caesar Augustus. Seven Aspects*, ed. by F. MILLAR & E. SEGAL (Oxford 1984), 104 ff.; wenig ergiebig G. CARDINALI, «Amministrazione territoriale e finanziaria», in *Augustus. Studi in occasione del bimillenario augusteo* (Roma 1938), 161 ff.; speziell zur hier vorliegenden Frage W. ECK, "Augustus' administrative Reformen. Pragmatismus oder systematisches Planen?", in *AClass* 29 (1986), 105 ff.

<sup>41</sup> PIR<sup>2</sup> C 1369; A. STEIN, *Die Präfekten von Ägypten in der römischen Kaiserzeit* (Bern 1950), 14 ff.; G. BASTIANINI, in *ZPE* 17 (1975), 267; 38 (1980), 75.

<sup>42</sup> A. H. M. JONES, in *Studies in Roman Government and Law* (Oxford 1960), 119 f.

<sup>43</sup> Ulpian, *ap. Dig.* I 17, 1. Dabei muss vorausgesetzt werden, dass *sub Augusto* bei Ulpian insoweit nicht präzis genommen werden muss, als damit die Zeit nach dem

Begründung für diese aussergewöhnliche Massnahme war, ist nicht überliefert; gewiss hat Octavian sich nicht auf das Vorbild Caesars berufen, der im J. 47 ebenfalls 3 Legionen zum Schutz Cleopatras unter dem Sohn eines seiner Freigelassenen zurückgelassen hatte<sup>44</sup>. Aus späteren Äusserungen bei Tacitus und Cassius Dio hat man geschlossen, dass Octavian bewusst Senatoren von dieser Provinzialstatthalterschaft ausgeschlossen habe, da ihm dies ein zu grosser Unsicherheitsfaktor zu sein schien<sup>45</sup>. Nun braucht man nicht zu bestreiten, dass einige der Gründe für den Sonderstatus, die Cassius Dio nennt: Bedeutung für die Getreideversorgung Roms und Verbot, Ägypten in den Senat aufzunehmen, im J. 30 v. Chr. einfach anachronistisch waren<sup>46</sup>. Auf der anderen Seite scheint das Verbot für Senatoren Ägypten zu besuchen, von Anfang an gegolten zu haben, es sei denn, sie befänden sich in Begleitung des Herrschers wie unter Germanicus, Hadrian und Septimius Severus<sup>47</sup>. Freilich galt dieses Verbot nach Tacitus auch für *equites illustres*<sup>48</sup>, also Ritter, die in ihrem politischen Gewicht und ihrer Bedeutung dem *praefectus Aegypti* gleichkamen.

P. Brunt hat vor kurzem den Vorschlag gemacht, die Bestellung des Cornelius Gallus eher pragmatisch zu beurteilen. Gallus, der mit Legionstruppen von Westen her an der Eroberung Ägyptens mitgewirkt habe, sei möglicher-

Januar 27 v.Chr. bezeichnet wäre. Eine solche Trennung zwischen der Zeit vor und seit 27 in der Terminologie ist jedoch bei Ulpian ganz unwahrscheinlich.

<sup>44</sup> Suet. *Iul.* 76, 3.

<sup>45</sup> Tac. *Ann.* II 59, 3; Dio Cass. LI 17.

<sup>46</sup> So P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 61 f.

<sup>47</sup> So ist der einzige Name eines senatorischen Besuchers auf dem Memnonkoloss zu erklären; vgl. dazu A. & E. BERNARD, *Les inscriptions grecques et latines du Colosse de Memnon* (Paris 1960), Nr. 60; zur Datierung: W. ECK, in *Historia* 24 (1975), 329 ff.

<sup>48</sup> Tac. *Ann.* II 59, 3.

weise nach Augustus' Überzeugung besonders geeignet gewesen, die komplexe Verwaltung des Landes zu meistern. Auch seine unmittelbaren Nachfolger könnten möglicherweise besondere Erfahrungen in der Administration des Nillandes besessen haben<sup>49</sup>. Dies ist freilich, da nichts überliefert ist, hypothetisch. Und man darf doch vermuten, dass die für Gallus postulierten bzw. tatsächlich vorhandenen Voraussetzungen auch bei einigen Senatoren, die während des Feldzuges mit nach Ägypten gekommen waren, zugetroffen hätten. Denn diese 'Voraussetzungen' könnten ohnehin nur sehr allgemeiner Natur gewesen sein, da spezifische Kenntnisse im engeren Sinn bei der Besetzung von politisch-administrativen Stellen unter römischen Voraussetzungen ohnehin kaum je eine Rolle gespielt haben. Die Verabschiedung einer *lex* in einer Situation, als es Octavian um den Abbau von Spannungen und um die Vorbereitung eines Übergangs zu republikanisch betonten Zuständen gehen musste, einer *lex*, die jedoch genau umgekehrt Neues ankündigte, muss aus einer Notwendigkeit erwachsen sein, die schwerer wog als die entgegenstehenden politischen Überlegungen. Dann ist es aber immerhin legitim zu unterstellen, Octavian habe die Bedeutung, die Ägypten in der Spätphase der Republik für ehrgeizige Senatoren und speziell natürlich für Antonius besessen hatte, als so schwierig angesehen, dass er nicht das Risiko eingehen wollte, Ägypten und seinen Statthalter erneut zum Zentrum einer reichsweiten Bewegung gegen seine Machtstellung werden zu lassen. Notwendigerweise war diese Gefahr bei einem Mitglied des Senats aus der Tradition der Herrschaftsausübung durch Personen dieses sozio-politischen Status heraus eher gegeben als bei einem noch so selbstbewussten Mitglied des *ordo equester*<sup>50</sup>. Dass die dem *praefectus*

<sup>49</sup> P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 62 f.

<sup>50</sup> Das Exzentrische, das mit dieser Ernennung verbunden war, wurde gerade auch von Cornelius Gallus in seiner grosssprecherischen Inschrift von Philae

*Aegypti* untergeordneten Funktionsträger: *iuridicus*, *idiologus*, Epistrategen und insbesondere die *praefecti legionum* dann ebenfalls nur ritterliche Qualität haben konnten, versteht sich aus der gegebenen und notwendigen Prestigehierarchie von selbst. Es scheint somit doch nahezuliegen, die Übertragung der Provinzadministration Ägyptens an einen Ritter noch als Teil des Machtkampfes anzusehen, den Octavian im J. 30 v. Chr. eben militärisch für sich entschieden hatte. Nur waren die Gegner Octaviens dabei nicht der Senat und generell senatorische Amtsträger. Aber Ägypten war in den vorausgehenden Jahrzehnten, vor allem auch auf Grund seiner wirtschaftlich-finanziellen Macht, zu einem Risikofaktor innerhalb der senatorischen Machtgruppierungen geworden. Ein Ritter musste weit grössere Schwierigkeiten haben, eine neue Interessenkoalition zu bilden, in der mächtige Senatoren sich ihm politisch hätten unterordnen müssen. Insoweit hatten hier Octaviens Sicherheitsanforderungen Vorrang über alle sonstige Rücksichtnahme gegenüber traditionellen politischen Gegebenheiten<sup>51</sup>.

Solche Überlegungen trafen aber mit Sicherheit nicht auf die beiden anderen Präfekten zu, die von Augustus mit der Leitung von etwas grösseren Provinzen betraut wurden: die Präfekten von Sardinien und Judäa. Nach Cassius Dio wurde Sardinien im J. 6 n. Chr. für einige Zeit nicht mehr Prokonsuln, sondern ritterlichen Militärbefehlshabern anvertraut, weil Räuber, möglicherweise Piraten, es häufig verheerten<sup>52</sup>. Warum nicht auch hier wie in anderen

herausgestellt: *C. Cornelius Cn. f. Gallu[s eq]ues Romanus pos[t] rege[s] a Caesare devictos praefect[us] Alex]andrea et Aegypti primus*; ebenso im griechischen Text. Die Betonung *eques Romanus* wäre nicht notwendig gewesen, wenn darin nicht eine bewusste Besonderheit gelegen hätte.

<sup>51</sup> Vgl. auch A. HEUSS, *Römische Geschichte* (Braunschweig 1964), 283 f.; C. NI- COLET, in *Caesar Augustus* (*op. cit. supra* Anm. 40), 105 f.

<sup>52</sup> Dio Cass. LV 28, 1.

Fällen Prokonsuln, die sonst ihr Amt erlost, in dieser Situation gezielt ausgewählt wurden, ist nicht ersichtlich<sup>53</sup>; doch gewiss hatte die Massnahme keine antisenatorische Tendenz, die in dem ja gar nicht vorhandenen militärischen Machtpotential der Inselprovinz begründet gewesen wäre. Und eine solche wird man auch bei der Bestellung des Präfekten von Judäa, die ebenfalls im J. 6 n. Chr. erfolgte<sup>54</sup>, ausschalten können, obwohl ein unmittelbarer Grund für die Art der durch Augustus getroffenen Entscheidung nicht ersichtlich ist.

Bereits im Jahr 27 v. Chr. soll Augustus die Neuregelung der Steuererhebung und 'Finanzverwaltung' in den Provinzen geregelt haben. Zumindest setzt Cassius Dio sie in dieses Jahr<sup>55</sup>. Dabei wird man immerhin erwägen müssen, dass Dio sich hier systematisierend von der späteren Entwicklung hat leiten lassen. Ob tatsächlich unmittelbar in diesem Jahr bereits eine überall gleichartige Form gefunden und in die Praxis umgesetzt wurde, lässt sich nicht beweisen. Immerhin waren die Bedürfnisse: Steuereinzug und Versorgung der Truppen mit Sold, d.h. die zentralen Aufgaben der späteren Prokuratoren, unmittelbar gegeben und so müssen sie in irgendeiner Form befriedigt worden sein. Dass die spätere Systematik noch nicht sofort voll ausgebildet war, zeigt das Beispiel des augusteischen Freigelassenen Licinus, der als Prokurator in Gallien agierte<sup>56</sup>.

<sup>53</sup> Zumal Dio Cass. LV 28, 2 unmittelbar im Anschluss an die Nachricht über Sardinien davon berichtet, die Prokonsuln seien in diesem Jahr ausgewählt, nicht ausgelost worden. Nicht ganz durchsichtig ist, was Dio Cass. LV 10a, 1 bedeutet; der Schluss, dass die Absendung eines Prätorianertribunen die gesamte Teilprovinz *Cyrenaica* der Verfügungsgewalt des Prokonsuls entzog, ist bei dem fragmentarischen Zustand der Überlieferung m.E. nicht zu ziehen.

<sup>54</sup> Jos. *Bell. Jud.* II 117; *Ant. Jud.* XVIII 29 ff.

<sup>55</sup> Dio Cass. LIII 15, 3-5.

<sup>56</sup> Dio Cass. LIV 21, 3; vgl. Sen. *Apocol.* 6, 1.

Mit Sicherheit hatten die Patrimonialprokuratoren, die in den prokonsularen Provinzen das Privatvermögen, vor allem den Grundbesitz des Augustus, verwalteten, noch nicht öffentlichen Charakter, übernahmen auch nicht Aufgaben, die in irgendeiner Weise irgendwann einmal senatorische Domäne gewesen wären. Vielmehr hatten sie mit öffentlichen Aufgaben in der augusteischen Zeit nichts zu tun, da das *tributum* über den Prokonsul und seinen Quästor abgerechnet wurde; und auch der Einzug der anderen Steuern wie etwa der *XX libertatis* oder der seit 6 n. Chr. erhobenen *XX hereditatum* war sicher noch nicht auf diese Prokuratoren übergegangen. Wie sehr sie sich in ihrem Charakter von den Prokuratoren in den Provinzen des Augustus unterschieden, zeigt mit genügender Deutlichkeit Strabo in seiner Beschreibung des augusteischen Systems, bei der er nur auf die letztgenannte Kategorie zu sprechen kommt<sup>57</sup>.

Politisch und im Rahmen unserer Frage ist diese Kategorie von ritterlichen Funktionsträgern von wesentlicher Bedeutung, da sie mit öffentlichen Geldern befasst waren, die früher in die Kompetenz der Statthalter und ihrer Quästoren gehört hatten. Es wäre also zu erwägen, ob hier bewusst die senatorische Position geschwächt werden sollte.

Die Leitung der Provinzen des Augustus hatten mit Sicherheit von Anfang an Senatoren mit dem Titel *legatus pro praetore*, entsprechend dem pompeianischen Modell in Spanien, das möglicherweise auch während der Triumviratszeit weitergelebt hatte. Doch während die Legaten des Pompeius Quästoren zur Verfügung hatten<sup>58</sup>, scheint dies

<sup>57</sup> Strab. XVII 3, 25, p. 840.

<sup>58</sup> Der einzige Fall, der bekannt ist, ist der des Q. Cassius Longinus im J. 52 v.Chr., T. R. S. BROUGHTON, *The Magistrates of the Roman Republic II* (New York 1952; repr. Ann Arbor 1968), 236.

in der augusteischen Zeit nicht der Fall gewesen zu sein. Zumindest ist für keine Provinz, die nach 27 von senatorischen Legaten geleitet wurde, ein Quästor in unserer Überlieferung erkennbar. Zu fragen ist somit, warum Augustus hier vom spanischen Modell des Pompeius abgewichen ist.

Nach Velleius Paterculus, der darauf besonderen Nachdruck legt, sei Augustus, und zwar spätestens im J. 27, zur früheren Form und d.h. auch Zahl der Magistraturen zurückgekehrt; lediglich bei den Prätoren sei eine Erhöhung um zwei Amtsträger eingetreten<sup>59</sup>. D.h. aber, auch die Zahl der Quästoren wurde damals von 40 auf die in der Republik seit Sulla üblichen 20 zurückgeführt. Im J. 27 wurden für Rom und Italien damals mindestens 7 Quästoren benötigt<sup>60</sup>, 2 (so jedenfalls allgemein angenommen) wurden Augustus wohl bereits seit dieser Zeit oder vielleicht seit dem J. 23 speziell zugewiesen. Damit wären noch maximal 11 Quästoren vorhanden gewesen, die den Provinzmagistraten zugeteilt werden konnten. Diese Zahl entsprach fast genau dem, was damals zunächst an prokonsularen Provinzen bestand, ab 22 v. Chr., als die *Narbonensis* und *Cyprus* an den Senat zurückgegeben wurden, existierten für eine gewisse Zeit sogar 12 administrative Bereiche, in denen Prokonsuln amtierten<sup>61</sup>. Damit wären überhaupt nicht genügend Quästoren jährlich gewählt worden, um die Legaten des Augustus entsprechend auszustatten, es sei denn, man hätte die Zahl der Quästoren über das republikanische Mass hinaus wieder erhöht. Denn wenn es auch völlig offen ist, wie Gallien damals gegliedert war, so

<sup>59</sup> Vell. II 89, 3; R. J. A. TALBERT, in *C & R S.S.* 31 (1984), 55 geht davon aus, die Reduktion auf 20 Quästoren sei "during the 20s" durchgeführt worden.

<sup>60</sup> 2 Quästoren für die Konsuln, 2 *quaestores urbani*, 3 für Italien, d.h. für Ostia, Cales und Ravenna; vgl. Th. MOMMSEN, *Römisches Staatsrecht* II (Leipzig 1887), 571 ff.

<sup>61</sup> Vgl. auch Strab. XVII 3, 25, p. 840.

müssen doch zumindest in Spanien ebenso wie in Gallien je zwei Legaten Augustus in den entsprechenden Gebieten vertreten haben, ferner je einer in Syrien und wohl auch Kilikien. Ab dem J. 25 v. Chr. ist auf jeden Fall Galatien hinzuzurechnen. Nur ist zu fragen, ob die Legaten keine Quästoren erhielten, weil die personelle Reserve, wenn man den republikanischen Standard halten wollte, nicht ausreichte, oder ob nicht umgekehrt die Quästoren, die dem *princeps* zugewiesen wurden, global für die Gesamtprovincia des Augustus galten. Bei einer Teilung der *provincia* in 5 oder mehr faktische Amtsbezirke hätten sie dann ebenfalls nicht ausgereicht. Die Quästoren des Augustus blieben jedenfalls in seiner Umgebung<sup>62</sup>.

Im einen wie im anderen Erklärungsfall ist jedoch klar, dass die faktische Übertragung der Aufgaben der Quästoren auf andere Beauftragte nicht intentional auf Machtminderung von Senatoren abzielte und wohl auch nicht so gedeutet werden konnte. Zudem war ganz offensichtlich die Stellung der Prokuratoren unter Augustus noch keineswegs so selbstständig, wie sie sich später entwickelte, so dass Ulpian zu seinem Ratschlag veranlasst wurde, senatorische Statthalter sollten Fiskalprozesse besser den Prokuratoren überlassen<sup>63</sup>. Denn als beispielsweise nach dem Tod des Herodes der syrische Provinzprokurator Sabinus das Vermögen des verstorbenen Königs einziehen wollte, wurde er daran durch den Statthalter von Syrien, Quintilius Varus, gehindert<sup>64</sup>.

Noch stärker als in den Provinzen sah man in der modernen Forschung das Misstrauen des Augustus oder

<sup>62</sup> P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 54 sieht einen möglichen Grund für das Fehlen der Quästoren in den Provinzen des Augustus darin, dass "quaestors or exquaestors might have appeared too young and inexperienced to assume responsibility in provinces where there were great armies to be supplied and paid".

<sup>63</sup> Ulpian, *ap. Dig.* I 16, 9 prol.

<sup>64</sup> Jos. *Ant. Jud.* XVII 221-222; siehe auch P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 55 f.; 58.

doch zumindest den Versuch der Machtaustarierung in Rom selbst am Werk. Die drei Präfekturen für die Prätorianer, die Getreideversorgung sowie die Vigiles schienen mehr oder weniger Beweis dafür zu sein<sup>65</sup>. Freilich übersah man dabei manchmal Wesentliches, insbesondere den Weg, auf dem es zur Schaffung dieser Funktionsstellen gekommen war. Auch beachtete man nicht, dass Sueton, der sicher keinen Grund hatte, etwas zu verschweigen, zwar detailliert über die neuen senatorischen Ämter berichtet, die Augustus gerade für Rom in erheblichem Umfang geschaffen hat<sup>66</sup>, dass er jedoch auf die ritterlichen Präfekturen nicht zu sprechen kommt. Für ihn können sie damit kaum von wesentlicher Bedeutung für die Charakterisierung der augusteischen Politik gewesen sein.

Die 7 Kohorten der Vigiles, entweder 500 oder 1000 Mann stark, wurden erst im J. 6 n. Chr. aufgestellt<sup>67</sup>, also sehr spät in der Regierungszeit des Augustus. Aus verschiedensten Gründen ist dies mehr als verwunderlich. Während der späten Republik hatte Rom immer wieder unter schweren Feuersbrünsten zu leiden gehabt, woraus sich manche Misstände ergaben. Doch hat das Senatsregiment keine grundsätzliche Abhilfe geschaffen, es vielmehr bei den Behelfsmassnahmen von Privatleuten, der Ädilen, der *tres-viri nocturni* sowie der *cistiberes* (bzw. *quinqueviri cis Tiberim*) belassen<sup>68</sup>. Auch unter Augustus änderte sich zunächst nichts an der gefahrsvollen, die Bevölkerung ständig in Schrecken versetzenden Situation, so dass sich daraus Kapital schlagen liess. Egnatius Rufus hatte sich während seiner Ädilität des Problems angenommen und mit Hilfe seiner eigenen Sklaven sowie mit weiterem angeworbenen Perso-

<sup>65</sup> Vgl. oben Anm. 1.

<sup>66</sup> Suet. *Aug.* 37.

<sup>67</sup> Dio Cass. LV 26, 4; dazu P. K. BAILLIE REYNOLDS, *The Vigiles of Imperial Rome* (London 1926), 22 ff.

<sup>68</sup> O. ROBINSON, "Fire Prevention at Rome", in *RIDA* 24 (1977), 377 ff.

nal (vermutlich ebenfalls Sklaven) Abhilfe geschaffen. Das Volk ersetzte ihm seine Kosten und zeigte sich bei der Bewerbung um die nachfolgenden Ämter dankbar<sup>69</sup>. Was Egnatius Rufus in die Wege leitete, war keine grundsätzliche Abhilfe; vielmehr handelte er in der traditionsreichen Manier römischer Senatoren, die Ädilität zum Popularitätsgewinn zu nutzen. Immerhin mussten die Folgen seines Handelns Augustus auf die Problematik hinweisen. Seine Reaktion bestand jedoch zunächst einmal in einer Ermahnung der Ädilen, also der seit langem für diesen öffentlichen Bereich zuständigen Magistrate, sich um die Brandbekämpfung mehr zu kümmern<sup>70</sup>. Sodann aber wies er den curulischen Ädilen 600 Sklaven als Helfer zu, wobei nicht klar ist, ob es sich um seine eigenen Sklaven handelte oder um *servi publici*<sup>71</sup>. Adäquat erscheint diese personelle Ausstattung nicht, wenn man sie mit den späteren Regelungen sowie der Grösse der Stadt in Relation setzt. Immerhin war damit ein erster Schritt zu einer wirkungsvolleren Brandbekämpfung getan; doch ist zu betonen, dass sich in der Zuständigkeit nichts geändert hatte: es waren weiterhin, wie in republikanischer Zeit, die senatorischen Ädilen verantwortlich. Freilich liessen sich auf diese Weise die ständig drohenden Gefahren nicht wirkungsvoll genug eindämmen, vor allem dürfte es an der nötigen Schnelligkeit sowie der klaren Zuständigkeit gefehlt haben. Möglicherweise war dies auch der Grund, warum im J. 7 v. Chr. den neubestellten *vicomagistri* die Sklavenschar übertragen wurde, nachdem es rund um das Forum zu einem verheerenden Brand gekommen war<sup>72</sup>. Da die *vicomagistri* in den Bezirken, für die sie zuständig waren, auch lebten, mochte eine grössere Wirksamkeit erreichbar erscheinen.

<sup>69</sup> Vell. II 91, 3; 92, 4; Dio Cass. LIII 24, 4 f.

<sup>70</sup> Dio Cass. LIII 24, 6.

<sup>71</sup> Dio Cass. LIV 2, 4.

<sup>72</sup> Dio Cass. LV 8, 7.

Doch die definitive Regelung erfolgte erst dreizehn Jahre später, im J. 6 n. Chr., nachdem wiederum katastrophale Brände Teile der Stadt zerstört hatten. Eine Truppe von 3500 oder 7000 Mann, gegliedert in 7 Einheiten, wurde aufgestellt, von denen je eine Kohorte für je 2 Regionen der Stadt zuständig war. Ihr Befehlshaber wurde nunmehr ein ritterlicher Präfekt<sup>73</sup>, der somit Aufgaben übernahm, die traditionell den Ädilen zugefallen waren. Einen Grund für diese Wahl nennt weder Cassius Dio noch sonst ein Autor. Man könnte ihn natürlich darin sehen, dass Augustus es vermeiden wollte, eine doch immerhin nicht kleine Zahl von Hilfskräften, die zumindest militärisch organisiert, wenn auch keine vollwertigen Soldaten waren, einem Senator anzuvertrauen. Doch scheinen mir der Grund bzw. die Gründe anderswo zu liegen. Nach *Dig.* I 15, 3, 3 f. ist der *praefectus vigilum* Tag und Nacht, vor allem aber in der Nacht im Dienst. Auch wenn dies nicht unmittelbar wörtlich genommen werden muss, ist doch auf die volle Einsatzbereitschaft zu schliessen. Gerade dies aber war mit den Pflichten eines in Rom anwesenden Senators kaum zu vereinbaren, der neben seiner Amtstätigkeit für die Senatssitzungen und für richterliche Aufgaben frei zu sein hatte<sup>74</sup>. Sowohl für die *praefecti frumenti dandi* als auch für die *curatores aquarum* war diese partielle Freiheit von Amtspflichten sogar in den Bestallungsgesetzen festgelegt<sup>75</sup>. Mit den Aufgaben des *praefectus vigilum*, wie sie zumindest von Paulus beschrieben wurden, wäre dies nicht ineins zu bringen gewesen. Ferner ist zu bedenken, dass es sich bei den *vigiles* nicht um reguläre Truppen handelte, sondern um Freigelassene. Man kann zumindest Zweifel daran haben,

<sup>73</sup> Dio Cass. LV 26, 4 f.; vgl. P. K. BAILLIE REYNOLDS, *op. cit.* (*supra* Anm. 67), 22 ff.

<sup>74</sup> Vgl. zu den Pflichten der Senatoren R. J. A. TALBERT, *op. cit.* (*supra* Anm. 7), *passim*.

<sup>75</sup> Frontin. *Aq.* 101, 1.

ob ein regelmässiges Kommando über solche Einheiten (also nicht in einer Notsituation), die außerdem vornehmlich der Feuerbekämpfung dienten, mit der *dignitas* eines römischen Senators in Einklang war<sup>76</sup>. Und schliesslich erforderte der effektive Einsatz dieser Einheiten eine klare Führung durch eine Person, die auch tatsächlich zuständig war. Ein Kollegium mehrerer Ädilen musste dabei fast notwendigerweise zu erheblichen Reibungsverlusten führen.

Damit ergibt sich, dass es Augustus im Effekt keineswegs um eine Schwächung senatorischer Tätigkeit in diesem Bereich gegangen sein kann. Vielmehr versuchte er es zunächst mit den traditionellen Mitteln und Amtsträgern, die jedoch versagten. Erst nach längerem Experimentieren, das bestimmte Notwendigkeiten hatte erkennen lassen, wurde die dann dauerhafte Form gefunden.

Ähnlich langwierige Versuche lassen sich auch in der Lebensmittelversorgung nachweisen; erst nach mehr als drei Jahrzehnten endeten schliesslich diese Versuche mit der Einrichtung der ritterlichen *praefectura annonae*. Die Republik hatte im allgemeinen nur die Ädilen als Verantwortliche für die ausreichende Versorgung des städtischen Marktes vor allem mit Getreide gekannt, die jedoch üblicherweise nur bei akuten Notsituationen aktiv wurden. Hinzu kam seit den Gracchen die am Ende schliesslich kostenlose Getreideverteilung an einen begrenzten Teil der hauptstädtischen *plebs*; diese wurde seit Caesar durch die beiden *aediles Cereales* erledigt<sup>77</sup>. Trotz des Vorbildes, das Pompeius in den 50er Jahren gegeben hatte, und trotz der

<sup>76</sup> Vgl. P. K. BAILLIE REYNOLDS, *op. cit.* (*supra* Anm. 67), 30: "The commander of a fire brigade performs a useful but humble function".

<sup>77</sup> Allgemein dazu G. RICKMAN, *The Corn Supply of Ancient Rome* (Oxford 1980), 26 ff.; dazu P. GARNSEY-T. GALLANT-D. RATHBONE, in *JRS* 74 (1984), 30 ff.; H. PAVIS D'ESCURAC, *La préfecture de l'annone. Service administratif impérial d'Auguste à Constantin* (Roma 1976), 3 ff.

Erfahrungen mit Sextus Pompeius hatte Augustus offensichtlich zunächst nicht die Absicht, sich mit der Getreideversorgung näher zu befassen. Erst die mit Überschwemmungen verbundene und damit umso bedrohlichere Hungersnot des J. 22 v. Chr. bestimmte ihn zur Übernahme der *cura annonae*<sup>78</sup>. Die organisatorischen Änderungen betrafen jedoch damals nur die Getreideverteilung, jedenfalls so weit sie ihren Niederschlag in konkreten Ämtern fanden. Bestimmt wurden nunmehr jährlich, also gut republikanisch, zwei *curatores frumenti dandi*, die aus den Senatoren genommen wurden, die fünf Jahre vorher bereits die Prätor hinter sich gebracht hatten<sup>79</sup>. Vermutlich sollte die Herauslösung der Getreideverteilung aus dem Aufgabenbereich der Ädilen eine grössere Gewähr dafür bieten, dass die anfallenden Arbeiten sorgfältiger erledigt wurden. Zudem hatte die Absenkung des Alters, in dem man zur Ädilität gelangte, vermutlich den Gedanken nahegelegt, rund 27 Jahre alte Senatoren seien möglicherweise für diese Funktionen noch nicht voll geeignet. Ohne Zweifel aber verblieb die Zuständigkeit im Bereich des Senats, was auch durch den Zusatz *s(enatus) c(onsulto)* in der Amtsbezeichnung der *curatores* deutlich wird.

Bereits im Jahre 18 v. Chr. ging man zu einem neuen Bestellungsmodus über; jeder Magistrat hatte je einen Prätorier zu benennen, aus deren Zahl sodann 4 *curatores* bzw. *praefecti frumenti dandi ex s.c.* erlost wurden<sup>80</sup>, was auch bedeutet, dass keine bewusste Auswahl erfolgte; auch Augustus konnte so keinen Einfluss auf die personelle Entscheidung nehmen. Was jedoch bei dieser Regelung besonders auffällt, ist die Tatsache, dass diese vier Amtsträger ihre Aufgaben nacheinander im Wechsel übernahmen;

<sup>78</sup> *Res gestae Divi Augusti* cap. 5; Dio Cass. LIV 1, 4.

<sup>79</sup> Dio Cass. LIV 1, 4.

<sup>80</sup> Dio Cass. LIV 17, 1.

die Erhöhung der Zahl wollte also keineswegs eine erhöhte Arbeitsbelastung ausgleichen. Vielmehr sollte vermutlich der Widerwille gegen die wenig prestigeträchtige Routinearbeit der Getreideverteilung — und darum handelte es sich allein — überwunden werden.

Die nachfolgenden zwei Jahrzehnte zeigten sodann, dass die institutionellen Regelungen dem Grundproblem, nämlich der Versorgung Roms von aussen her, keineswegs gerecht werden konnten. Als schliesslich im J. 6 n. Chr. eine besonders schwere Hungersnot sogar eine Ausweisung von Fremden notwendig machte und Senatoren die Erlaubnis erhielten, Rom zu verlassen, bestimmte der Senat zwei Konsulare, die die Probleme bewältigen sollten<sup>81</sup>. Ob sie zusätzlich zu den vier *praefecti* amtierten, ist ungewiss, eher jedoch — der Krisensituation angemessen — wahrscheinlich. Die Reaktion war jedoch insofern typisch, als man für offensichtlich schwierige Aufgaben höherrangige Amtsträger bestimmte, wiederum aber Senatoren. Sie amtierten auch noch im folgenden Jahr, als ihnen sogar zwei Liktoren beigegeben wurden<sup>82</sup>. Dies ist, wie man aus dem Bestallungsgesetz für die *curatores aquarum* ersehen kann<sup>83</sup>, wohl dadurch bedingt gewesen, dass sie — nunmehr — auch ausserhalb Roms amtieren sollten. Offensichtlich war es jetzt endlich klar geworden, dass hier der eigentliche Schlüssel für die Problemlösung lag.

Während Cassius Dio aber die bisherigen Schritte genau berichtete, wissen wir über die Entwicklung seit 7 n. Chr. nicht mehr näher Bescheid. In den unmittelbar folgenden Jahren muss es zur Einsetzung des ritterlichen *praefectus annonae* gekommen sein, der jedenfalls im Todesjahr des Augustus bereits tätig war<sup>84</sup>. Offensichtlich hatten

<sup>81</sup> Dio Cass. LV 26, 1 ff.

<sup>82</sup> Dio Cass. LV 31, 4.

<sup>83</sup> Frontin. *Aq.* 100, 1 f.

<sup>84</sup> Tac. *Ann.* I 7, 2.

die Erfahrungen der Jahre 6 und 7 n. Chr. zu der Erkenntnis geführt, dass man mit dem bisherigen System der jährlich wechselnden senatorischen Funktionsträger das Problem nicht in den Griff bekommen konnte. Eine längerfristige Regelung hatte sich als notwendig herausgestellt. Obwohl es nicht beweisbar ist, scheint doch C. Turranus Gracilis von Augustus irgendwann zwischen 8 und 14 n. Chr. eingesetzt worden zu sein<sup>85</sup>. Er war auf jeden Fall von 14-48 n. Chr. in dieser Funktion tätig, also eine ausserordentlich lange Zeit. Man darf zumindest vermuten, dass von Augustus eine längerdauernde Tätigkeit vorgesehen wurde, um so die Probleme meistern zu können, und dass eben darin ein wesentlicher Grund für die Bestellung gerade eines Ritters zu sehen ist, auch wenn später vermutlich bzw. nachweisbar die Amtszeit der *praefecti annonae* sich auf eine weit kürzere Dauer einpendelte<sup>86</sup>. Wie beim *praefectus vigilum* wäre eine solche zeitlich ausgedehnte Funktion mit einer senatorischen Laufbahn nicht vereinbar gewesen.

Bei beiden Präfekturen fällt jedenfalls auf, dass sie sehr spät eingerichtet wurden, beide auch erst nach vielfältigen Versuchen, bei denen jeweils mit traditionellen Mitteln und unter der Leitung durch senatorische Amtsträger die anstehenden Probleme gelöst werden sollten. Erst nach dem Scheitern dieser Initiativen und in einem Augenblick, als der eigentliche Machtkampf zwischen Augustus und Teilen der senatorischen Aristokratie längst entschieden war, wurden die beiden ritterlichen Präfekten eingesetzt. Eine anti-senatorische Zielrichtung ist somit auch unter dem zeitlichen Aspekt eher unwahrscheinlich. Vielmehr dürften praktische Gesichtspunkte und Prestige- bzw. Laufbahn-

<sup>85</sup> Vgl. H. PAVIS D'ESCURAC, *op. cit. (supra)* Anm. 77), 29 ff.

<sup>86</sup> *Ibid.*, 50 ff.

hindernisse für Senatoren den Ausschlag für diese Entscheidungen gegeben haben<sup>87</sup>.

Bereits vor der Einrichtung der *praefectura vigilum* bzw. *annonae* war durch Augustus das Kommando über die Prätorianerkohorten geregelt worden, im Krisenjahr 2 v. Chr.<sup>88</sup> Ob diese Präfektur von Anfang an zweistellig besetzt war, wie es Dio schildert, ist nicht sicher<sup>89</sup>; 14 n. Chr. hatte nur Seius Strabo den Befehl<sup>90</sup>. Zu betonen ist, dass der oder die Präfekten zunächst einmal lediglich die Kommandeure dieser Leibwache des Augustus waren<sup>91</sup>. Die neun Kohorten waren auch keineswegs in Rom konzentriert, sondern lagerten zum grössten Teil ausserhalb; damit aber war die militärische Potenz auch nicht in derselben Weise sichtbar, wie dies seit der Vereinigung der Kohorten deutlich wurde. Der politische Gehalt der Stellung der Prätorianerpräfekten war damit unter Augustus noch nicht erkennbar; erst Seian hat diese Macht ausgelotet und sie damit ständig virulent gemacht. Noch weniger als der politische Gehalt aber war die juristisch-administrative Bedeutung des 2. und 3. Jhdts. damals bereits greifbar; nicht einmal Ansätze dazu zeigten sich unter Augustus. Dass die Prätorianer eine Sicherheitsfunktion in dem inneren Machtkampf hatten, liegt klar auf der Hand. Typischerweise berichtet Cassius Dio die Erhöhung des Solds für diese Einheiten als die erste Massnahme nach der Neuregelung des J. 27 v. Chr.<sup>92</sup> Die politisch zielgerichtete Entscheidung ist somit damals gefallen. Dass sodann seit 2

<sup>87</sup> Ähnlich z.B. G. H. STEVENSON, in *CAH* X (1934), 185: "free from the requirements of a somewhat rigid *cursus honorum*".

<sup>88</sup> Dio Cass. LV 10, 10.

<sup>89</sup> Vgl. R. SYME, in *JRS* 70 (1980), 64 = *Roman Papers* III (Oxford 1984), 1276.

<sup>90</sup> Tac. *Ann.* I 7, 2.

<sup>91</sup> Vgl. auch P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 60.

<sup>92</sup> Dio Cass. LIII 11, 5.

v. Chr. ein oder zwei ritterliche Präfekten für die 9 Kohorten zuständig waren, hat demgegenüber geringere Bedeutung. Die Gründe für die Wahl von Rittern und nicht von Senatoren dürften eher darin zu sehen sein, dass es sich um ein rein militärisches und untergeordnetes Kommando, also ohne *imperium*, handelte, das vor allem längerfristig angelegt war und dessen Inhaber (als *ille sacri lateris custos*<sup>93</sup>) sich ständig in der Umgebung des Augustus aufzuhalten hatte. Wiederum ist zu fragen, wie weit dies mit einer senatorischen Existenz zu vereinbaren war? Und zudem: Wäre es wirklich zumutbar gewesen, dass ein Senator die Leibwache eines 'Standesgenossen' befehligte<sup>94</sup>? Da man ein generelles Misstrauen des Augustus gegen den Senat, gegen die Senatoren nicht unterstellen darf, wäre es für ihn ein leichtes gewesen, vertrauenswürdige Personen dieses soziopolitischen Status zu finden. Wenn Augustus es dennoch nicht tat, sollte am ehesten ein sachlicher Hinderungsgrund im Status der Senatoren die Ursache für seine Wahl gewesen sein<sup>95</sup>.

Bei dieser Sachlage fällt es schwer, Augustus' Intentio-  
nen bei der schrittweisen und durch viele tagespolitische  
Aspekte bedingten Einrichtung ritterlicher Funktionsstel-  
len unter dem Gesichtspunkt einer grundsätzlichen oder  
zumindest tendenziellen Einschränkung senatorischer  
Macht zu sehen. Die Gestaltung der Präfektur von Ägypten  
hat zwar vermutlich auch eine Zielrichtung gegen mögliche usurpatorische Machenschaften von Teilen innerhalb des Senats. Doch alle weiteren Neuerungen auf diesem Sektor erklären sich weit eher aus anderen Überlegungen, die von Augustus und seinen Beratern angestellt wurden.

<sup>93</sup> So von Martial VI 76, 1 für Cornelius Fuscus formuliert.

<sup>94</sup> Vgl. P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 60.

<sup>95</sup> Dabei ist zu beachten, dass das Prestige einiger ritterlicher Ämter, das später das Ansehen senatorischer Ämter erreichte oder übertraf (vgl. P. A. BRUNT, in *JRS* 73 [1983], 42), in der augusteischen Zeit noch nicht existierte.

Administrativ-faktische Erfordernisse, Rücksichtnahme gegenüber senatorischen Standesinteressen sowie Zwänge, die sich aus dem wiederhergestellten republikanischen System ergaben, waren offensichtlich die bestimmenden Leitlinien, nicht eine sozio-politische Zweiteilung und eine daraus resultierende unterschiedliche Loyalität zwischen Senat und *ordo equester*<sup>96</sup>.

### III

Die von Augustus Schritt für Schritt getroffenen Massnahmen wurden im wesentlichen folgerichtig von seinen Nachfolgern weiterentwickelt und gestalteten sich langsam zu einem System. Wie bereits ausgeführt waren die ritterlichen Dienststellungen bis zum Ende der domitianischen Zeit wohl mindestens verdoppelt worden, ohne doch numerisch oder gar inhaltlich in irgendeiner Form mit dem System der senatorischen Amtsträger gleichzuziehen.

Abgesehen von einer numerischen Ausweitung der Prokuraturen durch die Einrichtung neuer kaiserlicher Provinzen (als Fiskal- bzw. als Präsidialprokuraturen), was nur als eine systemimmanente Fortschreibung zu betrachten ist, finden sich u.a. folgende, zum ersten Mal geschaffene ritterliche Positionen: die Präfekten der italischen Flotten, Präsidialprokuraturen in den beiden Mauretanien, in Kappadokien, Rätien, Noricum und Thrakien, die Leiter der kaiserlichen Gladiatorenschulen in Rom, des *ludus magnus* und *matutinus*, *procuratores* für die *XX her.* und *libertatis*, höhere Funktionsträger unmittelbar um den Kaiser, so für die Korrespondenz, der *ab epistulis* verbunden mit der Leitung des *patrimonium*, der *a rationibus*, und einige weitere

<sup>96</sup> Vgl. A. HEUSS, *op. cit. (supra)* Anm. 51), 270: "Es lag im gänzlich fern, ihre früheren Gegner, die Ritter, gegen sie auszuspielen".

Patrimonialprokuratoren für kleinere Gebiete in den Provinzen. Für keine von diesen ritterlichen Funktionsstellen abgesehen von den Präsidialprokuraturen ist freilich — und das ist ein wirkliches Dilemma — ein genaues Datum für den Zeitpunkt der Einrichtung bekannt, selbst der Regierungszeit eines Kaisers kann kaum ein Amt zugewiesen werden. Vermutlich wurden zwar die *procuratores* für die *XX hereditatum* und *libertatis* sowie für die *III publica Africae* unter Nero zum ersten Mal bestimmt, als es zu Schwierigkeiten mit den Publikanen gekommen war; doch muss dies hypothetisch bleiben. Falls es freilich zutrifft, waren in diesem Fall sachliche Erfordernisse ausschlaggebend, vor allem um die Spannungen zwischen Steuerzahldern und Publikanen zu mildern. Der Senat musste mit dieser Reaktion voll übereinstimmen, hatte doch Nero gedroht, er werde den Einzug dieser Abgaben völlig einstellen, wovon er nur mühsam auch von senatorischer Seite abgehalten werden konnte<sup>97</sup>. Ein Verlust an Einfluss und Kompetenz für senatorische Amtsinhaber war kaum mit den neuen Prokuraturen verbunden, da sie zum grössten Teil unabhängig von senatorischen Aufgabenfeldern waren. Lediglich die eben genannten Fiskalprokuratoren durften sich zwischen die *praefecti aerarii militaris* bzw. *Saturni* und die privaten Steuerpächter geschoben haben. Aber diese Präfekten wurden ohnehin ebenso vom Kaiser ernannt wie die Prokuratoren und durch ihre Bindung an Rom waren sie zur Kontrolle der Steuerpächter kaum fähig. Die Rechtsprechung aber wurde betontermassen senatorischen Magistraten bestätigt.

Gerade im Bereich des selbständigen militärischen Kommandos erfuhren jedoch ritterliche Funktionsstellen keine Ausweitung. Als der innere Schutz Judäas im J. 70 n. Chr. eine Legion nötig machte, wurde der ritterliche

<sup>97</sup> Tac. *Ann.* XIII 50 f.; vgl. W. ECK, *art. cit.* (*supra* Anm. 17).

Prokurator durch einen senatorischen Legaten ersetzt<sup>98</sup>. Und als Caligula im J. 39 dem Prokonsul von Africa das Kommando über die *legio III Augusta* entzog, wurde nicht ein Ritter benannt, sondern ein senatorischer *legatus Augusti pro praetore*<sup>99</sup>. Ein anderer Aspekt ist jedoch für die Interpretation der Gesamtentwicklung wesentlicher: Viele, wenn nicht alle Funktionsstellen waren nicht völlig neu, hatten vielmehr bereits bestanden, bevor sie mit ritterlichen Prokuratoren besetzt wurden. Inhaber waren kaiserliche Freigelassene gewesen, nachzuweisen etwa bei den italienischen Flotten, beim *ab epistulis, a rationibus* oder dem *procurator aquarum*<sup>100</sup>. Gerade dass kaiserliche *liberti* mit Aufgaben, die faktisch bereits eine Art öffentlichen Charakter angenommen hatten, betraut waren, war ein wesentlicher Grund für Dissenz zwischen manchen Kaisern und grossen Teilen des Senats gewesen. Denn die Diskrepanz zwischen dem als minderwertig angesehenen juristisch-sozialen Status der kaiserlichen Freigelassenen und dem immer mehr öffentlichen Charakter ihrer Aufgaben war eine Quelle ständigen Ärgernisses<sup>101</sup>. Symbolisch greifbar wird dies etwa an der Gestalt des Polybius, *a studiis* unter Claudius, der, links und rechts jeweils begleitet von den beiden Konsulen<sup>102</sup>, den höchsten Vertretern des republikanischen Staates, spazierenging. Die sozio-politische Ordnung war hier auf den Kopf gestellt. Wenn seit Nero in immer stärkerem Mass die Leitung bestimmter Aufgabenbereiche

<sup>98</sup> Der erste bekannte senatorische Statthalter in *Iudaea* war Sex. Vettulenus Cerialis im J. 70 (Jos. *Bell. Jud.* VII 163).

<sup>99</sup> Tac. *Hist.* IV 48, 1; vgl. Dio Cass. LIX 20, 7.

<sup>100</sup> Siehe dazu G. BOULVERT, *Esclaves et affranchis impériaux sous le Haut-Empire romain* (Napoli 1970), 74 ff. (nicht immer zuverlässig); vgl. P. A. BRUNT, in *JRS* 73 (1983), 71 ff.

<sup>101</sup> Vgl. F. MILLAR, *The Emperor in the Roman World* (London 1977), 60.

<sup>102</sup> Suet. *Claud.* 28. Vgl. ferner die Berichte über die Ehrungen, die Pallas durch den Senat erhielt, bei Tac. *Ann.* XII 53; Plin. *Epist.* VII 29; VIII 6; Plin. *Nat.* XXXV 199 ff.

statt Freigelassenen nunmehr Freigeborenen, die ritterlichen Rang hatten, übergeben wurde, entschärften die Herrscher im Gegenteil die Situation, indem sie senatorischen Ordnungsvorstellungen nachkamen. Insoweit könnte man dann längerfristig sogar von einem Sicherheitsgewinn der Kaiser durch einen zahlenmäßig grösseren Einsatz von Rittern sprechen, weil dadurch ein Abbau von latenten Spannungen bei Teilen der Senatorenschaft erreicht wurde<sup>103</sup>.

<sup>103</sup> Allgemein so z.B. G. H. STEVENSON, in *CAH* X 185; P. PETIT, *Histoire générale de l'Empire romain* (Paris 1974), 54 f.

## DISCUSSION

*M. Raaflaub:* Was mich an diesem Referat besonders beeindruckt hat, war seine methodische Klarheit und die aus der Beherrschung eines immensen Materials erwachsende Sicherheit des Urteils. Man wird in Zukunft weit vorsichtiger argumentieren müssen und gegenüber der traditionellen These, dass die Kaiser den einen Stand gegen den andern ausgespielt hätten, eine gesunde Skepsis walten lassen. Dennoch möchte ich Herrn Eck noch etwas mehr aus der Reserve locken und folgendes einwenden oder eher fragen: Hinsichtlich Ägyptens sind wir völlig einig. Aber für die Prätorianerpräfektur als eine untergeordnete Funktion hätte man ja auch rangniedrigere Senatoren einsetzen können, etwa Quästoren, die ja oft in Provinzen die senatorischen Statthalter ersetzt oder ergänzt hatten. Klar scheint mir ferner, dass Augustus den Senatoren keine Funktionen wegnahm, die sie vorher besassen. Sollte es hingegen richtig sein, dass die meisten neuen Funktionen gerade in den Provinzen und in Verbindung mit militärischen Kommanden in Rom und Italien (die Kommandanten der Garde, der *vigiles* und der Flotten) mit Rittern besetzt wurden, so wäre darin doch vielleicht eine Tendenz zu erkennen, nämlich unter Wahrung des Bestehenden allmählich ein Gegengewicht aufzubauen.

Man hat ja bei alledem auch im Auge zu behalten, dass bei aller Gemeinsamkeit und Vermischung der beiden Stände auch Gegensätze bestanden, die seit der Gracchenzeit mehrfach politisch ausgenutzt worden waren. Dies vor allem in den Fragen der Gerichtsbesetzung und der Tribuneinziehung in den Provinzen. Noch Caesar hatte sich wesentlich auf die Ritter gestützt. Diese Tradition der politischen Spannungen verschwand nicht von einem Tag auf den anderen; und es liegt durchaus nahe, die Besetzung auch weniger Schlüsselstellen, mit Rittern als Ausdruck einer zumindest den Senatoren gegenüber vorsichtigen ‘Sicherheitspolitik’ zu interpretieren — aus der Sicht des Augustus oder der des Senats oder beider.

Dass Augustus fast alle Legions- und Armeekommanden in der Hand der Senatoren beliess, ist ebenso wenig ein Gegenargument wie die lange Dauer der stadtrömischen ritterlichen Präfekturen. Herr Eck und ich sind uns darin einig, dass etwa die durchgängige Besetzung dieser Kommanden mit Rittern völlig ausserhalb des Denk- und Realisierbaren gelegen hätte. Wie ich in meinem Aufsatz über die politische Bedeutung der Militärreformen des Augustus (1980; vgl. die Bibliographie am Ende meines Beitrags) zu zeigen versuchte, hielt Augustus diese senatorischen Kommandeure durch eine Reihe sorgfältig ausgeklügelter Massnahmen unter Kontrolle. Aber das Besondere an den Prätorianern war eben, dass sie sich trotz ihrer relativ geringen Zahl in Rom befanden und damit in viel unmittelbarerer Weise für oder gegen den *princeps* verfügbar waren. Hätte Augustus sich für senatorische Präfekte entschieden, wären kurze Dienstzeiten ein zwingendes Gebot gewesen; da er sich für Ritter entschied, waren lange Dienstzeiten möglich. Denn ein Ritter war eben nach allgemeinem Empfinden kein Konkurrent für den *princeps*.

Ich meine also, man müsse vielleicht, ohne an der grundsätzlichen Gültigkeit von Herrn Ecks These zu zweifeln, die Möglichkeit einiger weniger Ausnahmen zu Beginn des Prinzipats konzedieren.

*Mme Levick:* Professor Eck's arguments on the utility of employing *equites* for posts at Rome that required long service and unremitting attention should have persuaded any hostile senator. Senators may have been hostile for the reasons given by Professor Raflaub, and because the jobs were being done at all at Augustus' instance. (Even if he had no difficulty in appointing the *praefectus annonae*, he left it very late in the reign before solving two long-standing and serious problems.)

*M. Eck:* Dass neben der Präfektur über Ägypten gerade das ritterliche Kommando über die Prätorianer zu dem Urteil geführt hat, wogegen hier zu argumentieren versucht wurde, ist nicht zu bestreiten. Doch muss man folgende Überlegungen bei einem Urteil miteinbeziehen:

Die Prätorianer wurden bereits 27 v. Chr. als Schutztruppe des Augustus durch den Senat sanktioniert, d.h. die eigentliche Tendenz, den Machthaber zu schützen, war damals bereits klar geworden. Nur ist

es keineswegs so zu sehen, dass es dabei primär oder allein um Schutz gegen Senatoren gegangen wäre. Andererseits sind die Prätorianer, allein schon wegen der dezentralen Stationierung der meisten Kohorten ausserhalb Roms noch nicht als die Macht sichtbar und bewusst gewesen, wie dies später der Fall war.

Warum dann ritterliche Präfekten seit 2 v. Chr. und nicht etwa ein rangniedriger Senator als Befehlshaber? Zu erinnern ist daran, dass die jeweilige *cohors praetoria* der republikanischen Statthalter, auch wenn sie grösseren Umfang hatte, nie von einem Senator unter dem Statthalter 'kommandiert' wurde, auch nicht vom Quästor. Ein Grund, weshalb Augustus Ritter und nicht Senatoren betraute, ist nicht überliefert; wenn es der in der Forschung zumeist vermutete Grund gewesen wäre, hätte ihn Augustus sicher öffentlich nicht genannt. Doch ist es ganz unwahrscheinlich, dass er nicht genügend Senatoren gekannt hätte, denen er diese Aufgabe unter dem Gesichtspunkt der Loyalität hätte übertragen können. Wenn er es dennoch nicht getan hat, dann m.E. aus Gründen, die es faktisch und unter den gegebenen sozialen Prämissen einfach nicht erlaubten. Dies gilt auch für die *vigiles*, die im übrigen, zumindest zu Beginn, nicht als echte militärische Einheiten zu betrachten sind. Die Flottenkommanden aber standen offensichtlich so niedrig im Ansehen, dass sie unter Augustus noch vollständig auf *der* Stufe einer ritterlichen Karriere eingeordnet waren, die später als *tres militiae* verstanden wurde. Das war unterhalb der *dignitas* eines Senators. Man bedenke schliesslich auch, dass die Flottenpräfekten unter Claudius und Nero sogar aus den kaiserlichen Freigelassenen genommen werden konnten. Weder von der Intention noch vom faktischen Gewicht her kann ich jedenfalls die Entstehung eines 'Gegengewichts' sehen.

*M. Timpe*: Der politische Antagonismus der Stände (wenn die Ritter in diesem Zusammenhang als Stand zu verstehen sind) ist eher später, und in der frühen Kaiserzeit ist es nicht nötig, die *concordia ordinum* zu betonen. Die funktionelle, persönliche und politische Verflechtung geht weiter. Bei den Prätorianern sind wahrscheinlich erst die Konzentration in den *castra* und die Erfahrungen mit Sejan und mit Claudius und Otho das politisch Entscheidende; warum Ägypten einem Präfekten unter-

stellt wurde, bleibt mir trotz allem Gesagten schwer verständlich. Aber es kann sehr verschiedene Gründe gegeben haben, Ritter zu verwenden, die prokuratorischen Provinzen sind gerade kleine, peripherie, unmilitärische oder Appendizes benachbarter senatorischer.

*M. Eck:* Ein einziger, auf alle Bereiche zutreffender Grund, warum Ritter in staatlichen Aufgaben verwendet wurden, lässt sich, wie Herr Timpe mit Recht nochmals herausstellt, nicht aufzeigen, ist auch völlig unwahrscheinlich. Dazu sind die einzelnen Positionen auch in allzu unterschiedlichen Zeiten und Umständen entstanden. Dass die Konzentration der Prätorianer in einem einzigen Lager für den politischen Einfluss des Prätorianerpräfekten eine herausragende Bedeutung hatte, darf bei der Wertung der Gründe für die Bestellung von ritterlichen Präfekten durch Augustus in der modernen Forschung nicht ausser Acht gelassen werden. Doch möchte ich nicht von einem späteren Antagonismus der Stände, etwa seit den Severern sprechen. Was sich seit dieser Zeit beobachten lässt und was unter Gallienus zu einem gewissen Abschluss kommt, ist in erster Linie Ergebnis zwingender militärischer Notwendigkeiten, ist aber weder verursacht durch, noch führt es zu einem politischen Antagonismus der Stände.

*M. Bowersock:* The development of equestrian posts under Augustus as a kind of *Gleichgewicht* by comparison with the senatorial order makes good sense to me. But I should be glad to know more about the ways (if any) in which *Gleichgewicht* presupposed, aborted, or conceivably encouraged opposition.

*M. Eck:* Im Einzelnen und in konkreten Formen ist die Art des postulierten Gleichgewichts oder besser Gegengewichts nie recht beschrieben worden. Doch wenn beispielsweise die Entscheidung des Augustus für einen ritterlichen *praefectus annonae* als eine bewusste Massnahme angesehen wird, um senatorischen Einfluss auszuschalten, so steht vermutlich die Vorstellung dahinter, ein Senator an dieser Stelle hätte z.B. über die Steuerung des Getreidenachsches die politische Basis eines Kaisers unterminieren können. Bei ritterlichen Stellungen mit

Verfügungsgewalt über Truppen soll wohl eine Verminderung militärischer Chancen von senatorischen Befehlshabern intendiert gewesen sein, was sich aber, wie zu zeigen versucht wurde, nicht auf konkrete Befunde stützen kann. Auch an allgemeine Überwachung senatorischer Amtsträger, insbesondere der Statthalter wurde gedacht, d.h. Ritter als Überwachungsorgane. Doch wie bereits Brunt deutlich gezeigt hatte, lassen sich einzelne Fälle, in denen solches beobachtet werden kann, nicht verallgemeinern, da es genügend Fälle des Zusammenspiels von Senatoren und Rittern bzw. der 'Überwachung' von Rittern durch Senatoren gibt. Entscheidend ist jedoch m.E., dass derartige Motive bei der Einrichtung von ritterlichen Amtsstellungen überhaupt unwahrscheinlich sind, ganz abgesehen davon, dass man sie nirgendwo nachweisen kann.

*M. Momigliano:* If we have to analyse what Augustus (with his supporters) tried to do after 30 B.C., we must make explicit at least six implicit trends:

- 1) to avoid attacks from external enemies;
- 2) to avoid rebellions in the provinces;
- 3) to avoid civil wars in Italy;
- 4) to maintain and to reinforce the collaboration with the traditional ruling groups of Italy (which were basically supporting Augustus, but not necessarily agreeing with his solutions);
- 5) to create greater efficiency in the ordinary administration of the State (finances, army, private security);
- 6) to avoid conspiracies and political murder.

What we can say in retrospect is that Augustus was unable to save some of his successors from rebellions in the army and from conspiracies. Opposition expressed itself in these two forms.

*M. Eck:* Die Sicherheitsproblematik stellte sich für Augustus auf sehr verschiedenen Feldern und entsprechend unterschiedlich waren auch die Lösungen. Soweit es seine eigene Stellung betraf, in der er von recht heterogenen Gruppen gestützt wurde, konnte es ihm aber sicher nicht darum gehen, die Spannungen durch Perpetuierung von Gegen-

sätzen oder durch Aufbau neuer zu verlängern oder zu verschärfen. Vielmehr musste es ihn, freilich nicht immer gleichbleibend entsprechend der sich wandelnden Situationen, um einen Abbau von Spannungen gehen, soweit dies ohne Risiko möglich war. Möglicherweise vorhandene gesellschaftliche Spannungen oder ‘natürliche Gegensätze’ aber zu instrumentalisieren, etwa in dem in der Forschung teilweise postulierten Sinn, hätte diesem Anliegen widersprochen.

*M. Bowersock:* I wonder whether it would be helpful to consider the *princeps iuventutis* in this discussion of Augustus’ treatment of the knights.

*M. Eck:* Die Ernennung von Gaius und Lucius Caesar als *principes iuventutis* durch die Ritterschaft ist in erster Linie als ein Bemühen zu verstehen, die Stellung der Söhne des Augustus in der Öffentlichkeit zu stärken und sie als die ‘Nachfolger’ (*iam designatus ... princeps* im *Elogium* auf Gaius Caesar aus Pisa) herauszustellen. Andererseits sollte damit wohl auch den Rittern, soweit sie vor allem in den fünf Turmen organisiert waren, ihre Bedeutung bestätigt werden. Nur waren dies eben nicht einfach hin Ritter, vielmehr schlossen die Turmen ja gerade auch die jungen Senatorensöhne damals noch ein. Und die Anführer dieser Turmen, die *seviri equitum Romanorum*, blieben stets Senatoren bzw. Personen senatorischer Herkunft. Damit hätten wir hier eher ein Zeichen der engen Verbindung und Durchdringung der beiden *ordines*, nicht aber einer benutzbaren Frontstellung.



## VIII

G. W. BOWERSOCK

### THE MECHANICS OF SUBVERSION IN THE ROMAN PROVINCES

« Je vous ai d'abord surpris en vous montrant le carillon de l'ordre social et le jeu de la machine. »

Balzac, *Le père Goriot* (Vautrin)

Provincial opposition to Roman imperial rule in the first century of the present era welled up here and there like hot and turbid springs in tranquil waters. The *pax romana* was incontrovertibly peaceful by comparison with the century that had gone before, and virtually no one contemplated overthrowing the Roman government altogether. Hostility, such as it was, was directed against the cruel and incompetent. It was the weapon of the fractious and ambitious. Apart from pagan revolts that had to be suppressed by military force, such as those of Florus and Sacrovir in Gaul and the queen Boudicca in Britain, to say nothing of Christians and Jews (who require separate treatment), opposition in the provinces took three principal forms: local sedition, troublemaking initiated by an external power (normally Parthia), and regional support for uprisings among a Roman soldiery mobilized by an aspiring commander. In instances of this kind, it is often difficult to

comprehend the causes of a riot in a provincial city, or the sources of support for a pretender that the Parthians had launched to claim the Roman throne, or the genesis of an inflated reputation that moved provincials and Roman soldiers alike to acclaim a commander in their midst as a new emperor. These things did not just happen, however much they reflected genuine sentiment, nor do they today. It is incumbent upon the historian of antiquity to disengage, if he can, the mechanism of sedition. He should be able to ascertain the techniques and procedures by which subversion is achieved, or at least attempted, with the same clarity that the modern historian can bring to an account of the mullahs who brought down the Shah in contemporary Iran.<sup>1</sup> Once the mechanics of subversion have been described, it should be possible to offer interpretations of events that have hitherto remained unexplained and often, for that reason, forgotten.

In the last year of Augustus' life, there was a revolt in Athens, of which we know little; but it can scarcely be accidental that among the first provincial arrangements made by Tiberius was the incorporation of Achaia and Macedonia into the administrative system of the Moesian province.<sup>2</sup> Presumably something serious and threatening had been going on. Or again, in Lycia in A.D. 43 some

<sup>1</sup> Observe R. MOTTAHEDEH, *The Mantle of the Prophet* (New York 1985), 328: "The government, aware of the active disloyalty on the part of some of the mullahs, wanted the 'models' and other high religious leaders resident in Iran to speak against this disloyal element, and it leaned on them heavily to do so. The high religious leaders refused to comply..." For the arrival of Khomeini in Iran, *op. cit.*, 375-77.

<sup>2</sup> Oros. *Hist.* VI 22, 2: the doors of the temple of Janus were opened *sub extrema senectute Augusti... Atheniensium seditione et Dacorum commotione*. Cf. Eus. *Chron.* in Lat. p. 170 Helm and in Arm. p. 212 Karst; Syncellus, *sub. ann.* 5513 (p. 602 Dindorf). Perhaps *IG II/III* 2 3233 (cf. *Hesperia* 17 [1948], 41, no. 30) is relevant. See also G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World* (Oxford 1965), 107. For the rearrangement of provinces, Tac. *Ann.* I 76, 2: note there *Achiam ac Macedoniam onera deprecantis...*

Romans were killed in factional troubles, described as *stasis* by Cassius Dio and as *discordiae* by Suetonius, but we have no knowledge of the cause of this *stasis* or why it should have included the killing of Romans.<sup>3</sup> Again, on Rhodes in the following year the local authorities crucified some Romans.<sup>4</sup> We do not know why, nor do we know whether these were Rhodian Roman citizens, Roman settlers, or visitors. But the imposition of this savage penalty, normally reserved for slaves, implies some kind of judicial action in what was then a free territory within the Roman Empire.<sup>5</sup> What had these Roman citizens done to deserve or be thought to deserve such a death?

In his important study of the Roman imperial cult in Asia Minor, Simon Price has shown clearly how the ceremonies, costumes, and spaces of the cult served to bring the subject peoples of Rome into a closer relationship with their emperor.<sup>6</sup> He has exposed the profoundly religious core of an institution that stabilized the provinces and made an alien rule seem somehow their own. What follows here is an exploration of the forces that worked against everything that Simon Price has described. This will be a look into the practices, politics, ceremonies, and mythmaking that were directed to destabilizing provincial society and to alienating the provincial peoples from their emperors. Destabilization and alienation lie at the heart of provincial opposition in the Roman provinces. These are the goals that any factional leader, any Parthian strategist, and any

<sup>3</sup> Dio Cass. LX 17, 3; Suet. *Claud.* 25, 3.

<sup>4</sup> Dio Cass. LX 24, 4. The verb is ἀνεσκολόπισαν, rendered in the Loeb edition as "impaled". But Lucian, *De morte Peregr.* 11, shows that in this imperial Greek ἀνασκολοπίζω is the equivalent of ἀνασταυρώ, as already noted in *LJ* under the former verb.

<sup>5</sup> Cf. P. GARNSEY, *Social Status and Legal Privilege in the Roman Empire* (Oxford 1970), 126-29.

<sup>6</sup> S. R. F. PRICE, *Rituals and Power: The Roman Imperial Cult in Asia Minor* (Cambridge 1984).

ambitious Roman general had to set before him. To begin our exploration of the means available to such dissidents and plotters, let us begin with two clear and well documented cases from the dying Republic.

In 48 B.C., according to ancient tradition, miracles proclaimed Julius Caesar's victory over Pompey at Pharsalus.<sup>7</sup> It is easy and sometimes legitimate to assume that reports of such portents were fabricated after the event in order to enhance the glory of the victor. But credulity could also be manipulated in advance, and there is no doubt that miracles were staged by priests in support of what they believed a good cause. *Fraus* it may have been, but *pia fraus*. At Pergamum before the battle of Pharsalus, sounds were heard from the temple of Dionysus. Caesar himself gives an explicit account in the third book of his *Civil Wars*: *Pergamique in occultis ac reconditis templi quo praeter sacerdotes adire fas non est—quae Graeci adyta appellant—tympana sonuerunt.*<sup>8</sup> Only priests were allowed in the inner part of the shrine from which the din emanated. It was the great merit of Mario Segre to recognize that this miracle must have been engineered by a well known supporter of Caesar in Asia Minor, Mithridates, the son of Menodotus, of Pergamum.<sup>9</sup> Described in the *Bellum Alexandrinum* as *fidei dignitatisque in amicitia Caesaris* and in Strabo's *Geography* as Καίσαρι τῷ θεῷ γενόμενος φίλος, Mithridates supplied valuable military help in the Alexandrian war.<sup>10</sup> Above all, he appears on two statue bases at Pergamum as a hereditary priest of Dionysus Καθηγεμών.<sup>11</sup> Mithridates clearly had access to the *adyton* of the temple of

<sup>7</sup> Caes. *Civ.* III 105; Plut. *Caes.* 47; Dio Cass. XLI 61, 4.

<sup>8</sup> Caes. *Civ.* III 105, 5.

<sup>9</sup> M. SEGRE, in *Athenaeum* N. S. 16 (1938), 120.

<sup>10</sup> *Bell. Alex.* 26, 1; Strab. XIII 4, 3, p. 625. Cf. Cic. *Div.* II 79.

<sup>11</sup> The remains of the two bases can be combined to produce the text that was inscribed on both: see M. SEGRE, *art. cit.* (*supra* n. 9), 120: δ δῆμος ἐτίμησεν /

Dionysus and, by the creation of the miracle, secured Pergamum for Julius Caesar. Both Mithridates and the city were rewarded: Caesar appointed the priest ruler of the Bosporan kingdom and tetrarch of the Galatian Trocmi, and special privileges were granted both to Pergamum and its territory in recognition of its loyalty.<sup>12</sup>

About eight years later, when the renegade Roman known as Labienus Parthicus moved into Asia Minor with the support of the Parthians in an attempt to exploit the instability of the early Triumvirate in the interests of an alien power, those cities which remained loyal to Rome at this dangerous time ultimately reaped a rich reward. The new inscriptions from Aphrodisias provide eloquent testimony to Augustus' long memory in allowing privileges to the cities of Asia that stood firm,<sup>13</sup> and the claim of loyalty continued to be important, as Tacitus shows, in the reign of Tiberius as well.<sup>14</sup> Stratonicea in Caria was another of the loyal cities, and the repulse of the forces of Labienus that bore down upon the city is vividly described in a fragmentary but stunning inscription from the shrine of Panamara in the territory of Stratonicea.<sup>15</sup> The text refers to a large force of cavalry and infantry that invaded the territory and was suddenly and miraculously turned back

Μιθραδάτην Μηνοδότου τὸν διὰ γένους ἀρχιερέ[α] / καὶ ἱερέα τοῦ Καθη-  
γεμόνος Διονύσου διὰ γένο[υς] . . .

<sup>12</sup> *Bell. Alex.* 78, 2; *Strab.* XIII 4, 3, p. 625; *Dio Cass.* XLII 48, 4; and *App. Mithr.* 121, 596 (mentioning only the Bosporan kingdom).

<sup>13</sup> Note Joyce REYNOLDS, *Aphrodisias and Rome* (London 1982), 104, no. 13.

<sup>14</sup> *Tac. Ann.* III 62: *Aphrodisienses postbac et Stratonicenses dictatoris Caesaris ob-  
vetusta in partis merita et recens divi Augusti decretum adulere, laudati quod Parthorum  
inruptionem nihil mutata in populum Romanum constantia pertulissent.*

<sup>15</sup> The definitive publication is in P. ROUSSEL, in *BCH* 55 (1931), 70-116, republished with slight modifications in Çetin ŞAHİN (ed.), *Die Inschriften von Stratonikeia I (Inscr. griech. Städte aus Kleinasiens, Bd. 21 [Bonn 1981])*, 10-12, no. 10. *Exempli gratia* supplements are superabundant in these editions, obliging the reader to be alert to exactly what stands on the surviving fragments.

by the epiphany of the god himself, Zeus Panamaros, in light and fire: μετὰ φω]τὸς φλόγα πολλὴν [α]ύτοῖς ἐνετίναξεν.<sup>16</sup> Fiery flashes from the temple were accompanied by deep rumblings and flashes of what seemed to be lightning. The army was terrified and retreated at once, crying out in a loud voice, "Great is Zeus Panamaros!"<sup>17</sup>

The miracle of Panamara not only drove away the enemy; it encouraged at least some of these troops to desert and take refuge in the shrine.<sup>18</sup> The forces of Labienus were consequently both defeated and diminished. The inscription also makes reference to other unearthly phenomena, including the howling of dogs and the mysterious burning of candles inside the shrine.<sup>19</sup> There can be little doubt that the exploitation of the temple of Zeus Panamaros in the Roman interest was engineered by a priest or priests. The inscription that describes the miracle names one, Chaeremon, the son of Hecataeus, who is well known from other inscriptions at Stratonicea.<sup>20</sup> His father's name suggests a connection with the nearby shrine of Hecate in Lagina, which must also have remained loyal to the Romans at this time. Lagina, like Panamara, was a deme of Stratonicea. And Chaeremon's own name suggests that he may have been related to a well known and widely dispersed family from Nysa and Tralles that had a distinguished record of commitment to the Romans in the late Republic and early Empire.<sup>21</sup> In fact, two miracles at Tralles in favor of Caesar on the day of Pharsalus were undoubtedly the work of this

<sup>16</sup> *Ibid.*, ll. 5-7.

<sup>17</sup> *Ibid.*, l. 13: ἔτι δὲ ἀναβοῶν[των] μεγάλῃ τῇ φωνῇ Μέγαν εἶναι Δία Πανάμαρον.

<sup>18</sup> *Ibid.*, l. 14.

<sup>19</sup> *Ibid.*, l. 25 (dogs) and l. 27 (candles).

<sup>20</sup> *Die Inschriften von Stratonikeia I* (n. 15), 38, nos. 105 and 106.

<sup>21</sup> For Chaeremon of Nysa, his son Pythodorus of Tralles, and subsequent generations, cf. G. W. BOWERSOCK, *op. cit.* (*supra* n. 2), 8 with notes.

family, although their role is not explicitly attested. A palm appeared on the altar of Victory, and the statue of Victory herself turned to face Caesar's.<sup>22</sup> Mithridates of Pergamum had used the resources at his disposal to bring his city to the side of Julius Caesar, and Chaeremon of Stratonicea had used the resources of his temple not only to secure allegiance to Rome but actually to turn away a host of invaders.

Priests were, as these striking examples demonstrate, extraordinarily well placed to influence local sentiment. The examples of Pergamum and Panamara provide the necessary information for understanding certain miraculous events of the early Empire that are associated with provincial opposition to the Roman government at the time when they occurred. Such opposition need not, of course, imply opposition to Roman rule overall.

When Caligula decided to remove the great statue of Olympian Zeus from its temple in Greece to Rome, a great miracle occurred. As the workmen were in the process of dismantling the statue, a tremendous laughter was heard within the temple, and the workmen fled in terror: *Olympiae simulacrum Iovis, quod dissolvi transferrique Romam placuerat, tantum cachinnum repente edidit, ut machinis labefactis offices diffugerint.*<sup>23</sup> Thus was Caligula's mad plan effectively aborted. As Zeus of Panamara could turn away the enemy, so Zeus of Olympia could turn away the agents of the emperor. The episode is scarcely likely to have been invented after the fact since the statue remained at Olympia after the workmen had begun to remove it, and the possibility of giving signs of life to statues is well attested in ancient sources. Like their mediaeval counterparts, ancient

<sup>22</sup> Caes. *Civ.* III 105, 6. The miracles at Elis and Syrian Antioch in this same chapter are presumably to be explained in a similar way: cf. E.W. GRAY, in *JRS* 42 (1952), 123.

<sup>23</sup> Suet. *Cal.* 57, 1.

statues could laugh (as here), sweat, bleed, and turn round on their pedestals.<sup>24</sup> In 43 B.C. the statue of the mother of the gods on the Palatine turned of its own accord from east to west, while a statue of Minerva near Mutina, where the decisive battle was to be fought, sent forth not only blood but milk (presumably not at the same time).<sup>25</sup> A famous example from the city of Rome, a statue of Julius Caesar on the island in the Tiber, turned from west to east and was understood to have proclaimed the ascendancy of Vespasian as emperor.<sup>26</sup>

The foregoing examples illustrate the potential of miracles as a means of destabilizing the order at any chosen moment and of alienating sentiment from one person in favor of another. Augustus, who knew well that shrines had served the Roman cause in the triumviral period, was himself confronted with a hostile use of them during his travels in the East between 21 and 19 B.C. When he was on his way to Athens, that city, which had been loyal to Antony at the time of Actium, produced a miracle that the emperor took seriously. The statue of Athena on the Acropolis turned round on its base to face west instead of east and spat blood.<sup>27</sup> In anger Augustus refused to enter the city and remained throughout the winter on the island of Aegina. During his sojourn there he deprived Athens of possession of both Aegina and Eretria, from which they had been receiving tribute.<sup>28</sup> In 21 B.C. it still could not have been clear to the provincials that Augustus was going

<sup>24</sup> Otto WEINREICH assembled a valuable set of references to *Statuenwunder* in his admirable study, *Antike Heilungswunder* (Giessen 1909), 146. He rightly remarks, "Häufig werden Lebensäusserungen von Standbildern berichtet". Cf. also F. BÖMER's commentary on Ovid's *Fasti* III 46.

<sup>25</sup> Dio Cass. XLVI 33, 3 (Palatine); 4 (Mutina).

<sup>26</sup> Tac. *Hist.* I 86; Suet. *Vesp.* 5, 7; Plut. *Otho* 4, 8-9.

<sup>27</sup> Dio Cass. LIV 7, 2-3.

<sup>28</sup> *Ibid.*, with [Plut.] *Reg. et imp. apophth.*, Aug. 13, 207 F. Cf. G. W. BOWERSOCK, in *CQ* N. S. 14 (1964), 120-21.

to be the first of a long succession of Roman *principes*, and those who had supported Antony might well have anticipated a new reversal and even contemplated encouraging one. That the miracle of Athena in 21 B.C. was an act of opposition seems incontestable.

The same trip to the East brought more troubles to Augustus. At Cyzicus he found that Roman citizens had been flogged and executed, and at Tyre and Sidon he found factional strife that he addressed as potentially seditious.<sup>29</sup> These cases tend to reinforce the view that at this early period in Augustus' regime the eastern provinces were not yet convinced of his longevity. At the same time new claimants to the Roman power were making themselves known. Tiberius already had strong support in Sparta, where he had resided as a child.<sup>30</sup> It is perhaps not surprising, therefore, that when he was on his way to install Tigranes in Armenia, on the instructions of Augustus, he encountered a miracle near the plains of Philippi. According to Cassius Dio, as he was approaching the scene of the battle, "A tumult was heard coming from the field of the battle, as if from an army, and fire blazed up spontaneously (*αὐτόματον*) from the altars which Antony had built in the fortified camp."<sup>31</sup> Once again a tendentious miracle that could easily have been—and probably was—engineered.

In the West miraculous apparitions were no less understood to be an essential part of the mechanics of subversion. Suetonius Paulinus led the Roman forces to the island of Anglesey. He was attempting to thwart a powerful outbreak of opposition to Roman rule in Britain on the part of the Druids. Their bloody but deeply rooted Celtic cult had been forbidden by Tiberius, very probably because

<sup>29</sup> Dio Cass. LIV 7, 6. Cf. G. W. BOWERSOCK, *op. cit.* (*supra* n. 2), 103.

<sup>30</sup> Suet. *Tib.* 6, 2.

<sup>31</sup> Dio Cass. LIV 9, 6.

it had been at the core of the rebellion of Florus and Sacrovir in A.D. 21.<sup>32</sup> Exiles and supporters had gathered in the decades between Tiberius' interdict and Paulinus' invasion on Anglesey, known at that time as Mona. When the Roman forces arrived, the priests choreographed a savage ballet that almost turned back the Romans, as Zeus of Panamara had repelled the forces of Labienus. Tacitus records that, as the Roman ships arrived, an extraordinary vision confronted them.<sup>33</sup> Weaving in and out among the waiting enemy were women clad as Furies, bearing torches and with their long hair flowing behind them. Round about were Druids with their hands raised to heaven, and the whole spectacle terrified the Roman soldiery (*novitate adspectus*). Only the vigorous exhortations of the commander led them to recover their courage, *ne muliebre et fanaticum agmen pavescerent*. The cruel ceremonies of the Druids, including human sacrifice, served in themselves to strike terror just as miracles did elsewhere in the Roman provinces. The sight of blood and human remains in the Druid grove was no miracle, but it was comparable in its effect and no less rooted in cult. Such success as the revolt of Boudicca had was partly indebted (it is unclear how far) to the strength of the Druids, especially in opposition to the recently implanted imperial cult. The temple of Claudius at Camulodunum was considered *quasi arx aeternae dominatio-nis*.<sup>34</sup> And during the Gallic uprisings after the death of Nero, the Druids once again played a role, according to Tacitus.<sup>35</sup>

<sup>32</sup> Plin. *Nat.* XXX 13: *Gallias utique possedit, et quidem ad nostram memoriam. Namque Tiberii Caesaris principatus sustulit Druidas eorum et hoc genus vatum medico-rumque.* Suet. *Claud.* 25, 5, errs in assigning this measure to Claudius. Cf. R. SYME, *Tacitus* (Oxford 1958), I 457 with n. 6 and 458 with n. 4.

<sup>33</sup> Tac. *Ann.* XIV 30.

<sup>34</sup> Tac. *Ann.* XIV 31, 4.

<sup>35</sup> Tac. *Hist.* IV 54, 2.

Among the most celebrated subversive miracles in the history of the early Roman Empire were those wrought by Vespasian after his arrival in Alexandria in A.D. 69. These were miracles of healing, recorded in circumstantial detail by Tacitus.<sup>36</sup> In fact, the historian goes out of his way to comment that those who were present at the time still vouched for the accuracy of the story, even though there was no longer anything to be gained by telling it. A blind man and a man with a withered hand both approached Vespasian at the explicit bidding of the god Serapis (*monitu Serapidis dei*).<sup>37</sup> The blind man asked the future emperor to heal his eyes by spitting on them, and the man with the withered hand appealed to him to step on his hand in order to heal it. Astonished and incredulous, Vespasian appealed to those around him for advice and finally consulted some doctors as to whether or not these measures could possibly have any effect.<sup>38</sup> When it was suggested that they might be effective, if the god wished them to be, Vespasian spat and stepped as directed, and the healings took place.

In connection with these miracles carried out on the advice of Serapis, Vespasian chose to enter the Serapeum itself and to consult the god on the future of the Empire. After entering the sacred precinct, he had a vision of a certain Basilides, an Egyptian notable. When he reported to the priests that he had seen Basilides inside the temple, they assured him that the man was far from Alexandria and could not possibly have returned to be present at that time. Accordingly, the apparition was construed as a favorable portent, and Vespasian's ascendancy to the throne of the

<sup>36</sup> *Hist.* IV 81, 1-3. Cf. Suet. *Vesp.* 7, 2; Dio Cass. LXVI 8, 1. Cf. the thorough treatment of these events in A. HENRICHs, in *ZPE* 3 (1968), 65-76.

<sup>37</sup> *Hist.* IV 81, 1. Suet. *Vesp.* 7, 2, replaces the hand with a foot (*debili crure*),—certainly easier to step on, but Tacitus has his eyewitnesses.

<sup>38</sup> *Hist.* IV 81, 2.

Caesars was thereby predicted.<sup>39</sup> The two miracles and the oracle by apparition were thus all intimately connected with the priests of Serapis, and historians who have examined this material have rightly concluded that the entire scenario must have been staged by one of Vespasian's partisans. In the case of the healings, Vespasian himself seemed to have been caught by surprise. The Egyptian Jew, Tiberius Julius Alexander, who was at the time the prefect of Egypt, is generally and plausibly credited with this particular manipulation of the divine machinery available in Alexandria.<sup>40</sup> Josephus explicitly attests that Alexander zealously undertook to bring the population of Egypt over to the support of Vespasian as the next emperor.<sup>41</sup>

The oracle given to Vespasian in the Serapeum is by no means the only oracle to figure in subversive movements in the provinces of the early Empire. Dio Chrysostom reports that Trajan once consulted an oracle in Asia Minor and received a prognostication of future rule.<sup>42</sup> The date of this oracle and indeed the shrine that provided it are both in doubt, but the consultation may have occurred when Trajan's father was proconsul of Asia in the early eighties. Trajan's subsequent munificence to Miletus and to Apollo of Didyma suggests that this was the oracle that had favored him.<sup>43</sup> But it is also possible that Trajan had taken an interest in Claros. We know that in the middle seventies, when the elder Trajan was engaged in the construction of canals at Antioch, a consultation of that oracle was made

<sup>39</sup> *Hist.* IV 82; *Suet. Vesp.* 7, 1. On this episode, see A. HENRICHES, in *ZPE* 3 (1968), 54-65.

<sup>40</sup> Cf. A. HENRICHES, *art. cit.*, 75-76: "It has often been maintained that Tiberius Alexander was the chief propagandist and the one who governed back stage. Such a view is correct and is supported by a passage in Josephus."

<sup>41</sup> *Jos. Bell. Jud.* IV 618.

<sup>42</sup> Dio Chrys. *Or.* XLV 4.

<sup>43</sup> So C. P. JONES, in *Chiron* 5 (1975), 403-6.

after the alarming discovery of the bones of a giant in the bed of the river Orontes.<sup>44</sup> Pausanias ascribes the consultation to the ruling emperor, unnamed but evidently Vespasian.<sup>45</sup> It seems likely, however, that the governor in charge of the province selected the site. If so, his son might also have turned to Claros.

We know in any case that one of the most distinguished scions of the early Julio-Claudian house, the popular Germanicus, solicited Apollo at Claros for a prediction of his future during his appointment to the eastern provinces under Tiberius.<sup>46</sup> Since Germanicus' diplomacy in the East was consistently and strenuously resisted by the governor of Syria, Cn. Calpurnius Piso, who had been appointed in place of one of Germanicus' relatives at precisely the moment Germanicus undertook his tour,<sup>47</sup> it would not be surprising if Piso endeavored to tamper with provincial sentiment by making use of the mechanisms we have already exposed. Certainly the existence of magical *defixiones* in Antioch at the time of Germanicus' death attest to a strong but surprising animosity toward someone who was generally recognized to be one of the most engaging figures in the Roman Empire.<sup>48</sup> Germanicus received an ominous oracle from Apollo at Claros, predicting his early

<sup>44</sup> Paus. VIII 29, 3 (cf. Philostr. *Heroic.* I 1, 3, p. 288; p. 138 in Kayser's Teubner) together with H. W. PARKE, *The Oracles of Apollo in Asia Minor* (London, etc. 1985), 139-40. For other canal building at Antioch in the middle seventies, see the remarkable inscriptions recently published by D. FEISSEL, in *Syria* 62 (1985), 77-103.

<sup>45</sup> On Vespasian as the most likely candidate for δ 'Ρωμαίων βασιλεύς, D. VAN BERCHEM, in *Bonner Jahrbücher* 185 (1985), 68.

<sup>46</sup> Tac. *Ann.* II 54, 2-4.

<sup>47</sup> Tac. *Ann.* II 43, 2: sed Tiberius demoverat Syria Creticum Silanum per adfinitatem conexum Germanico.

<sup>48</sup> Tac. *Ann.* II 69, 3: carmina et devotiones et nomen Germanici plumbeis tabulis insculptum.

death.<sup>49</sup> If this oracle is not simply a fabrication after the event, it must be understood as an effort to subvert the position of Germanicus either in support of the personal hostility of Piso or, if we are to believe that such existed, in conjunction with the secret *mandata* that Tacitus reported Tiberius sent to ensure the demise of Germanicus.<sup>50</sup> That the oracle in Claros was exploited to undermine Germanicus' position becomes more likely when one considers the similarly pessimistic oracle delivered to him in Egypt. There he consulted the Apis bull which gave its answers by leading the enquirer into one of two chambers—one portending a positive response, the other negative—after taking food from the enquirer's hand. When Germanicus consulted the Apis bull, he refused even to take the food.<sup>51</sup> The prognostication could not have been worse.

In the western provinces oracles could also be helpful in furthering the ambitions of contenders for the Roman throne. When Galba was at New Carthage in Spain and received an invitation from Julius Vindex to present himself as the redeemer of the human race, he did not delay for long. He was reassured to discover that an honest virgin prophesied a favorable outcome to his undertakings and that a priest of the shrine of Jupiter at Clunia had learned in a dream that a similar prophecy had been issued by a mantic girl two hundred years earlier, to the effect that a *princeps* and lord would arise at some time out of Spain.<sup>52</sup>

But the shrines and temples of the provinces provided still more resources than miracles and oracles. The sacred

<sup>49</sup> Tac. *Ann.* II 54, 4: *et ferebatur Germanico per ambages, ut mos oraculis, maturum exitum cecinisse.*

<sup>50</sup> Tac. *Ann.* II 43, 4: *credidere quidam data et a Tiberio occulta mandata.* Ovid's comparison of Germanicus with Apollo of Claros at *Fast.* I 20 shows that the prince was known to have a special interest in the oracle. Cf. R. E. FANTHAM, in *Papers of the Liverpool Latin Seminar* 5 (1985), 249.

<sup>51</sup> Plin. *Nat.* VIII 185.

<sup>52</sup> Suet. *Galba* 9, 2.

precincts sheltered people as well, and they constituted another indispensable and complex piece of the machinery of subversion. If one can judge from the pattern reported in Philostratus' *Life of Apollonius of Tyana*, without actually crediting individual details as history, it would appear that lifelong opponents of the Roman government and the kind of ideological misfits in society that Apollonius represented regularly took up their abode in the temples and shrines of the traditional gods of paganism. This point emerges nearly half a dozen times in Philostratus' biography and presumably made sense both to Philostratus and to his readers. Apollonius is said to have taken up residence early in his career at the sanctuary of Asclepius at Aigae in Cilicia;<sup>53</sup> and, at another point in the early career of this pagan saint, Apollonius is made to declare that he intended to live in any sanctuary that would have him.<sup>54</sup> On another occasion he is said to have spent most of his life moving from one sanctuary to another as he preached his Neo-Pythagorean gospel.<sup>55</sup> By book five of Philostratus' biography he is said to have spent at least a winter in nearly all the shrines of Greece.<sup>56</sup> Toward the end of his career, we find him residing inside the temple of Zeus at Olympia.<sup>57</sup>

Apollonius himself did not always find the company he kept in these temples to his taste. In a remarkable letter preserved in the corpus of Apollonius' *Letters* that do not appear in Philostratus' biography, he is alleged to have said to the Ephesians who tended the temple of Artemis, "Those who dwell in the goddess's temple both by night and day are blameworthy. Otherwise thieves, pirates, kid-

<sup>53</sup> Philostr. *Vit. Ap.* I 8.

<sup>54</sup> I 16.

<sup>55</sup> IV 40.

<sup>56</sup> V 20.

<sup>57</sup> VIII 15.

nappers, and every criminal and sacrilegious person would not be issuing forth from the temple. Why, the temple is a walled shelter for robbers ( $\tauὸν τῶν ἀποστερούντων τεῖχος$ ).<sup>58</sup> Apollonius sought the protection of temples as a base for issuing his philosophical protests against the Roman régime. If Apollonius was an outcast, he was a noble one and clearly felt ill at ease with the more sordid outcasts that he found as bedfellows.

Apollonius' description of the population of the temple at Ephesus can be confirmed from other sources. The criminals were there because they enjoyed the temple's right of *asylum* and were therefore inviolate. The institution of *asylia* in the Greek world was an old and precious one, and temples that had this privilege were determined to keep it. Yet *asylia* attracted the unsettled and unprincipled population of the earth to take refuge on the sacred ground, and the presence of such people in substantial numbers provided an obvious reservoir of seething opposition to the established régime. Tiberius faced this problem squarely in A.D. 22 when he observed that the right of *asylum* in the temples of certain Greek cities had led to concentrations of the worst of the slave population, debtors, and murderers: *nec ullum satis validum imperium erat coercendis seditionibus populi, flagitia hominum ut caerimonias deum protegentis.*<sup>59</sup> That is to say, under the guise of ritual (*caerimonias deum*) the criminal and seditious people of the provinces enjoyed protection and could not be properly restrained.

Tiberius' experience of the revolt of Florus and Sacrovir in the preceding year may well have impelled him to look at the East as well as the West with an eye to potential sources of sedition in the shrines and temples. He

<sup>58</sup> *Epist. Apoll.* 65. See R. J. PENELLA (ed.), *The Letters of Apollonius of Tyana* (Leiden 1979), 123 f. The translation is Penella's on p. 73.

<sup>59</sup> Tac. *Ann.* III 60, 1.

instructed all those cities of the Greek East that had claims to *asylum* to present formal justification of those claims, and Tacitus gives a detailed account of the petitions presented by the most important cities.<sup>60</sup> Decisions in each case were placed in the hands of the Senate, which, overwhelmed by the number of embassies, asked the consuls for advice. Senatorial decrees ultimately prescribed unspecified limitations on the rights of *asylum* for the future (*modus tamen praescribebatur*).<sup>61</sup> Suetonius is astonishingly careless in reporting that Tiberius simply abolished the rights of *asylum*.<sup>62</sup> There is no doubt that the great temples at Ephesus, Aphrodisias, Stratonicea, Pergamum, and elsewhere continued to enjoy these rights to some degree.

But the issue of *asylum* in the traditional shrines and temples remained a source of tension under the early Empire because *asylum* could also be sought at the statue of the emperor. Simon Price has justly emphasized the importance of imperial statues as places of refuge in the provinces,<sup>63</sup> and he cites as an illustration a revealing anecdote in Philostratus' *Life of Apollonius*. It does not matter much whether this story is fiction or not; it is the underlying presumption that counts. When Apollonius came to Aspendus, he discovered that the inhabitants, suffering from a shortage of grain, were proposing to burn the governor alive, even though he was clinging to the emperor's statue. Philostratus observes that statues of the emperor were "more feared and venerated than the statue of Zeus at Olympia since the emperor was Tiberius."<sup>64</sup> Apollonius then succeeded in calming the fury of the mob and direct-

<sup>60</sup> *Ann.* III 61-63.

<sup>61</sup> *Ann.* III 63, 1 and 4.

<sup>62</sup> *Suet. Tib.* 37, 3.

<sup>63</sup> S. R. F. PRICE, *op. cit.* (*supra* n. 6), 191-95.

<sup>64</sup> Philostr. *Vit. Ap.* I 15. The translation is by C. P. JONES (Penguin edition, 1970). Cf. S. R. F. PRICE, *op. cit.*, 202.

ing them to put the torches they had lit for the governor on some nearby altars, which Price rightly assumes must have been there for imperial sacrifices. Roman law explicitly recognized *asylum* both at the temples of gods and at the statues of the emperors.<sup>65</sup> Accordingly, there was an inevitable competition between the old temples and the imperial statues, and it is scarcely surprising that seditious elements would be more inclined to take up residence in the sacred precincts of the gods. Hence the anxiety of Tiberius.

Only three years after Tiberius' inquisition into *asylia*, an incident at Cyzicus served to confirm his fears and to demonstrate the importance of the temples as vehicles of sedition. The city abandoned a plan to build a shrine to Augustus, and one man sold along with his home a statue of Augustus that had been inside it.<sup>66</sup> This *incuria caerimoniарum divi Augusti*, as Tacitus terms it,<sup>67</sup> served to unleash a wave of anti-Roman sentiment that led to violence and the incarceration of Roman citizens. So conspicuous a rejection of the statue of a Roman emperor probably entailed an affirmation of rights at one of the traditional sanctuaries of Cyzicus. Competing claims to *asylia* can be paralleled by the remarkable inclusion of an appeal from Crete among the petitions to Tiberius in A.D. 22 from old and venerable sanctuaries. The Cretans requested confirmation of *asylia* for their *simulacrum divi Augusti*.<sup>68</sup>

Among the more bizarre events of the early Empire were the appearances of no less than three persons who claimed to be Nero after his death. These false Neros, as they were called, took advantage of instability in the east-

<sup>65</sup> Gaius, *Inst.* I 53; *Dig.* XLVIII 19, 28, 7 (Callistratus).

<sup>66</sup> Dio Cass. LVII 24, 6-7. Cf. Tac. *Ann.* IV 36, 2; Suet. *Tib.* 37, 3.

<sup>67</sup> *Ann.* IV 36, 2.

<sup>68</sup> Tac. *Ann.* III 63, 3.

ern provinces and, at the same time, aggravated that instability. The pretenders seem to have been launched with the blessing of the Parthians, who saw an effective means of destabilizing the region in much the same way as Labienus Parthicus had done a century earlier. What is remarkable is the support that the false Neros received. The first appeared less than a year after Nero's death, and Tacitus reports that Achaia and Asia were both terrified: *falso exterritae velut Nero adventaret.*<sup>69</sup> Many persons were disposed to believe that the deceased emperor was still alive, and a slave or freedman (the reports vary), who bore a striking resemblance to the original and was adept at singing and playing the lyre, won a substantial following. According to both Tacitus and Cassius Dio, this false Nero found his support among the dregs of provincial society—deserters from the eastern armies, slaves, and criminals.<sup>70</sup> The plan was to move on to join forces with the Syrian army and to set up a kingdom in Syria or Egypt.<sup>71</sup> Although the pretender was hunted down and killed on Cythnus, we are left to wonder by what means he managed to assemble so frightening a band of supporters. The one place in the cities of the Greek East where deserters, slaves, and criminals could be found all together and in abundance was precisely the temple precincts with rights of *asylum*. Tacitus' and Dio's description of the false Nero's supporters coincides perfectly with the descriptions we have of the residents of the temples, and it is accordingly reasonable to assume that it was by appealing to the misfits there

<sup>69</sup> Tac. *Hist.* II 8.

<sup>70</sup> *Loc. cit.* together with Dio Cass. LXIII 9, 3. Clemens, the false Agrippa Postumus under Tiberius, provides an interesting parallel for Italy, with his following of seditious drifters: Tac. *Ann.* II 39-40 (cf. Suet. *Tib.* 25, 1; Dio Cass. LVII 16, 3-4). It was thought that Agrippa had escaped death *munere deum* (*Ann.* II 40).

<sup>71</sup> Tac. *Hist.* II 9, and Dio Cass. *loc. cit.* (n. 70).

that the false Nero had as much success as he did. This interpretation, moreover, explains satisfactorily why Tacitus can describe the provinces overall as being terrified by such a renegade, who brought those poor souls out of their isolation directly into the life of the provincials.

Our information on the other false Neros tends to support this analysis. In the year A.D. 80, another man who looked like Nero, had his voice, and played the lyre came out of Asia. His name was Terentius Maximus, and he attracted a large following as he made his way successfully to the Euphrates to join forces with the Parthian king, angry at that time with Titus.<sup>72</sup> It is evident that the Parthians were behind the dramatic emergence of this man and used him to destabilize the situation in the Greek East. The Jewish author of the fourth *Sibylline Oracle* makes reference to this pretender and his aspiration, doubtless nourished by Artabanus, to go forth from the Euphrates in a grand conquest of the West.<sup>73</sup>

Only eight years later, a third false Nero was launched. According to Tacitus' elusive reference in the prefatory lines of his *Histories*, there was very nearly a Parthian invasion *falsi Neronis ludibrio*.<sup>74</sup> At the end of his biography of Nero, Suetonius mentions the same pretender as coming on the scene twenty years after the original's death, and he says, *tam favorable nomen eius apud Parthos fuit ut vehementer adiutus et vix redditus sit*.<sup>75</sup> As a manoeuvre Parthian backing of false Neros was parallel to the support for Labienus, but one is left to ask why the pretense always took the form of a Nero. The answer must surely be the emperor's celebrated and strident philhellenism, which culminated in his

<sup>72</sup> Dio Cass. LXVI 19, 3 b-c.

<sup>73</sup> *Orac. Sibyll.* IV 119-24. The pretender is foretold in prophetic fashion just after the eruption of Vesuvius.

<sup>74</sup> Tac. *Hist.* I 2.

<sup>75</sup> Suet. *Nero* 57, 2.

liberation of the Greeks near the end of his reign. Even the sober and loyal Plutarch had to admit that this monstrous emperor deserved some measure of praise for his love of the Greeks.<sup>76</sup> Accordingly, the appeal of a resurrected Nero would probably have been greatest in the traditional shrines and temples of the Greek world, in just those places where there were unscrupulous and unemployed people to follow him.

No other emperor enjoyed a comparable posthumous life in either the West or the East of the early Empire. But a deranged character in Gaul during the same unstable months that witnessed the first false Nero can be seen as some kind of parallel in terms of the means by which he secured recognition. A certain Maricenus declared himself a god appointed to restore the liberty of the Gauls. He managed to assemble a force of eight thousand men and to win over towns of the Aedui. Only after the arrival of troops from Vitellius' army was Maricenus' band dispersed and the god himself killed.<sup>77</sup> He is unlikely to have enjoyed such a success if he had simply presented himself as a new and quite independent god in Gaul. It is more than likely that he worked in concert with the Druids, who were the most outspoken opponents of Rome in the region. And Tacitus' description of his followers as a *fanatica multitudo* would support this assumption.<sup>78</sup> Tacitus uses the word *fanaticus* at only one other point in his extant oeuvre, and that is in the *Annals* in his account of the weird spectacle that confronted Suetonius Paulinus as he prepared to invade Mona.<sup>79</sup>

<sup>76</sup> Plut. *De sera num. vindicta* 22, 567 F-568 A: . . . δρείλεσθαι δέ τι καὶ χρηστὸν αὐτῷ παρὰ θεῶν ὅτι τῶν ὑπηκόων τὸ βέλτιστον καὶ θεοφιλέστατον γένος ἥλευθέρωσε.

<sup>77</sup> Tac. *Hist.* II 61.

<sup>78</sup> *Loc. cit.*

<sup>79</sup> Tac. *Ann.* XIV 30, 2. This point about *fanaticus* is made by R. SYME, *Tacitus I* 458 n. 5. H. LAST's view of Roman policy toward the Druids (in *JRS* 39 [1949],

Many of the ancient allusions to anti-Roman demonstrations in the provinces record these events in the context of factional struggles or *stasis*. It is well recognized that inside the cities dissident elements worked through supporters who congregated in clubs or *collegia* that would clash periodically with other such groups. It was for this reason that the Roman administration normally viewed *collegia* (*εταιρίαι* in the East) with suspicion and sought to ban all but the most essential and innocuous of them.<sup>80</sup> It is striking that, wherever we have details of the operations of seditious clubs or groups, we come round once again to the local shrines and temples.

The fullest and most memorable account of seditious clubs in the early Empire is Philo's description of the arch-demagogue Isidore of Alexandria. Here is Philo's description of Isidore and his gangs, in Box's vivid translation:

"Isidorus was... a turbulent fellow, a demagogue, a past master in creating disorder and confusion, a foe to peace and stability, a genius at manufacturing commotions and disorders when they did not exist and at cementing and inflaming them after they had come into being, who made it his aim to have about him a disorderly and turbulent mob composed of a promiscuous flotsam which he distributed into sections after the fashion of committees (συμμορίαι).

There are numerous confraternities in Alexandria, the source of whose association is no wholesome thing, but unmixed wine and strong drink... They are given the names of Synods (*σύνοδοι*) and Couches (*κλῖναι*) by the natives. In all or the greatest number of confraternities

1-5) endows the Romans with an excess of humanitarian sentiment that would have surprised them.

<sup>80</sup> See, above all, *Dig.* XLVII 22 and Plin. *Epist.* X 33-34; 92-93, and 96, 7. See the remarks in A. N. SHERWIN-WHITE, *The Letters of Pliny* (Oxford 1966), 608-9; 610; 688-89; 708.

Isidorus carries off the first prize and is called toast-master (*συμποσιαρχος*), feast-master, city-troubler. Then, whenever he wants to perpetrate some unprofitable act, at one signal they come together in a body and say and do what they are bidden.”<sup>81</sup>

It is in an Oxyrhynchus papyrus from the series of documents known as the *Acts of the Pagan Martyrs* that we find a detailed description of Isidore’s methods of intrigue.<sup>82</sup> The papyrus describes a prearranged and secret meeting of Isidore, Dionysius of Alexandria, and a mysterious woman together with the prefect Flaccus. The interview is presumably to be dated to the period in which Isidore was still courting Flaccus in his antisemitic cause. What is striking here is that the scene is set in the Serapeum, and the presence of the god Serapis is clearly important in guaranteeing the commitments of the conspirators. The mysterious appeal made by an old man to Dionysius has the appearance of being orchestrated by Isidore, as the interview itself was.<sup>83</sup> The old man in the scene would appear to be one of those many people described by Philo as willing to do whatever Isidore tells them to do. It has long been clear from the literary evidence that Isidore could marshal the mobs in the streets of Alexandria according to his will, but the papyrus shows us this skillful intriguer exploiting the numinous authority of the Serapeum.<sup>84</sup> Serapis would have been useful to him in exacerbating anti-Jewish sentiment in Alexandria while he was still currying the favor of Flaccus, and it would have been equally useful when he turned against the prefect.

<sup>81</sup> Philo, *In Flaccum* 135-37.

<sup>82</sup> *POxy.* 1089, reprinted in H. A. MUSURILLO (ed.), *The Acts of the Pagan Martyrs* (New York 1954), 4-6. Musurillo’s commentary appears on pp. 93-104.

<sup>83</sup> *POxy.* 1089, ll. 33-35: ἰδοῦ, δ[ε]σπ[ότ]ᾳ Διονύσιε, ἀν/τικρὺ τοῦ Σα[ρά]πιο[ζ] δ γεραιός· μη βι/άζου πρός τό[v] Φλ[ά]κκον.

<sup>84</sup> Notice the oath at ll. 49-50 and the five talents in gold at l. 57.

Another of the faction-ridden cities of the early Empire for which we have somewhat more than an occasional allusion is Sardis. Plutarch devoted an entire treatise to instructing the Sardians in settling their factional disputes.<sup>85</sup> And in the corpus of *Letters* of Apollonius of Tyana, there are arresting details about these factions (*τάγματα* or *γένη*).<sup>86</sup> The factions were evidently organized on a tribal basis according to ancestry, and they bore obscene names that must have been of immemorial antiquity.<sup>87</sup> Even Apollonius found the names shocking and marvelled that the Sardians could have proclaimed them with such enthusiasm. Above all, these factions were under the protection of the great goddess of the city, Demeter. "So why is it that you alone," asked Apollonius, "the special wards of Demeter, have clans that are at odds with law, nature, and established custom?"<sup>88</sup> For Apollonius the startling names of the factions and the constant internecine strife were somehow interconnected in a failure to reconcile the protection of Demeter with Demeter's generous character as a goddess. What is important to recognize here is the grounding of the factions in local cult. In other words, the source of *stasis* at Sardis was ultimately the shrine of Demeter herself. Consistent preservation of what must have been cult names in the various *τάγματα* reflects the fierce commitment of Demeter's votaries.

<sup>85</sup> See Plut. *Praec. ger. reip.* 17, 813 E-F; 32, 825 D; and cf. C. P. JONES, *Plutarch and Rome* (Oxford 1971), 117 and 136.

<sup>86</sup> *Epist. Apoll.* 38-41; 56; 75-76. Note the letter added to the corpus as 75a by R. J. PENELLA, *op. cit.* (*supra* n. 58). See also his treatment of this letter in *HSCP* 79 (1975), 305-11.

<sup>87</sup> For discussion of the names Κόδδαροι and Ξυρησίταυροι see R. J. PENELLA, *op. cit.* (*supra* n. 58), 110-11. Cf. U.V. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, in *Hermes* 60 (1925), 307-13; R. J. PENELLA, in *Mnemosyne* S. IV 26 (1973), 337-41; id. and J. HENDERSON, in *Mnemosyne* S. IV 27 (1974), 293-97.

<sup>88</sup> *Epist. Apoll.* 75a (see n. 86).

It is in contexts such as those at Alexandria and Sardis that one should try to understand the tantalizingly brief references to *stasis* in the early Empire. Naturally *stasis* was by no means necessarily a phenomenon that inflamed opposition to the Roman government, but it was a political situation in which such opposition could very easily arise. Hence those Lycians who killed some Romans in A.D. 43 in the course of *stasis* or *discordiae* may well have done so because of an affront, real or imagined, to a local deity.<sup>89</sup> Similarly, when Romans were crucified on Rhodes in A.D. 44, so savage and surprising a penalty could best be explained in terms of violations of a temple or shrine.<sup>90</sup> At any rate, it seems increasingly evident that, wherever there was pagan provincial opposition to Rome in the provinces, it was normally expressed through the traditional cults. The actual killing of Romans, a palpably dangerous and seditious move, is most likely to have occurred when sacred boundaries were transgressed. The mechanics of subversion operated no less inexorably in these cases than when ambitious Romans or pretenders solicited support from the priests and denizens of a temple.

And so at the center of provincial subversion stood the local temples, revealed to have been far more vital than many have thought. Yet the expenses that were lavished on them and the rites that were performed there had all along demonstrated the continuing vigor of the old gods in the Roman Empire. The use to which their sanctuaries were put was generally no cynical abuse of a Voltairean kind, although a professing Cynic like Oenomaus of Gadara under Hadrian saw enough abuse to denounce oracular cheating in his vitriolic tract entitled *Γοήτων φωρά*.<sup>91</sup> A little

<sup>89</sup> See n. 3 above.

<sup>90</sup> See n. 4 above.

<sup>91</sup> For Oenomaus on oracular injustice, ignorance, ambivalence, and mischief cf.

later Alexander of Abonouteichus profited extravagantly from the credulity of his contemporaries, but in his case many a provincial would have perhaps objected strongly to Lucian's rationalist indictment.<sup>92</sup> The temples and their priests provided a pulse and rhythm to provincial life that must be pronounced ultimately salubrious. The delicate machinery that both reflected and shaped pagan popular sentiment effectively counterbalanced the equally potent force of the imperial cult.

We may conclude with the moving example of one who did not attempt subversion, to his cost. The irreproachable Corbulo was judged in antiquity to have had but one major fault, unswerving loyalty to his emperor.<sup>93</sup> In all his years in the eastern provinces he never seized the opportunity to remove Nero. No miracles, no oracles, no demonstrations of support occurred to unsettle the *princeps*. Rumors circulated that the great general had been in touch with Rubellius Plautus. *Vana haec*, according to Tacitus.<sup>94</sup> And a certain Arrius Varus (who later made himself agreeable to Antonius Primus) denounced Corbulo to Nero, who was prepared to believe any charges because of the conspiratorial acts of some of Corbulo's relatives.<sup>95</sup> But Ammianus

Eus. *PE* V 18-36. Presumably Oenomaus' work entitled *Κατὰ χρηστηρίων* is the same as the *Γοήτων φωρά*: cf. H. J. METTE, in *RE* XVII 2 (1937), 2250.

<sup>92</sup> Observe L. ROBERT, *À travers l'Asie Mineure* (Paris 1980), 421: «Une réflexion encore sur le caractère de charlatan trompeur et vicieux attribué à Alexandre. C'est la thèse de Lucien et de son entourage. Ainsi les oracles furent considérés comme manipulés par des prêtres imposteurs et cyniques dans la tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle, chez Fontenelle et Voltaire et longtemps ensuite. S'il y eut assurément de tels cas, des témoignages mettent aussi en évidence la dévotion du prophète envers son dieu, s'adressant à lui pour ses affaires personnelles...».

<sup>93</sup> Dio Cass. LXII 19, 4: τοὺς μέντοι ἄλλους ἀνθρώπους καθ'έν τοῦτο μόνον ὁ Κορβούλων ἐλύπησεν, ὅτι τὴν πρὸς τὸν Νέρωνα πίστιν ἐτήρησεν. Likewise LXII 23, 5-6.

<sup>94</sup> Tac. *Ann.* XIV 58, 2-3.

<sup>95</sup> Tac. *Hist.* III 6. For Arrius Varus, *PIR<sup>2</sup> A* 1111. On Corbulo's relatives, R. SYME, *Tacitus* II 560; also id., in *JRS* 60 (1970), 27-39, reprinted in *Roman Papers*

Marcellinus insists on the general's good faith in the provinces where he was in command.<sup>96</sup> He was a victim of his own fidelity, and when he committed suicide at Nero's behest he said, ἄξιος, "I deserved this." Cassius Dio tells us explicitly what he meant, although not everyone has noticed the gloss: only at the end did Corbulo realize that he was wrong to have spared Nero and trusted him. For making such a mistake he acknowledged that he deserved to die.<sup>97</sup>

---

II (Oxford 1979), 805-24. M. T. GRIFFIN infers, in *Nero: The End of a Dynasty* (New Haven/London 1984), 178, "Corbulo must have felt the net closing in on him for some time."

<sup>96</sup> Amm. XV 2, 5: *provinciarum fidus defensor et cautus*.

<sup>97</sup> Dio Cass. LXIII 17, 6: τότε γάρ δή, τότε πρῶτον ἐπίστευσεν ὅτι κακῶς ἐπεποιήκει καὶ φεισάμενος τοῦ κιθαρῳδοῦ καὶ πρὸς αὐτὸν ἐλθὼν ἄνοπλος. The ever vigilant and perceptive Arthur Stein did not, however, miss Dio's point: "da stiess sich D. (Domitius Corbulo) selbst kraftvoll das Schwert in den Leib, indem er sagte, es geschehe ihm recht, weil er einem solchen Kitharöden gedient habe und unbewaffnet zu ihm gekommen sei" (in *RE Suppl.-Bd.* III [1918], 407-8).

I am grateful to C. P. Jones for critical comments on this paper.

## DISCUSSION

*Mme Levick:* Professor Bowersock's paper has both demonstrated (and richly illustrated) the power of religion in the Roman Empire and shown most convincingly sources of support of the false Neros.

As for the theme of 'opposition' as such, some of the incidents (the Spanish oracle of 69, whether forged or second hand and previously brought out much more innocuously in support of Scipio Aemilianus after the capture of Numantia) clearly tended to the promotion of a candidate for Empire against the present incumbent, but others (the flames on Antony's altars at Philippi) are flag-waving for a man with Antonian connexions and no attack on any other politician in 20 B.C. (the answers that Germanicus received from Apollo of Claros and Serapis are a very different case). The cult of Serapis did very well out of Vespasian's miracles; the priests would have been very willing collaborators with Vespasian's subordinates who organized them.

As to the vagrants who emerged from the temples and followed the false Neros, the religious element seems less strong. But they do have some resemblances to the aging hippies who emerged in vans or buses from their London squats (from which they could not be evicted) in the summer of 1986 (as in previous years) to make their way to Stonehenge and Glastonbury—centres of the ancient, legendary, but 'true' Britain which they opposed to the reality. Like the *asylum* vagrants, they aim for an idealized version of what they know.

*M. Eck:* Die Hinweise auf die *falsi Nerones* zeigen m.E., dass der Widerstand gegen das Kaisertum und das Reich wenig grundsätzlichen Charakter hatte, wenn man gerade den Exponenten dieses Reiches funktionalisieren konnte. Damit ist eine Bejahung der Existenz verbunden. Es geht also wiederum um das 'Wie', weniger um die Existenz an sich.

*M. Bowersock:* The excellent observations of Barbara Levick and Werner Eck illustrate, among other things, the inherent imprecision (or should I say elasticity?) of the term opposition. Support of one party implies, potentially at any rate, opposition to another, but in some cases—as with Tiberius at Philippi—the ‘flag-waving’ should be considered by far the more important aspect. And the exploitation of memory of a Roman emperor, such as Nero, in an evidently hostile action on the part of Parthia certainly does mean that opposition of this kind was not calculated to overthrow the Roman Empire (at least not then and there) but rather to weaken it.

*M. Momigliano:* One of the many points which have emerged from Professor Bowersock's most important contribution is that the same sanctuaries could be used both to support and to fight the emperors. From this point of view the God of the Jews was an exception. As far as I know, this God never supported—that is, made miracles in favour of—the Roman emperors. This of course suggests comparison with the God of the Christians. But (to leave aside the dubious evidence of the *Historia Augusta*) a beginning of change is visible in the encounter of Julia Mamaea with Origen.

*M. Giovannini:* Le rôle des sanctuaires et de leurs prêtres comme foyers de ‘résistance’ au pouvoir impérial dans les provinces orientales paraît en effet avoir été considérable. Mais on peut le constater déjà à l'époque hellénistique, où l'on voit par exemple un des derniers Séleucides faire d'importantes concessions au sanctuaire de Baetococe (C. B. Welles, *Royal Correspondence in the Hellenistic Period* [New Haven 1934], n° 70, pp. 280 sqq.). Le sanctuaire de Ma à Comana (Strab. XII 3, 3, p. 535) a été lui aussi un véritable Etat dans l'Etat du royaume de Cappadoce. Il semble bien que ces sanctuaires indigènes ont su préserver à travers les âges une large autonomie, et l'on peut penser qu'ils ont âprement défendu leurs priviléges sous l'Empire romain, comme ils l'avaient fait contre les rois hellénistiques.

*M. Eck:* Wenn man sich überlegt, welchen Ansatzpunkt für Destabilierung und Widerstand lokale Kulte und grosse Tempel boten,

gewinnt die andersartige Haltung des Christentums im späteren 2. und insbesondere im 3. Jhd. umso stärkeres Relief. Denn zumindest nach unserer Überlieferung hat es kollektiven Widerstand der Christen, und zwar insbesondere in den umfassenden Verfolgungssituationen vor allem seit der Mitte des 3. Jhdts., nicht gegeben. Dies widerspricht wesentlich dem, was man auf Grund der aufgezeigten Möglichkeiten der paganen Kulte eigentlich erwarten könnte. Zumindest ein Grund muss wohl in der christlichen Theologie liegen.

*M. Bowersock:* I fully support M. Giovannini's point about sanctuaries and priests in the Hellenistic Age. The example of Baetocaece is well chosen to illustrate continuity into the Empire. The letter of an Antiochus cited as Welles no. 70 is part of a large inscription that also includes a letter of Valerian, Gallienus, and Saloninus guaranteeing *regum antiqua beneficia* as well as a decree of the city transmitted to Augustus: J.-P. Rey-Coquais, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie VII* (Paris 1970), n° 4028. Resistance to the independence of Baetocaece can be inferred from the words of Valerian and his colleagues *remota violentia partis adversae*. With M. Eck's remark about the Christians, I am of course in complete agreement. The absence of church opposition must surely be due to Jesus' teaching that to Caesar should be rendered the things that are Caesar's.

## IX

HUBERT ZEHNACKER

# TENSIONS ET CONTRADICTIONS DANS L'EMPIRE AU I<sup>er</sup> SIÈCLE LES TÉMOIGNAGES NUMISMATIQUES

Le monnayage est une expression de la souveraineté politique. A ce titre, la monnaie romaine du Haut-Empire dépend de l'empereur lui-même ou, pour une partie de sa production, de l'autorité plus ou moins réelle du Sénat. D'autres entités politiques, d'un rang régional ou local, ont également été autorisées à émettre des espèces; certains de ces numéraires sont abondants et ont joué un rôle dans l'approvisionnement de l'Empire: on peut penser que leurs dénominations et leur aspect étaient approuvés en haut lieu.

Sur tous ces monnayages, une référence épigraphique ou iconographique à l'empereur était considérée comme obligatoire. Les quattuorvirs monétaires d'Auguste réservent au moins une face de leurs monnaies à Auguste lui-même, l'autre étant d'inspiration personnelle ou familiale. Et encore cet héritage républicain fut-il vite aboli (4 av. J.-C.). Même les insurgés de 68-69 ont strictement maintenu leur monnayage au niveau d'un pouvoir politique qu'ils essayaient de fonder et qu'ils espéraient légitimer.

L'iconographie monétaire doit donc être considérée comme un document officiel, et l'on pourrait penser que c'est là un fait dont l'évidence ne souffre aucune contestation. Les monnayages des empereurs traduisent, on peut le croire, leur conception de l'Etat et du pouvoir, leur programme politique et évergétique, leurs victoires militaires, leurs ambitions dynastiques. La monnaie parle un langage que l'historien est capable de comprendre et d'expliquer.

Mais peut-être y a-t-il eu quelque excès dans ce domaine. Plusieurs savants<sup>1</sup> ont fait observer qu'il n'était pas légitime d'attribuer aux images monétaires des messages d'une complexité et d'une subtilité excessives et que, d'ailleurs, les usagers antiques ne considéraient pas ces effigies avec la même attention ni les mêmes aptitudes culturelles que les numismates modernes. On admettra facilement que la monnaie ne reflète pas la totalité des idées politiques et des grands événements d'un règne et qu'il peut y avoir une discordance notable entre ce que nous apprennent les monnaies et ce que nous lisons dans les textes. Pour le règne d'Auguste, l'œuvre de Virgile privilégie des valeurs qu'on ne retrouve guère dans le monnayage, et inversement. Le grand tournant du régime néronien, qui se situe en 62, ne produit ses effets sur les monnaies que timidement et deux ans plus tard.

Et pourtant l'iconographie et l'épigraphie monétaires fournissent, pour chaque période, un tableau cohérent, même si son contenu est limité. Les documents numismatiques ont une valeur historique irremplaçable, à condition qu'on évite de les surinterpréter<sup>2</sup>. Le message d'une mon-

<sup>1</sup> A. H. M. JONES, "Numismatics and History", in *Essays in Roman Coinage presented to Harold Mattingly* (Oxford 1956), 13-33; M. H. CRAWFORD, "Roman Imperial Coin Types and the Formation of the Public Opinion", in *Studies presented to P. G. Grierson* (Cambridge 1983); A. WALLACE-HADRILL, "Galba's *aequitas*", in *NC* 141 (1981), 20-39.

<sup>2</sup> D. MANNSPERGER, "ROM. ET AVG. Die Selbstdarstellung des Kaisertums in der römischen Reichsprägung", in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II 1

naie ne peut être qu'une idée simple, accessible à tous; les moindres détails plastiques n'ont pas nécessairement un sens; dans un règne, l'ensemble des émissions est plus important qu'une pièce isolée; l'art monétaire a ses lois propres et on ne peut pas lui demander la même chose qu'à un pamphlet ou à une œuvre littéraire.

On ajoutera aussi<sup>3</sup> que les directeurs des ateliers disposaient sans doute d'une assez large autonomie dans le cadre qui leur était tracé. Il leur suffisait de réaliser un équilibre entre les traditions et les possibilités artistiques de leur atelier et les objectifs majeurs de la politique impériale.

\*  
\*      \*

L'information que véhiculent les monnaies dépend souvent de leur contenu métallique et de la qualité de leurs destinataires habituels. Le monnayage impérial présente ainsi différents niveaux. Au sommet, les métaux précieux — surtout l'or — sont destinés à une élite et jouissent d'une exécution soignée. Parmi les monnaies de bronze, le grand module des sesterces offrait de belles possibilités; les dupondii et les as profitaiient souvent de ce voisinage, mais les semis et les quadrans, petits et sans grande valeur, étaient condamnés à une information réduite et à une exécution rudimentaire.

Sous Auguste ce sont donc les métaux précieux qui portent l'accent de la propagande; sous Tibère au contraire, ils sont aussi neutres et discrets que possible, et le bronze de l'atelier de Rome, au début, n'est guère plus explicite. Mais à partir d'environ 21-22, les monnaies de bronze commen-

---

(Berlin/New York 1974), 919-996; C. H. V. SUTHERLAND, *The Emperor and the Coinage* (London 1976), chap. V.

<sup>3</sup> C. H. V. SUTHERLAND, *op. cit.*, 108.

cent à s'orner d'effigies pittoresques et soignées, d'un langage très discursif. Ce style s'étend à l'ensemble des métaux sous Caligula et se maintient sous Claude, mais disparaît dans la première partie du règne de Néron. Il semble que ce soit alors le Sénat qui ait imposé, même sur les métaux précieux, des types répétitifs et peu attrayants. Ce n'est qu'à partir de 62, et surtout sur le bronze, que l'iconographie se fait à nouveau plus riche, reflétant peut-être l'intérêt que prenait Néron au fonctionnement des ateliers de Rome et de Lyon.

Ce court résumé d'une évolution bien plus nuancée suggère pourtant la multiplicité des forces en présence et le résultat, toujours mouvant, de leurs oppositions. Porteuse de l'effigie impériale, la monnaie obéit à tout un faisceau d'interdits et d'obligations. Tout principat réussi est fondé sur un compromis. On sait avec quel soin Auguste a établi son régime sur le respect des prérogatives du Sénat et sur la continuation ostensible des magistratures républicaines. Les émissions de bronze des monétaires augustéens à l'atelier de Rome étaient le sigle *S.C.* et le titre de *III Vir A.A.A.F.F.* avec une application emphatique qui n'était pas de mise au temps de l'ancienne République<sup>4</sup>. Le sigle *S.C.* lui-même a d'ailleurs été interprété par les modernes de façons diverses, dont aucune ne semble pleinement satisfaisante, et par la suite, notamment sous Néron, il a pu disparaître et reparaître sans qu'on puisse vraiment justifier ces variations.

A travers ces questions qui paraissent de pur protocole, c'est en réalité le problème de la République et de la survivance des sentiments républicains qui se trouve posé. Les incertitudes inhérentes aux changements de règne leur ont donné des occasions spectaculaires de s'exprimer et, presque, de se traduire en actes. Nous pouvons prendre

<sup>4</sup> D. MANNSPERGER, *art. cit.*, 943.

pour exemple l'attitude du Sénat à la mort de Caligula. Il se trouva que les prétoriens prirent les devants et portèrent au pouvoir un Claude tremblant de peur, après quoi le Sénat n'eut qu'à s'incliner. Le monnayage du début du règne montre bien cet équilibre des forces. L'or et l'argent, destinés au *donativum*, s'adressent aux prétoriens. Un revers, *Imper. Recept.*, montre leur camp entouré d'une muraille; au centre on distingue la chapelle des enseignes et un soldat. Un autre revers, *Praetor. Recept.*, fait voir Claude en toge donnant une poignée de main à un prétorien en armes tenant une aigle<sup>5</sup>. On a souvent souligné<sup>6</sup> la brutalité naïve de ces images qui contrastent avec le monnayage julio-claudien antérieur et annoncent de loin l'évolution future (*Fides exercituum*, etc.). Sur des as de bronze frappés sans doute dès le début du règne, c'est le Sénat qui reçoit sa part d'honneur avec *Libertas Augusta* accompagnant *S.C.* *Libertas* avait été le mot d'ordre du Sénat après la mort de Caligula; Claude se l'approprie. La personnification tient un *pileus*; c'est sa première apparition depuis la République. Le partage équitable entre le Sénat et les prétoriens se retrouve dans *Paci Augustae* des métaux précieux, à quoi répond *Spes Augusta* du bronze.

Le même souci d'équilibre, dans des circonstances plus difficiles encore, se manifeste dans le monnayage de Nerva où, dès les premiers mois du règne, des types comme *Concordia Exercituum* ou *Adlocut. Aug.* sont contrebalancés par *Justitia August.* ou *Libertas Publica*, cette dernière reprise du monnayage de Galba<sup>7</sup>. En élargissant la vision,

<sup>5</sup> C. H. V. SUTHERLAND (ed.), *The Roman Imperial Coinage* I (revised edition, London 1984) (cité désormais *RIC*), nos 7-8 et 11-12.

<sup>6</sup> D. MANNSPERGER, *art. cit.*, 951; G. G. BELLONI, «Significati storico-politici delle figurazioni e delle scritte delle monete da Augusto a Traiano», in *ANRW* II 1, 1046-1047.

<sup>7</sup> G. G. BELLONI, *art. cit.*, 1069 sqq.

on peut opposer les qualités militaires et les victoires de l'empereur à ses vertus morales, fondées parfois sur un retour au modèle augustéen.

Il ne reste alors que peu de place pour le corps civique, le peuple romain dans son ensemble. Sans doute le sigle *S.P.Q.R.* ou *S.P.R.* reste-t-il parfois en usage, quand il s'agit de commémorer les honneurs ou les *vota* dont bénéficie l'empereur ou un membre de sa famille. Sans doute aussi l'adjectif *publicus*, synonyme du génitif *populi*, est-il remis en honneur pendant et après les guerres civiles de 68-69. Mais d'ordinaire les aspirations du peuple — surtout du petit peuple de Rome — ne sont prises en compte qu'au niveau de son bien-être matériel: rémissions d'impôts (tel est parfois le sens donné à *Libertas*), promesse d'approvisionnement régulier (*Annona, Ceres, Securitas*) et plus généralement de prospérité (*Pax, Salus, Felicitas*).

Une faiblesse évidente du régime impérial résidait dans l'incertitude qui planait sur son système successoral. Auguste n'avait pas de fils, et le destin ruina l'une après l'autre les solutions qu'il s'ingénia à mettre en place. On connaît l'importance considérable d'Agrippa, puis des Caesares, dans les séries monétaires des ateliers de Nîmes, de Lyon et même de Rome (Agrippa est honoré sur les monnaies de C. Sulpicius Platorinus en 13, de Cossus Cornelius Lentulus en 12). Le fait même que les deniers aux effigies des Caesares aient continué à être frappés à Lyon quelques années après la mort de C. Caesar en 4 après J.-C. montre l'intensité des regrets d'Auguste et la faveur populaire qui s'était cristallisée sur cette solution. Le contraste est vif avec le silence numismatique qui entoure l'adoption de Tibère. Vers la fin morose de son trop long règne, les monnaies d'Auguste répètent, avec raideur et insistance, qu'il est seul l'autorité souveraine et que c'est sous ses auspices qu'ont été remportées toutes les victoires. Les brillantes campagnes de Drusus et de Tibère en Germanie

et en Pannonie sont ignorées à l'atelier de Lyon et sous-estimées dans celui de Rome.

La présence de diverses contremarques sur les monnaies de bronze trouvées principalement dans les camps légionnaires de la frontière rhénane a suscité naguère un regain de curiosité. Constatant qu'une contremarque *AVG.* oblitérerait parfois une contremarque *TIB.*, K. Kraft<sup>8</sup> en a conclu qu'il y avait eu des mouvements en faveur de l'élévation de Tibère à l'empire, auxquels celui-ci n'était pas étranger. L'oblitération de ces contremarques séditieuses témoignerait d'une répression ou à tout le moins d'une remise au pas. Malgré son intérêt, cette hypothèse brillante fut abandonnée quand on s'aperçut: a) que *TIB.* pouvait aussi oblitérer *AVG.*; b) que les deux contremarques pouvaient coexister; c) que *AVG.* ne désignait pas nécessairement Auguste; d) que les contremarques ne servaient probablement pas à ce genre de manœuvres politiques et dynastiques.

L'incertitude des successions, mais aussi les défauts des princes, qui s'accentuaient avec l'âge, provoquaient chez leurs successeurs des phénomènes de rejet dont les monnaies sont les témoins. Les deux premières émissions de métaux précieux de Caius à l'atelier de Lyon, avant son transfert à Rome, exaltent Germanicus, Agrippine l'Aînée et Auguste, dont l'effigie apparaît sans légende ou avec *Divus Aug. Pater Patriae*<sup>9</sup>. Aucune mention n'est faite de Tibère. Le fait est d'autant plus piquant que les graveurs étaient encore habitués aux traits de l'empereur défunt et qu'ils eurent au début quelque difficulté à rendre ceux de Caius.

<sup>8</sup> K. KRAFT, *Zur Münzprägung des Augustus* (Wiesbaden 1969), 25 sqq.

<sup>9</sup> RIC 1-12.

Le dénigrement du prédécesseur a pris sous les empereurs suivants des proportions étonnantes<sup>10</sup>. Dès la première année du règne de Claude, l'iconographie choisie, qui reprend souvent des types augustéens, constitue une sorte de commentaire négatif du règne de Caius. *Libertas* fait écho au discours de Cn. Sentius Saturninus devant le Sénat après le meurtre du tyran<sup>11</sup>; *Pax*, qui est absente du monnayage de Caius, signifie la fin de l'oppression et l'abolition de l'arbitraire. *Victoria* souligne *a contrario* les faiblesses militaires du règne précédent; *Ceres* promet que l'approvisionnement de Rome sera désormais assuré avec plus de soin.

Mais le plus beau type de cette série est peut-être *Constantia Augusti*. On a voulu y voir la constance de Claude devant les épreuves; on a rappelé qu'il n'avait dû la vie sauve qu'à la réputation d'antiquaire un peu borné derrière laquelle il avait su s'abriter. Mais cela n'aurait pas été de bonne propagande, et une telle notion correspondrait plutôt à *patientia*. En fait, *Constantia* apparaît sous trois aspects différents. Sur l'or et l'argent datés de l'atelier de Rome, émis entre 41 et 52, *Constantia* est une femme drapée, assise sur une chaise curule, la main droite levée. Sur l'or et l'argent non datés du même atelier, émis en l'honneur d'Antonia, le revers représente une femme drapée debout, tenant une corne d'abondance et une torche. Enfin sur des as, toujours à Rome, *Constantia* apparaît en tenue militaire, casquée, tenant une lance et levant la main droite. Sous cette diversité des apparences, *Constantia* ne peut être que la fermeté de principes et de conduite que Claude s'enorgueillit d'avoir apprise à la meilleure école qui est celle de la famille et dont il promet de faire usage dans

<sup>10</sup> E. S. RAMAGE, "Denigration of Predecessor under Claudius, Galba, and Vespasian", in *Historia* 32 (1983), 201-214.

<sup>11</sup> Jos. *Ant. Jud.* XIX 167-184.

l'exercice de son métier d'empereur. On est très proche des notions de raison et de droiture morale. Dans la 2<sup>e</sup> *Catilinaire*, Cicéron opposait déjà *furor* à *constantia*; dans la *Consolation à Polybe*, Sénèque fait l'éloge de Claude et stigmatise la *furiōsa inconstancia* de Caius<sup>12</sup>.

Un phénomène comparable ne peut être décelé au début du monnayage de Néron. Sur ce point aussi, la numismatique est en contradiction avec la tradition littéraire. L'*Apolocoloquintose* est un pamphlet semi-officiel qui jette le discrédit sur Claude et annonce que les méthodes de gouvernement allaient changer. La raison de cette différence tient au fait qu'aucun bronze n'est émis avant 62 et que même les métaux précieux ne sont frappés que parcimonieusement dans les premières années du règne: la faiblesse des besoins monétaires ne se prêtait pas à une vaste entreprise de propagande numismatique.

Après la guerre civile, Galba reprit et améliora la méthode inaugurée par Claude. Les monnayages anonymes de 68-69, qui étaient en partie les siens propres, lui fournitissaient une grande partie des thèmes. On retrouve ainsi, parmi d'autres, un *Genius P.R.* qui s'opposait au *Genius Augusti* de Néron et une *Securitas P.R.* qui faisait pendant à sa *Securitas Augusti*. Absents des monnaies de Néron, *Aequitas*, *Honos* et *Virtus* étaient ostensiblement glorifiés: l'idée s'imposait que Néron avait incarné les vices qui sont à l'opposé des vertus que célébrait Galba. Le type de la déesse Rome et le motif *Ob cives servatos*, tout traditionnels qu'ils étaient, allaient dans le même sens.

Les sympathies ouvertement néroniennes de Vitellius permirent à Vespasien de reprendre à son compte une bonne moitié des thèmes de Galba. Il se dégage de cette imagerie une sorte de diptyque du mauvais tyran opposé au

<sup>12</sup> Cic. *Catil.* II 25; Sen. *Dial.* XI (*Consol. ad Polyb.*) 17, 5 et cf. 13, 1; V (*De ira* III) 21, 5.

bon prince, exactement comme dans l'*Octavie* qui date de cette époque, tout en se nourrissant de la pensée politique et du style de Sénèque. On a donc à nouveau *Ob cives servatos* et *Roma Victrix*, mais aussi *Mars Ultor* et *Mars Victor*. La paix est annoncée de nombreuses façons: *Pax Augusta* ou *Augusti*, *Paci Orb. Terr. Aug.*, *Pacis Eventum* et même *Pax P. Romani*. On se rappelle la scène de l'*Octavie* dans laquelle Sénèque célèbre les vertus d'un prince pacifique tandis que Néron exalte ses instincts de guerre et d'oppression<sup>13</sup>.

A son tour le monnayage de Nerva marqua une réaction contre celui de Domitien. Dès les premiers mois du règne, *Justitia August.*, *Libertas Publica* et *Salus Publica* annoncent la couleur; *Aequitas August.* et *Moneta August.*, deux personnifications identiques tenant une balance et une corne d'abondance, promettent la remise en ordre des finances publiques et une stabilisation de la monnaie. *Aequitas* reprenait d'ailleurs un type de Galba, pareillement dirigé contre les truquages financiers et les extorsions fiscales de Néron. Le préfet d'Egypte de Néron, Ti. Julius Alexander, favorable à Galba, avait exalté dans le même esprit la Δικαιοσύνη de l'atelier d'Alexandrie<sup>14</sup>. En 96 aussi, un sesterce<sup>15</sup> avec la mention *Fisci Judaici Calumnia Sublata* annonce la suppression des méthodes inquisitoriales employées sous Domitien pour la levée de la taxe qui frappait les Juifs.

D'Auguste au milieu du règne de Néron, les monnaies impériales ne font aucune allusion aux complots avortés ou réprimés ni aux soulèvements matés dans les provinces. Un seul type d'un monétaire augustéen pourrait susciter une

<sup>13</sup> *Oct.* 441-593.

<sup>14</sup> A. WALLACE-HADRILL, "Galba's *aequitas*", in *NC* 141 (1981), 36.

<sup>15</sup> *RIC* 58.

hypothèse de ce genre. La suggestion a été faite<sup>16</sup> que l'iconographie particulière des monétaires augustéens était susceptible d'une lecture à deux niveaux, comme celle des monétaires de la République, et qu'une référence à l'actualité politique se superposait donc aux allusions antiquisantes et gentilices. S'il en est ainsi, Tarpéia à demi enfouie sous un amas de boucliers, aux revers des deniers de P. Petronius Turpilianus<sup>17</sup>, pourrait ne pas seulement se référer à la Sabine, pays d'origine du monétaire, mais signifier aussi que tout acte de traîtrise envers le *princeps* trouvait en lui-même sa punition...

Le règne de Tibère n'offre lui aussi que des indices très ténus. On sait que le bronze de l'atelier de Rome, après quelques années marquées par des types monotones et sans grand intérêt, a accueilli à partir de 22 des images plus riches et d'un style plus élaboré. C. H. V. Sutherland pensait pouvoir attribuer ce changement aux menées de Séjan, désireux de s'assurer la mainmise sur la Monnaie de Rome et de s'attirer les sympathies populaires<sup>18</sup>. Mais on ne voit pas quel profit Séjan pouvait tirer de cette iconographie, qu'il faut peut-être attribuer à l'arrivée d'un nouveau responsable à la Monnaie de Rome et d'une nouvelle équipe de graveurs.

En 21 la Gaule est secouée par le soulèvement de Florus et de Sacrovir. Cette révolte marque, selon Mattingly et Sutherland<sup>19</sup>, la fin des as et des quadrans *Rom.* et *Aug.* à l'atelier de Lyon — les quadrans seront repris une vingtaine

<sup>16</sup> D. MANNSPERGER, *art. cit.*, 943.

<sup>17</sup> RIC 299.

<sup>18</sup> C. H. V. SUTHERLAND, *Coinage in Roman Imperial Policy 31 B.C.-A.D. 68* (London 1951), 91-96; Id., *The Emperor and the Coinage* (London 1976), 110-111. Ce savant a pris un certain recul par rapport à son hypothèse: cf. RIC I (London 1984), p. 91.

<sup>19</sup> H. MATTINGLY, *Coinage of the Roman Empire in the British Museum* I (London 1923), p. cxxx; C. H. V. SUTHERLAND, RIC I p. 88.

d'années plus tard, sous Claude, pour une seule émission. Il est clair que Tibère ne tenait pas à voir se poursuivre cet important monnayage de bronze à Lyon; le renforcement de la Monnaie de Rome correspond à un effort de contrôle et de centralisation. Pour ce qui est des métaux précieux, Lyon a produit annuellement des quinaires d'or au type de la Victoire assise, datés par le chiffre de la puissance tribunicienne. Or le quinaire de l'année 21-22 fait défaut et l'existence de celui de 20-21 est incertaine<sup>20</sup>. Par ailleurs Lyon émettait surtout des aurei et des deniers à la légende de revers *Pontif. Maxim.*, qui ne sont malheureusement pas datés. En se fondant sur le vieillissement progressif du portrait de Tibère et sur quelques variantes dans la gravure, Mattingly y a distingué trois groupes qu'il propose de dater d'environ 16 à 21, de 21 à 25 et de 26 à 37. Il admet aussi qu'il a pu y avoir des années sans production<sup>21</sup>. Nous pensons qu'il y eut une interruption vers 21-22.

Au cours du Ier siècle, l'atelier de Lyon fut l'objet, à plusieurs reprises sans doute, de pillages ou du moins de vols. On connaît 6 coins d'Auguste provenant de Lyon et retrouvés en Gaule ou en Espagne; on en connaît 11 de Tibère trouvés à Auxerre (Yonne), Vertault (Côte-d'Or) et Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), et 2 de Caligula<sup>22</sup>. Mais alors la production des métaux précieux fut centralisée à Rome. Visiblement l'atelier de Lyon n'était pas toujours sûr. Néron osa y faire reprendre la production, mais de bronze seulement; pendant la révolte de Vindex, Lyon resta fidèle au pouvoir central.

A la Monnaie de Rome la date des dupondii de Tibère avec les légendes *Clementiae* et *Moderationis* n'est pas

<sup>20</sup> RIC I p. 93.

<sup>21</sup> H. MATTINGLY, *op. cit.*, p. CXXX.

<sup>22</sup> J. B. GIARD, *Bibliothèque Nationale. Catalogue des monnaies de l'empire romain*, I: *Auguste* (Paris 1976), 18; Id., *Le monnayage de l'atelier de Lyon des origines au règne de Caligula* (Wetteren 1983), 27-30.

assurée, mais une émission en l'honneur de *Salus Augusta* eut lieu en 21-22<sup>23</sup>.

Nous manquons ensuite de documents jusqu'au moment où se produisent des événements dramatiques sous le règne de Néron: l'incendie de Rome en 64, la conspiration de Pison en 65. Les aurei et deniers *Concordia Augusta*, la Concorde assise tenant une patère et une corne d'abondance, ont été parfois rapportés à ces événements; leur poids réformé les situe après 64. Cependant la personnification de *Concordia* et l'adjonction d'une corne d'abondance (certains aurei en présentent même deux) rattachent plutôt ce type au mariage de Néron et de Poppée, puis, après la mort de celle-ci, à son union avec Statilia Messalina<sup>24</sup>.

La référence à la conspiration de Pison est évidente sur les aurei et deniers *Juppiter Custos*, le dieu assis sur un trône, tenant le foudre et un long sceptre, émis au même moment<sup>25</sup>. Après la découverte de la conspiration, Néron fit distribuer 2000 sesterces par tête aux prétoriens; l'émission *Juppiter Custos* a dû servir à couvrir ces largesses<sup>26</sup>. En revanche, un aureus aux mêmes types, avec la légende *Juppiter Liberator*, destinée sans doute à faire écho aux paroles de Thrasea Paetus mourant, a été généralement considéré comme un faux moderne<sup>27</sup>.

Entre 65 et 68 on trouve aussi des aurei et des deniers au type de *Salus*, la déesse assise sur un trône, tenant une patère. On songe au temple de *Salus* que Néron fit construire dès 65<sup>28</sup>. Dans les émissions ultérieures au même type, on peut penser aussi à la découverte de la conspiration

<sup>23</sup> RIC 38-40 et 47; cf. *ibid.*, p. 88-89.

<sup>24</sup> RIC 48-49, et p. 145; cf. l'émission *Augustus Augusta*, RIC 44-45.

<sup>25</sup> RIC 52-53. Le type fut repris deux ans plus tard: RIC 63-64 et 69.

<sup>26</sup> Tac. *Ann.* XV 72.

<sup>27</sup> Tac. *Ann.* XVI 35. RIC I p. 154.

<sup>28</sup> Tac. *Ann.* XV 74. RIC 59-60, 66-67, 71-72.

de Vinicius<sup>29</sup>. Une *Salus Augusta* était apparue déjà sur des dupondii de Tibère frappés en 21-22, lors de la révolte de Florus et de Sacrovir. La même image, selon la manière dont on la considère, peut faire allusion à un fait historique précis ou traduire une vertu intemporelle liée à l'idéologie impériale<sup>30</sup>.

Lors des soulèvements de Vindex et de Galba, d'ultimes émissions, composées exclusivement de deniers<sup>31</sup>, reprennent les types de *Juppiter Custos*, *Roma* et *Salus*, et y ajoutent un revers anépigraphe inspiré des deniers légionnaires d'Antoine. Pour ce qui est du bronze, l'atelier de Lyon a dès lors cessé de frapper et la Monnaie de Rome émet seule une dernière série de sesterces aux types de Rome armée et de la Victoire tenant le *palladium*<sup>32</sup>. C'était l'agonie du régime néronien. On a d'ailleurs fait observer<sup>33</sup> que le jumelage des ateliers de Rome et de Lyon pour la production du bronze à partir de 64 avait eu pour résultat d'inonder les provinces occidentales d'un numéraire aux types trop exclusivement romains urbains, ce qui n'était politiquement pas sain.



Nous en venons aux monnaies du soulèvement de 68 qui se divisent à première vue en deux ensembles: les monnaies frappées au nom de L. Clodius Macer en Afrique, probablement à Carthage, et les monnaies anonymes. Ces dernières présentent de grandes difficultés de classement

<sup>29</sup> Suet. *Nero* 36, 1.

<sup>30</sup> RIC 47. D. MANNSPERGER, *art. cit.*, 957.

<sup>31</sup> RIC 68-72.

<sup>32</sup> RIC 369-370.

<sup>33</sup> C. H. V. SUTHERLAND, RIC I p. 144.

que l'on se bornera à signaler ici, sans prendre position sur le fond. Le problème est compliqué par la grande rareté des pièces et l'incertitude des provenances. Les numismates avaient l'habitude de diviser ces monnaies en groupes régionaux qu'ils répartissaient entre les foyers de la révolte anti-néronienne : l'Espagne, la Gaule, les Germanies, l'Afrique<sup>34</sup>. Dans un livre important publié en 1974, P. H. Martin a voulu démontrer<sup>35</sup> que toutes les monnaies anonymes de 68 ne constituaient qu'un seul groupe attribuable aux partisans de Galba et émis dans un atelier unique ; Vindex et Civilis se voyaient ainsi refuser tout monnayage propre. Mais les analyses de P. H. Martin ne paraissent pas déterminantes ; dans la nouvelle édition du *RIC I*, Sutherland s'en tient sagement aux divisions anciennes, et nous ferons de même.

Clodius Macer<sup>36</sup> était *legatus Augusti propraetore Africæ* quand il se révolta contre Néron au printemps de 68 ; il abrégea bientôt son titre en *propraetor(e) Africæ* pour ne plus mentionner le tyran. S'appuyant sur la *legio III Augusta* stationnée en Numidie, il s'empara de Carthage qui possédait une importante base navale. Il créa la *legio I Macriana* et donna le surnom de *Liberatrix* à chacune de ses deux légions. Il n'a fait frapper que des deniers. Leurs effigies de droit sont au nombre de sept et représentent dans l'ordre chronologique de leur apparition : a) un buste de l'Afrique, la tête couverte d'une dépouille d'éléphant ; b) une tête de lion ; c) un buste ailé de la Victoire ; d) une *Libertas* debout, tenant un *pileus* et une patère ; e) un buste tourelé de Carthage avec une corne d'abondance ; f) une tête casquée

<sup>34</sup> H. MATTINGLY, in *NC* S. IV 14 (1914); Id., *Coins of the Roman Empire in the British Museum I*, p. CLXXXIX sqq. et 288 sqq.

<sup>35</sup> P. H. MARTIN, *Die anonymen Münzen des Jahres 68 nach Christus* (Mainz 1974).

<sup>36</sup> K. V. HEWITT, "The Coinage of L. Clodius Macer (A.D. 68)", in *NC* 143 (1983), 64-80.

de Rome; g) le portrait de Clodius Macer lui-même, tête nue. Les six premiers types semblent se grouper deux par deux. Appariée au buste de Carthage, la tête de Rome paraît indiquer que Macer se flattait d'avoir des appuis dans la Ville, ce que confirment Tacite et Plutarque<sup>37</sup>. L'apparition du portrait de Macer marque la dernière étape de la révolte. Sur toutes les émissions le nom de Macer s'accompagne du sigle *S.C.*; il est placé au droit, sauf sur les deniers avec la tête de Rome et la légende *Roma S.C.*, où il relégué au revers. Le nom est régulièrement au génitif et ne passe au nominatif qu'au cours de la dernière émission. Tous ces faits montrent que Macer a longtemps voulu rester loyal à la cause du Sénat et ne pas se présenter comme un compétiteur à l'Empire.

Les revers sont moins nombreux encore: 1) une aigle entre deux enseignes; l'inscription mentionne la *legio III Augusta* ou la *legio I Macriana*, ce qui permet de distinguer le numéraire destiné à chacun de ces deux corps; 2) la tête de Carthage s'accompagne au revers d'une tête de Méduse au centre d'une triskèle avec l'inscription *Sicilia*: Clodius Macer espérait peut-être conquérir la Sicile, mais il ne semble pas que ce projet ait reçu un commencement d'exécution; 3) la tête de Rome est flanquée d'un trophée au revers; 4) le portrait de Macer s'accompagne d'une galère. Ces dernières émissions étaient sans doute destinées à la flotte.

Toute cette iconographie s'inspire du monnayage de la fin de la République; il s'agit parfois de frappes réalisées en Afrique. L'aigle entre deux enseignes et la galère proviennent des deniers pré-actiens d'Antoine qui circulaient encore couramment à la fin du règne de Néron. La tête de l'Afrique avait figuré entre autres sur les deniers frappés à Utique de Q. Metellus Scipio en 47-46 et sur les aurei et

<sup>37</sup> Tac. *Hist.* I 7 et 73; Plut. *Galba* 13, 4.

deniers, africains eux aussi, de Q. Cornificius en 42<sup>38</sup>. La tête de lion avait orné les monnaies des rois maurétaniens et il est possible que Macer ait voulu draîner à son profit un sentiment national africain toujours prêt à se réveiller. Une référence à Hercule n'est toutefois pas exclue; la massue et la dépouille de lion ornent le revers de deniers de Q. Sicinius et de C. Coponius qui frappaient pour le compte de Pompée en 49<sup>39</sup>. La triskèle avec la tête de Méduse est au droit des deniers des consuls de 49, L. Cornelius Lentulus et C. Claudius Marcellus<sup>40</sup>. Les bustes de la Victoire et les trophées sont fréquents dans les dernières décennies de la République; seule l'image en pied de *Libertas* appartient au répertoire numismatique impérial.

Gouverneur de la Tarragonaise, Galba est salué *imperator* à Carthagène le 2 avril 68. Il ne se prétend au début que le *legatus Senatus populi Romani* et prend ouvertement le parti de Vindex. Les monnaies qui peuvent lui être attribuées pendant cette période sont de rares aurei, de poids antérieur à la réforme néronienne, et des deniers de poids réformé. L'atelier émetteur a pu se trouver à Tarragone, mais d'autres villes ne sont pas exclues.

Deux émissions nous sont connues par un assez grand nombre d'exemplaires: 1) *Libertas Restituta*, buste de la Liberté; *S.P.Q.R.* sur un bouclier rond entouré d'une couronne de chêne; 2) *Bon. Event.*, buste masculin imberbe; *Rom. Renasc.*, Rome debout, tenant une petite Victoire et un long sceptre. Ce sont là des types qui ne paraissaient pas choquants. Il n'en va pas de même pour certains autres. Des deniers présentent au droit les bustes de l'Espagne et de la Gaule avec la mention *Concordia Hispaniarum et Galliarum*: les provinces s'unissent pour rétablir la liberté et la

<sup>38</sup> M. H. CRAWFORD, *Roman Republican Coinage* (Cambridge 1974) (cité désormais *RRC*), 461 et 509/3 et 4.

<sup>39</sup> *RRC* 444.

<sup>40</sup> *RRC* 445/1.

légitimité! Des personnifications de l'Espagne ou de villes espagnoles, en pied toutefois, et sans indication épigraphique, jouaient un rôle analogue dans le monnayage de Cnaeus Pompée en Espagne dans les années 46-45<sup>41</sup>.

Après l'écrasement de Vindex par les troupes de Verginius Rufus, *Hispania* est représentée seule, mais par ailleurs le ton se fait plus dur et *Mars Ultor* apparaît, tant sur les revers qu'aux droits. La mort de Néron, le 9 juin, paraît se refléter dans la reprise du type célèbre du denier de Brutus émis par L. Plaetorius Cestianus en 43-42<sup>42</sup>, avec la légende *Eid. Mar.* Mais tandis que Brutus, profitant du précédent créé par César, avait fait figurer au droit son propre portrait, Galba, beaucoup plus républicain, ou seulement plus prudent, y fit mettre le buste de la Liberté. Et c'est donc avec *Libertas* au droit, la légende *P.R. Restituta* qui accompagne au revers le *pileus* et les deux poignards, représentés identiques et non différents, comme sur la monnaie de Brutus.

Pour le reste, l'iconographie des monnaies anonymes de Galba peut être décrite sommairement. On trouve au droit, sans légende, un buste de Jupiter et un buste féminin accompagné d'une corne d'abondance; *Bonus Eventus* sous la forme d'un buste masculin ou féminin; le buste du *Genius populi Romani*; celui de *Libertas*; Rome sous la forme d'un buste ou assise sur une pile d'armes; le buste de *Salus*. Au revers on voit le Génie du peuple romain debout; *Ob Civis Servatos* ou bien *S.P.Q.R.* dans une couronne de chêne; la Victoire en bige ou debout sur un globe; *Virtus* debout tenant une petite Victoire; *Roma Victrix* debout, le pied sur un globe. Au droit comme au revers on trouve *Pax* ou *Paci* accompagnant deux mains jointes. A cette iconographie politique s'ajoutent deux types d'apparence plus technique:

<sup>41</sup> *RRC* 469-470.

<sup>42</sup> *RRC* 508/3.

au droit une tête de *Moneta*, au revers les instruments du monnayage.

L'ensemble présente d'évidentes références augustéennes et surtout républicaines. Par-delà le monnayage impérial, les bustes de *Libertas* et de *Salus* remontent à la République. La Victoire en bige était un type de revers courant des deniers au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. La tête de *Moneta* et les instruments du monnayage figuraient sur un denier de T. Carisius frappé à Rome en 46; le monétaire était un partisan de César, peut-être d'origine gauloise<sup>43</sup>. Le buste du *Genius populi Romani* vient d'un denier de Cn. Lentulus frappé sans doute en Espagne lors de la guerre contre Sertorius. Celui de *Bonus Eventus* pose un problème, car l'inscription accompagne deux bustes différents. Le buste féminin, très surprenant, pourrait être celui de *Felicitas*, si l'on en croit la légende d'une autre émission, *Bon. Event. et Felicitas*, ainsi que la corne d'abondance qui accompagne le buste féminin anépigraphe<sup>44</sup>. Quant au buste masculin, il reprend fidèlement — même pour le style — celui des deniers de Scribonius Libo émis à Rome en 62<sup>45</sup>. M. H. Crawford a suggéré que sur ces deniers *Bonus Eventus* proclamait le succès de la guerre contre Catilina. Il n'est pas sûr que ceux qui ont repris ce type pour le compte de Galba aient été conscients des virtualités que pouvait comporter cette interprétation. Mais la propagande anti-néronienne comparait volontiers le dernier des Julio-Claudiens aux divers ennemis publics de l'histoire de Rome.

Ainsi, cette iconographie est nettement plus violente qu'on ne l'a parfois dit. Sans doute Galba se garde-t-il pour l'instant d'y apparaître lui-même et proclame-t-il sa volonté

<sup>43</sup> RRC 464/2. T. P. WISEMAN, *New Men in the Roman Senate*, 139 B.C.-A.D. 14 (Oxford 1971), 221.

<sup>44</sup> RIC 2 et 10.

<sup>45</sup> RRC 416/1.

de paix et sa loyauté envers le Sénat. Mais beaucoup d'images sont des appels aux armes. En fait, l'inspiration est très variée et les divers emprunts républicains et augustéens constituent une synthèse destinée à rallier tous les courants de l'opposition à Néron. Le but visé, à ce stade, était encore un retour à la *libera res publica* sous la houlette du Sénat. La pression des circonstances et d'abord du Sénat lui-même fit que Galba changea bientôt d'avis.

Un deuxième groupe d'émissions anonymes, distinct du groupe espagnol, a été attribué à la révolte de Vindex en Gaule. Tacite rapporte<sup>46</sup> que les Viennois ont aidé la tentative de Vindex, au contraire des Lyonnais, qui furent en butte par la suite au ressentiment de Galba. Il faut donc peut-être situer à Vienne la frappe d'une partie au moins de ce groupe. S'il en est ainsi, les émissions auraient eu lieu entre mars et mai 68. Les aurei et les deniers sont de poids réformé. Comme dans le groupe précédent, toutes les émissions sont très rares, à l'exception de deux d'entre elles :

1) *Mars Ultor*, buste casqué de Mars; *Signa P.R.*, une aigle entre deux enseignes et un autel. Les deux types ont une origine républicaine; le revers reprend celui des deniers légionnaires d'Antoine, utilisé presque au même moment sur d'ultimes deniers néroniens émis par l'atelier de Rome<sup>47</sup>. Les monnaies de Vindex lui ajoutent un autel, peut-être pour souligner la légitimité religieuse de la révolte<sup>48</sup>.

2) *Salus Generis Humani*, Victoire debout sur un globe; *S.P.Q.R.* dans une couronne de chêne. Suétone a transcrit quelques mots d'une lettre envoyée par Vindex à Galba, afin de l'exhorter *ut humano generi assertorem ducemque se*

<sup>46</sup> Tac. *Hist.* I 65.

<sup>47</sup> RIC 50-51; cf. RIC (Néron) 68, et P. H. MARTIN, *op. cit.*, 59.

<sup>48</sup> H. MATTINGLY, *Coins of the Roman Empire in the British Museum* I, p. cxcvi.

*accommodaret.* H. U. Instinsky croyait jadis<sup>49</sup> que l'expression *genus humanum* désignait les provinciaux, dont ces monnaies traduiraient les aspirations. Il pensait retrouver la même notion sous des termes identiques dans des *Lettres de Pline à Trajan* ainsi que dans le *Panégyrique*<sup>50</sup>. Mais le *genus humanum* est déjà invoqué dans le discours — récrit par Tacite — que Pison, après son adoption par Galba, adresse à la cohorte de garde au palais impérial<sup>51</sup>. Et P. H. Martin a raison de faire observer<sup>52</sup> que sur les monnaies, *Salus generis humani* accompagne le plus souvent un revers *S.P.Q.R.* dans une couronne de chêne: ce slogan n'a donc rien d'anti-romain. Ajoutons qu'un unique denier fourré trouvé en 1972 à Alésia<sup>53</sup> montre au droit la tête diadémée et voilée de la Concorde avec la légende étonnante *Concordia Orb. Ter.*; au revers *Pia Felicitas*, la Félicité debout faisant une libation sur un autel allumé. Le 'genre humain' désigne donc plutôt l'ensemble des habitants de l'empire, lui-même assimilé à l'*oikoumènè*: c'est une notion qui a été bien préparée par la philosophie de Sénèque.

Pour le reste, l'iconographie des monnaies de Vindex paraît plus militaire que celle de Galba. Les droits offrent, sans légende, les bustes de Mars et de Minerve; avec légende, le Génie du peuple romain, deux mains jointes avec la mention *Pax et Libertas*, un buste casqué — ou casqué et tourelé — de Rome, parfois qualifiée de *Roma Restituta*, une personnification féminine debout, tenant lance et bouclier, avec la mention *Salus et Libertas*, un buste casqué de *Virtus*, qui est le courage militaire, et enfin un

<sup>49</sup> Suet. *Galba* 9, 2. H. U. INSTINSKY, «Salus Generis Humani», in *Hamburger Beiträge zur Numismatik* 1 (1947).

<sup>50</sup> Plin. *Epist.* X 17 b et 102; *Paneg.* 6, 1 et 57, 4.

<sup>51</sup> Tac. *Hist.* I 30, 2: *Galbam consensus generis humani, me Galba consentientibus vobis Caesarem dixit.*

<sup>52</sup> P. H. MARTIN, *op. cit.*, 47 sqq.

<sup>53</sup> *BSFN* 28,4 (1973), 384 sq.; *RIC* 41.

très curieux buste de *Volkanus Ultor*. Au revers on trouve la *Securitas P.R.* assise; *Juppiter Conservator* debout tenant le foudre; *Juppiter Optimus Maximus Capitolinus* assis dans son temple; *S.P.Q.R.* ou *S.P.Q.R. OB C.S.* dans une couronne de chêne; *Juppiter Custos* et *Juppiter Liberator* assis.

Des aurei et des deniers présentent au revers *Mars Ultor* en armes. C'est le type qu'on trouve dans le monnayage de Galba, où il n'est donc pas nécessaire de supposer qu'il est postérieur à l'écrasement de Vindex — ce serait de mauvaise propagande. On pensera plutôt qu'il s'agit pour l'un et l'autre de venger la *libertas populi Romani*<sup>54</sup>. Des deniers, rares, ont au droit le buste lauré d'Hercule, *Hercules Adser-tor*, et au revers la Fortune debout, *Florente Fortuna P.R.* On a souligné de divers côtés<sup>55</sup> que ce mot *adser-tor* est un synonyme de *vindex*, et que c'est bien la liberté qu'il y avait lieu de 'revendiquer'. Kraay cite ce commentaire de Donat à Térence, *Adelphes* 194: *adser-tores dicuntur vindic-es alienae libertatis*. Vindex jouait sur son *cognomen* en même temps qu'il se plaçait sous le patronage d'Hercule.

Toute cette iconographie pourrait refléter une idéologie politique stoïcise. C'est le stoïcisme qui peut expliquer la coloration très cœcuménique de certains slogans: *Salus generis humani, concordia orbis terrarum*. L'univers est gouverné par un dieu suprême que les Stoïciens identifiaient volontiers avec Jupiter. L'autre dieu possible, *Sol*, ne convenait pas en raison de ses résonances néroniennes. Ainsi s'explique peut-être le foisonnement des effigies joviennes, même si dans un cas c'est Jupiter Capitolin qui est visé. De son côté, Hercule était le héros stoïcien par excellence: une tragédie de Sénèque venait de l'illustrer et par la suite un imitateur allait écrire l'*Hercule sur l'Oeta*. Les types monétaires de

<sup>54</sup> P. H. MARTIN, *op. cit.*, 24-25 et 54.

<sup>55</sup> H. MATTINGLY, *op. cit.*, p. cxcv; C. M. KRAAY, in *NC S.* VI 9 (1949), 139 sq.; P. H. MARTIN, *op. cit.*, 55.

Vindex, y compris la *Virtus* casquée, s'inscrivent dans ce contexte d'un stoïcisme combattant.

Mais on a aussi fait observer<sup>56</sup> qu'Hercule *Adsertor* pouvait recouvrir le dieu gaulois Ogmius: beaucoup plus tard, l'importance d'Hercule dans l'iconographie du monnayage de Postume est éloquente à cet égard. Mais alors les nombreuses images de Jupiter peuvent correspondre à Taranis et celles de Minerve à une autre divinité gauloise, mentionnée par César<sup>57</sup>. Quant au curieux denier: buste de *Volkanus Ultor*; *Genio P.R.*, instruments du monnayage, il est évidemment parallèle à l'émission *Moneta Salutaris* de Galba, et on interprète cette dernière en fonction des ressources que procuraient les mines de l'Espagne: Galba aurait financé en partie la révolte de Vindex<sup>58</sup>. Mais on ne peut s'empêcher de songer aussi, pour *Volkanus*, au dieu forgeron des Gaulois, qu'une inscription gauloise d'Alésia honore sous le nom d'*Ucuetis*<sup>59</sup>. Ce dieu est aussi le protecteur des guerriers, et l'épithète *Ultor* lui convient bien. Le panthéon celtique, sous son *interpretatio Romana*, paraît donc jouer un rôle important sur les monnaies de Vindex.

En revanche, et contrairement à ce qu'on a vu pour Galba, la culture numismatique de ses graveurs est assez courte. Si l'on fait abstraction d'images aussi banales que l'aigle entre deux *signa* ou les mains jointes, le principal type républicain est la Concorde diadémée et voilée: sa dernière apparition avait été sur un quinaire frappé pour le compte

<sup>56</sup> H. MATTINGLY, *op. cit.*, p. cxcv.

<sup>57</sup> Caes. *Gall.* VI 17.

<sup>58</sup> Vulcain se rapporte sans doute au monnayage plutôt qu'à la fabrication des armes de Mars, *pace* P. H. MARTIN, *op. cit.*, 55.

<sup>59</sup> P. M. DUVAL, *La vie quotidienne en Gaule* (Paris 1953), 150 et 310; Id., *Les dieux de la Gaule* (Paris 1957), 29; Id., «Notes sur la civilisation gallo-romaine, I: Vulcain et les métiers du métal», in *Gallia* 10 (1952), 43-57. J'ai le plaisir de remercier Chr. Peyre de m'avoir éclairé sur ce point.

d'Octave et d'Antoine en 39 et peu avant sur un denier de L. Mussidius Longus frappé à Rome en 42<sup>60</sup>. Une *Pax Augusta* ailée qui, par son attitude, s'apparente à Némésis, a été introduite sous Claude<sup>61</sup>, mais remonte en fait à l'époque républicaine<sup>62</sup>. Un type comme *Juppiter Custos* est simplement repris du monnayage néronien et pourvu d'un sens nouveau.

On s'accorde à rattacher à ces deux ensembles d'émissions quelques rarissimes aurei et des deniers, tous de poids réformé, placés sous le patronage d'Auguste. Du fondateur de l'empire, ils reprennent le nom et, presque toujours, le portrait au droit. La série la plus nombreuse l'appelle *Augustus*, en complétant diversement sa titulature<sup>63</sup>; une unique liaison de coins avec les émissions de Vindex<sup>64</sup> suggère de quel côté il faut la classer. La série la moins nombreuse écrit *Divus Augustus*; un revers au nom d'*Hispania* permet de l'attribuer à Galba; il semble qu'il y ait eu plusieurs émissions d'aurei, ce qui ne serait pas étonnant pour l'Espagne.

La courte série de Galba rejoint et complète l'iconographie de son monnayage anonyme. Celle de Vindex est beaucoup plus riche. Deux revers se rencontrent, avec des variantes, dans les deux séries: les mains jointes avec le mot *Pax*, et la Victoire tenant un bouclier accompagnée de la légende *Senatus P.Q. Romanus* diversement abrégée<sup>65</sup>. La série *Augustus* se caractérise par un assez fort pourcentage de revers repris du monnayage républicain et augustéen. Un globe entouré d'un gouvernail, d'un sceptre et d'une

<sup>60</sup> RRC 529/4 et 494/41-42.

<sup>61</sup> H. MATTINGLY, *Coins of the Roman Empire in the British Museum* I, pl. 50, 14 et cf. pl. 32, 1, 7, 8 et 14.

<sup>62</sup> Aureus de C. Vibius Varus frappé à Rome en 42: RRC 494/35.

<sup>63</sup> Un denier à *Caesar Divi f.*, un autre simplement *Imp.*

<sup>64</sup> RIC 75 et 96.

<sup>65</sup> Mais le bouclier porte *CL V* dans un cas, *VI AV* dans l'autre.

couronne provient du denier de Cn. Cornelius Lentulus frappé sans doute en Espagne vers 76-75, celui-là même qui a fourni également le *Genius populi Romani*<sup>66</sup>. Les sept étoiles au-dessus d'un croissant de lune ont leur modèle sur le denier de L. Lucretius Trio frappé à Rome en 76 — on notera la coïncidence de la date: il s'agit de la guerre contre Sertorius — dont le type est repris avec cinq étoiles sur les aurei et deniers de P. Clodius émis à Rome en 42<sup>67</sup>. Quant à Cupidon sur un dauphin, il vient d'un autre denier du même Lucretius Trio<sup>68</sup>.

Parmi les revers d'inspiration augustéenne citons le capricorne tenant un globe; les Caesares de face avec leur lance et leur bouclier rond; le *sidus Julium*; le taureau cornupèète; la Diane de Nauloque. Le modèle du *sidus Julium* se trouve dans la production des deux ateliers espagnols<sup>69</sup>; tous les autres types appartenaient à l'atelier impérial de Lyon. C'est un indice de plus pour situer la série *Augustus* en Gaule, même si Vindex n'a pas pu utiliser les services de l'atelier de Lyon.

Un quatrième groupe, composé d'un aureus unique et de deniers, tous de poids réformé, présente une iconographie à la fois civique et militaire. Après quelque hésitation, H. Mattingly l'avait attribué à l'atelier de Cologne, en le situant soit à l'automne 68 sous Fonteius Capito, immédiatement après l'accession au trône de Galba, soit au printemps de 69, peu avant la proclamation de Vitellius<sup>70</sup>. Mais C. M. Kraay, dont C. H. V. Sutherland adopte les conclusions<sup>71</sup>, a rattaché ce monnayage à l'entreprise de Fabius

<sup>66</sup> RIC 90; RRC 393/1.

<sup>67</sup> RIC 95; RRC 390/1 et 494/20-21.

<sup>68</sup> RIC 107; RRC 390/2.

<sup>69</sup> RIC 37-38 et 102.

<sup>70</sup> H. MATTINGLY, in *NC S. VI* 12 (1952), 72-77.

<sup>71</sup> C. M. KRAAY, in *NC S. VI* 12 (1952), 78-86; C. H. V. SUTHERLAND, *RIC I* p. 200 sq.

Valens, commandant des forces pro-vitelliennes qui passèrent de la Gaule en Italie. Valens chercha à gagner l'adhésion des prétoriens qui soutenaient Othon<sup>72</sup>. Le nom de Vitellius est soigneusement évité sur ces monnaies; on met l'accent sur la concorde des armées ainsi que sur le rétablissement du Sénat et du peuple romain dans la plénitude de leur souveraineté. Selon Kraay ces monnaies peuvent avoir été frappées, les unes à Lyon, qui ne suivit pas la révolte de Vindex mais se rallia rapidement à Vitellius, les autres à Nîmes. Même si les raisons alléguées par Kraay ne sont pas probantes<sup>73</sup>, cette localisation demeure acceptable.

L'iconographie de ce groupe peut être décrite en peu de mots. On trouve au droit: *Fides exercituum*, mains jointes; *I.O.M(ax)*. *Capitolinus*, buste de Jupiter; *Vesta P.R. Quiritium*, buste voilé et diadémé de Vesta. Au revers: *Concordia Praetorianorum* et *Concordia Provinciarum*, dans les deux cas la Concorde debout, tenant une branche et une corne d'abondance; *Fides Praetorianorum* et *Fides Exercituum*, deux mains jointes; *S.P.Q.R.* dans une couronne de chêne; *Vesta P.R. Quiritium*, Vesta voilée assise sur un trône, tenant une patère et une torche; *I.O.M(ax)*. *Capitolinus*, Jupiter assis dans un temple distyle, tenant un foudre et un sceptre; *Senatus P.Q. Romanus*, Victoire marchant, tenant un bouclier.

Les auteurs de ces monnaies se comportent en compétiteurs de l'empire autant et plus qu'en restaurateurs de la liberté.

<sup>72</sup> Tac. *Hist.* I 74.

<sup>73</sup> KRAAY fait observer que les aurei et deniers *RIC* 124-125a ajoutent au droit une palme qui rappelle le palmier des bronzes *Col. Nem.* Ce point peut être contesté: la présence ou l'absence d'une palme en *RIC* 123-125b correspond plutôt à une marque de contrôle concernant les officines ou les quantités de numéraire; il en va de même de la présence ou de l'absence d'une torche allumée sur les deniers *RIC* 126-129.

Un cinquième groupe, composé lui aussi d'un aureus et de quelques deniers uniques ou très rares, est attribué à la révolte des Bataves et de Julius Civilis en Germanie Inférieure. Dans un premier temps, le but affiché de Civilis était de soutenir Vespasien. Mais il finit par s'allier à Classicus et Tutor en vue d'organiser une révolte de toute la Gaule et de former un *imperium Galliarum*. Castra Vetera (Xanten) fut assiégié et pris, et sa garnison, la *legio XV Primigenia*, se rendit<sup>74</sup>.

L'iconographie est empruntée au répertoire des guerres civiles. Au droit figurent: *Adsertor Libertatis*, tête casquée (Mars? ou Civilis lui-même?); le buste diadémé de *Gallia*; *Libertas Restituta*, buste diadémé et voilé; *Salutis*, le buste de *Salus*. Au revers: *Legion. XV Prim(ig.)*, Victoire couronnant un trophée; *Fides*, deux mains jointes tenant deux épis et une enseigne surmontée d'un sanglier; *Concordia* assise tenant une enseigne surmontée d'un sanglier, ou debout, tenant une branche et une corne d'abondance; *Mars Adsertor* debout, tenant une enseigne et un bouclier.

Les références à la Gaule se situent peut-être dans la période de collaboration avec Classicus. Mais il n'est pas sûr du tout que ces types expriment un sentiment national gaulois<sup>75</sup>. De même le revers au type de *Fides* peut s'interpréter en des sens opposés. Le problème est insoluble en raison de la conduite ambiguë de Civilis.

Pour l'ensemble de ces émissions, on peut se demander où les insurgés se sont procuré les graveurs et le matériel nécessaire. Certaines villes avaient eu des ateliers monétaires, fermés depuis un temps plus ou moins long (Tarragone, Nîmes, Vienne); mais l'atelier impérial de Lyon n'a pas été utilisé, sinon peut-être pour une partie du quatrième

<sup>74</sup> Tac. *Hist.* IV.

<sup>75</sup> Pro: Mommsen, Mattingly; contra: P. H. MARTIN, *op. cit.*, 51.

groupe. On peut s'interroger aussi sur les conditions dans lesquelles ont été repris les types monétaires antérieurs. Certains modèles étaient vieux de plus d'un siècle; ils avaient parfois été frappés dans des ateliers lointains et en petites quantités. Pourtant le choix des modèles semble obéir souvent à des critères géographiques et idéologiques précis. Il est exclu que toutes ces monnaies aient encore circulé couramment. Les documents ont-ils été fournis par des archives d'ateliers monétaires? C'est peu probable. Y avait-il des collections privées, en particulier chez les nostalgiques de la République?

Le style de ces émissions est très variable<sup>76</sup> et certains graveurs étaient à l'évidence très inexpérimentés. La tête de la déesse Rome, tantôt 'en cheveux', tantôt coiffée à la fois d'un casque et d'une couronne de tours<sup>77</sup>, est un vrai contresens iconographique. Mais ils avaient le sens du concret; ils ont reproduit les emblèmes des légions et les enseignes des corps de troupes. De même les deux mains jointes, plus qu'un motif uniquement numismatique, étaient sans doute des objets réels employés dans la vie des camps<sup>78</sup>.



A mesure que la conquête progressait, le numéraire romain étendait son influence. Dans cette expansion, les provinces occidentales se montraient beaucoup plus perméables que les pays de l'Orient grec, qui avaient déjà une longue tradition et une circulation monétaire intense<sup>79</sup>. La pénétration du numéraire romain en Orient se fit en deux

<sup>76</sup> P. H. MARTIN, *op. cit.*, 16 sqq.

<sup>77</sup> RIC 32, 33, 35 et 59; P. H. MARTIN, *op. cit.*, 18 et 26.

<sup>78</sup> Tac. *Hist.* II 8, 2: *Centurionemque Sisennam dextras, concordiae insignia, Syriaci exercitus nomine ad praetorianos ferentem...*

<sup>79</sup> A. GIOVANNINI, *Rome et la circulation monétaire en Grèce au II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ* (Basel 1978).

étapes: au temps de Sylla d'abord, puis au moment des guerres civiles qui s'achevèrent à Actium. M. H. Crawford a dressé un tableau des interactions de la conquête romaine et des monnayages du monde méditerranéen, en montrant comment le règne d'Auguste marque l'aboutissement de tendances amorcées depuis deux siècles et le point de départ d'une nouvelle évolution unificatrice<sup>80</sup>.

Sous Auguste de vastes régions, qui n'étaient jusqu'alors que virtuellement incluses dans la domination romaine, sont définitivement conquises et pacifiées: l'arc alpin, la Thrace, l'Espagne du nord-ouest. Dans la colonie d'Emerita nouvellement fondée, P. Carisius, *legatus pro praetore* de Lusitanie, fit frapper de l'argent où Auguste est appelé *imperator* et du bronze où est indiquée sa *tribunicia potestas*. Les monnaies d'Auguste et de Tibère reflètent les campagnes contre les Germains, celles de Claude la conquête de la Bretagne.

L'ensemble de ce processus s'accompagne d'une romanisation des monnayages régionaux et locaux. Les monnaies ibériques, depuis longtemps alignées sur le système du denier, ont maintenant des légendes en latin. En Gaule, la conquête provoqua un fort afflux d'argent romain ainsi qu'une augmentation substantielle des monnayages locaux fondés sur le quinaire. Une génération plus tard, la production de métaux précieux se tarissait, mais le bronze continuait jusque sous Tibère et se romanisait. On connaît les quadrans de *Germanus Indutilli f.*, probablement frappés à Trèves; ailleurs, des semis sont marqués *Simissos publicos Lexovio*. Une émission porte le sigle *Ex S.C.*; les auteurs de cette monnaie ne savaient manifestement pas ce que cela signifiait, mais leur désir de se réclamer de l'autorité romaine est incontestable<sup>81</sup>.

<sup>80</sup> M. H. CRAWFORD, *Coinage and Money under the Roman Republic: Italy and the Mediterranean Economy* (London 1985).

<sup>81</sup> M. H. CRAWFORD, *op. cit.*, 214-218.

En Asie, des ateliers comme Ephèse et Pergame émettent dès Auguste des cistophores pourvus de légendes en latin et d'une iconographie impériale; des dénominations romaines de bronze, du sesterce au semis, sont également frappées. De Tibère à Néron, Césarée de Cappadoce émet des didrachmes et des drachmes aux effigies et aux légendes romanisées, auxquels s'ajoutent sous Néron des hémidrachmes et des pièces d'argent valant 24 et 12 as, qui font le lien entre les numéraires grec et romain. Sous Auguste et Tibère, les monnaies de bronze de la Commagène, de Cyrène, de Leptis, de la Sicile sont des dénominations romaines. Sous Tibère, les monnayages d'Hérode Antipas et de Philippe suivent le mouvement. Dion Cassius se fait l'écho de cette harmonisation des monnayages de l'empire<sup>82</sup>.

A des dates variables entre la fin du règne d'Auguste et celui de Caius, les monnayages autonomes disparurent dans les provinces occidentales tandis qu'ils se faisaient rares en Orient, à l'exception de la Syrie et de l'Egypte. Les principales causes de ce déclin étaient l'appauvrissement provoqué par des prélèvements massifs (guerre de conquête, fiscalité et usure, exactions lors des guerres civiles) et la perte des ressources fiscales de la part des *civitates* indigènes. La survie de certains monnayages locaux de bronze dans les deux premiers siècles de l'empire peut s'expliquer par des manifestations de fierté municipale, par le besoin de faire face à des dépenses exceptionnelles et parfois par le désir de réalimenter la circulation monétaire locale. Tout cela est parfaitement conforme aux structures de l'empire; seules les monnaies d'argent de la révolte juive constituaient un défi délibéré à l'autorité romaine. Mais le conflit qui opposa le peuple juif à Rome ne saurait être assimilé à un simple acte de résistance au régime impérial.

Tous ces faits montrent que non seulement la pénétration de la monnaie romaine n'a guère rencontré de résis-

<sup>82</sup> Dio Cass. LII 30,9; M. H. CRAWFORD, *op. cit.*, 270-271.

tance, mais qu'elle a souvent été facilitée par les élites locales. Les provinces occidentales semblent avoir absorbé le numéraire romain avec une avidité particulière; sous Auguste le choix des emplacements pour les ateliers (Emerita, Nîmes, Lyon) tient compte, entre autres, de ce facteur. Mais Emerita et Nîmes ne frappèrent que peu de temps; le rôle de l'atelier de Lyon devenait de ce fait primordial. Le transfert de la frappe des métaux précieux à Rome sous Caius put être compensé sans doute par des transports de fonds vers l'Occident. En revanche l'arrêt de la frappe du bronze et la fermeture totale de l'atelier de Lyon dès le début du règne de Claude — après une unique émission de quadrans *Rom. et Aug.* — fut une vraie catastrophe. Le besoin de monnaie divisionnaire était tel que des imitations de bronzes claudiens furent fabriquées un peu partout en grandes quantités. Ce numéraire semble avoir bénéficié d'une large tolérance officielle; un certain nombre de pièces furent authentifiées sous Néron par l'apposition d'une contremarque<sup>83</sup>. C'est sous Néron aussi, en 64, que fut rouvert l'atelier de Lyon, avec la mission de produire des séries de bronze parallèles à celles de l'atelier romain; ces émissions furent très abondantes.

On ne trouve rien en tout cela qui dénote la moindre résistance à l'empire; tout au plus une certaine tendance, parfois, à se substituer à lui quand il est défaillant — ce qui est plutôt bon signe. Des marques de mauvaise humeur, on a cru les trouver dans les mutilations infligées à certaines monnaies au cours de leur circulation. Elles seraient l'expression d'une haine particulière vouée à un empereur, ou à l'empire, ou à la présence romaine en général. Mais il faut bien reconnaître que des monnaies abîmées, quand elles sont des exemplaires isolés, ne prouvent absolument rien: il

<sup>83</sup> C. H. V. SUTHERLAND, *The Emperor and the Coinage*, 71; Id., *RIC I* p. 114-115.

peut s'agir de jeux d'enfants ou de la marque d'une rancune individuelle.

Même les bronzes maltraités de Caligula, dont R. Martini a fait récemment une ample récolte<sup>84</sup>, sont peu explicites à cet égard. Après la conquête de la Bretagne en 43, le Sénat demanda que les monnaies de bronze de Caligula fussent envoyées à la fonte, mais ce qui en circulait continua à circuler. Les contremarques recensées par Martini défigurent le visage de Caius ni plus ni moins souvent que des estampilles analogues ne le font sur les bronzes des autres empereurs; les coups de poinçons n'ont rien que de banal et les lettres érasées dans la titulature ne sont pas un symptôme univoque. Pour peu d'ailleurs que ces mutilations aient été faites après la chute de Caius, elles refléteraient plutôt une attitude parfaitement légitime. C'est aussi ce qu'on peut conclure d'as de Bilbilis sur lesquels les *tria nomina* de Séjan, collègue de Tibère au consulat en 31, ont été érasés<sup>85</sup>. Les Bilbilitains ont voulu montrer leur loyauté. On connaît une pièce sur laquelle le nom érasé n'est pas celui de Séjan: l'ouvrier chargé de la besogne n'a pas fait attention, ou ne savait pas lire...

Pour conclure vraiment à une manifestation d'hostilité, il faut posséder des monnaies en grand nombre, affectées d'une mutilation unique et caractéristique. C'est le cas de plusieurs ensembles monétaires découverts en Gaule et publiés ces dernières années.

La trouvaille de La Villeneuve-au-Châtelot (Aube), mise au jour en 1973<sup>86</sup>, se composait de 32 rouelles en argent, 65 monnaies gauloises, 188 monnaies romaines de

<sup>84</sup> R. MARTINI, «Osservazioni su contromarche ed erosioni su assi di Caligola», in *RIN* 82 (1980), 53-83.

<sup>85</sup> M. P. CASADO LÓPEZ, «La ‘damnatio memoriae’ en las monedas bilbilitanas de Sejano», in *Numisma* 26 (1976), 137-140.

<sup>86</sup> H. ZEHNACKER *et alii*, «La trouvaille de La Villeneuve-au-Châtelot (Aube)», in *Trésors monétaires* VI (Paris 1984), 9-92.

l'époque républicaine et 71 du règne d'Auguste; puis surtout de deux lots massifs constitués par 366 bronzes de Nîmes au type du crocodile et 558 as *Rom. et Aug.* à l'autel de Lyon. Quelques pièces de ces deux dernières catégories sont des moitiés de monnaies coupées en deux.

La plupart des pièces de cette trouvaille portent des marques très visibles de coups de burin. Ces marques ont des arêtes vives; quand les monnaies ont été contremarquées, les coups de burin oblitèrent la contremarque. On doit en conclure qu'après avoir été 'burinées', les monnaies n'ont plus circulé. Elles portent généralement deux coups en croix apposés sur le droit, de façon à défigurer la (ou les) tête(s). Ce travail semble avoir été exécuté de manière brutale et hâtive; aussi les erreurs sont-elles nombreuses. Certaines pièces sont marquées au revers, ou des deux côtés à la fois; les coups de burin sont parfois plus de deux et ne sont pas toujours disposés en croix, mais en V, en étoile, etc. Quelques rares pièces n'ont pas été défigurées du tout. Toutes ces irrégularités affectent environ 11% des as de Lyon et un pourcentage comparable des monnaies de Nîmes.

Ces mutilations ne semblent pas résulter d'un contrôle du métal, comme c'est le cas de certains coups de poinçons fins et profonds sur des monnaies d'argent. Elles ne préparent pas davantage une réduction des pièces à l'état de métal brut en vue d'une réutilisation ultérieure. Elles suggèrent plutôt que les monnaies ont fait l'objet d'une consécration religieuse; on a su depuis peu que la trouvaille a été faite entre les deux fossés d'enceinte concentriques d'un sanctuaire, et les fouilles ont livré d'autres monnaies analogues et beaucoup de rouelles<sup>87</sup>. Il faut faire observer cependant que la trouvaille ne résulte pas d'une accumula-

<sup>87</sup> *Gallia* 33 (1975), 401-402; 42 (1983), 368-371; cf. L. P. DELESTRÉE et M. DHÉNIN, in *RN* 27 (1985), 55.

tion lente mais d'un prélèvement unique sur la circulation monétaire dont il est le reflet fidèle. Il représente donc une consécration unique et non une suite d'offrandes successives. Dès lors l'intérêt principal de la trouvaille réside dans les circonstances qui ont motivé ce dépôt. La composition de l'ensemble et la présence de contremarques au nom de Varus suggèrent que la consécration eut lieu peu de temps après le désastre de la forêt de Teutobourg, entre octobre 9 et le printemps de 10, quand l'arrivée de Tibère rétablit le calme et renforça l'autorité de Rome. Il se peut donc que nous ayons là le reflet d'une révolte contre l'occupant romain<sup>88</sup>.

Il est significatif que selon les catégories de monnaies, les coups de burin n'ont pas été appliqués de façon indistincte. Les deniers semblent avoir été spécialement visés; ainsi, par exemple, les 33 deniers aux noms des Caesares ont tous été passés au burin. Parmi les monnaies gauloises, les pièces d'argent ont été plus régulièrement défigurées que les autres; sur 41 quinaires de la vallée du Rhône, un seul est intact. Mais parmi les 24 pièces gauloises en bronze ou en potin, on en trouve 18 intacts, et notamment 4 *Germanus Indutilli f.* sur 5. De même, sur 8 quadrans au taureau, 2 seulement ont été 'burinés', tandis que les 3 quadrans à l'aigle sont intacts. La présence de l'effigie d'Auguste au droit de ces petites pièces n'a donc pas été déterminante. Peut-être avait-on tendance à épargner les monnaies considérées comme indigènes<sup>89</sup>.

La trouvaille de La Villeneuve peut être comparée au trésor de Port-Haliguen, publié par J. B. Giard<sup>90</sup>. Enfoui vers 8-7 av. J.-C., cet ensemble se composait de 17 pièces d'argent (4 deniers et 9 quinaires de la République, 3 qui-

<sup>88</sup> *RE* X 1 (1918), 378.

<sup>89</sup> H. ZEHNACKER, in *BSAF* 1985-1986 (à paraître).

<sup>90</sup> J. B. GIARD, «Le trésor de Port-Haliguen», in *RN* 9 (1967), 119-139.

naires gaulois de Durnacos, 1 quinaire de P. Carisius) et de 433 pièces de bronze dont 27 coupées. Les bronzes comprenaient 358 as à l'autel de Lyon de la 1<sup>re</sup> série et un as coupé; 38 pièces *Col. Nem.* des deux premières séries et 12 pièces coupées; 8 as de la République et 13 coupés; et 3 pièces diverses. Le droit de toutes ces monnaies a été mutilé de propos délibéré par martelage ou écrasement sur une surface irrégulière. Il en résulte que les pièces ont un aspect assez différent de celles de La Villeneuve; mais le traitement, dans les deux cas, semble avoir eu la même destination.

On retrouve au contraire des coups de burin sur des monnaies recueillies sur le site de la ville gallo-romaine d'Alésia, signalées à plusieurs reprises par J. Le Gall<sup>91</sup>. D'après un catalogue encore inédit des trouvailles, on dénombrerait 34 monnaies mutilées sur un total de 352, allant du règne d'Auguste à celui de Claude. Une ou plusieurs entailles y ont systématiquement maltraité le portrait du prince. Une demi-pièce de Nîmes à la tête d'Agrippa a subi le même sort.

Pour expliquer ces mutilations, J. Le Gall écarte l'hypothèse d'une consécration à une divinité, car 10 semis d'Auguste et de Tibère César à l'autel de Lyon ont été trouvés ensemble dans la cave d'une maison privée. D'autre part, aucune des 74 monnaies de Néron provenant d'Alésia n'a été abîmée. Il faut donc chercher une cause de mécontentement sous le règne de Claude et songer, par exemple, aux mesures prises par cet empereur contre la religion druidique ou à l'agitation qui entoura le procès et la mise à mort du sénateur viennois Valerius Asiaticus<sup>92</sup>.

<sup>91</sup> J. LE GALL, in *BSAF* 1980-1981, 351; Id., «Témoignages monétaires d'un esprit de résistance à Alésia un siècle après Vercingétorix», in *La Patrie Gauloise d'Agrippa au VI<sup>e</sup> siècle. Actes du Colloque* (Lyon 1983), 15-18; Id., in *BSAF* 1986 (à paraître).

<sup>92</sup> Suet. *Claud.* 25, 5; Tac. *Ann.* XI 1-3.

Mais on peut se demander si certaines de ces mutilations n'ont pas déjà été faites sous Auguste, ou sous Tibère lors du soulèvement de Florus et de Sacrovir. Une fois le mouvement de révolte passé, ces pièces ont pu être cachées dans une cave ou jetées<sup>93</sup>, parce que compromettantes.

J. Gricourt a signalé aussi un as de Domitien à effigie martelée<sup>94</sup>. Enfin les ruines d'Alésia ont livré une monnaie de Marc-Aurèle mutilée comme les autres. Il faudrait songer, pour celle-ci, à la 'guerre de Maternus', qui secoua la Gaule à la fin du règne de Marc-Aurèle et au début de celui de Commode.

Nous devons répéter cependant que ces conclusions manquent de sûreté lorsqu'il s'agit de monnaies de site. L. P. Delestrée et M. Dhénin viennent de signaler<sup>95</sup> près de 150 monnaies gauloises et 16 monnaies romaines trouvées dans un site des Yvelines qui avait sans doute une fonction cultuelle. Parmi les monnaies romaines, ont reçu des coups de burin au droit un denier de L. Saufeius<sup>96</sup>, un denier légionnaire d'Antoine, un as à l'autel de Lyon et un denier également de Lyon, ces deux pièces étant de Tibère. Le site semble avoir été abandonné vers la fin du règne de Tibère ou un peu après. Une petite minorité seulement des offrandes — un quart des monnaies romaines — a été mutilée. Cette pratique était peut-être en régression? Avait-elle été interdite? On peut le penser, car même lorsqu'elle correspondait à une offrande purement religieuse, dans la tradition druidique, elle se manifestait par une mutilation inacceptable de l'effigie impériale.

<sup>93</sup> On peut expliquer ainsi leur découverte dans une couche plus tardive: J. LE GALL, «Témoignages monétaires...», *art. cit. (supra n. 91)*, 17. Cf. un denier fourré de la République, buriné, trouvé près d'Amiens avec un lot de monnaies gauloises: H. HUVELIN, in *BSFN* 28 (1973), 486-488.

<sup>94</sup> J. GRICOURT, in *BSFN* 21 (1966), Fasc. 1.

<sup>95</sup> L. P. DELESTRÉE-M. DHÉNIN, «Les monnaies gauloises de la 'Butte du Muret' (Mézières-sur-Seine, Yvelines)», in *RN* 27 (1985).

<sup>96</sup> *RRC* 204/1.

\*  
\*      \*

Au terme de cette analyse trop longue et pourtant non exhaustive, il convient de souligner que les témoignages numismatiques, malgré leur diversité et la multiplicité des méthodes qu'il faut mettre en œuvre pour les exploiter, nous offrent un tableau assez cohérent et plutôt optimiste de l'empire au Ier siècle. Dès son avènement chaque empereur cherche à satisfaire les aspirations du Sénat, des prétoiriens et du peuple, et les responsables des ateliers monétaires s'empressent de faire écho à ces préoccupations. Que l'iconographie nous propose alors une vision fortement idéalisée de chaque règne est chose évidente; qu'elle se soit donné tant de mal pour le faire paraît plutôt rassurant. Dans les provinces, et d'abord en Occident, l'argent romain pénètre vite, irrigue l'économie et transforme les habitudes quotidiennes. Que son maniement ait entraîné quelques déviations dues à des turbulences passagères ou à une acculturation insuffisante n'est pas en soi bien grave. Enfin, quand la compétition pour le pouvoir devint une affaire militaire, les candidats renoncèrent assez vite à émettre un monnayage de type républicain et se firent connaître pour ce qu'ils étaient en réalité: des prétendants à l'empire. Le scandale ne résidait pas dans leurs monnayages contradictoires, mais dans la guerre civile en tant que telle. Pour sa part, la monnaie romaine surmonta bien cette crise majeure; l'empire était solide et il allait le rester longtemps encore.

## DISCUSSION

*Mme Levick:* The report about the Master of the Mint who some years ago dreamt that he was being taken to the Tower for replacing the Queen's head on the coinage by a head that was dismally old raises a question on which I should very much like to know Professor Zehnacker's views: is there anything to be said for the idea that the prime target of coin types and legends was the Emperor himself?

*M. Zehnacker:* L'effigie de l'empereur est reproduite par les graveurs d'après un modèle officiel envoyé dans tous les ateliers. Il est arrivé parfois qu'au début d'un règne ce modèle n'ait pas été immédiatement disponible; c'est le cas des premières émissions de Caius à l'atelier de Lyon.

L'empereur examinait-il lui-même au préalable les types et les légendes? Cela devait dépendre de l'intérêt qu'il y portait personnellement ainsi que de l'importance accordée à l'émission: à cet égard aussi la hiérarchie des métaux devait introduire des différences sensibles. Pour le tout-venant de la production, on peut imaginer que les triumvirs monétaires d'une part, les *legati* et *procuratores* des ateliers impériaux d'autre part jouissaient d'une assez large autonomie.

Ajoutons que les empereurs julio-claudiens ont voulu donner d'eux-mêmes une image rajeunie et idéalisée, tandis que les Flaviens, tout comme avant eux César, se sont fait représenter avec toutes les marques de l'âge, en un style caractéristique du réalisme romain.

*M. Raaflaub:* An den sehr weit ausgreifenden Analysen Herrn Zehnackers schien mir zweierlei besonders faszinierend: einerseits die Frage, wie man sich konkret die 'Wiederbelebung' republikanischer Münztypen im Jahre 68/69 vorzustellen hat, wie die 'dissidenten' Prägungen überhaupt organisiert wurden; andererseits die doch offenbar unausweichliche Folgerung, dass die Niederschlagung von Revolten und Verschwörungen kaum einen Niederschlag in den Münzprägungen gefunden hat.

Der Unterschied zu den epigraphischen Quellen (etwa den *Akten* der Arvalbrüder) ist hier bemerkenswert und sagt etwas Wichtiges über den unterschiedlichen Zweck dieser Quellengattungen aus.

*M. Eck*: Es scheint mir evident zu sein, dass die anonymen Münzen des Jahres 68 auf Münztypen der späten Republik zurückgreifen. Damit kann man vielleicht Schlüsse ziehen auf die Intentionen der Auftraggeber. Was ist aber mit den 'Empfängern', dem 'Publikum'? Darf man davon ausgehen, dass die Botschaft dort verstanden wurde? War soviel Kenntnis über die vergangene Zeit vorhanden? Oder muss man sich vorstellen, dass die Münzlegenden dadurch verständlich waren, weil sie von einer weitgespannten Propaganda bereits 'vorerklärt' waren?

Eine sachliche Ergänzung: Im Rheinland haben sich einige wenige Münzen gefunden, auf denen das Porträt Neros bewusst zerstört bzw. ihm symbolisch mit einem Hieb der Kopf vom Hals getrennt wurde. Das ist sicher eine eindeutige politische Aussage.

*M. Zehnacker*: L'atelier de Rome possédait des archives bien tenues qui remontaient — avec quelques lacunes, peut-être — à ses origines. Mais celles de l'atelier de Lyon ne commençaient, au mieux, qu'en 43 avant J.-C., et sans doute seulement en 15. Et ailleurs? Il se pourrait qu'on eût conservé, dans certaines villes qui avaient autrefois abrité un atelier, des pièces d'archives d'époque républicaine: Narbonne à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle, Marseille, les ateliers ibéro-romains d'Espagne. Par ailleurs, nous savons qu'il y avait des collectionneurs de monnaies anciennes à Rome; il est donc probable qu'il y en eut dans les principales villes des provinces.

En reprenant des types républicains, les insurgés de 68/69 n'espéraient sans doute pas que leur signification historique complète serait comprise par un grand nombre. Du moins pouvaient-ils penser que dans des situations différentes les mêmes types et les mêmes légendes produiraient les mêmes effets. Le passage célèbre des évangiles — «Rendez à César ce qui est à César» ( 22, 15-22;  12, 13-17; *Lc.* 20, 20-26) — montre qu'on avait l'habitude de *regarder* les monnaies. Et il ne faut pas sous-estimer non plus la part de l'information orale, des mots d'ordre,

des slogans, etc., qui venaient compléter et expliciter le message de l'iconographie.

*M. Momigliano:* Le problème pour le gouvernement était de produire de la monnaie qui fût acceptée comme authentique. Les symboles étaient surtout des certificats d'authenticité. S'ils pouvaient produire aussi quelque émotion politique, tant mieux. Dans les périodes de crise, de rébellion, l'iconographie pouvait devenir importante en soi. Alors, peut-on trouver, dans les monnaies des révolutionnaires, quelque chose qui prépare, qui explique la révolte? Y a-t-il ailleurs des émissions qui puissent être comparées avec les monnaies de Bar-Kocheba en Judée?

*M. Giovannini:* Vous avez souligné dans votre exposé la récurrence de thèmes républicains sur les émissions de Galba et d'autres rebelles des années 68/69. S'agit-il vraiment d'un phénomène tout à fait exceptionnel, propre à cette période de troubles? J'aimerais savoir si et dans quelle mesure de tels motifs républicains sont repris dans le monnayage des Julio-Claudiens, et si on les retrouve dans des émissions postérieures à l'année des quatre empereurs.

*M. Zehnacker:* Les monnaies des insurgés de 68/69 sont celles de gens qui, loin de vouloir combattre l'Empire romain, souhaitent au contraire, soit restaurer la *libera res publica*, soit donner à Rome un bon empereur, capable de la gouverner de façon intègre et de la défendre contre ses ennemis extérieurs. Les monnaies de la révolte de Bar-Kocheba reflètent une attitude totalement différente et constituent à cet égard un cas unique.

A l'atelier de Rome sous Auguste, les triumvirs monétaires ont employé une iconographie dont l'inspiration et le style sont nettement républicains. Mais ensuite le monnayage julio-claudien adopte des thèmes tout à fait différents; les types de tradition républicaine y sont rarissimes: quelques variations sur le thème de la Victoire, sur les quinaires d'or et d'argent; une aigle entre deux enseignes sur des deniers; très peu de chose en vérité. La reprise des types républicains en 68/69 apparaît donc comme une rupture brutale avec la pratique julio-

claudienne. Sous Vespasien, l'influence de l'iconographie républicaine et augustéenne est encore assez sensible. Elle décroît par la suite.

Enfin on ne peut qu'approuver les conseils de prudence exprimés par plusieurs collègues au cours de cette discussion: qu'il s'agisse de la signification des types et des légendes, ou du sens à donner aux mutilations infligées à certaines monnaies, nous devons admettre que le hasard et l'indifférence ont joué un certain rôle, et que les arrière-pensées des acteurs de l'histoire nous demeurent souvent inconnues.



## POSTFACE

Il n'existe pas de système politique parfait, donnant pleine satisfaction à tous. L'autorité qui détient le pouvoir fait toujours l'objet de critiques plus ou moins virulentes, plus ou moins justifiées. Il y a toujours, dans tout système, un nombre plus ou moins élevé d'insatisfaits. Si l'autorité est acceptée par la majorité, les critiques sont ponctuelles, les réactions de mauvaise humeur, épidermiques et sans conséquences ; les adversaires irréductibles du pouvoir sont marginalisés et neutralisés. Mais si l'autorité est ressentie par un grand nombre comme une tyrannie arbitraire, le mécontentement se généralise, la grogne peut devenir colère, sédition et révolte ; il peut s'organiser une véritable opposition visant à renverser l'autorité, soit pour la remplacer par d'autres personnes, soit pour instaurer un système différent.

Le système créé par Auguste à la fin des guerres civiles respectait formellement la souveraineté du peuple et du Sénat, il laissait en place les magistratures républicaines. En fait, il instituait une véritable monarchie qui enlevait à la classe dirigeante une bonne part de ses prérogatives et de ses priviléges. La gestion de l'empire, qu'il s'agisse des finances, de l'exploitation des provinces ou de la politique extérieure, échappait désormais à celle-ci, même si, en apparence, le prince n'était que l'exécutant de la volonté du

Sénat. Il devait inévitablement y avoir des mécontentements et des conflits.

Effectivement, les relations avec le Sénat et la classe supérieure en général ont été un des problèmes majeurs du Principat. Tous les empereurs du premier siècle ont dû faire face à des critiques acerbes, en privé ou en public, au Sénat ou au théâtre; ils ont tous dû subir pamphlets et satires. Le mécontentement se manifestait parfois plus sérieusement: vénération provocatrice des héros républicains, résistance passive et absentéisme, consultations d'astrologues, conspirations qui, dans certains cas, ont pris la forme de véritables usurpations. A lire les auteurs anciens, il semble que l'attitude de la classe dirigeante à l'égard du prince ait été globalement négative et hostile.

Mais peut-on vraiment parler d'opposition au Principat? La réponse est non. Pour qu'il y ait opposition, il faut qu'il y ait volonté réelle d'un changement; il faut une certaine cohérence, il faut des principes. On ne discerne rien de tout cela dans le comportement des mécontents et des rebelles. Gaston Boissier l'avait déjà dit en conclusion de son célèbre ouvrage *L'opposition sous les Césars* (p. 361 sq.): «L'étude rapide que nous venons de faire des principaux écrivains de l'opposition sous l'empire nous montre combien ils étaient loin de s'accorder ensemble, que d'indécisions, que d'incertitudes il règne dans leurs opinions. On ne voit jamais nettement ce qu'ils souhaitent, soit qu'ils n'osent pas le dire, soit qu'ils ne le sachent pas. Celui d'entre eux qui paraît le plus décidé à regretter le gouvernement ancien, quand il passe des paroles aux actes, ne travaille pas à le rétablir, et, après avoir dit tant de mal de l'empire, il entre dans un complot où l'on ne se propose que de mettre un empereur à la place d'un autre. Ce caractère hésitant, indécis, me semble celui de l'opposition entière: comme les grands écrivains qui la représentent, elle ne se plaint en général que pour se plaindre ou se soulager,

sans avoir de plan politique ou de dessein prémedité; elle se compose de mécontents beaucoup plus que de conspirateurs.» Le système en tant que tel n'est pas en cause, le mécontentement ne porte pas sur les problèmes de fond, mais sur les personnes. On s'en prend au prince, à ses vices, à son entourage, à ses collaborateurs et affranchis. On s'en prend au pouvoir par ressentiment personnel, pour une condamnation considérée injuste ou excessive, pour une faveur refusée; on cherche à renverser le prince non pas dans l'élan d'un idéal républicain mais dans l'ambition de prendre sa place ou d'y installer quelqu'un dont on pourra espérer des avantages.

Cette résignation de la classe dirigeante à l'égard du régime augustéen, jugée servile par Tacite et même pour certains empereurs comme Tibère, a une explication simple: elle n'avait pas d'alternative, elle n'avait pas de solutions de rechange à proposer. Elle ne pouvait qu'accepter en maugréant les contraintes qu'exigeait l'intérêt de l'Etat et qu'elle s'était révélée incapable de s'imposer elle-même. Deux exemples illustrent cette attitude mieux que toutes les considérations. La législation augustéenne sur le mariage était tracassière et limitait très sérieusement la liberté de léguer et d'hériter; en outre elle menaçait, à cause des délations encouragées par la loi, la sphère privée. Les sénateurs supplierent Tibère d'en atténuer les effets; une commission fut créée à cette fin, mais il ne fut pas question d'abroger une loi dont la nécessité était évidente. La *vice-sima hereditatium*, qui avait été instituée pour financer le Trésor militaire, touchait elle aussi aux biens et à la liberté des possédants. En 13 après J.-C., le mécontentement fut tel qu'Auguste demande aux sénateurs de chercher une autre source de financement: ils en furent incapables et la *vicesima* fut définitivement rétablie. On pourrait donner d'autres exemples montrant que les institutions républiques n'étaient pas adaptées à la gestion d'un immense empi-

re; il fallait un pouvoir personnel fort, et à part quelques nostalgiques tout le monde le servait.

Il reste néanmoins que certains empereurs ont été mieux acceptés que d'autres. S'il faut en croire la tradition qui nous est parvenue, seuls, des empereurs du 1<sup>er</sup> siècle, Auguste, Vespasien et Titus (ce dernier sans mérite si l'on considère la brièveté de son règne) ont su maintenir jusqu'à la fin une relation satisfaisante avec le Sénat. Les autres, malgré un effort apparemment sincère de collaborer avec une classe dont ils avaient absolument besoin, se sont trouvés confrontés à une hostilité croissante et de plus en plus généralisée, à laquelle ils ont répondu par une répression de plus en plus brutale et arbitraire. Pour Caligula, Néron et Domitien, le conflit s'est terminé tragiquement; pour Tibère et Claude, la classe dirigeante s'est vengée après leur mort en noircissant leur mémoire. Il n'est pas du tout facile de discerner ce qui, du point de vue de la classe dirigeante, distinguait les bons princes des mauvais. Les anciens ont brouillé les pistes en accablant les mauvais princes de tous les vices et de tous les crimes. Ils nous ont transmis toute sorte de ragots sur leurs perversions sexuelles ou leur cruauté gratuite. Ils ont déguisé en crimes de lèse-majesté — Tacite le reconnaît lui-même (*Hist.* I 77,3) — des délits de droit commun et ont ainsi attribué à la susceptibilité des princes ce qui était en fait malversations, falsifications de testaments ou infractions à la législation sur le mariage. Tout au plus peut-on penser que les 'mauvais' empereurs ont appliqué les lois avec plus de rigueur que les autres, voire même qu'ils se sont montrés excessivement tracassiers et tatillons; mais cela ne saurait tout expliquer.

Ce qui paraît avoir été déterminant, c'est le comportement de l'empereur avec les sénateurs, les égards qu'il leur montrait ou ne leur montrait pas. Si la classe dirigeante s'est résignée très vite à perdre le pouvoir, elle a toujours

attendu des princes qu'ils la traitassent en égale. Cela aussi Gaston Boissier l'avait déjà dit (p. 367): «On ne leur imposait pas de résigner leur autorité, ou même de la partager avec personne; on voulait la leur laisser entière pour qu'elle pût maintenir la paix publique. On leur demandait seulement de l'exercer avec plus de douceur et d'humanité, de prendre l'avis des gens sages, de respecter plus qu'ils ne le faisaient les attributions des magistrats, de consulter plus souvent le Sénat, d'écouter l'opinion, de laisser un peu plus de liberté à la parole et aux écrits et d'être convaincus qu'on ne les rend dangereux que quand on a trop l'air de les craindre, d'user avec quelque discréption de ce pouvoir sans limite qu'on ne songeait pas à leur contester, d'en adoucir les formes extérieures et d'en dissimuler l'étendue, de se contenter d'être les maîtres en réalité sans vouloir trop le paraître.» Pour être accepté, l'empereur ne devait pas seulement bien gérer l'empire, il devait aussi, et peut-être plus encore, être disponible, supporter avec patience les travers et les vaines querelles des sénateurs, leur servilité et leurs ambitions, partager leurs goûts et leurs plaisirs, ou, au moins, laisser croire qu'il le faisait. Auguste aimait les spectacles alors que Tibère les méprisait ostensiblement. Domitien, à la différence de Trajan, évitait les banquets qui n'en finissaient pas, préférant la solitude de ses appartements. Il n'est pas surprenant que l'expulsion des histrions, rendue nécessaire par les désordres qu'ils provoquaient, n'ait pas eu la même signification selon qu'elle était ordonnée par Domitien ou par Trajan. Ce n'était pas le *quid dat* qui comptait, mais le *quomodo dat*.

En définitive, ce qui distinguait les bons empereurs des mauvais, ce qui fait que certains ont réussi mieux que d'autres à faire accepter à la classe dirigeante la perte de ses libertés et de ses priviléges, c'est que les uns avaient du charisme alors que les autres en étaient dépourvus.

Adalberto Giovannini



# INDEX LOCORUM

## A. AUCTORES VETUSTIORES

Alexander e Abonuteicho Panphlagoniae: 316.  
Ambrosius, episcopus Mediolanensis: 120.  
Ammianus Marcellinus: 98, 174, 176, 316 / XIV 6, 25: 174 / XV 2, 5: 317 / XIX 10, 3: 156 / XXV 4, 15: 207 / XXVIII 4, 29: 177.  
Apollonius Tyaneus, philosophus Pythagoreus: 305-7, 314 / *Epist.*: cf. *Anonyma*.  
Appianus: 70 / *BC* II 120, 503-507: 160, 167, 175 / III 5, 14-17: 70 / *V* 16, 67: 198 / V 68, 289: 148 / V 130, 540 sqq.: 194 / *Mithr.* 121, 596: 295.  
Apuleius Madaurensis, L.: 217-8 / *Apol.*: 217.  
Aristides, Aelius: 216.  
Aristoteles, *Pol.* V 8, 1308 b 30 sqq.: 168.  
Arnobius Afer, *Nat.* VI 1: 121.  
Arruntius, L. (*RE* II 1, 1262, n<sup>o</sup> 7): 71.  
Asinius Pollio, C., *Historiae*: 71.  
Aufidius Bassus, historiographus (*RE* II 2, 2290 sq.): 73, 78.  
Augustinus, Aurelius, sanctus: 112.

Augustus, imperator, *Commentarii de vita sua*: 69.  
Aurelius Victor, Sex., *Caes.* 9, 6: 208 / 11, 7: 231.  
[Aurelius Victor,] *Epit.* 12, 4: 146.  
Ausonius, D. Magnus: 110.  
  
Barkocheba *sive* Barkosiba, dux Iudeus: 360 / *Epist.*: 117.  
Basilius, sanctus, *Ep.* 258: 128.  
  
Caesar, C. Iulius, *Civ.* III 105: 294 / III 105, 5: 294 / III 105, 6: 297 / *Gall.* VI 17: 343.  
Callistratus, iurisconsultus, *De cognitionibus*, ap. *Dig.* XLVIII 19, 28, 7: 308.  
Cassius Longinus, C., iurisconsultus: 154 / ap. *Dig.* XXXIV 1, 6: 175.  
Cassius Severus, orator (*RE* III 2, 1744 sqq.): 72.  
Cato Censorius, M. Porcius, *Agr.* 56-58: 165.  
Celsus, philosophus, ap. Orig. *Cels.* V 32: 124 / VII 70: 124 / VIII 17: 121 / VIII 35: 124 / VIII 75: 123.  
Cicero, M. Tullius: 7, 60, 97, 185.

- Att.* II 16, 1: 201 / IV 1, 6-7:  
160.  
*Catil.* I: 7 / II 25: 329 / III 9:  
106 / III 19: 106.  
*Div.* II 79: 294.  
*Epist.*: 99.  
*Mur.* 76: 140 / 76 sq.: 192.  
*Off.* I 20: 202 / II 23 (= *Enn.*  
*Fab. int.* 402 Vahlen): 144 /  
II 55: 192 / II 72: 160 / II  
72-73: 192 / II 74: 195 / II  
79: 201 / II 83: 201.  
*Sest.* 103: 160.  
*Tusc.* II 4: 138 / III 48: 146,  
160.  
 Claudianus, Claudio, *Carm.* 3  
(in *Ruf.* I), 200: 206.  
 Clemens Alexandrinus, T. Flavius, *Strom.* VI 5, 43, 1:  
128.  
 Clodius Licinus, C., historiographus (*RE* IV 1, 77 sqq.):  
71.  
 Cluvius Rufus, historiographus:  
78.  
 Cremutius Cordus, A., historiographus: 17, 61, 72-4, 87-8,  
99, 102 / *Annales*: 67, 71,  
88.  
 Curiatius Maternus, persona Taciti dialogi *De orat.* (*RE* IV  
2, 1832 sqq.): 83-4, 88 / ap.  
 Tac. *Dial.* 3, 2: 88.
- D**emetrius, philosophus Cynicus: 28.  
 Demosthenes: 105-6.  
 Dio Cassius Cocceianus: 57, 70,  
73, 98, 144, 152, 161, 182,  
219, 246.  
 XXXIX 9, 3: 160.  
 XLI 61, 4: 294.
- XLII 48, 4: 295.  
 XLIII 24, 4: 108.  
 XLVI 33, 3: 298 / 33, 4:  
298.  
 XLVII 7, 3: 70.  
 XLIX 15, 3: 194.  
 LI 17: 264 / 17, 1 sq.: 254 /  
21, 3: 146.  
 LII 6: 199, 204 / 6, 3: 207 /  
28-30: 199 / 28, 1: 204 / 28,  
5: 204 / 30, 9: 350.  
 LIII 11, 5: 278 / 13, 1: 188 /  
15, 3-5: 267 / 19: 85, 96 /  
19, 4: 92 / 24, 4 sq.: 272 /  
24, 6: 272 / 28, 4: 252.  
 LIV 1, 4: 275 / 2, 4: 272 / 7,  
2-3: 298 / 7, 6: 299 / 9, 6:  
299 / 16: 226 / 17, 1: 275 /  
17, 3: 192 / 17, 5: 181 / 21,  
3: 267 / 30, 2: 252.  
 LV 8, 7: 272 / 10a, 1: 267 / 10,  
10: 254, 278 / 24, 9: 252 /  
25: 226 / 25, 2: 188 / 25, 5:  
194, 198 / 25, 6: 197 / 26, 1  
sqq.: 276 / 26, 4: 271, 273 /  
28, 1: 266 / 28, 2: 267 / 31,  
1: 194 / 31, 4: 194, 276.  
 LVI 27, 1: 252 / 28, 4-6: 194,  
226 / 28, 5 sq.: 198 / 41, 5:  
192.  
 LVII 10, 3 sq.: 192 / 10, 5:  
190 / 15, 4 sq.: 21 / 16, 3  
sq.: 21, 309 / 17, 8: 228 /  
18, 9: 93 / 22, 5: 6 / 23, 5:  
191 / 24, 2-4: 71 / 24, 3: 71-  
2 / 24, 6-7: 308.  
 LVIII 16, 2: 194.  
 LIX 3, 7-8: 231-2 / 3, 8: 34 /  
6, 1-3: 33 / 9, 6: 186 / 9, 7:  
194 / 20, 7: 282 / 21, 2-22,  
4: 90 / 22, 5 sqq.: 20 / 26,

- 9: 151 / 27, 5: 19 / 29, 1:  
18-9 / 29, 1a: 19.  
LX 1: 31 / 1, 1: 31 / 1, 4: 31 /  
3, 5: 32 / 3, 6: 32 / 15, 3:  
18, 25 / 17, 3: 293 / 24, 4:  
293 / 29, 6a: 12.  
LXI 3, 1: 33 / 6, 2: 199 / 19,  
1: 33.  
LXII 19, 4: 316 / 23, 5-6:  
316.  
LXIII 9, 3: 309 / 17, 6: 317 /  
29, 1: 38.  
LXV 9, 1: 33 / 10, 2: 197 / 17,  
2-4: 92.  
LXVI 2, 5: 136 / 8, 1: 138,  
301 / 8, 2: 193 / 8, 2-5: 208 /  
9, 1: 138 / 9, 2a: 136 / 10,  
1a: 137, 139 / 10, 3: 136-7 /  
10, 3a: 137 / 10, 4: 137 / 11,  
1: 137, 140 / 12: 36 / 12, 1a:  
138 / 12, 2: 138 / 13, 2:  
138 / 13, 3: 138 / 16, 3 (=  
Zonaras XI 17): 36, 140 /  
18, 2: 141 / 18, 3: 140-1 /  
19, 3: 142 / 19, 3 b-c: 310 /  
24, 2-3: 142 / 24, 3: 164 /  
25, 1-4: 141 / 25, 5: 141 /  
26, 1: 142.  
LXVII 1, 1: 142 / 4, 5 sq.:  
193 / 9, 3: 143 / 11, 1 (=  
Xiphilinus): 8 / 12, 5: 88 /  
13, 2: 67, 84 / 15: 25, 144 /  
15, 1 sq.: 19 / 15, 2-3: 231 /  
18, 1: 144.  
LXVIII 1, 1: 144 / 1, 2: 145 /  
1, 3: 79 / 2, 1: 146 / 2, 3:  
145, 197-8 / 3, 3-4: 186 / 3,  
4: 145 / 5, 4: 145 / 5, 5:  
145 / 6, 4: 145 / 32: 115.  
LXIX 6, 1: 172.  
LXXVII 9, 5: 204 / 13, 2:  
204.

- LXXXVIII 9, 1-7: 204 / 12, 2:  
204.  
Dio Chrysostomus: 171, 216 /  
Or. I 62: 202 / VII 12: 193 /  
VII 103: 171 / VII 105-106:  
175 / VII 115: 171 / XL 8-  
9: 140 / XLV 4: 302 / XLV  
12: 140 / XLVI 8: 193 /  
XLVI 9: 140 / XLVII 11-  
15: 140.  
Diodorus Siculus: 106.  
Donatus, Aelius, grammaticus,  
*Ter. Adelph.* 194: 342.

**E**nnius, Quintus, *Fab. inc.* 402  
Vahlen (= 410 Warming-  
ton), *ap. Cic. Off.* II 23:  
144.  
Eusebius Pamphilus Caesarien-  
sis, *Chron. vers. Lat.* p. 170  
Helm *sive* vers. Armen.  
p. 212 Karst: 292 / *De-  
monstr. Evang.* III 7, 140:  
122 / VI 18, 286: 122 / *HE*  
IV 26, 7-8 (= Melito Sar-  
densis): 122, 133 / VI 7 (=  
Judas, *chronogr.*): 121 /  
*PE* V 18-36: 316.

Eutropius, *Breviarium* VIII 8:  
192.

**F**abius Pictor, Q., historiogra-  
phus: 97.  
Fabius Rusticus (*RE* VI 2, 1865  
sqq.): 78, 80, 83 / *ap. Jos.  
Ant. Jud.* XIX 1-273: 80,  
83.

Favorinus Arelatensis: 215.  
Florus, Annius: 102 / *Epit.* II  
16, 6 (= IV 6, 6): 70.

Frontinus, Sex. Iulius, *Aq.* 100,  
1 sq.: 276 / 101, 1: 273 /  
116-118: 188 / 118: 193.  
Fronto, M. Cornelius: 180, 215-  
6 / *Princ.hist.* p. 210 Naber  
= p. 199-200 Van Den  
Hout = II p. 216 Haines:  
162, 181.

**G**aius, iurisconsultus, *Inst.* I 3:  
165 / I 53: 308 / II 224 sqq.:  
222 / III 62: 225.  
Galenus, Claudius: 124.

**H**erennius Senecio: cf. Index  
nominum.  
Herodianus, V 6, 4: 110 / VII 3,  
5: 143.  
Herodotus, I 88 sq.: 209.  
Hippolytus Romanus: 121 /  
*Dan.* I 15, 1-2: 119 / IV 9:  
122 / IV 21: 122.  
Horatius Flaccus, Q.: 106 /  
*Carm.* II 1, 1-8: 71 / *Epist.* I  
1, 57-59: 165 / *Sat.* I 1, 62:  
169 / I 8, 10: 168.

**I**avolenus, Octavius, iuriscon-  
sultus, liber II (ex Cassio  
Longino), *ap. Dig.* XXXIV  
1, 6: 175.  
Ioannes Chrysostomus, sanctus:  
120.  
Iordanis Geta, *Get.* 13, 76:  
193.  
Josephus, Flavius: 31, 77, 93, 98,  
115-7, 127, 216.  
*Ant.Jud.* XVII 221-222: 270 /  
XVIII 29 sqq.: 267 / 54:  
93 / XIX 1-273 (= Fabius

Rusticus): 80, 83 / XIX 24:  
149 / 28 sqq.: 19 / 29: 25 /  
31: 25 / 37: 18, 25 / 46: 18 /  
49: 25 / 54: 38 / 162-165:  
31 / 166-185: 31 / 167-184:  
25, 28, 328 / 186: 38 / 190  
sqq.: 31 / 227 sqq.: 31 /  
229-233: 31 / 246: 32 / 248  
sqq.: 31 / 250 sqq.: 40.

*Bell.Jud.*: 117 / II 117: 267 /  
118: 117 / 205: 31 / 207 sq.:  
32 / 345-401: 117 / 368:  
262 / 386: 136 / IV 605:  
136 / 618: 302 / 641: 92 /  
646: 92 / VII 163: 282 /  
218: 193.

*Vita* 364-367: 117.

Irenaeus Lugdunensis, sanctus:  
121.

Judas, chronographus, *ap.* Eus.  
*HE* VI 7: 121.

Iulius Marathus, libertus, histo-  
riographus (*RE* X 1, 669,  
nº 337): 69.

Iustinus Martyr, *I Apol.*: 128 / I  
*Apol.* 7, 53: 122 / 44, 12:  
125, 128.

Iustus Tiberiensis, historiogra-  
phus: 116.

Iuvenalis, D. Iunius: 99, 143,  
175-6.  
1, 22 sqq.: 152 / 24-25: 170 /  
85-86: 152 / 105-106: 167 /  
110: 169 / 170-171: 100.

2, 166-167: 171.  
3: 171 / 7-9: 171 / 34 sqq.:  
170 / 81 sqq.: 167 / 131  
sqq.: 167 / 163: 169 / 166-  
167: 170 / 182: 169 / 193  
sqq.: 171 / 302-305: 171.

4: 193 / 37-38: 144 / 153-154:  
144, 205.

6, 562 sqq.: 108.  
 7: 216 / 98 sqq.: 153 / 113-  
 114: 170 / 136 sqq.: 170 /  
 242-243: 170.  
 8, 189-192: 143.  
 9, 85-90: 226.  
 10, 78-81: 174 / 225-226:  
 170.  
 11, 11: 170.  
 16: 173 / 7-12: 174 / 29-34:  
 173.

**L**abienus, T., orator (*RE* XII 1, 270 sq.): 72, 88.  
 Lactantius, L. Caelius Firmianus: 112, 126, 128 / *Inst.* VII 15, 11: 128.  
 Licinius Mucianus, L. (*sive* C.) (*RE* XIII 1, 425 sqq.; *HRR* II 101 sqq.): 36, 77.  
 Livius, Titus: 71-2 / IV 59, 11-  
 60, 7: 203-4 / IV 60, 4:  
 203 / V 49: 106 / *Perioch.* 104: 160.  
 Lucanus, M. Annaeus: 35, 67,  
 99, 187 / *De bello civili*: 38 /  
 III 118-121: 187 / III 168:  
 187.  
 Lucianus: 216, 316 / *De morte*  
*Peregr.* 11: 293.

**M**acrobius Theodosius, Am-  
 brosius, *Sat.* II 7, 19: 181 /  
 III 9, 7: 110.  
 Marcus Aurelius Antoninus, *In*  
*semet ipsum libri*, XI 3, 1-2:  
 124.  
 Martialis, M. Valerius: 143, 215-  
 6 / III 16: 152 / 30: 170 /  
 59: 152 / 99: 152 / V 5, 7:  
 92 / VI 38: 237 / 76, 1:

279 / X 20: 237 / XI 32:  
 175.

Mela, Pomponius, III 18: 108.  
 Melito Sardensis, *ap.* Eus. *HE* IV 26, 7-8: 122, 133.  
 Minucius Felix, M., *Oct.* 33:  
 122.  
 Musonius Rufus, C.: 82.

**N**ennius, Elvodugi discipulus,  
*Historia Brittonum*: 110.

**O**enomaus Gadarenus, philo-  
 sophus Cynicus: 315-6 /  
 Γοήτων φωρά: 315-6 / Κατὰ  
 χρηστηρίων: 316.  
 Origenes Adamantius: 319 /  
*Cels.*: 124 / *Cels.* II 30:  
 122 / V 32: 124 / VII 26:  
 122 / 70: 124 / VIII 17:  
 121 / 35: 124 / 75: 123.  
 Orosius, Paulus, *Hist.* VI 22, 2:  
 292.

Ovidius Naso, P., *Fast.* I 20:  
 304 / III 46: 298.

**P**aulus, Iulius, iurisconsultus:  
 273 / *Sent.* V 25, 2 sqq.:  
 225.  
 Pausanias, V 27, 5: 128 / VIII  
 29, 3: 303.  
 Persius Flaccus, A., 5, 73: 166.  
 Petronius Arbiter, C. T. : 126 /  
 44, 14: 174 / 77, 6: 169 /  
 137, 9: 169.  
 Philo Alexandrinus: 127, 216 /  
*In Flacc.* 135-137: 312-3.  
 Philostratus, Flavius: 216, 305.  
*Heroic.* I 1, 3, p. 288 (= p. 138  
 Kayser): 303.

- Vit. Ap.*: 305, 307 / I 8: 305 / 15: 307 / 16: 305 / IV 40: 305 / V 20: 305 / VII 23: 193, 206 / 25: 193, 206 / VIII 15: 305.
- Vit. Soph.* II 1, 547: 206.
- Phlegon Trallianus, *Mir.*: 106.
- Plautus, T. Maccius, *Trin.* 339: 160.
- Plinius Secundus Maior, C., *Nat. praeft.* 20: 78, 88 / VIII 185: 304 / XVIII 37: 192 / XXX 12: 108 / XXX 13: 108, 300 / XXXV 199 sqq.: 282.
- Plinius Caecilius Secundus Minor, C.: 78, 83, 102, 153, 155, 182, 195, 219-20, 223-4, 226, 229, 232-9, 241-5, 247-8.
- Epist.*: 123, 152, 221, 223, 232, 234, 236-7, 245.
- I 5: 221 / 5, 4-7: 229 / 10, 9: 238 / 12, 8: 193 / 14: 235 / 15: 235 / 18, 3: 236-7 / 22, 4: 235.
- II 1, 8: 234 / 1, 9: 197-8 / 6: 235 / 9: 234 / 16: 237 / 16, 3-4: 225.
- III 4, 3: 238 / 5, 6: 78 / 11, 2-3: 233.
- IV 2: 237 / 10: 237 / 12, 3: 238 / 17, 6-8: 234 / 22: 238, 241, 243 / 24, 4-5: 233 / 25: 35.
- V 1: 222-3, 228 / 1, 7-8: 230 / 8, 8: 236 / 14, 6: 233-4.
- VI 12, 2: 236 / 19, 4: 205 / 22: 225, 227, 238 / 31, 7-12: 223, 227, 238 / 33: 223 / 33, 3-4: 237.
- VII 6, 8-12: 223, 227 / 6, 9: 237 / 14, 1: 224, 238 / 16, 2: 233 / 19, 5: 67 / 19, 10: 233 / 22: 234 / 27, 14: 233 / 29: 282 / 31, 2: 236.
- VIII 6: 282 / 14: 100 / 14, 7: 234 / 14, 12-26: 153 / 14, 15: 153 / 18: 236-7.
- IX 13: 221, 232, 243 / 13, 2: 233 / 13, 3: 233 / 13, 4: 145 / 19, 5: 78-9.
- X 9: 238 / 17 b: 341 / 26: 234 / 33-34: 312 / 58, 7-10: 232 / 92-93: 312 / 95: 234 / 96, 5: 123 / 96, 7: 312 / 102: 341.
- Paneg.*: 37, 187, 196, 199, 204, 220-2, 232.
- 5, 3-4: 147 / 6, 1: 341 / 17, 1: 193, 206 / 19, 3: 147 / 25, 2: 204 / 25, 3: 192 / 25, 3-4: 148 / 25, 5: 192 / 26, 3-5: 164 / 26, 6: 163 / 27, 1: 148 / 27, 2-3: 192 / 27, 4: 202 / 28, 1: 192 / 28, 3: 147 / 28, 4: 148, 164, 204 / 28, 5: 164, 192 / 29, 2: 148 / 29, 4: 193 / 29, 4-5: 163 / 33, 2: 147 / 33, 3-4: 17 / 34-42: 221 / 34, 1: 221-2 / 34, 2: 193 / 34, 3: 192 / 36: 192 / 36, 1: 193 / 36, 4: 191 / 38, 1-3: 194 / 38, 4: 192 / 38, 6 sq.: 195 / 39, 5: 194 / 40, 3-4: 224 / 41, 1: 208 / 41, 2 sq.: 193 / 42 sq.: 193 / 42, 1: 196, 221 / 43, 1: 191 / 43, 1-2: 228 / 43, 5: 191 / 44, 1 sq.: 191 / 46, 2: 172 / 49: 235 / 50, 2: 193, 202 / 50, 5: 193 / 51: 147 / 51, 4: 194 / 57, 4: 341 / 62,

- 2: 198 / 66: 17 / 66, 2-3:  
 33 / 90, 5: 193 / 91, 1: 238 /  
 95, 3: 233.
- Plutarchus:** 70, 98, 216.
- Moralia:** *De sera num. vindicta*  
 22, 567 F — 568 A: 311 /  
*Praec. ger. reip.* 17, 813 E-F:  
 314 / 29 sqq., 822 A sqq.:  
 180 / 32, 824 C: 181, 186 /  
 32, 825 D: 314.
- Vitae:** *Ant.* 19: 70 / *Caes.* 47:  
 294 / *Cat. Mi.* 26, 1: 160 /  
 37: 84 / *Galba* 7, 2: 186 /  
 13, 4: 336 / 16, 2: 208 / 28:  
 82 / *Otho* 4, 8-9: 298.
- [**Plutarchus,**] *Reg. et imp.*  
*apophtb.*, *Aug.* 13, 207 F:  
 298.
- Polybius:** 105.
- Pompeius Trogus:** 98.
- Porphyrius Tyrius:** 121.
- Posidonius:** 106.
- Publilius Syrus,** *Sent.* 80: 180 /  
 88: 161.
- Quintilianus, M. Fabius:** 71 /  
*Inst.* X 1, 102 sq.: 73 / X 1,  
 104: 72, 88 / X 1, 116:  
 72.
- Sallustius Crispus, C., Hist. fr.**  
 3 Kurfess: 159.
- [**Sallustius:**] 199 / *Rep.* I 5: 200 /  
 II: 106.
- Seneca Pater, L. Annaeus:** 73,  
 215-6 / *Contr.* 10 *praef.* 5:  
 72 / 10 *praef.* 8: 72 / *Suas.* 6,  
 1: 7 / 6, 23: 72 / 7, 1: 7.
- Seneca, L. Annaeus:** 32, 34-5 38,  
 70, 200, 215-6, 330, 341.
- Apocol.*: 34, 38, 329 / 1, 1: 34 /  
 5, 4: 34 / 6, 1: 267 / 6, 2:  
 34 / 8, 2: 34 / 10, 3 sq.: 34 /  
 10, 4: 34 / 11, 2: 34 / 11, 5:  
 34 / 12, 3: 34 / 13: 4 / 13, 4  
 — 14, 3: 34 / 14, 2 sq.:  
 34.
- Benef.** I 3, 4: 180 / II 8, 1:  
 192 / II 27, 1 sq.: 192 / VII  
 4, 2: 202 / VII 6, 3: 201-  
 2.
- Clem.:** 34 / I 1, 8: 34 / 3, 3 sq.:  
 34 / 4, 1-3: 34 / 9, 1 sqq.:  
 34 / 9, 3: 70 / 13, 5: 34 / 15:  
 191 / 15, 3 sqq.: 35.
- De vita patris** fr. 15 Haase: 73,  
 88.
- Dial.** IV (*De ira* II) 8, 1: 193 /  
 V (*De ira* III) 21, 5: 329 /  
 23, 4 sqq.: 72 / VI (*Marc.*)  
 1, 2: 71 / 1, 3: 87 / 22, 4:  
 72 / VII (*De vita beata*) 24,  
 2: 180 / XI (*Consol. ad Po-*  
*lyb.*) 13, 1: 329 / 17, 5:  
 329.
- Epist.** 47, 9: 191 / 70, 10:  
 200 / 77, 18: 184.
- Trag.:** 38 / *Herc.* f.: 342 /  
*Thy.*: 60.
- [**Seneca,**] *Herc.* O.: 342.
- Septem Sapientes, Sententiae:**  
 119.
- Servilius Nonianus, M. (RE II A**  
 2, 1802): 73.
- Statius, P. Papinius, Silv.** I 4, 90:  
 109.
- Strabo:** 216 / IV 4, 5, p. 198:  
 108 / IV 6, 5, p. 203: 258 /  
 XII 3, 3, p. 535: 319 / XIII  
 4, 3, p. 625: 294-5 / XVII 3,  
 25, p. 840: 268-9.

- Suetonius Tranquillus, C.: 70, 96, 100, 161, 219, 231-2, 234, 244, 340.
- Aug.*: 151 / 11: 69 / 27: 69 / 27, 1: 70 / 27, 2: 69 / 33, 2: 35 / 34: 226 / 37: 159, 271 / 41: 189, 203 / 41, 1: 192 / 41, 2: 146 / 42, 3: 161 / 44: 193 / 46: 146 / 49, 4: 194 / 51, 1-3: 6 / 55-56: 69 / 56, 3: 202 / 66, 4: 228 / 74: 143 / 79, 2: 69 / 94, 3: 69 / 101, 3: 191-2, 228.
- Cal.* 2: 93 / 15, 4: 33 / 16, 1: 77 / 16, 3: 194 / 23, 1: 20 / 30, 2: 26 / 37, 3: 208 / 38: 191 / 39, 1: 206 / 43-45: 90 / 47: 192 / 56: 18-9, 25 / 56, 1: 23 / 57, 1: 297 / 60: 25, 31.
- Claud.* 10: 31 / 10, 3: 25 / 11: 32 / 11, 2: 34 / 13, 2: 19 / 18, 2: 159 / 23, 1: 224, 226 / 25, 3: 293 / 25, 4: 121 / 25, 5: 108, 300, 355 / 28: 282 / 29, 2: 4 / 41, 1: 71.
- Dom.*: 151, 184 / 1, 1: 235 / 1, 2 sq.: 92 / 1, 3: 8 / 2, 2: 235 / 3, 1: 235 / 3, 2: 142, 193 / 6, 2: 8 / 7, 1: 172 / 7, 2: 206 / 7, 3: 8 / 8, 3: 227 / 9: 191 / 9, 2: 224, 228 / 9, 3: 226 / 10: 144 / 10, 1: 193 / 10, 2: 8 / 10, 3: 67, 84 / 11: 144 / 12, 1: 191 / 12, 1 sq.: 193 / 13, 1: 193 / 14, 1: 144 / 14, 2: 206 / 17: 19 / 17, 1: 231 / 20: 88, 142, 208 / 21: 62 / 23: 38, 144 / 23, 1: 184, 205.
- Galba* 9, 2: 304, 341 / 15, 1: 208.
- Iul.*: 151 / 38, 1: 202 / 76, 3: 264.
- Nero* 10, 1: 33, 225-6 / 15: 35 / 16: 143 / 31, 4: 208 / 36, 1: 20, 334 / 39, 1-2: 6 / 57, 1: 38 / 57, 2: 310.
- Tib.*: 151 / 6, 2: 299 / 25: 21 / 25, 1: 309 / 28: 6 / 32, 2: 190 / 37, 3: 307-8 / 46: 192-3 / 47, 1: 165 / 52, 3: 93 / 61, 3: 71-2.
- Tit.*: 151 / 1: 141 / 2: 235 / 6, 2: 36 / 7, 3: 141 / 8, 2: 141-2 / 8, 3: 164 / 8, 4: 140 / 8, 5: 226 / 9, 1 sq.: 36 / 10, 1: 142.
- Vesp.*: 151 / 1, 1: 193 / 3: 137 / 4, 2: 24 / 4, 4: 137 / 4, 5: 20 / 5, 7: 298 / 7, 1: 302 / 7, 2: 138, 301 / 9, 1: 193 / 9, 2: 36, 138 / 12: 137 / 13: 138 / 13 sq.: 36 / 14: 137 / 15: 16, 36 / 16: 193 / 16, 1: 208 / 16, 3: 208 / 17: 164 / 18: 88, 139 / 19, 1: 137 / 23: 140 / 23, 1-3: 208 / 25: 36, 140.
- Vit.* 2, 5: 19.
- SynCELLUS, Georgius, *Chron. sub. ann.* 5513, p. 602 Dindorf: 292.
- T**acitus, P. Cornelius: 5-7, 11, 27, 36, 39, 62, 68, 70, 73, 77, 80-3, 85-7, 92, 95-102, 115-6, 131, 156, 217, 219, 232, 234, 241-2, 244, 246-7, 310, 365.
- Agr.*: 82 / 1: 87 / 1, 2: 86 / 2: 94 / 2, 1: 84 / 3: 244 / 3, 1: 36 / 3, 2: 36, 78 / 10, 3: 83 /

- 41, 1: 234 / 42, 4: 28, 82,  
91 / 43, 4: 191, 193, 228 /  
45, 1: 222.
- Ann.*: 100.
- I 1: 77 / 1, 2: 69 / 2, 1: 75 / 7,  
2: 276, 278 / 9-10: 70 / 13:  
7, 20 / 15: 186 / 72: 4, 6,  
17 / 72, 2-3: 229 / 72, 3: 72 /  
74: 5, 17, 230 / 75, 2: 189 /  
75, 3 sqq.: 188 / 75, 4: 193 /  
75, 6: 192 / 76: 17 / 76, 2:  
292 / 77: 17, 26 / 78, 2:  
194 / 81: 182.
- II: 205 / 27: 20 / 27-31: 205 /  
27-32: 21, 200 / 27, 2: 200 /  
33: 205 / 34: 16-7, 205 / 34,  
1 sqq.: 196 / 35: 17, 26 / 36:  
17, 205 / 37: 199 / 37 sqq.:  
205 / 37, 1: 192 / 37, 2:  
192 / 38: 17 / 39-40: 21,  
205, 309 / 40: 309 / 42, 6:  
194 / 43: 40 / 43, 2: 303 /  
43, 4: 304 / 45, 1: 67 / 47,  
3: 192 / 48, 1: 191-2 / 48, 2:  
228 / 50: 17, 227, 229 / 51:  
205 / 54, 2-4: 303 / 54, 4:  
304 / 57: 17 / 59, 3: 264 /  
69: 17 / 69, 3: 303 / 75-81:  
17 / 87: 17.
- III: 205 / 8-18: 93 / 9: 183 /  
22: 226-7, 229 / 25: 205,  
224, 226 / 25, 1: 196 / 28, 3:  
196, 224-6 / 31 sqq.: 26 / 32:  
24, 205 / 35: 24 / 36: 229 /  
38, 1: 229 / 52-55: 205 / 52,  
2: 193 / 53, 4: 207 / 54, 6-8:  
159 / 54, 8: 207 / 55: 235 /  
57: 7 / 58: 205 / 60: 17 / 60,  
1: 306 / 61-63: 307 / 62:  
295 / 63, 1: 307 / 63, 3:  
308 / 63, 4: 307 / 65: 17 /  
66: 5 / 67: 5 / 67, 3: 229 /
- 69: 205 / 70: 17 / 71: 205 /  
76: 16.
- IV 4: 17 / 6: 37 / 6, 7: 191 /  
12: 40 / 15: 191 / 17: 9 / 19:  
5 / 19, 4: 230 / 19, 5-20, 1:  
195 / 20, 1: 192 / 20, 1 sqq.:  
191 / 21: 17 / 21, 3: 72 / 22:  
16 / 30: 26 / 31: 17 / 32-33:  
86 / 32, 1: 87 / 33: 247 / 33,  
4: 87, 230 / 34: 71 / 34 sqq.:  
17, 67 / 34, 1: 72 / 34, 3:  
72-3 / 34, 4: 71 / 36: 26 / 36,  
2: 308 / 40, 1: 180 / 42: 17 /  
52: 5, 10 / 68: 5 / 70: 9.
- V 11: 5.
- VI 2, 1: 189 / 3: 17 / 3-5: 26 /  
7: 26 / 8: 10 / 19, 1: 206 /  
29: 17 / 38, 1: 87 / 40, 3:  
199.
- XI 1-3: 12, 355 / 5-7: 26 / 12:  
40 / 23, 2: 73 / 23, 5 sqq.:  
199 / 24: 209 / 26 sqq.:  
40.
- XII 43: 159 / 53: 282 / 59: 5,  
12 / 60: 192 / 64 sqq.: 40 /  
65: 40.
- XIII 1: 20 / 4: 32 / 5: 33 / 10:  
40 / 11: 35 / 14: 10, 40 / 18-  
22: 40 / 18, 1: 192 / 19: 10 /  
19-22: 11 / 20, 2: 78 / 23:  
20 / 27: 138, 167 / 28: 33 /  
29: 189 / 29, 2: 208 / 31, 1:  
86-7 / 31, 2: 188 / 31, 3:  
194 / 34, 2 sqq.: 192 / 42-43:  
5, 26 / 47: 11 / 48, 3: 173 /  
49: 17, 37 / 50: 17 / 50 sqq.:  
281.
- XIV 2, 1: 78 / 12: 16, 28 / 19:  
73 / 22: 11, 20 / 22, 5: 189 /  
30: 109, 300 / 30, 2: 311 /  
31, 1: 191 / 31, 4: 300 / 42:  
154 / 44: 154 / 47: 20, 151 /

- 48 sq.: 17 / 57: 11, 20 / 57-  
59: 11 / 58: 11 / 58 sq.: 23 /  
58, 2-3: 316 / 59, 5: 189 /  
60, 5: 189, 191 / 61: 173 /  
65: 23.
- XV 18, 3: 162 / 18, 4: 188 /  
19: 225, 227 / 35: 11, 20 /  
36: 160 / 46: 206 / 48: 19,  
20 / 49: 25 / 50: 18 / 50 sq.:  
19 / 52: 40 / 53: 40 / 57:  
19 / 59, 8: 191 / 64: 38,  
156 / 67: 25 / 68: 40 / 72:  
333 / 74: 333.
- XVI 3, 1 sq.: 208 / 7: 20 / 10:  
5 / 11, 1: 191 / 13, 5: 192 /  
16, 1: 87 / 16, 2: 87 / 17: 5 /  
19, 5: 191 / 21: 5 / 21 sq.:  
16-7, 28 / 28: 3, 20, 24, 28 /  
35: 38, 333.
- Dial.*: 79 / 3, 2 (= Curiatius  
Maternus): 88 / 3, 3: 84 / 3,  
3-4: 60 / 5, 4: 75 / 15, 1:  
77 / 23, 2: 73 / 32: 77 / 41,  
5: 83.
- Hist.*: 78, 92, 100, 151, 245.
- I 1, 1: 69, 85, 88 / 2: 310 / 2,  
1: 93 / 4: 166, 172 / 4, 1:  
94 / 5: 193 / 7: 336 / 20:  
192, 208 / 22, 1: 138 / 30, 2:  
341 / 38: 193 / 40: 172 / 41:  
172 / 52: 20 / 53: 178 / 65:  
340 / 69: 156 / 72: 149 / 73:  
161, 336 / 74: 346 / 77, 3:  
230, 366 / 78, 2: 192, 232 /  
86: 298.
- II 5: 193 / 8: 309 / 8, 2: 348 /  
9: 309 / 24, 1: 86 / 29: 156 /  
30: 178 / 61: 109, 131, 311 /  
69, 1: 93 / 92: 189 / 101: 78,  
98 / 101, 1: 78.
- III 6: 316 / 25, 2: 77 / 28: 77 /  
32: 156 / 33: 136 / 48: 136,
- 161 / 59: 92 / 69: 92 / 74, 1:  
92 / 81, 2: 82 / 86, 3: 92.
- IV: 347 / 3, 3: 116 / 4: 187 / 5,  
2: 83 / 6, 1: 82 / 8, 5: 82 / 9:  
187, 197 / 9, 2: 82 / 40, 3:  
197 / 42: 187 / 43: 187 / 44:  
37, 197 / 48, 1: 282 / 54:  
109 / 54, 2: 300 / 81, 1-3:  
301 / 82: 302 / 86: 235.
- V 10, 1: 115.
- Germ.* 8: 132-3 / 19: 227.
- Tertullianus, Q. Septimius Flo-  
rens, *Apol.* 21, 24: 122 / 32:  
123 / *Coron.*: 121 / *Resurr.*  
24: 123 / *Spect.* 16, 7: 149.
- Timagenes Alexandrinus, histo-  
riographus: 72, 88, 99.
- Titius Aristo, iurisconsultus  
(*RE* Suppl.-Bd. VIII 857  
sqq. & IX 1395 sqq.):  
100.
- U**lpianus, Domitius, iuriscon-  
sultus: 107, 224-5 /  
*Coll. Mos.*: 119 / XV 2, 2-3:  
108 / *Fr.* 22, 6: 110 / *ap.*  
*Dig.* I 16, 9 prol.: 270 / I  
17, 1: 263-4.
- V**elleius Paterculus, C.: 70, 74,  
97-8 / II 66, 1: 70 / 89, 3:  
251, 269 / 91, 3: 272 / 92, 4:  
272 / 129, 3: 192 / 130, 3:  
21.
- Vergilius Maro, P.: 322.
- Vespasianus, imperator, *Com-*  
*mentarii de vita sua*: 88.
- X**iphilinus: cf. Dio Cass.  
LXVII 11, 1.
- Z**onaras, XI 17, *ap.* Dio Cass.  
LXVI 16, 3: 36.

## B. ANONYMA

- Acta fratrum Arvalium*: 185, 359.
- Acta martyrum*: 98, 123, 127, 313.
- Acta martyrum Alexandrinorum*: 114, 127.
- Acta Senatus*: 99.
- Bellum Alexandrinum*, 26, 1: 294 / 78, 2: 295.
- Berliner Griechische Urkunden* 611: 24.
- CIL* III 3925 (= *ILS* 1408): 256 / IV 9592: 256 / V 7547 (= *ILS* 1407): 256 / VI 199: 185 / VI 200: 185 / VI 915: 194 / VI 943: 142 / VI 1104: 185 / VI 2051: 185 / VI 2060: 185 / VI 10219: 185 / VI 10229 (Dasumii testamentum?): 83, 243 / VIII 14454: 256 / X 7351: 258 / XIII 6671: 110.
- Codex Theodosianus, Leges novellae* III 2: 120.
- Corpus Hermeticum, Asclepius*: 112-4 / 26 a: 112 / 27: 112.
- Corpus Papyrorum Iudaicarum* 450: 115 / 520 (= *PSI* 982): 114.
- Deuter. Rabbah* 2, 24: 118.
- Digesta Iustiniani*: 223, 238 / I 2, 2, 32: 192 / I 15, 3, 3 sq.: 273 / I 16, 9 prol. (= Ulpianus): 270 / I 17, 1 (= Ulpianus): 254, 263-4 / II 15, 8, 19: 238 / XXXIV 1, 6 (= Iavolenus, lib. II, ex Cassio Longino): 175 / XL 5, 4, 20: 238 / XLVII 22: 312 / XLVIII 19, 28, 7 (= Callistratus, *De cogn.*): 308 / XLVIII 22, 1: 193 / XLIX 14: 227 / XLIX 14, 13: 226, 238 / XLIX 14, 15: 238 / XLIX 14, 42: 238 / XLIX 14, 44: 225.
- Elogium Gaii Caesaris*: 289.
- Epistula ad Diognetum* 5, 5: 123.
- Epistulae Apollonii Tyanei*: 305 / 38-41: 314 / 56: 314 / 65: 306 / 75-76: 314 / 75 a: 314.
- FIRA (Fontes iuris Romani Antejustiniani)* I<sup>2</sup> 1, no. 99: 224-5.
- IG* II/III<sup>2</sup> 3233: 292.
- IGLS (Inscriptions grecques et latines de la Syrie)* VII 4028: 320.
- ILAfr* 455: 256.
- ILS* (Dessau) 212: 209 / 244: 197 / 286: 148 / 914: 252 / 915: 252 / 977: 147 / 1407 (= *CIL* V 7547): 256 / 1408 (= *CIL* III 3925): 256 / 1540-1544: 162 / 4438: 111 / 5163 § 23: 209 / 6509: 147 / 6675: 147 / 6726: 145 / 8848: 208 / 9007: 258.
- Inscriptions griechischer Städte aus Kleinasiens* XXI no. 10: 295-6 / XXI no. 105-106: 296.

*Leges: Lex Acilia repetundarum* (an. 123 a.C.): 214 / *Lex Calpurnia de repetundis* (an. 149 a.C.): 214 / *Lex Cornelia de falsis*: 225 / *Lex Falcidia de legatis*: 222 / *Lex Furia testamentaria*: 222 / *Leges Iuliae*: 221-2 / *Lex Iulia agraria* (an. 59 a.C.): 213-4 / *Lex Iulia de maritandis ordinibus* (an. 18 a.C.): 167 / *Lex Iulia de pecuniis repetundis*: 195-6 / *Lex Iulia de vice-sima hereditatium*: 58, 204, 213-5, 222, 224, 226, 365 / *Lex Papia Poppaea nuptialis*: 58, 196, 205, 213, 223-5, 239, 242, 244 / *Lex Servilia* (= *Glauciae*) *repetundarum*: 214 / *Lex Voconia de mulierum hereditatibus*: 195-6, 221-2 / *Lex de imperio Vespasiani*: 185-6 / *Lex XII tabularum*: 222.

*Libri Sibyllini*: 125-7.

*Mekilta de-Rabbi Ishmael, Shirata*, cap. 8 (II 61 Lauterbach): 118-9.

*Midrash Rabbah, Gen.* 9, 15: 118.

*Octavia, praetexta*: 330 / 441-593: 330.

*Oracula Hystaspis*: 127-8.

*Oracula Sibyllina*: 125-7 / IV: 310 / IV 119-124: 310 / XIV: 126.

*Oracula Tiburtina*: 126.

*Oraculum agni*: 113.

*Oraculum figuli*: cf. *POxy.* 2332.

*PIR<sup>2</sup> (Prosopographia imperii Romani saec. I.II.III.)* A 1111: 316 / C 1369: 263 / F 91: 199.

*POxy.* 1089: 313 / 1089, 33-35: 313 / 1089, 49-50: 313 / 1089, 57: 313 / 2332 (= *Oraculum figuli*): 111-3.

*Res gestae Divi Augusti*: 192 / 5: 275 / 17: 194 / 17, 1-2: 188.

*Royal Correspondence in the Hellenistic Period*, no. 70: 319-20.

*S.C.* an. 97 a.C., ap. Plin. *Nat.* XXX 12: 108 / *S.C. Silianum*: 154.

*Scholia ad Pers.* 5, 73: 166.

*Scriptores Historiae Augustae*: 110-1, 179, 246, 319 / *Alex. Sev.* 65, 5: 234 / *Hadr.*: 255 / *Hadr.* 7, 6: 192 / 7, 7: 189 / 16, 3-4: 102 / *Opil. Macr.* 3, 1: 111 / *Pert.* 4, 2 sq.: 111 / *Sept. Sev.* 4, 6: 204 / 12, 1-4: 209.

*Sifra, Ahare Mot* 13, 13 (12): 120.

*Suda*, s.v. Ἀντώνιος Σατουρνίνος: 231.

*Tabula Hebana*: 182.

*Tabula Ilicitana*: 182.

*Talmud*: 118 / *Bab. Talmud, Baba Kamma* 38 a: 120 / *Bab. Talmud, Sabbath* 33: 61 / *Bab. Talmud, Sanhedrin* 98 a: 118.

- Testamentum Vetus: Dan.*: 116,  
121-2 / *Deut. (Rabbah)* 2,  
24: 118 / *Gen. 9, 15 (Midrash Rabbah)*: 118.  
*Apocrypha: Judith*: 113 / *Tobit*:  
113.  
*Pseudepigrapha: IV Esdra* 12,  
11: 116.  
*Testamentum Novum: Apoc.*: 63,  
113, 121 / *I.c. 20, 20-26*:  
359 / 20, 25: 196 / 22, 36:  
121 / *Mc. 12, 13-17*: 359 /  
12, 17: 122 / *Mt. 22, 15-22*:  
359 / *1 Petr. 2, 13-17*: 122 /  
*Rom. 13, 1-7*: 122.  
*Tituli ex corpore Ulpiani* 17: 225 /  
18: 224 / 28, 7: 224.  
*Tosefta, Sanbedrin* 13, 2: 120.

## C. NUMISMATICA

*RIC (The Roman Imperial Coinage*, ed. C.H.V. Sutherland,  
Vol. I, rev. ed. 1984) 1-12:  
327 / 2: 339 / 7-8: 325 / 10:  
339 / 11-12: 325 / 32: 348 /  
33: 348 / 35: 348 / 37-38:  
345 / 38-40: 333 / 44-45:  
333 / 47: 333-4 / 48-49:  
333 / 50-51: 340 / 52-53:  
333 / 58: 330 / 59: 348 / 59-  
60: 333 / 63-64: 333 / 66-  
67: 333 / 68: 340 / 68-72:  
334 / 69: 333 / 71-72: 333 /  
75: 344 / 90: 345 / 95: 345 /  
96: 344 / 102: 345 / 107:  
345 / 123-125 b: 346 / 124-

125 a: 346 / 126-129: 346 /  
299: 331 / 369-370: 334.  
*RIC* vol. II (1926), no. 227 sq.:  
193, 206.

*RRC (Roman Republican Coinage*,  
by Michael H. Crawford,  
1974) 204, 1: 356 / 390, 1:  
345 / 390, 2: 345 / 393, 1:  
345 / 416, 1: 339 / 444:  
337 / 461: 337 / 464, 2:  
339 / 469-470: 338 / 494,  
20-21: 345 / 494, 35: 344 /  
494, 41-42: 344 / 508, 3:  
338 / 509, 3: 337 / 509, 4:  
337 / 529, 4: 344.

## D. AUCTORES RECENTIORES

**A**hl, F. M.: 15, 46.

Alexander, P.: 126.

Alföldy, G.: 200, 260.

Allen, W.: 7, 46.

Ambrosio, F. G. d': 46.

André, J.: 71.

Ashby, T.: 143.

Astolfi, R.: 223-5.

**B**adian, E.: 250.

Badot, Ph.: 1, 46.

Baillie Reynolds, P. K.: 271, 273-4.

Baldwin, B.: 11, 46.

Balland, A.: 259.

Ballanti, A.: 46.

Balsdon, J. P. V. D.: 20, 46.

Bardon, H.: 46.

Barnes, T. D.: 111.

Bastianini, G.: 254, 263.

Bauman, R. A.: 4, 15, 46, 68, 229.

Beaujeu, J.: 236.

Becker, K.: 15, 46.

Bellen, H.: 190, 210.

Belloni, G. G.: 325.

Benabou, M.: 104.

Bengtson, H.: 150.

Béranger, J.: 29, 33, 46-7, 210.

Berchem, D. van: 142-3, 145, 158, 165, 235, 303.

Bergener, A.: 9, 15, 47.

Bernard, A.: 264.

Bernard, E.: 264.

Besnier, R.: 224, 226-7.

Biraghi, G.: 210.

Bird, H. W.: 47.

Bleicken, J.: 249.

Bodei Giglioni, G.: 139.

Bodin, J.: 66.

Bömer, F.: 298.

Boer, W. den: 103.

Boissier, G.: 3, 4, 15, 47, 60, 65, 68, 151, 364, 367.

Bolkestein, H.: 146, 163.

Bollinger, T.: 141.

Bosworth, A. B.: 71.

Bouché-Leclercq, A.: 223, 227.

Boulvert, G.: 282.

Bowersock, G. W.: 292, 296, 298-9.

Box, H.: 312.

Briessmann, A.: 47, 77-8, 92-3.

Brisset, J.: 47.

Broughton, T.R.S.: 268.

Brown, I. C.: 47.

Bruck, E. F.: 47.

Brunner, O.: 2.

Brunt, P. A.: 16, 47, 139, 152, 176, 186, 188, 190, 192-3,

210, 250, 254-5, 259, 264-5,

270, 278-9, 282, 288.

**C**alderini, A.: 47.

Cameron, A.: 149.

Cardinali, G.: 263.

Carradice, I.: 210.

Carson, R. A. G.: 200.

Casado López, M. P.: 352.

Casson, L.: 139, 158.

Castiglioni, L.: 47.

Castritius, H.: 47.

Castro, A. D.: 47.

Charlesworth, M. P.: 24, 221.

Christ, K.: 47.

Cizek, E.: 15, 47, 150.

Clavel-Lévêque, M.: 109.

Clemente, G.: 176.  
 Corbier, M.: 189, 194, 210, 235-  
     6.  
 Corsi Zoli, D.: 47.  
 Cramer, F. H.: 48, 72, 138.  
 Crawford, M. H.: 322, 337, 339,  
     349-50.  
 Croce, B.: 48.  
 Crook, J.: 234.  
 Crook, J. A.: 36, 48.  
 Cullmann, O.: 104.

**D**ahlheim, W.: 249.  
 D'Arms, J. H.: 158.  
 Degrassi, A.: 145.  
 De Laet, S. J.: 210.  
 Delestrée, L. P.: 353, 356.  
 Devreker, J.: 232, 234.  
 Dhénin, M.: 353, 356.  
 Dill, S.: 169.  
 Dobson, B.: 171.  
 Dorey, T. A.: 219-20.  
 Ducos, M.: 27, 48.  
 Dudley, D. R.: 16, 28, 48.  
 Dumézil, G.: 107.  
 Duncan-Jones, R.: 143, 146,  
     158, 164, 204, 206, 210.  
 Dureau de la Malle, A.J.C.A.:  
     177.  
 Duval, P. M.: 343.

**E**cck, W.: 150, 255-6, 259, 261,  
     263-4, 281.  
 Ehrenberg, V.: 204.  
 Ensslin, W.: 238.  
 Ercole, P.: 173.

**F**antham, R. E.: 304.  
 Fears, J. R.: 48.  
 Feissel, D.: 303.  
 Ferguson, A. S.: 113.

Ferguson, J.: 173.  
 Ferrero Raditsa, L.: 223.  
 Field, Jr., J. A.: 223, 227.  
 Fine, E. B.: 48.  
 Finley, M. I.: 135, 157.  
 Flach, D.: 70, 79, 85.  
 Flusser, D.: 129.  
 Fontenelle, Bernard Le Bouvier  
     de: 316.

Forsyth, P. Y.: 48.  
 Frank, T.: 48, 176, 206.  
 Frend, W. H. C.: 104.  
 Friedländer, L.: 152.  
 Fritz, K. von: 2, 48.  
 Fuchs, H.: 48, 103.  
 Fuhrmann, M.: 48.

**G**abba, E.: 117.  
 Gallant, T.: 274.  
 Garnsey, P.: 147, 158, 165, 168,  
     176, 274, 293.  
 Garzetti, A.: 8, 36, 38, 48, 139,  
     143, 151, 221, 249.  
 Gauger, J.-D.: 106.  
 Gayet, F.: 236.  
 Gérard, J.: 173.  
 Giard, J. B.: 332, 354.  
 Giovannini, A.: 348.  
 Goetz, R.: 48.  
 Goody, J.: 215.  
 Goodyear, F. R. D.: 6, 21, 48.  
 Gracey, M. H.: 262.  
 Gray, E. W.: 297.  
 Grenzheuser, B.: 15, 34, 36,  
     48.  
 Gricotourt, J.: 356.  
 Griffin, M. T.: 15, 33, 35, 48, 75,  
     193, 206, 209, 317.  
 Grimal, P.: 67.  
 Griset, E.: 49.  
 Gross, W. H.: 34.  
 Grosso, F.: 49.

- Gsell, S.: 143, 150, 221, 231.  
 Guarducci, M.: 109, 111, 120.  
 Gundel, H.: 78.
- H**adas-Lebel, M.: 118.  
 Häussler, R.: 75.  
 Hagedorn, D.: 254.  
 Hahn, I.: 176, 179.  
 Hainsworth, J. B.: 49.  
 Halfmann, H.: 209.  
 Hammond, M.: 27, 49, 163.  
 Hands, A. R.: 163.  
 Hanson, W. S.: 261.  
 Heinrichs, A. D.: 49.  
 Heitland, W. E.: 164.  
 Hellegouarc'h, J.: 2.  
 Henderson, B. W.: 49.  
 Henderson, J.: 314.  
 Hennig, D.: 9-11, 49, 72-3.  
 Henrichs, A.: 301-2.  
 Henry, D.: 15, 49.  
 Henry, E.: 15, 49.  
 Herr, M. D.: 118.  
 Heuss, A.: 66, 266, 280.  
 Hewitt, K. V.: 335.  
 Hight, G.: 173.  
 Hirschfeld, O.: 145, 158.  
 Homo, L.: 150.  
 Hopkins, K.: 167, 190, 204, 206,  
     209-10.  
 Hosius, C.: 71.  
 Humbert, G.: 221, 224-5.  
 Huss, W.: 29, 49.  
 Huvelin, H.: 356.
- I**nstinsky, H. U.: 49, 341.  
 Irwin, M. R.: 15, 49.  
 Isager, J.: 49.
- J**äger, W.: 2, 66.  
 Jal, P.: 34, 49.  
 Jens, W.: 27, 49.

- Jones, A. H. M.: 149, 188, 197,  
     204, 210-1, 263, 322.  
 Jones, B. W.: 8, 34, 36, 49, 150,  
     220, 231.  
 Jones, C. P.: 193, 302, 307,  
     314.
- K**eppie, L. J. F.: 261.  
 Kiechle, F.: 139.  
 Kienast, D.: 1, 49, 69, 72, 259,  
     263.  
 Kleberg, T.: 177.  
 Klein, R.: 50, 68.  
 Kleinfeller, G.: 225.  
 Klingner, F.: 50, 73, 77, 88.  
 Kloft, H.: 27, 29, 50, 146, 163-5,  
     180, 192, 211.  
 Knappe, A.: 150.  
 Koenen, L.: 111.  
 Koestermann, E.: 5, 50, 69.  
 Kohns, H. P.: 149, 179.  
 Kopff, E. C.: 158.  
 Kopp, A.: 34-5, 50.  
 Koselleck, R.: 157.  
 Kraay, C. M.: 200, 342, 345-6.  
 Kraft, K.: 327.  
 Krause, M.: 113.  
 Kreiler, B.: 206.  
 Kunkel, W.: 27, 50.  
 Kuntze, C.: 74.
- L**abib, P.: 113.  
 Laffi, U.: 258.  
 Laguerre, G.: 262.  
 Lana, I.: 74.  
 Last, H.: 103, 223, 311.  
 Lauterbach, J.: 119.  
 Leake, J. C.: 50.  
 Le Gall, J.: 355-6.  
 Letta, C.: 109.  
 Levi, M. A.: 4, 50, 221.

Levick, B.: 6, 21, 50, 193, 200-1,  
206-8, 211, 220-1, 229.

Lewis, N.: 254.

Liebenam, W.: 169.

Lintott, A.: 193.

Lucas, Ch. P.: 175.

Lucrezi, F.: 50.

Lutz, C. E.: 50.

**M**acMullen, R.: 16-7, 28, 30,  
37, 50, 60, 67-8, 88, 104.

Magie, D.: 206.

Maier, B.: 16, 50.

Maier, F. G.: 167.

Maier, J.: 104.

Malcovati, E.: 69, 222.

Malitz, J.: 16-7, 28, 50.

Mannsperger, D.: 322, 324-5,  
331, 334.

Manuwald, B.: 1, 50.

Marin, D.: 1, 51.

Markus, R. A.: 129.

Marsh, F. B.: 9, 21, 51, 221.

Marti, B. M.: 51.

Martin, O.: 236.

Martin, P. H.: 335, 340-3, 347-  
8.

Martini, R.: 352.

Martino, F. de: 176.

Marx, F.: 91.

Marx, K.: 175.

Maschkin, N.: 175-6.

Masi, A.: 211.

Mattingly, H.: 331-2, 335, 340,  
342-5, 347.

McAlindon, D.: 21, 38, 51.

Mehl, A.: 51.

Meiggs, R.: 158.

Melmoux, J. C.: 51.

Meloni, P.: 261.

Mercati, S. G.: 126.

Mette, H. J.: 316.

Michel, A.: 51.

Millar, F.: 85, 142, 149, 188, 211,  
235, 263, 282.

Mitchell, S.: 262.

Mitford, T. B.: 262.

Mogenet, J.: 51.

Momigliano, A.: 27, 157.

Mommsen, Th.: 66, 90, 103,  
145, 236, 238, 269, 347.

Mottahedeh, R.: 292.

Murray, O.: 51.

Musurillo, H. A.: 313.

Myres, J. N. L.: 110.

**N**ederman, C.: 203.

Neesen, L.: 194, 202, 204, 206,  
211.

Nesselhauf, H.: 83, 211, 219-20,  
241-2.

Netzer, M. J.: 136.

Newbold, R. F.: 136, 205, 211.

Nicolet, C.: 171, 194-5, 203, 208,  
211, 263, 266.

Nicols, J.: 136.

Nilsson, M. P.: 164.

**O**gilvie, R. M.: 28, 51.

Opelt, I.: 51.

Orth, W.: 200.

**P**aladini, M. L.: 51.

Pani, M.: 51, 151.

Paribeni, R.: 221.

Parke, H. W.: 303.

Pasqualini, A.: 143.

Pavese, M. P.: 256.

Pavis d'Escurac, H.: 237, 274,  
277.

Pekáry, Th.: 200.

Penella, R. J.: 306, 314.

Peretti, A.: 128.

Peter, H.: 77, 88.

Peterson, E.: 103.  
 Petit, P.: 51, 283.  
 Petrikovits, H. von: 90.  
 Pflaum, H.-G.: 249, 254-9.  
 Pfligersdorffer, G.: 35, 51, 67.  
 Picard, G. Ch.: 111.  
 Platner, S. B.: 143.  
 Pleket, H. W.: 51, 220.  
 Pöschl, V.: 52.  
 Price, S. R. F.: 179, 293, 307-8.  
 Prieur, J.: 258.

**R**aaflaub, K. A.: 52, 261.  
 Ramage, E. S.: 328.  
 Rathbone, D.: 274.  
 Reekmans, T.: 211.  
 Rey-Coquais, J.-P.: 320.  
 Reynolds, J.: 295.  
 Richmond, I.: 28, 51.  
 Richter, W.: 52, 67, 84.  
 Rickman, G.: 158, 161-3, 274.  
 Ritterling, E.: 8, 52.  
 Robathan, D. M.: 211.  
 Robert, J.: 120.  
 Robert, L.: 120, 316.  
 Robinson, O.: 271.  
 Rogers, P. M.: 15, 36, 52.  
 Rogers, R. S.: 5, 6, 9, 11, 15-6,  
     20-1, 52, 211, 228.  
 Rokeah, D.: 104.  
 Ross Taylor, L.: 168.  
 Rossi, R. F.: 53.  
 Rotondi, G.: 222-3, 225.  
 Roussel, P.: 295.  
 Roxan, M.: 262.  
 Ruggini, L.: 119.  
 Rutz, W.: 53.

**S**ahin, Ç.: 295.  
 Sattler, P.: 1, 53.  
 Saumagne, C.: 53.  
 Schanz, M.: 71.

Schmich, R.: 15, 53.  
 Schmidt, E. A.: 53.  
 Schrömbges, P.: 5, 10, 53.  
 Schtajerman, E. M.: 175, 201-2,  
     211, 214.  
 Schuster, M.: 236.  
 Scramuzza, V. M.: 12, 24, 53.  
 Seager, R.: 21, 38, 53.  
 Segal, E.: 263.  
 Segre, M.: 294.  
 Seyfarth, W.: 175, 179.  
 Shatzman, I.: 190, 211.  
 Sherwin-White, A. N.: 67, 103,  
     153, 197, 205, 211, 221, 236,  
     312.  
 Shotter, D. C. A.: 9, 21, 27, 53,  
     70.  
 Simon, M.: 104.  
 Simpson, C. J.: 53.  
 Sirago, V. A.: 235.  
 Sismondi, I. C. I. de: 175.  
 Sizoo, A.: 53.  
 Sørensen, V.: 15, 54.  
 Spicdel, M. P.: 262.  
 Springer, F. K.: 54.  
 Štaerman, E. M.: cf. Schtajerman, E. M.  
 Starr, G. C.: 16, 54.  
 Ste Croix, G. E. M. de: 168,  
     176.  
 Steen Due, O.: 67.  
 Stein, A.: 263, 317.  
 Stemberger, G.: 104.  
 Stevens, C. E.: 201.  
 Stevenson, G. H.: 278, 283.  
 Stewart, Z.: 54.  
 Stroux, J.: 24.  
 Suerbaum, W.: 54, 67, 72.  
 Sullivan, J. P.: 15, 54.  
 Sutherland, C. H. V.: 198, 211-2,  
     219-20, 323, 325, 331, 334-  
     5, 345, 351.

Swan, P. M.: 1, 15, 25, 54.  
 Syme, R.: 7, 8, 10, 20-1, 36, 38,  
     54, 63, 67-73, 83, 85-6, 88,  
     93, 146, 148, 192, 198, 205,  
     212, 219, 221, 231, 278, 300,  
     311, 316.

**T**albert, R. J. A.: 253, 269,  
     273.  
 Tellegen, J. W.: 237.  
 Thomas, J. A. C.: 202.  
 Tilly, C.: 150.  
 Timpe, D.: 25, 28, 31, 40, 54,  
     80.  
 Toynbee, J. M. C.: 16, 54, 138.  
 Tränkle, H.: 70.  
 Tregiari, S. M.: 176.

**U**rbach, E. E.: 120.  
 Urban, R.: 54.

**V**eblen, T.: 166.  
 Veyne, P.: 135-6, 147, 176-8,  
     180.  
 Vittinghoff, F.: 55.  
 Vivo, A. de: 55.  
 Vogel-Weidemann, U.: 15, 37,  
     55.  
 Volkmann-Schluck, K. H.: 55.  
 Voltaire, François Marie Arouet,  
     dit: 316.  
 Volterra, Ed.: 119.

**W**alker, B.: 5, 11, 38, 55.  
 Walker, D. R.: 209.  
 Wallace-Hadrill, A.: 29, 55, 322,  
     330.  
 Walser, G.: 8, 55, 109.  
 Waltzing, J.-P.: 169, 176.  
 Warmington, B. H.: 55.  
 Waters, K. A.: 234.  
 Watson, A.: 55.  
 Weaver, P. R. C.: 167-8.  
 Weinreich, O.: 298.  
 Weinrib, E. J.: 55.  
 Weinstock, S.: 109.  
 Welles, C. B.: 319-20.  
 Welskopf, E. C.: 175.  
 Whittaker, C. R.: 158.  
 Wickert, L.: 27, 55.  
 Wilamowitz-Moellendorff, U. v.:  
     314.

Wilken, R. L.: 104.  
 Willmer, K.: 55.  
 Wirszubski, C.: 27, 55, 67-8, 79,  
     81-2.

Wiseman, T. P.: 339.  
 Wistrand, E.: 16, 55.  
 Wlassak, M.: 236.  
 Wolff, H.: 2.  
 Wucher, A.: 66.

**Y**avetz, Z.: 136, 141, 143, 178,  
     201.

**Z**äch, C.: 5, 55.  
 Zecchini, G.: 1, 55, 109.  
 Zehnacker, H.: 352, 354.

## INDEX NOMINUM

N. B. *Deorum, heroum, virorum, mulierum gentiumque nomina minutis rectis, geographica nomina minutis obliquis scripta sunt.*

- A**chaia: 292, 309.  
Achelous, *flumen*: 206.  
*Actium, oppidum Epiri*: 298,  
349.  
Adam: 118.  
Aedui, gens Gallica: 207, 311.  
*Aegae, urbs Ciliciae*: 305.  
*Aegina, insula*: 298.  
Aegyptii: 105, 113, 132, 264.  
*Aegyptus*: 107, 111-4, 132, 136,  
158, 194, 203, 250, 254, 258,  
261-6, 279, 284-6, 302, 304,  
309, 350.  
Aelius Plautius Lamia Aelianus,  
L. (*RE* I 1, 522 sq.): 7, 8.  
Aemilius Lepidus, M. (*RE* I 1,  
561 sqq., No. 75-76): 20.  
Aequitas: 329 / - August.:  
330.  
Afranius Dexter, Cn. (*RE* I 1,  
713, No. 9): 153, 155.  
*Africa*: 111, 158, 209, 282, 334-  
6.  
*Africa, dea*: 335-6.  
Agricola, Cn. Iulius (*RE* X 1,  
125 sqq.): 82, 96, 228.  
Agrippa II, M. Iulius, rex Iu-  
daeorum (*RE* X 1, 146  
sqq.): 117.  
Agrippa Iulius Caesar Postumus  
(*RE* X 1, 183 sqq.): 10,  
205, 309.  
Agrippa: cf. etiam *s.v.* Vipsa-  
nius.  
Agrippina, Vipsania, Germanici  
uxor: 9-11, 24, 327.  
Agrippina 'Minor', Iulia (*RE* X  
1, 909 sqq.): 10, 12, 28,  
40.  
Akiba, Rabbi: 117.  
*Alesia, oppidum Galliae Celticae*:  
341, 343, 355-6.  
Alexander III Magnus, rex Ma-  
cedonum: 97.  
*Alexandrea, urbs Aegypti*: 112,  
126, 131-2, 182, 301-2, 312-  
3, 315, 330.  
*Alpes Cottiae*: 259 / - *Graiae*:  
258, 262 / - *maritimae*: 258,  
262.  
Amenophis, rex Aegyptiorum:  
111.  
Annius Vinicianus (*RE* I 2, 2309  
sqq.): 20, 334.  
Annona: 326.  
*Antiochea, urbs Syriae*: 182, 297,  
302-3.  
Antiochus III Magnus, rex Syro-  
rum: 106, 128.  
Antiochus IV Epiphanes, rex Sy-  
rorum: 112.  
Antonia, Claudii imperatoris filia  
(*RE* I 2, 2641, No. 115):  
40.

- Antoninus Pius, imperator: 209, 246.
- Antonius, M. (*RE* I 2, 2595 sqq.): 265, 298-9, 318, 334, 336, 340, 344, 356.
- Antonius Primus, M. (*RE* I 2, 2635 sqq.): 316.
- Antonius Saturninus, L. (*RE* I 2, 2637 sqq.): 8, 231, 242.
- Aphrodisias, oppidum Cariae*: 295, 307.
- Aphrodisienses: 295.
- Apis, bos: 304.
- Apollo Clarius: 303-4, 318 / – Didymaeus: 302.
- Apri, oppidum Thraciae*: 255.
- Aquilius Niger (*RE* II 1, 330, No. 26): 69.
- Aquilius Regulus, M. (*RE* II 1, 331): 145, 221, 228-9, 233, 236-7, 239, 245.
- Armenia*: 299.
- Arria ‘Maior’, Caecinae Paeti uxor (*RE* II 1, 1259): 21.
- Arria ‘Minor’, Thraseae Paeti uxor (*RE* II 1, 1259): 21, 233, 247.
- Arrius Varus (*RE* II 1, 1258): 316.
- Arruntius, L.f. L.n., L. (*RE* II 1, 1262 sq.): 20-1.
- Arruntius Camillus Scribonianus, L. (*RE* II 1, 1264): 18, 21, 25.
- Artabanes IV, rex Parthorum: 310.
- Arverni, gens Gallica: 207.
- Asclepius: 305.
- Asia*: 106, 121, 197, 199, 205, 209, 295, 302, 309-10, 350.
- Asia Anterior*: 128, 179, 216, 293-5, 302.
- Asinius Gallus, C. (*RE* II 2, 1585 sqq.): 9, 20-1.
- Aspendos, oppidum Pamphyliae*: 307.
- Assyrii: 113.
- Asturia*: cf. *Lusitania*.
- Athena (signum in Acropoli): 298-9.
- Athenae*: 106, 292, 298.
- Athenienses: 61.
- Athos, mons*: 126.
- Atina, oppidum Latii*: 146.
- Attia Virola (*RE* II 2, 2258 sq.): 237.
- Augusta: cf. Domitia Longina.
- Augusta Treverorum, oppidum Germaniae superioris (officina Monetae)*: 349.
- Augustus, imperator: 1, 6, 9, 10, 20, 30, 33-7, 41, 43-5, 56-8, 68-75, 86, 96-7, 102, 106, 108, 113, 122, 130, 146, 151, 159-61, 169, 181, 183, 188, 190-2, 194-5, 198, 202-5, 213, 217, 222-4, 228, 231, 241, 244, 246-9, 251-3, 255, 258-80, 284-9, 292, 295, 298-9, 308, 320-7, 330-2, 344-5, 349-51, 353-6, 360, 363, 365-7 / – divus: 344 / – pater patriae: 327.
- Auxerre (Yonne)*: 332.
- Avidius Cassius, usurpator (*RE* II 2, 2378 sqq.): 179, 262.

**B**abatha, locus Iudeae: 218.  
*Baetocaece, locus Syriae*: 319-20.  
 Basilides, Aegyptius (*RE* III 1, 46, No. 5): 301.  
 Batavi, gens Germanica: 93, 132, 347.

- Beneventum, urbs Samnii:* 147.  
*Bergomum, oppidum Galliae Transpadanae:* 145.  
*Bilbilis, oppidum Tarragonensis:* 352.  
*Bilbilitani:* 352.  
*Bithynia:* 5, 236.  
*Bocchoris, rex Aegyptiorum:* 113.  
*Bonus Eventus:* 337-9.  
*Boudicca, uxor Prasutagi, regis Icenorum:* 291, 300.  
*Britannia:* 8, 90, 96, 109-10, 132, 217, 253, 291, 299, 349, 352.  
*Britannicus, Ti. Claudius Caesar (RE III 2, 2685 sqq.):* 10, 40, 235.  
*Bructeri, gens Germanica:* 132.  
*Brutus, M. Junius (RE X 1, 973 sqq.):* 16, 29, 338.  
*Burrus, Sex. Afranius (RE I 1, 712 sq.):* 189.
- C**aecilius Metellus Creticus Silanus, Q. (RE III 1, 1212, No. 90): 303.  
*Caecilius Metellus Pius Scipio, Q. (RE III 1, 1224 sqq.):* 336.  
*Caecina Alienus, A. (RE III 1, 1238 sqq.):* 36.  
*Caecina Paetus, C. (RE III 1, 1241, No. 22):* 21.  
*Caepio, Fannius (RE VI 2, 1993 sq.):* 57.  
*Caepio Crispinus, quaestor:* 5.  
*Caesar, C. Iulius:* 43, 71, 76, 105-6, 108-9, 131, 141, 151, 159, 162, 169, 180, 187, 198, 213, 264, 274, 284, 294-8, 338-9, 358.  
*Caesarea, urbs Cappadociae:* 350.  
*Caesares:* 326, 345, 354.  
*Cales, oppidum Campaniae:* 269.  
*Caligula, imperator:* 7, 19, 20, 28, 31-2, 34-5, 38, 40, 44, 56, 77, 80, 90, 93, 114, 178, 182, 184, 186, 190-2, 194, 206, 208, 230-1, 244, 282, 297, 324-5, 327-9, 332, 350-2, 358, 366.  
*Calpurnius Piso, C. (RE III 1, 1377 sqq.):* 18-9, 40, 99, 333.  
*Calpurnius Piso, Cn. (RE III 1, 1380 sqq.):* 6, 17, 20, 92-3, 183, 303-4.  
*Calpurnius Piso, L. (RE III 1, 1383, No. 74):* 16.  
*Calpurnius Piso Frugi, L. (RE III 1, 1392 sqq.):* 146.  
*Calpurnius Piso Frugi Licinianus, L. (RE III 1, 1399 sq.):* 341.  
*Calvisius Statianus, C. (RE III 1, 1413, No. 17):* 262.  
*Camillus, M. Furius (RE VII 1, 324 sqq.):* 106.  
*Camillus Scribonianus:* cf. Arruntius.  
*Campania:* 184.  
*Campus Martius:* 109.  
*Camulodunum, colonia Romanorum in Britannia sita:* 300.  
*Caninius, P.f., Valens, L.:* 256-7.  
*Capitolium:* 109, 111, 127, 139, 145, 147, 197.  
*Cappadocia:* 253, 262, 280, 319.  
*Caracalla, imperator:* 204.

- Carisius, P. (*RE* III 2, 1592): 291, 319-20.  
 Carisius, T. (*RE* III 2, 1592, No. 2): 339.  
*Carthago*: 110, 334-5.  
*Carthago, dea*: 335-6.  
*Carthago Nova, urbs Tarracensis*: 304, 337.  
 Casperius Aelianus, praefectus praetorii: 145.  
 Cassianus Latinus Postumus, M. (*RE* III 2, 1656 sqq.): 343.  
 Cassius Longinus, C. (*RE* III 2, 1727 sqq.): 16, 29, 61.  
 Cassius Longinus, Q. (*RE* III 2, 1740 sqq.): 268.  
*Castra Vetera, oppidum Germaniae inferioris (Xanten)*: 347.  
 Catilina, L. Sergius (*RE* II A 2, 1693 sqq.): 199, 339.  
 Catius Caesius Fronto, Ti. (*RE* III 2, 1792 sq.): 79.  
 Cato Censorius, M. Porcius: 29, 37.  
 Cato Uticensis, M. Porcius: 160, 213.  
 Catullus Messalinus, L. Valerius (*RE* VII A 2, 2411, No. 127): 241.  
 Celtae: 105, 108.  
 Ceres: 314, 326, 328.  
 Cerialis Caesius Rufus, Q. Petilius (*RE* XIX 1, 1138 sqq.): 216.  
 Chaeremo Nysaeus, Hecataei filius (*RE* Suppl.-Bd. V 57 sq.): 296-7.  
 Chatti, gens Germanica: 90, 231, 242.  
 Chnum, deus figurorum: 111.  
 Christiani: 104, 114, 119-28, 133,
- Christus: 121-2, 127-8, 320.  
*Cilicia*: 258, 270.  
 Cingonius Varro: 154.  
*Circus Maximus*: 147, 176, 193.  
 Civilis: cf. Iulius.  
*Claros, oppidum Ioniae*: 302-4, 318.  
 Classicus, Iulius, Treverus (*RE* X 1, 567 sqq.): 347.  
 Claudia Octavia (*RE* III 2, 2893 sqq.): 189, 191.  
 Claudia Pulchra (*RE* III 2, 2898 sq.): 10.  
 Claudius, imperator: 4, 7, 11, 18-9, 21, 24-5, 31-5, 38, 40, 44, 71, 73-4, 80, 99, 108, 159, 162, 192, 198, 208-9, 215, 217, 226, 230, 235, 282, 286, 300, 324-5, 328-9, 332, 344, 349, 351, 355, 366.  
 Claudius Marcellus, C. (*RE* III 2, 2736 sq.): 337.  
 Cleander, M. Aurelius (*RE* II 2, 2463 sq.): 179.  
 Clemens, Agrippae Postumi servus (*RE* IV 1, 10): 21, 205, 309.  
 Clementia: 332.  
 Cleopatra VII Philopator (*RE* XI 1, 750 sqq.): 263-4.  
 Clodius, M.f., P. (*RE* IV 1, 65): 345.  
 Clodius Macer, L. (*RE* IV 1, 79 sqq.): 202, 334-7.  
*Clunia, oppidum Tarracensis*: 304.  
*Colonia Agrippina, urbs Germaniae inferioris (officina Monetae)*: 345.  
*Colonia Iunonia (Carthago)*: 110.  
*Colosseum amphitheatrum*: 193.

- Comana, urbs Cappadociae*: 319.  
*Commagene, pars septentrionalis Syriae*: 350.  
 Commodus, imperator: 114, 131, 178, 356.  
*Concordia*: 333, 337, 341, 343, 346-7 / - *Augusta*: 333-4 / - *exercituum*: 325 / - *Orb.Terr.*: 341-2.  
*Constantia*: 328 / - *Augusti*: 328.  
 Constantinus, imperator: 119, 124.  
 Coponius, C. (*RE* IV 1, 1215, No. 3): 337.  
 Corbulo, Cn. Domitius (*RE Suppl.-Bd.* III 394 sqq.): 316-7.  
 Corellius Rufus, Q. (*RE* IV 1, 1225): 234.  
 Cornelius Fuscus (*RE* IV 1, 1340 sqq.): 279.  
 Cornelius, Cn.f., Gallus, C. (*RE* IV 1, 1342 sqq.): 161, 263-5.  
 Cornelius Lentulus, Cossus (*RE* IV 1, 1364 sq.): 326.  
 Cornelius Lentulus Crus, L. (*RE* IV 1, 1381 sqq.): 337.  
 Cornelius Sulla, Faustus (*RE* IV 1, 1517): 10-1.  
 Cornelius: cf. etiam *ss.vv.* Lentulus, Scipio, Sulla.  
 Cornificius, Q. (*RE* IV 1, 1624 sqq.): 337.  
*Corsica*: 258.  
 Crassus 'Dives', M. Licinius (*RE* XIII 1, 295 sqq.): 63, 190.  
*Cremona, oppidum Galliae Cisalpinae*: 136, 172.  
*Creta*: 308.  
 Cretes: 308.  
 Cupido: 345.  
 Curtilius Mancia, T. (*RE* IV 2, 1863): 236.  
 Curtius Montanus (*RE* IV 2, 1867 sq.): 187.  
*Cyprus*: 115, 258, 269.  
*Cyrene, provincia*: 267.  
*Cyrene, urbs*: 350.  
 Cyrus, rex Persarum: 209.  
*Cythnus, insula*: 309.  
*Cyzicum, oppidum Mysiae*: 299, 308.
- Dacia**: 208-9.  
 Dea Caelestis: cf. Iuno Caelestis.  
 Diana: 345.  
 Didius Julianus, M. (*RE* V 1, 412 sqq.): 179.  
 Dido, regina Carthaginiensium: 208.  
 Dionysius, Alexandrinus: 313.  
 Dionysus Καθηγεμών: 294.  
 Domitia Longina (*RE* V 1, 1513 sqq.): 7.  
 Domitia Lucilla 'Maior' (*RE* V 1, 1516 sqq.): 237.  
 Domitianus, imperator: 1, 4, 7, 8, 19-21, 36, 38, 45, 62, 67, 78-9, 90, 92, 94-5, 100, 142-5, 151, 164, 172, 183-5, 188, 191-3, 195, 204-6, 208-9, 219-21, 224, 226-8, 230-5, 237, 239-48, 259, 330, 356, 366-7.  
 Domitii: 237.  
 Domitilla, Flavia (*RE* VI 2, 2732): 231.  
 Domitius Tullus, Cn. (*RE* V 1, 1433 sqq.): 243.

*Domus Aurea (Romae)*: 193.  
*Druides*: 105, 108-10, 299, 300,  
 311.  
*Drusilla, Iulia, Gai soror (RE X 1, 935 sqq.)*: 20.  
*Drusus Maior, Nero Claudius (RE III 2, 2703 sqq.)*:  
 326.

**E**dom: 117-8.  
*Egnatius Rufus, M. (RE V 2, 1999 sq.)*: 161, 271-2.  
*Elagabalus, imperator*: 110-1,  
 131.  
*Elis, urbs Peloponnesi*: 297.  
*Emerita (seu Augusta Emerita), urbs Lusitaniae (officina Monetae)*: 349, 351.  
*Ephesii*: 305.  
*Ephesus*: 305-7, 350.  
*Epirus*: 259.  
*Eprius Marcellus, T. Clodius (RE VI 1, 261 sqq.)*: 3, 19,  
 24, 36.  
*Eretria*: 298.  
*Erucius Clarus, Sex. (RE VI 1, 553 sqq.)*: 234.  
*Eunus, Syrus, dux servorum (RE VI 1, 1143 sqq.)*:  
 106.  
*Euphrates*: 162, 310.

**F**abius Valens (*RE VI 2, 1869 sqq.*) : 345-6.  
*Fabricius Veiento, A. Didius Gallus (RE VI 2, 1938 sqq.)*: 145, 199, 241.  
*Fannia, Thraseae Paeti filia (RE VI 2, 1995)*: 233, 247.

*Felicitas*: 326, 339, 341 / - pia:  
 341.  
*Fides*: 347 / - exercituum: 346.  
*Flaccus, A. Avillius, praefectus Aegypti (RE II 2, 2392 & Suppl.-Bd. I 228 sqq.)*: 313.  
*Flavii*: 21, 28, 34, 58, 135-7, 148,  
 150, 157, 161-2, 165-6, 171-4,  
 186, 219, 232, 358.  
*Flavius Macer, T. (RE VI 2, 2605, No. 121)*: 163.  
*Flavius Sabinus, T. (RE VI 2, 2614 sq.)*: 182.  
*Florus, Iulius (RE X 1, 589, No. 238)*: 291, 300, 306,  
 331, 334, 356.  
*Fonteius Capito (RE VI 2, 2846 sq.)*: 345.  
*Fortuna*: 342.  
*Forum Romanum*: 106, 159, 163,  
 196, 221.  
*Fredericus Magnus, rex Borussiae*: 136.

**G**aius: cf. Caligula.  
*Galatia (- Pamphylia)*: 258, 270.  
*Galba, imperator*: 82, 172, 186,  
 193, 208, 304, 325, 329-30,  
 334-5, 338-45, 360.  
*Gallaecia*: cf. *Lusitania*.  
*Galli*: 61, 199, 206, 216, 311,  
 343.  
*Gallia*: 2, 105-6, 132, 207, 209,  
 267, 269-70, 291, 300, 311,  
 331-2, 335, 340, 345-7, 349,  
 352, 356 / - *comata*: 258 / -  
*Narbonensis*: 269.  
*Gallia, dea*: 337, 347.  
*Gallienus, imperator*: 287, 320.  
*Genius Augusti*: 329 / -  
*pop.Rom.*: 338-9, 343, 345.

- Germani: 90, 133, 349.  
*Germania* (sive *-ae*): 90, 203-5,  
 326, 335 / — *inferior*: 347 / —  
*superior*: 8.  
 Germanicus Iulius Caesar (*RE*  
 X 1, 435 sqq.): 9, 11, 73,  
 90, 204, 264, 303-4, 318,  
 327.  
 Germanus, Indutilli filius: 349,  
 354.  
 Gessius Florus, procurator Iu-  
 daeae: 115.  
 Gnomon idiologi (δ γνώμων τοῦ  
 ἑδίου λόγου): 224.  
 Gordianus III, M. Antonius, im-  
 perator (*RE* I 2, 2619 sqq.):  
 179, 204.  
 Gracchi (cf. etiam Sempronius):  
 213, 274, 284.  
 Graeci: 105-6, 131-2, 294, 311.  
*Graecia*: 105-6, 184, 216, 297,  
 305.  
 Granius Marcellus, M. (*RE*  
 VII 2, 1822 sq.): 5, 6, 230.
- Henricus IV, rex Gallorum:  
 136.  
 Heracles: 202.  
*Herculaneum*: 142.  
 Hercules: 337, 342-3 / — adser-  
 tor: 342-3.  
 Herennius Senecio (*RE* VIII 1,  
 678): 61.  
 Herodes I, Iulius, rex Iudeorum  
 (*RE* Suppl.-Bd. II 1 sqq.):  
 270.  
 Herodes Antipas, Iulius, rex Iu-  
 daeorum: 350.  
*Hierosolyma*: 112.  
*Hispania*: 209, 268, 270, 304,  
 332, 335, 338-9, 343-5, 349,  
 359.  
 Hispania, dea: 337-8.  
 Hortalus, Q. Hortensius (*RE*  
 VIII 2, 2470, No. 12): 199,  
 205.  
*Horti Sallustiani (Romae)*: 137.  
 Hystaspes, rex Medorum: 128.

**H**adrianus, imperator: 95,  
 101-2, 106, 114-5, 117, 172,  
 179, 183, 192, 209, 216, 246,  
 255-6, 264, 315.  
 Haterius, Q., orator (*RE* Suppl.-  
 Bd. III 889 sq.): 7.  
 Hecate: 296.  
 Helvidius Priscus, C. (*RE*  
 VIII 1, 216 sqq.): 16-7, 21,  
 24, 28, 36, 81-2, 187, 196-7,  
 230, 233.  
 Helvidius Priscus, filius (*RE*  
 VIII 1, 221 sq.): 21, 28.  
 Helvius Basila, T. (*RE* VIII 1,  
 225, No. 9): 146.

**I**aniculum: 182.  
 Icelus, libertus apud Galbam  
 gratiosus: 186.  
*Illyricum*: 258.  
 Joshua: 175.  
 Joshua ben Hananiah: 120.  
 Isidorus, Alexandrinus (*RE*  
 IX 2, 2061 sq.): 312-3.  
 Israel: 117.  
*Italia*: 32, 99, 107-8, 120, 130,  
 136, 146, 154, 162, 164, 183,  
 194, 203-6, 215, 255, 259,  
 262, 269, 284, 288, 309,  
 346.  
*Iudea*: 61, 106, 258, 261-2, 266-  
 7, 281-2, 360.

Iudaei: 104, 114-7, 119-22, 125-7, 131-2, 215, 291, 319, 330.

Judas Galilaeus: 117.

Iulia Avita Mamaea (*RE* X 1, 916 sqq.): 319.

Iulia Domna (*RE* X 1, 926 sqq.): 110.

Iulianus Apostata, imperator: 120, 124, 207.

Iulii: 74.

Iulii-Claudii: 4, 19, 20, 28, 36, 44-5, 135, 148-9, 153, 166, 172, 177, 303, 339, 358, 360.

Iulius Alexander, Ti. (*RE* X 1, 153 sqq.): 262, 302, 330.

Iulius Caesar, Caius (*RE* X 1, 424 sqq.): 289, 326.

Iulius Caesar, Lucius (*RE* X 1, 472 sqq.): 289.

Iulius Civilis, Batavus (*RE* X 1, 550 sqq.): 132, 335, 347.

Iulius Saturninus (*RE* X 1, 798, No. 457): 69.

Iulius Ursus Servianus, L. (*RE* X 1, 882 sqq.): 246.

Iunia, D. Iunii Silani et Serviliae filia (*RE* X 1, 1110 sq.): 16.

Iunia Silana, C. Silius consulis uxor (*RE* X 1, 1113 sq.): 11.

Iunii Silani: 10, 21.

Iunius Silanus, C.f. M.n., C. (*RE* X 1, 1087 sq.): 21.

Iunius Silanus Torquatus, D. (*RE* X 1, 1104 sq.): 11.

Iuno Caelestis: 105, 110-1.

Iuppiter: 338, 342-3 / - Capitolinius: 342 / - Clunius: 304 / - Conservator: 342 / - Cus-

tos: 333-4, 342, 344 / - Liberator: 38, 333, 342 / - Optimus Maximus Capitolinus: 342, 346.

Iustitia Augusta: 325, 330.

## K

homeiny, Ruhollāh: 292.

Labienus Parthicus, Q. (*RE* XII 1, 258 sqq.): 295-6, 300, 309-10.

Lagina, vicus in agro Stratonicense situs: 296.

Lappius Maximus, L. Appius Norbanus (*RE* Suppl.-Bd. I 112): 8.

Latium: 199.

La Villeneuve-au-Châtelot (*Aube*): 352, 354-5.

Lentulus Gaetulicus, Cn. Cornelius, Cossi filius (*RE* IV 1, 1384 sqq.): 20.

Lentulus Marcellinus, Cn. Cornelius (*RE* IV 1, 1389 sq.): 339, 345.

Leptis Magna, urbs Africae: 350.

Libertas: 325-6, 328, 335, 337-8 / - Augusta: 325 / - Publica: 325, 330 / - Restituta: 337-8, 347.

Libo Drusus: cf. Scribonius.

Licinius Sura, L. (*RE* XIII 1, 471 sqq.): 243.

Licinus, procurator Galliae (*RE* XIII 1, 501 sq.): 267.

Lucilius Iunior, Senecae amicus (*RE* XIII 2, 1645): 184.

Lucretius Trio, L. (*RE* XIII 2, 1691): 345.

Lugdunenses: 340.

- Lugdunum*: 206, 209.  
*Lugdunum (officina Monetae)*: 324,  
  326-7, 331-2, 334, 345-7,  
  351, 353, 355-6, 358-9.  
*Lusitania* (— *Asturia* — *Gallaecia*):  
  258, 349.  
*Lycia*: 292.  
*Lycii*: 315.  
*Lydia*: 209.
- M**a, dea: 319.  
*Macedonia*: 292.  
*Maecenas*, C. (*RE* XIV 1, 207  
  sqq.): 199.  
*Magontiacum*, *urbs Germaniae*:  
  110.  
*Marcius Turbo* (*Galloni*us  
  *Fronto* *Publicius Severus*  
  *Iulius Priscus*), Q. (*RE*  
  XIV 1, 1597 sqq.): 255.  
*Marcus Aurelius*, *imperator*:  
  179, 237, 356.  
*Mariccus*, *Gallus e plebe Boio-*  
*rūm*: 109, 131, 311.  
*Marius*, C. (*RE* XIV 2, 1811  
  sqq.): 213.  
*Mars*: 340-1, 343, 347 / *adser-*  
*tor*: 347 / *ultor*: 330, 338,  
  340, 342 / *victor*: 330.  
*Masada*, *oppidum Iudeae*: 117.  
*Massilia*, *urbs Galliae Narbonensis*:  
  359.  
*Mater magna* (*signum in Palat-*  
*io*): 298.  
*Maternus*, *transfuga* (*RE* XIV 2,  
  2193): 356.  
*Mauretania*: 259, 280.  
*Memnon*, *effigies saxea*: 264.  
*Messalina*, *Valeria* (*RE* VIII A  
  1, 246 sqq.): 11, 40.  
*Messias*: 118.  
*Metelli*: 190.  
*Metellus Macedonicus*, Q. *Caeci-*  
*lius* (*RE* III 1, 1213 sqq.):  
  190.  
*Mézières-sur-Seine (Yvelines)*: 356.  
*Miletus*, *urbs Cariae*: 302.  
*Minerva*: 341, 343 / (*signum*):  
  298.  
*Minucia porta* (*Romae*): 145,  
  158.  
*Misenum*, *portus Campaniae*: 262.  
*Mithridates VI Eupator Diony-*  
*sus*, *rex Ponti*: 106.  
*Mithridates Pergamenus*, *Meno-*  
*doti filius*, *sacerdos Dionysi*  
*Kαθηγ.* (*RE* XV 2, 2205  
  sqq.): 294-5, 297.  
*Moderatio*: 332.  
*Moesia*: 292.  
*Mona*, *insula (Anglesey)*: 109, 299,  
  300, 311.  
*Moneta*: 339 / — *August.*: 330 / —  
*salutaris*: 343.  
*Mucianus*: cf. *Index locorum*,  
*s.v.* *Licinius*.  
*Muhammad Réza Shah*: 292.  
*Murena*, A. *Terentius*, A.f.,  
*Varro* (*RE* V A 1, 706  
  sqq.): 57.  
*Mussidius Longus*, L. (*RE* XVI  
  1, 900 sq.): 344.  
*Mutina*, *urbs Galliae Cisalpinae*:  
  298.
- N**arbo *Martius*, *urbs Galliae*  
*Narbonensis*: 359.  
*Narcissus*, *libertus*: 24.  
*Naurochon*, *oppidum agri Prienen-*  
*sis*: 345.

Nebuchadnezzar, rex Babyloniorum: 119.

*Nemausum, urbs Galliae Narbonensis (officina Monetae)*: 326, 346-7, 351, 353, 355.

Nemesis: 344.

Nero, imperator: 6, 10-1, 17, 19-22, 32, 34-6, 38, 40, 44, 56, 58, 77-8, 99, 100, 115-6, 143-4, 153-4, 184, 188-9, 191-3, 199, 206-8, 217, 225-6, 230, 232, 241, 246, 281-2, 286, 300, 308-10, 316-7, 319, 324, 329-30, 332-3, 335-6, 338, 340, 350-1, 355, 359, 366.

Nerva, imperator: 36, 79, 135, 144-8, 157, 162, 164-6, 173-4, 185, 188, 192, 194-5, 232, 234, 239, 241, 244, 246, 255, 325, 330.

*Nilus*: 265.

Noe: 125.

*Noricum*: 259, 280.

*Numantia, urbs Hispaniae Tarragonensis*: 318.

*Numidia*: 163, 335.

*Nysa, oppidum Cariae*: 296.

**O**ctavia: cf. Claudia.

Octavianus: cf. Augustus, imperator.

Octavius Sagitta, Q. (*RE* XVII 2, 1855): 258.

Ogmius, deus: 343.

*Olympia*: 297 / (*signum Iovis*): 297, 307.

*Orontes, flumen*: 179, 303.

*Ostia*: 158, 162, 269.

Otho, imperator: 172, 185, 192, 232, 246, 286, 346.

*Oxyrhynchus, urbs Aegypti*: 115, 313.

**P**alaestina: 118.

*Palatium*: 298.

Pallas, M. Antonius (*RE* I 2, 2634 sq.): 282.

*Pamphylia*: cf. *Galatia*.

*Panamara, vicus in agro Stratoniense situs*: 295-7.

*Pannonia*: 327.

Pannonii: 105.

*Paray-le-Monial (Saône-et-Loire)*: 332.

Parthi: 128, 209, 292, 295, 309-10.

*Parthia*: 291, 319.

Paulus, sanctus: 128.

Pax: 326, 328, 330, 338, 341, 344 / — Augusta (*sive Augusti*): 325, 330, 344.

Pedanius Secundus, L. (*RE* XIX 1, 23 sqq.): 154-5, 157.

*Pergamum*: 294-5, 307, 350.

Pertinax, imperator: 111, 179.

Petronius Turpilianus, P., triumvir monetalis (*RE* XIX 1, 1227 sq., No. 74): 331.

Pharao, rex Aegyptiorum: 119.

*Pharsalos*: 294, 296.

*Philae, insula Nili*: 265.

*Philippi, urbs Macedoniae*: 71, 299, 318-9.

Philippus, Herodis Magni filius: 350.

Pilatus, Pontius, procurator Iudeae: 122, 215.

*Pisae, urbs Etruriae*: 289.

Piso: cf. Calpurnius.

Plaetorius Cestianus, L. (*RE* XX 2, 1950, No. 15): 338.  
 Poeni: 105.  
 Polybius, C. Iulius (*RE* XXI 2, 1579 sq.): 282.  
*Pompeii*: 142, 256.  
 Pompeius Homullus, Cn.: 259.  
 Pompeius Magnus, Cn.: 21, 63, 106, 159, 190, 268-9, 274, 294, 337-8.  
 Pompeius Magnus, Sex.: 194, 275.  
 Poppaea Sabina: 333.  
*Port-Haliguen, locus Galliae*: 354.  
 Postumus: cf. *ss.vv.* Agrippa, Cassianus.  
 Pougatchev, Iemélian Ivano-vitch: 61.  
 Pseudo-Agrippa Postumus: 309.  
 Pseudo-Nerones: 142, 308-11, 318.  
 Ptolemaeus VIII Euergetes II: 112.  
 Publicius Certus (*RE* XXIII 2, 1903 sq.): 221, 232, 239.  
*Puteoli, urbs Campaniae*: 158.  
 Pylades, histrio (*RE* XXIII 2, 2082 sq.): 181.  
 Pythodorus Trallianus, Chaeremonis filius (*RE* XXIV 1, 590 sqq.): 296.

**Q**uintilius Varus, P. (*RE* XXIV 1, 907 sqq.): 270, 354.  
**R**aetia: 258-9, 280.  
*Ravenna, portus Galliae Cispadanae*: 262, 269.  
 Razine, Stenka: 61.

Re, deus: 112.  
*Regia, castellum Numae ad Viam Sacram situm*: 109.  
*Rhenus*: 8, 93, 216, 359.  
*Rhodanus*: 354.  
*Rhodos, insula*: 293, 315.  
*Roma*: 42, 56, 59, 63, 84, 86, 92, 97, 103, 105-11, 115-8, 120, 122, 125-6, 128, 130, 136-8, 142, 146, 154, 157-9, 162-5, 167, 171-2, 175, 178-9, 182-5, 187, 192, 194-7, 203-4, 206, 208-9, 218, 223, 244, 250, 259, 261-2, 264, 269, 271, 273, 276, 278, 280-1, 284-6, 293, 295, 297-8, 311, 315, 323, 326, 328, 332-3, 339, 345, 350, 354, 359-60.  
*Roma (officina Monetae)*: 324, 326-8, 331-2, 334, 339-40, 344-5, 351, 359-60.  
*Roma, dea*: 329, 334, 336-8, 341, 348 / - *Renasc.*: 337 / - *restituta*: 341 / - *victrix*: 330, 338.  
 Romani: 2, 13, 61, 106-7, 109-10, 113, 117, 122, 132, 141, 145, 200, 293, 296, 300, 312, 315.  
 Romulus: 106.  
 Rubellius Plautus (*RE* I A 1, 1160 sq.): 10-1, 20, 189, 191, 316.

**S**abinus, procurator Syriae (*RE* I A 2, 1595 sq.): 270.  
*Sabinus ager*: 331.  
 Sacrovir, Iulius (*RE* X 1, 796 sqq.): 291, 300, 306, 331, 334, 356.

- Sallustius Lucullus, C. (*RE* I A 2, 1956 sq.): 8.
- Saloninus Valerianus, P. Licinius Cornelius, Gallieni filius (*RE* XIII 1, 236 sqq.): 320.
- Saltus Teutoburgiensis*: 354.
- Salus: 326, 333-4, 338-9, 341, 347 / – Augusta: 333-4 / – generis humani: 340-2 / – publica: 330.
- Samarobriva, oppidum Galliae Belgicae*: 356.
- Samnites: 97.
- Sardiani: 314.
- Sardinia*: 158, 258, 261, 266-7.
- Sardis, urbs Lydiae*: 314-5.
- Saufeius, L. (*RE* II A 1, 256, No. 4): 356.
- Scipio Aemilianus Africanus Numantinus, P. Cornelius (*RE* IV 1, 1439 sqq.): 318.
- Scipio Africanus Maior, P. Cornelius: 43.
- Scribonii Libones: 21.
- Scribonius Libo, L. (*RE* II A 1, 881, No. 19): 339.
- Scribonius Libo Drusus, M. (*RE* II A 1, 885 sqq.): 21, 200, 205.
- Securitas: 326, 329 / – Augusti: 329.
- Seianus, L. Aelius (*RE* I 1, 529 sqq.): 9-11, 24, 71-2, 189, 278, 286, 331, 352.
- Seius Strabo, L., Seiani pater (*RE* II A 1, 1125 sq.): 278.
- Seleucidae: 319.
- Sempronius Gracchus, Ti. (*RE* II A 2, 1409 sqq.): 185, 214.
- Sennacherib, rex Assyriorum: 119.
- Sentius Saturninus, Cn. (*RE* II A 2, 1531 sqq.): 25, 28, 80, 328.
- Septimius Severus, imperator: 121, 204, 209, 264.
- Sequani, gens Gallica: 207.
- Serapeum (Alexandreae)*: 301-2, 313.
- Serapis: 112, 301-2, 313, 318.
- Sertorius, Q. (*RE* II A 2, 1746 sqq.): 339, 345.
- Servilius Glaucia, C. (*RE* II A 2, 1796 sqq.): 214.
- Severi: 96, 209, 287.
- Sicilia*: 158, 336, 350.
- Sicinius, Q. (*RE* II A 2, 2198, No. 12): 337.
- Sidon, urbs Phoenices*: 299.
- Sidus Iulium: 345.
- Sierra Morena, saltus provinciae Baeticae*: 206.
- Silius, C. (*RE* III A 1, 69 sqq.): 40.
- Silius A. Caecina Largus, C. (*RE* III A 1, 74 sqq.): 191, 195, 230.
- Sisenna, centurio Syriaci exercitus: 348.
- Sol: 342 / – invictus: 110.
- Sosia Galla (*RE Suppl.-Bd.* XIV 743): 230.
- Sparta*: 299.
- Spes Augusta: 325.
- Statilia Messalina (*RE* III A 2, 2209 sq.): 333.
- Statilius Taurus, T. (*RE* III A 2, 2205 sqq.): 12.
- Stratonicea, oppidum Cariae*: 295-7, 307.
- Stratonicenses: 295.

- Suetonius Paullinus, C. (*RE* IV A 1, 591 sqq.): 299, 300, 311.  
 Sulla Felix, L. Cornelius (*RE* IV 1, 1522 sqq.): 221, 251, 269, 349.  
 Sulpicius Galba, C. (*RE* IV A 1, 758): 199.  
 Sulpicius Platorinus, triumvir monetalis (*RE* IV A 1, 820): 326.  
*Syria*: 132, 258, 270, 303, 309, 350.

- T**anit (= Dea sive Iuno Caellestis): 110.  
 Taranis, deus: 343.  
 Tarpeia, Spurii Tarpeii filia: 331.  
*Tarracina, oppidum Latii*: 162.  
*Tarraco, oppidum Tarragonensis (officina Monetae)*: 337, 347.  
*Tarragonensis*: 253, 258, 337.  
*Templum (Hierosolymis)*: 115-6, 120-2.  
*Templum Asclepii (Aegis)*: 305.  
*Templum Cereris (in Sardibus)*: 314.  
*Templum Claudii (Camuloduni)*: 300.  
*Templum Concordiae (Romae)*: 200.  
*Templum Deae Caelestis (in Africa)*: 111.  
*Templum Diana (Ephesi)*: 305-6.  
*Templum Dionysi (Pergami)*: 294-5, 297.  
*Templum Iani (Romae)*: 292.  
*Templum Iovis (Olympiae)*: 297, 305.

- Templum Iovis-Ba'al (in Baetocaece)*: 319-20.  
*Templum Salutis (Romae)*: 333.  
*Templum Saturni (Romae)*: 221-2.  
 Terentius, M., eques (*RE* V A 1, 597): 10.  
 Terentius Maximus, pseudo-Nero (*RE* V A 1, 666, No. 59): 310.  
 Theodosius II, imperator: 120.  
 Thracians: 61.  
*Thracia*: 259, 262, 280, 349.  
 Thrasea Paetus, P. Clodius (*RE* IV 1, 99 sqq.): 3, 16-7, 21, 24, 27-8, 38, 333.  
*Tiberis*: 166, 179, 204, 253, 271, 298.  
 Tiberius, imperator: 1, 4-7, 9-11, 17, 20-1, 24, 31, 37-8, 40, 44, 73-4, 76, 93, 97, 100, 108, 130, 142, 151, 159, 165, 180, 188, 190-3, 196, 199, 200, 204, 206-8, 217, 226, 228-31, 239, 241, 246-8, 292, 295, 299, 300, 303-4, 306-9, 319, 323, 326-7, 331-2, 334, 349-50, 352, 354-6, 365-7.  
 Tigranes III, rex Armeniorum: 299.  
 Titus, imperator: 33, 36, 45, 140-2, 151, 164, 226, 235, 244, 310, 366.  
 Trajanus, imperator: 17, 33, 35-7, 101-2, 114-5, 117, 123, 135, 145-8, 153, 157, 162-6, 169, 173-4, 182-3, 186, 192-5, 202, 204-5, 208-9, 220-1, 224, 226-8, 232, 234-9, 242-3, 248, 255, 302, 325, 341, 367.  
*Tralles, oppidum Lydiae*: 296.

Trimalchio, persona in Petronii  
*Saturis*: 126.  
 Trocmi, gens Galatica: 295.  
 Turranius, C. (*RE* VII A 2, 1441  
 sq.): 277.  
 Tutor, Iulius, Treverus (*RE* X  
 1, 843 sqq.): 347.  
 Tyrus, *urbs Phoenices*: 119, 299.

**U**cuetis, deus: 343.  
*Utica, oppidum Africæ*: 336.

**V**alerianus, imperator: 320.  
 Valerius Asiaticus, D. (*RE* VII  
 A 2, 2341 sqq.): 11, 355.  
 Varus: cf. Quintilius.  
 Veleda, vates apud Germanos:  
 109, 132-3.  
*Velia, oppidum Lucaniae*: 147,  
 164.  
 Veranius, Q.: 259.  
 Verginius Rufus, L. (*RE* VIII A  
 2, 1536 sqq.): 8, 20, 79, 198,  
 234, 338.  
*Vertault (Côte-d'Or)*: 332.  
 Vespasianus, imperator: 16, 19-  
 21, 24, 33, 35-7, 45, 57-8,  
 78, 88, 135-40, 151, 153,  
 157, 182-4, 186, 193, 196-7,  
 208-9, 217, 231, 239, 244,  
 298, 301-3, 318, 347, 361,  
 366.

Vesta: 346.  
*Vesuvius*: 310.  
 Vettulenus Cerialis, Sex. (*RE*  
 Suppl.-Bd. XIV 842 sqq.):  
 282.  
*Via Latina (Romæ)*: 184.  
 Vibius Varus, C. (*RE* VIII A 2,  
 1966): 344.  
 Victoria: 297, 328, 332, 334-5,  
 337-40, 344, 346-7, 360.  
*Vienna, urbs Allobrogum, postea  
 urbs Galliae Narbonensis*: 207  
 / (*officina Monetae*): 340,  
 347.  
 Viennenses: 340.  
 Vindex, C. Iulius, propraetor  
*Galliae* (*RE* X 1, 879 sqq.):  
 2, 206-7, 304, 332, 334-5,  
 337-8, 340-6.  
 Vipsanius Agrippa, M. (*RE* IX  
 A 1, 1226 sqq.): 199, 207,  
 326, 355.  
 Vipstanus Messalla (*RE* IX A 1,  
 170 sqq.): 77.  
 Virtus: 329, 338, 341, 343.  
 Vitellius, imperator: 19, 136,  
 172, 192, 311, 329, 345-6.  
 Volcanus (*sive Vulcanus*): 343 / -  
 ultor: 342-3.  
 Vortigern (*sive Vurtigirnus*), rex  
*Brittonum*: 110.  
  
**Z**eus Olympius: 297 / - Pana-  
 marus: 296-7, 300.



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 30 SEPTEMBRE 1987  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DU  
«JOURNAL DE GENÈVE», À GENÈVE, SUISSE







## DÉPOSITAIRES

ALLEMAGNE ET RÉGIONS DE LANGUE  
ALLEMANDE

DR. RUDOLF HABELT GMBH, *Am Buchenhang 1,*  
*Postfach 150104, D-5300 Bonn 1.*

FRANCE, BELGIQUE ET ESPAGNE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, *rue de Lille,*  
F-75007 Paris.

GRANDE-BRETAGNE  
ET COMMONWEALTH

W. HEFFER & SONS, LTD., 20 *Trinity Street,*  
Cambridge, England CB2 3NG.

ITALIE

LIBRERIA GÖRLICH, *Via S. Senatore 6/2,*  
I-20122 Milano.

Pour tous les autres pays, s'adresser directement  
à la

LIBRAIRIE DROZ S.A.  
11, *rue Massot, CH-1206 Genève*

# ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

*Les tomes I à VIII, XI et XIII sont épuisés.*

- IX (1963) VARRON par C. O. BRINK — Jean COLLART — Hellfried DAHLMANN — F. della CORTE — Robert SCHRÖTER — Antonio TRAGLIA.
- X (1964) ARCHILOQUE par Winfried BÜHLER — Kenneth J. DOVER — Nikolaos M. KONTOLEON — Denys PAGE — Jean POUILLOUX — Anton SCHERER — Erik K. H. WISTRAND.
- XII (1966) PORPHYRE par Heinrich DÖRRIE — Pierre HADOT — Jean PÉPIN — Angelo Raffaele SODANO — Willy THEILER — Richard WALZER — J.-H. WASZINK.
- XIV (1969) L'ÉPIGRAMME GRECQUE par A. E. RAUBITSCHEK — Bruno GENTILI — Giuseppe GIANGRANDE — Louis ROBERT — Walther LUDWIG — Jules LABARÈ — Georg LUCK.
- XV (1970) LUCAIN par Berthe MARTI — Pierre GRIMAL — F. L. BASTET — Henri LE BONNIEC — Otto Steen DUE — Werner RUTZ — Michael von ALBRECHT. *Entretiens préparés et présidés par Marcel DURRY.*
- XVI (1970) MÉNANDRE par E. W. HANDLEY — Walther LUDWIG — F. H. SANDBACH — Fritz WEHRLI — Christina DEDOSSI — Cesare QUESTA — Lilly KAHIL. *Entretiens préparés et présidés par E. G. TURNER.*
- XVII (1972) ENNIUS par Otto SKUTSCH — H. D. JOCELYN — J.-H. WASZINK — E. BADIAN — Jürgen UNTERMANN — Peter WÜLFING von MARTITZ — Werner SUERBAUM. *Entretiens préparés et présidés par Otto SKUTSCH.*
- XVIII (1972) PSEUDEPIGRAPHA I par Ronald SYME — Walter BURKERT — Holger THESLEFF — Norman GULLEY — G. J. D. AALDERS — Morton SMITH — Martin HENGEL — Wolfgang SPEYER. *Entretiens préparés et présidés par Kurt von FRITZ.*
- XIX (1973) LE CULTE DES SOUVERAINS DANS L'EMPIRE ROMAIN par E. BICKERMAN — Chr. HABICHT — J. BEAUJEU — F. S. B. MILLAR — G. W. BOWERSOCK — K. THRAEDE — S. CALDERONE. *Entretiens préparés et présidés par Willem den BOER.*
- XX (1974) POLYBE par F. W. WALBANK — Paul PÉDECH — Hatto H. SCHMITT — Domenico MUSTI — Gustav Adolf LEHMANN — Claude NICOLET — Eric W. MARSDEN — François PASCHOUARD — Arnaldo MOMIGLIANO. *Entretiens préparés et présidés par Emilio GABBA.*
- XXI (1975) DE JAMBLIQUE A PROCLUS par Werner BEIERWALTES — Henry J. BLUMENTHAL — Bend DALSGAARD LARSEN — Edouard des PLACES — Heinrich DÖRRIE — John M. RIST — Jean TROUILLARD — John WHITTAKER — R. E. WITT. *Entretiens préparés et présidés par Heinrich DÖRRIE.*
- XXII (1976) ALEXANDRE LE GRAND, IMAGE ET RÉALITÉ par E. BADIAN — A. B. BOSWORTH — R. M. ERRINGTON — R. D. MILNS — Fritz SCHACHERMEYR — Erkinger SCHWARZENBERG — Gerhard WIRTH. *Entretiens préparés par E. BADIAN et présidés par Denis van BERCHEM.*
- XXIII (1977) CHRISTIANISME ET FORMES LITTÉRAIRES DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE EN OCCIDENT par Alan CAMERON — Yves-Marie DUVAL — Jacques FONTAINE — Manfred FUHRMANN — Reinhart HERZOG — Walther LUDWIG — P. G. van der NAT — Peter L. SCHMIDT. *Entretiens préparés et présidés par Manfred FUHRMANN.*
- XXIV (1978) LUCRÈCE par L. ALFONSI — D. FURLEY — Olof GIGON — Pierre GRIMAL — Knut KLEVE — Gerhard MÜLLER — Wolfgang SCHMID — P. H. SCHRIJVERS. *Entretiens préparés et présidés par Olof GIGON.*
- XXV (1979) LE CLASSICISME A ROME AUX 1<sup>es</sup> SIÈCLES AVANT ET APRÈS J.-C. par G. W. BOWERSOCK — Hellmut FLASHAR — Thomas GELZER — Woldemar GÖRLER — François LASSEUR — Karl MAURER — Felix PREISSHOFEN — D. A. RUSSELL — Paul ZANKER. *Entretiens préparés et présidés par Hellmut FLASHAR.*
- XXVI (1980) LES ÉTUDES CLASSIQUES AUX XIX<sup>e</sup> ET XX<sup>e</sup> SIÈCLES par Willem den BOER — R. R. BOLGAR — Walter BURKERT — Kenneth J. DOVER — Fritz KRAFT — Arnaldo MOMIGLIANO — Evelyne PATLAGAN. *Entretiens préparés et présidés par Willem den BOER.*
- XXVII (1981) LE SACRIFICE DANS L'ANTIQUITÉ par Walter BURKERT — Albert HENRICHS — G. S. KIRK — Giulia PICCALUGA — Udo W. SCHOLZ — Robert TURCAN — Jean-Pierre VERNANT — H. S. VERSNEL. *Entretiens préparés et présidés par Jean RUDHARDT et Olivier REVERDIN.*
- XXVIII (1982) ÉLOQUENCE ET RHÉTORIQUE CHEZ CICÉRON par Gualtiero CALBOLI — Carl Joachim CLASSEN — A. D. LEEMAN — Alain MICHEL — Walter RÜEGG — Wilfried STROH — Michael WINTER-BOTTOM. *Entretiens préparés et présidés par Walther LUDWIG.*
- XXIX (1983) SOPHOCLE par Jean IRIGOIN — Bernard M. W. KNOX — Stefan L. RADT — Bernd SEIDENSTICKER — George STEINER — Oliver TAPLIN — R. P. WINNINGTON-INGRAM. *Entretiens préparés et présidés par Jacqueline de ROMilly.*
- XXX (1984) LA FABLE par Francisco R. ADRADOS — Robert S. FALKOWITZ — Fritz Peter KNAPP — François LASSEUR — Morten NOJGAARD — G. U. THITE — John VAIO — M. L. WEST. *Entretiens préparés par Francisco R. ADRADOS et présidés par Olivier REVERDIN.*
- XXXI (1985) PINDARE par Paola BERNARDINI — D. E. GERBER — André HURST — Adolf KOHNKEN — Mary R. LEFKOWITZ — Hugh LLOYD-JONES — Jaume PÒRTULAS — Georges VALLET. *Entretiens préparés et présidés par André HURST.*
- XXXII (1986) ASPECTS DE LA PHILOSOPHIE HELLÉNISTIQUE par Klaus BRINGMANN — Lambros COULOU-BARITIS — Fernanda DECLEVA CAIZZI — Albrecht DIHLE — Maximilian FORSCHNER — Olof GIGON — Pierre GRIMAL — I. G. KIDD — Anthony LONG. *Entretiens préparés et présidés par Hellmut FLASHAR et Olof GIGON.*
- XXXIII (1987) OPPOSITION ET RÉSISTANCES A L'EMPIRE D'AUGUSTE A TRAJAN par Kurt A. RAAFLAUB — Dieter TIMPE — Arnaldo MOMIGLIANO — Z. YAVETZ — Barbara LEVICK — Adalberto GIOVANNINI — Werner ECK — G. W. BOWERSOCK — Hubert ZEHNACKER. *Entretiens préparés par Adalberto GIOVANNINI et présidés par Denis van BERCHEM.*
- XXXIV (A paraître en 1988) L'ÉGLISE ET L'EMPIRE AU IV<sup>e</sup> SIÈCLE. *Entretiens préparés et présidés par Albrecht DIHLE.*